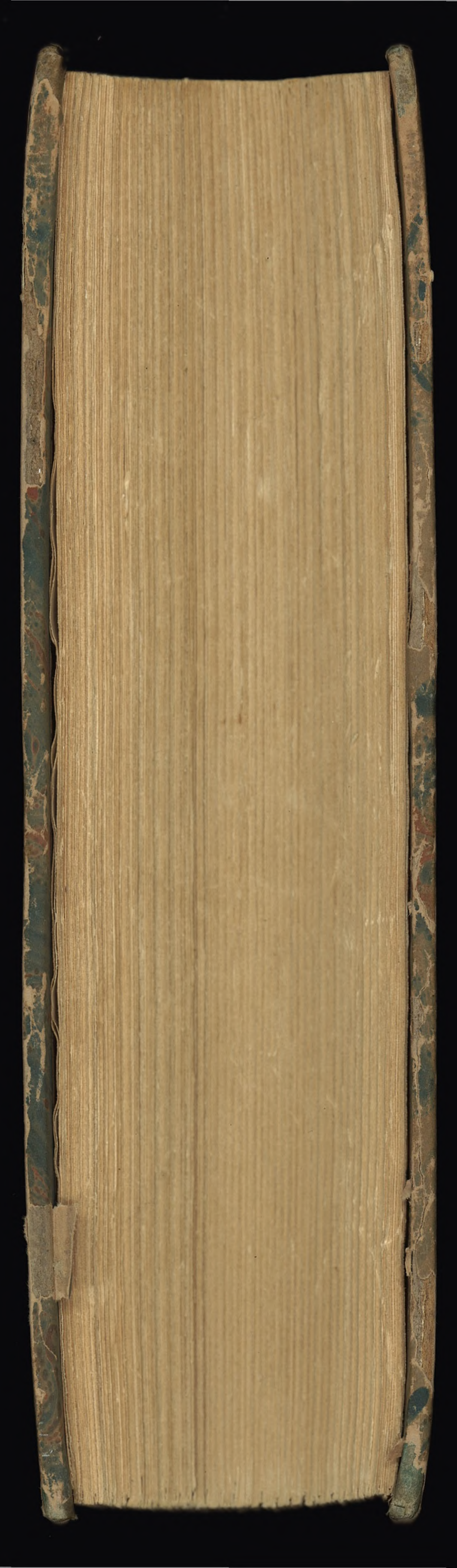


H. IBSEN

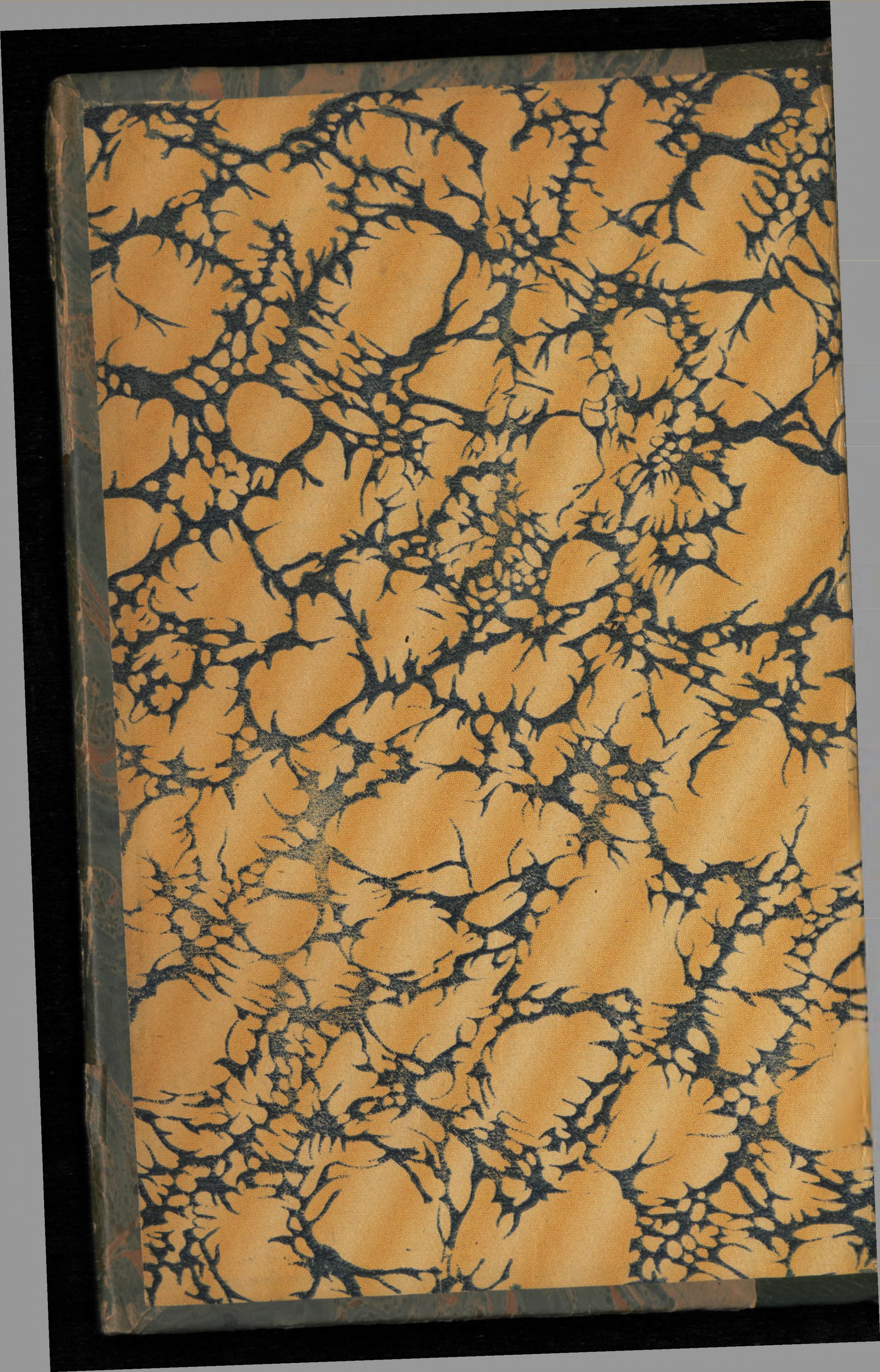
ŒUVRES
COMPLETES

TOME
13

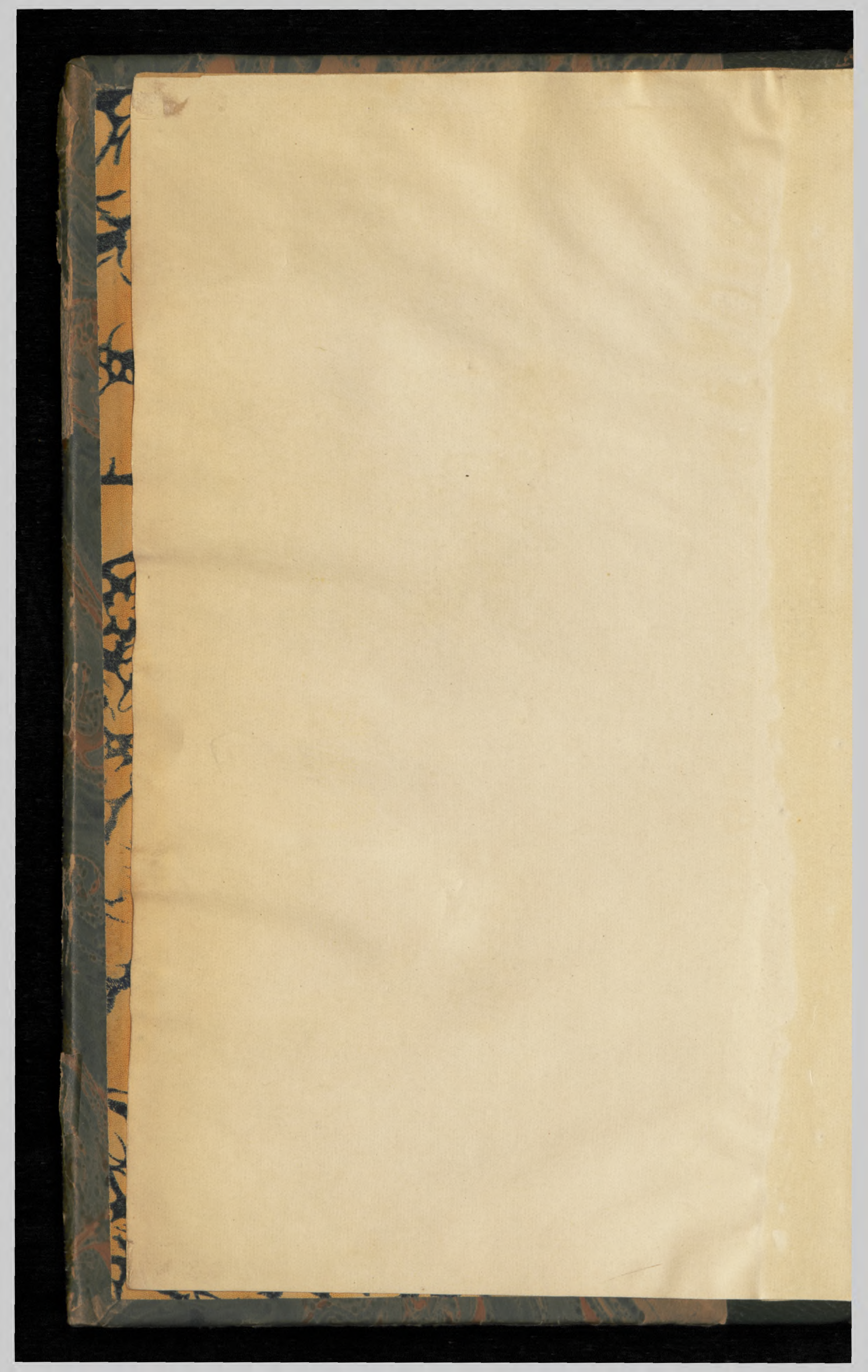












HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME TREIZIÈME

LES DRAMES MODERNES

LE CANARD SAUVAGE

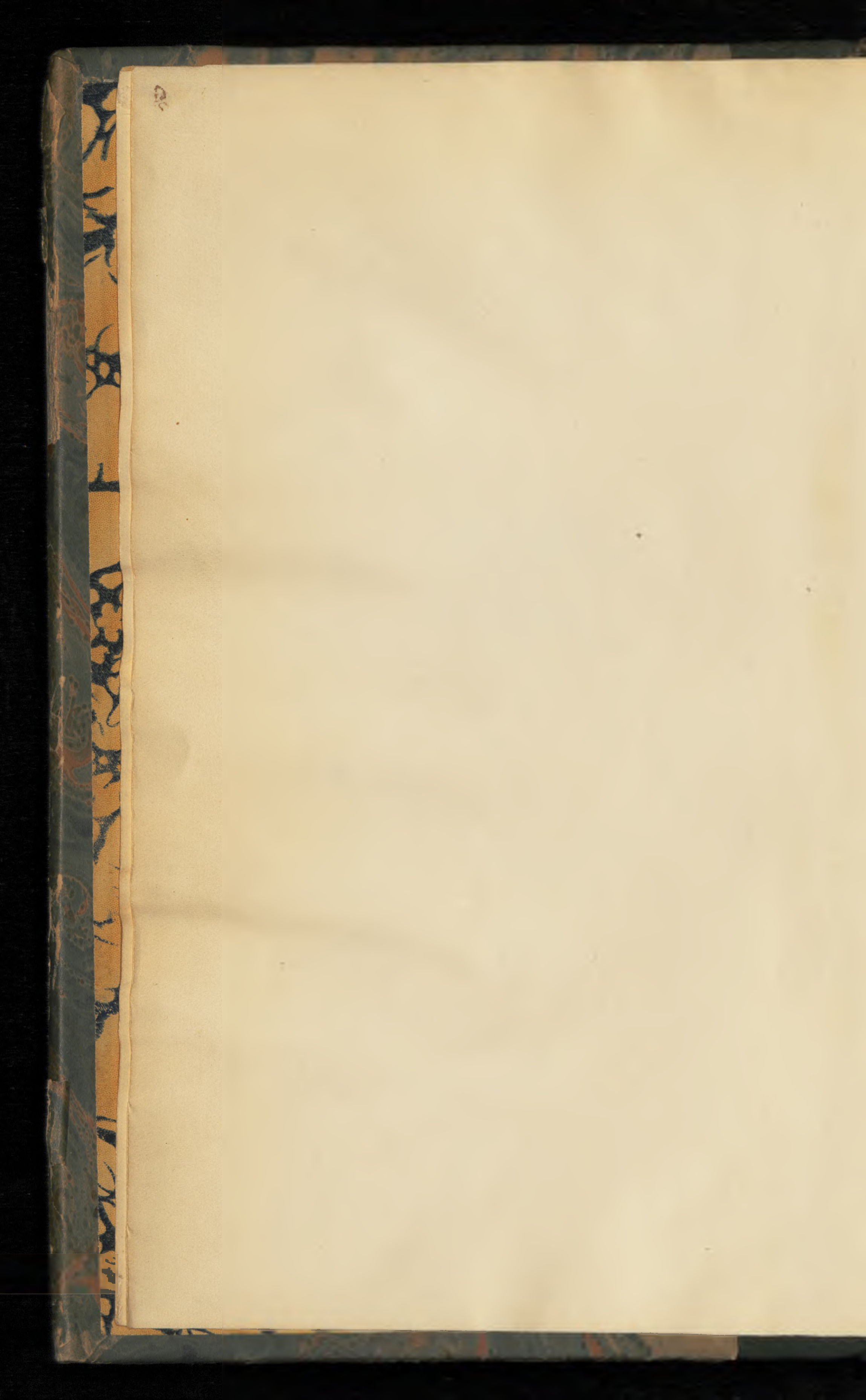
(1884)

ROSMERSHOLM

(1886)

PARIS

LIBRAIRIE [illegible]



HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

TRADUITES PAR

P. G. LA CHESNAIS

TOME TREIZIÈME

LES DRAMES MODERNES

LE CANARD SAUVAGE
(1884)

ROSMERSHOLM
(1886)



PARIS

LIBRAIRIE PLON

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

A LA MÊME LIBRAIRIE :

ŒUVRES COMPLÈTES

de HENRIK IBSEN

Tome I. ŒUVRES DE GRIMSTAD (1847-1850). *Poèmes. Le Prisonnier d'Ahershus. Catilina.*

Tome II. ŒUVRES DE KRISTIANIA (Avril 1850-Octobre 1851). *Poèmes. Proses. Norma. Le Tertre du Guerrier.*

Tome III. ŒUVRES DE BERGEN (Octobre 1851-Août 1857). *Poèmes. Proses. La Nuit de la Saint-Jean. Madame Inger d'Ostraat.*

Tome IV. ŒUVRES DE BERGEN *(suite)*. (Octobre 1855-Août 1857). *La Fête à Solhaug. Olaf Liljekrans. Les Guerriers de Helgeland.*

Tome V. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour. (1857-1864). *Poèmes et Proses.*

Tome VI. ŒUVRES DE KRISTIANIA. Second séjour *(suite). La Comédie de l'amour. Les Prétendants à la couronne.*

Tome VII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour (1864-1869). *Brand.*

Tome VIII. ŒUVRES D'ITALIE. Premier séjour *(suite)*. *Peer Gynt* (1867).

Tome IX. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873). *L'Union des jeunes* (1869). *Poèmes et proses.*

Tome X. ŒUVRES DE DRESDE (1867-1873) *(suite)*. *Empereur et Galiléen* (suite).

Tome XI. LES DRAMES MODERNES (1873-1890). *Les Soutiens de la Société. Maison de Poupée.*

Tome XII. LES DRAMES MODERNES (1873-1890) *(suite)*. *Les Revenants. Un Ennemi du peuple.*

AUTRES OUVRAGES DU TRADUCTEUR

Johan Bojer, sa vie et son œuvre (CALMANN LÉVY).

La Représentation proportionnelle et les partis politiques (RIEDER).

Le Groupe socialiste du Reichstag et la déclaration de guerre (ARMAND COLIN).

La Révolution rouge en Finlande (ÉDITIONS BOSSARD).

Le Brand d'Ibsen (MELLOTTÉE).

TRADUCTIONS :

WILLIAM MORRIS : Nouvelles de nulle part (RIEDER).

GORKY : Les Déchus.

— L'Angoisse.

— Varenka Olessova. Traduit du russe en collaboration avec S. KIKINA (MERCURE DE FRANCE).

H. C. ANDERSEN : Contes, tomes I-III (MERCURE).

J.-F. WILLUMSEN : La Jeunesse de Greco, tome II (G. CRÈS).

Mémorial pour le centenaire de la naissance de N. H. Abel (en dépôt chez GAUTHIER-VILLARS).

JOHAN BOJER : Sous le Ciel vide. — Les Nuits claires. — La Grande Faim. — Le Dernier Viking. — Dyrendal. — Les Émigrants. — Le Prisonnier qui chantait. — Le Nouveau Temple. — Gens de la côte. — Oiseaux blancs. — La Maison et la mer. — Le Jour et la nuit. (CALMANN LÉVY).

PETER EGGE : Hansine Solstad (STOCK).

FR. VINSNES : Le Carrefour (STOCK).

Ce volume a été déposé à la Bibliothèque Nationale en 1941.

HENRIK IBSEN

ŒUVRES COMPLÈTES

Traduites par P.-G. LA CHESNAIS

TOME TREIZIÈME

LES DRAMES MODERNES
(Suite)

LE CANARD SAUVAGE
(1884)

ROSMERSHOLM
(1886)





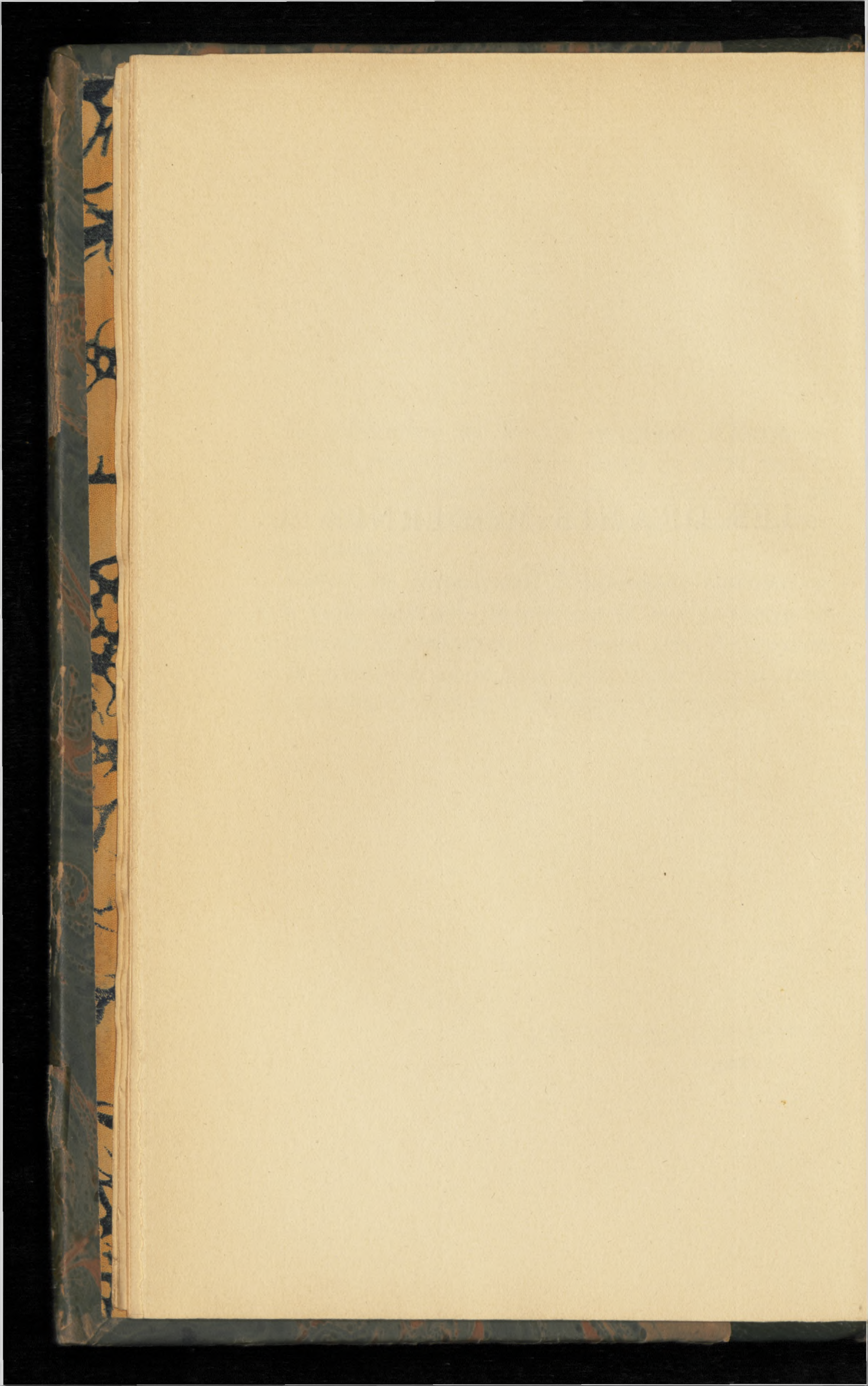
PARIS
LIBRAIRIE PLON
LES PETITS-FILS DE PLON ET NOURRIT
IMPRIMEURS-ÉDITEURS — 8, RUE GARANCIÈRE, 6e

La publication des Œuvres complètes d'Ibsen, *en traduction française, s'est faite depuis le début sous le patronage de Mademoiselle* Ragna GULDHAL, *qui a eu l'idée d'élever ce monument à la gloire du grand dramaturge norvégien.*

Malgré les circonstances, Mademoiselle GULDHAL *a bien voulu maintenir son concours et nous permettre de poursuivre la publication. Nous avons tenu, à l'occasion de la publication de ce tome XIII, et au nom de tous les admirateurs d'Ibsen, à lui rendre hommage.*

LES DRAMES MODERNES

(Suite)



LE CANARD SAUVAGE

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

MÉDITATIONS

Ayant achevé *Un Ennemi du Peuple*, Ibsen quitta son cher Gossensass, près du col du Brenner, le 9 octobre 1882. La date est précisée par lui-même dans le livre des voyageurs de l'hôtel Gröbner, où il a écrit :

Sei stets beglückt, Du schöne Gegend ! Auf Wiedersehen, Ihr lieben, treuen Menschen !

Gossensass, am Tage meiner Abreise, 9 oktober 1882.

Henrik IBSEN [1].

Il n'arriva toutefois à Rome que le 24 octobre, sans doute à cause de la difficulté des communications, par suite des inondations [2]. Il devait retourner à Gossensass en été 1883 et en été 1884, et passer les deux intervalles dans son appartement romain de la rue Capo le Case. Pendant ces deux années il médita longuement, et il écrivit un nouveau drame moderne dont il n'avait certainement pas eu l'idée auparavant, et qui

[1] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 225.

[2] Lettre à Fr. Hegel, du 2 décembre 1882, *Breve*, II, p. 114, où il dit être arrivé le 24 du mois précédent.

diffère des précédents à la fois par la forme et par les idées exprimées. La période d'incubation dura seize mois, de décembre 1882 à avril 1884, puis fut suivie d'une ébauche incomplète et d'une ébauche complète d'avril à juin 1884, après quoi vinrent d'assez amples remaniements, et enfin la mise au net. Le manuscrit fut envoyé à Hegel le 2 septembre 1884. On possède un certain nombre de notes écrites au cours de la période d'invention, et les ébauches et les remaniements, en sorte que l'on peut suivre les progrès de l'œuvre depuis la conception première, très confuse, jusqu'à l'achèvement. On verra même que les réflexions de l'auteur lui ont servi pour les œuvres suivantes.

A son biographe Henrik Jæger il a indiqué lui-même quelle était sa méthode :

En général, j'écris trois brouillons de mes drames, qui sont très différents par le dessin des caractères, non par l'action. Quand je procède à la première ébauche de mon sujet, il me semble avoir de mes personnages le degré de connaissance que l'on acquiert pendant un voyage en chemin de fer ; on s'est rencontré, on a bavardé sur ceci et cela. Au brouillon suivant, je vois tout plus clairement, je connais les personnages à peu près comme on les connaîtrait après un séjour de quatre semaines dans une ville d'eaux ; j'ai appris les traits essentiels de leur caractère ainsi que leurs menues particularités ; il n'est pourtant pas impossible que je me sois trompé sur quelque point important. Au dernier brouillon, enfin, je suis à la limite de mon savoir ; je connais mes gens par d'intimes et longues relations... ils sont mes amis très proches qui ne me décevront d'aucune manière ; tels que je les vois alors, je les verrai toujours.

On voit qu'il s'agit avant tout, pour Ibsen, de construire des personnages, qu'il veut connaître à fond avant de les mettre en action. De là, le long temps qu'il lui faut avant d'aborder l'écriture, et ensuite, le plus souvent, la rapidité de celle-ci. Sur ses personnages il en sait plus long qu'il n'a l'occasion de nous dire en quelques actes. On connaît sa réponse à un homme qui lui demandait où il avait pris le nom de Nora : « Son vrai nom était Eleonore, mais elle était l'enfant gâtée de la famille, et on

l'appelait Nora. » Il en parlait comme d'une personne qu'il aurait réellement et intimement connue.

Toutefois, il a écrit, sinon des pièces à thèse, du moins, des drames « à idées ». Quelle est la place des idées dans l'invention? Est-ce qu'elles s'introduisent après coup dans l'histoire des personnages, ou bien précèdent-elles et déterminent-elles leur création? Sauf exceptions peu nombreuses, pour *Les Revenants*, par exemple, on n'a guère que des plans et des ébauches, souvent des premières ébauches, mais cela veut dire des textes où déjà sont à peu près fixés à la fois les personnages et les idées, qui font corps, et l'on ne saurait discerner si les personnages et leur destin ont été combinés en vue de l'idée, ou si l'idée a été, en quelque sorte, un produit secondaire dont l'importance s'est peu à peu affirmée.

Parmi les manuscrits relatifs *au Canard sauvage*[1] sont des notes (p. 267) écrites sur du papier à lettres, qui n'étaient pas jointes au paquet des ébauches de cette pièce. Il n'est cependant pas douteux que ce sont bien des notes prises pour ce drame, car il y est question d'un certain E. L., qui est un photographe, un poète manqué. Son mariage est devenu en quelque sorte un « vrai mariage », parce que, dans la vie commune, il a décliné, ou, du moins, ne s'est pas développé. Obligé d'aller en soirée chez des gens chics, c'est pour lui un effort, et il retourne à sa médiocre vie de famille. Tout cela désigne clairement le futur Hjalmar Ekdal, et nous avons là, très probablement, la première note prise à son sujet. Il n'y est encore qu'un personnage rencontré en passant, mais qui a déjà fixé l'attention d'Ibsen.

[1] Le titre norvégien, *Vildanden*, n'indique pas le sexe de l'animal. Mais dans le texte, Ibsen l'a fait féminin. Hedvig, quand elle en parle, ne dit pas *den*, qui serait indéterminé, mais *hun*, « elle », qui ne s'emploie généralement que pour les personnes humaines. Le vieil Ekdal dit parfois *hun* également. Mais ce féminin, en norvégien, s'emploie sans intention de spécifier le sexe. Il n'y avait donc pas lieu de modifier le titre traditionnel.

Pas la moindre esquisse de scénario. La phrase : « Il a, comme l'impr. A. (l'imprimeur Aslaksen), entrevu un monde supérieur, c'est son malheur », semble indiquer un drame, mais ne précise rien. Et, à beaucoup d'égards, E. L. est profondément différent de ce qu'il deviendra plus tard. Hjalmar Ekdal n'a aucune tendance socialiste. Il est sans vigueur, mais non « un pessimiste de séminaire ».

A côté de lui, un seul autre personnage : A. K., ancien camarade de E. L. C'est le seul trait qu'il ait de commun avec le futur Gregers Werle, puisqu'il est un sybarite qui « jouit de la pauvreté et de la misère avec une indignation esthétique ». Il n'a pas de nom, et provisoirement est désigné par les initiales de son modèle, car il a un modèle, qui est le nouveau romancier norvégien Alexander Kielland. Dans son roman *Else*, il avait décrit la misère avec une sorte d'âpre complaisance, et il avait une réputation d'élégance et de raffinement. On l'appelait parfois « le petit marquis ». E. L. aussi avait un modèle dont il portait provisoirement les initiales. Ce modèle était Edward Larssen, homme de lettres qu'Ibsen avait autrefois connu à Kristiania, qui s'était fait photographe, et avait tiré, en 1861 ou 1862, la plus ancienne photographie connue d'Ibsen [1].

L'esquisse provisoire de ces deux personnages contient, en un désordre assez confus, des aphorismes dont il est parfois difficile de dire s'ils sont simplement des réflexions personnelles dIbsen ou des opinions qu'il veut leur prêter. On les reconnaît, du moins, comme idées ibséniennes que l'on peut dater : « L'œuvre de la création a été manquée dès le début » (notes

[1] La note est d'ailleurs pleine d'allusions personnelles. Drachmann ayant esquissé en 1882 une évolution dans le sens conservateur, Brandès avait plaisanté sur son vieillissement précoce : « Revenez demain ! Il a des rhumatismes, il est chauve, il est grand-père » (*Snevringer og horizonter*, pp. 44-45). Plus loin, il est question du peintre allemand Franz Deininger, qu'Ibsen avait dû voir au Café Maximilian, puis du peintre norvégien M[athilde] Sm[ith], qu'Ibsen avait connue et recommandée (*Breve*, II, p. 64), et de l'écrivain E[milie] Zogb[aum], qu'il a sans doute connue à Kristiania.

pour *Les Revenants*). « La société moderne n'est pas une société humaine générale ; elle est seulement une société d'hommes » (discours à l'association scandinave de Rome lorsque Ibsen écrivait *Maison de Poupée*). Et des phrases sur la majorité ou la minorité rappellent *Un Ennemi du Peuple*, ainsi que l'idée de l'instabilité de tout. « Tout ce qui existe, art, poésie, etc., s'effondre en de nouvelles catégories » ; il pense, en effet, qu'écrire en vers est une forme surannée, et il refuse, pour cette raison, d'écrire un prologue pour la représentation de ses trente ans de théâtre à Lucie Wolff (Lucie Johannessen), qu'il avait connue à Bergen, et appréciait [1]. D'autres phrases ont plutôt rapport à des idées qu'il exprimera plus tard. « La conscience n'est pas quelque chose de stable. Elle varie chez les divers individus et selon les temps qui changent... C'est entre les consciences périmées et celles de l'avenir que les luttes de partis se poursuivent, » est une pensée « qui allait devenir drame dans *Rosmersholm* », dit Halvdan Koht [2]. Et l'alinéa suivant se retrouvera presque littéralement dans un discours qu'Ibsen prononcera en 1885.

Ces notes sont vraiment un singulier mélange. On y trouve encore une déclaration d'antipatriotisme et une appréciation dénigrante sur l'action du christianisme. Et rien de tout cela n'a de rapport avec le drame que nous connaissons, ni avec le caractère du Hjalmar Ekdal définitif. Cela semble même n'avoir qu'un rapport assez lointain avec le caractère de E. L., sa forme première.

Ou plutôt, si. Une phrase, une seule, peut être interprétée comme une indication de ce qui sera le sujet de la pièce : « La libération consiste à procurer aux individus le droit de se libérer, chacun selon ses besoins. » Et cette phrase s'éloigne singulièrement de tout ce que l'on était jusqu'alors habitué à lire sous la plume d'Ibsen.

[1] Lettre du 25 mai 1883, *Breve*, II, p. 119.
[2] *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 232.

Mais on voit que, si des personnages sont tout de suite présentés, ils sont assez flous, et sont accompagnés de tout un cortège d'idées auxquelles Ibsen se proposait sans doute de les adapter peu à peu. Il semble donc que, dans le cas du *Canard sauvage*, les idées ont précédé les personnages et leur ont donné naissance.

Le sujet du drame était d'ailleurs tout autre que celui de la pièce définitive. Halvdan Koht, mettant l'accent sur le fait que E. L. est un rêveur stérile et un socialiste qui n'ose agir pour ses convictions, imagine que le sujet devait être l'opposition « entre les aspirations vers les grandes nouveautés et le manque de la volonté d'action » [1], ce qui me paraît fort probable ; c'était un sujet qui convenait à Ibsen. Mais en somme, il n'en était qu'à de vagues tâtonnements.

On a ensuite une série de manuscrits qui n'accompagnaient pas non plus les ébauches de la pièce et ont été retrouvés par Mme Bergliot Ibsen. Ils sont traduits ici dans l'ordre où ils ont été écrits, car il n'y a d'incertitude sur ce point que pour deux ou trois d'entre eux, qui sont assez insignifiants.

Le manuscrit II (p. 270) est placé comme n° IV dans l'édition du centenaire. Je l'ai déplacé parce qu'il est un court dialogue de E. L. avec un interlocuteur non désigné, et que E. L. ne figure dans aucun autre manuscrit que le premier. Ce dialogue n'apporte d'ailleurs aucun renseignement sur les progrès de la composition du drame.

Le manuscrit III (p. 270) commence par une liste de personnages qui ne sont pas nommés. Quelques noms apparaissent dans le texte qui suit. Le E. L. primitif devient Gregers Ekdal d'abord, puis Halvdan Ekdal, et son caractère s'est modifié, il se marque déjà très rapproché de ce qu'il sera finalement dans les répliques à propos du vin de Tokay, dans le passage du vieil Ekdal à travers le salon du riche usinier, et dans la vanité qu'il

[1] *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 231.

étale en rentrant chez lui. Par contre, Al. K. ou A. K. continue à désigner le fils du riche usinier, il est un « riche écrivain social », fort sceptique, et semble donc n'avoir guère changé, mais il n'est plus un camarade d'Ekdal fils, car il ne le tutoie pas. Deux personnages sont mentionnés, qui ne figureront pas dans la pièce : la mère Ekdal et un certain H. L., dont le rôle n'est pas spécifié. Le Dr Relling et Molvik n'existent pas encore.

Quant à l'action, d'une part, on voit que le mariage de l'usinier avec Mme Sörby se prépare, et d'autre part on a cette indication : « Le vieil Ekdal a des pigeons et d'autres oiseaux. Sa passion pour la chasse... Il a un vieux fusil... Hedvig — dénouement. » Mais de canard sauvage il n'est pas encore question. Du manuscrit I au manuscrit III il y a surtout progrès du scénario, mais rien encore n'indique un changement dans le sujet de la pièce.

Le manuscrit IV donne une nouvelle liste de personnages, avec indication de leur âge. Pour la première fois le fils dû riche usinier a un nom, il s'appelle Halvdan Walle, mais rien n'est dit de lui. Aucun docteur ne figure dans la liste. Il est mentionné seulement dans les quelques notes qui suivent, par une réplique tout à fait conforme au ton et aux idées du personnage définitif, ce qui ferait penser qu'il a été imaginé au cours de l'écriture du manuscrit, comme contraste à Halvdan Walle, qui serait devenu l'idéaliste de la pièce, mais un manuscrit suivant montre que non, et rien n'indique pourquoi le Dr Relling a été inventé, — peut-être simplement parce que le suicide de Hedvig était décidé, et qu'il fallait un médecin pour constater la mort.

Car les notes à la suite de la liste sont surtout consacrées au symbole du canard sauvage, et à Hedvig.

Ibsen croit alors sa pièce assez mûrie pour aborder une première rédaction (manuscrit VI), il écrit : « Premier acte. Dans la maison du négociant Walle », mais biffe ce commencement, et prend encore seulement quelques notes, où les deux person-

nages principaux portent enfin les noms de Hjalmar (Ekdal) et Gregers (Werle). Mais celui-ci n'est pas encore devenu le néfaste idéaliste du drame, car on lit cette phrase : « Un idéal subsiste toujours... Gregers, qui nie tous les autres, croit à « l'amitié... » Il est donc toujours, sinon le A. K. jouisseur, du moins un sceptique. Or, c'est bien le Gregers définitif, avec son opposé le Dr Relling, qui représentent ou mettent en valeur l'idée nouvelle et inattendue que renferme le drame. On voit combien cette idée a eu de peine à se dégager. Et elle n'est pas apparue spontanément comme le résultat du caractère des personnages inventés, il a fallu, au contraire, modifier ces personnages pour la mettre en évidence.

Le manuscrit VI contient seulement quelques notes sur Hedvig, et l'on arrive enfin au manuscrit VII, où est indiquée la succession des scènes pour les deux premiers actes. Ibsen va pouvoir écrire un brouillon. Dans le plan du second acte, toutefois, n'est pas prévue la présence du Dr Relling. La pièce n'était donc pas entièrement construite encore, et sans doute l'opposition Dr Relling-Gregers Werle n'était qu'entrevue.

Le manuscrit VIII est le premier brouillon, daté, en haut de la page, à droite, du 20 avril 1884, mais il n'a qu'une vingtaine de lignes, et, sans désemparer, Ibsen commence un nouveau brouillon, daté du même jour (manuscrit IX). Dix-huit mois s'étaient écoulés depuis qu'Ibsen avait publié *Un Ennemi du Peuple.*

Il n'a daté que ses brouillons. Aucun fait matériel ne permet de préciser la date des manuscrits où il a écrit de simples notes. Dans le manuscrit le plus ancien, une allusion à une décision du Storting au sujet du droit des femmes sur leurs propres biens, et une allusion à un article où Georg Brandès disait que Holger Drachmann était sur le point de devenir conservateur, montrent que ces premières notes ne peuvent remonter plus haut qu'à décembre 1882 [1]. Mais d'autre part Halvdan Koht

[1] *Efterladte skrifter*, III, pp. 365-6.

a signalé un article d'un certain A. K., qui prétend qu'Ibsen lui a montré ces premières notes précisément en décembre 1882. Ceci paraît assez surprenant, car Ibsen était peu disposé à montrer de tels papiers, et Halvdan Koht ne trouve pas le renseignement tout à fait sûr. Il incline cependant à croire que la date est assez probable, et elle ne peut avoir été beaucoup plus tardive, car le 21 février 1883, Ibsen propose à Hegel de publier une édition nouvelle de *La Fête à Solhaug*, et ajoute : « Récrire cette pièce ancienne ne retarderait pas de façon sensible le nouvel ouvrage dont j'ai l'esprit occupé [1]. » La formule indique un état peu avancé de ses réflexions, mais il n'en aurait sans doute pas parlé du tout s'il n'avait encore imaginé que deux personnages de sa future pièce, et aussi vaguement que dans le manuscrit I. Celui-ci doit donc être notablement antérieur au 21 février 1883.

Et d'autre part la série des simples notes précédant les premiers brouillons a dû s'étendre jusqu'à mars ou avril 1884, car Ibsen a écrit le 27 juin suivant :

> Pendant tout l'hiver j'ai médité sur quelques nouvelles fantaisies que j'ai roulées dans ma tête jusqu'à ce qu'elles aient pris forme dramatique, et j'ai achevé ces jours-ci une pièce en cinq actes. C'est-à-dire le brouillon, [...] [2].

Les brouillons, en effet, sont datés, et Ibsen les a écrits en moins de huit semaines, du 20 avril au 13 juin.

Pour celui qui cherche à suivre Ibsen dans les circuits de sa pensée, le changement, d'aucuns disent même le renversement de ses idées qui s'est produit avec *Le Canard sauvage* pose la question : pourquoi, et à quel moment a-t-il changé?

Mais d'abord, le changement a-t-il été vraiment si grand?

Le sujet du drame est encore la vocation, le dévouement à une cause. Par là, Gregers Werle répond à ce qui a été le souci

[1] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 360.
[2] Lettre à Theodor Caspari, *Breve*, II, p. 136.

dominant de l'auteur depuis *Catilina* jusqu'à *Un Ennemi du Peuple*. Mais c'est précisément parce que le sujet a été si souvent, et si récemment traité par Ibsen que la pièce paraît contredire toutes les précédentes. Car Gregers Werle devient un personnage à la fois sinistre et ridicule parce que la mission même qu'il se donne est une erreur, et le Dr Relling essaye de lui faire comprendre que toute mission est une erreur, surtout celle de répandre la vérité. Ibsen, en rendant Gregers ridicule et odieux, semble donner raison à Relling, et ainsi contredire ses idées antérieures sur l'absolu dévouement à la vocation. Mais il convient de ne pas prendre le docteur pour un porte-parole d'Ibsen : il ne l'est pas plus qu'aucun des autres personnages de la pièce.

Catilina, Brand et l'empereur Julien ne sont-ils d'ailleurs pas néfastes aussi? Catilina par ses tares, Brand par sa dureté, Julien par sa vanité, ne sont-ils pas odieux ou ridicules? Et la mission même que chacun d'eux s'est donnée n'est-elle pas entachée d'erreurs qui la vouent à l'échec? Ces héros romantiques, en somme, sont tous de faux héros. *Le Canard sauvage* ne s'oppose vraiment qu'à *Un Ennemi du Peuple*, où Stockmann est bien, par un côté, un personnage comique, traité de façon réaliste, mais qui ne se flatte pas d'accomplir une « mission », et qui a pleinement raison dans son action. C'est lui le véritable héros, et il échoue aussi. Gregers Werle rappelle les héros romantiques en ce qu'il en est un peu la parodie, tandis que le drame nouveau est surtout une suite au drame qui l'a précédé immédiatement, ce qui est assez habituel à Ibsen. L'échec du docteur Stockmann suggère en effet l'idée qu'il est bien inutile de se dévouer à une cause, même la plus certainement juste. A quoi bon? Et ne vaut-il pas mieux laisser les gens croupir dans leur veulerie, et la leur rendre seulement plus supportable? Ce n'est certes pas ce que pense Ibsen, c'est une idée qui l'a effleuré seulement. Aussi la fait-il exprimer par un homme moralement médiocre comme Relling.

Le docteur Relling est indispensable pour bien faire ressortir la maladie dont souffre Gregers Werle, sa « fièvre de justice », et pour y opposer la théorie du « mensonge vital ». Il joue le rôle du raisonneur, bien qu'il soit un raisonneur que l'auteur n'approuve pas. Il est cependant curieux d'observer que ce personnage apparaît déjà dans le manuscrit IV, où son ton et les tendances de son esprit sont indiqués, par la phrase : « Oh ! pfuh, vous comprenez bien que la prédication de Molvik ne vaut pas grand'chose ; mais pour les pauvres et gens de cette espèce, ça peut bien suffire » — alors que dans le manuscrit V Gregers Werle figure encore comme le sceptique socialisant du manuscrit I. Or, le manuscrit V, où apparaissent pour la première fois les noms de Hjalmar (Ekdal) et de Werle, remplaçant Walle, est certainement postérieur au manuscrit IV. L'invention du docteur a donc précédé celle du Gregers Werle définitif, tout opposé au A. K. du premier manuscrit. On serait tenté de croire que c'est le docteur Relling, c'est-à-dire le renoncement à toute action pour améliorer les gens qui a provoqué l'invention du Gregers Werle de la pièce, comme un exemple à l'appui de la doctrine du « mensonge vital ».

Ce qui est certain, c'est que l'invention du Gregers Werle de la pièce est venue après le manuscrit V, et qu'ensuite Ibsen n'a plus eu besoin de prendre d'autres notes (sauf le très court manuscrit VII) avant d'écrire la succession des scènes des deux premiers actes, et d'aborder l'écriture du drame, le 20 avril 1884, pour arriver très vite jusqu'au bout, comme un homme qui sait très bien où il va. C'est donc au commencement de 1884 qu'est sans doute né le vrai Gregers Werle.

Mais cela ne veut pas dire que le sentiment découragé qui pouvait être comme une suite logique de l'échec du docteur Stockmann n'ait ému Ibsen que si tard. On peut dire seulement qu'il a subi une crise au cours de l'année 1883, crise dont il ne faut pas s'exagérer l'importance, puisqu'il n'a nullement adopté la doctrine du docteur Relling, et qu'il a manifesté maintes

fois encore son intransigeance, mais dont il convient aussi de ne pas sous-estimer la gravité, puisque l'on peut dire qu'avec *Un Ennemi du Peuple* s'achève le cycle des drames proprement sociaux, et qu'avec *Le Canard sauvage* s'ouvre celui des drames où, « renonçant à exercer une influence, Ibsen se contentera de faire des études d'âmes [1]. » Une telle classification comporte toujours un certain arbitraire, mais je pense que l'on admettra sans peine qu'il y a, dans la production d'Ibsen, à partir du *Canard sauvage*, un changement dans le sens indiqué. Ce changement paraît être le résultat de la crise qu'Ibsen a subie entre la fin de 1882 et le commencement de 1884.

Crise purement intérieure, qui s'est passée dans l'esprit d'Ibsen, et n'a laissé que ces deux traces : le changement tardif du sujet de sa nouvelle pièce, et un changement sensible dans le caractère de sa production ultérieure. Il était un homme beaucoup trop secret pour se confier à personne, aucun événement capital n'a eu lieu dans sa vie au cours de cette période, et l'on ne peut que deviner ce qu'a été cette crise d'après une vingtaine de lettres et les récits de ceux qui l'ont alors fréquenté à Rome.

Malheureusement, les Scandinaves qui l'ont vu à Rome pendant la saison 1882-83 n'ont guère parlé de lui. Lui-même dit qu'ils étaient fort nombreux, mais qu'il en avait rencontré très peu [2]. Cela tient à ce qu'il ne prenait plus part active à la vie de l'Association scandinave. Il ne la fuyait pas, et sans doute il y allait lire les journaux, mais ce n'était pas à l'heure où elle était fréquentée. Il vivait chez lui « rigoureusement à l'écart », sans faire de longues promenades, et allait s'asseoir tous les jours dans son coin du Caffe Nazionale, « d'où il observait en silence les gens autour de lui ». Mais il aimait recevoir

[1] E. Zucker, *Ibsen the Master Builder*, p. 206.
[2] Lettre à Hegel, du 2 décembre 1882, *Breve*, II, p. 115.

la visite d'amis et de compatriotes, et « invite assez souvent les amis à sa table accueillante, bien qu'autrement il ne prenne guère part à la vie de société romaine avec des compatriotes » [1].

Il rencontrait parfois, pourtant, des personnes qui n'étaient pas Scandinaves, et Sacher Masoch, le 12 décembre, le pria d'écrire quelques mots dans son album. Il écrivit :

« De notre temps toute œuvre littéraire nouvelle doit déplacer les poteaux de frontière [2]. »

Mais rien n'indique des relations suivies entre les deux hommes, ni des relations quelconques avec des Italiens ou des étrangers autres que Scandinaves résidant à Rome.

Ses dîners, toutefois, ne satisfaisaient pas pleinement son besoin de sociabilité. Il lui fallait, non, certes, s'épancher en confidences, mais parler plus librement. Il l'avait fait, quelques années plus tôt, avec Gunnar Heiberg et J. P. Jakobsen. Pendant l'hiver 1883-84, il eut Ingvald Undset, archéologue, qui avait alors trente ans et est devenu professeur à l'université de Kristiania (la romancière Sigrid Undset est sa fille). Ingvald Undset a raconté dans une lettre :

Ibsen est terriblement radical. Je suis maintenant assez familiarisé avec lui et ses idées. Un soir je suis allé dans un café avec lui et le poète X, qui passe également son hiver ici. Tard dans la nuit — à peu près au sixième verre — il s'est mis à pérorer, et alors, il fallait l'entendre ! Pauvre X, il est justement un libéral norvégien, ami de Björnson, etc. Si vous l'aviez vu, quand Ibsen s'est lancé !... Pendant plus d'une heure, tandis que X était muet de surprise et d'effroi, Ibsen refuse de reconnaître la nationalité ou quoi que ce soit de ce genre ; il est un anarchiste absolu, il veut faire table rase, mettre la torpille sous l'arche ; l'humanité doit recommencer à construire le monde depuis le commencement, et commencer par l'individu... La grande tâche de notre temps est de supprimer toutes les institutions existantes... de détruire ! [3]

[1] Claës Lundin, *Bortom Alperna, reseskildringar*, p. 251.
[2] Publié dans *Ude og hjemme*, 11 février 1883.
[3] *Samtiden*, 1910, p. 129.

Et si l'on reproche à Ibsen d'être toujours « négatif » et de ne rien donner de constructif, il répondait, dit encore Ingvald Undset :

Différentes gens ont des devoirs différents qui leur sont assignés par la nature ; à l'un elle a donné la capacité ou le désir de faire ceci, à l'autre de faire cela. Chaque oiseau doit chanter avec sa propre gorge, et ainsi remplir la tâche à lui assignée par la nature, et sa justification est qu'il peut dire en vérité comme Luther : « Je ne peux pas faire autrement ! Me voici. Que Dieu m'assiste. *Amen!* [1] »

Tels étaient les thèmes d'Ibsen dans les occasions rares, dit Undset, où il trouvait un compagnon qu'il eût plaisir à entraîner dans un café pour bavarder jusque tard dans la nuit. Nous connaissons ce genre d'explosions, telles qu'en 1864, dans les osteries de Rome, à la suite de la guerre du Slesvig, et en 1871, pendant la Commune, dans les fameuses lettres à Brandès. Il était de nouveau dans une telle période d'exaltation. Mais, cette fois, on n'y aperçoit pas de motif extérieur. La crise semble avoir été moins violente, mais elle a peut-être été plus profonde. C'est en Ibsen lui-même qu'il en faut chercher la cause.

On a cru cependant pouvoir attribuer à l'exemple de fermeté donné par les radicaux norvégiens le changement qui s'est produit dans l'esprit d'Ibsen, et comme cette thèse est soutenue par Halvdan Koht [2], l'auteur de l'étude la plus approfondie sur la vie et les œuvres d'Ibsen, d'une remarquable sûreté dans son ample documentation, mais aussi beaucoup plus pénétrante et fine qu'on n'a coutume de le reconnaître, je dois exposer avec quelque détail pourquoi je ne peux considérer la rare énergie montrée alors par la gauche norvégienne comme ayant amené Ibsen à être sensiblement moins sévère dans ses jugements sur les partis politiques.

[1] Lettre du 4 janvier 1883, publiée dans *Samtiden*, 1910, p. 30.
[2] *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, pp. 232-4.

On a vu [1] que la loi votée par le Storting en 1880, par laquelle était donné aux ministres accès au Storting, était devenue valable malgré le refus de la sanction royale, puisqu'elle avait été votée, à la majorité des deux tiers, par trois Stortings consécutifs. Le 9 juin 1880, sur la proposition de Sverdrup, le Storting transmit la loi au gouvernement en le chargeant de la publier dans les formes. Le gouvernement s'y refusa, mais son chef, s'estimant trop âgé pour soutenir l'âpre lutte qui allait s'ouvrir, se retira, et, après un essai de compromis qui échoua par suite de l'intransigeance de la droite, le roi fit appel à Selmer le 11 octobre 1880.

La droite et le gouvernement pouvaient invoquer un motif juridique à leur refus de promulgation de la loi. En effet, il s'agissait d'une loi constitutionnelle (c'est pourquoi une majorité des deux tiers avait été nécessaire), et il n'était pas spécifié dans la Constitution que la règle relative à la validité, même sans sanction, d'une loi votée trois fois, s'appliquait aussi aux lois constitutionnelles. La droite prétendait qu'en ce cas le roi avait un droit de « veto absolu ». Aussi le Storting devait-il agir avec prudence. Le ministère n'étant pas responsable devant le Storting, celui-ci n'avait qu'un recours : la Haute Cour *(Riksret)*. On pouvait réunir une majorité pour la convoquer, mais cela ne suffisait pas, car le vote devait être obtenu dans l'Odelsting, qui est l'une des deux fractions dans lesquelles se décompose le Storting, et la Haute Cour est constituée par la réunion de l'autre fraction, le Lagting, avec la Cour suprême *(Höjesteret)*. Celle-ci étant probablement conservatrice, il fallait une très large majorité de gauche dans le Lagting. La question était d'ailleurs assez grave pour que la parole fût donnée aux électeurs, et l'on attendit les prochaines élections.

Elles eurent lieu en automne 1882, et donnèrent ce qu'on appela « une majorité de Haute Cour » : 83 députés de gauche

[1] Tome XII, p. 230-231.

contre 31 de droite. Les événements se déroulèrent alors suivant la marche prévue : la mise en accusation des ministres pour violation de la Constitution par le refus de promulguer la loi sur l'admission des ministres aux séances du Storting, et par deux autres actes analogues, fut votée par l'*Odelsting* le 23 avril 1883, la Haute Cour se réunit le 18 mai, et Chr. Aug. Selmer fut condamné à perdre sa fonction le 27 février 1884. Les autres ministres furent condamnés dans le courant du mois suivant ; quelques-uns n'eurent qu'une amende à payer. Après un essai de résistance du roi, Johan Sverdrup forma enfin, le 23 juin 1884, le premier ministère de gauche.

Des élections à sa conclusion, cette histoire coïncide presque avec la composition du *Canard sauvage :* au moment où Sverdrup arrive au pouvoir, Ibsen commence la mise au net. Ce grand lecteur de journaux n'a certainement pas manqué de suivre les événements avec une curiosité passionnée. Il le dit d'ailleurs lui-même dans une lettre écrite à Hegel lorsque les condamnations viennent d'être prononcées [1] :

Les conflits politiques en Norvège m'ont empêché tout l'hiver de me mettre sérieusement, avec un calme sans partage, à ma nouvelle œuvre dramatique. Mais je suis enfin quitte maintenant de toute cette agitation, et je travaille de toutes mes forces.

Et vers le même moment, une lettre à Björnson qui sera citée plus loin montre qu'il a lu les débats du Storting. Toutefois, on chercherait vainement dans toute sa correspondance l'indication de ce qu'il pense sur le fond de la question. Au lendemain des élections, il écrivait : « Je connais trop bien les braillards politiciens là-haut, en Norvège, et je sais qu'ils n'aboutiront jamais à une action sérieuse [2], » et cela le rassure au sujet de valeurs de l'État norvégien dont il ordonne l'achat. Johan Sverdrup ayant perdu sa femme, Ibsen se rappelle les anciens

[1] Lettre du 21 avril 1884, L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel,* II, p. 364.
[2] Lettre du 2 décembre 1882, à Hegel, *Breve,* II, p. 115.

services que lui a autrefois rendus le chef de la gauche, et lui adresse une courte lettre de condoléances, sans allusion politique, naturellement. Il semble même écarter l'idée d'une adhésion par la formule : « J'ose vous parler au nom de tout l'ensemble des Norvégiens qui sont ici, en vous envoyant ces lignes [1]. » Plus tard, il écrit à son ancien camarade du groupe « hollandais » Ole Andreas Bachke pour lui demander un service. Bachke est ministre dans le ministère Selmer, et comparaît à ce moment devant la Haute Cour. Ibsen ne dit pas un mot des événements, sauf dans les premiers mots de sa lettre : « Quoique je pense bien que ton temps et ton attention soient actuellement très pris par d'importantes et graves affaires, je me permets de faire appel ...[2] »

La seule lettre, au cours de ces deux années, où Ibsen se soit livré à des considérations politiques, est adressée à Björnson, et datée du 28 mars 1884, au moment où la Haute Cour venait d'achever ses travaux. L'occasion en était une note en faveur de la disposition de ses biens par la femme, qui devait être présentée au Storting à propos de la discussion qui devait bientôt s'ouvrir pour la seconde fois. La première fois, en 1882, la loi avait été renvoyée pour examen aux conseils municipaux [3]. Björnson avait demandé à Ibsen s'il voulait signer cette note, ce qu'il fit « avec grand plaisir » et elle fut envoyée au Storting, avec, en outre, les signatures de Jonas Lie et de Al. Kielland. Mais Ibsen ne croit pas que la loi passera. « Consulter les hommes sur une pareille question, c'est comme si l'on demandait aux loups s'ils désirent un accroissement des moyens de protection en faveur des troupeaux de moutons. » Il ne croit pas davantage à l'extension du droit de vote : « Un tel droit n'est pas donné en cadeau par ceux qui le possèdent, il faut le conquérir. » Et voilà Ibsen en pleine politique.

[1] Lettre du 24 janvier 1883, *Breve*, II, p. 118.
[2] Lettre du 30 novembre 1883, *Breve*, II, p. 126.
[3] C'est à quoi il est fait allusion dans le manuscrit I, p. 267.

Or, il avait à ce moment des sentiments très amicaux pour Björnson, il savait que Björnson avait ardemment soutenu l'action de la gauche, et il avait généralement tendance, dans ses lettres, à formuler ce qu'il avait à dire de la manière qu'il pensait le plus agréable à son correspondant. Pourtant, il se montre peu aimable pour la gauche. Je reprends la dernière phrase citée :

Un tel droit n'est pas donné en cadeau par ceux qui le possèdent, il faut le conquérir. Et surtout chez nous, où la décision est entre les mains d'une partie du peuple des campagnes. J'ai appris à connaître les paysans dans beaucoup de pays ; mais nulle part je ne les ai trouvés libéraux, capables de sacrifices, ou désintéressés ; au contraire, je les ai trouvés partout jaloux à l'extrême de leurs droits et de leur propre avantage. En serait-il autrement chez nous? Il ne me semble pas pouvoir le croire. Je ne comprends pas pourquoi on appelle libéraux nos hommes de gauche. Lorsque je lis les débats du Storting, il m'est impossible de trouver dans la pensée des paysans plus de traces de véritable libéralisme que chez la population paysanne ultramontaine du Tyrol [1].

Rien, dans tout cela, ne renseigne directement sur ce que pense Ibsen de la Haute Cour et de l'action de la gauche contre le veto absolu. Mais il ne semble pas impressionné par l'énergie de cette action. Peut-être parce que le veto absolu et l'admission des ministres aux séances du Storting sont des questions qui ne l'intéressent pas, comme étant trop purement politiques. Aussi en reste-t-il à son idée, souvent exprimée dans ses conversations, de l'étroitesse d'esprit et de l'égoïsme des paysans.

Pourtant, et ceci est nouveau, il suggère un programme d'action :

Si je pouvais amener ce que je voudrais voir chez nous, tous les non privilégiés s'uniraient pour former un parti fort, résolu et énergique, dont le programme viserait exclusivement à des réformes pratiques et productives, une très large extension du droit de vote, un

[1] *Breve*, II, p. 132.

réglement de la situation des femmes, l'abolition, dans l'enseignement populaire, de tout ce qu'il a de moyenâgeux, etc. Les questions politiques-théoriques pourraient sommeiller un moment ; elles ne sont guère productives. Si un tel parti se constituait, le parti de gauche apparaîtrait bientôt ce qu'il est en réalité, et ce que, d'après sa composition il doit être, — un parti du centre.

Un parti ! Extension du droit de vote ! Des réformes ! N'est-ce pas l'indice d'un grand changement dans les idées d'Ibsen? Mais il s'agit d'un parti non-parlementaire dont les membres réclament le droit de vote parce qu'ils ne l'ont pas. Et, si changement il y a, ce n'est pas un ralliement à la gauche. Malgré l'exceptionnelle vigueur de la politique parlementaire norvégienne en 1882-84, Ibsen n'éprouve aucune admiration. C'est bien ses propres sentiments intimes que nous avons à examiner uniquement.

Dans sa vie familiale, il avait tout lieu d'être satisfait : son ménage était paisible et son fils affirmait une intelligence précoce et des capacités supérieures. Il était largement à son aise et son éditeur Hegel était en même temps son banquier. Ses soucis intimes ne pouvaient venir que de ses œuvres et de l'accueil qui leur était fait.

Or, le *tolle* soulevé par *Les Revenants* a été l'un des grands événements de sa vie. C'est là le fait d'où est résulté non un renversement de ses idées, loin de là, mais une certaine modification de son attitude. Aussitôt après avoir lu l'article où Brandès disait que ce drame tant incriminé était « l'acte le plus noble de sa vie » [1], Ibsen remercia son ami, et il écrivit :

Et que dire de la presse soi-disant libérale? Ces chefs qui parlent de tolérance et de liberté, mais qui se font en même temps les esclaves des opinions présumées des abonnés ! Il m'est de plus en plus confirmé qu'il y a quelque chose de démoralisant à s'occuper de politique et à suivre des partis. En tout cas je ne pourrai jamais m'attacher à un parti qui a la majorité pour lui. Björnson dit que la majorité a tou-

[1] Tome XII, p. 47.

jours raison. Et en tant qu'homme politique on est bien obligé de le dire. Moi, au contraire, je suis obligé de dire : la minorité a toujours raison. Je ne pense pas, bien entendu, à la minorité des hommes de la stagnation, qui sont dépassés par le grand parti intermédiaire que l'on appelle chez nous les libéraux ; mais je parle de la minorité qui marche en avant, où la majorité n'est pas encore parvenue. Je dis que celui-là a raison, qui est le plus en accord avec l'avenir [1].

On reconnaît là les idées du docteur Stockmann, qu'il soutiendra dans la réunion publique, au quatrième acte d'*Un Ennemi du Peuple. Un Ennemi du Peuple* lui a fourni le moyen de dire publiquement ce qu'il pensait des « soi-disant » libéraux. La pièce fut, en un sens, un cri de colère. Mais, s'il nous semble s'être assez vite apaisé, puisqu'il l'a écrite avec humour et a fait de son docteur Stockmann, à beaucoup d'égards, un personnage comique, ses idées ont persisté. Il est curieux de voir à quel point la lettre du 30 novembre 1883 à Björnson reproduit celles de la lettre à Brandès. Certes, son hostilité contre les partis politiques est ancienne ; mais elle s'étend désormais à toute action collective, au moins pour sa part ; il veut, comme Stockmann, être seul, « franc tireur aux avant-postes », et il renonce à la collaboration qu'il avait promise à la revue d'avant-garde de Skavlan [2] : attitude bien différente de celle qu'il avait eue lorsqu'il montrait un chaleureux désir de collaborer à la revue de Brandès. Et cette idée du bienfait de la solitude n'est pas une idée passagère. Il le prônera constamment désormais. Près de deux ans plus tard, à propos de la brouille entre Brandès et Drachmann, il écrira :

Je ne peux d'ailleurs voir, quant à moi, rien de fâcheux à ce que la gauche littéraire soit rompue. Je crois que le mieux, pour ces nombreux écrivains hautement doués, est de travailler chacun à part sans regarder de côté à la recherche d'un programme commun [3].

[1] Lettre du 3 janvier 1882, *Breve*, II, pp. 99-100.
[2] Lettre du 24 janvier 1882, *Breve*, II, p. 105.
[3] Lettre à Fr. Hegel, du 27 décembre 1883, *Breve*, II, p. 129.

Et il ajoutait un peu plus loin dans la lettre à Brandès citée tout à l'heure :

Quand je pense combien la compréhension est lente et lourde et veule chez nous, quand j'observe à quel bas niveau se tient toute la manière de voir, je suis envahi par un profond découragement, et il me semble souvent que je ferais aussi bien de mettre tout de suite un terme à mon activité littéraire. [...] Avec tous ces très louables efforts pour faire de notre peuple une société démocratique, on est par mégarde en bon chemin d'en faire une société de plébéiens. La distinction de l'esprit paraît être chez nous en décroissance.

Ceci est nouveau, et doublement. D'une part, sa réaction habituelle contre l'incompréhension et le mauvais vouloir de la critique était la colère et une combativité accrue ; cette fois, la colère est, un instant, dominée par le découragement : à quoi bon continuer? Il continuera, bien entendu, mais ses œuvres auront un caractère un peu différent ; la simple observation et « l'étude d'âmes », comme dit E. Zucker, y prédomineront.

D'autre part, il faut noter le : « Avec tous ces très louables efforts pour faire de notre peuple une société démocratique... » Voilà un Ibsen nuancé, qui veut bien admettre la bonne intention de la gauche, et cette bonne intention est de fonder une société démocratique. Il distingue entre une telle société, désirable en principe, et la « société de plébéiens » à laquelle la médiocrité du parti de gauche menace de réduire la Norvège. L'évolution de la pensée d'Ibsen, sur ce point, provient sans doute un peu de ses dispositions favorables à l'égard de son camarade Björnson, mais elle est surtout le résultat d'un travail intérieur, par lequel il a cherché à concilier son aristocratisme souvent méprisant avec ses sentiments toujours très démophiles, et il est ainsi amené à une sorte d'indulgence pour tous les humains, qui se marquera dans *Le Canard sauvage,* et à des idées qu'il fera entrevoir en 1885 dans un discours, et ensuite dans *Rosmersholm.*

Cette indulgence, cette tendance nouvelle à des opinions plus nuancées, se marque à propos de toutes les questions. Il avait par exemple, renoncé complètement à écrire des vers, et condamné surtout d'une façon tranchante leur emploi au théâtre. Encore en 1883, il répond à Mme Lucie Wolf, actrice qu'il avait connue à Bergen (Lucie Johanessen) et qui lui demandait un prologue pour la représentation où elle allait fêter le trentième anniversaire de son entrée au théâtre de Khristiania que cela lui est impossible par principe. « Les formes d'art s'éteignent tout comme les absurdes espèces animales des temps primitifs se sont éteintes, lorsque leur époque a été passée [1]. » Mais un an après, à Theodor Caspari, jeune poète norvégien qu'il avait vu à Rome pendant l'hiver 1883-84, et qui lui avait ensuite envoyé un poème « A Henrik Ibsen », il adressa des compliments, et le conseil de continuer à écrire des vers, car c'était évidemment pour lui une forme naturelle, et il ajouta :

Je me rappelle bien qu'une fois je me suis exprimé d'une façon assez dédaigneuse sur l'art des vers, mais cela provenait de ma propre position momentanée à l'égard de cette forme d'art. Il y a longtemps que j'ai cessé de poser des principes d'une application générale parce que je ne crois pas que de tels principes puissent avoir quelque valeur intrinsèque [2].

On dira peut-être qu'il avait forcé les termes dans sa lettre à Lucie Wolf pour mieux justifier son refus, mais telle était bien sa pensée d'alors, spécialement au sujet des vers au théâtre, et il a sans doute voulu être aimable pour Theodor Caspari. Mais il est nouveau de lui voir proclamer le renoncement à l'absolu.

Les auteurs qui veulent absolument voir avant tout, dans chaque drame d'Ibsen, l'illustration d'une idée, ont donné du *Canard sauvage* des interprétations singulièrement diver-

[1] Lettre du 25 mai 1883, *Breve*, II, p. 119.
[2] Lettre du 27 juin 1884, *Breve*, II, p. 136.

gentes, depuis Th. Caspari, qui l'a compris comme une œuvre où, ironiquement, il s'élève en « juge de soi-même » [1], jusqu'à Valborg Erichsen Lynner, pour qui Gregers Werle est le seul être noble de la pièce, et dont l'erreur est seulement sa naïveté de croire que l'accomplissement d'un sacrifice est relativement facile et conduit au bonheur [2]. Entre ces deux extrêmes, qui seraient le reniement ou une affirmation nouvelle de la doctrine de Brand, Ibsen avait place pour une simple étude psychologique, où les contradictions de la nature humaine sont mises en évidence.

Il est encore une idée nouvelle qui ne se rattache pas aussi directement à l'évolution générale de son esprit, et qui est affirmée dans le manuscrit I, où sont énoncées en vrac ses pensées du moment : « Nous nous moquons des 34 patries de l'Allemagne ; mais celles de l'Europe, tout aussi nombreuses, sont aussi ridicules. » Le manuscrit V revient sur cette question, dont on ne voit pas le rapport avec le sujet primitif, et qui ne figurera pas dans *Le Canard sauvage*. Et Ibsen écrit à Hegel, en termes plus discrets : « L'évolution du monde ne tend pourtant pas à l'isolement national ; au contraire [3]. » Nous voilà loin de l'ardent patriotisme norvégien et scandinave auquel il nous avait habitués, et de l'admiration qu'il avait éprouvée en 1865 pour l'esprit de sacrifice qui animait les Italiens pour la conquête de leur unité nationale. Il est vrai qu'il avait aussi écrit, un jour de colère, qu'il comptait bien que son fils ne serait pas Norvégien. Il semble que son anti-patriotisme de principe, en 1882, est lié à la question de l'avenir de son fils. Cet avenir, en tout cas, fut sa principale préoccupation d'ordre privé à cette époque. Ses actes montrent d'ailleurs qu'il a constamment voulu conserver à Sigurd la nationalité norvégienne.

[1] *Aftenposten*, 8 mars 1891.
[2] *Edda*, XXVIII, pp. 249-262.
[3] Lettre du 17 janvier 1884, *Breve*, II, p. 130.

On a vu, en effet, qu'il a essayé, en 1880, de le faire inscrire à l'université de Kristiania comme étudiant de seconde année, ce qui fut refusé, et l'idée de la naturalisation italienne fut alors admise [1]. On a vu qu'ensuite, devenu docteur en droit de l'université de Rome en été 1884, Sigurd continua provisoirement des études libres chez ses parents et se mit à préparer un ouvrage sur « l'évolution du concept de l'État à travers les âges », qu'il interrompit par un séjour de trois mois à Paris pour se perfectionner en français [3]. C'était la carrière diplomatique qui le tentait, et le moment approchait où il devait se présenter à l'examen italien d'admission, ce qui aurait nécessité la naturalisation préalable. Sur sa demande, son père fit un dernier effort. Celui-ci exposa la situation à son camarade Bachke, alors ministre, et le pria d'intervenir pour obtenir du gouvernement la promesse que la demande de Sigurd serait prise en considération quand il y aurait une « bourse d'attaché » à donner. « Nous en sommes au pas qu'il nous est si pénible de franchir, écrivit-il. Renoncer définitivement à sa patrie... c'est grave [4]. » Nous verrons par la suite que les idées d'Ibsen sur le patriotisme se modifièrent encore.

L'intervention de Bachke fut sans doute satisfaisante, car il ne fut plus question de la naturalisation de Sigurd, qui eut en 1884 un poste au « bureau des consulats », dépendant du ministère de l'Intérieur, modeste élément du futur ministère norvégien des Affaires étrangères.

Tout en méditant sur son socialiste timoré E. L., qui ne s'avoue pas à lui-même ses opinions, et son socialiste amateur et sceptique A. K., Ibsen se donna une autre tâche. A son éditeur il proposa une réédition de *La Fête à Solhaug*, la seule de ses pièces publiées en Norvège qu'il n'eût pas encore fait

[1] Tome XII, pp. 18-19 et 228.

[2] Lettre à Hegel du 21 février 1883, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 360.

[3] C'est la lettre du 30 novembre 1883, *Breve*, II, p. 126, dont il a déjà été question.

passer chez Hegel, évidemment parce qu'il la trouvait, avec raison, bien moins intéressante que *Les Guerriers à Helgeland, La Comédie de l'Amour*, et *Les Prétendants à la Couronne*, ou même que *Catilina*. Mais il en avait lui-même remis un exemplaire à Valfrid Vasenius, qui en avait parlé favorablement dans son second livre sur lui, et il n'était pas fâché d'avoir l'occasion d'écrire une préface sur la critique norvégienne et sur sa prétendue imitation de Henrik Hertz. Hegel, qui avait lui-même songé à proposer cette réédition, s'empressa, la préface et les corrections peu importantes ne prirent pas beaucoup de temps, comme le prévoyait Ibsen, et le livre parut en juin.

A part cela et la lecture des journaux où il suivait les étapes de la crise politique norvégienne, il ne fut pas troublé dans ses « méditations ». A la fin de juin, il se rendit avec sa femme et son fils à son cher Gossensass, où l'on ne voit pas que rien l'ait dérangé. Revenu à Rome, il vécut plus retiré que jamais, car il y avait moins de Scandinaves que d'habitude, et il écrivit à Hegel, le 27 décembre : « Je vis d'ailleurs très tranquille et isolé, et n'ai pas vu jusqu'ici beaucoup de compatriotes [1]. » En décembre et janvier, saison des nouveautés littéraires dans les pays scandinaves, il lut les livres que Hegel lui envoya, comme d'habitude. Sa pièce progressait toujours sans que ses notes révèlent quelle en était la fable, ni même s'il en avait une bien définie. Elles donnent seulement quelque indication sur le premier et le second acte, mais ne précisent aucun sujet d'intrigue. Le lien ancien entre le vieil Ekdal et l'usinier Werle n'y est pas indiqué, non plus que la camaraderie entre Hjalmar et Gregers, qui ne se tutoient pas, non plus que les doutes au sujet de la naissance de Hedvig (bien que la faiblesse de sa vue soit indiquée dans le manuscrit VI). Tout cela, Ibsen n'éprouve pas le besoin de le noter à mesure qu'il l'imagine. Mais il a tout le temps un plan dans la tête, un plan qui change,

[1] *Breve*, II, p. 129.

car il écrit à Brandès, le 12 juin 1883, c'est-à-dire lorsqu'il n'en est pas encore à la moitié de la période des simples notes, qu'il « se débat avec l'esquisse d'une pièce en quatre actes [1] », et il n'aurait sans doute pas donné cette précision s'il n'avait pas eu en tête un plan provisoire complet. Mais sur les modifications de la fable, aussi bien que sur les changements successifs du vrai sujet du drame, on ne peut que faire des hypothèses.

[1] *Breve*, II, p. 122.

CHAPITRE II

L'ŒUVRE

Si nous n'avons sur la période d'incubation du *Canard sauvage*, que des notes non datées, probablement incomplètes, et qui révèlent peu le travail préparatoire de la pensée d'Ibsen, nous avons, au contraire, à partir du moment où il a commencé l'écriture de son œuvre, la série probablement complète de ses brouillons, en partie datés par lui-même :

Ms VIII	(p. 276)			20 avril 1884.
Ms IX	(p. 277)	Acte	I	20-28 avril.
		—	II	2 mai- ?
Ms X	(p. 298)	Acte	I	?
		—	II	?-24 mai.
		—	III	25-30 mai.
		—	IV	2-8 juin.
		—	V	9-13 juin.

Le Ms VIII n'a été qu'un essai de mise en train ; puis, au cours du second acte, Ibsen s'est arrêté soudain dans le Ms IX, et il est facile de comprendre pourquoi. Il n'a modifié qu'à peine les dernières pages qu'il venait d'écrire, et ces changements ne peuvent être ce qui l'a fait recommencer. Mais il abordait une longue scène où le caractère et la situation de Gregers devaient être précisés. Or, Gregers était le personnage inventé en dernier lieu, puisqu'il devait n'avoir plus aucun rapport avec le A. K. du premier manuscrit, et que pourtant

il lui ressemblait encore dans le manuscrit V. Ibsen n'avait vraiment pas fait progressivement connaissance avec lui par une rencontre en chemin de fer, par un séjour dans une ville d'eaux, et par des relations devenues finalement intimes. Dans le premier brouillon étendu (Ms IX), Ibsen l'avait fait avoué, et il arrivait tout droit de Paris. Ceci justifiait le dîner donné par son père à l'occasion de son retour, mais cela convenait mal au Gregers Werle de la pièce définitive, qu'Ibsen ne s'était peut-être pas encore précisé suffisamment. De plus, une scène manquait évidemment au premier acte, pour montrer mieux la camaraderie de Gregers et de Hjalmar. Ibsen a dû vers le 5 ou 6 mai, se donner quelques jours de réflexion pour construire plus solidement le personnage de Gregers, et en faire l'ascète qui a vécu solitaire à l'usine de Höydal, comme ingénieur au service de son père, avec qui, toutefois, il n'entretient qu'une correspondance d'affaires. C'est pourquoi Ibsen a refait son premier acte, y a introduit la scène entre Gregers et Hjalmar, a modifié la scène entre Gregers et son père, et, parvenu au point où il avait laissé le second acte, a pu écrire la conversation où Gregers et le vieil Ekdal rappellent leurs souvenirs de la forêt de Höydal, telle qu'elle était autrefois.

Nous ne pouvons savoir si la modification ainsi apportée au caractère de Gregers a été très grande, le personnage n'ayant pas encore été assez défini dans le Ms IX, mais elle était certainement importante. Elle présentait cet avantage de ne troubler en rien le plan prévu. Le dîner de l'usinier était donné pour fêter le retour d'un revenant qui revenait de moins loin, voilà tout. Mais elle avait cet inconvénient que l'on peut se demander pourquoi Gregers, si grand admirateur de son camarade autrefois brillant, est resté une quinzaine d'années sans le voir, habitant si près de lui. Aucune explication n'est fournie. C'est une donnée de la pièce qu'il faut admettre. Je ne crois pas que les lecteurs et spectateurs en soient gênés. Mais Ibsen aurait sans doute évité que l'on pût se poser la question, si

cette bizarrerie n'avait pas été le résultat d'une importante modification aussi tardive [1].

Une fois le remaniement du premier acte bien conçu dans son esprit, Ibsen a écrit son brouillon complet sans hésitation, en cinq semaines environ, avec seulement deux jours de repos entre le troisième et le quatrième acte. Et il écrivit le 14 juin à son éditeur :

J'ai le plaisir de vous annoncer que j'ai achevé hier le brouillon de ma nouvelle pièce. [...] Il reste donc la mise au net, que je commencerai dès demain. Toutefois, comme d'habitude, elle n'est pas un simple travail de copie, mais plutôt un complet remaniement en ce qui concerne les répliques. Cela demandera donc du temps, mais je considère comme assuré, si nul empêchement imprévu n'intervient, que le manuscrit entier pourra être entre vos mains d'ici le milieu de septembre [2].

Cette fois, il ne s'est pas trompé. Le manuscrit fut envoyé le 2 septembre [3]. Le remaniement des répliques a donc pris plus du double du temps qui avait été nécessaire pour les écrire. Cela n'a tenu à aucun empêchement imprévu, car il partit vers le 1er juillet pour Gossensass, « afin de trouver le calme et la solitude nécessaires à ce travail », en même temps que sa femme et son fils allaient ensemble passer les vacances en Norvège [4]. La solitude et le calme ne pouvaient être plus complets.

A Rome, à partir du 14 juin, puis à Gossensass, il relut avec soin son brouillon, y introduisit quelques corrections, mais aussi nota sur de nouveaux cahiers les corrections plus étendues

[1] L'invraisemblance du manque total de relations entre Gregers et son « unique et meilleur ami » est soulignée la première, parmi beauucoup d'autres, dans l'article du regretté Anders Wyller sur *Le Canard sauvage* (*Edda*, XXXVI, pp. 269-305), car il estime que la pièce fourmille de semblables inconséquences. C'est pourquoi, tout en l'admirant comme œuvre littéraire, il l'a choisie à titre d'illustration pour sa théorie sur l'art littéraire. Car, dit-il, « aucun drame, plusque celui-là, ne peut être fondé sur l'arbitraire en fait de psychologie et de réalisme » (p. 277).

[2] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 364.

[3] Lettre à Hegel, *Breve*, II, p. 137.

[4] Lettre du 27 juin à Theodor Caspari, *Breve*, II, p. 136.

(Ms XI, XII, XIII), en sorte que, pour quelques parties de la pièce, particulièrement pour la fin du IIIe acte et le commencement du IVe, on peut dire qu'il a écrit un second brouillon. Il y a là plus que le simple perfectionnement du style des répliques, on voit, par exemple, des variations au sujet de la « curieuse invention », à laquelle Hjalmar est censé se consacrer : elle est tantôt un prétexte imaginé par Hjalmar lui-même comme excuse à sa paresse, tantôt une suggestion du docteur Relling ; mais on ne peut relever aucun changement essentiel. Et enfin il a pu en venir à la mise au net, qui n'a pas été non plus un simple travail de copie, mais où les ratures et corrections sont rares et peu importantes (Ms XIV).

Ibsen était content de son ouvrage. Dans sa lettre d'envoi du 2 septembre, il écrivait à Hegel : « Les personnages de cette pièce, malgré leurs défauts de toutes sortes, me sont pourtant devenus chers par ces relations quotidiennes prolongées », et cette sorte de sympathie pour des gens aussi médiocres ou néfastes me paraît confirmer l'indulgence nouvelle d'un Ibsen surtout soucieux « d'études d'âmes ». Il ajoutait, après avoir annoncé que son drame tenterait beaucoup d'acteurs :

Cette pièce nouvelle occupe à certains égards une place à part dans ma production dramatique ; la technique y est, de plusieurs façons, différente de ma technique antérieure. Toutefois je ne veux pas m'étendre là-dessus. J'espère que les critiques trouveront bien sur quelques points ; en tout cas, ils trouveront ample matière à controverse et à interprétation. De plus, je crois que *Le Canard sauvage* pourra peut-être entraîner quelques-uns de nos jeunes auteurs dramatiques dans des voies nouvelles, ce que j'estimerais désirable.

En fait, les critiques n'ont pas découvert les grandes nouveautés techniques dont Ibsen se flattait. Le plan est simple, comme toujours ; l'action est ramassée en un très court espace de temps, depuis un soir jusqu'au surlendemain matin, et cette rapidité est de règle dans tous les drames modernes d'Ibsen ; le comique se mêle au tragique, ce n'est pas nouveau ; la pièce

est réaliste, et les Norvégiens admirent comme Ibsen a su donner à chaque personnage son style particulier ; il s'y est, en effet, visiblement appliqué, ce qui ne rend pas facile la besogne du traducteur, surtout pour le rôle de Gina, personne vulgaire qui emploie souvent des mots étrangers, ce qui était assez fréquent alors, mais en altère la forme et le sens. Ces recherches de style ne sont toutefois qu'un progrès, non un changement. Il y a pourtant ceci, qui n'est pas conforme au procédé ordinaire d'Ibsen : Hjalmar Ekdal est très nettement le personnage principal, et il n'est pas le représentant d'une idée. Il est un égoïste vaniteux, aimable, qui sait admirablement tirer parti d'une situation économiquement et moralement fâcheuse. Les idées lui sont parfaitement indifférentes en elles-mêmes. Il s'en accommode avec souplesse ou les prend comme thèmes de déclamation. Il se prête à une « étude d'âme » qui suffirait à remplir une pièce, comédie ou drame, il ne convient pas du tout, du moins directement, pour une pièce « à idées ». Mais Ibsen ne peut s'empêcher d'insister sur les idées. Si elles n'émanent pas de Hjalmar, elles apparaissent à propos de lui, et sont représentées par Gregers et Relling.

Observons combien ce Hjalmar définitif est différent de celui du manuscrit I. Tous deux sont des ratés. Mais les idées existaient pour le E. L. du début, il était seulement trop veule pour les avouer, et même se les avouer. Et il était opposé au sybarite A. K., qui affichait les mêmes idées, mais chez qui elles étaient moins sincères. Quel que soit le conflit qu'Ibsen envisageait, on voit que les idées étaient au premier plan, c'est seulement plus tard que E. L. s'est progressivement transformé en Hjalmar, et la technique nouvelle a été sans doute adoptée lorsque Relling a été introduit, et surtout lorsque Gregers, tardivement, a cessé d'être un sybarite et un sceptique pour devenir un ascète et un croyant.

On a dit qu'avec *Le Canard sauvage*, Ibsen commence la série de ses drames symbolistes. Cela aussi serait un changement de

« technique », si le symbolisme, dans ses drames, avait remplacé le réalisme. Mais tel n'est certes pas le cas. Et d'ailleurs, le symbolisme existe dans maint drame antérieur. Ce qui est nouveau, c'est ce symbole en quelque sorte matérialisé du canard sauvage. Ibsen aurait pu dire, en style de sa jeunesse, qu'il a opéré dans sa pièce la fusion du réalisme et du symbolisme en une unité supérieure. Il a sans doute eu l'idée du grenier, tout d'abord, parce qu'il avait entendu parler à Grimstad d'un vieux marin de Kristiansand qui s'était ménagé un réservoir de chasse dans son grenier [1], car il n'est pas question de l'oiseau dans le manuscrit III, où apparaît le terrain de chasse du vieil Ekdal, et il n'est question du canard que dans le manuscrit IV, qui est certainement postérieur. Ce symbole est peut-être venu comme une réminiscence du poème de Welhaven : « L'oiseau de mer », où un canard sauvage est blessé par un chasseur :

l'oiseau ne peut gagner
l'abri de son doux nid,
l'oiseau ne veut gémir
sur sa douleur et peine.
Il plonge donc sans bruit
au fond du sombre fjord,
sur lui l'eau se referme,
elle efface sa trace.

Et, rêvant sur le grenier, Ibsen a été assailli de souvenirs personnels. Il l'a vu sous l'aspect de la petite pièce ouvrant sur la cour, où, enfant, il s'enfermait, petite pièce située près de la porte de derrière, à Venstöb, la ferme de son père ruiné. Il ne voulait pas être dérangé, pendant qu'il s'occupait de ses personnages de théâtre, de ses tours de passe-passe, de sa boîte de couleurs, de sa pendule qui ne marchait plus et de ses livres : il s'y créait un monde imaginaire, comme dans son grenier le vieil Ekdal retombé en enfance. Parmi ses livres,

[1] Sigurd Höst, *Ibsens Digtning og Ibsen selv*, p. 285.

il y avait un in-folio sans doute rapporté par son grand-père ou son arrière-grand-père, tous deux capitaines marchands : *A new and universal history, description and survey of the cities of London and Westminster etc., London,* 1775, par Walter Harrison. Il ne pouvait lire ce livre, écrit en anglais, mais il en regardait les gravures, et il l'a mentionné dans *Le Canard sauvage*, où il a même, de mémoire, décrit le frontispice [1].

Cette description est mise dans la bouche de Hedvig, qui porte le nom de la sœur d'Ibsen, la seule personne de sa famille, à qui, parfois, il écrivait, bien qu'il n'aimât pas ses tendances piétistes. D'ailleurs, une certaine disposition mystique n'était-elle pas commune au frère et à la sœur? Björnson, après avoir rendu visite à celle-ci, l'a pensé.

Et le vieil Ekdal paraît bien avoir eu pour modèle Knud Ibsen, autrefois brillant, aveuli par sa ruine, devenu buveur, toujours vaniteux et léger, grand chasseur aussi, et qui avait su faire de Venstöb le rendez-vous de chasse du riche Löven[sk-jold, ancien ministre. En sa vieillesse, il se couvrait, d'habitude, d'un calot qui rappelait son uniforme de garde civique : détail qui se retrouve dans le rôle du vieil Ekdal. Ibsen avait déjà pris son père pour modèle de Daniel Hejre, dans *L'Union des Jeunes*, mais c'est le côté spirituel et sarcastique de l'homme qu'il avait alors mis en évidence [2].

Hjalmar Ekdal a des modèles nombreux. Ibsen a nommé lui-même Magnus Bagge, peintre qui lui a donné des leçons à Kristiania, jusque vers 1860 [3]. Bagge était fort vaniteux, et ne manquait pas, lorsqu'il était en Allemagne, de se faire appeler von Bagge. Mais à Maurice Prozor, Ibsen aurait dit que le modèle de Hjalmar Ekdal était l'acteur suédois Lind-

[1] Reproduit dans H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 238. La « Vierge » dont parle Hedvig est l'Histoire, qui, avec le Temps, présente le plan de Londres à Britannia.

[2] Oskar Mosfield dans *Edda*, 1930, p. 76.

[3] Fr. Ording, dans *For Kirke og Kultur*, 1910, p. 83.

berg, celui qui avait organisé la première représentation des *Revenants*. A un écrivain norvégien, m'a raconté Sigurd Höst, Ibsen a dit que Kristofer Janson, auteur de *landsmaal* qu'il avait connu à Rome en 1878, aurait pu être le modèle de Hjalmar Ekdal. Et à la femme de l'acteur danois Emil Paulsen, qui jouait le rôle de Hjalmar Ekdal, il a dit qu'il avait pris pour modèle un prince italien qui était toujours à genoux devant les dames et tendait les écheveaux de laine pour elles [1]. Tout cela prouve simplement que les Hjalmar Ekdal ne sont pas rares par le monde. Par contre, je ne crois pas que l'on ait jamais cité personne comme modèle de Gregers Werle. On a seulement observé qu'il a, par son allure bourrue, quelque analogie avec le Dr Borg, de *La Chambre rouge*, de Strindberg [2], roman qu'Ibsen avait lu [3].

A la scène, en Norvège, c'est une tradition de représenter Hjalmar Ekdal en veste de velours, comme l'a fait l'excellent acteur Arnoldus Reimers lors de la création, « tradition qui peut sûrement provenir des indications d'Ibsen [4]. » C'était le costume qu'il avait porté après *Brand*, lorsque son premier vrai succès lui avait permis de renouveler sa garde-robe plutôt minable. Cette élégance d'un genre « artiste » lui a sans doute paru convenir au photographe. Peut-être aussi s'est-il senti quelques affinités avec ce personnage si différent de lui. Qui n'en a pas?

Il en avait, d'ailleurs, avec tous les hommes de la maison Ekdal. Bien entendu, je ne parle pas du père Werle ni de ses invités. Mais le vieil Ekdal dans son grenier ressemble à Ibsen enfant dans son réduit de Venstöb. Gregers Werle est un disciple et une caricature de l'Ibsen ancien, qui avait écrit *Brand* et se fâchait tout rouge, en 1878, quand il voyait les membres

[1] Francis Bull dans *Hundreaars utgave*, X, p. 38.
[2] Sten Linder, *Ernst Ahlgren i hennes romaner*, p. 108.
[3] John Paulsen, *Samliv mea Ibsen*, 1913, p. 224.
[4] Sigurd Höst dans *Til Gerhard Gran*, p. 271.

de l'Association scandinave de Rome se refuser à l'admission des femmes qu'il proposait. Le docteur Relling est la forme accusée, bourrue, définitive, d'un Ibsen qui n'a jamais existé, mais qu'il pouvait imaginer comme le dernier stade où pouvait aboutir sa tendance nouvelle à l'indulgence pour les faiblesses humaines. Même le pitoyable Molvik a un point commun avec Ibsen : Relling affirme qu'il est « démoniaque ». L'expression provient de Magdalene Thoresen, qui l'appliquait à son gendre. Il est vrai que cela ne veut rien dire, d'après Relling lui-même.

Indulgence, renoncement à poser des principes généraux, critique sévère de soi-même, avec une bonté naturelle que son attitude ordinaire dissimulait, toutes ces dispositions, sans doute, ont dû lui rendre chers les personnages du *Canard sauvage*, « malgré leurs défauts ». Il les a laissés se comporter plus librement selon leur nature. C'est peut-être pourquoi son réalisme habituel est ici devenu plus souple et plus nuancé. Nulle part il n'avait donné autant l'impression de la vie. C'est le résultat d'une foule d'observations minutieuses, surtout sur la langue des différentes sortes de gens, évidemment, mais également sur des traits de psychologie ou de physiologie bien inattendus, comme on le voit dans cette conversation qu'il a eue avec une dame :

Avez-vous lu *Le Canard sauvage?* Mon Dieu, me dis-je, qu'est-ce qu'il va me demander? Et il dit : Quand est-ce que vous êtes le plus nerveuse? — Le matin, avant midi, répondis-je. — Oh ! comme c'est bien, dit-il, je ne me suis donc pas trompé. Je me suis demandé à quel moment de la journée il était le plus naturel que Hedvig se tirât le coup de pistolet, et vous dites sans hésiter exactement ce que je pensais [1].

Je ne sais s'il avait raison en ce cas. Mais cela montre combien il était minutieux dans ses observations, comme il l'était à Skien dans ses dessins, et comme l'était son maître dans l'art

[1] Fru Kirstine Christie, *Memoires*, p. 89.

dramatique, Ludvig Holberg. Minutieux avec une tendance au mysticisme, que l'on ne trouve pas chez Holberg : d'où la forme singulière de ses symboles matérialisés, parfaitement clairs dans leur vérité concrète et par le rôle qu'ils jouent dans la vie des Ekdal père et fils, mais beaucoup plus difficiles à définir quand il s'agit de Hedvig et de Gregers Werle.

Quelques jours après l'envoi du manuscrit à Hegel, vers le milieu de septembre, Ibsen alla passer quelques jours à Schwaz, plus au nord dans le Tyrol, où se trouvait Björnson avec sa femme. Il y avait un peu plus de vingt ans que les deux amis ne s'étaient vus. Ce fut Björnson qui proposa la rencontre, après qu'ils auraient achevé l'œuvre en train. Celle de Björnson était le roman *La ville et le port sont pavoisés*. Jonas Lie, qui était à Berchtesgaden, fut aussi invité, et fit espérer sa venue, mais finalement ne vint pas. Dans la lettre qu'il écrivit à Björnson le 15 août, Ibsen dit qu'il avait « presque abandonné l'idée qu'ils pourraient se voir encore [1] ». Pourtant, les services rendus spontanément par Björnson à Ibsen, notamment à propos des *Revenants*, et bien des amabilités échangées, devaient nécessairement les réunir un jour.

Ibsen avait dit à son camarade en quelle estime il le tenait dans une lettre dont on n'a que ce fragment :

Tes œuvres sont au premier rang dans l'histoire de la littérature et y resteront toujours. Mais si j'avais à décider ce qui devrait un jour être gravé sur ta stèle, je choisirais ces mots : Sa vie a été son meilleur poème.

Et cela, se réaliser soi-même dans la conduite de sa vie, je dis que c'est ce que l'être humain peut atteindre de plus haut. C'est notre tâche à tous ; mais la plupart des gens la gâchent [2].

C'est le : Sois toi-même ! de Peer Gynt, formule qui paraît, par comparaison avec la stricte exigence de Brand, conciliable

[1] *Breve*, II, p. 244, note à 181.
[2] Lettre d'août 1882, *Breve*, II, p. 110.

avec un certain esprit d'indulgence, puisqu'elle laisse chacun libre d'agir selon sa nature. Comme le dit le premier manuscrit du *Canard sauvage :* « La libération consiste à procurer à chacun le droit de se libérer chacun selon ses besoins. » Sans doute, Ibsen avait déjà mis dans la bouche même de Brand des paroles analogues :

Sois, si tu veux, serf du plaisir,...
mais sois-le donc soir après soir.
. . . .
Ce que tu es, sois-le à fond,
non par fragments et à moitié.

Et encore :

Faute d'être ce que tu dois,...
sois nettement ce que tu peux ;
sois homme de la glèbe à fond.

Mais il est clair qu'en 1882 et 1884, Ibsen insiste davantage sur la liberté de choisir sa voie, plutôt que sur l'énergie avec laquelle on doit la suivre. Et devant l'ami Björnson retrouvé, il était aussi bien disposé que possible. Le moment ne pouvait être plus favorable.

Enfin les deux camarades se revirent et passèrent quelques journées ensemble. Ils ne publièrent pas de communiqué lorsqu'ils se quittèrent. Björnson avait même recommandé à Hegel, d'avance, de ne rien dire de leur réunion [1]. Tout ce que l'on en sait se trouve dans la lettre que Björnson écrivit à Hegel aussitôt après :

La rencontre avec Ibsen (qui a vieilli !) a été très cordiale ; il est maintenant un bon vieux monsieur bienveillant, avec qui je n'étais pas d'accord à beaucoup d'égards, en ce qui concerne la conception et les ressources de la vie ; mais avec qui c'était du plus haut intérêt d'échanger des vues. Les facultés d'appréciation, de circonspection,

[1] Lettre du 3 septembre 1884, L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 134.



de perspicacité, dans son intelligence, sont exceptionnelles. Mais cette intelligence n'est pas universelle, pas plus que son savoir. Frayer ensemble nous conviendrait tout à fait bien, autant que je puisse m'en rendre compte ; car nous avons de l'affection l'un pour l'autre, et nous avons une variété inépuisable d'arguments pour soutenir et alimenter la conversation [1].

Et Ibsen, dans une lettre à Jonas Lie où il exprimait le regret de ne pas l'avoir vu à Schwaz, parce que « bien des sujets n'ont pas eu la même tournure qu'ils auraient pu avoir, si nous avions été tous les trois réunis », ajoutait : « Je suis d'ailleurs tout à fait content du rendez-vous avec Björnson, je suis parvenu à le comprendre beaucoup mieux qu'auparavant [2]. »

Tous deux ne font allusion qu'à des conversations sur des idées générales, sans rien préciser. Ils ont certainement parlé aussi de questions particulières qui les intéressaient tous les deux. L'une était l'augmentation de leur « pension de poète », justifiée par la perte qu'ils subissaient par le fait du manque de protection de leurs œuvres à l'étranger. Björnson venait justement d'apprendre que la proposition à ce sujet allait être présentée au Storting. Mais la question fut ajournée, et finalement n'aboutit pas.

Une autre question était celle de la direction du Théâtre de Kristiania, où Schröder se maintenait depuis cinq ans sans avoir de partisans très chauds. Une fois de plus on parlait d'offrir la place à Ibsen. Björnson, peut-être désireux d'attirer Ibsen à Kristiania, lui conseillait d'accepter. Et Ibsen, qui ne voulait pas de la place, dit qu'il avait besoin de réfléchir, et répondit par une lettre à Björnson quelques jours après son retour à Gossensass. La proposition l'avait vivement tenté, disait-il, mais il la repoussait très résolument parce que les

[1] Lettre du 21 septembre 1884, *ibid.*, p. 135.
[2] Lettre du 20 novembre 1884, dans L. C. Nielsen, op. cit., II, p. 136.

gens qui avaient autorité au théâtre, gens de familles riches dont l'appui était nécessaire, lui étaient hostiles.

Ma femme m'écrit justement de là-bas : « Jamais je n'aurais cru que nous étions à ce point honnis par le parti de droite, cela s'est manifesté à des signes nombreux. » Je ne doute pas un instant que l'observation est juste [1].

Dans ces conditions, il ne pourrait que rentrer en Norvège pour activer la fondation du théâtre nouveau qui devrait remplacer le vieux théâtre, « inutilisable pour les réformes artistiques que je désirerais introduire ». Mais il devrait alors renoncer à écrire pendant un temps, et « je suis loin d'avoir mis de côté assez d'argent pour que cela suffise à moi et aux miens, si j'interrompais mon travail littéraire ».

La volonté d'Ibsen de refuser le poste offert n'est pas douteuse, car le journal *Dagbladet* ayant annoncé qu'il serait disposé à prendre la direction du théâtre, il s'empressa de répondre que si, par impossible, le conseil d'administration s'adressait à lui, il refuserait sans hésiter.

Il ajoutait :

C'est mal agir envers notre personnel d'acteurs bien doués et habiles et contre notre littérature dramatique nationale que de laisser se prolonger le dénument dans le vieux bâtiment, sans subvention de l'État ni de la commune.

Je ne me ferai pas le complice d'une telle mauvaise action [2].

C'est par égard pour Björnson qu'il avait été moins catégorique dans sa lettre à son camarade. Mais Björnson avait cru que ses objections dissimulaient un réel désir, comme le montre cette conversation qu'il eut avec Jonas Lie, au cours d'une promenade place de l'Étoile :

— Il (Ibsen) veut rentrer en Norvège et prendre la direction du théâtre. C'est son désir intime.

[1] Lettre du 29 septembre 1884, *Breve*, II, p. 139. V. aussi la ettre d'Ibsen à Björnson du 9 janvier 1884, dans *Samtiden*, 1908, p. 99.
[2] Lettre du 27 octobre 1884, *Breve*, II, p. 141.

— Bah? Ibsen se fiche de Kristiania. Il a le monde entier en vue.

— Je le tiens de lui-même. Nous sommes constamment en correspondance, en sorte que je lui tâte le pouls. Je lui écris de façon à essaver d'écarter ses objections de vieil homme. Ses intérêts le portent à monter un bon théâtre chez nous.

— Hm! Tu diras ce que tu voudras, mais le génie d'Ibsen a pris des ailes d'aigle, et son regard s'étend bien loin au delà des petites affaire mesquines de chez nous.

— Oh! toujours ton admiration pour Ibsen! Tu me mets toujours de mauvaise humeur, Jonas.

Et Björnson tourne le dos et s'en va [1].

Et Ibsen attendit dans sa solitude de Gossensass le retour de sa femme et de son fils, puis retourna vers le 1er novembre à Rome.

[1] Erik Lie, *Erindringer fra et digterhjem*, p. 151-152.

CHAPITRE III

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

Le Canard sauvage parut le 11 novembre 1884. Björnson, si bien disposé qu'il fût alors en faveur d'Ibsen, fut très choqué. Il écrivit à Hegel :

Combien je trouve écœurant le nouvel ouvrage d'Ibsen ! Je m'étonne vraiment que les mêmes gens puissent écrire des éloges sur nous deux. Il traite un peu de ce qui est le sujet de mon prochain *Au delà des forces;* son livre aurait pu porter le même titre [1].

J'avoue ne pas voir une si grande ressemblance entre *Le Canard sauvage* et la seconde partie de *Au delà des forces* [2].

Par contre, Jonas Lie et sa femme furent enthousiastes, si l'on en juge par les termes du remerciement d'Ibsen : « Tu peux penser si j'ai été ravi de recevoir ici dans ma solitude un pareil message à propos du *Canard sauvage* de toi et de ta femme [3]. » Et Jonas Lie écrivit à Hegel : « Je suis extrêmement heureux que *Le Canard sauvage* ait un grand et mérité succès, et il en aura plus encore à la scène [4]. » C'est évidemment le réa-

[1] Lettre du 20 novembre 1884, L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 136.

[2] C'est plutôt de *Au delà des forces*, I, que l'on rapproche, d'habitude, le drame d'Ibsen (V. Francis Bull dans *Hundreaarsutgave*, X, p. 22, et Jean Lescoffier, dans *Björnson, la seconde jeunesse*, pp. 400-401). Rapprochement qui ne me paraît pas s'imposer.

[3] Lettre du 20 novembre 1884, publiée par *Vendens Gang.*

[4] Lettre du 24 novembre 1884, L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 543.

lisme dans la peinture des caractères qui a surtout plu à Jonas et à Thomasine Lie.

Entre ces deux jugements si opposés, en voici un d'un homme qui n'était pas un ami personnel. C'est encore à Hegel, confident des hommes de lettres, que Al. Kielland écrit :

Je ne suis sans doute pas le premier à vous avouer que je trouve *Le Canard sauvage* bizarre ; cela me semble archaïque et tarabiscoté ; ces perpétuels symboles, et suggestions, et traits appuyés, sont trop criards pour moi. C'est pourquoi l'animal amusera sûrement le public, et les acteurs seront enchantés, puisque les personnages sont de grossières caricatures ordonnées en un groupe baroque autour d'une formule grave. Mais c'est inconcevable de voir jusqu'où cet homme peut atteindre dans la peinture des caractères avec un petit nombre de coups de pinceau, d'exagérations et de raccourcis grossiers ; comment il y arrive, c'est chaque fois une merveille, un tour de force prestigieux ; mais il me semble bien que, cette fois, le magicien tombe un peu dans la banalité ; si seulement un grand esprit parmi les critiques pouvait remonter son courage et dire que *Le Canard sauvage* est tout ce qu'il y a de plus profond, ce serait au moins un peu amusant [1].

Le grand esprit parmi les critiques, c'était Brandès, et c'est bien surtout l'idée qu'il cherche à dégager. Il estime qu'Ibsen n'avait jamais encore écrit une pièce aussi pessimiste.

Dans cette œuvre riche et puissante aussi, on observe la trace de l'effet, vivement ressenti par Ibsen, qu'avait produit sur lui le mauvais accueil fait aux *Revenants*, notamment dans le personnage de Gregers Werle, présenté comme la caricature d'un apôtre. [Ibsen] s'est demandé sérieusement pour la première fois si vraiment c'était la peine, si vraiment c'était un devoir de proclamer la vérité à des gens ordinaires, tels que son public, si le mensonge n'était pas précisément pour eux nécessaire dans la conduite de leur vie [2].

Et Brandès fait de la pièce un éloge plus chaleureux que des autres drames d'Ibsen, et la considère comme marquant un progrès dans sa production.

[1] Lettre du 18 novembre 1884, L. C. Nielsen, *op. cit.*, p. 465.
[2] Georg Brandès, *Henrik Ibsen*, 1898, pp. 145-6.

A ces jugements conçus dès 1884, mais formulés dans des lettres ou publiés plus tard, j'ajoute celui de Gunnar Heiberg, qui a été le premier à mettre en scène *Le Canard sauvage* :

On dirait que *Le Canard sauvage* est une pièce fondée sur des souvenirs douloureux, sur des événements singuliers de la propre vie de jeunesse de l'auteur. Et cela donne au drame un charme secret interne, un doux parfum qui ne se trouve dans aucune de ses autres œuvres [1].

Si cinq écrivains de la valeur de ceux que je viens de citer ont pu éprouver des sentiments aussi divers à la lecture du drame nouveau, on ne saurait s'étonner de voir combien les critiques ordinaires ont été décontenancés. On s'attendait, comme d'habitude, à ce que la pièce posât quelque problème, et le journal de droite *Morgenbladet* [2] se trouvait déçu. « La construction de la pièce n'est pas sans défauts évidents, et toute l'histoire du *Canard sauvage*, autant que nous avons pu la comprendre, est plutôt bizarre et mal faite pour occuper tant de place dans la pièce. » En somme, c'est un éreintement complet. Mais Ibsen est un auteur célèbre, et l'on termine en disant : « Nous ne croyons pas que *Le Canard sauvage* puisse être compté dans ce qu'il a produit de mieux, bien qu'ici encore sa supériorité technique se manifeste dans tout son éclat. »

Et voici un journal de gauche :

Nous pouvons admirer Ibsen, tout le monde, de n'importe quel parti, admire Ibsen, nous admirons son dialogue, sa force dramatique, sa finesse et sa sûreté de dessin, il est un grand philosophe, mais il ne peut parler du fond de son cœur, comme Björnson [...] il ne compte pas pouvoir, par ses œuvres, améliorer les gens, il pose admirablement les problèmes ; il les voit, mais n'essaye aucunement d'indiquer la bonne voie, il morigène comme un homme qui a de l'autorité, mais n'exige aucun redressement [3].

Droite et gauche étaient bien d'accord pour condamner la

[1] Gunnar Heiberg, *Ibsen og Björnson paa scenen*, p. 47.
[2] *Morgenbladet*, 12 novembre 1884.
[3] Olav Lofthus dans *Bergens Tidende*.

pièce. Surtout, on ne voyait pas où l'auteur voulait en venir. Margrete Vullum, qui avait voulu tout de suite, en 1881, prendre la défense des *Revenants*, était désorientée : « Il y a là formule contre formule, et chaque fois que l'on croit tenir le sens de la pièce, arrive une nouvelle formule, qui efface l'impression qu'on avait [1]. » Henrik Jæger écrivait : « Le public n'y comprend rien, et ne sera pas plus avancé par la lecture des critiques qui paraissent ; car tel journal dit une chose, et tel autre, une autre [2]. »

En Danemark et en Suède l'accueil ne fut guère plus bienveillant. Karl Warburg, par exemple, observe que la pièce n'a pas soulevé en Suède de discussions, comme les trois précédentes. Celle-ci est trop peu polémique pour les provoquer ; de plus, elle est « bien délayée, et moins intéressante qu'aucun des drames modernes d'Ibsen [3] ». Même Robinson est visiblement plus froid que d'habitude [4].

Il y a une curieuse exception. C. D. af Wirsen, ami de Snoilsky et de Karl Warburg, et qui avait tant honni *Les Revenants*, écrivain très religieux, influent, et connu comme le type du réactionnaire très cultivé, trouva fort beau, dans sa bizarrerie, le « double symbolisme » du canard sauvage, et fit l'éloge de la technique, du dialogue « incomparable », de la maîtrise dans le dessin des caractères. Il a donc goûté l'œuvre littéraire. Elle lui a plu aussi, partiellement, par les idées exprimées : « L'ironie d'Ibsen a peut-être été rarement aussi universelle et mordante que dans *Le Canard sauvage*. [...] Ses œuvres sonnent de plus en plus le glas du dix-neuvième siècle. » Mais : « Est-ce là toute la vérité? » Ce qui manque dans le drame, pour C. D. af Wirsen, c'est « harmonie et rédemp-

[1] *Vendens Gang*, 1884, nº 135.

[2] *Christiania Intelligents-sedler* nº 321.

[3] *Morgenbladet*, 1884, nº 319 A, traduction d'un article paru dans *Göteborgs Handels og Sjöfarts Tidning*.

[4] *Stockholms Dagblad*, 1er et 2 février 1885.

tion ». Toutefois, il n'a pas d'objection contre la représentation de la pièce et pense qu'elle produira de l'effet à la scène [1].

Cette incompréhension générale de la critique fut du moins compensée par le succès satisfaisant que le drame obtint à la scène. Ibsen eut la chance d'avoir deux metteurs en scène excellents, l'un à Bergen, Gunnar Heiberg, l'autre à Kristiania, Björn Björnson, qui fonctionnait depuis septembre. La première de Bergen eut lieu le 9 janvier 1885, celle de Kristiania le 11. Et le rôle de Hjalmar Ekdal était tenu à Kristiania par un très bon acteur, Arnoldus Reimers, dont le succès personnel fut très marqué. Ibsen avait écrit au directeur du théâtre :

> Ce rôle doit être joué sans rien de parodique dans l'expression ; sans que l'acteur montre la moindre conscience que ses paroles aient aucune nuance de comique. Il a une voix qui gagne les cœurs, dit Relling, et il faut avant tout observer cela. Sa sensibilité est sincère, sa tristesse est charmante ; pas trace d'affectation [2].

Malgré ces circonstances favorables, le public fut sans doute influencé par la critique, ou déconcerté comme elle, et au cours de la saison la pièce ne fut jouée que 22 fois.

Au Théâtre royal de Copenhague, la première fut donnée le 22 février 1885. Là aussi, la pièce obtint un succès fort honorable, mais qui n'eut rien d'éclatant. A la première et le lendemain, il fallut des applaudissements nourris pour couvrir les coups de sifflets assez nombreux qui se firent entendre à la fin du cinquième acte, lancés par les gens qui continuaient à protester contre *Les Revenants*. La pièce était montée avec l'habileté coutumière du Théâtre royal, et plut comme « une peinture humoristique d'intérieur, où se trouve seulement dans un coin une petite tache de sang insignifiante et sans intérêt [3] ». On loua beaucoup Emil Paulsen dans le rôle de

[1] C. D. af Wirsen, *Kritiker*, pp. 61-66.
[2] Lettre du 14 novembre 1884, dans *Tyve brev fra Henrik Ibsen.*
[3] Wilhelm Möller, *Nutiden*, 1885.

Hjalmar Ekdal, et surtout son frère Olaf Paulsen fut un vieil Ekdal merveilleux. Mais Ibsen trouva le jeu d'Emil Paulsen trop satirique, et toute la représentation trop tournée en farce. « Il faut que ce soit une tragi-comédie, dit-il ; autrement, la mort de Hedvig devient incompréhensible [1]. » Et Gregers Werle à qui son interprète donna une allure brutale, paraît avoir beaucoup contribué à dérouter le public. C'est le rôle évidemment le plus difficile, et s'il est trop faussé, il est clair que le suicide de Hedvig et le symbolisme du canard sauvage n'ont plus de sens, et il ne reste que la peinture d'intérieur.

Cela explique le jugement d'un romancier comme Erik Skram qui trouve la pièce « médiocre sous le rapport dramatique ». Gregers Werle lui paraît bien confus, et anachronique. Presque tout un acte consacré au canard sauvage, c'est trop : « Cela prend un temps excessif avant que l'on en vienne à l'action de la pièce, et si la malheureuse famille Ekdal n'était pas une invention si bien conçue, l'intérêt ne pourrait guère être soutenu pendant les trois premiers actes. » En somme, Erik Skram regrette que *Le Canard sauvage* ne soit pas une comédie amusante, « il y a ample matière pour cela ; mais sans doute une pièce gaie est bien loin de la pensée d'Ibsen [2]. »

Un autre journal s'efforce visiblement de dire du bien du drame, mais estime qu'il est fort abîmé par son allégorie, et que le suicide de Hedvig est « tout à fait superflu [3] ». Et un autre conclut : « En dehors des admirateurs particuliers d'Ibsen, le jugement du public sera — ou bien que c'est lugubre — ou bien que c'est fatigant par une action décousue et un symbolisme pénible [4]. »

Pourtant, la pièce se maintint sur l'affiche, et Ibsen, qui fit en 1885 un voyage en Norvège, et s'arrêta au retour à Co-

[1] Francis Bull, dans *Hundreaarsutgave*, X, p. 38.
[2] E. S. dans *Illustreret Tidende*, 1885, p. 285.
[3] J[ohannes] M[agnussen] dans *Hjemme og Ude*, 1885, p. 282.
[4] *Teaterbladet*, 1er mars 1885.

penhague, put encore assister à une représentation de son drame le 25 octobre. Mais on a vu qu'il ne fut pas satisfait et trouva sa pièce faussée par le jeu des acteurs.

Peu à peu, l'opinion se modifia. Dans une longue étude, Theodor Caspari écrivit en 1891, après avoir parlé de *Rosmersholm :*

Dans la pièce précédente, *Le Canard sauvage*, à côté de *Peer Gynt* le plus important, le plus grandiose de tous les drames d'Ibsen, il a jeté un regard critique en arrière sur tout son développement antérieur, il a récapitulé ses expériences, et, comme le docteur Rank, dressé son inventaire. Il va de soi que cet inventaire montre sur tous les points déficit et rien que déficit. *Le Canard sauvage* est le faire-part de mort à la manière de Rank, alias d'Ibsen, marqué d'une grande croix.

Le Canard sauvage, dit Caspari, met fin à la période réaliste, comme *Peer Gynt* termine la période romantique. « Vanité des vanités ! » est le cri de mort dans tous les deux, mais la mollesse égoïste est flagellée dans *Peer Gynt*, tandis qu'elle devient dans *Le Canard sauvage* le seul recours pratique. Ibsen, privé de l'exigence idéale qui était le côté féminin de sa nature, ne peut que revenir à son passé de poète démoniaque, au *Venusberg* romantique. Seulement, il était dans sa première période pur romantique, tandis que dans sa troisième, il cherche à réunir romantisme et naturalisme [1].

Cette manière de considérer l'œuvre d'Ibsen dans son ensemble est certainement beaucoup trop schématique et précise, mais Theodor Caspari a raison de procéder à cet examen à propos du *Canard sauvage*. Et il est un point sur lequel les historiens de littérature ont aujourd'hui nettement tendance à s'affirmer d'accord avec Theodor Caspari : *Peer Gynt* et *Le Canard sauvage* sont actuellement considérés, en général, comme ses œuvres maîtresses.

[1] Theodor Caspari, *Leteratur og Theater brev*, IV, *Aftenposten*, 8 mars 1891.

Il est d'autant plus curieux de constater quelles résistances un drame si admiré aujourd'hui a dû vaincre.

A Oslo, depuis la reprise de 1918, on a eu enfin un remarquable Gregers Werle avec Ingolf Schanche, dont le succès personnel a été grand aux fêtes du centenaire d'Ibsen, en 1928.

En dehors des pays scandinaves, le succès du *Canard sauvage* a été moins marqué. En Allemagne, on ne montra pas le même empressement que d'habitude à jouer la pièce. Une représentation unique fut donnée au Residenz Theater de Berlin le 4 mars 1888 avec grand succès, affirmèrent Paul Lindau dans le *Berliner Tagblatt* et Paul Schlenther dans la *Vossische Zeitung* [1], mais d'autres journaux furent très critiques, particulièrement *Die Post*, qui trouva que la pièce « dépasse en brutalité nue tout ce qui se trouve même dans les scènes de mœurs françaises les plus mal famées [2] ». Toutefois, le succès fut suffisant pour que l'on donnât des représentations régulières, et Ibsen entendit l'année suivante sa pièce au Residenz Theater [3]. Une reprise eut lieu en 1896. Mais je ne vois pas [4] que *Le Canard sauvage*, comme d'autres drames d'Ibsen, ait circulé en Allemagne de ville en ville.

A Vienne, en 1891, la pièce fut accueillie, en présence d'Ibsen, par de vifs applaudissements d'abord, mais les sifflets entrèrent en jeu, et finirent par l'emporter. Elle n'eut que trois représentations [5]. La presse trouva que c'était une œuvre « abominable ». « Nous protesterons plus tard plus amplement contre un pareil empoisonnement des puits [1]. »

C'est cependant à Vienne, semble-t-il, que *Le Canard sauvage*

[1] D'après *Dagbladet*, 1888, nº 74.

[1] *Ibid.*, 9 mars 1888.

[2] *Dagbladet*, 11 mars 1889.

[3] Dans la collection de coupures de journaux de J. B. Halvorsen, à la Bibliothèque de l'Université d'Oslo.

[4] Correspondance au *Figaro* citée par *Morgenbladet*.

[5] *Aftenposten*, 1891, nº 271.

a obtenu son plus grand succès théâtral. Le drame fut repris en 1897, et assez mal joué. Malgré cela, le régisseur fut obligé, à la fin de chaque acte, de se présenter et de remercier quatre ou cinq fois au nom de l'auteur [6].

En France, comme à Vienne, c'est en 1891 que le drame fut joué. Il avait été découvert dès 1889 par J. de Saint-Mesmin, qui l'avait vu au Residenz Theater. Il écrivit au *Figaro* sur Henrik Ibsen « qu'on aurait dû connaître et applaudir depuis longtemps en France. *Le Canard sauvage* est certainement un drame social et psychologique le plus saisissant qui ait été écrit les derniers temps, et c'est peut-être ce qu'il existe de plus magnifique en son genre [2] ». Et au commencement de 1891, il y eut trois traductions en présence. La première prête fut celle qu'avait faite Victor Barrucand avec un ami norvégien nommé Halvorsen. Barrucand écrivit à Ibsen pour demander l'autorisation de publier et faire jouer sa traduction, et reçut un refus rédigé en forme de lettre d'affaires assez sèche. L'autorisation, disait Ibsen, était donnée au comte Prozor, dont la traduction allait bientôt paraître. Barrucand s'inclina, mais écrivit de nouveau à Ibsen pour dire combien il était peiné de la lettre peu aimable qu'il avait reçue, et Ibsen lui répondit le 6 mars, cette fois, avec des remerciements pour l'intérêt témoigné à son œuvre, et lui envoya sa photographie, sur laquelle il écrivit en français : « Au cher M. Barrucand, avec ses colléguiales *(sic)* sympathies. Henrik IBSEN [3]. »

La Société des auteurs dramatiques était invitée, par lettre d'Ibsen, dès le 7 janvier 1891, à empêcher toute représentation de sa pièce autrement que dans la traduction Prozor. Mais vers la fin de mars, les journaux annoncèrent que le Théâtre Libre allait incessamment jouer « *Le Canard sauvage*, traduction de MM. Armand Ephraïm et Th. Lindenlaub » et une

[1] Theodor Caspari dans *Aftenposten*, 1897, n° 110.
[2] *Le Figaro*, 13 mars 1889.
[3] Correspondance communiquée par M. V. Barrucand.

assez vive polémique était par là suscitée. Ibsen dut être assez embarrassé, car il n'oubliait pas qu'Antoine avait été le premier à le mettre à la scène en français, et avec succès. Il écrivit à Prozor :

A la lettre ci-jointe de M. Antoine j'ai répondu en le remerciant de son intention de jouer aussi *Le Canard sauvage*, mais que je souhaiterais beaucoup qu'il se servît de votre traduction. A quoi il se décidera, je n'en sais rien. Mais comme le Théâtre Libre doit sans doute être considéré à peu près comme une association privée, il n'y a guère moyen d'opposer une interdiction par des actions de droit, mesure qui, d'ailleurs, pour diverses raisons, ne serait pas à recommander. Au surplus, je remets la décision de cette question entièrement entre vos mains, persuadé que vous saurez trouver la meilleure marche à suivre [1].

Antoine insistant, Ibsen donna l'autorisation demandée par Antoine, s'en excusa auprès de Prozor parce que le Théâtre Libre était une institution privée, et envoya un télégramme à celui-ci pour affirmer qu'il avait le droit exclusif de publier la pièce [2].

La représentation eut lieu le 24 avril. Auguste Vitu, dans le *Figaro*, trouva la pièce « très curieuse » ; c'était « un type très accusé et très spécial de littérature exotique », et « une des meilleures tentatives du Théâtre Libre ». Mais le public avait été « plus souvent décontenancé qu'intéressé ». Il loua plusieurs des acteurs, surtout Mlle Meuris et Mme France, qui jouaient Hedvig et Gina.

Les Norvégiens furent satisfaits. Si les actes III et IV ont paru fatigants, le premier et le cinquième ont été bien accueillis, Mlle Meuris était excellente, et Antoine, qui devait jouer le vieil Ekdal, a été obligé de prendre le rôle de Hjalmar Ekdal, et y a eu de bons moments [3]. Un autre correspondant est même

[1] Lettre du 23 janvier 1891, *Breve*, II, p. 191.

[2] La Lettre à la Société des auteurs, l'autorisation à Antoine et le télégramme à Prozor sont donnés dans la « Note de l'éditeur » qui figure en tête de la traduction du *Canard sauvage* et de *Rosmersholm* par Prozor, Paris, Savine, 1893.

[3] *Morgenbladet*, 1891, nº 253.

enthousiaste, loue Mlle Meuris : « Ibsen doit à cette jeune dame un remerciement de première classe. Quant à Antoine, si son Osvald a été excellent, son Hjalmar Ekdal a été encore supérieur à Lindberg. [...] De plus le décor a été un petit chef-d'œuvre de disposition scénique [1]. »

Il y eut seulement une répétition générale et deux représentations. L'organisation du Théâtre Libre ne permettait pas davantage. Mais Antoine a donné la pièce, de temps en temps, au Théâtre Antoine et à l'Odéon. Et Georges Pitoeff a monté une reprise en

En 1892, on donna *Le Canard sauvage* à Rome, mais là, ce fut un échec complet. Après le second acte, il y eut des applaudissements assez nourris, mêlés de coups de sifflet. Mais aux troisième et quatrième actes, le public s'irrita de plus en plus, surtout contre le malheureux acteur chargé du rôle de Werle, à qui l'on criait : *Basta! Basta! Imbecile!* Ce fut à grand'peine que la représentation s'acheva. Et une seconde ne fut pas tentée [2].

En Angleterre, le drame fut traduit en 1890, et joué au Royalty Theatre le 4 mai 1894. *The Daily Graphic* constate qu'il fut « longuement applaudi, et que parfois des ricanements déplacés indiquaient une diversité d'opinion latente ». Mais le journal estime que c'est « la pièce la plus sinistre, la plus perverse et la plus pessimiste d'Ibsen. [...] Est-il tout de même possible que la vie, en Norvège, soit moralement au niveau de la vie au Sénégal ou au Swaziland [3] »? Un autre journal pense que cette soirée fut une déception pour les admirateurs d'Ibsen, car malgré des scènes fortes, des formules vigoureuses et au moins deux caractères bien dessinés, c'est une œuvre peu mûrie et informe [4].

Et en effet, les ibsénisants médirent d'Ibsen. Pour Edmund

[1] *Aftenpasten*, 1891, n° 285.
[2] Rosalia Jakobsen, dans *Illustreret Tidende*, 1892, p. 217.
[3] *The daily Graphic*, 7 mai 1894.
[4] *Pall mall Gazette* d'après *Morgenbladet*, 1894, n° 336 A.

Gosse, c'était le moins intéressant de ses drames ; pour Havelock Ellis, le moins remarquable ; pour Arthur Symons, une œuvre de qualité inférieure.

D'autant plus se détachent deux jugements admiratifs. Celui de William Archer :

> Je n'ai guère vu jusqu'ici autant de la quintessence de la vie concentrée dans le bref colloque de la scène.

Et celui de Bernard Shaw :

> Où trouverai-je une épithète assez splendide pour *Le Canard sauvage?* Être assis là, et pénétrer de plus en plus profondément dans cette maison Ekdal, et pénétrer tout le temps de plus en plus profondément dans sa propre vie, jusqu'à oublier complètement qu'on est dans un théâtre, suivre avec horreur et pitié une tragédie poignante, secoué de rire tout le temps devant une irrésistible comédie [1].

[1] Citations prises dans C. B. Burchardt, *Norwegian life and literature*, p. 149.

LE CANARD SAUVAGE

PIÈCE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

WERLE, *négociant, propriétaire d'usine, etc.*
GREGERS WERLE, *son fils.*
LE VIEIL EKDAL.
HJALMAR EKDAL, *son fils, photographe.*
GINA EKDAL, *femme de Hjalmar.*
HEDVIG, *leur fille, quatorze ans.*
MME SÖRBY, *intendante de la maison du négociant.*
RELLING, *médecin.*
MOLVIK, *ancien étudiant en théologie.*
GRAABERG, *teneur de livres.*
PETTERSEN, *domestique du négociant.*
JENSEN, *domestique d'extra.*
UN MONSIEUR PALE ET BOUFFI.
UN MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES.
UN MONSIEUR MYOPE.
SIX AUTRES MESSIEURS, INVITÉS DU NÉGOCIANT.
PLUSIEURS DOMESTIQUES D'EXTRA.

(Le premier acte se passe chez le négociant Werle, les quatre suivants chez le photographe Ekdal.)

PREMIER ACTE

(Dans la maison du négociant Werle. Cabinet de travail luxueux et confortable. Bibliothèques et meubles capitonnés ; bureau avec des papiers et des registres au milieu de la salle ; lampes allumées avec des abat-jour verts, en sorte que la lumière est adoucie. Porte ouverte à deux battants, avec portières écartées, au mur du fond, par où l'on voit une grande pièce élégante, très éclairée par des lampes et des candélabres. Au premier plan, à droite, dans le cabinet de travail, une petite porte dérobée conduit dans les bureaux. Au premier plan à gauche, une cheminée avec un feu de charbon, et plus loin, une porte à deux battants ouvrant sur la salle à manger.)

Le domestique du négociant, PETTERSEN, *en livrée, et le domestique d'extra,* JENSEN, *en noir, rangent le cabinet de travail. Dans la salle du fond circulent deux ou trois autres domestiques d'extra, qui rangent et allument des bougies. De la salle à manger on entend un bourdonnement de conversations et les rires de voix nombreuses; on frappe avec un couteau sur un verre; le silence s'établit; un discours est prononcé; des bravos, puis le bourdonnement de conversations reprend.*

PETTERSEN, *allume une lampe sur la cheminée et y met un abat-jour.*

Tiens, écoutez, Jensen, voilà que le vieux s'est levé, et prononce un long discours en l'honneur de madame Sörby.

JENSEN, *avance un fauteuil.*

Est-ce peut-être vrai, ce qu'on dit, qu'il y a quelque chose entre eux?

PETTERSEN

Le diable le sait.

JENSEN

Car il a été grand paillard en son temps.

PETTERSEN

C'est possible.

JENSEN

C'est pour son fils qu'il donne ce dîner-là, dit-on.

PETTERSEN

Oui. Le fils est arrivé hier.

JENSEN

Je n'avais jamais su auparavant que le négociant Werle avait un fils.

PETTERSEN

Mais oui, il a un fils. Seulement, le fils reste constamment là-haut, à l'usine de Höydal. Il n'est pas venu en ville pendant toutes les années que j'ai servi ici, dans la maison.

UN DOMESTIQUE D'EXTRA, *à la porte de l'autre pièce.*

Dites donc, Pettersen, voici un vieux bonhomme qui...

PETTERSEN, *marmonne.*

Diable, quelqu'un vient ici!

(Le vieil Ekdal apparaît dans la salle du fond, venant de droite. Il est vêtu d'une houppelande élimée à col droit; moufles de laine; à la main une

canne et un bonnet de fourrure; sous le bras un paquet enveloppé de papier. Perruque rouge-brun sale, et barbiche grise.)

PETTERSEN, *va au-devant de lui.*

Mon Dieu,... que venez-vous faire ici?

EKDAL, *dans la porte.*

Il faut absolument que j'entre au bureau, Pettersen.

PETTERSEN

Il y a une heure que le bureau est fermé, et...

EKDAL

On me l'a dit à la porte, mon vieux. Mais Graaberg est encore là. Soyez gentil, Pettersen, et laissez-moi entrer là-bas.

(Il indique la porte dérobée.)

C'est un chemin par où je suis déjà passé.

PETTERSEN

Bon, passez donc.

(Il ouvre la porte.)

Mais pensez bien, au moins, à ressortir par le vrai chemin ; car nous avons des étrangers.

EKDAL

Je sais bien,... hm ! Merci, père Pettersen ! Bon vieil ami ! Merci.

(Marmonnant.)

Imbécile !

(Il entre dans les bureaux; Pettersen ferme la porte derrière lui.)

JENSEN

Est-ce qu'il fait aussi partie des employés?

PETTERSEN

Non, c'est seulement un homme qui écrit à domicile, quand on en a besoin. Mais il a été un monsieur chic, en son temps, le vieil Ekdal.

JENSEN

Oui, il avait l'air un peu bizarre.

PETTERSEN

Mais oui ; il a été lieutenant, pensez donc.

JENSEN

Ah ! diable,... il a été lieutenant !

PETTERSEN

Mais oui, qu'il l'a été. Seulement, il s'est mis au commerce des forêts ou quelque chose comme ça. On dit qu'il aurait joué un vilain tour au négociant, autrefois. Car ils étaient ensemble à mener l'usine de Höydal, vous comprenez. Oh ! je connais bien le vieil Ekdal, moi. Nous buvons souvent ensemble un bitter et une bouteille de bière de Bavière chez madame Eriksen.

JENSEN

Il ne peut guère avoir de quoi régaler, lui.

PETTERSEN

Parbleu, Jensen, vous comprenez bien que c'est moi qui paye. Car je trouve qu'il faut être gentil pour des gens bien qui ont eu tant de malheur.

JENSEN

Il a donc fait faillite?

PETTERSEN

Non, c'est bien pis que ça. Il a été aux travaux forcés.

JENSEN

Aux travaux forcés!

PETTERSEN

Ou peut-être c'était au pénitencier...

(Il écoute.)

Chut! voilà qu'ils sortent de table.

(La porte de la salle à manger est ouverte du dedans par deux domestiques. Mme Sörby sort, deux messieurs causant avec elle. Peu à peu suivent tous les convives, parmi lesquels le négociant Werle. Hjalmar Ekdal et Gregers Werle arrivent les derniers.)

MADAME SÖRBY, *en passant, à Pettersen.*

Pettersen, voulez-vous faire servir le café dans la salle de musique.

PETTERSEN

Bien, madame Sörby.

(Elle entre dans le salon avec les deux messieurs et tourne à droite. Pettersen et Jensen suivent le même chemin.)

UN MONSIEUR PALE ET BOUFFI, *à un monsieur aux cheveux rares.*

Ouf... quel dîner... c'était un fameux travail!

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Oh! avec un peu de bonne volonté, c'est incroyable ce qu'on arrive à faire en trois heures.

LE MONSIEUR BOUFFI

Oui, mais ensuite, mon cher chambellan.

UN TROISIÈME MONSIEUR

J'entends dire qu'on va goûter le moka et le marasquin dans la salle de musique.

LE MONSIEUR BOUFFI

Bravo ! Alors madame Sörby va peut-être nous jouer un morceau.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES, *baissant la voix.*

Pourvu que madame Sörby ne nous joue pas un tour, hein?

LE MONSIEUR BOUFFI

Oh ! certainement pas ; Berta ne lâche pas ses vieux amis.

(Ils rient et entrent au salon.)

LE NÉGOCIANT WERLE, *à voix basse, ennuyé.*

Je ne crois pas que personne l'ait remarqué, Gregers.

GREGERS, *le regarde.*

Quoi?

WERLE

Ne l'as-tu pas remarqué non plus?

GREGERS

Qu'est-ce que j'aurais remarqué?

WERLE

Nous étions treize à table.

GREGERS

Vraiment? Nous étions treize?

WERLE, *avec un coup d'œil sur Hjalmar Ekdal.*

Nous sommes toujours habitués à être douze.

(Aux autres.)

Veuillez passer, messieurs.

(Lui et les derniers convives, sauf Hjalmar et Gregers, sortent par le fond à droite.)

HJALMAR, *qui a entendu les dernières répliques.*

Tu n'aurais pas dû m'envoyer cette invitation, Gregers.

GREGERS

Comment ! La soirée est, dit-on, en mon honneur. Et je n'inviterais pas mon unique et meilleur ami...

HJALMAR

Mais je ne crois pas que cela plaise à ton père. Je ne viens d'ailleurs jamais ici dans la maison.

GREGERS

Non, c'est ce qu'on me dit. Mais il me fallait te voir et causer avec toi ; car je vais sûrement repartir bientôt... Oui, nous deux, vieux camarades d'école, nous nous sommes bien perdus de vue, hein? nous ne nous sommes pas rencontrés depuis seize à dix-sept ans.

HJALMAR

Y a-t-il si longtemps?

GREGERS

Oui, c'est bien cela. Voyons, comment vas-tu? Tu as bonne mine. Tu es presque devenu gros et gras.

HJALMAR

Hm ! gras, on ne peut guère le dire ; mais j'ai probablement l'air plus viril qu'alors.

GREGERS

Oui, sûrement. Ton physique n'a pas souffert.

HJALMAR, *d'un ton plus sombre.*

Mais le moral, mon cher ! C'est là ce qui a changé, tu peux m'en croire ! Tu sais bien comme tout s'est terriblement écroulé pour moi et les miens depuis que nous nous sommes vus.

GREGERS, *plus bas.*

Comment vit ton père maintenant?

HJALMAR

Mon cher, ne parlons pas de ça. Mon pauvre malheureux père vit naturellement chez moi. Il n'a personne autre au monde à qui recourir. Mais c'est affreusement pénible pour moi de parler de ça, vois-tu... Dis-moi plutôt ce qu'a été ta vie là-haut, à l'usine.

GREGERS

Délicieusement solitaire,... j'ai eu bonne occasion de réfléchir à bien des choses... Viens un peu là ; mettons-nous à notre aise.

(Il s'assied dans un fauteuil et force Hjalmar à en prendre un autre à côté.)

HJALMAR, *ému.*

Je te remercie tout de même, Gregers, de m'avoir invité à la table de ton père ; car je vois maintenant que tu n'as plus rien contre moi.

GREGERS, *étonné.*

Comment as-tu pu avoir l'idée que j'étais fâché contre toi?

HJALMAR

Les premières années, pourtant, tu l'as été.

GREGERS

Quelles premières années?

HJALMAR

Après le grand désastre. Et c'était naturel de ta part. Il s'en est fallu d'un cheveu que ton père fût mêlé à ces... oh ! les horribles histoires !

GREGERS

Et c'est pour cela que je t'en aurais voulu? Qui te l'a fait croire?

HJALMAR

Je sais que tu m'en as voulu, Gregers ; car c'est ton père lui-même qui me l'a dit.

GREGERS, *avec un sursaut.*

Père ! Ah ! oui. Hm !... Est-ce pour cela que tu ne m'as jamais plus donné signe de vie,... pas écrit un seul mot?

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Pas même à l'époque où tu es devenu photographe?

HJALMAR

Ton père disait que ce n'était pas la peine de rien t'écrire.

GREGERS, *regardant droit devant lui.*

Non, non, il se peut qu'en cela il ait eu raison... Mais dis-moi, Hjalmar, te trouves-tu maintenant à peu près satisfait de ta situation?

HJALMAR, *avec un léger soupir.*

Oui, réellement ; je ne peux pas dire le contraire. Au commencement, tu comprends bien que c'était pour moi

un peu singulier. C'était un changement complet d'existence. Mais tout le reste aussi était complètement changé. Le grand désastre ruineux de père,... la honte et l'opprobre, Gregers...

GREGERS, *ému.*

Oh ! oui. Oui. Oh ! oui.

HJALMAR

Je ne pouvais songer à continuer mes études ; il ne restait pas un skilling ; au contraire ; plutôt des dettes ; à ton père surtout, je crois...

GREGERS

Hm !...

HJALMAR

Bien, alors il m'a semblé que le mieux était de rompre... d'un seul coup, vois-tu... avec le passé et les liens anciens. C'est surtout ton père qui me l'a conseillé ; et comme il est venu activement à mon aide...

GREGERS

Père est venu...?

HJALMAR

Oui, tu dois bien le savoir? Où aurais-je pris l'argent pour apprendre la photographie, et pour monter un atelier et m'établir? Ça coûte, ça, tu sais.

GREGERS

Et père a payé tout cela?

HJALMAR

Oui, mon cher, ne le sais-tu pas? D'après ce qu'il m'a dit, j'ai compris qu'il te l'avait écrit.

GREGERS

Pas un mot sur ce que c'était lui. Il aura oublié de le dire. Nous n'avons jamais échangé que des lettres d'affaires. Alors, c'était donc père... !

HJALMAR

Oui, c'était bien lui. Jamais il n'a voulu qu'on le sût ; mais c'était lui. Et c'est lui aussi qui m'a mis en état de me marier. Ou peut-être... ne le sais-tu pas non plus?

GREGERS

Non, c'est vrai, je ne le savais pas...

(Il lui secoue le bras.)

Mais, mon cher Hjalmar, je ne peux te dire combien tout cela me fait plaisir... et peine. J'ai donc tout de même été peut-être injuste envers mon père... sur certains. points. Oui, car ceci montre un bon cœur. Il y a là comme une sorte de conscience...

HJALMAR

Conscience?

GREGERS

Oui, oui, appelle cela comme tu voudras. Non, je ne peux dire combien je suis content d'apprendre cela sur mon père... Oui, tu es marié, toi, Hjalmar. Tu es parvenu là plus loin que je n'arriverai jamais. Allons, j'espère que tu te trouves heureux dans ton ménage?

HJALMAR

Oui, vraiment, je le suis. Elle est habile, et aussi brave femme qu'un homme peut le demander. Et elle n'est pas du tout dénuée de toute culture.

GREGERS, *un peu étonné.*

Non, je le pense bien.

HJALMAR

Non, la vie vous instruit, vois-tu. Les relations quotidiennes avec moi... ; et puis, deux hommes de talent viennent constamment chez nous. Je t'assure que tu ne reconnaîtrais pas Gina.

GREGERS

Gina?

HJALMAR

Oui, mon cher, tu ne te rappelles pas qu'elle s'appelait Gina?

GREGERS

Qui s'appelait Gina? Je ne sais pas du tout...

HJALMAR

Mais ne te rappelles-tu pas qu'elle a été quelque temps en service ici, dans la maison?

GREGERS, *le regarde.*

Est-ce Gina Hansen...?

HJALMAR

Oui, naturellement, c'est Gina Hansen.

GREGERS

... qui dirigeait la maison pour nous pendant la dernière année de la maladie de ma mère?

HJALMAR

Oui, c'est bien cela. Mais, cher ami, je sais positivement que ton père t'a écrit que je m'étais marié.

GREGERS, *qui s'est levé.*

Oui, c'est vrai, il l'a écrit ; mais non que...

(Il fait quelques pas dans la pièce.)

Si, attends un peu ;... peut-être, tout de même... en réfléchissant bien. Mon père m'écrit toujours si brièvement.

(Il s'assied à demi sur le bras du fauteuil.)

Écoute, dis-moi, Hjalmar... ; ça, c'est amusant... ; comment cela s'est-il fait que tu as lié connaissance avec Gina... avec ta femme?

HJALMAR

Ça s'est passé très simplement. Gina n'est pas restée longtemps ici dans la maison ; car il y avait grand désordre ici dans ce temps-là, la maladie de ta mère... ; Gina ne pouvait plus y tenir, elle a donc donné congé, et elle est partie. C'était l'année de la mort de ta mère,... ou bien-peut-être l'année même.

GREGERS

C'était la même année. Et j'étais alors là-haut, à l'usine. Mais après?

HJALMAR

Oui, Gina vint loger chez sa mère, une madame Hansen, femme fort intelligente et active, qui tenait une petite table d'hôte. Et elle avait aussi une chambre à louer ; une jolie chambre très agréable.

GREGERS

Et tu as peut-être eu la chance de l'avoir?

HJALMAR

Oui, ce fut même ton père qui me l'indiqua. Et c'est là,

vois-tu, c'est là que j'ai vraiment fait la connaissance de Gina.

GREGERS

Et l'on se fiança?

HJALMAR

Oui. Des jeunes gens en viennent si facilement à s'aimer... hm !...

GREGERS, *se lève et circule un peu.*

Dis-moi,... lorsque tu fus fiancé... est-ce alors que mon père te fit... je veux dire,... est-ce alors que tu t'es mis à la photographie?

HJALMAR

Oui, justement. Car je désirais prendre un état et entrer en ménage le plus tôt possible. Et nous avons trouvé, ton père et moi, que la photographie était ce qu'il y avait de plus facile. Et Gina était du même avis. Oui, et il y avait encore une raison ; Gina, par chance, avait un peu appris à retoucher.

GREGERS

Tout cela s'arrangeait merveilleusement.

HJALMAR, *très content, se lève.*

Oui, n'est-ce pas? Ne trouves-tu pas que ça s'arrangeait merveilleusement?

GREGERS

Oui, je dois l'avouer. Père a été presque une sorte de providence pour toi.

HJALMAR, *ému.*

Il n'a pas abandonné le fils de son vieil ami dans la détresse. Car il a bon cœur, vois-tu.

MADAME SÖRBY, *entre, au bras du négociant Werle.*

Pas d'objections, cher monsieur ; il ne faut pas que vous restiez là au milieu de toutes ces lumières ; ce n'est pas bon pour vous.

WERLE, *lâche son bras et se passe la main sur les yeux.*

Je crois que vous avez raison.

(Pettersen et Jensen entrent avec des plateaux)

MADAME SÖRBY, *aux invités dans le salon.*

Allons, messieurs ; si vous voulez un verre de punch, donnez-vous la peine de venir ici.

LE MONSIEUR BOUFFI, *s'approchant de Mme Sörby.*

Mais, bon Dieu, est-il vrai que vous avez supprimé la sainte liberté de fumer?

MADAME SÖRBY

Oui, ici, dans le domaine propre de monsieur Werle, c'est défendu, monsieur le chambellan.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Quand avez-vous introduit ces règles strictes, madame Sörby?

MADAME SÖRBY

A la suite du dernier dîner, monsieur le chambellan ; car il y a eu certaines personnes qui ont dépassé la mesure.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Et il n'est pas permis de dépasser la mesure, rien qu'un peu, madame Berta? Vraiment pas du tout?

MADAME SÖRBY

En aucune façon, chambellan Balle.

(La plupart des convives se sont réunis dans le cabinet du négociant; les domestiques offrent des verres de punch.)

WERLE, *à Hjalmar, qui est près d'une table.*

Qu'est-ce que vous examinez là, Ekdal?

HJALMAR

Ce n'est qu'un album, monsieur le négociant.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES, *qui circule.*

Aha ! des photographies ! Oui, c'est bien quelque chose pour vous.

LE MONSIEUR BOUFFI, *dans un fauteuil.*

En avez-vous apporté quelques-unes des vôtres?

HJALMAR

Non, je n'en ai pas.

LE MONSIEUR BOUFFI

Vous auriez dû ; c'est si bon pour la digestion d'être assis à regarder des images.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Et puis, ça fournit toujours un petit appoint à la conversation, voyez-vous.

UN MONSIEUR MYOPE

Et tout apport est accueilli avec reconnaissance.

MADAME SÖRBY

Ces messieurs veulent dire que lorsqu'on est invité à dîner, on doit travailler pour payer son écot, monsieur Ekdal.

LE MONSIEUR BOUFFI

Dans une maison où l'on mange bien, c'est un vrai plaisir.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Bon Dieu, quand il s'agit de la lutte pour la vie...

MADAME SÖRBY

En cela vous avez raison...

(Ils continuent en riant et plaisantant.)

GREGERS, *bas.*

Il faut causer avec eux, Hjalmar.

HJALMAR, *avec un mouvement d'épaules.*

De quoi parlerais-je?

LE MONSIEUR BOUFFI

Croyez-vous, monsieur le négociant, que le Tokay doive être considéré comme une boisson très saine pour les intestins?

WERLE, *contre la cheminée.*

Le Tokay que vous avez eu aujourd'hui, en tout cas, je peux en répondre ; il est d'une des années absolument les meilleures. D'ailleurs, vous vous en êtes bien aperçu.

LE MONSIEUR BOUFFI

Oui, il était remarquablement savoureux.

HJALMAR, *hésitant.*

Y a-t-il de la différence entre les années.

LE MONSIEUR BOUFFI, *riant.*

Non, vous êtes bon, vous !

WERLE, *sourit.*

Ce n'est vraiment pas la peine de vous offrir un noble vin.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Il en est du Tokay comme des photographies, monsieur Ekdal. Il lui faut du soleil. N'est-il pas vrai.

HJALMAR

Oui, la lumière joue son rôle.

MADAME SÖRBY

Mais alors, c'est tout à fait comme pour les chambellans ; car eux aussi ont grand besoin de soleil, à ce que l'on dit.

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Aïe ! aïe ! Vous avez lancé là un sarcasme usé !

LE MONSIEUR MYOPE

Madame se produit...

LE MONSIEUR BOUFFI

... et à nos dépens.

(Avec un geste de menace.)

Madame Berta ! Madame Berta !

MADAME SÖRBY

Oui, mais il est sûr et certain que les années peuvent être extrêmement différentes. Les années anciennes sont les meilleures.

LE MONSIEUR MYOPE

Me mettez-vous dans les vieilles années !

MADAME SÖRBY

Oh ! loin de là !

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES

Voyez-vous ça ! Et moi, alors, chère madame Sörby...?

LE MONSIEUR BOUFFI

Oui, et moi? Dans quelles années nous mettez-vous?

MADAME SÖRBY

Je vous mets dans les bonnes années, messieurs.

(Elle trempe les lèvres dans un verre de punch; les chambellans rient et badinent avec elle.)

WERLE

Madame Sörby s'en tire toujours... quand elle veut. Mais prenez vos verres, messieurs... Pettersen, remplissez-les... Gregers, nous allons boire un verre ensemble.

(Gregers ne bouge pas.)

Ne voulez-vous pas en être, Ekdal? Je n'ai pas eu l'occasion de boire avec vous à table.

(Le teneur de livres Graaberg, à la porte dérobée jette un coup d'œil.)

GRAABERG

Pardon, monsieur le négociant ; mais je ne peux pas sortir.

WERLE

Allons, est-ce que vous êtes enfermé encore?

GRAABERG

Oui, et Flakstad est parti avec les clefs...

WERLE

Eh bien ! vous n'avez qu'à passer par ici.

GRAABERG

Mais il y en a un autre...

WERLE

Bon, venez, venez tous les deux ; ne vous gênez pas.

(Graaberg et le vieil Ekdal sortent des bureaux.)

WERLE, *malgré lui.*

Aïe !

(Les rires et le papotage des invités se taisent. Hjalmar a un sursaut à la vue de son père, pose son verre et se tourne vers la cheminée.)

EKDAL, *sans lever les yeux, fait de petits saluts des deux côtés en marchant, et murmure :*

Excusez-moi. Trompé de chemin. Porte fermée... porte fermée. Excusez-moi.

(Lui et Graaberg sortent par le fond à droite.)

WERLE, *entre ses dents.*

Sacré Graaberg !

GREGERS, *bouche bée, les yeux tout grands, à Hjalmar.*

Mais n'est-ce pas là...?

LE MONSIEUR BOUFFI

Qu'est-ce qu'il y a? Qui était-ce?

GREGERS

Oh ! ce n'était personne ; simplement le teneur de livres et un autre.

LE MONSIEUR MYOPE, *à Hjalmar.*

Connaissiez-vous cet homme?

HJALMAR

Je ne sais pas... ; je n'ai pas fait attention...

LE MONSIEUR BOUFFI, *se lève.*

Que diable est-ce qui se passe?

(Il va vers quelques autres, qui parlent à voix basse.)

MADAME SÖRBY, *chuchote au domestique.*

Glissez-lui quelque chose là-bas, quelque chose de tout à fait bon.

PETTERSEN, *avec un signe de tête.*

J'y vais.

(Il sort.)

GREGERS, *à voix basse, ému, à Hjalmar.*

C'était donc bien lui!

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Et tu as dit que tu ne le connaissais pas!

HJALMAR, *chuchote vivement.*

Est-ce que je pouvais...!

GREGERS

... avouer ton père?

HJALMAR, *douloureusement.*

Oh! si tu étais à ma place, tu...

(Les conversations entre les invités, qui étaient d'abord sur un ton discret, sont menées maintenant en forçant la voix.)

LE MONSIEUR AUX CHEVEUX RARES,
se rapproche aimablement de Gregers et Hjalmar.

Aha! vous êtes en train de ranimer de vieux souvenirs du temps où vous étiez étudiants? Hein? Vous ne fumez

pas, monsieur Ekdal? Voulez-vous du feu? Non, c'est vrai, nous ne devons pas...

HJALMAR

Merci, je ne veux pas...

LE MONSIEUR BOUFFI

N'avez-vous pas quelque joli poème à nous déclamer, monsieur Ekdal? Vous le faisiez si bien autrefois.

HJALMAR

Je ne me rappelle rien, malheureusement.

LE MONSIEUR BOUFFI

Oh ! c'est dommage. Que pourrions-nous bien inventer, Balle?

(Ils s'éloignent tous deux et sortent dans le salon.)

HJALMAR, *sombre.*

Gregers,... je m'en vais. Quand un homme s'est senti durement frappé par le destin, vois-tu... Dis adieu à ton père de ma part.

GREGERS

Oui, oui. Tu rentres directement chez toi?

HJALMAR

Oui. Pourquoi?

GREGERS

Parce que je monterai peut-être chez toi plus tard.

HJALMAR

Non, n'en fais rien. Pas chez moi. Ma demeure est triste, Gregers,... surtout après une fête splendide, comme celle-ci. Nous pouvons toujours nous rencontrer quelque part en ville.

MADAME SÖRBY, *s'est approchée; elle dit à mi-voix :*

Vous partez, Ekdal?

HJALMAR

Oui.

MADAME SÖRBY

Saluez Gina.

HJALMAR

Merci.

MADAME SÖRBY

Et dites-lui que j'irai la voir un de ces jours.

HJALMAR

Bien, merci.

(A Gregers.)

Reste là. Je vais disparaître sans éveiller l'attention.

(Il traverse la pièce, entre dans le salon et sort à droite.)

MADAME SORBY, *bas au domestique, qui est revenu.*

Eh bien ! le vieux a-t-il emporté quelque chose?

PETTERSEN

Oh ! oui, je lui ai glissé une bouteille de cognac.

MADAME SÖRBY

Oh ! vous auriez pu trouver mieux que ça.

PETTERSEN

Non, madame Sörby, le cognac est ce qui lui plaît le mieux.

LE MONSIEUR BOUFFI, *à la porte du salon, un cahier de musique à la main.*

Allons-nous peut-être jouer un peu ensemble, madame Sörby?

MADAME SÖRBY

Oui ; allons-y.

LES INVITÉS

Bravo, bravo !

(Elle et tous les invités sortent par le salon, à droite. Gregers reste debout contre la cheminée. Werle cherche quelque chose sur la table-bureau, et semble désirer que Gregers s'en aille ; comme celui-ci ne bouge pas, le négociant se dirige vers la porte.)

GREGERS

Père, ne veux-tu pas attendre un peu?

WERLE, *s'arrête.*

Qu'y a-t-il?

GREGERS

Il faut que je te parle.

WERLE

Cela ne peut-il pas attendre le moment où nous serons seuls?

GREGERS

Non, ça ne peut pas ; car il est possible que nous ne soyons plus jamais seuls.

WERLE, *se rapproche.*

Qu'est-ce que cela veut dire?

(Pendant ce qui suit on entend jouer du piano à distance.)

GREGERS

Comment a-t-on pu laisser ici cette famille déchoir si lamentablement?

WERLE

Tu parles probablement des Ekdal, je suppose?

GREGERS

Oui, je parle des Ekdal. Tu étais pourtant très intime avec le lieutenant Ekdal, autrefois?

WERLE

Oui, malheureusement, j'étais trop intime avec lui. Il m'en a cuit pendant bien des années. C'est grâce à lui que mon nom et ma réputation ont reçu aussi une sorte d'éclaboussure.

GREGERS, *à voix basse.*

Était-il réellement le seul coupable?

WERLE

Quel autre veux-tu dire !

GREGERS

Lui et toi, vous aviez entrepris ensemble, pourtant, ce grand achat de forêts...

WERLE

Mais n'est-ce pas Ekdal qui a relevé la carte du terrain,... cette carte inexacte? Ce fut lui qui se livra sur les terres de l'État à ces coupes illégales. C'est lui qui dirigeait toute l'exploitation, là-haut. Je ne me rendais pas compte de ce que faisait le lieutenant Ekdal.

GREGERS

Le lieutenant Ekdal ne se rendait pas compte lui-même de ce qu'il faisait.

WERLE

C'est bien possible. Mais le fait est qu'il a été condamné et que j'ai été acquitté.

GREGERS

Oui, je sais bien qu'il n'y avait pas de preuves.

WERLE

Un acquittement est un acquittement. Pourquoi fouilles-tu dans ces vieilles affaires sinistres qui m'ont blanchi les cheveux avant l'âge? Est-ce là ce que tu as ruminé là-haut toutes ces années? Je peux te l'assurer, Gregers,... ici, dans la ville, toutes ces histoires sont oubliées depuis longtemps... en ce qui me concerne.

GREGERS

Mais la malheureuse famille Ekdal, tout de même !

WERLE

Que voulais-tu vraiment que je fisse pour ces gens-là? Quand Ekdal a été libéré, il était un homme fini, une loque. Il y a des gens en ce monde qui coulent à fond pour peu qu'ils aient un ou deux grains de plomb dans le corps, et alors ils ne remontent jamais. Tu peux m'en croire, Gregers ; j'ai été aussi loin que je le pouvais sans me découvrir et fournir aliment à toutes sortes de soupçons et de bavardages...

GREGERS

Soupçons...? Ah ! oui.

WERLE

J'ai procuré à Ekdal du travail de copie du bureau, et je le paye beaucoup, beaucoup plus que ne vaut son travail...

GREGERS, *sans le regarder.*

Hm ! je n'en doute pas.

WERLE

Tu ris? Crois-tu peut-être que ce n'est pas vrai, ce que je dis? Sans doute, rien de cela ne figure dans mes livres ; car je n'inscris jamais ces dépenses-là.

GREGERS, *avec un sourire froid.*

Non, il y a certaines dépenses qu'il vaut mieux ne pas inscrire.

WERLE, *interdit.*

Que veux-tu dire par là?

GREGERS, *forçant son courage.*

As-tu inscrit ce que tu as dépensé pour faire apprendre la photographie à Hjalmar Ekdal?

WERLE

Moi? Comment, inscrit?

GREGERS

Je sais maintenant que c'est toi qui as payé pour cela. Et je sais maintenant aussi que c'est toi qui l'as mis si largement en état de s'établir.

WERLE

Bon, et puis on dit que je n'ai rien fait pour les Ekdal ! Je peux te l'assurer, ces gens-là m'ont coûté assez cher.

GREGERS

As-tu inscrit aucune de ces dépenses?

WERLE

Pourquoi le demandes-tu?

GREGERS

Oh ! ce n'est pas sans motif. Écoute, dis-moi... l'époque

où tu t'es intéressé si vivement au fils de ton ancien ami,... n'était-ce pas tout justement lorsqu'il allait se marier?

WERLE

Hé ! comment diable... comment puis-je au bout de tant d'années...

GREGERS

Tu m'as adressé alors une lettre,... lettre d'affaires, naturellement ; et dans un *post-scriptum* tu disais très brièvement que Hjalmar Ekdal avait épousé une demoiselle Hansen.

WERLE

Oui, c'était exact ; elle s'appelait ainsi.

GREGERS

Mais tu n'as rien dit du fait que mademoiselle Hansen était Gina Hansen,... notre ancienne gouvernante.

WERLE, *avec un rire moqueur, mais contraint.*

Non, car je ne savais vraiment pas que tu t'intéressais si particulièrement à notre ancienne gouvernante.

GREGERS

Ce n'était pas non plus le cas. Mais...

(Il baisse la voix.)

il y en avait d'autres, ici, dans la maison, qui s'intéressaient particulièrement à elle.

WERLE

Que veux-tu dire par là?

(S'emportant contre lui.)

Ce n'est tout de même pas moi que tu vises !

GREGERS, *à voix basse, mais fermement.*

Si, c'est toi que je vise.

WERLE

Et tu oses... ! Tu as cette audace... ! Comment peut-il, cet ingrat, le photographe... ; comment peut-il se risquer à de pareilles insinuations !

GREGERS

Hjalmar n'a pas soufflé mot de cela. Je ne crois pas qu'il en ait la moindre idée.

WERLE

Mais alors d'où le tiens-tu? Qui a pu te dire une chose pareille?

GREGERS

C'est ma pauvre malheureuse mère qui l'a dit. Et c'était la dernière fois que je l'ai vue.

WERLE

Ta mère ! Oui, j'aurais presque pu le deviner. Elle et toi, vous ne faisiez qu'un. C'est elle qui, tout d'abord, t'a détourné de moi.

GREGERS

Non, c'est tout ce qu'elle a subi et souffert, jusqu'au moment où elle a été accablée et a fini lamentablement.

WERLE

Oh ! elle n'a rien eu à subir ni à supporter ; pas plus qu'une foule d'autres gens, du moins. Mais il n'y a rien à faire avec des gens qui ont une exaltation maladive. Ça, je l'ai bien senti... Et te voilà nourrissant un pareil soupçon,... fouillant toutes sortes de vieux bruits et de

vieilles calomnies contre ton propre père. Écoute, Gregers, je trouve qu'à ton âge tu pourrais vraiment t'occuper plus utilement.

GREGERS

Oui, il en serait temps.

WERLE

Et cela pourrait te rendre le cœur plus léger qu'il ne paraît être actuellement. A quoi cela mènera-t-il, que tu restes là-haut à l'usine à longueur d'année, besognant comme un simple employé de bureau, sans vouloir toucher un skilling de plus que le mois ordinaire? C'est pure folie de ta part.

GREGERS

Oui, si j'en étais tout à fait sûr.

WERLE

Je te comprends bien. Tu veux être indépendant, tu ne veux pas me rien devoir. Or il y a justement une occasion pour toi, en ce moment, de devenir indépendant, absolument ton propre maître.

GREGERS

Vraiment? Et de quelle façon?

WERLE

Lorsque je t'ai écrit qu'il te fallait absolument venir en ville tout de suite... hm!...

GREGERS

Oui, qu'est-ce que tu me veux au juste? J'ai attendu toute la journée pour le savoir.

WERLE

Je veux te proposer d'entrer comme associé dans la firme.

GREGERS

Moi ! Dans ta firme? Comme associé?

WERLE

Oui. Nous n'aurions pas besoin pour cela d'être toujours ensemble. Tu pourrais te charger des affaires ici, dans la ville, et je m'en irais là-haut, à l'usine.

GREGERS

Toi?

WERLE

Oui, vois-tu, je ne suis plus capable de travailler autant qu'autrefois. Je suis obligé de ménager mes yeux, Gregers ; car ils commencent à s'affaiblir.

GREGERS

Ils ont toujours été faibles.

WERLE

Pas autant. Et de plus,... les circonstances pourraient rendre désirable pour moi d'habiter là-haut... au moins quelque temps.

GREGERS

Je n'aurais jamais imaginé cela.

WERLE

Écoute, Gregers ; il y a beaucoup de choses qui nous séparent. Mais nous sommes tout de même père et fils. Il me semble que nous pourrions parvenir à une sorte d'entente entre nous.

GREGERS

Une entente apparente, tu veux dire, sans doute?

WERLE

Enfin, ce serait toujours cela. Penses-y, Gregers. Ne penses-tu pas que cela pourrait se faire? Hein?

GREGERS, *le regarde froidement.*

Il y a quelque chose là-dessous.

WERLE

Comment cela?

GREGERS

Il doit y avoir quelque chose pour quoi tu as besoin de moi.

WERLE

Quand on se tient d'aussi près que nous, on a toujours besoin l'un de l'autre.

GREGERS

Oui, on le dit.

WERLE

Je voudrais bien t'avoir maintenant chez moi quelque temps. Je suis très seul, Gregers ; je me suis toujours senti très seul,... toute ma vie ; mais surtout maintenant que je commence à prendre de l'âge. J'ai besoin d'avoir quelqu'un auprès de moi.

GREGERS

Tu as madame Sörby.

WERLE

Oui, je l'ai ; et elle m'est devenue, pour ainsi dire, indispensable. Elle a de l'entrain, l'humeur égale ; elle donne de l'animation à la maison ;... et j'ai grand besoin de cela.

GREGERS

Eh bien ! mais tu as donc ce que tu désires.

WERLE

Oui, mais je crains que cela ne puisse pas continuer. Une femme dans cette situation en arrive facilement à une position fausse devant le monde. Je dirais presque, même, que cela ne fait pas l'affaire d'un homme non plus.

GREGERS

Oh ! quand un homme donne des dîners pareils, il peut certes se permettre beaucoup.

WERLE

Oui, mais elle, Gregers? J'ai peur qu'elle ne s'en accommode plus. Et même si elle s'en arrangeait,... même si, par dévouement pour moi, elle se mettait au dessus des commérages, des calomnies et tout cela,...? Trouves-tu, Gregers, avec ton sentiment de justice si marqué...

GREGERS, *l'interrompant.*

Dis-moi franchement. Penses-tu à l'épouser?

WERLE

Et si j'y pensais? Qu'y aurait-il à dire?

GREGERS

Oui, c'est ce que je demande. Qu'y aurait-il à dire?

WERLE

Cela te causerait-il une répugnance insurmontable?

GREGERS

Non, pas du tout. Pas le moins du monde.

WERLE

Oui, car je pensais qu'à cause du souvenir de ta mère...

GREGERS

Je ne suis pas exalté.

WERLE

Bon, quoi que tu sois, ou ne sois pas, en tout cas tu m'as enlevé une lourde pierre de la poitrine. Je suis enchanté de pouvoir compter sur ton assentiment dans cette affaire.

GREGERS, *le regarde fixement.*

Maintenant je comprends en quoi tu veux te servir de moi.

WERLE

Me servir de toi? Qu'est-ce que cette expression?

GREGERS

Oh ! ne soyons pas difficiles pour le choix des mots ;... pas en tête à tête, du moins.

(Avec un rire bref.)

Ah ! vraiment ! C'est donc pour cela, parbleu, que je devais me trouver en ville en personne. A propos de madame Sörby, il faut que soit organisée une vie de famille ici dans la maison. Père et fils faisant tableau ! C'est du nouveau, ça !

WERLE

Comment oses-tu parler sur ce ton !

GREGERS

Quand y a-t-il eu ici une vie de famille? Jamais, autant que je me souvienne. Mais aujourd'hui on a besoin d'un peu de ça. Car ça fera bien, c'est incontestable, quand on pourra dire que le fils... par piété filiale... s'est hâté de rentrer chez lui pour les noces de son vieux père. Que

reste-t-il alors de tous les bruits sur ce que la pauvre défunte a dû subir et souffrir? Absolument rien. Son fils les étouffe.

WERLE

Gregers,... je ne crois pas qu'il y ait homme au monde que tu détestes autant que moi.

GREGERS, *à voix basse.*

Je t'ai vu de trop près.

WERLE

Tu m'as vu avec les yeux de ta mère.

(Il baisse un peu la voix.)

Mais tu devrais te rappeler que ces yeux étaient... troubles, parfois.

GREGERS, *d'une voix tremblante.*

Je comprends à quoi tu fais allusion. Mais qui est responsable de la malheureuse faiblesse de ma mère? C'est toi et toutes ces... ! La dernière a été cette femme qui a été repassée à Hjalmar Ekdal, lorsque tu n'as plus... oh !

WERLE, *hausse les épaules.*

Mot pour mot, comme si j'entendais ta mère.

GREGERS, *sans faire attention à ses paroles.*

... et le voilà, ce garçon au grand cœur d'enfant naïf, en pleine imposture,... vivant sous le même toit qu'un pareil être, et ignorant que ce qu'il appelle son foyer, est fondé sur un mensonge !

(Il fait un pas vers son père.)

Quand je considère toute ta conduite passée, il me semble être devant un champ de bataille, avec des destinées humaines brisées au long de tous les chemins.

WERLE

Je tends à croire que le fossé entre nous est trop large.

GREGERS *s'incline avec sang-froid.*

Je l'ai remarqué ; c'est pourquoi je prends mon chapeau et je m'en vais.

WERLE

Tu t'en vas ! Tu quittes la maison?

GREGERS

Oui. Car j'aperçois enfin une tâche pour laquelle vivre.

WERLE

Et quelle est cette tâche?

GREGERS

Tu ne ferais qu'en rire si tu l'entendais.

WERLE

Un solitaire ne rit pas si facilement, Gregers.

GREGERS, *indique du doigt le salon.*

Regarde, père, voilà les chambellans qui jouent à colin-maillard avec madame Sörby... Bonne nuit et adieu.

(Il sort au fond à droite. Rires et plaisanteries des invités qui apparaissent dans le salon.)

WERLE, *murmure avec mépris.*

Hé... ! Le pauvre,... et il dit qu'il n'est pas exalté !

ACTE II

(L'atelier de Hjalmar Ekdal. On voit que la pièce, qui est assez grande, est un grenier. A droite, toit incliné avec de grandes vitres à demi couvertes d'un rideau bleu. Dans le coin de droite est la porte d'entrée ; au premier plan du même côté, une porte ouvre sur le salon. Au mur de gauche, il y a de même deux portes, et un poêle de fer entre les deux. Au mur du fond est une large double porte disposée de façon à glisser de côté. L'atelier est pauvrement, mais agréablement aménagé et meublé. Entre les portes de droite, un peu écarté du mur, est un canapé avec une table et quelques chaises ; sur la table, une lampe allumée, avec un abat-jour ; dans le coin du poêle, un vieux fauteuil. Divers appareils et instruments de photographie sont placés çà et là dans la pièce. Contre le mur du fond, à gauche de la double porte, est une bibliothèque, où il y a quelques livres, des boîtes et des flacons d'ingrédients chimiques, diverses sortes d'instruments, d'outils et d'autres objets. Des photographies et de menus objets, comme pinceaux, papier, etc., sont sur la table.)

GINA *est assise sur une chaise près de la table, et coud.* HEDVIG, *assise sur le canapé, les mains devant les yeux et les pouces dans les oreilles, lit dans un livre.*

GINA, *jette plusieurs fois sur elle un coup d'œil soucieux, puis elle dit :*

Hedvig !

(Hedvig n'entend pas : Gina répète plus haut :)

Hedvig !

HEDVIG, *écarte les mains et regarde.*

Oui, mère?

GINA

Chère Hedvig, il ne faut plus lire maintenant.

HEDVIG

Oh ! mère, est-ce que je ne peux pas lire un peu plus? Rien qu'un peu !

GINA

Non, non, il faut laisser le livre maintenant. Ton père n'aime pas ça ; lui-même ne lit jamais le soir.

HEDVIG, *ferme le livre.*

Non, père ne se soucie pas beaucoup de lire, lui.

GINA, *met son ouvrage de côté et prend sur la table un crayon et un carnet.*

Te rappelles-tu combien nous avons donné pour le beurre aujourd'hui?

HEDVIG

C'était une couronne soixante-cinq.

GINA

C'est juste.

(Elle inscrit.)

C'est effrayant ce qu'on dépense de beurre dans cette maison. Et puis il y a eu du saucisson et du fromage,... voyons...

(Elle inscrit.)

... et puis du jambon... hm !...

(Elle fait le total.)

Oui, ça fait tout de suite...

HEDVIG

Il y a aussi la bière.

GINA

Oui, bien entendu.

(Elle inscrit.)

Ça monte ; mais il le faut bien.

HEDVIG

Et nous n'avons eu besoin, toi et moi, de rien de chaud pour le dîner, puisque père était sorti.

GINA

Non, heureusement. Voilà, et j'ai reçu huit couronnes cinquante pour les photographies.

HEDVIG

Vraiment,... tant que ça !

GINA

Exactement huit couronnes cinquante.

(Un silence. Gina reprend son ouvrage. Hedvig prend un crayon et du papier, et se met à dessiner, en abritant ses yeux de sa main gauche.)

HEDVIG

N'est-ce pas amusant de penser que père est à un grand dîner chez le négociant Werle?

GINA

Tu ne peux pas dire que c'est chez le négociant qu'il est. C'est le fils qui l'a invité.

(Au bout d'un moment.)

Nous n'avons rien à faire avec ce négociant.

HEDVIG

Oh, comme je serai contente de voir rentrer père. Car

il m'a promis de demander à madame Sörby quelque chose de bon pour moi.

GINA

Oui, les bonnes choses ne manquent pas dans la maison, tu penses.

HEDVIG, *toujours dessinant.*

Et puis, je crois que j'ai un peu faim.

(Le vieil Ekdal, son paquet de papiers sous le bras, et un autre paquet dans la poche de son manteau, arrive par la porte d'entrée.)

GINA

Comme grand-père rentre tard aujourd'hui.

EKDAL

On avait fermé à clef les bureaux. J'ai dû attendre chez Graaberg. Et puis j'ai traversé... hm !...

HEDVIG

T'a-t-on donné de la nouvelle copie, grand-père?

EKDAL

Tout ce paquet-là. Regarde.

GINA

C'est bien, ça.

HEDVIG

Et dans ta poche tu as aussi un paquet.

EKDAL

Ah? Des bêtises ; ce n'est rien.

(Il dépose le paquet de papiers dans le coin.)

C'est du travail pour longtemps, ça, Gina.

(Il écarte un peu une moitié de la porte du fond.)

Chut !

(Il jette un coup d'œil et referme la porte doucement.)

Hé-hé ! Ils dorment tous. Et lui-même s'est couché dans le panier. Hé-hé !

HEDVIG

Es-tu sûr qu'il n'aura pas froid dans ce panier, grand-père?

EKDAL

Penses-tu? Froid? Dans toute cette paille?

(Il se dirige vers la seconde porte à gauche.)

Je trouverai bien des allumettes?

GINA

Les allumettes sont sur la commode.

(Ekdal entre dans sa chambre.)

HEDVIG

C'est excellent que grand-père ait eu à copier autant.

GINA

Oui, le pauvre vieux père, il gagne ainsi un peu d'argent de poche.

HEDVIG

Et il ne peut pas rester toute la matinée dans le restaurant de cette vilaine madame Eriksen.

GINA

Cela aussi, oui.

(Court silence.)

HEDVIG

Crois-tu qu'ils soient encore à table?

GINA

Dieu le sait ; ça se peut bien.

HEDVIG

Pense à tous les plats délicieux que père doit manger ! Je suis sûre qu'il sera enchanté quand il arrivera. Tu ne crois pas, mère?

GINA

Oui ; mais pense, si nous pouvions lui dire que nous avons loué la chambre.

HEDVIG

Mais ce n'est pas nécessaire ce soir.

GINA

Oh ! ça ne ferait pas de mal, tu sais. La chambre est là, qui ne sert à rien.

HEDVIG

Non, je dis que ce n'est pas nécessaire, parce que père, ce soir, sera toujours de bonne humeur. Il vaut mieux que la chambre soit louée une autre fois.

GINA, *la regarde.*

Tu es contente d'avoir quelque chose de bon à dire à père, quand il rentre le soir?

HEDVIG

Oui, car tout devient ici plus agréable.

GINA, *réfléchissant.*

Oui, il y a du vrai là-dedans.

(Le vieil Ekdal rentre et se dirige vers la première porte à gauche.)

GINA, *se tournant à demi sur sa chaise.*

Grand-père veut quelque chose dans la cuisine?

EKDAL

Oui. Ne te dérange pas.

(Il sort.)

GINA

Pourvu qu'il ne fourrage pas dans la braise?

(Elle attend un moment.)

Hedvig, va voir ce qu'il fait.

(Ekdal rentre avec un petit pot d'eau bouillante.)

HEDVIG

Tu prends de l'eau chaude, grand-père?

EKDAL

Oui. En ai besoin. Faut que j'écrive, et l'encre s'est épaissie comme de la bouillie,... hm !

GINA

Mais grand-père devrait d'abord souper. Le repas est là.

EKDAL

Pas besoin de souper, Gina. J'ai beaucoup de travail, je te dis. Je ne veux pas qu'on vienne dans ma chambre. Personne,... hm !

(Il entre dans sa chambre. Gina et Hedvig se regardent.)

GINA, *à voix basse.*

Peux-tu comprendre, toi, où il a trouvé de l'argent.

HEDVIG

Il l'a sûrement reçu de Graaberg.

GINA

Oh ! pas du tout. Graaberg m'envoie toujours l'argent.

HEDVIG

Alors il doit avoir pris une bouteille à crédit quelque part.

GINA

Pauvre vieux père, on ne lui donne rien à crédit.

(Hjalmar Ekdal, en pardessus et chapeau de feutre gris, entre par la droite.)

GINA *jette son ouvrage et se lève.*

Non, te voilà déjà, Ekdal !

HEDVIG, *en même temps, levée d'un bond.*

Tu arrives déjà, père !

HJALMAR, *pose son chapeau.*

Oui, la plupart des gens sont partis.

HEDVIG

De si bonne heure?

HJALMAR

Oui, puisque c'était un dîner.

(Il veut enlever son pardessus.)

GINA

Que je t'aide.

HEDVIG

Moi aussi.

(Elles lui ôtent son pardessus; Gina l'accroche au mur du fond.)

Y avait-il beaucoup de monde, père?

HJALMAR

Oh ! non, pas beaucoup. Nous étions douze à quatorze à table.

GINA

Et tu as causé avec eux tous?

HJALMAR

Oh ! oui, un peu ; mais c'est Gregers qui m'a surtout accaparé.

GINA

Gregers est-il toujours aussi laid?

HJALMAR

Oh ! il n'a pas trop bon air... Le vieux n'est-il pas rentré?

GINA

Si, grand-père est là, en train d'écrire.

HJALMAR

A-t-il dit quelque chose?

GINA

Non, qu'aurait-il eu à dire?

HJALMAR

Il n'a pas parlé de...? Il me semble avoir entendu dire qu'il avait été chez Graaberg. Je vais entrer un peu chez lui.

GINA

Non, non, ce n'est pas la peine.

HJALMAR

Pourquoi pas? A-t-il dit qu'il ne voulait pas me voir?

GINA

Il ne veut voir personne ce soir.

HEDVIG, *fait signe.*

Hm !... hm !

GINA, *qui ne l'a pas vue.*

... il est venu se chercher de l'eau chaude...

HJALMAR

Aha, il est en train de...?

GINA

Oui, ça doit être ça.

HJALMAR

Bon Dieu,... mon pauvre vieux père aux cheveux blancs... ! Allons, laissons-le se faire du bon temps.

(Le vieil Ekdal, en veston d'intérieur, avec une pipe allumée, entre, venant de sa chambre.)

EKDAL

Rentré? Il me semblait bien entendre que c'était toi qui parlais.

HJALMAR

Je viens d'arriver.

EKDAL

Tu ne m'as pas vu, hein?

HJALMAR

Non, mais on a dit que tu avais traversé... ; alors j'ai voulu te rejoindre.

EKDAL

Hm ! c'est gentil à toi, Hjalmar... Qu'est-ce que c'était que tous ces gens?

HJALMAR

Oh ! il y en avait de sortes diverses. Il y avait le chambellan Flor, et le chambellan Balle, et le chambellan Kaspersen, et le chambellan... tel et tel ; je ne sais pas...

EKDAL, *hochant la tête.*

Tu l'entends, Gina ! Il a été avec rien que des chambellans.

GINA

Oui, ça doit être très chic dans cette maison-là maintenant.

HEDVIG

Est-ce qu'ils ont chanté, ces chambellans, père? Ou récité quelque chose?

HJALMAR

Non, ils n'ont fait que dire des bêtises. Et ils voulaient que je déclame devant eux, mais je n'ai pas voulu.

EKDAL

Non, tu n'as pas voulu?

GINA

Tu aurais bien pu le faire.

HJALMAR

Non, il ne faut pas être tout de suite à la disposition de tous et de chacun.

(Il arpente la pièce.)

Je ne le suis pas, moi, en tout cas.

EKDAL

Non, Hjalmar ne se laisse pas faire, lui.

HJALMAR

Je ne sais pas pourquoi ce serait moi qui pourvoirais à l'entretien quand je sors une fois par hasard. Que les autres s'en donnent la peine. Les gens-là vont de dîner en dîner manger et boire jour après jour. A eux de se rendre utiles en échange des bons repas qu'on leur donne.

GINA

Mais tu ne leur as pas dit ça, je pense?

HJALMAR, *fredonnant.*

Ho !... ho !... ho !... ; ils en ont entendu bien d'autres.

EKDAL

Les chambellans eux-mêmes !

HJALMAR

Ça ne leur a servi à rien.

(D'un ton dégagé.)

Ensuite nous avons eu une petite dispute sur le vin de Tokay.

EKDAL

Le vin de Tokay? C'est un bon vin, ça !

HJALMAR, *s'arrête.*

Il peut être bon. Mais je te dirai que toutes les années ne sont pas également bonnes ; cela dépend de la quantité de soleil qu'ont reçue les grappes.

GINA

Non, tu sais tout, Ekdal.

EKDAL

Et ils se sont mis à discuter là-dessus?

HJALMAR

Ils voulaient l'essayer ; mais ils eurent cet avis qu'il en était tout à fait de même pour les chambellans. Ils ne sont pas également bons toutes les années,... on le leur a dit.

GINA

Non, ce que tu peux inventer !

EKDAL

Hé-hé ! Ils ont eu ça dans leur assiette?

HJALMAR

Ils l'ont eu en plein dans les yeux.

EKDAL

Hein ! Gina, il l'a dit en plein dans les yeux des chambellans.

GINA

Non, croyez-vous, en plein dans les yeux !

HJALMAR

Oui, mais je ne veux pas qu'on en parle. On ne raconte pas ces choses-là. Tout s'est d'ailleurs passé très aimablement, bien entendu. Ce sont des gens agréables, charmants ; pourquoi les blesser? Non !

EKDAL

Mais en plein dans les yeux...

HEDVIG, *insinuante.*

Comme c'est amusant de te voir en habit. L'habit te va bien, père !

HJALMAR

Oui, n'est-ce pas? Et celui-ci me va vraiment tout à fait. On le croirait fait pour moi ;... un peu étroit aux entournures, peut-être... aide-moi, Hedvig.

(Il ôte l'habit.)

Je mettrai plutôt ma veste. Où as-tu mis ma veste, Gina?

GINA

La voici.

(Elle apporte la veste et l'aide.)

HJALMAR

Voilà ! Rappelle-toi de rendre l'habit tout de suite à Molvik demain matin.

GINA, *rangeant l'habit.*

Ce sera fait.

HJALMAR, *s'étirant.*

Ah ! on se sent tout de même comme plus chez soi. Et un tel costume d'intérieur large et ample convient mieux aussi à toute ma façon d'être. Tu ne trouves pas, Hedvig?

HEDVIG

Oui, père !

HJALMAR

Si je laissais flotter les deux bouts de ma cravate... ; comme ça ! Hein?

HEDVIG

Oui, ça va bien avec ta barbiche et tes longs cheveux ondulés.

HJALMAR

Je ne dirais pas ondulés ; plutôt bouclés.

HEDVIG

Oui, car ils sont fortement ondulés.

HJALMAR

En réalité bouclés.

HEDVIG, *au bout d'un moment, le tirant par sa veste.*

Père !

HJALMAR

Eh bien, qu'est-ce?

HEDVIG

Oh ! tu sais bien ce que c'est.

HJALMAR

Certes non, je n'en sais rien.

HEDVIG, *riant et d'une voix plaintive.*

Oh ! si, père, ne me tourmente pas davantage.

HJALMAR

Mais qu'est-ce qu'il y a?

HEDVIG, *le secouant.*

Voyons, donne-les moi, père ! Tu sais bien, toutes les bonnes choses que tu m'as promises.

HJALMAR

Oh !... Non, crois-tu, dire que j'ai oublié ça !

HEDVIG

Non, tu veux me taquiner, père ! Tu devrais avoir honte ! Où les as-tu?

HJALMAR

Si, vraiment, j'ai oublié. Mais attends ! J'ai autre chose pour toi, Hedvig.

(Il va chercher dans les poches de l'habit.)

HEDVIG, *sautant et battant des mains.*

Oh ! maman, maman !

GINA

Vois-tu, avec un peu de patience...

HJALMAR, *avec un bout de carton.*

Tiens, le voilà.

HEDVIG

Ça? ce n'est que du papier.

HJALMAR

C'est le menu, tout le menu. Tu vois, c'est écrit dessus.

HEDVIG

C'est tout ce que tu as?

HJALMAR

J'ai oublié le reste, je te dis. Mais tu peux m'en croire : c'est un médiocre plaisir, toutes ces friandises. Allons, va t'asseoir à la table, et lis le menu, ensuite je te décrirai le goût des plats. Tiens, Hedvig.

HEDVIG, *avalant ses larmes.*

Merci.

(Elle s'assied, mais ne lit pas; Gina lui fait un signe, que Hjalmar surprend.)

HJALMAR, *arpentant la pièce.*

C'est incroyable, toutes les choses auxquelles doit penser un père de famille ; et si l'on en oublie la moindre, on lui fait tout de suite grise mine. Enfin, il faut se faire à ça aussi.

(Il s'arrête auprès de son père, à côté du poêle.)

As-tu jeté un coup d'œil là-dedans, père?

EKDAL

Oui, tu penses bien. Il est entré dans le panier.

HJALMAR

Non, il est entré dans le panier! Il commence donc à s'habituer.

EKDAL

Mais oui ; c'est bien ce que je prévoyais. Mais maintenant, vois-tu, il y a de menus arrangements que...

HJALMAR

Des perfectionnements, oui.

EKDAL

Mais il faut les faire, tu sais.

HJALMAR

Oui, parlons un peu des perfectionnements, père. Viens, asseyons-nous sur le canapé.

EKDAL

Si tu veux. Hm! crois que je vais d'abord bourrer ma pipe... faut la nettoyer aussi. Hm!

(Il entre dans sa chambre.)

GINA *sourit à Hjalmar.*

Nettoyer sa pipe, dis donc.

HJALMAR

Hé oui! oui, Gina, laisse-le faire... ; le pauvre vieux naufragé... Oui, ces perfectionnements, le mieux est d'en être quitte demain.

GINA

Demain tu n'auras sûrement pas le temps, Ekdal.

HEDVIG, *intervenant.*

Oh ! que si, maman !

GINA

... car rappelle-toi les épreuves à retoucher ; on a si souvent envoyé ici les demander.

HJALMAR

Allons ; encore ces épreuves? C'est bon, elles seront rêtes. Est-il venu aussi de nouvelles commandes?

GINA

Non, malheureusement ; demain je n'ai que les deux portraits que tu sais.

HJALMAR

C'est tout? Oh ! non, quand on ne se met pas en quatre...

GINA

Mais que puis-je faire? Je mets des annonces dans les journaux tant que je peux, il me semble.

HJALMAR

Oui, les journaux, les journaux ; tu vois à quoi ça sert. Et la chambre, personne n'est venu la voir non plus?

GINA

Non, pas encore.

HJALMAR

Il fallait s'y attendre. Quand on ne se remue pas... Il faut se secouer, Gina !

HEDVIG, *s'approche de lui.*

Faut-il te donner la flûte, père?

HJALMAR

Non, pas de flûte ; je n'ai besoin d'aucune joie en ce monde.

(Il marche çà et là.)

Oui, certes, je travaillerai demain ; le travail ne manquera pas. Je travaillerai tant que j'en aurai la force...

GINA

Voyons, mon bon Ekdal, ce n'est pas ça que j'ai voulu dire.

HEDVIG

Père, veux-tu que je t'apporte une bouteille de bière?

HJALMAR

Non, pas du tout. Il ne faut rien pour moi...

(Il s'arrête.)

De la bière?... Tu as dit de la bière?

HEDVIG, *empressée.*

Oui, père ; de la bonne bière fraîche.

HJALMAR

Allons,... puisque tu y tiens, tu peux en apporter une bouteille.

GINA

Oui, va ; nous allons avoir du bon temps.

(Hedvig court à la porte de la cuisine.)

HJALMAR, *près du poêle, l'arrête, la regarde, lui prend la tête et la serre contre lui.*

Hedvig ! Hedvig !

HEDVIG, *heureuse et en larmes.*

Père chéri !

HJALMAR

Non, ne m'appelle pas ainsi. Je me suis assis à la table de ce richard et me suis régalé,... je me suis gorgé à cette table surchargée... ! Et dire que j'ai pu... !

GINA, *assise près de la table.*

Oh ! des bêtises, Ekdal !

HJALMAR

Si fait ! Mais il ne faut pas m'en vouloir. Vous savez bien quelle affection j'ai pour vous tout de même.

HEDVIG, *le prend dans ses bras.*

Et nous t'aimons tant, père !

HJALMAR

Et s'il m'arrive parfois d'être peu aimable,... bon Dieu... rappelez-vous que je suis un homme assailli par une armée de soucis. Enfin !

(Il s'essuie les yeux.)

Pas de bière en un pareil moment. Donne-moi la flûte.

(Hedvig court à la bibliothèque et la rapporte.)

Merci. La flûte en mains et vous deux à mes côtés... Oh !

(Hedvig s'assied à la table près de Gina; Hjalmar arpente la pièce. Il attaque fortement une danse populaire bohémienne, mais avec un rythme lent, élégiaque et sentimental. Puis il s'interrompt, tend la main gauche à Gina, et dit avec émotion :)

Il se peut que la vie soit médiocre et mesquine sous notre toit, Gina. Mais c'est tout de même le foyer. Et moi je dis : on est bien ici.

(Il recommence à jouer; aussitôt on frappe à la porte d'entrée.)

GINA, *se levant.*

Chut ! Ekdal,... quelqu'un vient, je crois.

HJALMAR, *pose la flûte dans la bibliothèque.*

Allons, encore !

(Gina va ouvrir la porte.)

GREGERS, *sur le seuil.*

Pardon...

GINA, *reculant.*

Oh !

GREGERS

... n'est-ce pas ici qu'habite le photographe Ekdal?

GINA

Oui, c'est ici.

HJALMAR *s'avance vers la porte.*

Gregers ! Te voilà tout de même ! Entre donc !

GREGERS, *entre.*

Je t'avais dit que je monterais te voir.

HJALMAR

Mais ce soir? Tu as quitté la réunion?

GREGERS

La réunion et le foyer familial... Bonsoir, madame Ekdal. Je ne sais pas si vous me reconnaissez.

GINA

Oh ! oui ; monsieur Werle fils n'est pas difficile à reconnaître.

GREGERS

Non, je ressemble à ma mère ; et vous vous la rappelez sûrement.

HJALMAR

Tu as quitté la maison, dis-tu?

GREGERS

Oui, je suis descendu dans un hôtel.

HJALMAR

Vraiment. Bon, puisque tu es venu, ôte ton pardessus et prends place.

GREGERS

Merci.

(Il ôte son pardessus. Il porte maintenant un simple costume gris de coupe campagnarde.)

HJALMAR

Ici, sur le canapé. Mets-toi à ton aise.

(Gregers s'assied sur le canapé, Hjalmar sur une chaise près de la table.)

GREGERS, *regardant autour de lui.*

Alors, c'est ici ton intérieur, Hjalmar. C'est ici que tu demeures.

HJALMAR

Ici, c'est l'atelier, comme tu vois...

GINA

Et la pièce est plus grande ici ; c'est pourquoi nous nous y tenons de préférence.

HJALMAR

Nous étions mieux logés auparavant ; mais cet appartement a un grand avantage. Il y a de superbes chambres de débarras...

GINA

Et puis nous avons une chambre de l'autre côté du palier, que nous pouvons louer.

GREGERS, *à Hjalmar.*

Tiens, tiens,... tu as aussi des locataires.

HJALMAR

Non, pas encore. Ça ne va pas si vite, vois-tu ; il faut se remuer.

(A Hedvig.)

Et cette bière, dis donc.

(Hedvig fait un signe de tête et va à la cuisine.)

GREGERS

C'est ta fille?

HJALMAR

Oui, c'est Hedvig.

GREGERS

Et elle est enfant unique?

HJALMAR

Nous n'avons qu'elle, oui. Elle est notre plus grande joie au monde, et...

(Baissant la voix.)

notre plus profond chagrin, Gregers.

GREGERS

Qu'est-ce que tu dis là?

HJALMAR

Oui ; car il y a grand danger qu'elle vienne à perdre la vue.

GREGERS

Qu'elle devienne aveugle !

HJALMAR

Oui. Les premiers symptômes ont seuls paru encore ; et ça peut aller bien quelque temps encore. Mais le médecin nous a prévenus. Cela viendra irrémissiblement.

GREGERS

C'est un terrible malheur. D'où cela lui est-il venu?

HJALMAR, *avec un soupir.*

Héréditaire, probablement.

GREGERS, *sursautant.*

Héréditaire?

GINA

La mère d'Ekdal avait la vue faible aussi.

HJALMAR

Oui, père le dit ; je ne peux me souvenir d'elle.

GREGERS

Pauvre enfant. Et comment prend-elle cela?

HJALMAR

Oh ! tu peux bien penser que nous n'avons pas le cœur de le lui dire. Elle ne soupçonne pas le danger. Gaie, insouciante, et gazouillant comme un petit oiseau, elle s'envolera vers la nuit éternelle.

(Accablé.)

Ah ! Gregers, quelle torture pour moi !

(Hedvig apporte un plateau avec de la bière et des verres, qu'elle pose sur la table.)

HJALMAR, *lui caresse la tête.*

Merci, merci, Hedvig.

(Hedvig lui pose le bras sur le cou et chuchote.)

Non. Pas de tartines de beurre maintenant.

(Il regarde Gregers.)

Hé ! peut-être Gregers en prendra une.

GREGERS, *avec un geste de refus.*

Non, non merci.

HJALMAR, *toujours triste.*

Allons, tu peux en apporter un peu tout de même. Si tu as un croûton, tant mieux. Et il faut bien les beurrer, tu sais.

(Hedvig fait un signe de tête content et retourne à la cuisine.)

GREGERS, *qui l'a suivie des yeux.*

Elle a d'ailleurs un air de fraîcheur et de santé, il me semble.

GINA

Oui, pour le reste, Dieu merci, tout va bien.

GREGERS

Elle finira sûrement par vous ressembler, madame Ekdal. Quel âge peut-elle avoir?

GINA

Hedvig va avoir quatorze ans ; son anniversaire est après-demain.

GREGERS

Elle est plutôt grande pour son âge.

GINA

Oui, elle a beaucoup poussé la dernière année.

GREGERS

C'est sur ceux qui grandissent qu'on mesure le mieux l'âge qu'on prend soi-même... Combien de temps ça fait-il que vous êtes mariés?

GINA

Nous sommes mariés depuis... ; hé oui ! bientôt quinze ans.

GREGERS

Non vraiment, si longtemps !

GINA, *devenue attentive, le regarde.*

Oui, c'est bien ça.

HJALMAR

Parfaitement, c'est ça. Quinze ans à quelques mois près.

(Changeant de ton.)

Les années ont dû te paraître longues, là-haut, à l'usine, Gregers.

GREGERS

Elles étaient longues tant que je les vivais ;... aujourd'hui, après coup, je ne sais presque pas comment le temps s'est écoulé.

(Le vieil Ekdal arrive de sa chambre, sans la pipe, mais avec son vieux képi d'uniforme sur la tête; ses pas sont un peu chancelants.)

EKDAL

Eh bien ! Hjalmar, nous pouvons maintenant nous asseoir et parler de ça... hm ! Qu'est-ce que c'était donc?

HJALMAR, *s'avançant vers lui.*

Père, il y a quelqu'un. Gregers Werle... Je ne sais pas si tu te le rappelles.

EKDAL, *regarde Gregers, qui s'est levé.*

Werle? Est-ce le fils? Qu'est-ce qu'il me veut?

HJALMAR

Rien du tout ; c'est moi qu'il vient voir.

EKDAL

Bon, alors il ne se passe rien?

HJALMAR

Non, rien, certainement.

EKDAL, *balançant les bras.*

Ce n'est pas ça, vois-tu ; je n'ai pas peur, mais...

GREGERS, *s'approchant de lui.*

Je voulais seulement vous donner des nouvelles des vieux terrains de chasse, lieutenant Ekdal.

EKDAL

Les terrains de chasse?

GREGERS

Oui, là-haut, autour de l'usine de Höydal.

EKDAL

Ah ! là-haut. Oui, je les connaissais bien autrefois.

GREGERS

Vous étiez alors un rude chasseur.

EKDAL

Je l'étais, oui. Ça se peut. Vous regardez mon équipement. Je ne demande à personne la permission de le porter ici, à la maison. Pourvu que je n'aille pas dans les rues avec...

(Hedvig apporte une assiette de tartines, qu'elle pose sur la table.)

HJALMAR

Assieds-toi, père, et prends un verre de bière. Assieds-toi, Gregers.

(Ekdal marmonne et trébuche vers le canapé. Gregers s'assied sur la chaise à côté de lui, Hjalmar de l'autre côté de Gregers. Gina s'assied à quelque distance de la table et coud; Hedvig reste debout près de son père.)

GREGERS

Vous souvenez-vous, lieutenant Ekdal, des visites que nous vous faisions, Hjalmar et moi, en été et à Noël?

EKDAL

Vraiment? Non, non, je ne me rappelle pas. Mais j'ose bien dire que j'ai été un fameux chasseur, moi. J'ai tiré aussi des ours. J'en ai tiré jusqu'à neuf.

GREGERS, *le regardant avec compassion.*

Et maintenant vous ne chassez jamais plus.

EKDAL

Oh ! faut pas dire ça. Je chasse tout de même quelquefois. Oh ! pas comme ça, non. Car la forêt, voyez-vous,... la forêt, la forêt... !

(Il boit.)

Comment est la forêt maintenant, là-haut?

GREGERS

Pas aussi belle que de votre temps. On y a coupé beaucoup.

EKDAL

Coupé?

(Plus bas, et comme effrayé.)

C'est dangereux, ça. Y a des suites. La forêt se venge.

HJALMAR, *lui remplit son verre.*

Encore un peu, père.

GREGERS

Comment un homme tel que vous,... un homme du grand air,... peut-il vivre ici dans l'atmosphère étouffante d'une ville, entre quatre murs?

EKDAL, *rit en clignant de l'œil à Hjalmar.*

Oh ! on n'est pas si mal ici. Pas du tout si mal.

GREGERS

Mais tout ce milieu auquel vous étiez fait? Ce bon air vivifiant, cette vie libre dans les bois et sur les plateaux, parmi le gibier à poil et à plume...?

EKDAL, *souriant.*

Hjalmar, allons-nous le lui montrer?

HJALMAR, *vite et avec un peu de confusion.*

Oh ! non, non, père ; pas ce soir.

GREGERS

Qu'est-ce qu'il veut me montrer?

HJALMAR

Oh ! ce n'est qu'une sorte... ; tu pourras voir ça une autre fois.

GREGERS, *s'adressant toujours au vieux.*

Oui, voilà quelle était mon idée, lieutenant Ekdal ; vous devriez venir avec moi là-haut à l'usine ; car je vais sûrement y retourner bientôt. Vous pourriez facilement avoir quelques écritures, là-haut aussi. Et ici vous n'avez rien qui vous attache et vous réconforte.

EKDAL, *le regarde, étonné.*

N'ai-je rien qui... !

GREGERS

Oui, vous avez Hjalmar ; mais il a les siens, lui. Et un homme comme vous, qui s'est toujours senti attiré vers ce qui est libre et sauvage...

EKDAL, *frappant sur la table.*

Hjalmar, il faut qu'il le voie !

HJALMAR

Non, mais, père, est-ce bien la peine? Il fait sombre...

EKDAL

Des bêtises ; y a clair de lune.

(Il se lève.)

Il faut qu'il le voie, je te dis. Laisse-moi passer. Viens m'aider, Hjalmar.

HEDVIG

Oh ! oui, fais-le, père !

HJALMAR, *se lève.*

Bien, allons !

GREGERS, *à Gina.*

Qu'est-ce que c'est?

GINA

Oh ! n'allez pas croire que c'est bien épatant.

(Ekdal et Hjalmar sont allés au mur du fond et ont écarté chacun une demi-porte; Hedvig aide le vieux; Gregers reste debout près du canapé; Gina continue à coudre sans se déranger. On voit par l'ouverture un vaste grenier en longueur, irrégulier, avec des recoins, et deux tuyaux de cheminée. Le clair de lune tombe par des lucarnes sur certaines parties de la pièce; d'autres sont plongées dans l'ombre.)

EKDAL, *à Gregers.*

Faut venir tout près, vous savez.

GREGERS, *s'approchant.*

Qu'est-ce que c'est?

EKDAL

Vous n'avez qu'à regarder. Hm !

HJALMAR, *un peu confus.*

Tout cela est à père, tu comprends.

GREGERS, *à la porte du grenier, regardant.*

Ah ! vous élevez des poules, lieutenant Ekdal !

EKDAL

Pense bien, que nous élevons des poules. Elles sont perchées pour le moment. Mais si vous les voyiez au jour, ces poules !

HEDVIG

Et puis il y a...

EKDAL

Chut !... chut ! ne dis rien encore.

GREGERS

Et vous avez aussi des pigeons, je vois.

EKDAL

Ah ! oui ; ça se peut bien, que nous ayons des pigeons ; ils ont leur nichoir là-haut, sous l'avant-toit, eux ; car les pigeons aiment nicher haut, vous savez.

HJALMAR

Ce ne sont pas tous des pigeons ordinaires.

EKDAL

Ordinaires ! Non, je pense bien ! Nous avons des culbutants ; et aussi un couple de grands-gosiers. Mais venez un peu ici. Pouvez-vous voir la huche, là-bas, contre le mur?

GREGERS

Oui ; qu'est-ce que vous en faites?

EKDAL

C'est là que les lapins dorment la nuit, mon bon.

GREGERS

Tiens ; avez-vous aussi des lapins?

EKDAL

Oui, que diable, vous pensez bien que nous avons des lapins ! Il demande si nous avons des lapins, dis donc, Hjalmar ! Hm ! Mais maintenant, voici le clou ! Nous y arrivons ! Range-toi, Hedvig ! Placez-vous ici ; bien ; et regardez là, en bas... Vous ne voyez pas un panier avec de la paille?

GREGERS

Si. Et je vois qu'il y a un oiseau dans le panier.

EKDAL

Hm !... « un oiseau »...

GREGERS

N'est-ce pas un canard?

EKDAL, *froissé.*

Oui, évidemment, c'est un canard.

HJALMAR

Mais quelle sorte de canard crois-tu?

HEDVIG

Ce n'est pas un canard ordinaire...

EKDAL

Chut !

GREGERS

Et ce n'est pas non plus un canard turc.

EKDAL

Non, monsieur... Werle ; ce n'est pas un canard turc ; car c'est un canard sauvage.

GREGERS

Non, vraiment? Un canard sauvage?

EKDAL

Hé oui, c'en est un. Cet « oiseau », comme vous l'appelez,... c'est un canard sauvage. C'est notre canard sauvage, mon bon.

HEDVIG

Mon canard sauvage. Car il est à moi.

GREGERS

Et il peut vivre ici dans le grenier? Et s'y plaire?

EKDAL

Vous pensez bien qu'il a un baquet d'eau pour y barboter.

HJALMAR

De l'eau fraîche tous les deux jours.

GINA, *se tournant vers Hjalmar.*

Mais, cher Ekdal, le froid devient glacial ici.

EKDAL

Hm ! eh bien ! fermons. Pas la peine, d'ailleurs, de les déranger dans leur sommeil. Pousse, Hedvig.

(Hjalmar et Hedvig font glisser la porte du grenier.)

Une autre fois vous pourrez le voir tout à fait.

(Il s'assied dans le fauteuil près du poêle.)

Oh ! ils sont très curieux, les canards sauvages, vous savez.

GREGERS

Mais comment l'avez-vous pris, lieutenant Ekdal?

EKDAL

Ne l'ai pas prise, moi. Il y a un homme de la ville à qui nous le devons.

GREGERS, *avec un léger sursaut.*

Cet homme ne serait pas mon père?

EKDAL

Oui, c'est vrai. Justement votre père. Hm !

HJALMAR

C'est drôle que tu l'aies deviné, Gregers.

GREGERS

C'est que tu m'as raconté que tu avais à mon père tant et tant d'obligations, et alors je me suis dit...

GINA

Mais nous n'avons pas reçu le canard du négociant lui-même...

EKDAL

C'est tout de même à Haaken Werle que nous le devons, Gina.

(A Gregers.)

Il était en barque, vous comprenez, et il le tira. Mais il a la vue faible, votre père. Hm ! en sorte qu'il fut seulement mutilé.

GREGERS

Ah ! oui ; il a eu quelques plombs dans le corps.

HJALMAR

Oui, elle a eu deux ou trois plombs.

HEDVIG

Il les a eus sous l'aile, en sorte qu'il ne pouvait voler.

GREGERS

Alors, il a dû plonger au fond?

EKDAL, *somnolent, la langue pâteuse.*

Je sais bien. Toujours, les canards sauvages. Piquent au fond, tant qu'ils peuvent, mon bon ;... s'accrochent avec le bec aux varechs ...et à toutes les saletés qu'ils trouvent là. Et jamais ils ne remontent.

GREGERS

Mais, lieutenant Ekdal, votre canard sauvage est remonté.

EKDAL

Il avait un fameux chien, votre père... Et ce chien... a plongé après le canard et l'a remonté.

GREGERS, *tourné vers Hjalmar.*

Et alors vous l'avez eu ici?

HJALMAR

Pas tout de suite ; il est allé d'abord chez ton père ; mais il ne s'y plaisait pas ; et alors Pettersen eut ordre de le tuer.

EKDAL, *à demi endormi.*

Hm !... oui, Pettersen,... l'imbécile...

HJALMAR, *parlant plus bas.*

Voilà comment nous l'avons eue, vois-tu ; car père connaît un peu Pettersen ; et lorsqu'il a entendu raconter l'histoire du canard sauvage, il s'est arrangé pour se le faire remettre.

GREGERS

Et maintenant il se plaît tout à fait, là, dans le grenier.

HJALMAR

Oui, parfaitement bien. Il a engraissé. Il est vrai qu'il n'a pas été là encore assez longtemps pour oublier la véritable vie sauvage ; et c'est de cela que tout dépend.

GREGERS

En cela tu as sûrement raison, Hjalmar. Qu'il ne voie jamais le ciel ni la mer... Mais je n'ose pas rester plus longtemps ; car je crois que ton père dort.

HJALMAR

Oh ! pour cela...

GREGERS

Mais, j'y pense... tu as dit que tu avais une chambre à louer... elle est libre?

HJALMAR

Oui ; et alors? Connais-tu peut-être quelqu'un...?

GREGERS

Puis-je avoir cette chambre?

HJALMAR

Toi?

GINA

Non, mais vous, monsieur Werle...

GREGERS

Puis-je avoir cette chambre? Alors je m'installe tout de suite demain matin.

HJALMAR

Oui, avec le plus grand plaisir...

GINA

Non mais, monsieur Werle, ce n'est pas du tout une chambre pour vous.

HJALMAR

Voyons, Gina, comment peux-tu dire ça?

GINA

Oui, car cette chambre n'est ni assez grande, ni assez claire, et...

GREGERS

Je n'y regarde pas de si près, madame Ekdal.

HJALMAR

Il me semble que c'est une jolie chambre ; et pas mal meublée du tout.

GINA

Mais rappelle-toi les deux qui habitent au-dessous.

GREGERS

Qu'est-ce que c'est que ces deux-là?

GINA

Oh? c'est un ancien précepteur...

HJALMAR

C'est Molvik, il est licencié.

GINA

... et puis il y a un docteur, qui s'appelle Relling.

GREGERS

Relling? Je le connais un peu ; il a exercé un moment à Höydal.

GINA

Ce sont deux vrais coureurs. Ils vont très souvent faire la noce, le soir ; et ils rentrent très tard dans la nuit, et alors ils ne sont pas toujours trop...

GREGERS

On s'habitue vite à cela. J'espère qu'il en sera de moi comme du canard sauvage...

GINA

Hm ! il me semble que vous devriez dormir une nuit là-dessus avant de vous décider.

GREGERS

Il paraît que vous ne voulez pas de moi dans la maison, madame Ekdal.

GINA

Non, bon Dieu ! comment pouvez-vous le croire?

HJALMAR

Oui, c'est vraiment singulier de ta part, Gina.

(A Gregers.)

Mais, dis-moi, penses-tu donc à rester en ville pour le moment?

GREGERS, *mettant son pardessus.*

Oui, je pense maintenant rester ici.

HJALMAR

Mais pas chez ton père? Que comptes-tu faire, alors?

GREGERS

Oui, si je le savais,... je ne serais pas si mal en point. Mais quand on porte cette croix de s'appeler Gregers... « Gregers »... et de plus, « Werle » ; as-tu rien entendu de plus vilain?

HJALMAR

Oh ! je ne trouve pas du tout.

GREGERS

Fi ! Puh ! J'aurais envie de cracher à la figure de qui s'appelle ainsi. Mais quand on porte cette croix d'être Gregers... Werle en ce monde, comme je le suis...

HJALMAR, *riant.*

Ha-ha ! si tu n'étais pas Gregers Werle, que voudrais-tu être?

GREGERS

Si je pouvais choisir, je voudrais être un bon chien de chasse.

GINA

Un chien !

HEDVIG, *malgré elle.*

Oh ! non, alors !

GREGERS

Oui, un vrai chien extrêmement habile ; un qui plonge au fond pour prendre des canards sauvages qui vont mordre le varech dans la vase.

HJALMAR

Non, vrai, Gregers,... je ne comprends pas un mot de ce que tu dis là.

GREGERS

Oh ! non, ça n'a guère de sens non plus. Mais demain matin,... je déménage donc ici.

(A Gina.)

Je ne vous embarrasserai pas, car je fais tout moi-même.

(A Hjalmar.)

Pour le reste, nous en parlerons demain. Bonne nuit, madame Ekdal.

(Avec un signe de tête à Hedvig.)

Bonne nuit !

GINA

Bonne nuit, monsieur Werle.

HEDVIG

Bonne nuit.

HJALMAR, *qui vient d'allumer une bougie.*

Attends un peu ; il faut que je t'éclaire ; il fait sûrement noir dans l'escalier.

(Gregers et Hjalmar sortent par la porte d'entrée.)

GINA, *le regard fixe, son ouvrage sur ses genoux.*

N'est-ce pas bizarre, ce qu'il disait, qu'il voudrait être un chien?

HEDVIG

Je vais te dire, maman,... je crois que par là il voulait dire autre chose.

GINA

Qu'est-ce que ça pourrait être?

HEDVIG

Je ne sais pas ; mais c'était comme s'il avait voulu dire autre chose que ce qu'il disait... tout le temps.

GINA

Tu crois? Oui, c'était bizarre.

HJALMAR, *revient.*

La lampe brûlait encore.

(Il souffle la bougie et la pose.)

Ah ! enfin on peut avaler un morceau.

(Il se met à manger un morceau.)

Eh bien ! tu vois, Gina,... quand on se remue, on...

GINA

Se remuer, comment?

HJALMAR

Oui, car c'est heureux que nous ayons enfin loué la chambre. Et cela, pense donc,... à un homme comme Gregers,... un bon vieil ami.

GINA

Oui, je ne sais pas trop qu'en dire, moi.

HEDVIG

Oh ! maman, tu verras que ce sera très amusant.

HJALMAR

Comme tu es singulière. Tu étais impatiente de louer ; et maintenant ça ne te plaît pas.

GINA

Si, Ekdal ; si seulement ç'avait été à un autre, je... Mais que crois-tu que dira le négociant?

HJALMAR

Le vieux Werle? Ça ne le regarde pas.

GINA

Mais tu comprends bien qu'une nouvelle brouille est survenue entre eux, puisque le fils a quitté la maison. Tu sais bien comment sont entre eux les relations.

HJALMAR

Oui, c'est bien possible, mais...

GINA

Et maintenant le négociant croit peut-être que c'est toi qui as poussé son fils...

HJALMAR

Eh bien ! qu'il le croie tant qu'il voudra ! Le négociant Werle a fait énormément pour moi ; bien sûr !... je le reconnais. Mais ce n'est pas une raison pour me mettre indéfiniment dans sa dépendance.

GINA

Mais, cher Ekdal, cela peut retomber sur grand-père ;

peut-être va-t-il perdre le pauvre petit salaire qu'il a chez Graaberg?

HJALMAR

J'étais sur le point de dire : tant mieux ! N'est-ce pas humiliant pour un homme comme moi de voir son père blanchi par les ans travailler comme une bête de somme? Mais les temps seront bientôt révolus, je pense.

(Il prend encore une tartine.)

Si j'ai une tâche dans la vie, je la remplirai !

HEDVIG

Oh ! oui, père ! Fais-le !

GINA

Chut ! ne le réveille pas !

HJALMAR, *plus bas.*

Je la remplirai, dis-je. Le jour finira bien par venir, où... Et c'est pourquoi il est bon que nous ayons loué la chambre ; car ma position est ainsi plus indépendante. Et c'est ce qu'il faut, quand on a une tâche dans la vie.

(Il s'avance vers le fauteuil avec émotion.)

Pauvre vieux père aux cheveux blancs... Compte sur ton Hjalmar, va... Il a les épaules larges, lui ;... solides, en tout cas... Tu te réveilleras un beau jour pour voir...

(A Gina.)

Tu ne le crois peut-être pas?

GINA, *se lève.*

Si fait, je le crois ; mais tâchons d'abord de le mettre au lit.

HJALMAR

Oui, allons.

(Ils emportent le vieux avec précaution.)

ACTE III

(L'atelier de Hjalmar Ekdal. C'est le matin ; la lumière du jour entre par le toit en pente vitré ; le rideau est tiré.)

Hjalmar est assis à la table, occupé à retoucher une photographie; plusieurs autres sont devant lui. Un peu après, Gina, en chapeau et manteau, entre par la porte d'entrée; elle a au bras un panier à couvercle.

HJALMAR

Tu es déjà revenue, Gina?

GINA

Hé ! oui, il faut bien se dépêcher.

(Elle pose le panier sur une chaise et ôte son manteau et son chapeau.)

HJALMAR

Es-tu entrée chez Gregers?

GINA

Ah ! oui, j'y ai été. C'est du joli là-dedans. Il a fait du beau, à peine arrivé.

HJALMAR

Comment cela?

GINA

Oui, il voulait tout faire lui-même, il disait. Il devait donc aussi charger le poêle ; et il a fermé la clef du tuyau, en sorte que la chambre est toute enfumée. Ouf, ça puait là-dedans...

HJALMAR

Allons donc.

GINA

Mais il y a mieux ; c'est qu'il a voulu éteindre, et il a versé tout le pot à eau dans le poêle, si bien que le parquet est dégoûtant.

HJALMAR

C'est ennuyeux.

GINA

J'ai fait monter la femme du portier pour nettoyer ce qu'a fait ce cochon-là ; mais on ne pourra pas se tenir dans la chambre avant cet après-midi.

HJALMAR

Qu'est-ce qu'il est devenu en attendant?

GINA

Il est sorti un peu, il a dit.

HJALMAR

Je suis aussi entré chez lui un instant... après que tu es sortie.

GINA

Je t'ai entendu. Tu l'as invité à déjeuner.

HJALMAR

Rien qu'un petit déjeuner du matin, tu comprends. C'est le premier jour... ; nous ne pouvons guère éviter ça. Tu as bien quelque chose dans la maison.

GINA

Je tâcherai de trouver.

HJALMAR

Mais que ce ne soit pas trop juste. Car Relling et Molvik viendront aussi, je crois. J'ai rencontré Relling dans l'escalier, vois-tu, alors il m'a bien fallu...

GINA

Comment, nous aurons ces deux-là aussi?

HJALMAR

Mon Dieu,... deux de plus ou de moins, ça ne fait pas de différence.

LE VIEIL EKDAL, *ouvre sa porte et regarde.*

Écoute donc, Hjalmar...

(Apercevant Gina.)

Ah ! bon.

GINA

Vous voulez quelque chose, grand-père?

EKDAL

Oh ! non ; ça n'a pas d'importance. Hm !

(Il rentre chez lui.)

GINA, *prend son panier.*

Fais bien attention à lui, qu'il ne sorte pas.

HJALMAR

Oui, oui, je ferai attention... Écoute, Gina ; un peu de salade de hareng, ce serait très bien ; car Relling et Molvik ont dû faire la bombe cette nuit.

GINA

Pourvu qu'ils ne me tombent pas dessus trop tôt...

HJALMAR

Non, certainement pas ; prends ton temps.

GINA

Bien, bien ; et tu pourras travailler un peu en attendant.

HJALMAR

Je suis là au travail ! Je travaille tant que je peux !

GINA

Comme ça, tu en seras débarrassé, vois-tu.

(Elle sort avec le panier dans la cuisine.)
(Hjalmar reste un moment à badigeonner la photographie; il traîne et travaille à contre-cœur.)

EKDAL, *jette un coup d'œil circulaire, et dit à voix basse :*

Dis donc, es-tu pressé?

HJALMAR

Oui, je suis là à m'éreinter sur ces photographies...

EKDAL

Bien, bien, parbleu... du moment que tu es si pressé... Hm !

(Il rentre; la porte reste ouverte.)

HJALMAR, *continue un moment sans mot dire; puis il pose le pinceau et va jusqu'à la porte.*

Es-tu pressé, père?

EKDAL, *dans sa chambre, grommelant.*

Si tu es pressé, je suis pressé aussi. Hm !

HJALMAR

Bien, bien.

(Il retourne à son travail.)

EKDAL, *un peu après, reparaît à la porte.*

Hm ! tu sais, Hjalmar, je ne suis tout de même pas tellement pressé.

HJALMAR

Il me semble que tu étais en train d'écrire.

EKDAL

Graaberg ne peut-il pas attendre un jour ou deux, que diable? Il n'y va pas de la vie, je pense.

HJALMAR

Non, et tu n'es pas non plus un esclave.

EKDAL

Et puis, il y a l'autre chose, là dedans.

HJALMAR

Oui, justement. Tu veux y aller peut-être? Faut-il que je t'ouvre?

EKDAL

C'est pas de refus.

HJALMAR, *se lève.*

Comme ça, nous en serions débarrassés.

EKDAL

C'est ça, oui. Faut que ce soit fait pour demain matin. Car c'est bien demain? Hm?

HJALMAR

Parfaitement, c'est demain.

(Hjalmar et Ekdal font glisser chacun une moitié de la porte du fond. Le soleil matinal brille par les lucarnes; des pigeons volent çà et là; d'autres roucoulent sur les poutres; les poules caquètent par moments, plus loin dans le grenier.)

Voilà, tu peux entrer, père.

EKDAL, *entrant.*

Tu ne viens pas avec moi?

HJALMAR

Si, après tout... je crois presque...

(Apercevant Gina à la porte de la cuisine.)

Moi? Non, je n'ai pas le temps ; il faut que je travaille... Voyons, le mécanisme...

(Il tire une corde; un rideau descend, dont le bas est une bande de vieille toile à voile, et le haut, un morceau de filet de pêche. Le plancher du grenier n'est ainsi plus visible. Hjalmar revient à sa table.)

Voilà ; maintenant je vais bien pouvoir rester tranquille un moment.

GINA

Est-ce qu'il va encore fureter là dedans?

HJALMAR

Valait-il mieux, peut-être, qu'il courût en bas, chez madame Eriksen?

(Il s'assied.)

Veux-tu quelque chose? Tu disais...

GINA

Je voulais seulement demander si tu crois que nous pouvons mettre le couvert ici?

HJALMAR

Oui, personne ne s'est annoncé de si bonne heure?

GINA

Non, je n'attends personne autre que les fiancés qui doivent poser ensemble.

HJALMAR

Diable, que ne posent-ils ensemble un autre jour !

GINA

Non, cher Ekdal, je leur ai donné rendez-vous l'après-midi, pendant que tu dors.

HJALMAR

Bon, alors ça va. Oui, nous mangeons ici.

GINA

C'est ça, bien ; mais je ne suis pas pressée de mettre le couvert ; tu peux te servir de la table encore un moment.

HJALMAR

Oh ! tu vois bien que je me sers de la table tant que je peux.

GINA

Car tu seras libre ensuite, vois-tu.

(Elle rentre dans la cuisine. Court silence.)

EKDAL, *à la porte du grenier, derrière le filet.*

Hjalmar !

HJALMAR

Quoi?

EKDAL

Faudra déplacer le baquet, j'en ai peur.

HJALMAR

Oui, c'est ce que j'ai dit tout le temps.

EKDAL

Hm !... hm !... hm !

(Il s'éloigne de nouveau de la porte.)
(Hjalmar travaille un peu, regarde furtivement le grenier, se lève à demi.)
(Hedvig entre, venant de la cuisine.)

HJALMAR, *se rassied rapidement.*

Qu'est-ce que tu veux?

HEDVIG

Je voulais seulement venir près de toi, père.

HJALMAR, *au bout d'un moment.*

Il me semble que tu fouines partout. Viens-tu me surveiller, peut-être?

HEDVIG

Oh ! pas du tout.

HJALMAR

A quoi mère est-elle occupée maintenant?

HEDVIG

Oh ! mère est toute à la salade de hareng.

(Elle va jusqu'à la table.)

N'y a-t-il rien à quoi je puisse t'aider, père?

HJALMAR

Oh ! non. Il vaut mieux que je fasse tout ça moi-même,... tant que mes forces y suffiront... Il n'y a rien à craindre, Hedvig ; tant que ton père conservera la santé, il...

HEDVIG

Oh ! non, père ; ne dis pas de vilaines choses comme ça.

(Elle circule çà et là, s'arrête à la porte du fond et regarde dans le grenier.)

HJALMAR

Qu'est-ce qu'il est en train de faire, dis?

HEDVIG

Il y aura sûrement un nouveau chemin pour monter au baquet.

HJALMAR

Il ne pourra pas s'en tirer tout seul, jamais de la vie ! Et dire que je suis condamné à rester là... !

HEDVIG, *se dirige vers lui.*

Donne-moi le pinceau, père ; je sais faire ça.

HJALMAR

Des bêtises ; tu ne ferais que t'abîmer les yeux.

HEDVIG

Pas du tout. Donne le pinceau.

HJALMAR, *se levant.*

Enfin, ça ne va durer qu'une minute ou deux.

HEDVIG

Pfut ! qu'est-ce que ça peut faire, alors?

(Elle prend le pinceau.)

Voilà.

(Elle s'assied.)

Et voici le modèle.

HJALMAR

Mais ne t'abîme pas les yeux ! Tu m'entends ! Je ne veux pas de responsabilité ; il faut que tu prennes la responsabilité sur toi,... je te le dis.

HEDVIG, *retouchant.*

Oui, oui, je la prends.

HJALMAR

Tu es très adroite, Hedvig. Deux minutes seulement, tu comprends.

(Il se glisse par le coin du rideau dans le grenier. Hedvig est à son travail. On entend Ekdal et Hjalmar se disputer.)

HJALMAR, *apparaissant derrière le filet.*

Hedvig, passe-moi donc les tenailles qui sont sur les rayons. Et puis le marteau.

(Il se tourne vers l'intérieur.)

Si, tu vas voir, père. Laisse-moi d'abord te montrer quelle est mon idée.

(Hedvig a pris les outils et les lui glisse.)

Merci. Eh bien ! il était temps que j'arrive, tu sais.

(Il s'éloigne; bruit de marteau et de bavardage dans le grenier.)

(Hedvig reste debout à les regarder. Un moment après, on frappe à la porte d'entrée; elle n'y fait pas attention.)

GREGERS WERLE, *tête nue et sans pardessus, entre et s'arrête un instant à la porte.*

Hm... !

HEDVIG, *se retourne et va au-devant de lui.*

Bonjour. Entrez, je vous prie.

GREGERS

Merci.

(Il regarde vers le grenier.)

On dirait que vous avez des ouvriers dans la maison.

HEDVIG

Non, ce n'est que père et grand-père. Je vais les prévenir

GREGERS

Non, non, n'en faites rien ; j'attendrai plutôt un peu.

(Il s'assied sur le canapé.)

HEDVIG

Il y a un désordre...

(Elle veut enlever les photographies.)

GREGERS

Oh ! laissez donc. Ce sont des photographies qu'il faut mettre en état?

HEDVIG

Oui, un petit travail, pour aider père.

GREGERS

Il ne faut pas que je vous dérange.

HEDVIG

Oh ! non.

(Elle attire à soi les objets et se met au travail. Gregers la regarde sans mot dire.)

GREGERS

Le canard sauvage a-t-il bien dormi cette nuit?

HEDVIG

Oui, merci, je le crois.

GREGERS, *tourné vers le grenier.*

A la lumière du jour, l'aspect est tout autre qu'hier au clair de lune.

HEDVIG

Oui, ça peut varier beaucoup. Le matin, ce n'est pas comme l'après-midi ; et quand il pleut, ce n'est pas comme lorsqu'il fait beau.

GREGERS

Vous avez remarqué cela?

HEDVIG

Oui, car ça se voit.

GREGERS

Et vous tenez-vous volontiers là dedans, auprès du canard sauvage?

HEDVIG

Oui, quand il y a moyen, je...

GREGERS

Mais vous n'avez peut-être pas beaucoup de temps libre ; vous allez sans doute à l'école.

HEDVIG

Non, plus maintenant ; père craint que je m'abîme les yeux.

GREGERS

Bon, alors il vous donne lui-même des leçons.

HEDVIG

Père a promis de m'en donner ; mais il n'a pas encore eu le temps.

GREGERS

Mais n'y a-t-il donc personne pour s'occuper un peu de vous?

HEDVIG

Si, le licencié Molvig ; mais il n'est pas toujours... bien...

GREGERS

Est-ce qu'il est ivre?

HEDVIG

Pour sûr.

GREGERS

Alors, vous avez du temps de reste. Et là dedans, c'est sans doute comme un monde à part, là,... j'imagine.

HEDVIG

Tout à fait à part. Et il y a tant de choses merveilleuses.

GREGERS

Vraiment?

HEDVIG

Oui, il y a de grandes armoires avec des livres ; et beaucoup des livres ont des images.

GREGERS

Aha !

HEDVIG

Et puis il y a un vieux secrétaire avec des tiroirs et des abattants, et une grande pendule avec des personnages qui devraient s'avancer. Mais la pendule ne va plus.

GREGERS

Alors, le temps s'est arrêté là dedans... chez le canard sauvage.

HEDVIG

Oui. Et puis il y a de vieilles boîtes de couleurs et choses de ce genre ; et puis tous les livres.

GREGERS

Et vous les lisez, ces livres, n'est-ce pas?

HEDVIG

Oh ! oui, quand je peux. Mais la plupart sont en anglais, que je ne comprends pas. Mais alors, je regarde les images... Il y a un très grand livre qui s'appelle « Harrysons History of London » ; il a sûrement cent ans ; et il contient une énorme quantité d'images. En tête est représentée la mort avec un sablier, et une vierge. Ça, c'est vilain, je trouve. Mais après, il y a toutes les autres images avec des églises et des châteaux et des rues, et de grands vaisseaux qui vont sur la mer.

GREGERS

Mais, dites-moi, d'où tenez-vous toutes ces belles choses?

HEDVIG

Oh ! un vieux capitaine de bateau a autrefois habité ici, et les a rapportées chez lui. On l'appelait « le Hollandais volant ». Et c'est drôle ; car il n'était pas Hollandais.

GREGERS

Non?

HEDVIG

Mais il a fini par disparaître ; et tout ça est resté là.

GREGERS

Dites-moi, maintenant,... lorsque vous êtes là dedans à regarder des images, n'avez-vous pas envie de partir et de voir vous-même le vrai vaste monde?

HEDVIG

Oh ! non ! Je veux rester toujours ici chez nous et aider père et mère.

GREGERS

A mettre les photographies en état?

HEDVIG

Non, pas ça seulement. Surtout, je voudrais apprendre à graver des images comme celles qui sont dans les livres anglais.

GREGERS

Hm ! qu'est-ce que votre père dit de cela?

HEDVIG

Je crois que ça ne plaît pas à père ; car père a de drôles d'idées là-dessus. Songez donc, il dit qu'il faut que j'apprenne à tresser des corbeilles et à rempailler ! Mais je trouve que ça ne peut être rien de bon.

GREGERS

Oh ! non, je le trouve aussi.

HEDVIG

Mais père a raison quand il dit que si j'avais appris à tresser des paniers, j'aurais pu faire le nouveau panier pour le canard sauvage.

GREGERS

Vous auriez pu, oui ; et cela vous revenait aussi.

HEDVIG

Oui ; car c'est mon canard sauvage, à moi.

GREGERS

Justement.

HEDVIG

Oui ; il est à moi. Mais père et grand-père peuvent l'emprunter tant qu'ils veulent.

GREGERS

Vraiment. Et qu'est-ce qu'ils en font?

HEDVIG

Oh ! ils le soignent, font des arrangements pour lui, et ainsi de suite.

GREGERS

Je m'en doute ; car le canard sauvage est au tout premier rang là dedans.

HEDVIG

Oui, bien entendu ; car c'est un véritable oiseau sauvage ; et puis, il fait tant pitié ; il n'a personne à qui s'attacher, le pauvre.

GREGERS

Il n'a pas de famille, comme les lapins...

HEDVIG

Non. Les poules aussi, elles sont tant qui ont été poussins ensemble ; mais lui, il est complètement privé de tous les siens. Et puis, il y a cela de si étrange avec le canard sauvage. Personne ne le connaît ; et personne ne sait non plus d'où il vient.

GREGERS

Et il a été au fond des mers.

HEDVIG, *jette sur lui un coup d'œil, réprime un sourire, et demande :*

Pourquoi dites-vous : au fond des mers?

GREGERS

Comment devrais-je dire autrement?

HEDVIG

Vous pourriez dire au fond de la mer... ou au fond de l'eau.

GREGERS

Oh ! ne puis-je pas aussi bien dire au fond des mers?

HEDVIG

Oui, mais ça me paraît si drôle, quand les autres parlent du fond des mers.

GREGERS

Pourquoi cela? Dites-moi pourquoi.

HEDVIG

Non, je ne veux pas ; car c'est trop bête.

GREGERS

Oh ! sûrement non. Dites-moi pourquoi vous avez souri.

HEDVIG

C'est parce que, lorsqu'il m'arrive, comme ça,... tout d'un coup,... de penser à tout ce qui est là, il me semble toujours que la pièce et tout l'ensemble s'appelle « le fond des mers »... Mais c'est si bête.

GREGERS

Ce n'est pas bête du tout.

HEDVIG

Si, puisque ce n'est qu'un grenier.

GREGERS, *la regarde fixement.*

En êtes-vous bien sûre?

HEDVIG, *étonnée.*

Que c'est un grenier?

GREGERS

Oui, le savez-vous si sûrement?

(Hedvig se tait et le regarde bouche bée. Gina arrive de la cuisine avec le linge de table.)

GREGERS, *se levant.*

Je suis venu trop tôt.

GINA

Oh! il faut bien être quelque part; et ce sera bientôt prêt. Débarrasse la table, Hedvig.

(Hedvig débarrasse la table et Gina met le couvert pendant ce qui suit. Gregers s'assied dans le fauteuil et feuillette un album.)

GREGERS

J'apprends que vous savez retoucher, madame Ekdal.

GINA, *avec un regard de côté.*

Oui, je sais.

GREGERS

Ça s'est vraiment bien trouvé.

GINA

Comment cela?

GREGERS

Puisque Ekdal est devenu photographe.

HEDVIG

Maman sait aussi faire la photographie.

GINA

Oh! oui, il a bien fallu que j'apprenne le métier.

GREGERS

Alors, c'est vous, peut-être, qui dirigez les affaires?

GINA

Oui, quand Ekdal n'a pas le temps lui-même, je...

GREGERS

Il est sans doute très occupé de son vieux père, lui, je suppose.

GINA

Oui, et puis ce n'est pas l'affaire d'un homme comme Ekdal de tirer le portrait de n'importe qui.

GREGERS

C'est ce que je trouve aussi ; mais puisque enfin il a suivi cette voie...

GINA

Vous pouvez bien penser, monsieur Werle, que Ekdal n'est pas comme un des photographes ordinaires.

GREGERS

Enfin, tout de même...?

(Un coup de feu est tiré dans le grenier. Gregers sursaute.)

Qu'est-ce que c'est?

GINA

Aïe ! voilà qu'ils tirent encore.

GREGERS

Ils tirent aussi?

HEDVIG

Ils vont à la chasse.

GREGERS

Comment?

(A l'entrée du grenier.)

Tu vas à la chasse, Hjalmar?

HJALMAR, *de l'autre côté du filet.*

Tu es arrivé? Je ne savais pas ; je suis si occupé...

(A Hedvig.)

Et toi qui ne nous préviens pas !

(Il entre dans l'atelier.)

GREGERS

Tu tires des coups de feu dans le grenier?

HJALMAR, *montrant un pistolet à deux coups.*

Oh ! c'est seulement avec ça.

GINA

Oui, toi et grand-père, vous finirez par faire un malheur avec ce pissolet.

HJALMAR, *vexé.*

Je crois avoir déjà dit que cette arme s'appelle un pistolet.

GINA

Oh ! ce n'est pas beaucoup mieux, je trouve.

GREGERS

Alors, tu es devenu chasseur, toi aussi, Hjalmar?

HJALMAR

Rien qu'un peu de chasse au lapin de temps en temps. C'est surtout pour père, tu comprends.

GINA

Les hommes sont drôles ; il leur faut toujours de quoi se départir.

HJALMAR, *hargneux.*

Oui, c'est bien ça ; il nous faut toujours de quoi nous divertir.

GINA

Oui, c'est précisément ce que je dis.

HJALMAR

Enfin ! Hm !

(A Gregers.)

Oui, vois-tu ; et c'est une chance que le grenier soit situé de telle façon que personne ne peut entendre quand nous tirons.

(Il pose le pistolet sur le rayon supérieur de la bibliothèque.)

Ne touche pas au pistolet, Hedvig. L'un des canons est chargé ; souviens-t'en.

GREGERS, *regardant par le filet.*

Tu as aussi un fusil de chasse, je vois.

HJALMAR

C'est le vieux fusil de père. On ne peut plus tirer avec. Il y a quelque chose de détraqué au chien. C'est tout de même amusant de l'avoir ; car nous pouvons le démonter de temps en temps, le nettoyer, le graisser avec du suif et le revisser... Bien entendu, c'est surtout père qui s'occupe de ça.

HEDVIG, *auprès de Gregers.*

Maintenant vous pouvez bien voir le canard sauvage.

GREGERS

Je suis justement en train de le regarder. Il traîne un peu l'aile, il me semble.

HJALMAR

Ce n'est pas étonnant ; il a été blessé.

GREGERS

Et il traîne un peu la patte aussi, n'est-ce pas?

HJALMAR

Peut-être un tout petit peu.

HEDVIG

Oui, c'est la patte par où le chien l'a mordue.

HJALMAR

Mais à part cela il est intact ; et c'est vraiment curieux, pour une bête qui a reçu dans le corps une charge de plombs, et qui a été prise entre les dents d'un chien...

GREGERS, *avec un coup d'œil à Hedvig.*

... et qui a été au fond des mers... si longtemps.

HEDVIG, *souriant.*

Oui.

GINA, *mettant le couvert.*

L maudit canard sauvage, oui. On en fait, des embarras, pour il.

HJALMAR

Hm !... la table va être prête?

GINA

Oui, tout de suite. Hedvig, il faut venir m'aider.

(Gina et Hedvig sortent dans la cuisine.)

HJALMAR, *à mi-voix.*

Je crois qu'il vaut mieux que tu ne restes pas là à regarder père ; il n'aime pas ça.

(Gregers s'éloigne de la porte du grenier.)

Et je ferai bien de fermer avant que les autres arrivent..

(Il frappe des mains pour effrayer.)

Houche !... houche ! voulez-vous bien vous en aller !

(Il relève le rideau et fait glisser les portes.)

Ces mécaniques-là sont de mon invention. C'est vraiment très amusant d'avoir à s'occuper de ça et à le réparer quand ça se détraque. Et d'ailleurs c'est tout à fait nécessaire, vois-tu ; car Gina ne voudrait pas avoir des lapins et des poules dans l'atelier.

GREGERS

Non ; et c'est peut-être ta femme qui a la haute main ici?

HJALMAR

Je lui laisse en général le soin des affaires courantes ; car je peux ainsi me réfugier dans le salon et réfléchir à des choses plus importantes.

GREGERS

Quelles sont ces choses, Hjalmar?

HJALMAR

Je m'étonne que tu ne l'aies pas encore demandé. Ou bien peut-être n'as-tu pas entendu parler de la découverte?

GREGERS

La découverte? Non.

HJALMAR

Ah? Tu ne sais pas? Oh ! non, là-haut, dans les forêts et les déserts...

GREGERS

Tu as donc fait une découverte !

HJALMAR

Pas encore tout à fait ; mais j'y travaille. Tu penses bien que, lorsque j'ai résolu de me consacrer à la photographie, ce n'était pas pour tirer les portraits de gens quelconques.

GREGERS

Non, non, ta femme le disait aussi tout à l'heure.

HJALMAR

J'ai juré que, si je vouais mes forces à ce métier, je l'élèverais assez haut pour en faire à la fois un art et une science. Et alors j'ai décidé de faire cette curieuse découverte.

GREGERS

Et en quoi consiste cette découverte? A quoi vise-t-elle?

HJALMAR

Ah ! mon cher, il ne faut pas encore me demander ainsi des détails. Ça prend du temps, vois-tu. Et ne va pas croire que c'est la vanité qui me pousse. Certes, je ne travaille pas pour moi. Oh ! non, c'est le but de ma vie à quoi je pense nuit et jour.

GREGERS

Quel est donc ce but de ta vie?

HJALMAR

Oublies-tu le vieux aux cheveux d'argent?

GREGERS

Ton pauvre père ; oui, mais que peux-tu faire pour lui?

HJALMAR

Je peux rallumer son amour-propre éteint en relevant l'honneur et la dignité du nom d'Ekdal.

GREGERS

Alors c'est là le but de ta vie.

HJALMAR

Oui. Je veux sauver ce naufragé. Car il a fait naufrage aussitôt que la tempête a fondu sur lui. Pendant qu'ont eu lieu ces terribles enquêtes, il n'était plus lui-même. Le pistolet que voilà, tu sais,... celui dont nous nous servons pour tirer des lapins,... il a joué un rôle dans la tragédie de la famille Ekdal.

GREGERS

Le pistolet ! Vraiment?

HJALMAR

Lorsque le jugement a été prononcé, et qu'il allait être incarcéré,... il tenait le pistolet dans sa main...

GREGERS

Il tenait... !

HJALMAR

Oui ; mais il n'a pas osé. Il a été lâche. Il était déjà dégradé, avait l'âme à ce point aveulie. Oh ! peux-tu comprendre cela? Lui, un militaire, lui qui avait tué neuf ours, et qui descendait de deux lieutenants-colonels,... oui, l'un après l'autre, bien entendu... Peux-tu comprendre cela, Gregers?

GREGERS

Oui, je le comprends bien.

HJALMAR

Pas moi. Et le pistolet est de nouveau intervenu dans l'histoire de notre famille. Lorsqu'il avait revêtu le costume gris et qu'il était sous les verrous,... oh ! ce fut un temps effroyable pour moi, tu penses bien. J'avais les stores baissés à mes deux fenêtres. Quand je jetais un coup d'œil dehors, je voyais le soleil briller comme d'habitude. Je ne comprenais pas cela. Je voyais les gens aller dans la rue, rire et parler de choses indifférentes. Je ne comprenais pas cela. Il me semblait que toute vie aurait dû cesser comme pendant une éclipse de soleil.

GREGERS

J'ai aussi éprouvé ce sentiment à la mort de ma mère.

HJALMAR

A un pareil moment Hjalmar Ekdal a eu le pistolet contre sa propre poitrine.

GREGERS

Tu as pensé aussi à... !

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Mais tu n'as pas tiré?

HJALMAR

Non. Au dernier moment, j'ai triomphé de moi-même. J'ai continué à vivre. Mais tu peux penser quel courage il faut pour choisir la vie dans ces conditions.

GREGERS

Oui, ça dépend comment on le prend.

HJALMAR

Oui, évidemment. Mais c'était ainsi le mieux ; car maintenant je vais bientôt faire la découverte ; et alors le docteur Relling croit, comme moi, que père pourra être autorisé à reprendre l'uniforme.

GREGERS

Alors, c'est la question de l'uniforme qui le...?

HJALMAR

Oui, c'est là son plus ardent désir. Tu ne peux te faire une idée combien cela me fend le cœur pour lui. Toutes les fois que nous avons une petite fête de famille... comme l'anniversaire de notre mariage, à Gina et à moi, ou n'importe quel autre,... le vieux entre ici vêtu de son uniforme des jours heureux. Mais si l'on frappe à la porte d'entrée,... comme il n'ose pas se montrer à des étrangers,... il se sauve dans sa chambre aussi vite que ses vieilles jambes le lui permettent. C'est déchirant pour un cœur de fils d'assister à cela, vois-tu !

GREGERS

Vers quel moment, à peu près, penses-tu avoir achevé cette découverte?

HJALMAR

Non, grand Dieu, il ne faut pas me demander des détails tels que le temps. Une découverte, on n'en est pas soi-même tout à fait le maître. Cela dépend en grande partie de l'inspiration,... d'une intuition,... et il est presque impossible de calculer d'avance quand elle se produira.

GREGERS

Mais ça progresse, au moins?

HJALMAR

Bien sûr, ça progresse. Tous les jours je me démène avec la découverte ; elle m'absorbe. Chaque après-midi, après mon déjeuner, je m'enferme dans le salon, où je peux méditer tranquillement. Mais il ne faut pas me presser ; cela ne sert à rien ; c'est aussi l'avis de Relling.

GREGERS

Et tu ne trouves pas que tous ces aménagements, là, dans le grenier, te détournent et te dispersent trop?

HJALMAR

Non, non, non ; au contraire. Il ne faut pas dire cela. Je ne peux pas rester constamment obsédé par les mêmes pensées fatigantes. Il me faut un à-côté pour remplir l'attente. L'inspiration, l'intuition, vois-tu,... si elle vient, elle vient quand même.

GREGERS

Mon cher Hjalmar, je tends à croire que tu as un peu de la nature du canard sauvage.

HJALMAR

Du canard sauvage? Qu'entends-tu par là?

GREGERS

Tu as plongé et tu t'accroches aux varechs du fond.

HJALMAR

Tu penses peut-être au coup presque mortel qui a touché père à l'aile,... et moi aussi?

GREGERS

Pas précisément à cela. Je ne dirai pas que tu es mutilé ; mais tu es tombé dans un marais empoisonné, Hjalmar ; tu as dans le corps une maladie latente, et alors tu as plongé pour mourir dans l'obscurité.

HJALMAR

Moi? Mourir dans l'obscurité! Non, écoute, Gregers, finis-en avec de pareils contes.

GREGERS

Mais sois tranquille ; je saurai bien te repêcher. Car j'ai, moi aussi, un but de vie, maintenant,... depuis hier.

HJALMAR

Oui, c'est bien possible ; mais tu vas me laisser en dehors de ça. Je peux t'assurer que... à part ma tristesse bien explicable, naturellement,... je me trouve aussi bien qu'un homme peut le désirer.

GREGERS

Que tu le trouves, c'est aussi un effet du poison.

HJALMAR

Non, mon cher Gregers, ne parle plus de maladie et de poison ; je ne suis pas du tout habitué à ce genre de conversation ; chez moi on ne me parle jamais de choses sinistres.

GREGERS

Non, je n'ai pas de peine à le croire.

HJALMAR

Non, car ce n'est pas bon pour moi. Et il n'y a pas ici d'air marécageux, comme tu dis. Dans la maison du pauvre

photographe on est à l'étroit, je le sais bien..., et ma condition est médiocre. Mais je suis un inventeur, vois-tu,... et je suis également un soutien de famille. Cela m'élève au-dessus de ma position si mesquine... Ah ! voilà qu'elles apportent le déjeuner !

(Gina et Hedvig apportent des bouteilles de bière, un carafon d'eau-de-vie, des verres, etc. Au même moment Relling et Molvik arrivent par la porte d'entrée; ils sont tous deux sans chapeau ni pardessus; Molvik est en noir.)

GINA, *posant les objets sur la table.*

Bien, en voilà deux qui arrivent à point nommé.

RELLING

Molvik s'est imaginé qu'il sentait une odeur de salade de hareng, et il n'y avait pas moyen de le retenir... Bonjour pour la seconde fois, Ekdal.

HJALMAR

Gregers, je te présente le licencié Molvik ; le docteur... oui, Relling, tu le connais?

GREGERS

Oui, vaguement.

RELLING

Tiens, monsieur Werle fils. Oui, nous nous sommes pris aux cheveux, là-haut, à l'usine de Höydal. Vous venez de vous installer ici?

GREGERS

Je me suis installé ce matin.

RELLING

Et nous habitons au-dessous, Molvik et moi, vous aurez donc médecin et prêtre sous la main, si vous en avez besoin.

GREGERS

Merci, cela pourrait arriver, car hier, nous étions treize à table.

HJALMAR

Oh ! ne reviens pas encore à des sujets sinistres !

RELLING

Tu peux être tranquille, Ekdal ; ce n'est certes pas toi que cela concerne.

HJALMAR

Je veux l'espérer pour ma famille. Mais asseyons-nous, mangeons et buvons, et soyons gais.

GREGERS

Nous n'attendons pas ton père?

HJALMAR

Non, il veut prendre son repas chez lui, plus tard. Venez donc !

(Les hommes se mettent à table, mangent et boivent. Gina et Hedvig entrent et sortent, et font le service.)

RELLING

Molvik s'est donné une fameuse cuite hier, madame Ekdal.

GINA

Comment? Hier encore?

RELLING

Vous ne l'avez pas entendu, quand je suis rentré avec lui cette nuit?

GINA

Non, je n'ai rien entendu.

RELLING

Tant mieux ; car Molvik était dans un triste état cette nuit.

GINA

C'est vrai, Molvik?

MOLVIK

Passons l'éponge sur les incidents de la nuit. Cela ne relève pas de mon meilleur moi.

RELLING, *à Gregers.*

Ça le prend comme un caprice ; et alors il faut que je sorte faire la bombe avec lui. Car le licencié Molvik est démoniaque, voyez-vous.

GREGERS

Démoniaque?

RELLING

Molvik est démoniaque, oui.

GREGERS

Hm !

RELLING

Et les natures démoniaques ne sont pas faites pour marcher droit dans le monde ; il leur faut faire des crochets de temps en temps... Eh bien ! vous êtes donc toujours là-haut dans cette affreuse usine noire?

GREGERS

J'y ai été jusqu'à présent.

RELLING

Et avez-vous encaissé la créance que vous présentiez partout?

GREGERS

La créance?

(Il comprend.)

Ah, bien !

HJALMAR

Tu as encaissé des créances, Gregers?

GREGERS

Peuh ! Des bêtises.

RELLING

Oui, certes ; il s'en allait dans toutes les cabanes pauvres et présentait quelque chose qu'il appelait : « la créance de l'idéal. »

GREGERS

J'étais jeune alors.

RELLING

En cela vous avez raison ; vous étiez extrêmement jeune ; et la créance de l'idéal... vous ne l'avez jamais fait régler tant que j'ai été là-haut.

GREGERS

Depuis non plus.

RELLING

Bon, alors vous avez sans doute eu la sagesse d'en rabattre un peu le montant, je pense.

GREGERS

Jamais quand j'ai devant moi un homme digne de ce nom.

HJALMAR

Non, voilà qui me paraît très raisonnable... Un peu de beurre, Gina.

RELLING

Et un petit morceau de lard pour Molvik.

MOLVIK

Aïe, non, pas de lard !

(On frappe à la porte du grenier.)

HJALMAR

Ouvre, Hedvig ; père veut sortir.

(Hedvig va entr'ouvrir la porte; le vieil Ekdal entre avec une peau de lapin fraîchement écorché; elle ferme après lui.)

EKDAL

Bonjour messieurs. Fait bonne chasse aujourd'hui. En ai tiré un gros.

HJALMAR

Et tu l'as dépouillé avant que je vienne... !

EKDAL

Salé aussi. C'est bon, c'est tendre, cette chair de lapin ; et puis c'est doux ; un goût sucré. Bon appétit, messieurs.

(Il entre dans sa chambre.)

MOLVIK, *se lève.*

Excusez-moi... ; je ne peux pas... ; il faut que je descende au plus vite...

RELLING

Bois de l'eau gazeuse, malheureux !

MOLVIK

Oh !... oh !

(Il sort par la porte d'entrée.)

RELLING, *à Hjalmar.*

Vidons un petit verre pour le vieux chasseur.

HJALMAR, *trinque avec lui.*

Pour le sportsman au bord de la tombe, oui.

RELLING

Aux cheveux gris...

(Il boit.)

Oui, dis-moi,... est-ce des cheveux gris qu'il a, ou sont-ils blancs?

HJALMAR

C'est entre les deux ; d'ailleurs il n'en a plus beaucoup sur le crâne.

RELLING

Bah ! on fait aussi son chemin dans le monde avec une perruque. Oui, tu es au fond un homme heureux, Ekdal ; tu as ce beau but de vie qui réclame tes efforts...

HJALMAR

Et je trime aussi, tu peux me croire.

RELLING

Et puis tu as ton habile femme qui trottine si gentiment en pantoufles en se dandinant sur ses hanches, et te soigne et te dorlote.

HJALMAR

Oui, Gina...

(Il lui fait un petit signe de tête.)

tu es une bonne compagne sur le chemin de la vie.

GINA

Oh ! voulez-vous finir de bavarder sur mon compte.

RELLING

Et puis ton Hedvig, Ekdal !

HJALMAR, *ému.*

L'enfant, oui ! L'enfant avant tout. Hedvig, viens ici, près de moi.

(Il lui caresse les cheveux.)

Quel jour est-ce, demain?

HEDVIG, *le secouant.*

Oh ! non, il ne faut rien dire.

HJALMAR

Mon cœur saigne quand je pense que ce sera si peu de chose ; rien qu'une petite fête dans le grenier...

HEDVIG

Oh ! mais justement, ce sera charmant, ça !

RELLING

Et attends seulement que la magnifique découverte ait vu le jour, Hedvig !

HJALMAR

Oui, alors... alors tu verras... ! Hedvig, j'ai décidé d'assurer ton avenir. Tu seras à ton aise tant que tu vivras. Je demanderai quelque chose pour toi,... ceci ou cela. Ce sera le seul salaire du pauvre inventeur.

HEDVIG, *lui murmure, le bras autour de son cou.*

Oh ! cher, cher père !

RELLING, *à Gregers.*

Eh bien ! cela ne vous semble-t-il pas bon, pour changer, d'être assis à une table bien servie, au milieu d'une heureuse famille?

HJALMAR

Oui ; j'aime vraiment beaucoup ces heures passées à table.

GREGERS

Moi, pour ma part, je ne me sens pas bien dans l'air des marécages.

RELLING

L'air des marécages?

HJALMAR

Oh ! tu ne vas pas recommencer avec ces bêtises !

GINA

Dieu sait qu'il n'y a pas d'odeur de marécage ici, monsieur Werle ; car j'aère tous les jours.

GREGERS, *quittant la table.*

La puanteur dont je parle, vous ne la chassez sûrement pas.

HJALMAR

Puanteur !

GINA

Oui, qu'en dis-tu, Ekdal !

RELLING

Pardon,... ne serait-ce pas vous-même qui apportez la puanteur des mines de là-haut?

GREGERS

Cela vous ressemblerait assez d'appeler puanteur ce que j'apporte dans la maison.

RELLING, *allant vers lui.*

Écoutez, monsieur Werle fils, je vous soupçonne fort

d'avoir encore en poche la « créance de l'idéal » sans diminution.

GREGERS

C'est dans mon cœur que je l'ai.

RELLING

Bon, où que vous l'ayez, par le diable, je ne vous conseille pas de chercher à la recouvrer, tant que je suis là, moi.

GREGERS

Et si je le fais tout de même?

RELLING

Alors vous descendrez l'escalier la tête la première ; vous voilà prévenu.

HJALMAR, *se lève.*

Non, mais, Relling !

GREGERS

Oui, jetez-moi dehors, et...

GINA, *s'interposant.*

On ne vous laissera pas faire, Relling. Mais je dois vous dire, monsieur Werle, que vous qui avez fait tant de saletés avec votre poêle, vous ne devriez pas venir me parler de puanteur.

(On frappe à la porte d'entrée.)

HEDVIG

Maman, on frappe.

HJALMAR

Voilà ; nous allons aussi avoir la procession, maintenant !

GINA

Bon, je vais...

(Elle va ouvrir la porte, a un sursaut de surprise, et recule.)

Oh, là là !

(Le négociant Werle, en pelisse, fait un pas dans la salle.)

WERLE

Excusez-moi ; mais il paraît que mon fils habite ici.

GINA, *retenant sa respiration.*

Oui.

HJALMAR, *s'approche.*

Voulez-vous prendre la peine, monsieur le négociant,...

WERLE

Merci ; je voudrais seulement parler à mon fils.

GREGERS

Oui, qu'y a-t-il? Me voici.

WERLE

Je voudrais te parler dans ta chambre.

GREGERS

Dans ma chambre... bien...

(Il va pour sortir.)

GINA

Non, Dieu sait qu'elle n'est pas en état...

WERLE

Eh bien ! alors, sur le palier ; je voudrais te parler tête-à-tête.

HJALMAR

Vous pouvez le faire ici, monsieur le négociant. Viens au salon, Relling.

(Hjalmar et Relling sortent à droite; Gina emmène Hedvig dans la cuisine.)

GREGERS, *après un court silence.*

Eh bien ! nous voilà tête-à-tête.

WERLE

Tu as laissé tomber certains mots hier. Et comme tu t'es installé chez les Ekdal, je dois presque présumer que tu as quelque dessein contre moi.

GREGERS

J'ai dessein d'ouvrir les yeux de Hjalmar. Il faut qu'il voie sa situation telle qu'elle est. C'est tout.

WERLE

Est-ce là la tâche de ta vie, dont tu parlais hier?

GREGERS

Oui, tu ne m'en as pas laissé d'autre.

WERLE

Est-ce donc moi qui t'ai troublé l'esprit, Gregers.

GREGERS

Tu as troublé toute ma vie. Je ne pense pas à toute l'histoire de ma mère... Mais c'est à toi que je dois d'être poursuivi et rongé par une conscience bourrelée de remords.

WERLE

Aha ! c'est la conscience qui ne va pas.

GREGERS

J'aurais dû m'élever contre toi, quand des pièges ont été tendus au lieutenant Ekdal. J'aurais dû le mettre en garde ; car je me doutais bien de ce qui sortirait de là.

WERLE

Oui, à ce moment-là, tu aurais vraiment dû parler.

GREGERS

Je n'osais pas ; j'étais trop lâche et intimidé. J'avais de toi une crainte indicible... dans ce temps-là, et longtemps après.

WERLE

Cette crainte est passée maintenant, à ce qu'il me semble.

GREGERS

Heureusement. Le mal causé au vieil Ekdal tant par moi que... par d'autres, est irréparable ; mais je peux libérer Hjalmar de tout le mensonge où il est en train de sombrer.

WERLE

Crois-tu que tu ferais ainsi une bonne action?

GREGERS

J'en suis convaincu.

WERLE

Tu penses peut-être que le photographe Ekdal est homme à te remercier pour un pareil service d'ami?

GREGERS

Oui ! Il est homme à cela.

WERLE

Hm !... nous verrons.

GREGERS

Et de plus... si je dois continuer à vivre, il faut que je cherche à guérir ma conscience malade.

WERLE

Elle ne guérira jamais. Ta conscience a été maladive dès le temps de ton enfance. C'est un héritage de ta mère, Gregers ;... c'est le seul héritage qu'elle t'ait laissé.

GREGERS, *avec un demi-sourire de mépris.*

Tu n'as pas encore pu digérer ton erreur de calcul, quand tu as cru que tu aurais une fortune avec elle.

WERLE

N'entrons pas dans des questions à côté... Tu as donc la ferme intention d'amener le photographe Ekdal sur une voie que tu crois la bonne?

GREGERS

J'ai cette ferme intention.

WERLE

Alors j'aurais pu me dispenser de monter ici. Car il est sans doute inutile de te demander si tu veux rentrer chez moi?

GREGERS

Non.

WERLE

Et tu n'entres sans doute pas non plus dans la firme?

GREGERS

Non.

WERLE

Bien. Mais comme je vais me remarier, l'avoir sera partagé entre nous.

GREGERS, *vite.*

Non, je ne veux rien.

WERLE

Tu ne veux pas?

GREGERS

Non, je n'ose pas pour ma conscience.

WERLE, *au bout d'un moment.*

Retourneras-tu à l'usine?

GREGERS

Non, je me considère comme ayant quitté ton service.

WERLE

Mais qu'est-ce que tu vas faire, alors?

GREGERS

Remplir la tâche de ma vie ; rien d'autre.

WERLE

Bon, mais ensuite? De quoi vivras-tu?

GREGERS

J'ai mis un peu d'argent de côté sur mes appointements.

WERLE

Jusqu'où cela te mènera-t-il !

GREGERS

Je pense que cela mènera jusqu'au bout de mon temps.

WERLE

Que veux-tu dire?

GREGERS

Je ne réponds plus.

WERLE

Adieu donc, Gregers.

GREGERS

Adieu.

(Le négociant Werle sort.)

HJALMAR, *jetant un coup d'œil.*

Il est parti?

GREGERS

Oui.

(Hjalmar et Relling entrent. Gina et Hedvig aussi, venant de la cuisine.)

RELLING

Voilà un déjeuner qui s'en est allé en eau de boudin.

GREGERS

Habille-toi, Hjalmar ; tu vas faire avec moi une longue promenade.

HJALMAR

Volontiers. Qu'est-ce qu'il voulait, ton père? S'agissait-il de moi?

GREGERS

Viens toujours. Il faut que nous causions un peu. Je vais mettre mon pardessus.

(Il sort par la porte d'entrée.)

GINA

Tu ne devrais pas sortir avec lui, Ekdal.

RELLING

Non, n'y va pas ; reste où tu es.

HJALMAR, *prenant son chapeau et son manteau.*

Comment ! Quand un ami de jeunesse éprouve le besoin de s'ouvrir à moi seul à seul... !

RELLING

Mais, que diable,... ne comprends-tu pas que cet homme est fou, timbré, détraqué !

GINA

Oui, tu entends. Sa mère avait aussi de pareilles crises physiques parfois.

HJALMAR

Il a d'autant plus besoin de l'œil vigilant d'un ami.

(A Gina.)

Que le dîner soit prêt de bonne heure. Adieu jusque-là.

(Il sort par la porte d'entrée.)

RELLING

Quel malheur que cet homme-là ne soit pas descendu en enfer dans une des mines de Höydal !

GINA

Bon Dieu,... pourquoi dites-vous ça?

RELLING, *grommelant.*

Ah ! oui, j'ai mes idées là-dessus.

GINA

Croyez-vous que le jeune monsieur Werle est vraiment fou?

RELLING

Non, malheureusement ; il n'est pas plus fou que ne le sont les gens, d'habitude. Mais il a sûrement une maladie dans le corps.

GINA

Qu'est-ce qu'il a, qui ne va pas?

RELLING

Je vais vous le dire, madame Ekdal. Il souffre d'une fièvre de justice aiguë.

GINA

Une fièvre de justice?

HEDVIG

C'est une maladie, cela?

RELLING

Oui, oui ; c'est une maladie nationale ; mais elle est seulement sporadique.

(Avec un signe de tête à Gina.)

Merci pour le déjeuner.

(Il sort par la porte d'entrée.)

GINA, *rôdant avec agitation dans la pièce.*

Non, ce Gregers Werle,... il a toujours été un vilain moineau.

HEDVIG, *debout près de la table, la regarde d'un air scrutateur.*

Voilà qui me paraît singulier.

ACTE IV

(L'atelier de Hjalmar Ekdal. On vient de prendre une photographie ; un appareil couvert d'une étoffe, un pied à coulisses, deux chaises, une console, etc., sont au milieu de la pièce. Éclairage d'après-midi ; le soleil va bientôt disparaître ; un peu plus tard le jour commence à décliner.)

GINA, *debout à la porte d'entrée ouverte, une petite boîte et une plaque mouillée à la main, parle à des personnes qui sont dehors.)*

GINA

Oui, vous pouvez y compter. Quand je promets, je tiens. La première douzaine sera prête lundi... Adieu, adieu.

(On entend des pas descendre l'escalier. Gina ferme la porte, et glisse la plaque dans la boîte, qu'elle met dans l'appareil recouvert.)

HEDVIG, *arrivant de la cuisine.*

Ils sont partis?

GINA

Oui, Dieu merci, je suis enfin débarrassée d'eux.

HEDVIG

Mais comprends-tu que père ne soit pas rentré encore?

GINA

Es-tu sûre qu'il n'est pas en bas chez Relling?

HEDVIG

Non, il n'y est pas. J'ai couru tout à l'heure par l'escalier de service et j'ai demandé.

GINA

Et le repas qui va être froid.

HEDVIG

Oui, pense donc,... père qui fait toujours si attention à rentrer pour le dîner !

GINA

Oh ! il ne va pas tarder, tu vas voir.

HEDVIG

Oh ! s'il pouvait arriver ; car je trouve que tout est devenu si singulier.

GINA, *criant.*

Le voilà !

(Hjalmar entre par la porte d'entrée.)

HEDVIG, *allant à sa rencontre.*

Père ! Oh ! comme nous t'avons attendu !

GINA, *jetant sur lui un coup d'œil.*

Tu es resté bien longtemps absent, Ekdal.

HJALMAR, *sans la regarder.*

Je suis resté un peu longtemps, oui.

(Il ôte son pardessus; Gina et Hedvig veulent l'aider; il les repousse.)

GINA

As-tu peut-être dîné avec Werle?

HJALMAR, *accrochant son manteau.*

Non.

GINA, *se dirigeant vers la porte de la cuisine.*

Alors je vais t'apporter le dîner.

HJALMAR

Non, laisse. Je ne mangerai pas maintenant.

HEDVIG, *s'approchant de lui.*

Tu ne vas pas bien, père?

HJALMAR

Bien? Oh! si, pas trop mal. Nous avons fait une promenade fatigante, Gregers et moi.

GINA

Tu n'aurais pas dû, Ekdal; car tu n'en as pas l'habitude.

HJALMAR

Hm! il y a tant de choses en ce monde auxquelles un homme doit s'habituer.

(Il marche un peu, çà et là.)

Quelqu'un est-il venu, pendant que j'étais sorti?

GINA

Rien que les deux fiancés.

HJALMAR

Pas de nouvelles commandes?

GINA

Non, pas aujourd'hui.

HEDVIG

Il en viendra demain, père, tu verras.

HJALMAR

Ah ! je le voudrais bien ; car demain, je compte me mettre à l'ouvrage pour tout de bon.

GINA

Demain ! Mais ne songes-tu pas quel jour c'est, demain?

HJALMAR

Ah ! oui, c'est vrai... Oui, eh bien ! après-demain, alors. Désormais je veux tout faire moi-même ; je veux prendre tout le travail sur moi.

GINA

Non, mais à quoi ça t'avancera-t-il, Ekdal? A te rendre la vie maussade, voilà tout. Je suffis bien à la photographie, moi ; et tu continueras à t'occuper de la découverte.

HEDVIG

Et du canard sauvage, père,... et les poules et les canards et...

HJALMAR

Ne me parle pas de ces niaiseries ! A partir de demain je ne mettrai plus jamais les pieds dans le grenier.

HEDVIG

Mais, père, tu m'as promis que demain il y aurait une collation...

HJALMAR

Hm ! c'est vrai. Eh bien ! à partir d'après-demain. Ce maudit canard sauvage, j'aurais envie de lui tordre le cou !

HEDVIG, *criant.*

Le canard sauvage !

GINA

A-t-on jamais vu !

HEDVIG, *le secouant.*

Non, mais, père,... le canard sauvage est à moi !

HJALMAR

Aussi je ne le fais pas. Je n'ai pas le cœur à le faire,... je ne l'ai pas à cause de toi, Hedvig. Mais, au fond de moi-même, je sens que je devrais le faire. Je ne devrais pas supporter sous mon toit une créature qui a été dans ces mains-là.

GINA

Mais, mon Dieu, parce que grand-père l'a reçu de cet affreux Pettersen, ce n'est...

HJALMAR, *allant et venant.*

Il y a certains droits... Comment les appeler? Je dirai... les droits de l'idéal,... certaines exigences qu'un homme ne peut pas négliger sans exposer son âme.

HEDVIG, *le suivant.*

Mais songe donc, le canard sauvage,... le canard sauvage !

HJALMAR, *s'arrêtant.*

Puisque je te dis que je l'épargne... à cause de toi. On ne lui touchera pas un cheveu de... ; enfin, bref, je l'épargne. Il y a d'ailleurs de plus grandes tâches à entreprendre, que celle-là. Mais tu devrais maintenant sortir un peu, comme d'habitude, Hedvig ; le jour a baissé comme il te convient.

HEDVIG

Non, je n'ai pas envie de sortir maintenant.

HJALMAR

Si, fais-le ; il me semble que tes yeux clignotent ; ce n'est pas bon pour toi, toutes ces vapeurs qu'il y a ici. L'air est épais sous ce toit.

HEDVIG

Bien, bien, alors je cours par l'escalier de service et je remonte dans un moment. Mon manteau et mon chapeau...? Oh ! ils sont dans ma chambre. Père,... tu ne feras pas de mal au canard sauvage, pendant que je serai sortie.

HJALMAR

On ne lui arrachera pas une plume de la tête.

(Il la serre contre lui.)

Toi et moi, Hedvig,... nous deux... ! Allons, va, va.

(Hedvig fait un signe de tête à ses parents et sort par la cuisine.)

HJALMAR, *va et vient sans lever les yeux.*

Gina.

GINA

Oui?

HJALMAR

A partir de demain... ou, disons, d'après-demain... j'ai bien envie de tenir moi-même le livre de ménage.

GINA

Tu veux aussi tenir le livre de ménage?

HJALMAR

Oui, ou du moins me rendre compte des revenus.

GINA

Oh ! Dieu nous soit en aide, ce sera bientôt fait.

HJALMAR

On ne le croirait pas ; car il me semble que tu fais durer l'argent un temps singulièrement long.

(Il s'arrête et la regarde.)

Comment ça se fait-il?

GINA

C'est parce que Hedvig et moi avons besoin de si peu.

HJALMAR

Est-il vrai que père est si largement payé pour la copie qu'on lui donne à faire chez le négociant Werle?

GINA

Je ne sais pas si c'est largement payé. Je ne connais pas le prix de ces choses-là.

HJALMAR

Enfin, que reçoit-il à peu près? Dis-moi-le!

GINA

Ça varie beaucoup ; ça doit faire à peu près ce qu'il nous coûte, avec un peu d'argent de poche.

HJALMAR

Ce qu'il nous coûte. Et tu ne me l'avais pas dit !

GINA

Non, je ne pouvais pas ; tu étais si content de croire qu'il recevait tout de toi.

HJALMAR

Et il le reçoit du négociant Werle !

GINA

Hé ! oui, le négociant a de quoi, lui.

HJALMAR

Allume-moi la lampe !

GINA, *allumant.*

Et puis, nous ne pouvons pas savoir si c'est le négociant lui-même ; ça peut bien être Graaberg.

HJALMAR

Pourquoi parles-tu de Graaberg? Pourquoi ce faux-fuyant?

GINA

Je ne sais pas ; je me disais seulement...

HJALMAR

Hm !

GINA

Ce n'est pas moi qui ai procuré à grand-père ces écritures. C'est Berta, quand elle venait chez nous.

HJALMAR

Il me semble que ta voix tremble.

GINA, *pose l'abat-jour.*

Ma voix tremble?

HJALMAR

Tes mains aussi. N'est-il pas vrai?

GINA, *fermement.*

Dis-moi nettement, Ekdal. Qu'est-ce qu'il t'a raconté sur moi?

HJALMAR

Est-il vrai,... peut-il être vrai que... qu'il y ait eu quelque chose entre toi et le négociant Werle, quand tu servais dans sa maison?

GINA

Ce n'est pas vrai. Non, pas alors. Le négociant me poursuivait de ses assiduités ; ça, c'est exact. Et madame a cru que j'avais cédé ; elle a fait un terrible boucan, et elle m'a battue et m'a tiré les cheveux ; oui, elle a fait cela ;... et alors j'ai quitté la maison.

HJALMAR

Mais ensuite?

GINA

Oui, alors je suis rentrée chez nous. Et ma mère... elle n'était pas aussi bien que tu l'as cru, Ekdal ; et elle n'a cessé de me parler d'une chose et d'une autre ; car le négociant était alors devenu veuf.

HJALMAR

Et alors?

GINA

Oui, il vaut mieux que tu le saches. Il n'a pas eu de cesse avant d'être parvenu à ses fins.

HJALMAR, *joignant les mains.*

Et c'est la mère de mon enfant ! Comment as-tu pu me cacher ça !

GINA

Oui, c'est le tort que j'ai eu ; j'aurais dû te le dire depuis longtemps.

HJALMAR

Tu aurais dû me le dire tout de suite ;... j'aurais su quelle femme tu étais.

GINA

Mais m'aurais-tu épousée tout de même?

HJALMAR

Comment peux-tu le supposer !

GINA

Non ; et c'est pourquoi je ne pouvais rien te dire dans ce temps-là. Car je t'aimais très fort, tu le sais bien. Et je ne pouvais pas faire mon propre malheur.

HJALMAR, *circulant.*

Et c'est la mère de mon Hedvig ! Et savoir que tout ce que j'ai ici sous les yeux...

(Il donne un coup de pied dans une chaise.)

... tout mon foyer... je le dois à un prédécesseur favorisé ! Oh ! ce négociant Werle, quel séducteur !

GINA

Regrettes-tu les quatorze ou quinze ans que nous avons vécus ensemble?

HJALMAR, *s'arrêtant devant elle.*

Dis-moi si chaque jour, chaque heure, tu n'as pas regretté ce tissu de réticences, dont, comme une araignée, tu m'as enveloppé? Réponds à cela. N'as-tu vraiment pas été accablée de remords?

GINA

Oh ! mon cher Ekdal, j'avais bien assez à penser, avec la maison et toute la besogne quotidienne...

HJALMAR

Tu ne jettes donc jamais un regard d'examen sur ton passé !

GINA

Non, pardieu, j'avais presque oublié ces vieilles histoires.

HJALMAR

Oh ! ce calme engourdi, apathique ! Il y a là quelque chose de révoltant. Songe donc,... pas même de repentir !

GINA

Mais dis-moi, maintenant, Ekdal,... que serait-il advenu de toi, si tu n'avais pas eu une femme comme moi?

HJALMAR

Une femme comme... !

GINA

Oui, car j'ai toujours été un peu plus nette et positive que toi. Ça se comprend, du reste ; j'ai deux ans de plus.

HJALMAR

Ce qu'il serait advenu de moi !

GINA

Car tu étais en train de mal tourner, dans le temps où tu m'as rencontrée ; ça, tu ne peux pas dire le contraire.

HJALMAR

C'est là ce que tu appelles mal tourner? Oh ! tu ne comprends pas ce qu'éprouve un homme dans la douleur et le désespoir ;... surtout un homme qui a mon tempérament fougueux.

GINA

Non, non, c'est bien possible, ça. Mais je n'y fais pas du tout allusion non plus ; car tu es devenu tout de suite un bien brave homme, dès que tu as eu maison et foyer... Et c'était devenu si gentil et agréable chez nous ; et nous allions bientôt commencer, Hedvig et moi, à faire un peu de frais pour notre nourriture et notre toilette.

HJALMAR

Dans le marais des réticences, oui.

GINA

Oh! l'affreux individu, qui s'est introduit dans cette maison!

HJALMAR

Moi aussi, je trouvais qu'on était bien au foyer. C'était une illusion. Comment aurai-je maintenant le ressort nécessaire pour amener la découverte au monde de la réalité? Peut-être mourra-t-elle avec moi ; et alors, c'est ton passé, Gina, qui l'aura tuée.

GINA, *sur le point de pleurer.*

Non, il ne faut pas dire ça, Ekdal. Moi qui, toujours, n'ai rien voulu faire que pour ton bien.

HJALMAR

Je le demande,... que reste-t-il du rêve du père de famille? Quand j'étais étendu sur le canapé du salon, et méditais sur la découverte, je me doutais bien qu'elle absorberait mes dernières forces. Je sentais bien que le jour où je tiendrais le brevet,... ce jour-là serait... mon jour d'adieu. Et c'était mon rêve que tu resterais alors la veuve fortunée du défunt inventeur.

GINA, *essuyant ses yeux.*

Non, ne dis pas ça, Ekdal. Dieu fasse que je ne voie jamais le jour où je serais veuve!

HJALMAR

Oh! qu'importe. Maintenant tout est fini quand même. Tout!

(Gregers Werle ouvre avec précaution la porte d'entrée, et regarde.)

GREGERS

Puis-je entrer?

HJALMAR

Oui, arrive.

GREGERS, *s'avance avec un visage rayonnant, les mains tendues.*

Eh bien, chers amis... !

(Il les regarde tour à tour et chuchote à Hjalmar :)

Ce n'est donc pas fait encore?

HJALMAR, *à voix haute.*

C'est fait.

GREGERS

C'est fait?

HJALMAR

J'ai vécu l'heure la plus amère de ma vie.

GREGERS

Mais aussi la plus noble, je pense.

HJALMAR

Enfin, pour le moment, nous sommes quittes de cela.

GINA

Dieu vous pardonne, monsieur Werle.

GREGERS, *très étonné.*

Mais je ne comprends pas ceci.

HJALMAR

Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

GREGERS

Une si grande explication,... une explication sur laquelle doit être fondée une existence nouvelle,... une existence, une vie commune, en toute vérité, sans la moindre réticence.

HJALMAR

Oui, je sais ; je sais très bien.

GREGERS

Je me sentais si assuré qu'à mon entrée je serais tout de suite frappé par une radieuse transfiguration de l'époux et de l'épouse. Et je ne vois que cette lourde, morne, sombre...

GINA

Bien, voilà.

(Elle enlève l'abat-jour.)

GREGERS

Vous ne pouvez pas me comprendre, madame Ekdal. Non, non ; à vous il faudra sans doute du temps pour... Mais toi, Hjalmar? Tu as dû t'élever à des vues plus hautes à la suite de cette grande explication.

HJALMAR

Oui, naturellement. C'est-à-dire,... dans une certaine mesure.

GREGERS

Car rien au monde peut-il être comparé avec la joie de pardonner à une pécheresse et de l'élever à soi par l'amour?

HJALMAR

Crois-tu qu'un homme se remet si vite après avoir avalé un si amer breuvage?

GREGERS

Non, pas un homme ordinaire ; c'est possible. Mais un homme comme toi... !

HJALMAR

Oui, mon Dieu, je sais bien. Mais il faut me stimuler, Gregers. Il faudra du temps, vois-tu.

GREGERS

Tu as beaucoup du canard sauvage en toi, Hjalmar.

(Relling est entré par la porte du palier.)

RELLING

Tiens ; il est encore question de le canard sauvage?

HJALMAR

Oui, le trophée de chasse blessé à l'aile, du négociant Werle.

RELLING

Du négociant Werle...? C'est de lui que vous parlez?

HJALMAR

De lui et... de nous autres.

RELLING, *à mi-voix à Gregers.*

Je voudrais vous voir au diable !

HJALMAR

Qu'est-ce que tu dis?

RELLING

J'exprime le vif désir que ce charlatan retourne chez lui. S'il reste ici, il est homme à vous démolir tous les deux.

GREGERS

Ces deux-là ne seront pas démolis, monsieur Relling. Je ne dirai rien de Hjalmar. Lui, nous le connaissons. Mais elle aussi a sûrement au fond de sa nature une loyauté, une probité...

GINA, *sur le point de pleurer.*

Vous n'aviez, alors, qu'à me laisser passer pour ce que j'étais.

RELLING, *à Gregers.*

Est-il indiscret de vous demander ce que c'est, au juste, que vous venez faire dans cette maison?

GREGERS

Je veux fonder une véritable union conjugale.

RELLING

Vous ne trouvez donc pas que le ménage d'Ekdal soit assez bon, tel qu'il est?

GREGERS

C'est sûrement un aussi bon ménage que des quantités d'autres, malheureusement. Mais il n'est pas encore une véritable union.

HJALMAR

Tu n'as jamais tenu compte des droits de l'idéal, toi, Relling.

RELLING

Sornettes, mon garçon!... Permettez, monsieur Werle; combien... comme ça, à vue de nez... combien de véritables unions avez-vous vues en votre vie?

HJALMAR

Je ne crois pas en avoir vu une seule.

RELLING

Moi non plus.

GREGERS

Mais j'ai vu d'innombrables ménages du genre opposé. Et j'ai eu l'occasion de voir de près ce qu'un pareil ménage peut causer de dégâts dans un couple humain.

HJALMAR

Tout le fondement moral d'un homme peut s'écrouler sous lui ; c'est là ce qui est terrible.

RELLING

Oui, je n'ai jamais été marié à proprement parler ; je ne peux donc pas me prononcer là-dessus. Mais ce que je sais, c'est que le mariage comporte aussi l'enfant. Et l'enfant, il faut que vous le laissiez en paix.

HJALMAR

Oh !... Hedvig ! Ma pauvre Hedvig !

RELLING

Oui, veuillez laisser Hedvig en dehors de tout cela. Vous deux, vous êtes adultes, tous les deux ; vous pouvez, pardieu, fouiller et barboter dans vos histoires, si ça vous fait plaisir. Mais Hedvig, il faut être prudent avec elle ; sans quoi vous pouvez attirer un malheur sur sa tête.

HJALMAR

Un malheur !

RELLING

Oui, ou bien elle peut l'attirer sur elle-même... et peut-être sur d'autres aussi.

GINA

Mais comment pouvez-vous le savoir, Relling?

HJALMAR

Il n'y a tout de même pas de danger prochain pour ses yeux?

RELLING

Ceci n'a rien à voir avec les yeux. Mais Hedvig est à un âge difficile. Elle peut inventer n'importe quoi d'absurde.

GINA

Oui, songez donc !... c'est bien ce qu'elle fait ! Elle s'est mise à faire un vilain remue-ménage dans le charbon de la cuisine. Elle appelle ça jouer à l'incendie. J'ai souvent peur qu'elle ne mette le feu à la maison.

RELLING

Voyez-vous ; je savais bien.

GREGERS, *à Relling.*

Mais comment expliquez-vous cela?

RELLING, *d'un ton bourru.*

C'est l'âge ingrat, mon bon.

HJALMAR

Tant que l'enfant m'a encore... ! Tant que je suis de ce monde... !

(On frappe à la porte.)

GINA

Chut ! Ekdal ; il y a du monde sur le palier.

(Elle crie.)

Entrez !

(Mme Sörby, en manteau, entre.)

MADAME SÖRBY

Bonsoir.

GINA, *allant à sa rencontre.*

Non, c'est toi, Berta !

MADAME SÖRBY

Mais oui, c'est moi. Mais je dérange, peut-être?

HJALMAR

Non, pas du tout ; un messager de la maison qui...

MADAME SÖRBY, *à Gina.*

Franchement, j'avais espéré ne pas rencontrer tes hommes chez toi à cette heure-ci ; et je suis montée pour causer un peu avec toi et te dire adieu.

GINA

Ah? Tu vas partir?

MADAME SÖRBY

Oui, demain matin ;... pour Höydal. Monsieur Werle est parti cet après-midi.

(A Gregers, négligemment.)

J'ai à vous dire bien des choses de sa part.

GINA

Ah ! vraiment... !

HJALMAR

Alors monsieur Werle est parti? Et vous allez le rejoindre?

MADAME SÖRBY

Oui, qu'en dites-vous, Ekdal?

HJALMAR

Je dis : Prenez garde !

GREGERS

Je vais t'expliquer. Mon père épouse madame Sörby.

HJALMAR

Il l'épouse !

GINA

Vraiment, Berta ; ça s'est fait, enfin !

RELLING, *avec un léger tremblement dans la voix.*

Non, ça ne peut pas être vrai?

MADAME SÖRBY

Si, mon cher Relling, c'est parfaitement vrai.

RELLING

Vous voulez vous remarier?

MADAME SÖRBY

Oui, cela va se faire. Werle a la dispense des bans, et nous fêterons discrètement la noce là-haut, à l'usine.

GREGERS

Je vous adresse donc mes vœux, en bon beau-fils.

MADAME SÖRBY

Je vous remercie, si c'est de bon cœur. Et j'espère que ce sera pour le bonheur de Werle et le mien.

RELLING

Vous pouvez l'espérer en toute confiance. Le négociant Werle ne se saoule jamais,... que je sache, et il n'a sûrement pas non plus l'habitude de battre ses femmes, ainsi que le faisait feu le vétérinaire.

MADAME SÖRBY

Oh ! laissez donc Sörby reposer en paix. Il avait bien ses bons côtés, lui aussi.

RELLING

Monsieur Werle en a qui sont meilleurs, je pense.

MADAME SÖRBY

En tout cas, il n'a pas gaspillé ce qui était le meilleur en lui. L'homme qui fait cela doit en subir les conséquences.

RELLING

Ce soir, je sortirai avec Molvik.

MADAME SÖRBY

Vous ne devriez pas, Relling. N'en faites rien ;... je vous en prie.

RELLING

On ne peut pas empêcher ça.

(A Hjalmar.)

Si tu veux en être, viens.

GINA

Non, merci. Ekdal ne va pas dans des fourbis pareils.

HJALMAR, *hargneux, à mi-voix.*

Oh ! tais-toi !

RELLING

Adieu, madame... Werle.

(Il sort par la porte d'entrée.)

GREGERS, *à Mme Sörby.*

Il semble que vous et le docteur Relling vous vous connaissez assez intimement.

MADAME SÖRBY

Oui, nous avons été liés pendant bien des années. Il fut même un temps où cela aurait pu aller loin entre nous.

GREGERS

Il est heureux pour vous qu'il n'en ait rien été.

MADAME SÖRBY

Oui, vous pouvez le dire. Mais je me suis toujours bien gardée de suivre des caprices. Une femme ne peut d'ailleurs pas.

GREGERS

N'avez-vous pas la moindre crainte que je donne vent à mon père de cette vieille connaissance?

MADAME SÖRBY

Vous pensez bien que je lui en ai parlé moi-même.

GREGERS

Vraiment?

MADAME SÖRBY

Votre père sait dans le détail tout ce que les gens peuvent avoir l'idée de dire d'un peu vrai sur mon compte. Je lui ai tout dit ; c'est la première chose que j'ai faite lorsqu'il s'est ouvert à moi de ses intentions.

GREGERS

Alors, vous êtes d'une franchise peu commune, je trouve.

MADAME SÖRBY

J'ai toujours été franche. C'est ce qui nous réussit le mieux, à nous autres femmes.

HJALMAR

Que dis-tu de ça, Gina?

GINA

Oh ! nous autres femmes, nous sommes très différentes. Il y en a d'une façon, d'autres d'une autre.

MADAME SÖRBY

Vois-tu, Gina, je crois que le plus sage est de s'arranger à ma manière. Et Werle ne m'a rien caché non plus pour sa part. Oui, c'est cela surtout qui nous a intimement unis. Il peut maintenant s'asseoir près de moi et causer avec une ingénuité d'enfant. Jamais encore il n'avait pu le faire. Lui, un homme sain et vigoureux, n'a entendu pendant toute sa jeunesse et ses plus belles années, que des remontrances. Et bien souvent ces sermons roulaient sur les méfaits les plus imaginaires... à ce que je me suis laissé dire.

GINA

Oui, c'est bien vrai, ce que tu dis là.

GREGERS

Si ces dames veulent aborder ce terrain, il vaut mieux que je m'en aille.

MADAME SÖRBY

Si c'est pour cela, vous pouvez bien rester. Je ne dirai pas un mot de plus. Mais j'ai voulu que vous vous rendiez compte que j'ai agi sans réticences ni aucune sorte de subterfuge. Il peut sembler peut-être que c'est là pour moi un très grand succès ; et c'est vrai, en un sens. Mais je pense tout de même que je ne reçois pas plus que je ne donne. Je ne l'abandonnerai certainement jamais. Et je peux lui servir et lui être utile plus que personne, maintenant que bientôt il va être impotent.

HJALMAR

Il va être impotent?

GREGERS, *à Mme Sörby.*

Bien, bien ; ne parlez pas de cela ici.

MADAME SÖRBY

Inutile de le cacher plus longtemps, quel que soit son désir. Il devient aveugle.

HJALMAR, *saisi.*

Il devient aveugle? C'est singulier. Il devient aveugle lui aussi?

GINA

Beaucoup de gens le deviennent.

MADAME SÖRBY

Et l'on peut imaginer ce que cela signifie pour un homme d'affaires. Enfin, j'essayerai de l'aider de mes yeux le mieux que je pourrai. Mais je ne peux rester plus longtemps ; j'ai tant à faire en ce moment... Ah ! oui, j'avais à vous dire ceci, Ekdal, que s'il y a quelque service que Werle pourrait vous rendre, vous n'auriez qu'à vous adresser à Graaberg.

HJALMAR

C'est une offre que Hjalmar Ekdal se gardera bien d'accepter.

MADAME SÖRBY

Vraiment ; il n'a pourtant pas, il me semble, autrefois...

GINA

Non, Berta, Ekdal n'a pas besoin maintenant de rien prendre chez monsieur Werle.

HJALMAR, *lentement et fortement.*

Voulez-vous présenter mes compliments à votre futur mari et lui dire que j'irai très prochainement trouver le teneur de livres Graaberg...

GREGERS

Comment ! Tu voudrais...

HJALMAR

... j'irai trouver le teneur de livres Graaberg, dis-je, et je demanderai le compte de ce que je dois à son patron. Je veux payer cette dette d'honneur... ; ha-ha-ha ! cela s'appelle une dette d'honneur ! Mais passons. Je veux payer tout, avec cinq pour cent d'intérêts.

GINA

Mais, mon cher Ekdal, Dieu sait que nous n'avons pas l'argent qu'il faut.

HJALMAR

Voulez-vous dire à votre fiancé que je travaille sans relâche à mon invention. Voulez-vous lui dire que ce qui soutient mes forces intellectuelles dans ce travail fatigant, c'est le désir de me débarrasser du fardeau d'une dette pénible. C'est pourquoi je fais la découverte. Tout le bénéfice sera employé à me libérer des avances de votre futur mari.

MADAME SÖRBY

Il a dû se produire quelque événement dans cette maison.

HJALMAR

Oui, en effet.

MADAME SÖRBY

Eh bien ! adieu. J'aurais eu encore un peu à causer avec toi, Gina ; mais ce sera pour une autre fois. Adieu.

(Hjalmar et Gregers saluent sans mot dire; Gina accompagne Mme Sörby jusqu'à la porte.)

HJALMAR

Pas au delà du seuil, Gina !

(Mme Sörby sort: Gina ferme la porte.)

Eh bien! Gregers, me voilà débarrassé de cette dette déprimante.

GREGERS

Bientôt, du moins.

HJALMAR

Je crois qu'on peut appeler correcte mon attitude.

GREGERS

Tu es l'homme que j'avais toujours pensé.

HJALMAR

En certains cas il est impossible de se dérober à la créance de l'idéal. Comme soutien de famille je devrai peiner et gémir à la tâche. Car tu penses bien que ce n'est certes pas une plaisanterie, pour un homme sans fortune, de s'acquitter d'une vieille dette sur laquelle s'était accumulée, pour ainsi dire, la poussière de l'oubli. Mais peu importe ; l'homme, en moi, exige aussi son droit.

GREGERS, *pose la main sur son épaule.*

Cher Hjalmar,... n'ai-je pas bien fait de venir?

HJALMAR

Oui.

GREGERS

Que tu aies vu clair dans toute la situation,... n'est-ce pas heureux?

HJALMAR, *un peu impatient.*

Oui, certainement, c'est heureux. Mais il y a une chose qui révolte mon sentiment de justice.

GREGERS

Et qu'est-ce que c'est?

HJALMAR

C'est que... ; mais je ne sais si j'oserai m'exprimer si ouvertement sur ton père.

GREGERS

Ne prends aucunement garde à moi.

HJALMAR

Eh bien ! soit. Oui, vois-tu, je trouve qu'il y a quelque chose de révoltant à concevoir que maintenant ce n'est pas moi, mais lui, qui réalise la véritable union conjugale.

GREGERS

Non, comment peux-tu dire cela !

HJALMAR

Mais oui, c'est ainsi. Ton père et madame Sörby concluent un pacte conjugal fondé sur une pleine confiance, fondé sur une franchise entière et sans réserve de part et d'autre ; ils ne se dissimulent rien l'un à l'autre ; il n'y a aucune réticence entre eux. Ils se sont proclamé, en quelque sorte, une absolution réciproque de leurs péchés.

GREGERS

Eh bien ! après?

HJALMAR

Eh bien ! mais tout se trouve là réuni. Tu l'as dit toi-même, c'étaient toutes ces complications qui servaient à fonder la véritable union.

GREGERS

Mais c'est d'une toute autre façon. Tu ne vas pas comparer ni toi-même ni elle avec ces deux-là...? Voyons, tu me comprends bien.

HJALMAR

Je ne peux tout de même pas m'ôter de la tête qu'il y a dans tout cela quelque chose qui heurte et offense mon sens de la justice. On dirait vraiment qu'il n'existe pas de gouvernement équitable du monde.

GINA

Oh ! non, par Dieu, Ekdal, il ne faut pas dire ça !

GREGERS

Hm ! n'entrons pas dans ces questions-là.

HJALMAR

Mais d'autre part, il est vrai, il me semble tout de même apercevoir le doigt qui règle le destin. Il va devenir aveugle.

GINA

Oh ! ce n'est peut-être pas tellement sûr.

HJALMAR

Il n'y a pas de doute. Nous ne devons pas en douter, du moins. Car c'est précisément en ce fait que réside la juste expiation. Il a, en son temps, aveuglé son prochain naïf...

GREGERS

Il en a malheureusement aveuglé beaucoup.

HJALMAR

Et voilà que le sort inexorable et mystérieux vient exiger les propres yeux du négociant.

GINA

Non, comment peux-tu dire de pareilles horreurs ! Vrai, tu me fais peur.

HJALMAR

Il est bon de se plonger dans les aspects ténébreux de l'existence, de temps en temps.

(Hedvig, en chapeau et manteau, entre, gaie et essoufflée, par la porte du palier.)

GINA

Te voilà déjà revenue?

HEDVIG

Oui, je ne voulais pas me promener davantage. Et c'était heureux ; car j'ai rencontré quelqu'un à la porte.

HJALMAR

Sans doute cette madame Sörby.

HEDVIG

Oui.

HJALMAR, *qui va et vient.*

J'espère que tu l'auras vue pour la dernière fois.

(Un silence. Hedvig jette un regard craintif tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, comme pour reconnaître l'ambiance.)

HEDVIG, *s'approchant, câline.*

Père.

HJALMAR

Eh bien !... qu'y a-t-il, Hedvig?

HEDVIG

Madame Sörby m'avait apporté quelque chose.

HJALMAR, *s'arrête.*

Pour toi?

HEDVIG

Oui. Quelque chose qui sera pour demain matin.

GINA

Berta a toujours eu un petit objet pour toi ce jour-là.

HJALMAR

Qu'est-ce que c'est?

HEDVIG

Non, tu ne le sauras pas maintenant ; car maman me le donnera dans mon lit demain matin.

HJALMAR

Oh, toutes ces combinaisons dont je suis tenu à l'écart !

HEDVIG, *promptement.*

Non, tu peux bien voir. C'est une grande lettre.

(Elle sort la lettre de la poche de son manteau.)

HJALMAR

Une lettre aussi?

HEDVIG

Oui, il n'y a que la lettre. Le reste viendra sans doute plus tard. Mais pense donc... une lettre ! Je n'ai jamais reçu de lettre encore. Et il y a « mademoiselle » dessus.

(Lisant.)

« Mademoiselle Hedvig Ekdal ». Pense donc... c'est moi.

HJALMAR

Montre-moi cette lettre.

HEDVIG, *la lui tend.*

Tu n'as qu'à voir.

HJALMAR

C'est l'écriture du négociant Werle.

GINA

En es-tu sûr, Ekdal?

HJALMAR

Regarde toi-même.

GINA

Oh, crois-tu que je m'entende à cela?

HJALMAR

Hedvig, puis-je ouvrir la lettre... et la lire?

HEDVIG

Oui, tu peux bien le faire, si tu veux.

GINA

Non, pas ce soir, Ekdal ; çe doit être pour demain matin.

HEDVIG, *à voix basse.*

Oh, laisse-le donc lire ! C'est sûrement quelque chose de bon ; et père sera content ; et tout va redevenir agréable ici.

HJALMAR

Alors, je peux l'ouvrir?

HEDVIG

Oui, je t'en prie, père. Ce sera amusant de savoir ce que c'est.

HJALMAR

Bien.

(Il ouvre la lettre, prend un papier, qu'il lit, et a l'air perplexe.)

Qu'est-ce que c'est que ça...?

GINA

Qu'y a-t-il donc là?

HEDVIG

Oh ! oui, père,... dis-le !

HJALMAR

Tiens-toi tranquille.

(Il relit toute la lettre; il a pâli, mais dit en se maîtrisant :)

C'est une donation, Hedvig.

HEDVIG

Non, pense donc ! Et qu'est-ce qu'on me donne?

HJALMAR

Lis toi-même.

(Hedvig va lire un moment près de la lampe. Hjalmar serre les poings et dit à demi-voix :)

Les yeux ! Les yeux,... et puis cette lettre !

HEDVIG, *interrompant sa lecture.*

Oui, mais il me semble que c'est pour grand-père, ça.

HJALMAR, *lui prend la lettre.*

Dis donc, Gina,... peux-tu comprendre cela?

GINA

Je ne sais rien du tout ; dis ce qu'il y a.

HJALMAR

Le négociant Werle écrit à Hedvig que son vieux grand-père n'a plus besoin de se fatiguer à des écritures, et que désormais il pourra toucher cent couronnes par mois au bureau...

GREGERS

Aha !

HEDVIG

Cent couronnes, maman ! J'ai lu ça.

GINA

Bonne affaire pour grand-père.

HJALMAR

... cent couronnes, tant qu'il en aura besoin,... ce qui signifie évidemment jusqu'à ce qu'il ait fermé les yeux.

GINA

Bon, le voilà pourvu, le pauvre.

HJALMAR

Mais il y a la suite. Tu ne l'as sans doute pas lue, Hedvig. Après, cette donation doit passer à toi.

HEDVIG

A moi ! Tout ça?

HJALMAR

Tu es assurée de la même somme ta vie durant, écrit-il. Tu entends cela, Gina?

GINA

Oui, j'entends bien.

HEDVIG

Pense donc... tout l'argent qu'on me donne !

(Elle le secoue.)

Père, père, n'es-tu pas content...?

HJALMAR, *se dégageant.*

Content !

(Il arpente la pièce.)

Oh, quelle vision,... quelle perspective s'ouvre devant moi ! C'est pour Hedvig ; c'est Hedvig qu'il pourvoit si largement !

GINA

Oui, parce que c'est Hedvig qui a son anniversaire...

HEDVIG

Et tu auras l'argent quand même, père. Tu penses bien que je donnerai tout à toi et à maman.

HJALMAR

A maman, oui ! C'est là le point.

GREGERS

Hjalmar, ceci est un piège que l'on te tend.

HJALMAR

Crois-tu que ce serait encore un piège?

GREGERS

Quand il est venu ce matin, il a dit : Hjalmar n'est pas l'homme que tu t'imagines.

HJALMAR

... n'est pas l'homme... !

GREGERS

Tu verras, m'a-t-il dit.

HJALMAR

Tu devais voir que je me laisserais désarmer avec de l'argent... !

HEDVIG

Mais maman, qu'est-ce qu'il y a?

GINA

Va, et défais-toi de ton manteau.

(Hedvig, sur le point de pleurer, sort par la cuisine.)

GREGERS

Oui, Hjalmar,... maintenant on va voir qui a raison, de lui ou de moi.

HJALMAR, *déchire lentement la lettre, pose les deux morceaux sur la table, et dit :*

Voilà ma réponse.

GREGERS

C'est ce que j'attendais.

HJALMAR, *s'approche de Gina, qui est debout près du poêle, et dit d'une voix contenue :*

Et maintenant, plus de réticences. Si les relations entre toi et lui ont été complètement rompues, lorsque tu... tu t'es mise à m'aimer, comme tu dis,... pourquoi est-ce qu'il nous a mis en situation de nous marier?

GINA

Il pensait sans doute qu'il aurait ses entrées ici, dans la maison.

HJALMAR

C'est tout? Ne craignait-il pas certaine éventualité?

GINA

Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

HJALMAR

Je veux savoir si... ton enfant a le droit de vivre sous mon toit.

GINA, *se dresse, les yeux flamboyants.*

Et tu me demandes ça !

HJALMAR

Tu vas me répondre. Hedvig est-elle à moi,... ou bien...? Allons !

GINA, *avec un regard de froid défi.*

Je ne sais pas.

HJTLMAR, *avec un léger tremblement dans la voix.*

Tu ne sais pas !

GINA

Comment puis-je le savoir? Une femme comme moi...

HJALMAR, *avec calme, se détournant d'elle.*

Alors je n'ai plus rien à faire dans cette maison.

GREGERS

Réfléchis bien à cela, Hjalmar !

HJALMAR, *mettant son pardessus.*

Il n'y a pas ici à réfléchir pour un homme comme moi.

GREGERS

Si, il y a énormément à réfléchir. Il faut que vous restiez ensemble tous les trois, pour que tu puisses atteindre l'esprit de sacrifice qui inspire la grande miséricorde.

HJALMAR

C'est ce que je ne veux pas. Jamais, jamais ! Mon chapeau !

(Il prend son chapeau.)

Mon foyer s'est écroulé autour de moi !

(Il éclate en sanglots.)

Gregers, je n'ai pas d'enfant !

HEDVIG, *qui a ouvert la porte de la cuisine.*

Qu'est-ce que tu dis là !

(Courant à lui.)

Père, père !

GINA

Bien !

HJALMAR

Ne m'approche pas, Hedvig ! Va-t'en bien loin. Je ne supporte pas de te voir. Oh, ces yeux... ! Adieu !

(Il veut gagner la porte.)

HEDVIG, *s'accroche à lui et crie très fort.*

Oh ! non ! Non ! Ne me quitte pas !

GINA, *criant.*

Regarde l'enfant, Ekdal ! Regarde l'enfant !

HJALMAR

Je ne veux pas ! Je ne peux pas ! Il faut que je m'en aille ;... loin de tout cela !

(Il s'arrache à l'étreinte de Hedvig et sort par la porte du palier.)

HEDVIG, *avec un regard désespéré.*

Il nous quitte, maman ! Il nous quitte ! Il ne reviendra plus jamais.

GINA

Ne pleure pas, Hedvig. Père reviendra bien.

HEDVIG *se jette sur le canapé en sanglotant.*

Non, non, il ne reviendra plus jamais chez nous.

GREGERS

Croyez-vous, madame Ekdal, que j'ai voulu tout faire pour le mieux?

GINA

Oui, je peux le croire ; mais que Dieu vous pardonne, tout de même.

HEDVIG, *étendue sur le canapé.*

Oh, il me semble que je vais mourir de ça ! Qu'est-ce que je lui ai donc fait? Maman, il faut que tu le ramènes !

GINA

Oui, oui, oui ; sois tranquille, je vais sortir et le chercher.

(Elle met son manteau.)

Peut-être est-il entré chez Relling. Mais tu ne vas pas rester là à sangloter. Me le promets-tu?

HEDVIG, *pleure convulsivement.*

Non, je ne pleurerai plus ; pourvu que père revienne.

GREGERS, *à Gina, qui va sortir.*

Ne vaudrait-il pas mieux, tout de même, lui laisser d'abord soutenir jusqu'au bout son douloureux combat?

GINA

Oh, ça viendra ensuite. Avant tout, il nous faut calmer l'enfant.

(Elle sort par la porte du palier.)

HEDVIG, *se redresse et essuie ses larmes.*

Maintenant vous allez me dire ce qu'il y a. Pourquoi père ne veut-il plus de moi?

GREGERS

Il ne faut pas questionner là-dessus avant que vous soyez grande.

HEDVIG, *avec un sanglot*

Mais je ne peux pas garder un si terrible chagrin jusqu'à ce que je sois grande... Je comprends bien ce que c'est... Je ne suis peut-être pas le véritable enfant de père?

GREGERS, *agité.*

Comment ça se ferait-il?

HEDVIG

Maman m'a peut-être trouvée. Et père l'a peut-être appris maintenant ; j'ai lu une histoire de ce genre.

GREGERS

Mais s'il en était ainsi...

HEDVIG

Oui, il me semble qu'il pourrait m'aimer tout autant. Même presque davantage. Le canard sauvage aussi, nous l'avons reçu en cadeau, et pourtant je l'aime tellement.

GREGERS, *déviant la conversation.*

Oui, le canard sauvage, c'est vrai ! Parlons un peu du canard sauvage, Hedvig.

HEDVIG

Le pauvre canard sauvage. Il ne supporte pas non plus de le voir. Songez donc, il a eu envie de lui tordre le cou !

GERGERS

Oh, il ne le fera certainement pas.

HEDVIG

Non, mais il l'a dit. Et je trouve que c'était vilain de la part de père ; car je dis ma prière tous les soirs pour le canard sauvage, et je demande qu'il soit préservé de la mort et de tout mal.

GREGERS, *la regarde.*

Vous avez l'habitude de dire la prière du soir?

HEDVIG

Mais oui.

GREGERS

Qui vous y a habituée?

HEDVIG

Moi-même ; c'était une fois que père était très malade, et avait des sangsues sur le cou ; et il disait qu'il était entre les mains de la mort.

GREGERS

Et alors?

HEDVIG

Alors j'ai prié pour lui, quand j'ai été couchée. Et j'ai continué depuis.

GREGERS

Et maintenant vous priez aussi pour le canard sauvage?

HEDVIG

J'ai pensé que c'était bien d'ajouter le canard sauvage ; il était si malade au commencement.

GREGERS

Dites-vous peut-être aussi la prière du matin?

HEDVIG

Non, je ne le fais pas.

GREGERS

Pourquoi pas aussi bien la prière du matin?

HEDVIG

C'est que le matin, il fait clair ; et alors on n'a plus guère peur.

GREGERS

Et ce canard sauvage que vous aimez tant, votre père voulait lui tordre le cou.

HEDVIG

Non, il a dit que ce serait le mieux pour lui, s'il le faisait ; mais qu'il l'épargnerait à cause de moi ; et c'était gentil de la part de père.

GREGERS, *se rapprochant un peu.*

Et si, pour lui, vous faisiez le sacrifice de la cane sauvage?

HEDVIG, *se levant.*

Le canard sauvage !

GREGERS

Si, pour lui, vous sacrifiiez de plein gré ce que vous possédez de plus précieux au monde?

HEDVIG

Croyez-vous que ça servirait?

GREGERS

Essayez-le, Hedvig.

HEDVIG, *à voix basse, les yeux brillants.*

Oui, je l'essayerai.

GREGERS

Et croyez-vous avoir la fermeté d'âme qu'il faut?

HEDVIG

Je demanderai à grand-père de tirer le canad sauvage pour moi.

GREGERS

Oui, faites cela. Mais pas un mot à votre mère là-dessus.

HEDVIG

Pourquoi pas?

GREGERS

Elle ne nous comprend pas.

HEDVIG

Le canard sauvage? J'essaierai ça demain matin?

(Gina entre par la porte du palier. Hedvig va au-devant d'elle.)

L'as-tu trouvé, maman?

GINA

Non ; mais on m'a dit qu'il était entré chez Relling et l'avait emmené.

GREGERS

En êtes-vous sûre?

GINA

Oui, la concierge l'a dit. Molvik était aussi avec eux, elle a dit.

GREGERS

Et cela maintenant, alors que son esprit a un si pressant besoin de lutter dans la solitude... !

GINA, *ôtant son manteau.*

Oh, les hommes sont différents, vous savez. Dieu sait où Relling l'aura emmené ! J'ai couru chez madame Eriksen ; mais ils n'étaient pas là.

HEDVIG, *retenant ses larmes.*

Oh, mais s'il ne revenait jamais plus !

GREGERS

Il reviendra. J'irai le trouver demain ; et alors vous verrez comment il sera au retour. Dormez en paix là-dessus. Bonne nuit.

HEDVIG, *se jette en sanglotant au cou de sa mère.*

Maman, maman !

GINA, *lui tapote le dos et soupire.*

Ah ! oui ; Relling avait raison, lui. Voilà ce que c'est quand des fous viennent présenter des exigences compliquées.

ACTE V

(L'atelier de Hjalmar Ekdal. Lumière matinale grise et froide ; de la neige fondante s'étend sur le toit vitré.)

Gina, en tablier à bavette, entre, venant de la cuisine, avec un torchon et un houssoir, et se dirige vers la porte du salon. A ce moment, Hedvig arrive rapidement du palier.)

GINA, *s'arrêtant.*

Eh bien?

HEDVIG

Oui, maman, je crois bien qu'il est en bas chez Relling...

GINA

Ah, tu vois !

HEDVIG

... car la concierge a dit avoir entendu que Relling avait deux personnes avec lui, quand il est rentré cette nuit.

GINA

C'est bien ce que j'avais pensé.

HEDVIG

Mais ça n'avance à rien, s'il ne veut pas monter chez nous.

GINA

Je vais au moins descendre et lui parler.

(Le vieil Ekdal, en robe de chambre et pantoufles, paraît à la porte de sa chambre.)

EKDAL

Dis donc, Hjalmar... Hjalmar n'est pas à la maison?

GINA

Non, il est sorti.

EKDAL

De si bonne heure? Et par cette furieuse tempête de neige? Bien, bien ; à ton aise ; je peux bien faire seul ma promenade du matin.

(Il fait glisser la porte du grenier; Hedvig l'aide; il y entre; elle ferme la porte derrière lui.)

HEDVIG, *à mi-voix.*

Pense donc, maman, quand le pauvre grand-père apprendra que père veut nous quitter.

GINA

Mais non ; il ne faut pas que grand-père en sache rien. C'est très heureux qu'il n'ait pas été à la maison, hier pendant tout ce brouhaha.

HEDVIG

Oui, mais...

(Gregers entre par la porte du palier.)

GREGERS

Eh bien? Avez-vous trouvé sa trace?

GINA

Il paraît qu'il est en bas chez Relling, dit-on.

GREGERS

Chez Relling! Est-il vraiment sorti avec ces gens-là?

GINA

C'est bien ce qu'il a fait.

GREGERS

Oui, mais lui qui avait un si profond besoin de solitude et de grave recueillement...!

GINA

Oui, vous pouvez le dire.

(Relling entre par la porte du palier.)

HEDVIG, *allant au-devant de lui.*

Père est-il chez vous?

GINA, *en même temps.*

Est-il là?

RELLING

Bien sûr qu'il est là.

HEDVIG

Et vous qui ne le dites pas.

RELLING

Oui, je suis un animal. Mais il m'a fallu d'abord venir à bout de l'autre animal; oui, le démoniaque, naturellement; et ensuite j'ai dormi si profondément que...

GINA

Que dit Ekdal aujourd'hui?

RELLING

Il ne dit rien du tout.

HEDVIG

Il ne parle pas du tout?

RELLING

Pas le moindre mot.

GREGERS

Non, non ; ça, je le comprends.

GINA

Mais que fait-il, alors?

RELLING

Il est couché sur le canapé et il ronfle.

GINA

Ah? Oui, Ekdal ronfle fort.

HEDVIG

Il dort? Il peut dormir?

RELLING

Ça m'en a, fichtre, bien l'air.

GREGERS

C'est compréhensible ; après la crise qui a déchiré son âme...

GINA

Et puis il n'est pas du tout habitué à traîner dehors la nuit.

HEDVIG

C'est peut-être bon, ça, qu'il dorme, maman.

GINA

Je le crois aussi. Mais ce n'est pas la peine de le réveiller trop tôt. Je vous remercie, Relling. Maintenant il faut

d'abord que je fasse la maison un peu propre et gentille, et ensuite... Viens m'aider, Hedvig.

(Gina et Hedvig entrent dans le salon.)

GREGERS, *se tournant vers Relling.*

Pouvez-vous m'expliquer le mouvement qui se produit en ce moment dans l'esprit de Hjalmar Ekdal?

RELLING

Ma foi, je n'ai pas observé qu'il se produsît aucun mouvement en son esprit.

GREGERS

Comment ! A un pareil tournant, lorsque sa vie entière repose sur une base nouvelle...? Comment pouvez-vous imaginer qu'une personnalité comme Hjalmar...

RELLING

Oh ! une personnalité... lui ! S'il a jamais eu quelques germes des sortes d'anomalies que vous appelez une personnalité, ils ont été extirpés jusqu'à la moindre racine dès ses années de jeunesse, je peux vous l'assurer.

GREGERS

Ce serait pourtant bien singulier,... avec l'éducation si affectueuse qu'il a reçue.

RELLING

Vous pensez à ses deux tantes, ces demoiselles exaltées, hystériques?

GREGERS

Je vous dirai que c'étaient des femmes qui n'ont jamais oublié la créance de l'idéal ;... bon, voilà que vous allez sans doute encore vous moquer.

RELLING

Non, je n'y suis pas disposé. D'ailleurs, je suis bien au courant ; car il a vomi une abondante rhétorique sur ces femmes, les « deux mères de son âme ». Mais je ne crois pas qu'il ait beaucoup à les remercier. Le grand malheur d'Ekdal, c'est d'avoir toujours passé dans son milieu pour une lumière...

GREGERS

Et ne l'est-il peut-être pas? Au fond de son âme, j'entends.

RELLING

Je ne m'en suis jamais aperçu. Que son père l'ait cru,... soit ; le vieux lieutenant a été toute sa vie un imbécile.

GREGERS

Il a eu toute sa vie un cœur d'enfant ; c'est là ce que vous ne voyez pas.

RELLING

Oui, oui ! Mais lorsque le cher et charmant Hjalmar est devenu étudiant ou à peu près, il a tout de suite passé pour une lumière de l'avenir, parmi ses camarades aussi. Il était beau, ce qui attirait,... rose et blanc,... tel que les petites demoiselles veulent que soient les garçons ; et comme il avait l'humeur sensible et la voix séductrice, et comme il savait déclamer gentiment les vers des autres et les pensées des autres...

GREGERS, *s'emportant.*

Est-ce d'Hjalmar Ekdal, dont vous parlez ainsi?

RELLING

Oui, avec votre permission ; car tel est, au dedans, l'aspect de l'idole devant laquelle vous vous prosternez.

GREGERS

Je ne croyais tout de même pas être aveugle à ce point.

RELLING

Heu ! heu ! il ne s'en faut guère. C'est que vous êtes malade, vous aussi, voyez-vous.

GREGERS

En cela vous avez raison.

RELLING

Hé ! oui. Vous souffrez d'un cas complexe. Il y a d'abord cette fâcheuse fièvre de justice ; et puis, ce qui est pis,... toujours vous divaguez, dans un délire d'adoration ; toujours il vous faut un objet d'admiration en dehors de ce qui vous concerne.

GREGERS

Oui, certes, c'est bien en dehors de moi que je dois le chercher.

RELLING

Mais vous vous trompez bigrement au sujet des grandes mouches merveilleuses que vous croyez voir et entendre autour de vous. De nouveau vous êtes entré dans une cabane de pauvre paysan pour présenter la créance de l'idéal ; il n'y a pas de gens solvables, ici, dans la maison.

GREGERS

Si vous n'avez pas une plus haute idée que cela de Hjalmar Ekdal, comment pouvez-vous trouver plaisir à être constamment avec lui?

RELLING

Mon Dieu, je suis tout de même un peu docteur, parbleu !

Et alors, il faut bien que je m'occupe des pauvres malades qui habitent la même maison que moi.

GREGERS

Tiens ! Hjalmar Ekdal est-il donc malade aussi?

RELLING

Les gens sont à peu près tous malades, malheureusement.

GREGERS

Et quel traitement appliquez-vous à Hjalmar?

RELLING

Mon traitement ordinaire. Je cherche à entretenir en lui le mensonge vital.

GREGERS

Le m... mensonge vital? J'ai mal entendu...?

RELLING

Non, j'ai dit le mensonge vital. Car le mensonge vital, voyez-vous, c'est le principe stimulant.

GREGERS

Puis-je vous demander de quel mensonge vital Hjalmar est infesté?

RELLING

Merci bien ; je ne révèle pas ces secrets-là aux empiristes. Vous seriez capable de me l'abîmer encore davantage. Mais la méthode est sûre. Je l'ai appliquée aussi à Molvik. Lui, je l'ai fait « démoniaque ». C'est là le cautère que je lui ai mis sur le cou.

GREGERS

N'est-il donc pas démoniaque?

RELLING

Que diable est-ce que ça veut dire, être démoniaque? C'est une simple bourde que j'ai inventée pour lui sauver la vie. Sans cela, il y aurait des années que ce cochon bon enfant aurait sombré sous le poids du mépris de lui-même et du désespoir. Et le vieux lieutenant, donc! Mais lui, c'est vrai, il a inventé le traitement lui-même.

GREGERS

Le lieutenant Ekdal? Comment cela?

RELLING

Oui, que dites-vous de ce chasseur d'ours qui s'en va là, dans le grenier sombre, chasser des lapins? Il n'y a pas au monde chasseur plus heureux que lui, ce vieil homme, quand il s'ébat au milieu de tout ce bric-à-brac. Les quatre ou cinq sapins de Noël desséchés qu'il a gardés sont pour lui la même chose que la grande et belle forêt de Höydal; le coq et les poules sont les gros oiseaux à la cime des pins, et les lapins qui sautillent çà et là sur le parquet, ce sont les ours auxquels il s'attaque, lui, vieillard alerte, homme du grand air.

GREGERS

Le malheureux vieux lieutenant Ekdal, oui. Certes, il a dû en rabattre, des idéals de sa jeunesse.

RELLING

Pendant que j'y pense, monsieur Werle fils,... ne vous servez pas de ce mot étranger : idéals. Car nous avons l'excellent mot norvégien : mensonges.

GREGERS

Croyez-vous qu'il y ait parenté entre les deux?

RELLING

Oui, à peu près comme entre typhus et fièvre putride.

GREGERS

Docteur Relling, je ne démordrai pas de mon action avant d'avoir sauvé Hjalmar de vos griffes !

RELLING

Ce serait tant pis pour lui. Si vous enlevez le mensonge vital à un homme ordinaire, vous lui enlevez le bonheur du même coup.

(A Hedvig, qui arrive de la cuisine.)

Allons, la petite mère du canard sauvage, je vais descendre et voir si papa est encore étendu à méditer sur la fameuse invention.

(Il sort par la porte du palier.)

GREGERS, *s'approchant de Hedvig.*

Je peux voir à votre figure que ce n'est pas encore accompli.

HEDVIG

Quoi donc? Ah ! le canard sauvage. Non.

GREGERS

La force d'âme vous a manqué, je suppose, au moment de passer à l'acte.

HEDVIG

Non, ce n'est pas ça non plus. Mais quand je me suis réveillée ce matin de bonne heure et me suis rappelé ce que nous avions dit, ça m'a paru bien singulier.

GREGERS

Singulier?

HEDVIG

Oui, je ne sais pas... Hier soir, sur le moment, il me semblait qu'il y avait là quelque chose de gentil ; mais après avoir dormi, je me le suis rappelé de nouveau, et alors j'ai trouvé que ce n'était pas grand-chose.

GREGERS

Ah ! non, vous n'avez pas été élevée ici sans que rien ait été gâté en vous.

HEDVIG

Oh ! ça m'est bien égal ; si seulement père remontait, je...

GREGERS

Ah ! si vous aviez les yeux ouverts sur ce qui donne valeur à la vie,... si vous aviez l'esprit de sacrifice véritable, joyeux, hardi, vous verriez alors comment il reviendrait vers vous... Mais je crois encore en vous, moi, Hedvig.

(Il sort par la porte du palier.)

(Hedvig va et vient; puis elle va vers la cuisine; à ce moment on frappe de l'intérieur du grenier; Hedvig entr'ouvre; le vieil Ekdal sort; elle ferme la porte.)

EKDAL

Hm ! pas amusant, la promenade du matin tout seul, tu sais.

HEDVIG

Tu n'avais pas envie d'aller à la chasse, grand-père?

EKDAL

Pas un temps pour la chasse aujourd'hui. Fait si sombre ; on voit à peine devant soi.

HEDVIG

N'as-tu jamais envie de tirer autre chose que les lapins?

EKDAL

Les lapins ne sont pas assez bons, peut-être?

HEDVIG

Oui, mais le canard sauvage, donc?

EKDAL

Ho-ho ! as-tu peur que je tue ton canard sauvage? Jamais de la vie. Jamais.

HEDVIG

Non, tu ne pourrais pas, sans doute ; car il paraît que c'est difficile de tirer des canards sauvages.

EKDAL

Pourrais pas? Je te crois, que je pourrais.

HEDVIG

Comment t'y prendrais-tu, grand-père ;... je ne dis pas avec mon canard sauvage, mais avec d'autres?

EKDAL

Tâcherais de les tirer sous la poitrine, vois-tu, car c'est le plus sûr. Et puis, il faut tirer dans le sens opposé aux plumes, vois-tu,... pas dans leur sens.

HEDVIG

Meurent-ils, comme ça, grand-père?

EKDAL

Bien sûr, qu'ils meurent... quand on tire juste. Allons ; faut bien aller s'habiller. Hm !... tu comprends... hm !

(Il entre dans sa chambre.)

(Hedvig attend un moment, jette un coup d'œil sur la porte du salon, s'approche de la bibliothèque, se dresse sur la pointe de ses pieds, prend le pistolet à deux coups et le regarde.)

(Gina vient du salon avec un torchon et un houssoir. Hedvig pose vivement le pistolet sans être vue.)

GINA

Il ne faut pas fouiller dans les affaires de père, Hedvig.

HEDVIG, *s'éloignant de la bibliothèque.*

Je voulais seulement épousseter un peu.

GINA

Va plutôt dans la cuisine voir si le café se tient chaud ; je prendrai le plateau, quand je vais descendre le trouver.

(Hedvig sort; Gina se met à balayer et à ranger l'atelier.)

(Au bout d'un moment, la porte est ouverte avec hésitation, et Hjalmar Ekdal regarde; il a son manteau, mais pas de chapeau, il n'est pas lavé ni peigné, a les cheveux ébouriffés; il a les yeux battus et fatigués.)

GINA, *debout, le houssoir à la main, le regarde.*

Comment, Ekdal,... tu arrives tout de même?

HJALMAR, *entre et répond d'une voix sourde.*

J'arrive... pour disparaître aussitôt.

GINA

Oui, oui ; je pense bien. Mais, bon Dieu,... de quoi as-tu l'air !

HJALMAR

Comment?

GINA

Et ton beau pardessus d'hiver ! Ah ! bien, il a son compte !

HEDVIG, *à la porte de la cuisine.*

Maman, ne dois-je pas...?

(Elle voit Hjalmar, pousse un cri de joie, et court à lui.)

Oh ! père, père !

HJALMAR, *se détourne et fait de la main un geste pour l'éloigner.*

Va-t'en, va-t'en !

(A Gina.)

Éloigne-la de moi, je te dis !

GINA, *à mi-voix.*

Va dans le salon, Hedvig.

(Hedvig y va sans rien dire.)

HJALMAR, *ouvre avec précipitation le tiroir de la table.*

Il faut que j'aie mes livres avec moi. Où sont mes livres?

GINA

Quels livres?

HJALMAR

Mes ouvrages scientifiques, naturellement,... les revues techniques dont je me sers pour l'invention.

GINA, *cherchant dans la bibliothèque.*

Est-ce ceux-là, qui ne sont pas reliés?

HJALMAR

Mais oui, c'est ça.

GINA, *posant sur la table un paquet de fascicules.*

Faut-il dire à Hedvig de les couper pour toi?

HJALMAR

Pas besoin de les couper pour moi.

(Court silence.)

GINA

Alors, c'est décidé que tu vas nous quitter, Ekdal?

HJALMAR, *qui tripote les brochures.*

Oui, cela va de soi, il me semble.

GINA

Bien, bien.

HJALMAR, *violemment.*

Je ne peux pas rester là et avoir le cœur transpercé à toute heure du jour !

GINA

Dieu te pardonne d'avoir sur moi de si vilaines idées.

HJALMAR

Des preuves... !

GINA

Il me semble que c'est à toi d'en donner.

HJALMAR

Après un passé comme le tien? Il y a certaines exigences... ; je serais tenté de les appeler les exigences de l'idéal...

GINA

Mais grand-père, alors? Qu'est-ce qu'il va devenir, le pauvre?

HJALMAR

Je connais mon devoir ; le vieillard sans ressources déménage avec moi. Je vais aller en ville prendre des dispositions... Hm !...

(Hésitant.)

N'y a-t-il personne qui ait trouvé mon chapeau dans l'escalier?

GINA

Non. Tu as perdu ton chapeau?

HJALMAR

Je l'avais, naturellement, quand je suis rentré cette nuit ; là-dessus, il n'y a pas de doute ; mais aujourd'hui je n'ai pas pu le trouver.

GINA

Mon Dieu, où donc as-tu été avec ces deux noceurs?

HJALMAR

Oh ! ne me questionne pas sur des choses insignifiantes. Crois-tu que je sois en disposition de me rappeler des détails?

GINA

Pourvu que tu ne te sois pas enrhumé, Ekdal.

(Elle sort dans la cuisine.)

HJALMAR, *se parlant à lui-même, à mi-voix, et furieux, tout en vidant le tiroir de la table.*

Tu es une canaille, Relling !... Tu es un vaurien !... Misérable séducteur ! Si je pouvais amener quelqu'un à le poignarder !

(Il met de côté quelques vieilles lettres, trouve le papier déchiré la veille, le prend et regarde les morceaux; il les écarte vivement lorsqu'il voit Gina entrer.)

GINA, *pose sur la table un plateau avec du café.*

Voilà une goutte de café chaud, si tu en as envie. Et puis des tartines et un peu de viande salée.

HJALMAR, *avec un coup d'œil sur le plateau.*

De la viande salée? Jamais sous ce toit ! C'est vrai que je n'ai rien mangé de solide depuis près de vingt-quatre heures ; mais peu importe... Mes notes ! Mes souvenirs commencés ! Où trouverai-je mon journal et mes papiers importants?

(Il ouvre la porte du salon, mais recule.)

Je la trouve encore là !

GINA

Oui, mon Dieu, il faut bien que l'enfant soit quelque part.

HJALMAR

Sors.

(Il se range pour laisser passer Hedvig, qui entre, effarée.)

HJALMAR, *la main sur le bouton de la porte, à Gina.*

Pendant les derniers instants que je passe à mon ancien foyer, je désire qu'on m'épargne la présence d'intrus...

(Il entre au salon.)

HEDVIG, *bondit vers sa mère et demande à voix basse et tremblante :*

Est-ce que c'est moi?

GINA

Tiens-toi dans la cuisine, Hedvig ; ou non,... va plutôt dans ta chambre.

(Elle parle à Hjalmar, tout en allant le rejoindre au salon.)

Attends un peu, Ekdal ; ne fourgonne pas comme ça dans la commode ; je sais où tout se trouve.

HEDVIG, *reste un moment immobile, anxieuse, égarée, se mordant les lèvres pour ne pas pleurer; puis, les poings crispés, elle dit à voix basse :*

Le canard sauvage !

(Elle se glisse vers la bibliothèque, y prend le pistolet, entr'ouvre la porte du grenier, se faufile dans l'ouverture, et ferme la porte derrière elle.)
(Hjalmar et Gina commencent à se disputer dans le salon.)

HJALMAR, *entre avec des cahiers et de vieux feuillets détachés qu'il pose sur la table.*

Oh ! que peut contenir cette valise ! C'est mille choses qu'il me faut trimbaler.

GINA, *le suivant avec la valise.*

Mais laisse donc tout le reste en attendant ; et emporte seulement une chemise et un caleçon.

HJALMAR

Ouf !... ces préparatifs éreintants... !

(Il ôte son pardessus et le jette sur le canapé.)

GINA

Et le café est là qui refroidit.

HJALMAR

Hm !

(Il boit machinalement une gorgée, puis une seconde.)

GINA, *essuyant le dossier des chaises.*

Le plus difficile pour toi va être de trouver un pareil grand grenier pour les lapins.

HJALMAR

Hein ! Faut-il que je trimbale aussi tous les lapins?

GINA

Oui, grand-père ne peut pas se passer des lapins, c'est sûr.

HJALMAR

Il faudra bien qu'il s'y habitue. Il est dans la vie des distractions plus hautes, auxquelles je dois renoncer.

GINA, *époussetant la bibliothèque.*

Faut-il mettre la flûte dans ta valise?

HJALMAR

Non. Pas de flûte pour moi. Mais donne-moi le pistolet.

GINA

Tu veux emporter le pissolet?

HJALMAR

Oui. Mon pistolet chargé.

GINA, *le cherche.*

Il n'est pas là. Grand-père a dû le prendre avec lui.

HJALMAR

Il est au grenier?

GINA

Sûrement il est au grenier?

HJALMAR

Hm!... le vieillard solitaire.

(Il prend une tartine, la mange, et vide sa tasse de café.)

GINA

Si nous n'avions pas loué la chambre, tu aurais pu t'y installer.

HJALMAR

J'habiterais sous le même toit que...! Jamais,... jamais!

GINA

Mais ne pourrais-tu pas, pour un jour ou deux, te mettre dans le salon? Tu y serais seul, avec toutes tes affaires.

HJALMAR

Jamais entre ces murs !

GINA

Bien, mais alors chez Relling et Molvik?

HJALMAR

Ne prononce pas le nom de ces gens ! Ça me coupe l'appétit, rien que de penser à eux... Oh ! non, il me faut sortir dans l'orage et la tempête de neige,... aller de maison en maison à la recherche d'un abri pour père et moi.

GINA

Mais tu n'as pas de chapeau, Ekdal. Tu as perdu ton chapeau.

HJALMAR

Oh ! ces deux scélérats, pourris de vices ! Il faut que je me procure un chapeau.

(Il prend une seconde tartine.)

Il faut prendre des dispositions. Car je n'ai pas non plus l'intention de risquer ma vie.

(Il cherche quelque chose sur le plateau.)

GINA

Qu'est-ce que tu cherches?

HJALMAR

Du beurre.

GINA

Tu vas en avoir tout de suite.

(Elle va dans la cuisine.)

HJALMAR, *lui crie.*

Oh ! c'est inutile ; je peux si bien manger le pain sec.

GINA, *apportant un beurrier.*

Voilà ; il paraît qu'il est tout frais.

(Elle lui verse une seconde tasse de café; il s'assied sur le canapé, étale plus de beurre sur la tartine, mange et boit quelque temps en silence.)

HJALMAR

Pourrais-je, sans être importuné par personne... absolument par personne,... demeurer là dans le salon un jour ou deux?

GINA

Oui, tu le pourrais très bien, si tu voulais.

HJALMAR

Car je ne vois pas la possibilité d'emporter toutes les affaires de père tellement vite.

GINA

Et puis il y a encore ça qu'il faudra bien d'abord lui dire que tu ne veux plus vivre avec nous.

HJALMAR, *repoussant sa tasse de café.*

Cela aussi, oui ;... obligé de revenir sur ces histoires embrouillées... Il me faut aviser ; il me faut le temps de souffler ; je ne peux pas porter toutes les charges en un seul jour.

GINA

Non, surtout par un aussi vilain temps qu'aujourd'hui.

HJALMAR, *déplaçant la lettre du négociant Werle.*

Je vois que ce papier traîne encore là.

GINA

Je n'y ai pas touché.

HJALMAR

Ce bout de papier ne me regarde pas...

GINA

Oh ! je ne pense certes pas à m'en servir.

HJALMAR

... mais ce n'est tout de même pas une raison pour qu'il aille à vau l'eau ;... dans tout le désordre du déménagement, il pourrait arriver...

GINA

J'y ferai attention, Ekdal.

HJALMAR

La lettre de donation appartient à père avant tout ; et c'est père que cela regarde, s'il veut s'en servir.

GINA, *avec un soupir.*

Oui, le pauvre vieux père...

HJALMAR

Pour plus de sûreté... Où trouverai-je de la colle?

GINA, *allant à la bibliothèque.*

Voilà le pot de colle.

HJALMAR

Et puis un pinceau.

GINA

Le pinceau est là aussi.

(Elle lui apporte les objets.)

HJALMAR, *prenant des ciseaux.*

Une simple bande de papier derrière...

(Il coupe et colle.)

Loin de moi l'idée d'attenter au bien d'autrui,... et surtout au bien d'un vieillard sans ressources. Heu ! ni... au bien de l'autre, non plus... Voilà. Laisse-le là en attendant. Et quand ce sera sec, tu l'emporteras. Je ne veux plus avoir ce document sous les yeux. Jamais !

(Gregers Werle entre par la porte du palier.)

GREGERS, *un peu étonné.*

Comment,... tu es ici, Hjalmar?

HJALMAR, *se lève vite.*

J'étais accablé de fatigue.

GREGERS

Tu as pourtant déjeuné, je vois.

HJALMAR

Le corps aussi fait parfois valoir ses droits.

GREGERS

Et alors, à quoi t'es-tu résolu?

HJALMAR

Pour un homme comme moi, il n'y a qu'une voie. Je suis en train de rassembler mes affaires les plus importantes. Mais ça prend du temps, tu penses bien.

GINA, *avec un peu d'impatience.*

Faut-il que je te prépare le salon, ou faut-il que je fasse la valise?

HJALMAR, *après un rapide regard irrité sur Gregers.*

Emballe,... et fais la chambre !

GINA, *prenant la valise.*

Bien, bien, je mettrai la chemise et le reste.

(Elle entre au salon et ferme la porte.)

GREGERS, *après un court silence.*

Jamais je n'aurais cru que ça finirait ainsi. Est-ce vraiment pour toi une nécessité d'abandonner maison et foyer?

HJALMAR, *allant et venant, agité.*

Hé ! que veux-tu que je fasse?... Je ne suis pas fait pour être malheureux, Gregers. Il faut que j'aie autour de moi du bien-être, de la régularité, du calme.

GREGERS

Mais ne peux-tu les avoir? Tu n'as qu'à essayer. Il me semble maintenant qu'il y a un fondement solide pour construire,... et tu n'as qu'à t'y mettre. Et rappelle-toi que tu as aussi l'invention à laquelle tu peux te consacrer.

HJALMAR

Oh ! ne parle pas de l'invention. Elle se fera peut-être attendre longtemps.

GREGERS

Vraiment?

HJALMAR

Oui, mon Dieu, que veux-tu que j'aille inventer? Les autres ont déjà presque tout inventé. Ça devient de jour en jour plus difficile...

GREGERS

Et dire que cela t'a coûté un si grand travail.

HJALMAR

C'est ce débauché de Relling qui me l'a suggéré.

GREGERS

Relling?

HJALMAR

Oui, c'est lui qui a d'abord attiré mon attention sur mes dispositions pour quelque découverte remarquable en photographie.

GREGERS

Aha !... c'était Relling !

HJALMAR

Oh ! combien j'en ai été profondément heureux. Non pas tant de la découverte en elle-même ; mais parce que Hedvig y croyait,... y croyait de toute la force de son esprit d'enfant. Oui, c'est-à-dire,... je me suis follement imaginé qu'elle y croyait.

GREGERS

Peux-tu vraiment penser que Hedvig aurait été fausse envers toi !

HJALMAR

Maintenant je peux penser n'importe quoi. C'est Hedvig qui me barre la route. Elle m'obscurcira le soleil toute ma vie.

GREGERS

Hedvig ! C'est de Hedvig que tu parles? Comment pourrait-elle te voiler le soleil?

HJALMAR, *sans répondre.*

Quel indicible amour j'ai eu pour cette enfant ! Quel indicible bonheur j'ai ressenti, chaque fois que je rentrais

dans ma pauvre demeure, et qu'elle accourait à moi avec ses bons yeux un peu clignotants ! Oh ! fou crédule que j'étais ! Je l'aimais tellement ;... et je me faisais un rêve poétique de l'illusion qu'elle m'aimait aussi prodigieusement.

GREGERS

Tu dis que ce n'était qu'une illusion?

HJALMAR

Comment puis-je le savoir? Il m'est impossible de rien tirer de Gina. Et d'ailleurs le sens du côté idéal des phénomènes lui fait complètement défaut. Mais avec toi je sens le besoin d'ouvrir mon cœur, Gregers. Il y a cet affreux doute ; peut-être Hedvig ne m'a-t-elle jamais franchement aimé.

GREGERS

Peut-être cependant pourrais-tu en avoir la preuve.

(Il écoute.)

Qu'est-ce que c'est? Il me semble que le canard sauvage crie.

HJALMAR

Le canard sauvage caquette. Père est dans le grenier.

GREGERS

Il y est !

(Son visage rayonne.)

Je te le dis, tu pourrais bien avoir la preuve que la pauvre Hedvig méconnue t'aime !

HJALMAR

Oh ! quelle preuve peut-elle me donner ! Je ne peux me fier à aucune assurance venue de là.

GREGERS

Hedvig ne connaît certainement pas l'imposture.

HJALMAR

Oh ! Gregers, voilà justement ce qui n'est pas sûr. Qui sait ce que Gina et cette madame Sörby peuvent avoir bien souvent chuchoté et susurré ici. Et Hedvig a l'habitude d'ouvrir les oreilles. Peut-être la lettre de donation n'a-t-elle pas été tellement inattendue. Il m'a semblé en percevoir des indices.

GREGERS

Quel est cet esprit qui t'a pénétré?

HJALMAR

Mes yeux se sont ouverts. Fais bien attention ;... tu verras que la lettre de donation n'est qu'un commencement. Madame Sörby a toujours eu beaucoup d'affection pour Hedvig ; et maintenant elle a le pouvoir de faire tout ce qu'elle voudra pour l'enfant. Ils pourront me l'enlever quand bon leur semblera.

GREGERS

Jamais de la vie Hedvig ne te quittera.

HJALMAR

N'en sois pas si sûr. S'ils lui font signe, les mains pleines... Et moi qui l'ai si prodigieusement aimée ! Moi qui aurais mis mon plus grand bonheur à la prendre avec précaution par la main, et à la conduire, comme on conduit un enfant qui a peur des ténèbres à travers une grande pièce vide !... Je le sens maintenant, avec une poignante certitude,... elle n'a jamais eu pour le pauvre photographe logé dans

le grenier une affection pleine et entière. Elle a seulement pris adroitement soin de rester en bons termes avec lui en attendant que le temps soit venu.

GREGERS

Tu ne crois pas toi-même à ce que tu dis là, Hjalmar.

HJALMAR

Ce qui est terrible, c'est justement que je ne sais pas ce que je dois croire,... que je ne le saurai jamais. Mais peux-tu vraiment douter que ce doit être comme je le dis? Ho! ho! mon bon Gregers, tu comptes par trop sur la créance de l'idéal. Si les autres, les gens aux mains pleines, venaient crier à l'enfant : « Quitte-le ; c'est chez nous que la vie t'attend... »

GREGERS, *vite.*

Oui, que crois-tu, alors...?

HJALMAR

Si, alors, je lui demandais : « Hedvig, veux-tu renoncer à la vie pour moi? »

(Avec un rire de mépris.)

Ah! oui,... tu entendrais la réponse!

(On entend un coup de pistolet dans le grenier.)

GREGERS, *joyeux, élevant la voix.*

Hjalmar!

HJALMAR

Tiens ; le voilà qui chasse maintenant.

GINA, *entrant.*

Ouf! Ekdal, il me semble que le grand-père tire tout seul au grenier.

HJALMAR

Je vais voir...

GREGERS, *vivement, avec émotion.*

Attends un peu ! Sais-tu ce que c'était?

HJALMAR

Mais oui, je le sais.

GREGERS

Non, tu ne le sais pas. Moi, je le sais. C'était la preuve.

HJALMAR

Quelle preuve?

GREGERS

C'était un sacrifice d'enfant. Elle a persuadé à ton père de tuer le canard sauvage.

HJALMAR

Tuer le canard sauvage !

GINA

Non, quelle idée... !

HJALMAR

A quoi bon?

GREGERS

Elle voulait te sacrifier ce qu'elle possédait de plus précieux au monde ; car elle pensait qu'ainsi tu lui rendrais ton amour.

HJALMAR, *tendrement ému.*

Oh ! cette enfant !

GINA

Oui, ce qu'elle peut inventer !

GREGERS

Elle ne voulait que regagner ton amour, Hjalmar ; il lui semblait qu'elle ne pouvait pas vivre sans cela.

GINA, *retenant ses larmes.*

Tu vois bien, Ekdal.

HJALMAR

Gina, où est-elle?

GINA, *reniflant.*

La pauvre, elle doit être dans la cuisine, je pense.

HJALMAR, *va ouvrir vivement la porte de la cuisine, et dit :*

Viens, Hedvig !... Viens à moi !

(Il regarde partout.)

Non, elle n'est pas là.

GINA

Alors elle est dans sa petite chambre.

HJALMAR, *du dehors.*

Non, elle n'y est pas non plus.

(Il entre.)

Elle a dû sortir.

GINA

Oui, tu ne voulais d'elle nulle part dans la maison.

HJALMAR

Oh ! puisse-t-elle rentrer bientôt,... que je puisse lui dire... Tout ira bien maintenant, Gregers ; car je crois que maintenant nous allons pouvoir nous reprendre à la vie.

GREGERS, *avec calme.*

Je le savais ; c'est par l'enfant que tout devait se rétablir.

(Le vieil Ekdal vient à la porte de sa chambre; il est en grand uniforme et a du mal à accrocher son sabre.)

HJALMAR, *étonné.*

Père ! Tu es là !

GINA

Est-ce dans ta chambre que tu as tiré, père?

EKDAL, *s'approche, en colère.*

Alors, tu vas à la chasse tout seul, toi, Hjalmar!

HJALMAR, *inquiet, perplexe.*

Ce n'est donc pas toi qui as tiré dans le grenier?

EKDAL

Tiré, moi? Hm!

GREGERS, *crie à Hjalmar.*

Elle a tué elle-même le canard sauvage, vois-tu!

HJALMAR

Qu'est-ce que cela!

(Il court à la porte du grenier, l'écarte, regarde, et crie :)

Hedvig!

GINA, *court à la porte.*

Mon Dieu, qu'y a-t-il?

HJALMAR, *entre dans le grenier.*

Elle est étendue par terre!

GREGERS

Étendue, Hedvig!

(Il rejoint Hjalmar.)

GINA, *en même temps.*

Hedvig!

(Elle entre au grenier.)

Non, non, non!

EKDAL

Oho! elle aussi s'en va tirer?

(Hjalmar, Gina et Gregers traînent Hedvig dans l'atelier; de sa main droite qui pend, elle tient le pistolet entre ses doigts crispés.)

HJALMAR, *bouleversé.*

Le coup est parti. Elle a été touchée. Appelez au secours ! Au secours !

GINA, *court au palier et crie :*

Relling ! Relling ! Docteur Relling ; arrivez aussi vite que vous pourrez !

(Hjalmar et Gregers couchent Hedvig sur le canapé.)

EKDAL, *immobile.*

La forêt se venge.

HJALMAR, *à genoux, devant Hedvig.*

Elle va revenir à elle. Voilà qu'elle revient à elle... ; oui, oui, oui.

GINA, *qui est revenue.*

Où s'est-elle touchée? Je ne vois rien...

(Relling entre précipitamment, et Molvik tout de suite derrière lui; celui-ci est sans gilet ni cravate, le veston ouvert.)

RELLING

Qu'est-ce qui se passe?

GINA

Ils disent que Hedvig s'est tuée.

HJALMAR

Viens au secours !

RELLING

Tuée !

(Il écarte la table et procède à l'examen.)

HJALMAR, *couché par terre, le regarde anxieusement.*

Ça ne peut pas être dangereux? Hein, Relling? Elle ne saigne presque pas. Ça ne peut pas être dangereux?

RELLING

Comment est-ce arrivé?

HJALMAR

Ah ! est-ce que je sais... !

GINA

Elle voulait tirer le canard sauvage.

RELLING

Le canard sauvage?

HJALMAR

Le coup a dû partir.

RELLING

Hm ! Vraiment.

EKDAL

La forêt se venge. Mais je n'ai tout de même pas peur.

(Il entre au grenier et ferme derrière lui.)

HJALMAR

Voyons, Relling,... pourquoi ne dis-tu rien?

RELLING

La balle est entrée dans la poitrine.

HJALMAR

Oui, mais elle se remettra !

RELLING

Tu vois bien que Hedvig a cessé de vivre.

GINA, *éclate en sanglots.*

Oh ! l'enfant, l'enfant.

GREGERS, *d'une voix étranglée.*

Au fond des mers...

HJALMAR, *bondit.*

Si, si, il faut qu'elle vive ! Dieu te bénira, Relling,... rien qu'un instant,... rien que le temps de lui dire combien je l'ai indiciblement aimée tout le temps.

RELLING

Le cœur a été touché. Hémorragie interne. Elle est morte sur le coup.

HJALMAR

Et moi qui l'ai repoussée comme un animal ! Et alors, effrayée, elle est allée se tapir dans le grenier, et elle est morte par amour pour moi.

(Sanglotant.)

Ne jamais pouvoir réparer cela ! Ne jamais pouvoir lui dire... !

(Il serre les poings et crie :)

Oh ! toi, là-haut... ! si tu existes ! Pourquoi m'as-tu fait cela !

GINA

Chut ! chut ! il ne faut pas t'emporter et dire des horreurs. Il faut croire que nous n'avions pas le droit de la garder

MOLVIK

L'enfant n'est pas mort ; il dort.

RELLING

Sornettes.

HJALMAR, *s'approche du canapé, et, les bras croisés, regarde Hedvig.*

Comme elle est calme et rigide.

RELLING, *cherche à prendre le pistolet.*

Ce qu'elle le tient ferme.

GINA

Non, non, Relling, ne lui cassez pas les doigts ; que le pissolet reste.

HJALMAR

Qu'elle l'emporte avec elle.

GINA

Oui, qu'elle le garde. Mais l'enfant ne va pas rester là en spectacle. On va la mettre chez elle, dans sa chambre. Aide-moi, Ekdal.

(Hjalmar et Gina enlèvent Hedvig à eux deux.)

HJALMAR, *pendant qu'ils l'emportent.*

Oh ! Gina, Gina, peux-tu supporter cela !

GINA

On s'aidera l'un l'autre. Car nous sommes à part égale à présent, je pense.

MOLVIK, *étend les bras et murmure :*

Loué soit le Seigneur ; tu deviendras poussière ; tu deviendras poussière...

RELLING, *chuchotant.*

Ferme ça, imbécile ; tu es saoul.

(Hjalmar et Gina transportent le corps par la porte de la cuisine. Relling la ferme derrière eux. Molvik s'éclipse par la porte du palier.)

RELLING, *se rapproche de Gregers et dit :*

On ne me fera jamais accroire que ceci était un accident.

GREGERS, *qui s'est tenu épouvanté, avec des mouvements convulsifs.*

Nul ne peut dire comment s'est passée cette horreur.

RELLING

La charge a brûlé le corsage. Il faut qu'elle ait appuyé le pistolet contre sa poitrine et tiré.

GREGERS

Hedvig n'est pas morte en vain. Avez-vous vu comme la douleur a dégagé ce qu'il y a de grandeur en lui?

RELLING

La grandeur se voit chez la plupart des gens, quand ils sont dans la douleur devant un cadavre. Mais combien de temps croyez-vous que va durer chez lui cette splendeur?

GREGERS

Ne va-t-elle pas durer et grandir toute sa vie !

RELLING

D'ici trois trimestres, la petite Hedvig ne sera plus pour lui qu'un beau thème de déclamation.

GREGERS

Et vous osez dire cela de Hjalmar Ekdal !

RELLING

Nous en parlerons quand l'herbe aura séché pour la première fois sur la tombe de la petite. Vous pourrez l'entendre alors se lamenter sur « l'enfant arrachée trop tôt à son cœur de père » ; vous pourrez le voir confit dans l'at-

tendrissement, l'admiration et la compassion pour lui-même. Vous verrez !

GREGERS

Si vous avez raison, et si j'ai tort, la vie ne vaut pas d'être vécue.

RELLING

Oh ! la vie aurait tout de même beaucoup de bon, si seulement nous pouvions être quittes de ces maudits créanciers qui viennent frapper à la porte des pauvres gens que nous sommes, pour présenter la créance de l'idéal.

GREGERS, *le regard vague.*

En ce cas, je suis content de ce que ma résolution soit ce qu'elle est.

RELLING

Permettez,... quelle est donc votre résolution?

GREGERS, *prêt à sortir.*

D'être le treizième à table.

RELLING

Oh ! du diable si je vous crois.

MANUSCRITS

I

NOTES

Des « hommes libres », c'est du boniment. Il n'en existe pas. Le mariage, les relations entre homme et femme, ont corrompu la race, mais sur tout le monde la marque d'esclavage.

E. L. en est venu à ce résultat qu'améliorer par libération est impossible. L'œuvre de la création a été manquée dès le début. Il est un pessimiste de séminaire, sans vigueur, un stérile rêveur.

L'amour de la patrie et sentiments de ce genre sont des conceptions transitoires.

Il est inadmissible que des savants fassent souffrir à mort des animaux ; que les médecins fassent leurs expériences avec des journalistes et des politiciens.

La société moderne n'est pas une société humaine générale ; elle est seulement une société d'hommes.

Lorsque les hommes de la liberté veulent réaliser une amélioration dans la situation sociale de la femme, ils s'inquiètent d'abord de savoir si l'opinion publique — les hommes — l'approuvent. C'est comme si l'on demandait aux loups s'ils approuvent de nouveaux moyens de protection pour les moutons.

Maint doctrinaire utopique en vient peu à peu à devenir son propre grand-père (Drachmann, par exemple).

Le mariage de E. L. avec sa femme inférieure est devenu en quelque sorte un « vrai mariage » parce que, dans la vie com-

mune, il a décliné, ou du moins ne s'est pas développé. Maintenant il ne peut pas se passer d'elle. — Il en a été de même pour elle.

Il est obligé d'aller en soirée chez des gens chics ; mais cela le fatigue et lui cause un effort. Il retourne à sa médiocre vie de famille.

Il a, comme l'impr. A., entrevu un monde supérieur ; c'est son malheur.

Par l'effet de la civilisation, l'être humain subit la même transformation que l'enfant en son développement. L'instinct s'affaiblit, mais la capacité logique s'accroît. L'adulte a perdu la faculté de jouer avec des poupées.

« Le sixième sens ». L'influence magnétique est la pensée favorite de E. L.

Nous nous moquons des 34 patries de l'Allemagne ; mais celles de l'Europe, tout aussi nombreuses, sont tout aussi ridicules. L'Amérique du Nord se contente d'une..., ou... jusqu'à nouvel ordre... de deux.

Sa nature délicate ne lui permet pas d'avouer franchement qu'il ne croit pas au patriotisme et à tout cela.

Malheureusement, nos meilleures pensées sont pensées par nos pires coquins.

Le photographe, le poète manqué, E. L. rêve de révolution socialiste, révolution de l'avenir, de la science. Poison dans le déjeuner...

Le sybarite A. K. jouit de la pauvreté et de la misère avec une indignation esthétique. Il jouit de ses visites chez son camarade déchu, sans bien s'en rendre compte.

Désirer et vouloir. Nos pires fautes proviennent de ce que nous confondons les deux.

Quels farceurs ! Ils soutiennent le droit de la majorité, et pourtant le droit électoral n'appartient qu'à une petite minorité arbitrairement délimitée.

Tout ce qui existe, art, poésie, etc., s'effondre en de nou-

velles catégories, de même que la nature de l'enfant dans l'esprit de l'adulte.

La libération consiste à procurer aux individus le droit de se libérer, chacun selon ses besoins.

L'épisode du moribond est introduit. Deininger sert de modèle.

Femmes artistes et commerçantes cherchent à cacher leur sexe. Sur leurs affiches, écriteaux, etc., elles ne mettent que l'initiale de leur prénom, afin que les gens croient qu'il s'agit d'hommes, par exemple : M. Sm..., E. Zogb..., etc.

E. L. est de tendance socialiste ; mais il n'ose le reconnaître ; il est père de famille, donc pas indépendant.

Ceux qui ont le droit de vote parmi nous sont en minorité. La minorité a-t-elle donc raison?

La conscience n'est pas quelque chose de stable. Elle varie chez les divers individus et selon les temps qui changent. Celle du paysan est archaïque, périmée. C'est entre les consciences périmées et celles de l'avenir que les luttes de parti se poursuivent.

Il se formera une nouvelle noblesse. Ce ne sera pas celle de la naissance ni de l'argent, pas davantage celle des talents ni du savoir. La noblesse de l'avenir sera celle du caractère et de la volonté.

Le christianisme démoralise et paralyse de diverses manières tant les hommes que les femmes.

On dit que le suicide est immoral. Mais vivre une vie de lent suicide... par égard pour son entourage?

A. K...d : être couché bien repu, enveloppé dans un lit moelleux, entendre la pluie clapoter et songer à de pénibles voyages dans la tempête et le froid... c'est une grande jouissance.

II

E. L. Bon, mais examinons cette question des idéals. Croyez-vous à la religion?

Non.

E. L. A la morale... (non). A la science? (non)...

E. L. Bon, mais vous croyez au patriotisme? A la vieille Norvège?

Oui, bien entendu.

III

PERSONNAGES

LE VIEUX FONCTIONNAIRE CONGÉDIÉ.

Cheveux blancs, l'intelligence affaiblie par la prison. Gagne un peu d'argent avec du travail de copie.

SA FEMME VANITEUSE.

A demi folle à cause du malheur de la famille. En est elle-même responsable sans le reconnaître. Stupide admiration du fils. Se plaint et se lamente.

LE FILS AUX GRANDS TALENTS AVORTÉS.

Le pieux attachement aux parents le lie, la honte de la famille lui pèse.

LA FEMME DU FILS.

Un peu plus âgée que lui ; bien douée pour ce qui est pratique ; prosaïque, de famille commune.

LE VIEIL ARMATEUR ET NÉGOCIANT RICHE.

Noceur discret.

SON FILS, riche écrivain social.

Veuf ; lutte pour le droit des pauvres ; prend cela comme un sport.

L'HÔTE : Eh bien, monsieur le chambellan, que dites-vous de ce Liebfraumilch? CHAMB. : Oui, je dois reconnaître qu'il était parfait. 2e CHAMB. : Oh, il a dû sûrement vous coûter gros? Hein? L'HÔTE : Vous pouvez le jurer. Car il est d'une des années les meilleures... tout à fait les meilleures, je vous dirai. GREGERS : Y a-t-il une si grande différence entre les années? L'HÔTE : Non, vous êtes bon ! Vous, ça ne vaut pas la peine de vous offrir du bon vin. 2e CHAMB. : Il en est du vin du Rhin comme... comme des photographies, monsieur... c'est du soleil que tout dépend. N'est-il pas vrai? GREGERS : Oui, la lumière joue certes son rôle — — .H. L. : En ces dernières années on n'a pas vu nommer ici beaucoup de chambellans. 1er CHAMB. : Non, il y a eu ici comme un temps nuageux ; pas assez de soleil. GREGERS : Il en est donc peut-être des chambellans comme des sortes de vin. 2e CHAMB. : Comment cela, monsieur? GREGERS : Toutes les années ne sont pas aussi bonnes. L'HÔTE : Non, entendez-vous cela, vous?

GRAABERG, *venant des bureaux :* Veuillez m'excuser, mais il y a là quelqu'un qui voudrait sortir. L'HÔTE : Ne vous gênez pas. *(Ici se place l'épisode du vieux. Le domestique de louage. Le goût pour le cognac, Pettersen.) Silence contraint. Le 2e chamb. lance des traits. Gregers est offensé.* AL. K. : Mais ce n'est fichtre pas gentil de votre part. LE CHAMB. : Mais je vous assure ; je n'y entendais pas malice. MME M., *avec la cigarette :* Non, le chambellan est aimable, au fond. Mais, bon Dieu, il nous faut tous travailler pour vivre. *(Ce thème a été déjà touché par l'hôte s'adressant à Gregers.)*

H. L., « le vieux coq », « lorgne » toutes les « fillettes » avec qui il est familier.

Au 1er acte, le négociant finit par rudoyer le photographe quand on a trop bu. Halvdan s'en va. Il n'en souffle mot chez lui, conte à sa façon ce qui s'est passé à la soirée, il a été l'homme que l'on fête, etc. — Le lendemain, ceux qui ont l'âme généreuse lui rendent visite. — Sa mère est à l'asile d'aliénés. Est

devenue folle à la suite des malheurs de la famille. Il est possible que le fils, lui aussi, etc.

Le vieil Ekdal a des pigeons et d'autres oiseaux. Sa passion pour la chasse... Il a un vieux fusil... Hedvig — dénouement...

Mme S. : Glissez quelque chose à celui qui est là-bas, quelque chose de tout à fait bon. P. : Je vais le faire. *(Il sort.)*

Mme S. : Eh bien, il a eu quelque chose? P. : Mais oui, je lui ai glissé une bouteille de cognac. Mme S. : Oh, vous auriez pu trouver mieux que ça. P. : Non, madame, le cognac, il ne connaît rien de mieux.

Al. K. ne voit aucune objection à ce que son père épouse Mme M. D'abord parce que cela vaudrait tout de même mieux que des scandales possibles avec des bonnes, et puis, parce que le père, s'il se marie, est obligé de donner sa part à son fils.

A. K. épouserait volontiers lui-même Mme M. Mais alors son père ne se marierait probablement pas, et par suite, pas de partage, « il n'est pas bon que les capitaux restent trop longtemps entre les mains des vieilles gens. Quatre cent mille couronnes chez un homme de trente-quatre ans sont plus productifs qu'un million chez un vieux de soixante ans ».

Le chamb. épouserait bien aussi Mme M. Mais ses moyens sont insuffisants... donc...

IV

PERSONNAGES

63 Walle, négociant, etc.
35 *(D'abord écrit :* 37) Halfdan Walle, son fils.
67 Ekdahl, ancien bailli.
(Biffé : Mme Ekdahl), sa femme.

37 *(D'abord écrit :* 35) Gregers Ekdahl, leur fils, photographe. *(Biffé :* Hedvig, sa femme.)
39 Gina, sa femme.
14 Hedvig, leur fille aînée, quatorze à quinze ans. *(Biffé :* leurs trois) enfants plus jeunes.
35 Mme Berta Sörby *(Écrit d'abord :* Lövstad), gouvernante chez le négociant.
Nanne, maître d'école.
Le Chambellan Flor (l'homme aux anecdotes).
Le Chambellan Rasmussen (satirique).
Le Chambellan Sæther (galant, bête).
Graaberg, fondé de pouvoir du négociant.
Pettersen, domestique du négociant.
Flasrud, cocher du négociant.
Invités du négociant, domestiques loués, etc.
(L'action se passe à Kristiania.)

L'allégorie sur les canards sauvages quand ils sont blessés... s'ils vont au fond, ces diables récalcitrants, ils se cramponnent... ; mais si l'on a un bon chien, et si l'eau est peu profonde, alors...
Hedvig comme canard sauvage...
Expériences de Gregers sur les premières et les plus profondes souffrances des enfants. Ce ne sont pas des douleurs d'affection ; non, ce sont les souffrances de famille,... ce qu'il y a de pénible dans les relations au foyer...

Gregers : Mais la prédication religieuse de Molvik a-t-elle quelque valeur?
Le Docteur : Oh pfuh, vous comprenez bien qu'elle ne vaut pas grand'chose ; mais pour les pauvres et gens de cette espèce, ça peut toujours suffire.

Hedvig décrit comment elle a vu pour la première fois une grande surface d'eau du haut d'une hauteur.

Les hommes sont des animaux marins... comme le canard sauvage... non des animaux terrestres... Gregers était fait pour la mer. Tous les gens y vivront un jour, quand toute la terre sèche y sera abîmée. Alors cessera la vie de famille.

V

PREMIER ACTE

Biffé { Dans la maison du négociant Walle.

Le père sait ébranler les idéals. L'ironie du sort dans le fait d'appartenir à une autre génération. Les dessins de Hedvig ne sont pas ses propres créations ; depuis qu'elle s'en rend compte, elle ne dessine plus. Le bonheur est fini quand elle découvre que la défiance du père à l'égard de son admiration est éveillée, combats, dérobades, observations, etc...

Un idéal subsiste toujours... Gregers, qui nie tous les autres, croit à « l'amitié »... Hjalmar pénètre les motifs égoïstes.

Hjalmar est aussi admiré dans sa famille parce qu'il entretient son père ; mais il ne le fait pas !
Chaque famille « va jusqu'au bout » dans une génération, et dans celle-ci en un individu déterminé. La famille Werle a atteint le sommet : le vieux négociant. — Le fils représente quelque chose de nouveau. *(Biffé :* le cas est le mê...) Le cas est inverse pour Hedvig...

Hjalmar a été considéré par ses parents comme très beau ; il le croit lui-même ; il ne l'est pas.

Le 1er acte se termine sur des reproches de Gregers au sujet de

Hjalmar, adressés aux membres de la société, sur quoi il rompt avec son père.

Le 2e acte se termine ainsi : C'est la famille qui l'a dégradé.

Gregers : Crois-tu que j'ai inventé tout cela? Oh ! non, je renonce à rien inventer. Mais cela est vivant, à l'état latent — — Le patriotisme est mort — — etc.

Le médecin ment. (Dahl) c'est un mensonge... allons, laissons donc cet oiseau s'envoler.
Le théologien (Schibsted) moi... Sch... monsieur Sch... le licencié Schibsted... etc.

En Gregers est demeuré un point de superstition. Au dîner on est treize à table.

Hjalmar raconte au 1er acte une histoire très romantique sur sa mère qui serait devenue folle de chagrin parce que son avenir était gâché, et sur son père qui aurait commis ses délits par amour pour son fils. Gregers devient attentif ;... plus tard, autre explication, prosaïque mais vraie.

VI

La complication de ce qui est hérité et de ce qui est acquis par l'habitude.

L'attirance de Hedvig vers la mer.

Sa timidité.

La nécessité à cause de la faiblesse de sa vue de rester enfermée.

VII

Premier acte.

Introduction par les domestiques ; le vieil Ekdal. Le négociant Werle et Mme Sörby ; le négociant et Gregers (?)

Gregers et Hjalmar. Les invités ; le vieil Ekdal. Gregers et Werle.

2e acte.

Gina et Hedvig ; le vieil Ekdal. Les précédents et Hjalmar. Le vieil Ekdal et les précédents. Gina, Hedvig, Hjalmar et Gregers ; conversation sur la situation dans la maison de Werle. Les précédents et le vieil Ekdal ; conversation sur les jours d'autrefois à l'usine, ensuite sur le canard sauvage. Gregers loue la chambre.

VIII

ÉBAUCHE

Premier acte.

Chez le vieux riche usinier. Fumoir élégant et confortable. Canapés et fauteuils rembourrés ; lampes et candélabres allumés. Grande porte ouverte, avec des tentures écartées, au mur du fond. On voit la salle de billard. Au premier plan, dans le fumoir, à droite, est la porte d'entrée dans les bureaux ; à gauche, au delà de la cheminée, est une porte à deux battants, ouvrant sur la salle à manger, où l'on entend des conversations

animées de nombreux invités ; on frappe sur un verre avec un couteau ; le silence se fait ; un discours est prononcé ; hourras et bravos ; de nouveau, bourdonnement de conversations animées.

Deux domestiques en livrée et deux ou trois domestiques d'extra en noir font des rangements dans le fumoir et dans la salle de billard.

Un domestique d'extra entre avec le vieux « ci-devant »... de droite dans la salle de billard. — LE DOMESTIQUE D'EXTRA *(ou domestique de la maison)* : Hé, Pettersen, voilà un homme qui... P. : Sapristi, vous venez à cette heure-ci? LE CI-DEV. : Il me fallait entrer au bureau. P. : Oh, il y a une heure qu'il est fermé. LE CI-DEV. : Oui, je l'ai vu, mais... *(Il regarde la porte à droite.)* P. : Oui, vous pouvez passer par là ; car Graaberg y est encore. LE CI-DEV. : Grand merci. *(Il s'y dirige.)* LE SECOND DOMESTIQUE : Dites donc, vous, prenez un peu sur la table. LE CI-DEV. : Moi? Bien, oui, sur la table. *(Il le fait.)* LE DOMESTIQUE : C'est ça, merci. LE CI-DEV. : Alors, je peux entrer peut-être. P. : Oui, allez-y. *(Il entre à droite.)*

IX

Premier acte.

(Dans la maison du négociant Walle. Fumoir luxueux et confortable ; canapés et fauteuils rembourrés ; tables avec des pipes et des boîtes de cigares ; lampes et candélabres allumés. Grande porte ouverte avec tenture écartée au mur du fond. Au delà, on voit la salle de billard, également éclairée. Au premier plan à droite dans le fumoir, une petite porte dérobée conduit aux bureaux. Au premier plan à gauche, une cheminée avec du feu, et au delà de la cheminée, double-porte ouvrant sur la salle à manger. De celle-ci on entend un bruit de conversation et de rires de nombreux invités. On frappe sur un verre avec un couteau ; le silence s'établit. Un skaal est prononcé. Le bourdonnement des conversations reprend.)

(Le domestique en livrée du négociant et deux ou trois domestiques d'extra font des rangements dans le fumoir et la salle de billard.)

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT, se tient debout, plié en deux, et ajoute du charbon dans la cheminée, tout en écoutant, et dit à l'un des domestiques d'extra. — Non, écoute donc, Jensen, voilà que le vieux se lève et prononce un long skaal pour madame Sörby.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA, qui allume un candélabre. — Y a-t-il peut-être quelque chose entre eux?

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Le diable le sait.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA. — Car il a bien été un fameux paillard en son temps.

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — C'est possible. (Il dépose la pelle à feu.)

UN AUTRE DOMESTIQUE D'EXTRA, à la porte de la salle de billard. — Dites donc, Pettersen, il y a là un vieux qui...

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Maintenant? On va sortir de table.

(Le vieil Ekdal apparaît, venant de droite, dans la salle de billard. Il a les cheveux blancs, il est placide et un peu voûté, vêtu d'une houppelande démodée à haut col; il tient à la main un bonnet et un parapluie de coton défraîchi. Il a sous le bras une liasse de papiers enveloppée.)

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Sapristi, qu'est-ce que tu viens *(Écrit d'abord :* vous venez) faire ici à cette heure-ci?

EKDAHL. — J'avais grand besoin d'aller au bureau...

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Le bureau est fermé depuis une heure, et...

EKDAHL. — Oui, on me l'a dit; mais monsieur Graaberg est sûrement encore là, et si vous... et si tu me laissais passer par là... (Il désigne la porte dérobée.)

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Oui, tu le peux. (Il déplace

une table.) Eh, dis donc, Ekdahl, emporte un peu de ce qu'il y a sur la table.

EKDAHL se redresse instinctivement. — Moi !... (Avec timidité.) Enfin, oui, vraiment, sur la table...

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Voilà, merci. (Il ouvre la porte dérobée.) Allons, tu n'as qu'à entrer, Ekdahl ; mais ne manque pas de sortir par l'autre côté, car nous avons des étrangers.

EKDAHL. — Oui, je le sais bien. (Il entre à droite.)

L'UN DES DOMESTIQUES D'EXTRA. — Est-ce qu'il est aussi un des commis?

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Non, c'est un bonhomme qui fait de la copie au dehors, quand on en a besoin. Mais il a été un monsieur chic en son temps, tu sais.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA. — Oui, il avait bien l'air de ça. [*D'abord écrit :* il a é...]

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Mais oui, il a été avoué, et le diable sait quoi encore. Ah, Dieu, je connais bien le vieil Ekdahl, moi. Nous buvons souvent un bitter et une bouteille de bière ensemble chez madame Eriksen.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA. — Il ne peut guère [*D'abord écrit :* Il n'avait pas l'air...] avoir de quoi régaler.

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Sapristi, Jensen, vous comprenez bien que c'est moi qui paye. Car je trouve qu'il faut être gentil avec des gens qui ont eu tant de malheur.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA. — Est-ce qu'il a fait faillite?

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Non, c'est bien pis que ça. Il a été en prison.

LE DOMESTIQUE D'EXTRA. — En prison?

LE DOMESTIQUE DU NÉGOCIANT. — Ou peut-être c'était au pénitencier... (Il écoute.) Chut, voilà qu'ils sortent de table.

(La porte de la salle à manger est ouverte du dedans par deux domestiques. Tous les convives sortent peu à peu. Le négociant Werle marche en tête

avec Mme Sörbv [*Écrit d'abord :* une dame âgée] à son bras, il la conduit par la salle de billard dans une salle attenante à droite. Des messieurs âgés et plus jeunes arrivent par groupes et se disposent dans le fumoir et la salle de billard. Le chambellan Flor, le chambellan Kaspersen et le chambellan Sæther entrent en causant avec Gregers Walle. Halfdan Ekdahl entre le dernier.)

LE CHAMBELLAN FLOR. — Ouf,... quel dîner... c'était un fameux travail.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Oh, avec un peu de bonne volonté, c'est incroyable, ce qu'on arrive à faire en trois heures et demie. Qu'en dis-tu, chambellan Sæther?

LE CHAMBELLAN SÆTHER. — C'est le plaisir qui active le travail, hé, hé !

LE CHAMBELLAN FLOR. — Oui, si l'on avait ton estomac, chambellan Kaspersen.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN lui passe la main sur le gilet. — Il me semble que le tien est d'une belle contenance.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Ah ! oui, si seulement il pouvait digérer ce qu'il peut contenir, je...

GREGERS WALLE. — Il y a des remèdes à tout, chambellan Flor. Pourquoi croyez-vous qu'une très sage providence a fait les eaux minérales?

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Fi, voilà encore que vous devenez parisien.

GREGERS WALLE. — Malheureusement, c'est tenace. Mais c'est que j'arrive tout droit de là-bas.

LE NÉGOCIANT WALLE revient [*Ajouté après coup :* avec Mme Sörby]. — Qu'est-ce que vous examinez là, Ekdahl?

HALVDAN. — Ce n'est qu'un album, monsieur le négociant.

LE NÉGOCIANT WALLE. — Ah, des photographies. Oui, c'est évidemment quelque chose pour vous.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — En avez-vous peut-être

apporté quelques-unes ? De votre fabrication ? Hein ?

HALVDAN. — Non, je n'en ai pas.

LE NÉGOCIANT WALLE. — Vous auriez vraiment dû en apporter. Vous auriez pu ainsi contribuer à notre entretien, voyez-vous.

MADAME SÖRBY. — Car ici, dans la maison, tout le monde doit travailler pour nourrir la conversation, monsieur Ekdahl.

LE NÉGOCIANT WALLE. — Ha, ha, ha ; tout à fait juste.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Dans une maison où l'on mange bien, c'est un vrai plaisir.

MADAME SÖRBY. — Le chambellan Flor travaille pour les dames, tant que la sueur lui perle au front.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Pour la dame, madame Sörby ; pour la dame de la maison...

MADAME SÖRBY. — Oui, aujourd'hui cela vous est facile. Et le chambellan Kaspersen,... qu'est-ce qu'il fait...?

LE CHAMBELLAN FLOR. — Il produit des mots d'esprit...

MADAME SÖRBY. — [*D'abord écrit :* J'ai bien dit...] Vous avez dit qu'il reproduit...

LE CHAMBELLAN KASPERSEN rit. — Vous êtes trop méchante.

LE CHAMBELLAN FLOR. — J'ai dit produit, mais...

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Mon Dieu, on se sert des talents qu'on a.

MADAME SÖRBY. — Certes ; c'est pourquoi le chambellan Sæther est toujours si disposé à tourner les pages de musique.

LE CHAMBELLAN SÆTHER. — Hé, hé !

GREGERS, à voix basse. — Il faut que tu parles aussi, Hjalmar.

HJALMAR EKDAHL, hausse les épaules. — De quoi parlerais-je?

LE NÉGOCIANT WALBERG. — Jetez ce bout de cigare, et prenez un bon cigare.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Oui, mais madame permet-elle qu'on l'enfume?

MADAME SÖRBY allume. — Je m'en charge moi-même.

LE CHAMBELLAN SÆTHER. — Non, tiens, tiens !

LE CHAMBELLAN FLOR. — Voilà un tokay remarquablement savoureux.

LE NÉGOCIANT VALBERG. — Vous pouvez le dire. Mais il a coûté bon ; car il est d'une des années tout à fait supérieures, vous savez.

HJALMAR EKDAHL. — Est-ce qu'il y a une différence entre les années?

LE NÉGOCIANT VALBERG. — Non, vous êtes bon ! Ce n'est fichtre pas la peine de vous offrir du bon vin.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Il en est du tokay comme des photographies, monsieur Ekdahl ; il faut du soleil. N'est-il pas vrai?

HJALMAR EKDAHL. — Oui, la lumière joue sûrement son rôle.

MADAME SÖRBY. — Mais alors c'est tout à fait comme pour les chambellans ; car eux aussi ont besoin de la lumière du soleil.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Aïe, aïe, vous avez lancé là un sarcasme usé...

LE CHAMBELLAN FLOR. — Madame reproduit...

MADAME SÖRBY. — C'est possible ; mais il est certain que les années peuvent être fort différentes.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Mais vous me comptez sûrement comme des bonnes années, madame Sörby?

MADAME SÖRBY. — Oh, vous êtes certainement de la même année, tous les trois.

LE NÉGOCIANT VALBERG. — Ha, ha, ha... vous voilà fixés ! A vos verres, messieurs. Par ce froid de chien. [*La suite de la réplique est ajoutée après coup.*] Un bon verre, un chaud foyer agréable,... enfin, il me semble, du moins, qu'il l'est. C'est entre ses propres murs qu'on doit chercher le vrai bien-être.

(Les invités trinquent et boivent.)

GRAABERG, à la porte dérobée. — Pardon, monsieur le négociant ; mais je ne peux pas sortir.

LE NÉGOCIANT WALLE. — Allons, est-ce que vous êtes enfermé encore?

GRAABERG. — Oui, et Flaksrud est parti avec les clefs...

LE NÉGOCIANT WALLE. — Eh bien, vous n'avez qu'à passer.

GRAABERG. — Mais il y en a un autre...

LE NÉGOCIANT WALLE. — Bon, venez, venez tous les deux; ne vous gênez pas.

(Graaberg et le vieil Ekdahl sortent, venant de la porte dérobée.)

LE NÉGOCIANT WERLE, malgré lui. — Aïe!

(Les rires et la conversation des invités s'arrêtent soudain. Hjalmar sursaute à la vue de son père et se détourne. Graaberg et Ekdahl sortent par la salle de billard [*Ajouté après coup :* et à droite].

LE NÉGOCIANT WERLE marmonne. — Ce diable de Graaberg!

GREGERS. — Mais n'était-ce pas là...

LE CHAMBELLAN SÆTHER. — Qu'est-ce qu'il y a? Qui était-ce?

GREGERS. — Oh, ce n'était personne.

LE CHAMBELLAN SÆTHER, à Hjalmar. — Connaissiez-vous cet homme?

HJALMAR. — Je ne sais pas...; je n'ai pas fait attention...

LE CHAMBELLAN SÆTHER. — Et entré ainsi par des portes fermées à clef. Il faut que je tire cela au clair. (Il rejoint les autres.)

MADAME SÖRBY chuchote au domestique. — Glissez-lui quelque chose là-bas, quelque chose de tout à fait bon.

PETTERSEN. — J'y vais. (Il sort.)

GREGERS, à voix basse. — C'était donc vraiment lui!

HJALMAR. — Oui, c'était lui.

GREGERS. — Et tu l'as renié!

HJALMAR. — Mais est-ce que je pouvais...

GREGERS. — J'ai peur que tu sois devenu un pleutre, Hjalmar.

HJALMAR. — Oh, si tu étais à ma place, tu...

(Les conversations entre les invités, qui étaient d'abord sur un ton discret, sont menées maintenant en forçant la voix.)

LE CHAMBELLAN KASPERSEN s'approche aimablement de Gregers et Hjalmar. — Aha, vous êtes en train de ranimer de vieux souvenirs. Ne voulez-vous pas allumer votre cigare, monsieur Ekdahl? (Il lui tend une bougie.) Tenez.

HJALMAR. — Merci, je ne fume pas maintenant.

LE CHAMBELLAN FLOR. — N'avez-vous pas des vers à nous lire, monsieur Ekdahl? Autrefois vous écriviez de si jolis poèmes.

HJALMAR. — Non, je n'ai rien ici.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Tout va bien chez vous? Vos enfants... Car vous avez des enfants...?

HJALMAR. — J'ai une fille.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Et que fait-elle?

HJALMAR. — Hedvig dessine.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Ah ! oui ; c'est donc la nature artiste qu'elle a héritée.

LE CHAMBELLAN SÆTHER s'approche. — Non ce n'a pas été par des portes fermées. Il venait pour une besogne légitime.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN lui fait faire volte-face gaiement. — Oh, tu dis des bêtises, chambellan Sæther. (Il l'entraîne hors du fumoir.)

LE CHAMBELLAN FLOR. — Dieu sait de quoi il parle. (Il s'éloigne.)

HJALMAR. — Maintenant je m'en vais, Gregers. Dis adieu à ton père de ma part.

GREGERS. — Oui, oui. Tu rentres directement chez toi?

HJALMAR. — Oui. Pourquoi?

GREGERS. — Parce que je monterai chez toi plus tard.

HJALMAR. — Non, n'en fais rien. Pas chez moi. Nous pouvons toujours nous rencontrer quelque part en ville.

MADAME SÖRBY. — [*Écrit d'abord :* Saluez] Vous partez, Ekdahl?

HJALMAR. — Oui.

MADAME SÖRBY. — Saluez Gina.

HJALMAR. — Merci. (Il fait de son mieux pour sortir à droite sans attirer l'attention.)

MADAME SÖRBY, bas, à Pettersen. — Eh bien, le vieux a-t-il emporté quelque chose?

PETTERSEN. — Oh ! oui, je lui ai glissé une bouteille de cognac.

MADAME SÖRBY. — Oh, vous auriez pu trouver mieux que ça.

PETTERSEN. — Non, madame Sörby, le cognac est ce qui lui plaît le mieux.

LE CHAMBELLAN FLOR, à la porte de la salle de billard, un cahier de musique à la main. — Allons-nous jouer un peu pour vous accompagner, madame Sörby?

MADAME SÖRBY. — Hé oui ; allons-y.

LES INVITÉS. — Bravo ! Bravo !

(Tous sortent à droite par la salle de billard. Pendant ce qui suit on entend jouer du piano à distance.)

GREGERS. — Père, ne veux-tu pas attendre un peu?

WERLE. — Qu'y a-t-il?

GREGERS. — Il faut que je te parle.

WERLE. — Cela ne peut-il pas attendre jusqu'à ce que les autres soient partis?

GREGERS. — Non, je ne peux pas, car il est possible que je m'en aille avant les autres...

WERLE. — T'en aller? Tu veux t'en aller? Qu'est-ce que cela veut dire?

GREGERS. — Comment a-t-on pu laisser ici cette famille déchoir si lamentablement?

WERLE. — Tu parles des Ekdahl?

GREGERS. — Oui, je parle des Ekdahl. Tu as été pourtant très intime avec le vieil Ekdahl, autrefois. Et une fois en sa vie, il t'a été extrêmement utile.

WERLE. — Oho, tu penses sans doute à la vieille histoire du

procès? Ces affaires-là sont réglées depuis longtemps. Tu peux compter qu'il s'est fait payer largement.

GREGERS. — Soit. Mais ensuite, père, tout le reste...

WERLE. — Je ne sais pas ce que tu entends par « tout le reste ». Il n'y a pas autre chose ! Il ne s'est adressé à moi d'aucune façon lorsqu'il en était encore temps. Il ne savait pas lui-même combien il était mal en point avant que tout vînt au jour, et alors il était trop tard.

GREGERS. — Ce n'est pas de cela non plus que je parle. Mais après, par la suite...

WERLE. — Oui, par la suite. Lorsqu'il a été libéré, c'était un homme fini... Je peux te l'assurer, Gregers, j'ai fait tout ce qui était en mon pouvoir pour l'aider. Je lui ai procuré du travail de copie du bureau, et je lui ai payé beaucoup, beaucoup plus que ne valait son travail. Tu ris de cela? Crois-tu que ce n'est pas vrai, ce que je dis? Il est vrai que rien n'en figure dans mes livres ; car jamais je n'inscris de pareilles dépenses.

GREGERS sourit. — Non, il y a certaines dépenses qu'il ne vaut pas la peine d'inscrire.

WALLE, interdit. — Que veux-tu dire par là?

GREGERS. — As-tu inscrit ce que tu as dépensé pour faire apprendre la photographie à Hjalmar Ekdahl?

WERLE. — Moi ! Comment, inscrit?

GREGERS WERLE. — Je sais que c'est toi qui as payé pour cela. Et je sais aussi que c'est toi qui l'as mis si largement en état de s'établir. [*Biffé :* As-tu inscrit aucune de ces dépenses?]

WERLE. — Bon, et puis on dit que je n'ai pas fait assez pour la famille Ekdahl. Je peux te l'assurer, ces gens-là m'ont coûté assez cher.

GREGERS. — As-tu inscrit quelqu'une de ces dépenses?

WERLE. — Pourquoi le demandes-tu?

GREGERS. — Oh, ce n'est pas sans motif. Écoute, dis-moi,...

l'époque où tu t'es intéressé si vivement au fils de ton ancien ami,... n'était-ce pas justement lorsqu'il allait se marier?

WERLE. — Hé, comment diable,... comment puis-je au bout de tant d'années... il doit y avoir dix-huit à dix-neuf ans...

GREGERS. — Il y a dix-sept ans à peu près. Tu m'as adressé alors une lettre... lettre d'affaires, naturellement... et dans un *post-scriptum* tu disais très brièvement que Hjalmar Ekdahl avait épousé une demoiselle Hansen.

WERLE. — Oui, c'était exact ; elle s'appelait ainsi.

GREGERS. — Mais tu n'as rien dit du fait que mademoiselle Hansen était Gina Hansen,... notre ancienne gouvernante.

WERLE, avec un rire moqueur et contraint. — Non, je ne savais vraiment pas que tu t'intéressais si particulièrement à notre ancienne gouvernante.

GREGERS. — Ce n'était pas non plus le cas. (Il baisse la voix.) Mais il y en avait d'autres, ici, dans la maison, qui s'intéressaient particulièrement à elle.

WERLE. — Que veux-tu dire par là? (S'emportant contre lui.) Ce n'est tout de même pas moi que tu vises !

GREGERS, à voix basse, mais fermement. — Si, c'est toi que je vise.

WERLE. — Et tu oses... ! Tu as cette audace... ! Comment peut-il, cet effronté, le photographe,... comment peut-il oser m'accuser... !

GREGERS. — Hjalmar n'a pas soufflé mot de cela. Je ne sais même pas s'il a le moindre soupçon.

WERLE. — Bien, mais alors d'où le tiens-tu? Qui a pu te dire cela de moi?

GREGERS. — Ma pauvre malheureuse mère me l'a dit un jour.

WERLE. — Ta mère ! Oui, j'aurais presque pu le deviner. Elle et toi,... vous vous entendiez toujours contre moi. C'est elle, qui, tout d'abord, t'a détourné de moi.

GREGERS. — Non, c'est tout ce qu'elle a souffert et supporté,

jusqu'au moment où elle a été accablée et a fini lamentablement.

WERLE. — Oh, elle n'a rien eu à souffrir et supporter ;... pas plus que la plupart des autres gens, du moins. Mais il n'y a rien à faire avec des exaltés. Et dire que tu as pu ajouter foi à une pareille accusation,... un simple soupçon !

GREGERS. — Bien, je tâcherai de parvenir à la certitude...

WERLE. — Tu ne vas tout de même pas te mettre à fouiller dans de vieux bruits et racontars? Je trouve vraiment qu'à ton âge tu pourrais t'occuper plus utilement.

GREGERS. — Nous avons toujours eu des avis différents sur ce qui est utile, nous deux.

WERLE. — Sur l'utile et sur toute chose. Gregers, je crois qu'il n'y a personne au monde que tu détestes autant que ton père.

GREGERS, chuchotant. — Je t'ai vu de trop près.

WERLE. — Tu m'as vu avec les yeux de ta mère ; c'est là le point.

GREGERS. — Et tu n'as jamais pu me pardonner que je tienne de ma mère,... et aussi que j'aie tout de même eu pour elle de l'affection.

WERLE. — Écoute, Gregers ; il y a beaucoup de choses qui nous séparent ; mais nous sommes tout de même père et fils. Il me semble que nous pourrions parvenir à une sorte d'entente. En apparence, tout au moins.

GREGERS. — Tu veux dire pour ce qu'on appelle les yeux du monde?

WERLE. — Oui, si tu veux l'appeler comme ça. Penses-y. Ne crois-tu pas que cela pourrait se faire? Hein?

GREGERS le regarde froidement. — Il y a sûrement quelque chose pour quoi tu veux te servir de moi.

WERLE. — Quand on se tient d'aussi près que nous, on se sert toujours l'un de l'autre, Gregers.

GREGERS. — Oui, on le dit.

WERLE. — Quand je t'ai écrit de venir, je ne nierai pas que j'avais une arrière-pensée.

GREGERS. — Hum !

WERLE. — Oui, pour les comptes entre nous, pour le règlement de ton héritage maternel et tout le reste, nous aurions pu au besoin tout arranger par écrit. Mais maintenant que — malheureusement — il n'est plus nécessaire pour toi de vivre là-bas...

GREGERS. — Et alors?...

WERLE. — Alors je voudrais bien t'avoir chez moi quelque temps. Je suis très seul, Gregers, je me suis toujours senti très seul,... toute ma vie ; mais surtout maintenant que je commence à prendre de l'âge. J'ai besoin d'avoir quelqu'un auprès de moi.

GREGERS. — Tu as madame Sörby.

WERLE. — Oui, je l'ai ; et elle m'est devenue pour ainsi dire indispensable. Elle a de l'entrain, l'humeur égale ; elle donne de l'animation à la maison,... et j'ai grand besoin de cela...

GREGERS. — Eh bien, mais tu as donc ainsi ce que tu désires.

WERLE. — Oui, mais je crains que cela ne puisse pas continuer. Une femme dans cette situation en arrive facilement à une position fausse devant le monde ; et même je dirais presque que cela ne fait pas l'affaire d'un homme non plus.

GREGERS. — Oh, quand un homme donne des dîners pareils, il peut se permettre beaucoup.

WERLE. — Oui, mais elle, Gregers? J'ai peur qu'elle ne s'en accommode plus. Et même si elle s'en arrangeait, et se mettait, par dévouement pour moi, au-dessus des commérages et de tout cela... Trouves-tu, Gregers, avec ton sentiment de justice si marqué...

GREGERS l'interrompt. — Dis-moi,... penses-tu à l'épouser?

WERLE. — Et si j'y pensais? Qu'y aurait-il à dire?

GREGERS. — Oui, c'est ce que je demande. Qu'y aurait-il à dire?

WERLE. — Cela ne te causerait-il pas une répugnance insurmontable?

GREGERS. — Non, pas du tout. Pas le moins du monde.

WERLE. — Oui, car je pensais que peut-être, à cause du souvenir de ta mère...

GREGERS. — Non, non, non, pas de formules pompeuses. Je ne suis pas exalté.

WERLE. — Bon, quoi que tu sois ou ne sois pas, en tout cas tu m'as enlevé un poids sur ma poitrine, Gregers. Je suis enchanté de pouvoir compter sur ton assentiment dans cette affaire.

GREGERS. — Maintenant je comprends en quoi tu veux te servir de moi.

WERLE. — Me servir de toi? Qu'est-ce que cette expression?

GREGERS. — Oh, ne soyons pas difficiles pour le choix des mots... Pas ici, en tête à tête, en tout cas... (Il rit.) C'est donc pour cela que je devais être présent en personne, parbleu ! [*Biffé :* Ici] A propos de madame Sörby, il faut que soit organisée une vie de famille ici, dans la maison ;... c'est du nouveau, ça !

WERLE. — Comment peux-tu dire cela !

GREGERS. — Quand y a-t-il eu ici une vie de famille? Mais maintenant on a besoin d'en avoir un peu. Bon ; je le comprends. Cela fera bien, c'est incontestable, quand le bruit se répandra que le fils... par piété filiale... s'est hâté de rentrer chez lui pour les noces de son vieux père. Il règne donc tout de même entre eux de bons rapports cordiaux. Oui, naturellement. Père et fils ! parbleu, peut-il en être autrement ! C'est l'ordre de la nature...

WERLE. — Oui, ce devrait être l'ordre de la nature, Gregers...

GREGERS. — Oh, je ne crois pas du tout ni à la nature ni à son ordre.

WERLE. — Écoute ; je te dirai ceci : peut-être y a-t-il beaucoup à blâmer dans la conduite de ma vie... (Élevant la voix.)

mais il y a certaines choses pour lesquelles j'exige toujours le respect dans ma maison !

GREGERS s'incline légèrement. — Je l'ai remarqué ; c'est aussi pourquoi je prends mon chapeau et je m'en vais.

WERLE. — Tu t'en vas ! Tu quittes la maison !

GREGERS. — Oui, car il y a une seule chose au monde pour laquelle j'aie du respect.

WERLE. — Et qu'est-ce que c'est?

GREGERS. — Tu rirais si tu l'entendais.

WERLE. — Un solitaire ne rit pas si facilement, Gregers.

GREGERS indique du doigt la salle de billard. — Regarde, père, voilà les chambellans qui jouent à colin-maillard avec madame Sörby... Bonne nuit et adieu. (Il sort à droite.)

WERLE le suit des yeux avec un sourire méprisant. — Et il dit qu'il n'est pas exalté.

Acte II.

(L'atelier de Hjalmar Ekdahl. On voit que la pièce, qui est assez grande et pauvrement meublée, est un grenier. A droite, toit incliné avec de grandes vitres à demi couvertes d'un rideau bleu. Dans le coin de droite est la porte d'entrée. Au mur de gauche, il y a deux portes. Au milieu du mur du fond, grande double-porte disposée de façon à glisser de côté. Au premier plan, contre le mur de droite, un vieux canapé usé avec une table et deux chaises. Sur la table, une lampe allumée. Divers appareils de photographie sont çà et là dans la pièce, des photographies sont sur la table ; des flacons et des boîtes avec des matières chimiques sont sur des rayons au mur du fond.)

(Mme Ekdahl coud, assise sur une chaise près de la table. Hedvig dessine, assise sur le canapé.)

MME EKDAHL. — Combien as-tu payé pour le beurre aujourd'hui?

HEDVIG. — C'était 45 öre.

MME EKDAHL. — Et puis, il y a la bière. Vois-tu,... nous arrivons tout de suite à plus d'une couronne.

HEDVIG. — Oui, mais père a eu 4 couronnes 50 pour les photographies.

MME EKDAHL. — Il a eu tant que ça?

HEDVIG. — Oui, 4 couronnes 50 exactement. (Silence.)

MME EKDAHL. — Hm,... je voudrais bien savoir comment se trouve ton père dans cette soirée.

HEDVIG. — Oui, ce serait amusant si nous pouvions le voir.

(Le vieil Ekdahl, son paquet de papiers sous le bras, entre par la porte de [*Écrit d'abord :* gau...] droite.)

HEDVIG. — Comme tu rentres tard aujourd'hui, grand-père.

EKDAHL. — Graaberg m'a retenu longtemps ; il fait tout si amplement, cet homme.

MME EKDAHL. — As-tu eu de nouvelles copies à faire, père?

EKDAHL. — Oui, tout ce paquet-là.

MME EKDAHL. — C'est bien, ça.

EKDAHL pose son parapluie. — Ça fait du travail pour longtemps, Gina. (Il écarte l'un des battants de la porte du fond légèrement.) Chut ! (Il regarde dans la salle obscure, puis repousse la porte.) Hé-hé-hé ; ils sont tous là et dorment très bien. (Il se dirige vers la porte à gauche.) Je trouverai bien des allumettes?

MME EKDAHL. — Les allumettes sont sur la commode. (Ekdahl sort.)

HEDVIG. — C'est très bien que grand-père ait eu à écrire tout ça.

MME EKDAHL. — Oui, le pauvre vieux père, il gagne ainsi un peu d'argent.

HEDVIG. — Et puis ça l'empêche de passer toute la matinée en bas dans le restaurant de cette vilaine madame Eriksen.

MME EKDAHL. — Ça aussi, oui. Quoique... heu, je ne sais pas, mais je trouve presque les hommes plus agréables quand ils ont un peu bu...

HEDVIG. — Oh, que non ! Si, ils sont plus agréables ; mais c'est peu sûr.

MME EKDAHL. — Comment, peu sûr?

HEDVIG. — Je veux dire peu sûr pour nous autres ; on ne sait pas au juste à quoi s'en tenir.

MME EKDAHL la regarde. — Quand as-tu remarqué ça?

HEDVIG. — Oh, on peut toujours s'en rendre compte. Molstad et Riser sont souvent un peu éméchés.

MME EKDAHL. — Ah, c'est à ces deux-là que tu pensais.

(Le vieil Ekdahl rentre et va sortir par la première porte à gauche.)

MME EKDAHL se tourne à demi sur sa chaise. — Tu veux quelque chose dans la cuisine, père?

EKDAHL. —- Oui. Ne te dérange pas. (Il sort.)

MME EKDAHL. — Pourvu qu'il ne fourrage pas dans la braise? Hedvig, va voir ce qu'il fait.

(Ekdahl rentre avec un petit pot d'eau bouillante.)

HEDVIG. — Tu prends de l'eau chaude, grand-père?

EKDAHL. — Oui. J'en ai besoin. Je vais écrire, et l'encre s'est épaissie comme de la bouillie.

MME EKDAHL. — Mais il ne faut pas rester si tard et t'abîmer les yeux, père.

EKDAHL. — Peu importent les yeux, Gina. Je suis pressé, je te dis. Je veux que personne n'entre chez moi. (Il entre dans sa chambre.)

MME EKDAHL, à voix basse. — Peux-tu comprendre où il a eu de l'argent?

HEDVIG. — Il l'a eu sûrement de Graaberg.

MME EKDAHL. — Oh, certes, non ; Graaberg paye toujours à moi.

HEDVIG. — Alors il a peut-être pris une bouteille à crédit.

MME EKDAHL. — Pauvre père, on ne doit rien lui donner à crédit.

(Hjalmar Ekdahl entre par la droite.)

Mme Ekdahl se lève. — Non, te voilà déjà !

Hjalmar pose son chapeau. — Oui, la plupart des gens sont partis.

Hedvig qui s'est levée. — De si bonne heure, père?

Hjalmar ôte son manteau. — Oui, c'était un dîner.

Mme Ekdahl. — Que je t'aide. (Elle accroche le manteau.) On était nombreux?

Hjalmar. — Oh ! non, pas nombreux. Douze à quatorze personnes. (A Hedvig.) Grand-père n'est pas rentré?

Hedvig. — Si, il est là.

Hjalmar. — Il n'a rien dit?

Mme Ekdahl. — Non, pas grand'chose.

Hjalmar. — Il n'a pas parlé de...? Il me semble avoir entendu dire qu'il avait été chez Graaberg... Je vais entrer un peu chez lui.

Mme Ekdahl. — Non, non, ce n'est pas la peine.

Hjalmar. — Pourquoi pas? A-t-il dit qu'il ne voulait pas me voir?

Mme Ekdahl. — Il ne veut voir personne ; il est venu se chercher de l'eau chaude.

Hjalmar. — Oho, il est en train de...? (Il fait le geste.)

Mme Ekdahl. — Oui, je le crois presque.

Hjalmar. — Bon Dieu ; pauvre vieux père ; allons, laissons-le se faire du bon temps.

(Le vieil Ekdahl, en veston d'intérieur, avec une pipe allumée, entre, venant de sa chambre.)

Ekdahl. — Hé, le voilà. Il me semblait bien t'avoir entendu.

Hjalmar. — Je viens d'arriver.

Ekdahl. — Tu ne m'as sans doute pas vu là-bas.

Hjalmar. — Non. J'ai entendu dire que tu avais traversé...

Ekdahl. — Qu'est-ce que c'était que tous ces gens?

Hjalmar. — Oh, il y en avait plusieurs. Il y avait le cham-

bellan Flor et le chambellan Kaspersen et le chambellan...

EKDAHL. — Tu l'entends, Gina! Il a été avec rien que des chambellans.

MME EKDAHL. — Oui, ç'a dû être tout à fait chic.

HEDVIG. — N'ont-ils pas voulu te faire lire quelque poème, père?

HJALMAR. — Oui, ils auraient voulu; mais je ne voulais pas.

EKDAHL. — Tu ne voulais pas?

MME EKDAHL. — Mais tu aurais bien pu le faire.

HJALMAR. — Non, il ne faut pas être tout de suite à la disposition de tous et de chacun. Je ne le suis pas, moi, en tout cas. Et puis, je n'étais pas disposé.

EKDAHL. — Non, non, Hjalmar ne se laisse pas faire, lui.

HJALMAR. — Je ne sais pas pourquoi ce serait moi qui pourvoirais à l'entretien quand je sors une fois par hasard. Et je le leur ai fait comprendre. Oui, je me suis même trouvé amené à donner à deux de ces messieurs une assez raide remontrance.

MME EKDAHL. — Non, tu as fait ça.

EKDAHL. — Et c'était un des chambellans.

HJALMAR. — Parfaitement, c'était l'un d'eux. Nous nous sommes disputés sur le vin de Tokay...

EKDAHL. — C'est juste, oui, c'est un excellent vin.

HJALMAR. — Oui, mais je te dirai que toutes les années ne sont pas également bonnes; cela dépend de la quantité de chaleur solaire que les grappes ont reçue...

MME EKDAHL. — Non, tu sais tout, Ekdahl.

EKDAHL. — Et c'est là-dessus qu'ils se sont mis à disputer avec toi?

HJALMAR. — Oui, ils voulaient l'essayer; mais ils eurent cet avis [*Écrit d'abord :* je leur fis savoir] qu'il en était tout à fait de même pour les chambellans; ils ne sont pas également bons toutes les années,... ai-je dit.

MME EKDAHL. — Non, ce que tu peux inventer!

EKDAHL. — Et tu leur as dit cela...

HJALMAR. — En plein dans les yeux.

EKDAHL. — Hein, Gina, il leur a dit cela en plein dans les yeux.

MME EKDAHL. — Non, croyez-vous ; en plein dans les yeux !

HJALMAR se place sur le piédestal. — Oui, j'étais comme ceci, voyez-vous, ...appuyé contre la cheminée, jouant avec mon gant droit, et je le leur ai dit.

EKDAHL. — En face.

HEDVIG. — Comme c'est amusant de voir père en habit ! L'habit te va bien, père.

HJALMAR. — Oui, n'est-ce pas? Et il est comme fait pour moi. Un peu étroit aux entournures, peut-être... (Il ôte son habit.) Mais je veux mettre ma veste... (Il la met.) on se sent comme mieux chez soi. (A Gina.) N'oublie pas de rendre l'habit tout de suite à Molvik demain matin.

MME EKDAHL. — Ce sera fait.

HJALMAR s'assied sur le canapé. — Ah, on n'est tout de même nulle part aussi bien qu'au coin de son propre canapé,... les pieds sous sa propre table...

MME EKDAHL. — Et avec un verre de bière et la pipe...

HJALMAR. — Avons-nous de la bière dans la maison?

MME EKDAHL. — Oui, on y a pris soin. (Elle sort dans la cuisine.)

HEDVIG. — Voici la pipe et le tabac...

HJALMAR. — Merci. J'ai vraiment soupiré après la pipe. Les cigares de Werle peuvent être bons ; mais une bonne pipe, c'est tout de même autre chose à la longue.

MME EKDAHL arrive de la cuisine avec des bouteilles de bière et des verres. — Voilà, maintenant tu peux boire jusqu'à plus soif.

HJALMAR. — Superbe. Arrive, père, nous allons boire un verre ensemble.

EKDAHL. — Hm ; je crois que je vais d'abord bourrer ma pipe. (Il entre dans sa chambre.)

Mme Ekdahl sourit. — Il veut bourrer sa pipe.

Hjalmar. — Hé oui, oui ; laisse-le faire, pauvre vieux père.

(On frappe à la porte de droite.)

Mme Ekdahl. — Chut, n'a-t-on pas frappé à la porte? Qui ça peut-il être?

(Elle va ouvrir.)

Gregers, sur le seuil. — Pardon ; n'est-ce pas ici que demeure le photographe Ekdahl?

Mme Ekdahl. — Parfaitement.

Hjalmar se lève. — Gregers ! Te voilà tout de même? Entre donc.

Gregers entre. — Je t'avais dit que je monterais te voir.

Hjalmar. — Mais ce soir...? Tu as quitté la réunion?

Gregers. — La réunion et la maison. Bonsoir, madame Ekdahl ; pouvez-vous vous rappeler les jours d'autrefois? Me reconnaissez-vous?

Mme Ekdahl. — Oh ! oui, je vous reconnais.

Hjalmar. — Tu as quitté la maison, dis-tu...

Gregers. — Oui, je descends cette nuit dans un hôtel, et demain je prends un logement. Dis donc, Hjalmar, tu as des chambres à louer.

Hjalmar. — Oui, nous en avons, mais...

Mme Ekdahl. — Mais ce n'est sûrement pas ce qu'il vous faut, monsieur Werle.

Gregers. — Ne craignez rien ; je pense bien que ça m'ira ; et quant au prix, nous nous entendrons toujours.

Hjalmar. — Bon, c'est très heureux pour nous... Alors, puisque tu es venu, tu vas peut-être t'asseoir.

Gregers. — Merci ; vous habitez ici en vrais artistes.

Hjalmar. — C'est l'atelier, comme tu vois...

Mme Ekdahl. — On y est plus au large, c'est pourquoi nous nous tenons de préférence ici.

X

Les principales variantes de cette nouvelle ébauche sont indiquées par la comparaison de son texte avec le texte définitif, conformément aux règles habituelles. Les indications de dates sont données dans la notice.

P. 58, l. 9-20. — Graaberg, teneur de livre du négociant.
Pettersen, domestique chez le négociant.
Le chambellan Flor.
[*Biffé :* Le chambellan Kaspersen.]
Relling, médecin.
Molvik, ancien étudiant en théologie.
Jensen, domestique d'extra.
Convives chez le négociant.
(L'action se passe à Kristiania.)

P. 59, l. 2. — Cabinet de travail] *D'abord écrit :* Fumoir.

l. 3-11. — meubles — — manger] canapés et fauteuils capitonnés [*D'abord écrit :* tables de fumoir avec des pipes et des boîtes de cigares], table-bureau avec des livres et des papiers au milieu de la pièce ; lampes et candélabres allumés. Grande ouverture de porte avec portière écartée au mur du fond, par où l'on voit la salle de billard, également éclairée. Au premier plan à droite, dans le fumoir, une petite porte dérobée conduit dans les bureaux. A gauche, au premier plan, cheminée avec du feu, et plus loin, la double-porte de la salle à manger, d'où l'on entend des conversations bruyantes et des rires de voix nombreuses. On frappe avec un couteau sur un verre ; le silence s'établit ; un discours est prononcé ; bravos, chocs de verres, puis de nouveau bourdonnement de conversations bruyantes.)

l. 13-14. — le cabinet — — fond] le fumoir. Dans la salle de billard

l. 15-19. — De la salle — — reprend] *Manque; voir plus haut, l. 3-11.*

l. 20. — Pettersen, courbé, remet du charbon dans la cheminée, tout en écoutant et riant un peu.

P. 60, l. 1. — Jensen, qui allume un candélabre.

l. 8. — Pettersen, rangeant les ustensiles pour le feu.

l. 10-21. — *Manque.*

l. 22. — l'autre pièce] la salle de billard.

l. 24-25. — Pettersen. — Comment, diable, est-ce qu'il en vient encore d'autres...

l. 28. — élimée] démodée

l. 28. — P. 61, l. 3. — moufles — — grise.)] à la main un bonnet fourré et un bâton. Il a sous le bras un paquet de papiers enveloppé de papier bleu.)

P. 61, l. 4 *et* 6. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 7. — Il me faut absolument aller dans les bureaux...

l. 9-13. — Ils sont fermés depuis plus d'une heure, et...

Ekdal. — Oui, on me l'a dit ; mais il paraît que monsieur Graaberg est encore là ; et si vous vouliez me laisser passer par là...

l. 22-25. — Oui, je sais bien. Grand merci, Pettersen.

P. 62, l. 3. — Mais] C'est Graaberg qui s'occupe de lui ; mais je ne crois pas que monsieur aime beaucoup ça. Oh,

l. 8-10. — lieutenant] capitaine.

l. 15. — l'usine de Höydal] l'affaire

l. 24. — bien] *Manque.*

P. 63, l. 10-14. — Mme — — les derniers] Tous les convives entrent peu à peu. Le négociant Werle marche en tête, avec madame Sörby à son bras ; puis viennent le chambellan Flor, le chambellan Kaspersen, Hjalmar Ekdal et Gregers Werle, plus sept autres messieurs.

l. 20-21. — Elle — — droite] Elle et le négociant traversent la salle de billard et tournent à droite.

l. 23. — LE CHAMBELLAN FLOR

l. 25. — LE CHAMBELLAN KASPERSEN

l. 27. — trois heures] trois heures et demie.

l. 29. — LE CHAMBELLAN FLOR. — Ah, si l'on avait ton estomac, Kaspersen.

[*Biffé :* LE CHAMBELLAN KASPERSEN, lui passant la main sur le gilet. — Il me semble que le tien est d'une bonne contenance.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Ah ! oui, si seulement il pouvait digérer ce qu'il peut absorber.] Où est-ce qu'on va goûter le moka et le marasquin?

GREGERS WERLE. — Dans la salle de musique, il semble.

P. 64, l. 4 *et* 10. — LE CHAMBELLAN FLOR.

l. 7. — LE CHAMBELLAN KASPERSEN. [*D'abord écrit :* LE CHAMBELLAN KRISTENSEN.]

l. 12. — P. 66, l. 17. — (la plupart des convives sont entrés dans la salle de billard en causant avec animation, et sont sortis à droite ; les autres suivent. [*Ajouté après coup :* Gregers retient Hjalmar Ekdal.]

GREGERS. — Reste ici, dis donc, que nous puissions causer un peu ensemble...

HJALMAR. — Je crois que je ferai mieux de m'en aller. Tu n'aurais pas dû m'inviter. Ton père n'en est sûrement pas content. Je ne viens d'ailleurs jamais ici.

GREGERS. — Je n'aurais pas dû t'inviter, dis-tu? La première fois que je reviens en ville. Nous, vieux camarades d'école, vieux amis,... nous qui ne nous sommes pas vus pendant seize ou dix-sept ans. Je n'aurais pas dû t'inviter, dis-tu? Es-tu fou !

HJALMAR. — Tu sais bien comme tout s'est terriblement modifié pour moi et dans ma situation depuis que nous nous sommes vus.

GREGERS. — Comment ça va-t-il maintenant pour ton père?

HJALMAR. — Mon cher, ne parlons pas de ça. Dis-moi plutôt ce qu'a été ta vie là-haut, à l'usine.

GREGERS. — Délicieusement solitaire, et avec cela, beaucoup à faire. Viens ici ; mettons-nous à notre aise.

P. 66, l. 20 *et* 24. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 21. — Gregers,] *Manque.*

l. 22. — à la table de ton père] ici aujourd'hui

P. 67, l. 5. — Il s'en — — fût] Ton père a été bien près d'être

l. 13, 22 *et* 26. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 27. — je ne peux pas dire le contraire] *Manque.*

P. 68, l. 3. — ruineux] *Manque.*

l. 3-4. — la honte — — Gregers] *Manque.*

l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 6. — *Le second* Oh ! oui *manque.*

l. 9. — plutôt] *Manque.*

l. 15. — D'un seul coup, vois-tu...] *Manque.*

l. 22-23. — monter un atelier et] *Manque.*

l. 25. — tout] *Manque.*

l. 27-28. — D'après ce qu'il m'a dit,] *Manque.*

P. 69, l. 14-15. — ...sur certains points] *Manque.*

l. 24. — trouves] *Écrit d'abord :* sens

l. 27. — elle] *Écrit d'abord :* Gina

P. 70, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 4-5. — Les relations — — moi... ;] *Manque.*

l. 5-6. — Deux — — constamment] des gens instruits et à l'esprit vif viennent

P. 71, l. 3. — *Manque.*

l. 4-5. — ...en — — m'écrit] Mais il écrivait

l. 7. — dis-moi, Hjalmar... ;] maintenant,...

l. 15-16. — ...ou — — même.] *Manque.*

l. 18. — Oui, c'était l'année avant mon départ pour l'usine. Oui, je me le rappelle bien.

l. 26. — peut-être] *Manque.*

P. 72, l. 7-9. — hm... — — Dis-moi] Oh, ce fut un vrai bonheur pour moi d'être venu habiter cette maison. Et c'est encore à ton père que je le dois.

GREGERS. — Mon père semble avoir été presque une providence pour toi.

HJALMAR. — Je dois à ton père tout ce que je suis, Gregers.

GREGERS. — Oui, on le dirait... Dis-moi,

l. 25. — P. 73, l. 19. — Tu dois respecter et louer [*Écrit d'abord :* aimer] ta providence, mon cher Hjalmar Ekdal.

HJALMAR. — C'est ce que je fais. Car il a du cœur, vois-tu.

GREGERS. — Et le bonheur suit toujours ce qu'il fait.

HJALMAR. — Oui, c'est vrai. Car, heureux,... vois-tu... oui, je le suis... au fond.

GREGERS, avec un regard interrogatif. — Oui...?

HJALMAR. — Oh,... tu peux bien penser,... parfois,... parfois,... il y a toujours ceci ou cela dans la vie, tu comprends...

GREGERS. — Très juste. [*Biffé :* Un cigare?

HJALMAR. — Mais nous ne devons certainement pas fumer...]

(Pettersen et Jensen apportent des plateaux avec du punch dans des petits verres.)

MADAME SÖRBY. — Veuillez entrer, messieurs... Ici, on aura un cigare avec le punch glacé.

(Les convives et le négociant Werle entrent peu à peu au fumoir.)

LE CHAMBELLAN FLOR. — Alors, ici règne au moins la douce liberté de fumer?

MADAME SÖRBY. — Oui, nous sommes ici dans le domaine propre de monsieur Werle.

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Quand avez-vous introduit ces règles strictes contre le tabac, madame Sörby?

l. 23. — LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — *Et de même dans la suite.*

l. 24-25. — Et ce n'est pas permis? Vraiment pas du tout?

l. 27. — Balle] Kaspersen

P. 74, l. 1-3. — (Cependant les invités ont pris des verres et allumé cigares et cigarettes ; quelques-uns sont assis, d'autres restent debout ou circulent ; on cause.)

l. 11. — LE MONSIEUR BOUFFI] LE CHAMBELLAN FLOR. *Et de même dans la suite.*

l. 20. — voyez-vous] *D'abord écrit :* monsieur Ekdal.

l. 21. — UN MONSIEUR MYOPE] LE CHAMBELLAN KASPERSEN

l. 24-25. — A un dîner, tout le monde doit travailler pour payer son écot, monsieur

P. 75, l. 3. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

MADAME SÖRBY. — Il faut dire que votre travail est d'un genre facile... pure gymnastique...

LE CHAMBELLAN FLOR. — Qu'appelez-vous mon travail?

MADAME SÖRBY. — De tourner les pages du cahier de musique, monsieur le chambellan. Mais vous le faites si joliment !

LE CHAMBELLAN KASPERSEN. — Eh bien, et moi.

LE CHAMBELLAN FLOR. — Le chambellan Kaspersen, bien entendu, circule et produit des facéties.

MADAME SÖRBY. — Vous avez dit : reproduit?

LE CHAMBELLAN KASPERSEN, riant. — Vous êtes trop méchante, maintenant !

LE CHAMBELLAN FLOR. — J'ai dit : produit, mais...

l. 17-19. — WERLE. — Le Tokay que vous avez eu [*Biffé :* ici] aujourd'hui, vous pouvez en tout cas le boire en toute confiance. [*Biffé :* J'ai tous mes vins de première main. Et le Tokay que j'ai maintenant] Il est d'une des années absolument les

l. 25. — P. 76, l. 2. — WERLE, souriant. — Non, vous êtes bon. Ce n'est vraiment pas la peine de vous offrir un noble [*Écrit d'abord :* bon] vin.

P. 76, l. 10. — grand *et* à ce que l'on dit] *Manquent.*

l. 14. — produit] *D'abord écrit :* reproduit.

l. 15-18. — *Manque.*

l. 20. — Oui — — sûr et] C'est possible ; mais il est

l. 23-26. — *Manque.*

P. 77, l. 2. — chère] *Manque.*

l. 7-8. — (elle allume un cigare.)

l. 10. — s'en tire toujours] trouve toujours une diversion aimable

l. 11. — messieurs] je vous prie

l. 13. — Gregers, nous] Tu peux être heureux, Gregers, de n'être pas là-haut, à l'usine, par ce froid de chien. Nous

l. 17-19. — Le teneur de livres Graaberg, à la porte dérobée.

l. 25. — Flakstad] Flaksrud

P. 78, l. 6. — se taisent] se taisent soudain

l. 8-13. — vers la cheminée — — à droite.] de côté. Graaberg et Ekdal sortent par la salle de billard et à droite.

l. 14. — entre ses dents] murmure

l. 16. — les yeux tout grands] à voix basse

l. 21-22. — simplement — — un autre] *Manque.*

l. 23. — Le monsieur myope] Le chambellan Flor

P. 79, l. 1. — se lève] *Manque.*

l. 3. — (il se dirige vers un autre groupe.) *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

Gregers. — C'était donc bien lui?

Hjalmar.

l. 7. — avec un signe de tête.] *Manque.*

l. 10. — ému, à Hjalmar] *Manque.*

l. 15. — Et tu as dit au chambellan Flor que tu ne...

l. 16 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 19. — *Écrit d'abord :* Je crains que tu sois devenu une chiffe, Hjalmar.

l. 27. — P. 80, l. 4. — Aha, vous ranimez les vieux souvenirs? Hein?... Vous voulez allumer votre cigare, monsieur Ekdal? (Il lui tend une bougie.) Tenez.

HJALMAR. — Merci, je ne fumerai pas maintenant.

P. 80, l. 5-9. — N'avez-vous pas de jolis petits vers à nous déclamer, monsieur Ekdal? Autrefois vous écriviez de gentils poèmes.

HJALMAR. — Non, je n'ai rien ici.

l. 12. — Balle] Kaspersen

l. 13. — le salon] la salle de billard

l. 14-17. — HJALMAR, chuchotant. — Je m'en vais, Gregers. Dis adieu à ton père de ma part.

l. 25-26. — Ma demeure — — celle-ci] *Manque.*

P. 81, l. 1. — s'est rapprochée ; elle] *Manque.*

l. 15. — (il entre dans la salle de billard et sort à droite. Pettersen est rentré.)

l. 16. — , qui est revenu] *Manque.*

l. 25. — du salon] de la salle de billard

P. 82, l. 5-10. — (Tous sortent par la salle de billard, à droite. Gregers est debout contre la cheminée. Le négociant Werle va suivre la société.)

l. 13. — s'arrête] *Manque.*

l. 18-19. — nous serons seuls] les autres seront partis

l. 21-22. — nous ne — — seuls.] je parte avant les autres.

l. 24. — Partir? Tu veux t'en aller? Qu'est-ce que cela veut dire.

P. 83, l. 2. — Est-ce des Ekdal que tu parles.

l. 7. — trop] *Manque.*

l. 8-10. — C'est — — éclaboussure.] Il s'en est fallu d'un cheveu qu'il m'entraîne dans le désastre.

l. 14. — Qu'entends-tu par là?

l. 16. — Lui et toi] *Manque.*

P. 84, l. 2. — Oui, faute de preuves.

l. 5-6. — vieilles — — l'âge] tristes histoires

l. 7. — Gregers] *Manque.*

l. 8. — toutes ces histoires] elles

l. 18-20. — sans me — — bavardages], si je ne voulais pas me compromettre positivement.

l. 21-23 *et* 26-28. — *Manquent. Les trois répliques de Werle n'en font qu'une.*

P. 85, l. 2. — Tu ris?] Ris-tu de cela?

l. 10. — *L'indication scénique manque.*

P. 86, l. 5. — *A la fin de la réplique est écrit, mais biffé :* Il y aura sans doute bientôt dix-sept ou dix-huit ans...

l. 7. — *Au commencement de la réplique est écrit, mais biffé :* Il y a maintenant à peu près quinze ans; peut-être un peu plus.

P. 87, l. 5. — ingrat] effronté

l. 14-15. — l'a dit — — l'ai vue.] l'a dit un jour.

l. 26-27. — qui — — senti...] exaltés.

P. 88, l. 9-10. — besognant — — bureau] travaillant comme un simple commis

l. 18-21. — absolument — — façon] *Manque. Les deux répliques de Werle n'en font qu'une.*

l. 24. — ...hm...] *Manque.*

l. 26-27. — J'ai — — pour] J'ai vécu toute la journée dans l'attente de

P. 89, l. 4. — pour cela] *Manque.*

l. 17. — le rendre peut-être désirable pour moi... au moins pendant

l. 25. — *La réplique de Werle se termine par :* En apparence, tout au moins.

l. 27. — Veux-tu dire pour ce qu'on appelle les yeux du monde.

P. 90, l. 2. — Enfin — — cela.] Oui, si tu veux l'appeler ainsi.

Gregers] *Manque.*

l. 13. — l'autre] l'autre, Gregers.

l. 17. — maintenant] *Manque.*

P. 91, l. 8. — certes] *Ajouté après coup.*

l. 13. — des calomnies] *Manque.*
l. 16. — franchement] *Manque.*
P. 92, l. 5. — lourde] *Manque.*
l. 7. — *L'indication scénique manque.*
l. 15. — bref] *Manque.*
l. 18. — il faut] il faut donc
l. 19. — tableau] tableau de famille
l. 26. — Car ça] Oui, je comprends. Ça
l. 26-27. — on pourra dire] se répandra le bruit

P. 93, l. 2-3. — Absolument — — étouffés.] Rien du tout. Son fils les dément. *Après quoi est écrit :* les étouffe.

l. 10. — P. 94, l. 2. — Tu m'as vu avec les yeux de ta mère. Une situation comme la nôtre,... c'est contre l'ordre de la nature, Gregers.

GREGERS. — Je ne crois pas du tout à l'ordre de la nature sur ce point.

WERLE. — Tu ne crois pas... ! (Plus près.) Écoute ; je te dirai qu'il peut y avoir beaucoup à blâmer dans la conduite de ma vie, c'est possible... (D'une voix plus forte.) mais il y a certaines choses graves que je tiens à voir respectées dans ma maison.

P. 94, l. 3. — avec sang-froid] légèrement

l. 9. — enfin] pour la première fois. *La réplique entière était d'abord :* Oui, car il y a une seule chose au monde que je respecte.

l. 20. — qui — — salon] dans la salle de billard
l. 21. — murmure] sourit
l. 22. — Le pauvre,...] *Manque.*

Acte II.

P. 95, l. 3. — grande] grande, et pauvrement, mais gentiment meublée

l. 5. — au premier — — salon] *Manque.*

l. 6. — de même] *Manque.*

l. 7-8. — L'atelier — — meublé.] *Manque.*

l. 9-17. — Entre — — la table.] Au premier plan contre le mur de droite, un canapé avec une table et deux chaises; sur la table, une lampe allumée. Divers appareils de photographie sont épars dans la pièce; il y a des photographies sur la table; des flacons et des boîtes de produits chimiques sont dans une bibliothèque au mur du fond.

l. 19-20. — les mains — — livre.] dessine. Un assez long silence.

l. 21. — P. 96, l. 12. — *Manque.*

P. 96, l. 13-14. — *L'indication scénique manque.*

l. 18. — une — — cinq] quarante-cinq öre.

l. 20-27. — Oui, c'est juste. Et puis il y a eu du saucisson et du fromage... et puis du jambon...; oui, ça nous fait tout de suite deux couronnes.

P. 97, l. 3. — *Manque.*

l. 4. — P. 98, l. 7. — Ça monte, mais il le faut bien. Et aussi, nous avons eu cinq couronnes cinquante pour les photographies.

HEDVIG. — Tant que ça?

GINA. — Oui, exactement cinq couronnes cinquante. (Un silence.) Hm,... je voudrais bien savoir comment il se trouve à ce dîner.

HEDVIG. — Oh, ce serait amusant si nous pouvions le voir.

P. 98, l. 2-7. — Graaberg m'a retenu longtemps; il fait tout si minutieusement, cet homme.

GINA. — As-tu de nouvelles écritures à faire, père?

EKDAL. — Oui, tout ce paquet-là.

P. 99, l. 4-5. — Hé-hé-hé! ils sont là tous et dorment bien. Et lui-même s'est couché dans le panier.

l. 10. — Oh, penses-tu!

P. 100, l. 2-6. — Non, maintenant ça doit être fini.

HEDVIG. — Je suis sûre que père sera de bonne humeur quand il va revenir. Tu ne crois pas?

l. 9. — la chambre] les chambres. *De même dans les répliques suivantes.*

l. 13-14. — la chambre — — rien] *Manque.*

l. 20-21. — quand il rentre] *Manque.*

P. 101, l. 14-15. — Oui. J'en ai besoin. Il faut que j'écrive, et l'encre a des grumeaux comme de la bouillie. *Ensuite est écrit, mais biffé, le texte des lignes* 22-25.

l. 17-21. — Mais il ne faut pas rester si tard et t'abîmer les yeux, père.

EKDAL. — Peu importent les yeux, Gina. J'ai beaucoup de travail, je te dis. Je ne veux pas que personne entre chez moi.

P. 102, l. 2. — m'envoie toujours l'argent] paye toujours à moi.

l. 8-9. — et chapeau de feutre gris] *Manque.*

l. 10. — jette son ouvrage et] *Manque.*

l. 11. — , Ekdal] *Manque.*

l. 12. — HEDVIG se lève, joyeuse.

l. 13. — , père] *Manque.*

l. 14. — HJALMAR déboutonne son manteau.

P. 103, l. 1-12. — à table — — bon air] *Manque.*

l. 14-18. — HEDVIG. — Si, il est là.

HJALMAR. — Ah ! A-t-il dit quelque chose?

GINA. — Non, rien de particulier.

P. 104, l. 2. — ce soir] *Manque.*

l. 3. — HEDVIG cherche à la faire taire.

l. 4. — *L'indication scénique manque.*

l. 7. — *Après la réplique est écrit :* (Fait signe.)

l. 9. — Oui, je le croirais.

l. 11-12. — mon — — blancs] pauvre vieux

l. 16-17. — Hé, te voilà. Il me semblait bien t'entendre.

l. 21. — Tu ne m'as pas vu là-bas, hein, Hjalmar?

l. 23-24. — Non, je ne t'ai pas vu. J'ai entendu dire que tu avais traversé...

l. 26. — Hm — — Hjalmar] *Manque.*

P. 105, l. 2. — et le chambellan Balle] *Manque.*

l. 12-13. — A-t-on chanté ou lu quelque chose, père?

l. 15-16. — Non. On a voulu me faire lire quelque chose, mais — —

l. 24. — *Manque.*

P. 106, l. 3-17. — Que les — — Tokay] On le leur a aussi bien fait comprendre ; on leur a fait savoir qu'ils devaient se rendre utiles en échange du bon repas qu'on leur avait donné.

EKDAL. — Hé-hé-hé ! C'était bien fait pour eux !

GINA. — Non, tu leur as dit ça?

EKDAL. — Et c'était dit aux chambellans?

HJALMAR. — Bien sûr, c'était à eux. Nous avons eu ensuite une petite dispute sur le vin de Tokay...

P. 107, l. 20-21. — Ce sont — — Non !] *Manque.*

l. 24. — insinuante] *Manque.*

P. 108, l. 4. — aide-moi, Hedvig] *Manque.*

l. 7-8. — *Manque.*

l. 11. — Voilà !] Voilà ; on se sent tout de même comme plus chez soi.

l. 13. — rangeant l'habit] *Manque.*

Après la l. 14 *est indiquée une omission, et sont écrits les mots :* Hedvig, bonbons.

l. 15. — P. 107, l. 1. — *La conversation avec Hedvig étant omise, ce passage se réduit à :*

HJALMAR. — As-tu jeté un coup d'œil là-dedans ce soir?

P. 111, l. 8-13. — Oui, n'est-ce pas ce que je prévoyais. *Après cette réplique ainsi achevée, la réplique suivante est commencée, puis biffée, et ces mots sont ajoutés :* Il n'y a plus que de menus arrangements qu'il faut faire...

l. 15-16. — Viens, asseyons-nous] Assieds-toi ici

l. 18. — crois] je crois

l. 18-19. — faut — — Hm.] *Manque.*

l. 21-22. — GINA, souriant. — Il va bourrer sa pipe.

l. 24-25. — Hé oui, — — naufragé] Hé oui, oui, oui ; laisse-le faire, pauvre vieux père.

P. 112, l. 2. — sûrement] guère

l. 6-7. — à retoucher — — demander.] qui sont commandées depuis si longtemps.

l. 12-13. — demain — — tu sais] *Manque.*

l. 15. — C'est tout? Oh ! non] Naturellement.

l. 17-18. — dans — — semble] *Manque.*

l. 20. — les journaux, les journaux] les annonces, les annonces

l. 21. — la chambre] les chambres

l. 27. — P. 113, l. 6. — HEDVIG. — Voilà ton tabac, père.

HJALMAR. — Oui, certes, je travaillerai demain ; je travaillerai sûrement tant que j'en aurai la force...

P. 113, l. 8. — mon bon Ekdal] *Manque.*

l. 14. — *Manque.*

l. 19. — ...puisque tu y tiens] *Manque.*

l. 23. — P. 115, l. 6. — Chut, attends,... on frappe. (Elle va ouvrir la porte à droite.)

GREGERS, dehors, sur le palier. — Pardon,... n'est-ce pas ici qu'habite le photographe Ekdal?

P. 115, l. 24-25. — Oh ! oui, je vous reconnais.

P. 116, l. 10-11. — (Il ôte son pardessus et regarde autour de lui.)

l. 22. — c'est pourquoi] *Ajouté après coup.*

P. 117, l. 2-3. — Et puis nous avons deux chambres à louer.

l. 19. — P. 119, l. 19. — Elle est notre — — va bien.] *Manque.*

l. 24-25. — Hedvig a maintenant quatorze ans.

P. 120, l. 5-6. — comme les années passent... Combien de temps ça fait-il que vous vous êtes mariée, madame Ekdal?

l. 8. — depuis... hé oui, bientôt] depuis largement

l. 11. — Non, vraiment,] *Manque.*

l. 15-16. — Quinze ans — — de ton.)] *Ajouté après coup.*

l. 20-22. — *Écrit d'abord :* Aujourd'hui, après coup, elles me paraissent courtes, parce qu'elles ne renferment rien. Elles

étaient longues pendant que je les vivais. *Ensuite, la seconde phrase a été mise la première.*

l. 23-25. — (Hedvig apporte de la cuisine un plateau avec de la bière et des verres. En même temps le vieil Ekdal arrive de sa chambre avec sa pipe.)

l. 28. — de ça — — donc?] de ces perfectionnements...

P. 121, l. 4 *et* 14. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 12-13. — *Manquent.*

l. 16. — lieutenant Ekdal] *Manque.*

l. 20. — l'usine de Höydal] l'usine...

l. 22. — là-haut] là-haut, autour de l'usine

l. 24. — P. 122, l. 30. — Vous étiez alors un grand chasseur, lieutenant Ekdal.

EKDAL. — L'étais, oui ; l'étais, oui ; allais à la chasse tous les jours.

Ajouté après coup : l'équipement.

GREGERS. — Mais vous ne devez plus chasser maintenant?

EKDAL. — Maintenant je ne chasse plus, non. C'est-à-dire, pas de cette façon.

HJALMAR. — Assieds-toi, père, prends un verre de bière. Voilà, Gregers ; assieds-toi. (Ekdal et Gregers prennent place sur le canapé ; les autres s'asseyent autour de la table.)

[*Biffé :* GREGERS. — Monsieur le lieutenant, pouvez-vous vous rappeler la Noël où nous sommes montés, Hjalmar et moi, vous rendre visite?

EKDAL. — A l'usine? Il doit y avoir longtemps de ça.

GREGERS. — Il doit y avoir sûrement plus de vingt ans. C'était l'hiver où il y a eu tant de loups là-haut.

EKDAL. — Non, c'était cet hiver-là ! Peut-être avez-vous alors passé aussi les nuits à l'écurie, quand nous y couchions pour les guetter.

GREGERS. — Oui, cet hiver-là. Hjalmar en était aussi la première nuit ; mais ensuite il en a eu assez. Moi, j'ai tenu

bon. Vous rappelez-vous que vous aviez étendu le cadavre d'un cheval mort au bas de la lucarne de l'étable?

EKDAL. — Oui, il était même couché tout contre un grand buisson d'églantines.

GREGERS. — Parfaitement.

EKDAL. — Et il y avait un grand tas de pierres à côté, qui donnait de l'ombre au clair de lune...

GREGERS. — Oui, et il y avait clair de lune, ces nuits-là, autant que ce soir...

EKDAL. — Mais au clair de lune, le loup n'est pas venu. Vous rappelez-vous le matin, à l'aube grise, après le coucher de la lune...?

GREGERS. — Où treize loups sont arrivés en troupe...?

EKDAL. — Non, vous vous en souvenez ! J'en ai tué un près du cadavre, et un autre quand ils ont pris la fuite.]

GREGERS. — Oui, vous étiez vraiment un grand chasseur, lieutenant Ekdal.

EKDAL. — Oh ! oui, oh ! oui ; pas mauvais. [*Biffé :* J'ai tué aussi des ours ; j'ai fait toutes sortes de chasses, bêtes de poil et de plume.] Car la forêt, voyez-vous ; la forêt, la forêt... ! Comment est la forêt maintenant là-haut? *La dernière phrase est corrigée en :* La forêt est-elle en bon état là-haut maintenant?

P. 123, l. 6. — et comme effrayée] *Manque.*

l. 9. — Tiens ; encore un verre, père.

l. 11-12. — un homme du grand air] *Manque.*

l. 15-19. — EKDAL. — Oh, on n'est pas mal ici. Pas mal du tout.

GREGERS. — Mais tout ce milieu auquel vous êtes attaché,... ou l'étiez autrefois, en tout cas,... l'air vif, la vie libre en forêt et sur les plateaux, parmi le gibier de poil et de plume...

l. 22. — et avec un peu de confusion] *Manque.*

P. 124, l. 2. — GREGERS. — Oui, alors j'ai eu l'idée, lieutenant Ekdal, que vous

l. 4-5. — Vous — — . Et] *Manque.*

l. 7. — *L'indication scénique manque.*

l. 10-12. — Oui, vous avez naturellement le cercle de famille; mais je ne crois pas que la famille puisse suffire aux gens. Et en dehors de la famille, vous n'avez rien ici...

Après coup est ajouté dans une note en bas de la page : et un homme comme vous, qui s'est toujours senti attiré vers ce qui est libre et sauvage...

l. 16. — Il fait sombre...] *Manque.*

l. 18-21. — Oui, il le verra. (Il se lève.) Laisse-moi passer. Viens m'aider, Hjalmar.

l. 23. — fais-le,] *Manque.*

P. 125, l. 4. — chacun une] chacun la partie supérieure d'une

l. 12-13. — Ekdal. — Venez ici.

l. 17. — Hm.] *Manque.*

l. 21. — Ah !] Je vois que

l. 23. — Pense bien, que] Mais oui,

l. 29. — Chut... chut] Chut,

P. 126, l. 4-6. — Mais oui, nous avons aussi des pigeons. Ils ont des nichoirs en haut, sous l'avant-toit, car les pigeons aiment nicher haut.

l. 10. — *Le premier mot est ajouté après coup.*

l. 10-12. — Nous — — ici] Non, nous avons des culbutants et des [*Écrit d'abord :* tourt...] grands gosiers. Mais je vais vous montrer autre chose maintenant.

l. 17. — mon bon] *Manque.*

l. 19. — Alors c'est là que couchent les lapins.

l. 21-23. — Oui — — Hm !] Naturellement; il faut qu'ils aient leur terrain à part...

l. 25. — ne voyez pas] voyez sûrement là

l. 28. — Oui, je le vois, et je vois qu'un oiseau y est couché.

P. 127, l. 16. — monsieur... Werle] monsieur Werle.

l. 21-23. — Oui, c'est cela. Cet « oiseau », comme vous l'appelez, c'est le canard sauvage, notre canard sauvage.

l. 24-25. — *Manque.*

P. 128, l. 6-7. — Gina. — Mais, Ekdal, le froid devient glacial ici.

l. 9-10. — Hm, — — sommeil.] *Écrit d'abord :* Oui, fermons ; ce n'est pas la peine de les déranger dans leur repos

l. 10. — Pousse, Hedvig] *Manque.*

l. 11. — (Ekdal et Hjalmar ferment la porte du grenier.)

Gregers, à Hedvig. — Aimez-vous aussi le canard sauvage?

Hedvig. — Oui, bien sûr.

l. 14-15. — Oh, ce sont de curieux êtres, les canards sauvages.

l. 17. — lieutenant Ekdal] *Manque.*

l. 19. — Je ne l'ai pas pris, monsieur Werle. Non, il y a un homme de la ville à qui

l. 21. — *L'indication scénique manque.*

l. 24. — Oui, c'est vrai, c'est justement votre père !

l. 26. — Comment as-tu pu le deviner?

P. 129, l. 8-20. — Mais c'est tout de même à Haaken Werle que nous le devons. Il était à la chasse, vous comprenez ; et il l'a tiré ; mais il fut seulement mutilé...

Gregers. — Ah ! oui ; il a eu quelques plombs dans le corps...

Hjalmar. — Oui, il en a eu deux tirés par derrière.

[*Biffé :* Gregers. — Tiens ; par derrière?

Ekdal. — Les canards sauvages doivent toujours être tirés par derrière.

Gregers. — Ça se comprend ; par derrière on est plus sûr de son coup.

Ekdal. — C'est bien clair ; si l'on tire sur la poitrine, ça glisse.

l. 23. — Ekdal. — *Ajouté après coup :* somnolent.

l. 24. — P. 131, l. 3. — Oui, c'est l'usage des canards sauvages. [*Biffé :* Ils plongent (Il penche la tête, sommeillant.)] *Une réplique nouvelle de Hjalmar est commencée, et biffée, puis Ekdal continue :* Ils piquent au fond, le plus loin qu'ils peuvent, et s'accrochent avec le bec aux varechs du fond, et ils ne

remontent jamais [*Ajouté après coup :* (Il penche la tête.)]

Gregers. — Mais, lieutenant Ekdal ; votre canard sauvage est remonté.

Ekdal. — Oui, car votre père avait un fameux chien, voyez-vous ; un de ces chiens à la mode nouvelle, aux longs poils et aux pieds palmés, et il a plongé et l'a ramené.

Gregers. — Et alors vous l'avez eu?

Hjalmar. — Nous ne l'avons pas eu tout de suite ; il a d'abord été chez ton père ; mais il ne s'y plaisait pas bien.

Gregers. — Non, non, ce n'est pas un bon endroit pour des canards sauvages [*Écrit d'abord :* oiseaux sauvages.]

Hjalmar. — Non, tu penses bien, au milieu de tous les animaux domestiques. Ils étaient toujours après lui et lui prenaient sa nourriture, en sorte qu'il ne pouvait pas se rétablir. Et alors Pettersen eut ordre de le tuer.

Ekdal, à moitié endormi. — Hm... oui... Pettersen... oui.

Hjalmar, baissant la voix. — C'est ainsi que nous l'avons eu, vois-tu ; car père connaît un peu Pettersen ; et lorsqu'il a entendu raconter cette histoire du canard sauvage, il se l'est fait remettre.

Gregers. — Et là dans le grenier il se trouve [*Ajouté après coup :* très] bien?

Hjalmar. — Tout à fait bien. Il a vécu là maintenant assez longtemps pour oublier la vraie vie sauvage. Et c'est de cela que tout dépend.

Gregers. — En cela, tu as raison, Hjalmar. Si l'on veut avoir des canards sauvages... et pour qu'ils se trouvent bien et engraissent... je crois qu'il faut précisément les enfermer dans un grenier où ils ne voient ni nuages ni mer.

Hjalmar. — Oui, oui, car ils oublient ainsi, vois-tu. Et, mon Dieu, ce qu'ils ont oublié, ça ne leur manque pas.

Gregers. — Non, et alors, avec le temps, ils peuvent engraisser... Écoute, Hjalmar, tu as dit que tu avais des chambres à louer qui sont libres?

P. 131, l. 13. — cette chambre] ces chambres

l. 18-19. — ce — — vous] ce ne sont pas du tout des chambres pour vous

l. 23-24. — Non, non, ces chambres ne sont ni assez grandes ni assez claires...

P. 132, l. 2-3. — c'est — — tout] ce sont deux fort jolies chambres, et pas mal meublées du tout.

l. 9-13. — C'est un docteur, qui s'appelle Relling, et puis un homme qui a été précepteur...

l. 18-20. — Et ce sont deux hommes fort turbulents. Ils rentrent souvent très tard la nuit, et alors ils ne sont pas toujours bien...

l. 25-26. — dormir — — dessus] y réfléchir

P. 133, l. 5. — Non, comment pouvez-vous croire...

l. 8. — *Manque.*

l. 16-25. — Si on le savait,... on ne serait pas si mal en point. Mais quand on porte cette croix d'être soi-même... comme moi...

l. 26. — riant] *Manque.*

l. 27. — Gregers Werle] *D'abord écrit :* toi-même.

P. 134, l. 6. — malgré elle] intéressée

l. 13-28. — Ça, je n'en comprends pas un mot.

Gregers. — Oh ! non, ça n'a guère de sens non plus. Mais alors, demain matin,... je déménage. Dis bonne nuit de ma part à ton père. Bonne nuit, madame Ekdal. (Avec un signe de tête à Hedvig.) Bonne nuit !

Gina *et* Hedvig. — Bonne nuit, monsieur Werle. Bonne nuit.

P. 135, l. 2. — *L'indicartion scénique manque.*

l. 13. — Gina, les yeux vagues.

l. 15-26. — Hjalmar revient avec la bougie, qu'il souffle. — Eh bien, n'est-ce pas une chance d'être quitte de ces chambres? Et cela, pour un homme comme Gregers.

l. 28. — , moi] *Manque.*

P. 136, l. 1-2. — *Manque.*

l. 4. — singulière] drôle, ce soir

l. 8. — vieux] négociant.

l. 21-22. — Le négociant — — reconnais] Le vieux Werle a fait beaucoup pour moi

l. 25. — cher Ekdal] *Manque.*

P. 137, l. 6. — blanchi par les ans] *Manque.*

l. 8. — *Manque.*

l. 9. — Si j'ai une mission, je la remplirai ! *Ajouté ensuite :* Et cela viendra incessamment, j'espère.

l. 11. — Fais-le] *Ajouté après coup.*

l. 16-17. — la chambre] les chambres

l. 18. — tâche dans la vie] mission

l. 20. — aux cheveux blancs] *Manque.*

l. 20-22. — Compte — — tout cas] *Ajouté plus tard dans une note en marge.*

l. 25. — se lève] *Manque.*

Acte III.

P. 138, l. 2. — P. 139, l. 24. — (L'atelier de Hjalmar Ekdal. C'est le matin ; la lumière du jour entre par la fenêtre à droite.)

(Hjalmar est assis à la table, occupé avec des plaques photographiques et des portraits. Un peu après entre Gina par la droite, en manteau et chapeau, un panier au bras.)

Hjalmar. — Déjà revenue? Es-tu entrée chez Gregers?

Gina. — Oui. Il a tout arrangé à sa guise. Il fait tout lui-même, il a dit.

Hjalmar. — Je suis aussi allé chez lui.

P. 139, l. 28-29. — tu — — C'est le] Le

P. 140, l. 5. — je crois] *Manque. La réplique s'arrêtait d'abord là; la suite a été ajoutée peu après.*

l. 6. — il m'a bien fallu] *Manque.*

l. 19. — Hm !] *Manque.*

l. 22. — bien] *Manque.*

l. 24. — Gina] c'est vrai

P. 141, l. 2. — même — — tôt...] n'arrivent pas trop tôt, car alors...

l. 19. — parbleu] *Manque.*

l. 20 *et* l. 26. — Hm !] *Manque.*

P. 142, l. 4. — un peu après] *Manque.*

l. 10-13. — Oh, si Graaberg l'a un jour plus tard...

HJALMAR. — Non, tu n'es pas un esclave...

l. 20. — Oui, ce n'est pas de refus.

l. 24. — P. 147, l. 12. — C'est ça ; c'est ça.

(Hjalmar et Ekdal ouvrent la partie supérieure des demi-portes du grenier. Le soleil y luit par les lucarnes ; des pigeons volent dans tous les sens ; plusieurs marchent et roucoulent sur les poutres ; les poules caquètent par moments.)

HJALMAR entrouvre la partie inférieure de l'une des demi-portes. — Fais-toi mince, maintenant, père.

EKDAL se faufile dans l'ouverture. — Tu ne viens pas avec moi?

HJALMAR. — Si, je crois presque... (Il aperçoit Gina à la porte de la cuisine.) Non, je n'ai pas le temps ; il faut que je travaille. Voyons, le filet... (Il tire une corde ; un morceau de filet de pêche tendu descend devant l'ouverture de la porte.) Voilà. (Il retourne à la table.)

GINA. — Il est de nouveau là-dedans?

HJALMAR. — Valait-il mieux, peut-être, qu'il courût en bas chez madame Eriksen? Tu veux quelque chose? Tu disais...

GINA. — Je voulais seulement demander si tu crois que nous pouvons mettre le couvert ici?

HJALMAR. — Oui, personne de plus ne s'est sans doute annoncé pour aujourd'hui?

GINA. — Non.

HJALMAR. — Eh bien, j'espère que personne ne s'annoncera, et nous mangerons ici.

GINA. — Bien, bien ; mais ce n'est pas pressé ; tu peux bien te servir encore de la table.

HJALMAR se rassied. — Hé, parbleu, je m'en servirai, de la table. (Gina sort dans la cuisine.)

EKDAL paraît derrière le filet. — J'ai peur qu'il faille déplacer le baquet tout de même, Hjalmar.

HJALMAR. — Oui, c'est ce que j'ai dit tout le temps.

EKDAL. — Hm-hm-hm. (On ne le voit plus.)

(Hjalmar travaille un peu, guigne l'ouverture de la porte et se lève à demi. Hedvig entre, venant de la cuisine.)

HJALMAR se rassied vivement. — Qu'est-ce que tu veux? Viens-tu me surveiller peut-être?

HEDVIG. — Non pas du tout. N'y a-t-il rien à quoi je puisse t'aider?

HJALMAR. — Oh ! non, il vaut mieux que je fasse ça tout seul... tant que mes forces y suffiront. (Hedvig va à l'ouverture de la porte et regarde un moment dans le grenier.) A quoi est-ce qu'il s'occupe, dis?

HEDVIG. — Il y aura sûrement un nouveau chemin pour monter au baquet.

HJALMAR se lève. — Jamais il ne s'en tirera tout seul. Écoute, Hedvig,... tu es adroite, toi ; prends ce pinceau...

HEDVIG. — Bien, père.

HJALMAR. — Rien qu'un instant, tu comprends. C'est la retouche, là... ; en voici une comme modèle.

HEDVIG. — Oui, je sais bien ; j'ai fait ça avec les autres.

(Il écarte un peu la partie inférieure de l'une des demi-portes, entre dans le grenier en se baissant et referme la porte derrière lui. Hedvig travaille à la retouche. On entend Hjalmar et Ekdal se disputer.)

P. 147, l. 13. — apparaissant] *Manque.*

l. 16. — (Au vieux.)

l. 20. — Eh bien — — tu sais.] *Manque.*

l. 23-25. — (Hedvig reste debout, les bras sur la demi-porte, et regarde dans le grenier. On frappe à la porte à droite ; elle ne s'en aperçoit pas [*Biffé :* on frappe de nouveau ; elle v...])

GREGERS WERLE entre et reste debout à la porte. — Hm...

l. 29. — HEDVIG va au-devant de lui.

P. 148, l. 9. — Merci. On dirait que vous avez des affaires là-dedans.

HEDVIG. — Oui, mais je vais prévenir père.

GREGERS. — Non, non, n'en faites rien. (Il s'assied à la table.) J'attendrai plutôt un peu.

l. 22. — attire — — et] *Manque.*

P. 149, l. 1. — tourne] regardant

l. 18. — P. 153, l. 23. — Bon, alors vous avez du temps un peu pour tout ; et là-dedans, ce doit être un monde à part, j'imagine. [*La réplique était d'abord :* Je pense bien : ce doit être là un monde à part.]

HEDVIG. — Tout à fait à part. Et il y a tant de choses merveilleuses.

GREGERS. — Vraiment?

HEDVIG. — Oui, il y a de grandes caisses avec des livres, et dans beaucoup des livres il y a des images.

GREGERS. — Aha !

HEDVIG. — Et puis il y a un vieux secrétaire avec des pupitres et des tiroirs, et une grande pendule avec des personnages qui s'avancent. Mais elle ne marche plus.

GREGERS. — Alors le temps s'est arrêté là-dedans... chez le canard sauvage.

HEDVIG. — Oui. Et puis il y a de vieilles boîtes de couleurs ; et puis tous les livres.

GREGERS. — Et vous les lisez, ces livres, n'est-ce pas?

HEDVIG. — Oh ! oui ; mais la plupart sont en anglais, que je

ne comprends pas. Mais alors je regarde les images. Il y a un très grand livre qui s'appelle *Harryson's History of London*, [*Ajouté après coup :* il a sûrement cent ans] et il contient énormément d'images. En tête est représentée la mort avec un sablier, et d'autres personnages. Ça, c'est vilain, je trouve. Mais il y a d'autres images avec des églises et des châteaux et des rues et de grands vaisseaux qui vont sur la mer.

GREGERS. — Et quand vous regardez toutes ces images, vous avez sans doute envie d'aller à Londres.

HEDVIG. — Y aller, je ne le peux pas ; mais ce n'est pas nécessaire non plus.

GREGERS. — Non, non, car vous le connaissez. Et puis, vous ne pourriez vous arracher au canard sauvage.

HEDVIG. — Il me manquerait, c'est sûr. Car il est si singulier. Personne ne le connaît, et personne ne sait d'où il est [*Biffé :* venu]...

P. 153, l. 26. — jette — — d'œil] le regarde

P. 155, l. 5. — se tait et] *Manque.*

l. 10. — P. 167, l. 5. — Oh ! non, ce sera bientôt prêt. Débarrasse la table, Hedvig.

(Elle débarrasse la table ; elle et Gina mettent le couvert pendant ce qui suit. Gregers s'assied et feuillette un album.)

GREGERS. — J'entends dire que vous savez retoucher, madame Ekdal.

GINA, avec un regard de côté. — Oui, je sais.

GREGERS. — Ça s'est vraiment bien trouvé.

GINA. — Comment cela?

GREGERS. — Que Hjalmar soit devenu photographe.

GINA. — Je sais aussi photographier ; je l'ai appris.

GREGERS. — Alors, c'est vous, peut-être, qui dirigez les affaires?

GINA. — Oui, quand Ekdal n'a pas le temps lui-même, je...

(Un coup de feu est tiré dans le grenier.)

GREGERS, sursautant. — Qu'est-ce que c'est?

GINA. — Aïe, voilà qu'ils tirent encore !

GREGERS, allant à l'ouverture de la porte. — Ils tirent aussi ! [*Ajouté après coup :* HDV. — Ils vont à la chasse.

GR. — Comment ! Tu vas à la chasse, Hjalmar?]

HJALMAR, de l'autre côté du filet. — Tu es arrivé? Je ne savais pas. [*Ajouté après coup :* (à Hedvig :) Et toi, qui ne nous préviens pas.]

GREGERS. — Tu tires là-dedans [*Ajouté après coup :* dans le grenier.]?

HJALMAR montre un pistolet [*Écrit d'abord :* revolver] à deux coups. — C'est seulement avec ça. [*Introduit après coup :* (il entre dans l'atelier.)]

GINA. — Oui, tu finiras par faire un malheur avec ce pissolet.

HJALMAR [*Ajouté après coup :* vexé.] — Je t'ai [*Écrit d'abord :* Je crois t'avoir] dit souvent que cette arme à feu s'appelle un pistolet !

GINA. — Oh ! [*Biffé :* l'un ne vaut pas mieux que l'autre] ce n'est pas beaucoup mieux, je trouve.

GREGERS. — Alors, tu te livres à la chasse, ici.

[*Biffé :* HJALMAR. — Rien qu'un peu de tir à la cible. C'est surtout pour père, tu comprends. Et c'est une chance que personne ne peut l'entendre au-dessous.

GREGERS. — Tu as aussi un fusil de chasse, je vois.]

HJALMAR. — C'est celui de père. On ne peut pas tirer avec, il y a quelque chose de détraqué au chien. Mais c'est amusant tout de même de l'avoir, car nous pouvons le prendre de temps en temps, le nettoyer, le graisser avec du suif et le revisser.

HEDVIG, qui s'est approchée. — Maintenant vous pouvez bien voir le canard sauvage.

GREGERS. — Je suis justement en train de le regarder. Il traîne un peu l'aile, il me semble.

HJALMAR. — Ce n'est pas étonnant ; il a été blessé.

GREGERS. — Et il traîne un peu la patte aussi, n'est-ce pas?

HJALMAR. — Peut-être un tout petit peu.

HEDVIG. — Oui, c'est la patte où le chien l'a mordu.

HJALMAR. — Mais il n'en pâtit pas du tout ; et c'est vraiment curieux pour une bête qui a reçu dans le corps une charge de plombs, et qui a été prise entre les dents d'un chien...

GREGERS. — ... et qui a été au fond des mers... si longtemps.

HEDVIG, souriant. — Oui.

GINA, près de la table. — Hedvig, il faut venir m'aider.

(Gina et Hedvig sortent dans la cuisine.)

HJALMAR se baisse sous le filet et entre dans l'atelier. — Je ne te demanderai pas d'entrer auprès de père ; car il n'aime pas ça. Je ferai bien de fermer avant que les autres arrivent. (Il remonte le filet et ferme les parties supérieures des demi-portes.) Tous ces agencements sont nécessaires, vois-tu, car Gina ne voudrait pas avoir des lapins et des poules dans l'atelier.

GREGERS. — Bien entendu ; une bonne maîtresse de maison, comme ta femme...

HJALMAR. — Ce filet de pêche est de mon invention. Et c'est vraiment très amusant d'avoir à s'occuper de ça et à le réparer quand parfois ça se détraque.

GREGERS. — Nous avons fait beaucoup de chemin dans le monde, nous deux, Hjalmar.

HJALMAR. — Comment l'entends-tu?

GREGERS. — C'est moi qui ai été le plus loin ; car j'en suis venu à ce point que je ne serai bientôt plus bon à aucune œuvre de Dieu.

HJALMAR. — Tu n'as pas non plus besoin d'être bon à rien. Tu peux très bien vivre sans cela.

GREGERS. — Tu crois ça?

HJALMAR. — Oui, tu n'as, il me semble, rien à craindre.

GREGERS. — Bon, mais toi-même?

HJALMAR, plus bas. — Que puis-je y faire si tout s'est passé comme ça s'est passé,... si j'ai été jeté hors de ma voie...

GREGERS. — Ce n'est pas ça que je veux dire...

HJALMAR. — Alors tu veux dire peut-être que je ne me pousse pas assez par mon travail ;... tu trouves peut-être que je ne peine et trime pas assez.

GREGERS. — Je ne sais pas du tout combien tu peines et trimes.

HJALMAR. — Oui, tu trouves naturellement qu'il y a trop de temps gaspillé à des choses inutiles.

GREGERS. — Pas du temps, mais de la volonté.

HJALMAR. — Mais puis-je laisser mon pauvre vieux père tellement seul? N'est-il pas naturel que j'aie quelque attention aux menues occupations qui l'amusent?

GREGERS. — Est-ce uniquement pour ton père...?

HJALMAR. — Oh ! non, peut-être pour moi aussi. J'ai besoin de quelque chose qui vous transporte hors de la réalité.

GREGERS. — Alors tu n'es donc tout de même pas heureux?

HJALMAR. — Heureux,... heureux? Si, en un sens, je le suis. Je vis très bien... on peut dire. Mais tu peux bien penser qu'une situation de photographe,... pour un homme comme moi, ce n'est que provisoire.

GREGERS. — Ah oui !

HJALMAR. — Naturellement. Aussi,... franchement, Gregers, j'ai besoin de quelque chose qui puisse combler [*Biffé :* la réal...] l'intervalle...

GREGERS. — Le travail ne pourrait-il pas le faire?

HJALMAR. — Non, non, non, pas seulement le travail ; j'ai besoin de chasser l'intervalle par le rêve,... de sauter par-dessus l'intervalle.

GREGERS. — Et quand l'intervalle aura passé,... qu'est-ce qui viendra?

HJALMAR. — Oui, alors viendra l'instant, il faut l'espérer.

GREGERS. — Quel instant?

HJALMAR. — Hé, j'ai bien une mission.

GREGERS. — Oui, qu'entends-tu par là?

HJALMAR. — Une mission,... un but dans la vie. C'est moi qui restaurerai l'honneur du nom de notre famille. Quel autre pourrait le faire?

GREGERS. — Alors c'est là ta mission.

HJALMAR. — Oui, naturellement.

GREGERS. — Et quelle voie penses-tu suivre?

HJALMAR. — Mon cher, comment veux-tu que je te le dise d'avance? Cela dépend tellement de la façon dont se combinent les circonstances au moment où l'instant se présente.

GREGERS. — Et tu ne doutes pas du tout de l'instant?

HJALMAR. — Ce serait douter de ma destination dans la vie.

GREGERS. — Es-tu bien sûr d'avoir une destination?

HJALMAR. — Es-tu fou?

GREGERS. — Écoute, Hjalmar, il y a un peu du canard sauvage en toi. Tu as un jour été blessé, tu as plongé et tu t'es accroché aux varechs du fond.

HJALMAR. — C'est drôle.

GREGERS. — Mais maintenant je veux voir si je ne pourrai pas te relever. Car il me semble que j'ai aussi une sorte de tâche dans la vie, tu sais. Pas à la façon dont tu le comprends ;... pas parce que je le sens comme une destination ou comme un devoir envers les autres, mais parce que je le sens comme une nécessité pour moi.

HJALMAR. — Non, cher Gregers, je ne comprends pas un mot de tout cela... Ah, nous allons bientôt avoir le déjeuner.

P. 167, l. 9-10. — ils sont — — en noir] *Manque.*

l. 11. — *L'indication scénique manque.*

l. 14-25. — Gregers, je te présente le docteur Relling,... le licencié Molvik.

RELLING. — Oh, c'est monsieur Werle. Vous venez de déménager ici?

P. 168, l. 5. — Nous étions treize?

l. 10-11. — Je veux l'espérer. Allons, venez prendre place.

l. 15. — plus tard] *Manque.*

l. 17. — mangent et boivent] *Manque.*

l. 24. — Hier encore?] *Manque.*

l. 26. — P. 169, l. 16. — Oui, Molvik était dans un triste état cette nuit. Mais c'est bon pour Molvik, monsieur Werle. Je suis son médecin et je lui prescris une bombe de temps en temps.

GREGERS. — Monsieur Molvik est-il un malade docile...

RELLING. — Je n'ai pas à m'en plaindre. Mais il comprend qu'il faut cela, voyez-vous ; car Molvik est démoniaque.

l. 18. — *Après cette ligne est écrit :*

MOLVIK. — Oui, on veut affirmer cela de moi.

l. 20. — P. 176, l. 4. — Et les natures démoniaques ne peuvent pas marcher droit dans le monde, voyez-vous. Il faut à ces gens-là faire des crochets de temps en temps. Vous avez vécu bien longtemps là-haut à l'usine, monsieur Werle.

GREGERS. — J'y ai vécu pas mal d'années.

RELLING. — Comment diable avez-vous pu le supporter?

GREGERS. — Oh, quand on a des livres, on...

RELLING. — Des livres ! Ils ne sont bons qu'à vous rendre fous.

GREGERS. — Mais il y a des gens aussi.

RELLING. — Oui, la population ouvrière. Écoutez, je jurerais que vous avez une mission dans la vie.

GREGERS. — Je le crois aussi.

HJALMAR. — Et c'est une foi qui fortifie, Relling.

RELLING. — Oui, tu as bien ton mot à dire là-dessus.

HJALMAR. — Oh, oui.

(On frappe à la porte du grenier.)

GINA. — Hedvig, ouvre à grand-père.

(Hedvig entr'ouvre la porte ; le vieil Ekdal entre en se baissant sous le filet.)

EKDAL marmonne. — Bonjour, messieurs. Bon appétit ! Hm !... (Il entre dans sa chambre.)

RELLING. — Buvons un verre pour lui, Ekdal. Et puisse-t-il reprendre bientôt l'équipement.

HJALMAR. — Merci.

GREGERS. — L'équipement?

RELLING. — L'uniforme de lieutenant, naturellement.

GREGERS regarde Hjalmar. — N'est-ce qu'à cela que tu penses?

HJALMAR. — Hé, cela comporte réparation d'honneur. Mais la question d'uniforme, c'est le plus important pour père. Un vieux militaire...

GREGERS. — Oui, mais toi ! Toi-même, Hjalmar ! tu ne te contentes pas de ça.

RELLING. — Que diable lui faut-il vouloir de plus?

GREGERS. — C'est donc seulement le signe extérieur que tu veux effacer !

RELLING. — Ma foi, je trouve que ce serait fort bien.

GREGERS. — Et moi qui croyais que c'était la faute même dont tu voulais le soulager.

RELLING. — Écoutons ça !

HJALMAR. — Ce qui est fait ne peut pas être changé.

GREGERS. — Crois-tu qu'il ait été aussi coupable qu'il a semblé?

HJALMAR. — Je ne crois pas qu'il se soit rendu compte de ce qu'il faisait.

GREGERS se lève. — Et pourtant tu as vécu ici toutes ces années, tu as mené une vie indolente et tu as attendu, attendu... ou peut-être même pas cela...

RELLING. — Vous êtes resté trop longtemps à rêvasser là-haut dans les forêts, monsieur Werle.

GREGERS. — Si j'avais eu le bonheur d'avoir un père comme le tien...

HJALMAR. — Le bonheur... !

GREGERS. — ... j'aurais été un fils pour lui autrement que ça... Mais c'est ton entourage qui t'a entraîné dans la fange.

RELLING. — Non, par exemple !

MOLVIK. — Est-ce moi qui suis visé?

HJALMAR. — Qu'as-tu à redire à mon entourage?

GINA. — Chut, chut, Ekdal. Ne parle plus de ça.

GREGERS. — J'ai ceci à dire, qu'un homme qui mène sa vie, sa vie familiale intime, dans un marais de mensonge, de tromperie et de dissimulation...

HJALMAR. — Es-tu devenu fou !

RELLING bondit. — Taisez-vous, maintenant, monsieur Werle !

HJALMAR. — Sa vie familiale intime... !

(On frappe à la porte de droite.)

GINA. — Chut, silence ; quelqu'un vient. (Elle se dirige vers la porte.)

HJALMAR. — Es-tu devenu tout à fait fou, Gregers.

GINA ouvre la porte et recule. — Oh... qu'est-ce que c'est !

P. 176, l. 11. — prendre la peine] *Manque.*

l. 13. — seulement] *Manque.*

l. 19. — P. 179, l. 3. — Dans ma — — enfance] Moi, pour ma part, je préfère avoir des témoins.

WERLE. — Ce que j'ai à te dire n'est pas de telle nature que...

GREGERS. — Je ne suis pas disposé, pour le moment, à parler d'autre chose que des affaires Ekdal.

WERLE. — Les affaires Ekdal?

GREGERS. — Et ces deux messieurs font presque partie de la maison.

WERLE. — Ce que j'ai à te dire ne concerne que toi et moi.

GREGERS. — Depuis que ma mère n'est plus là, il me semble que rien d'autre ne me concerne plus au monde, sauf les affaires Ekdal.

Hjalmar. — Je ne sais pas ce qu'il y a encore à dire sur nos affaires.

Werle. — Moi non plus.

Gregers. — Mais je le sais, moi, et je compte le crier à tous les coins de rue. Tout le monde saura dans le pays que le coupable n'était pas le lieutenant Ekdal ; mais c'était un homme qui circule aujourd'hui en liberté.

Werle. — Et tu oses, insensé... ! Car ce doit être moi que tu vises.

Gregers. — Non, c'est surtout moi-même que je vise.

Werle. — A quoi penses-tu? Tu ne savais rien...

Gregers. — J'avais mes doutes au temps où tout cela se passait là-haut ; si j'avais parlé à Ekdal alors, quand il en était encore temps...

Werle. — Eh bien, pourquoi n'as-tu pas parlé?

Gregers. — Je n'ai pas osé à cause de toi.

Werle. — Prétextes, inventions, imaginations. Toi-même as déclaré au tribunal...

Gregers. — Oui, j'ai été lâche. J'avais peur de prendre sur moi ma part de la faute.

Werle. — Oh, c'est cette navrante conscience malade que tu as.

Gregers. — C'est toi qui as rendu ma conscience malade.

Werle. — Tu te trompes ; c'est un héritage de ta mère, Gregers. Le seul qu'elle t'ait laissé.

P. 179, l. 6. — digérer] oublier

l. 9-17. — N'entrons — — inutile de] Ne parlons pas de cela. Je viens te demander si tu veux rentrer chez moi.

l. 27-28. — Gregers. — Je ne veux rien.

P. 180, l. 4. — je n'ose — — conscience] *Manque.*

l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 11. — Mais que veux-tu alors?

l. 12-15. — *Manque.*

P. 181, l. 4-5. — HJALMAR regarde par la porte du salon. — Le voilà parti.

l. 8-9. — (Gina et Hedvig entrent, venant de la cuisine, Relling et Molvik, venant du salon.)

l. 16-19. — Qu'est-ce — — un peu.] *Manque.*

l. 23-28. — Ne vas pas avec lui, Ekdal.

RELLING. — Reste où tu es ; ne sors pas maintenant.

HJALMAR, mettant son pardessus. — Pour rien au monde. Il faut que je sache ce que c'est que tout cela.

P. 182, l. 5-14. — Oui, tu entends, Ekdal. [*Ajouté après coup :* Sa mère avait aussi de pareilles crises singulières.]

[*Biffé :* RELLING. — Il ne faut pas faire attention à un seul mot de son bavardage.

GINA. — Non, non, ne l'écoute pas.]

HJALMAR. — En tout cas, j'aurai l'œil sur lui. (A Gina.) Que le dîner soit prêt de bonne heure. Adieu. (Il sort à droite.)

RELLING. — C'est un malheur que cet homme-là [*Biffé :* n'ait pas piqué une tête dans une des mines là-haut] ne soit pas descendu en enfer dans une des mines de Höydal.

l. 15-18. — *Ajouté après coup, sans indication scénique.*

l. 20-21. — Croyez-vous que [*Biffé :* Gregers] le jeune Werle est fou?

l. 24-25. — Mais il a — — corps.] [*Biffé :* MOLVIK. — Est-ce qu'il est démoniaque?

RELLING. — Non, ça, c'est seulement toi, Molvik. Mais il a sûrement une maladie dans le corps.]

l. 27. — *Écrit d'abord :* Quelle maladie est-ce là?

l. 9-18. — C'est [*Corrigé en :* Oui, oui, c'est] une maladie nationale ; mais elle est seulement sporadique... [*Biffé :* Viens, Molvik.] Merci pour le déjeuner ! (Il fait un signe de tête et sort [*Biffé :* avec Molvik à droite.] par la porte du palier. Gina rôde avec agitation dans la pièce ; Hedvig [*Ajouté après coup :* debout près de la table,] la regarde d'un air scrutateur.)

Acte IV.

P. 184, l. 2. — P. 226, l. 12. — (L'atelier de Hjalmar Ekdal. Après-midi. Le jour commence à décliner.)

(Hedvig circule dans l'atelier. Gina entre, venant de la cuisine.)

GINA. — Pas encore?

HEDVIG. — Non.

GINA. — Es-tu sûre qu'il n'est pas chez Werle?

HEDVIG. — Non, la chambre est fermée à clef.

GINA. — Et pas chez Relling non plus.

HEDVIG. — Non, je suis descendue deux fois et j'ai demandé.

GINA. — Et son dîner est là, qui refroidit.

HEDVIG. — Oui, peux-tu comprendre ce qui lui arrive, maman? Lui, qui est toujours si exact au dîner.

GINA. — Oh, il ne va pas tarder, tu vas voir.

HEDVIG, au bout d'un moment. — Crois-tu que ce soit bon que Werle soit venu habiter chez nous?

GINA. — Pourquoi ne serait-ce pas bon?

HEDVIG. — Oh, je ne sais pas; mais nous étions si bien entre nous. Et il me semble que la compagnie de Relling va beaucoup mieux à père que celle de Werle... Non, qu'est-ce qu'il devient !

GINA, criant. — Le voilà !

(Hjalmar Ekdal entre par la droite.)

HEDVIG. — Père ! Te voilà enfin !

GINA. — Nous t'avons attendu bien longtemps, Ekdal !

HJALMAR. — J'ai été un peu longtemps, oui.

GINA. — As-tu peut-être dîné avec Werle?

HJALMAR. — Non.

GINA. — Alors je vais t'apporter le dîner.

Hjalmar. — Non, laisse ; je ne dînerai pas maintenant.

Hedvig. — Tu ne vas pas bien, père?

Hjalmar. — Oh ! si, à peu près. Nous avons fait une très longue promenade.

Gina. — Tu n'aurais pas dû, Ekdal ; car tu n'en as pas l'habitude.

Hjalmar. — On peut s'habituer à bien des choses. Est-il venu des commandes aujourd'hui?

Gina. — Non, pas aujourd'hui.

Hedvig. — Tu verras qu'il en viendra demain, père.

Hjalmar. — Cela me ferait plaisir ; car demain je pense à me mettre tout à fait à la besogne ; je ferai tout moi-même ; je veux être seul au travail.

Gina. — Non, mais, pourquoi, Ekdal? Ce n'est pas la peine de te rendre la vie si pénible.

Hjalmar. — C'est mon affaire. Et je voudrais aussi tenir sérieusement mes comptes.

Gina. — Toi?

Hjalmar. — Oui, tu tiens aussi des comptes.

Hedvig. — Et maman compte si bien.

Hjalmar. — Et elle fait si bien durer l'argent, il me semble. C'est curieux que nous puissions vivrê si à l'aise avec le peu d'argent que j'ai gagné cet hiver.

Hedvig. — Oui, mais, père, rappelle-toi toutes les écritures de Graaberg.

Hjalmar. — Les écritures, oui !

Gina. — Peuh,... ça ne fait pas beaucoup...

Hedvig. — Mais si, ça fait ; c'est surtout de ça que nous vivons.

Gina. — Comment peux-tu dire ça? [*Écrit d'abord :* le dire.]

Hedvig. — Mon Dieu, pourquoi père ne doit-il pas le savoir?

Hjalmar. — Alors, c'est de ça que nous vivons. Les écritures pour le négociant Werle.

Gina. — Tu sais bien que c'est Graaberg qui paye ça.

HJALMAR. — De sa poche?

GINA. — Oui, sans doute.

HEDVIG. — Mais, père, peu nous importe.

HJALMAR. — Bien entendu ; peu nous importe d'où vient l'argent.

GINA. — C'est aussi mon avis. Mais puisque nous parlons de ça, je... ! Tu n'as rien fait de la journée, Hedvig...

HEDVIG. — Alors il vaut mieux que j'aille...

GINA. — Oui, fais-le. (Hedvig entre au salon.) Qu'est-ce qui t'est arrivé, Ekdal?

HJALMAR. — Crois-tu que Gregers ait sa raison?

GINA. — Comment le saurais-je ; je ne le connais pas assez.

HJALMAR. — Si je le savais.

GINA. — Tu as entendu ce que Relling disait de lui.

HJALMAR. — Oh ! Relling, Relling... Allume-moi la lampe.

GINA, allumant. — Gregers Werle... toute sa vie... a été singulier.

HJALMAR. — Il me semble que ta voix tremble.

GINA. — Elle tremble?

HJALMAR. — Tes mains aussi. N'est-il pas vrai?

GINA. — Oui. Je ne sais pas d'où ça vient.

HJALMAR. — Maintenant tu vas savoir ce que Gregers m'a dit de toi.

GINA, anxieuse, portant les mains à ses oreilles. — Non, non ; je ne veux pas l'entendre !

HJALMAR, lui écartant les mains. — Tu vas l'entendre !

GINA. — Il est inutile que tu le dises.

HJALMAR. — Tu sais donc ce que c'est?

GINA. — Je l'imagine.

HJALMAR. — C'est donc vrai. Vrai, vrai ! Oh, c'est terrible !

GINA. — Je comprends bien que j'aurais dû te le dire depuis longtemps.

HJALMAR. — Tu aurais dû me le dire tout de suite ;... quand il était encore temps.

GINA. — Qu'aurais-tu fait alors?

HJALMAR. — Je n'aurais rien voulu savoir de toi, naturellement.

GINA. — Oui, c'est aussi ce que je pensais dans ce temps-là ; et c'est pourquoi je n'ai rien dit.

HJALMAR. — Et moi, naïf imbécile, qui m'imaginais que tu m'aimais tellement.

GINA. — C'est venu avec les années, Ekdal ; aussi vrai que je suis ici. Oh ! oui, j'ai pour toi plus d'affection que personne.

HJALMAR. — Ça, je ne veux rien en savoir. Qu'es-tu pour moi, toi qui as pu te donner à un homme marié et âgé.

GINA. — Oui, maintenant, j'ai peine à comprendre que j'aie pu le faire.

HJALMAR. — Vraiment. Tu es peut-être devenue morale avec les années. Mais dans ce temps-là... comment te laisser aller à cela.

GINA. — Oh, tu peux croire, Ekdal, que la situation des filles pauvres n'est pas facile. Les hommes riches commencent gentiment par des cadeaux, et puis...

HJALMAR. — Oui, l'argent comptant, tu y tiens beaucoup.

GINA. — C'était surtout des bijoux, des robes et des choses comme ça.

HJALMAR. — Tu as dû les lui renvoyer depuis longtemps.

GINA. — Les robes, je les ai usées, et les bijoux, je les ai vendus à mesure que nous avions besoin d'argent...

HJALMAR. — Nous avons vécu sur l'argent de cet homme. Tout ce que nous avons dans la maison, nous le tenons de lui !

GINA. — Depuis que nous sommes mariés, je n'ai jamais vu un sou de lui, à peine, je crois, si je l'ai vu de mes yeux.

HJALMAR. — Mais, et les écritures !

GINA. — C'est Berta qui me les a procurées après qu'elle est entrée dans la maison.

HJALMAR. — Oui, toi et Berta, vous êtes bien de la même farine.

GINA. — Écoute, Ekdal,... n'ai-je pas été une bonne femme dans ta maison?

HJALMAR. — Mais aussi, de quoi n'as-tu pas à me remercier! Je t'ai élevée d'une condition inférieure. Ne t'ai-je pas donné un nom, ...un nom, oui... car il sera de nouveau respecté et honoré.

GINA. — Moi, ça m'est d'ailleurs égal.

HJALMAR. — Vraiment? Oh! oui, je le pense bien.

GINA. — Oui, car je t'aime, Ekdal, tel que tu es, même si tu ne fais jamais le grand saut dont tu parles.

HJALMAR. — C'est ta nature inférieure qui remonte en toi. Je suis méconnu dans mon propre foyer; j'ai toujours été méconnu de toi.

GINA. — Mais j'ai tout de même été une bonne femme dans ta maison.

(Gregers Werle entre par la porte du palier.)

GREGERS, à la porte. — Puis-je venir?

HJALMAR. — Oui, viens.

GREGERS. — Alors, ce n'est pas fait encore.

HJALMAR. — C'est fait.

GREGERS. — C'est fait?

HJALMAR. — J'ai vécu l'heure la plus amère de ma vie.

GREGERS. — Mais aussi la plus noble, je pense.

HJALMAR. — Enfin, pour le moment nous sommes quittes de cela.

GINA. — Dieu vous pardonne, monsieur Werle.

GREGERS. — Mais je ne comprends pas ceci.

HJALMAR. — Qu'est-ce que tu ne comprends pas?

GREGERS. — Une explication comme celle-ci,... aussi complète,... une explication sur laquelle doit être fondée une existence nouvelle,... une existence en toute vérité.

HJALMAR. — Oui, je sais bien; je sais bien.

GREGERS. — Je me sentais assuré qu'à mon entrée ensuite

je trouverais comme une haute lumière libératrice répandue dans votre foyer ; et je vois cette lourde, morne, sombre...

GINA. — Bien, voilà. (Elle remonte la lampe.)

GREGERS. — Ou bien dites-moi franchement, madame Ekdal, n'est-ce pas comme une joie pour vous d'être débarrassée du poids de ces réticences.

[*Biffé :* GINA. — Je dois vous dire, monsieur Werle, que je n'ai guère eu le temps de me rappeler toutes ces vieilles histoires.

GREGERS. — J'aurais cru que pas un jour, pas une heure, vous n'aviez cessé d'y penser.

GINA. — J'ai eu largement assez à penser avec les affaires de la maison. Oui, car personne ne dira que je n'ai pas été, comme femme mariée, ordonnée et honnête.

GREGERS. — Votre conception de la vie m'est incompréhensible,... tant elle est prodigieusement différente de la mienne.] Mais toi-même, Hjalmar,... tu as dû t'élever à des vues plus hautes à la suite d'un pareil moment.

HJALMAR. — Oui, naturellement. C'est-à-dire,... dans une certaine mesure...

GREGERS. — Le fait de pardonner à une pécheresse, d'élever à soi une égarée par l'amour...

HJALMAR. — Crois-tu qu'un homme se remet si vite d'un moment comme celui-là?

GREGERS. — Non, un homme ordinaire,... c'est possible ;... mais un homme comme toi...?

HJALMAR. — Oui, mon Dieu, je sais bien ; mais il faudra du temps, vois-tu.

GREGERS. — Tu as été trop longtemps au fond de la mer, Hjalmar ; tu t'y es cramponné ; alors, ça fait toujours du mal, aussitôt qu'on remonte au jour.

HJALMAR. — Là, tu as raison ; ça fait du mal.

GREGERS. — Oui, car tu as un peu de la nature du canard sauvage.

(Relling entre par la porte du palier.)

Relling. — Tiens, le canard sauvage est encore sur le tapis.

Gregers. — Oui, car il est le mauvais esprit de la maison. Enfin, ce n'est pas pour rien qu'il est venue du négociant Werle.

Relling. — Ah, est-ce du négociant Werle qu'il est question?

Hjalmar. — De lui et... de certains autres...

Relling se tournant vers Gregers. — Je voudrais vous voir au diable.

[*Biffé :* Hjalmar. — Es-tu peut-être aussi au courant !

Relling. — Oh, ce que je sais ou ne sais pas... Quand il s'agit d'histoires venues de ce côté-là, on peut imaginer ce qu'on voudra.

Gregers. — Oui, mais moi qui sais, ne dois-je pas parler ! Dois-je voir ces deux êtres chers sombrer parce qu'ils vivent leur vie sur une base fausse.

Relling. — Mais cela n'est pas du tout votre affaire. Vous allez cesser de faire le charlatan avec mes malades.

Hjalmar. — Malades?

Relling. — Mais oui, tout le monde a un peu besoin du médecin. Mais c'est à quoi vous ne vous entendez pas, monsieur Werle.

Gregers. — Je sais par expérience ce que c'est que d'avoir une conscience qui vous ronge, ma vie en a été empoisonnée ; mais ici j'ai trouvé la tâche de ma vie. Maintenant je suis heureux, très heureux. Et je n'irais pas ouvrir les yeux de deux êtres qui ont un si profond besoin de voir.

Relling. — Qu'est-ce qu'ils doivent voir?

Gregers. — La vérité. Il leur faut reconnaître que leur union n'a pas été jusqu'ici un véritable mariage.

Relling. — Croyez-vous qu'il sera plus véritable ensuite?

Gregers. — Oui, je l'espère avec confiance.

Relling. — Naturellement ; les gens de votre sorte sont toujours si confiants. On les mène par le bout du nez à coups répétés... cela ne vous est-il pas arrivé?

GREGERS. — Certainement ; j'ai eu beaucoup de déceptions.

RELLING. — Mais vous espérez toujours avec autant de confiance.

GREGERS. — Le cas est ici différent, tout à fait en dehors de l'ordinaire. Une personnalité comme Hjalmar Ekdal.

RELLING. — Ekdal... !

HJALMAR. — Oui, c'est bien possible, mais...

RELLING. — Mais oui, Ekdal, oui. Mais il a sa tâche dans la vie ailleurs ; il n'a pas du tout besoin d'un ménage meilleur que celui où il a vécu jusqu'ici.

GINA. — Non, c'est aussi votre avis, Relling ! Nous étions si bien...

HJALMAR. — Tu ne comprends pas du tout la créance de l'idéal.

RELLING. — Non, voyez-vous, Hjalmar Ekdal se tire bien d'affaires ; il ne peut pas couler à fond. Il a son grand problème à méditer.

HJALMAR. — Oui, le problème... j'ai ça, c'est vrai.

RELLING. — Et quand il l'aura résolu, il aura rendu éclat et honneur au nom d'Ekdal.

HJALMAR. — Je l'espère, du moins.

GREGERS. — Oui, c'est peut-être excellent, ce problème ; mais c'est quelque chose d'extérieur à la personnalité, c'est une simple question scientifique, ou bien technique, ou ce qu'on voudra encore. Et il n'est pas imaginable qu'une question de ce genre puisse suffire à une personnalité comme Hjalmar. Ou bien trouves-tu peut-être que cela te suffit?

HJALMAR. — Non je ne trouve pas tout à fait...

GREGERS. — Non, vous voyez bien, docteur Relling. Et puisque cela ne suffit pas à la personnalité maintenant, quand elle n'est pas encore parvenue à la pleine liberté... ; oui, permettez-moi de vous poser cette question ; croyez-vous qu'un grand problème puisse en aucune façon être résolu par une personnalité médiocre?

RELLING. — Voulez-vous dire que la photographie ne peut pas être élevée au niveau de l'art tant que les relations du photographe avec sa femme ne sont pas un véritable mariage?]

GREGERS. — Vous vous exprimez un peu rudement ; mais j'ai une foi si indéfectible dans le pouvoir rénovateur du véritable mariage...

RELLING. — Permettez, monsieur Werle, avez-vous vu beaucoup de pareils mariages?

GREGERS. — Non, je crois à peine en avoir vu un seul.

RELLING. — Moi non plus.

GREGERS. — Mais j'ai vu les mariages de la sorte opposée ; et ce qu'ils sont capables de détruire en un être humain...

RELLING. — Et c'est de là que vous tirez vos conclusions. Bien, bien, Ekdal, tu sais maintenant ce qu'il faut pour faire la grande découverte.

[*Biffé :* GINA. — Mais vous ne devriez pas tant parler de la découverte, Relling, car ça n'aboutira tout de même pas.

HJALMAR. — Ça n'aboutira pas?

RELLING. — Écoutez donc.

HJALMAR. — Le problème n'aboutira pas, dis-tu !

GINA. — Non, je n'y crois pas beaucoup. Tu as attendu longtemps que tu trouverais quelque chose, mais tu n'es pas plus avancé...

RELLING. — Cela vient souvent par une sorte de révélation, madame Ekdal.

HJALMAR. — Mais elle ne comprend pas cela.

GINA. — Oui, des révélations, ça peut être bon, mais il faut sûrement quelque chose de plus. Il vaudrait mieux, il me semble, que tu travailles avec les instruments que [*Écrit d'abord :* tu as] nous avons, Ekdal ; et les autres pourront bien trouver cette nouveauté.

HJALMAR. — Méconnu ; méconnu en son propre foyer. (Il voit Hedvig.) Si, elle me comprend. Ou bien ne crois-tu pas en moi, Hedvig?

Hedvig. — Qu'est-ce que je dois croire, père?

Hjalmar. — Tu dois naturellement croire en moi, en général, croire à ma tâche dans la vie, croire au problème.

Hedvig. — Oui, je crois que tu le trouveras un jour.]

Hjalmar. — Hm...

Gina. — Chut, on frappe. (Elle se dirige vers la porte du palier. Madame Sörby entre.)

Madame Sörby. — Merci. Je préfère rester ici. Je viens de la part de monsieur Werle.

Hjalmar. — Qu'est-ce qu'il nous veut !

Gregers. — C'est peut-être à mon sujet.

Madame Sörby. — Il désire en tout cas que vous le sachiez. Il y a tout d'abord ceci, qu'un assez grand changement se produit dans la vie domestique de monsieur Werle.

Gregers. — Aha !

Madame Sörby. — Monsieur Werle s'est décidé à charger Graaberg de diriger les affaires ici, dans la ville, et lui-même s'installe à l'usine.

Gregers. — Vraiment?

Hjalmar. — Tiens, le négociant s'installe à l'usine.

Relling. — Il ne le supportera pas ; dans la solitude où on est là-haut.

Madame Sörby. — Oh, il ne sera pas tellement seul.

Gregers. — Ah, ça devient donc sérieux tout de même.

Madame Sörby. — Oui.

Hjalmar. — Je ne comprends pas un mot.

Gregers. — Je vais te l'expliquer. Mon père épouse madame Sörby.

Hjalmar. — Épouse.

Gina. — Non, c'est fait, enfin.

Relling. — Ça ne peut pas être vrai.

Madame Sörby. — Si, c'est vrai ; il a la dispense des bans et il part là-haut ce soir. Et je pense partir demain. Bon, maintenant je vous l'ai dit.

RELLING. — C'est la fin de l'histoire.

GREGERS. — Que croyez-vous qui sortira de là, madame Sörby?

MADAME SÖRBY. — Ce sera très bien, je pense. Il n'est pas du tout difficile de s'entendre avec monsieur Werle, comme le croient certaines gens.

GREGERS. — Vous n'avez certes aucune raison de vous plaindre.

MADAME SÖRBY. — Oh ! non ; il lui arrive d'être peu commode ; mais j'ai connu de pires difficultés, monsieur Werle. Et on aime bien avoir l'existence assurée.

RELLING. — Et le négociant Werle peut assurer votre existence ; il n'est pas un gueux, lui.

MADAME SÖRBY. — Il ne manque pas de gens qui auraient pu n'être pas des gueux, s'ils avaient eu seulement une volonté.

RELLING. — Oh, volonté, volonté... Dites-moi à quoi ça sert.

MADAME SÖRBY. — Oh ! oui, telle personne peut en arriver à ce qu'elle ne veut plus rien.

RELLING. — Ce soir, je sortirai avec Molvik.

MADAME SÖRBY. — Vous ne devriez pas faire cela, Relling.

RELLING. — On ne peut pas empêcher ça. (Il sort par la porte du palier.)

MADAME SÖRBY. — Et puis, il y a autre chose. Il est des gens qui pensent que monsieur Werle aurait dû faire un peu plus pour un vieil ami comme le lieutenant Ekdal.

HJALMAR. — Monsieur Werle fait énormément pour père ; il paye très largement...

MADAME SÖRBY. — Oui, ces écritures ; mais votre père est âgé maintenant, il n'aura bientôt plus d'assez bons yeux pour cela, aussi voilà un ordre de paiement une fois pour toutes. Vous ou Gina pourrez toucher tous les mois cent couronnes pour votre père...

HJALMAR. — Gina pourra...?

MADAME SÖRBY. — Oui, ou vous ; comme vous voudrez. Et

lorsque votre père... enfin, lorsqu'il n'aura plus besoin de rien, cela reviendra à Hedvig.

HJALMAR, reculant comme sous le coup d'une injure. — A Hedvig !

HEDVIG. — Non ! Tant d'argent !

HJALMAR. — Hedvig ! Qu'est-ce que tu dis de ça, Gina !

GINA. — Monsieur Werle a dû se dire...

MADAME SÖRBY. — Ça lui a paru la manière la plus élégante... ; Hedvig est une enfant ; elle peut bien accepter cela.

HJALMAR. — Oui, c'est à elle que ça revient, à moins que Gina elle-même...

MADAME SÖRBY. — Gina elle-même... !

HJALMAR. — Mais moi, moi, moi, voyez-vous !

HEDVIG. — Je ne veux rien avoir. Tu auras tout, père.

MADAME SÖRBY. — Qu'est-il arrivé ici?

HJALMAR. — Ce qui aurait dû arriver depuis long, longtemps.

MADAME SÖRBY. — Déjà.

GREGERS. — Je comprends bien pourquoi mon père a pris cette disposition. Il a voulu me persuader que Hjalmar Ekdal n'est pas l'homme que je croyais.

HJALMAR. — En cela il se sera trompé. Regarde, Gregers. (Il déchire le papier en deux.) Tenez, madame Sörby, veuillez rendre cela à monsieur Werle.

MADAME SÖRBY. — Je ne le prends pas.

HJALMAR, le jetant sur la table. — Soit. Mais au moins dites-lui que j'ai déchiré en morceaux son acte de donation.

GREGERS. — Et demandez à votre futur mari qui s'est trompé, de lui ou de moi.

MADAME SÖRBY. — Je le ferai. Adieu, Gina ; mes meilleurs vœux pour toi.

GINA. — Pour toi aussi, Berta. Adieu. (Madame Sörby sort.)

HJALMAR, chuchotant. — Maintenant tu vas me répondre comme si tu avais prêté serment : Hedvig est-elle de moi ou non?

GINA. — Je n'en sais rien.

HJALMAR. — Tu n'en sais rien !

GINA. — Comment puis-je savoir... une femme de mon espèce !

HJALMAR. — Et tu prends un ton de défi... Gregers, demain, je quitte cette maison.

HEDVIG, criant. — Père ! Oh ! non, non !

GINA. — Tu ne vas pas faire ça, Ekdal !

GREGERS. — Le faut-il, Hjalmar?

HJALMAR. — Il le faut. Je m'en vais tout de suite. (Il met son manteau.) Je ne rentrerai pas cette nuit...

HEDVIG. — Oh ! non, non, père ; tu ne t'en iras pas.

HJALMAR. — Va-t'en. Je n'ai rien à voir avec toi. Interroge ta mère,... si tu en as envie. Voilà. (Il prend son chapeau.) Maintenant je m'en vais ; et je ne remettrai jamais les pieds ici. (Il sort à droite.)

HEDVIG, se jette sur le canapé. — Il nous quitte ! Père, père nous quitte ! Oh, maman, maman !

GINA. — Ne pleure pas, Hedvig ; il reviendra.

HEDVIG. — Non, il ne reviendra jamais ! Il l'a dit !

GINA. — Ne croyez-vous pas qu'il reviendra, monsieur Werle?

GREGERS. — Je le crois en toute confiance. Hjalmar rentrera dans son foyer ; et vous verrez comme il reviendra édifié.

HEDVIG. — Mais qu'est-ce que nous lui avons fait? Maman, dis-moi ce qu'il y a? Pourquoi ne veut-il rien savoir de moi? Dis-le moi ! Oh, dis-le moi !

GINA. — Chut, chut, tu le sauras quand tu seras grande.

HEDVIG. — Oui, mais je ne serai jamais grande si père ne veut rien savoir de moi. (Elle éclate en sanglots.)

GINA. — Il ne faut pas pleurer, Hedvig ; ne pleure pas, je t'en prie. Ça te fait du mal ; le docteur Relling l'a dit.

HEDVIG. — Je ne peux pas m'en empêcher. Oh, maman, maman, ramène-le.

GINA. — Oui, je vais le chercher. Peut-être est-il en bas chez Relling. (Elle jette un châle sur elle.) Mais tu vas rester tranquille, Hedvig ; tu me le promets?

HEDVIG. — Oui, oui.

GREGERS. — Ne vaudrait-il pas mieux lui laisser soutenir jusqu'au bout son douloureux combat?...

GINA. — Oh, ça viendra ensuite. Avant tout, il faut calmer l'enfant.

(Elle sort par la porte du palier.)

GREGERS. — Allons ; ayez confiance, Hedvig. Tout peut encore aller bien.

HEDVIG. — Pourquoi père ne veut-il rien savoir de moi, monsieur Werle? Il faut me le dire.

GREGERS. — Je peux seulement dire comme votre mère : vous le saurez un jour.

HEDVIG. — Mais je ne peux pas attendre avec un chagrin pareil.

GREGERS. — Quel droit avez-vous, comme n'importe qui, à être heureuse? Quel droit, je vous demande?

HEDVIG. — Oh, ça m'est égal ; car c'est si bon d'être contente et heureuse.

GREGERS. — Il y a quelque chose dans la vie qui est au-dessus de cela, Hedvig.

HEDVIG. — Oui, mais peu importe, pourvu que tout aille bien de nouveau entre père et maman et moi. Croyez-vous que ça puisse aller bien de nouveau entre nous?

GREGERS. — J'espère que certainement ça ira bien de nouveau un jour entre votre père et votre mère.

HEDVIG. — Eh bien, et avec moi !

GREGERS. — Rappelez-vous une chose, Hedvig. Vous n'êtes pas destinée à rester toujours ici, à la maison.

HEDVIG. — Mais si, mais si ! Je resterai toujours à la maison. Jamais de la vie je ne quitterai père et maman... Et voilà... pensez donc... que père ne veut rien savoir de moi !

GREGERS. — Il faut attendre et espérer ; il faut d'abord que votre père ait soutenu son combat jusqu'au bout.

HEDVIG. — Mais je ne peux pas attendre, avec le chagrin que j'ai. Pourquoi père ne veut-il plus rien savoir de moi? Ne suis-je pas le propre enfant de père et de maman? M'ont-ils peut-être simplement trouvée?

GREGERS. — Trouvée? Heu, il se peut que votre père croie quelque chose comme cela.

HEDVIG. — Oui, mais alors maman peut lui dire que ce n'est pas vrai.

GREGERS. — Et s'il ne la croit pas?

HEDVIG. — Oui, mais si même c'était vrai, père ne pourrait-il pas m'aimer tout autant. Nous ne savons pas non plus d'où est venue le canard sauvage, et nous l'aimons quand même extrêmement.

GREGERS. — Le canard sauvage. Oui, vous aimez extrêmement le canard sauvage, Hedvig.

HEDVIG. — Oui, extrêmement.

GREGERS. — Et le canard sauvage est votre propriété? N'est-ce pas?

HEDVIG. — Oui, c'est à moi qu'il est. Mais pourquoi...?

GREGERS. — Possédez-vous autre chose que vous aimiez autant?

HEDVIG. — Oh, pas du tout ; absolument rien.

GREGERS. — Alors, vous allez sacrifier ce que vous possédez de plus cher...

HEDVIG. — Le canard sauvage!

GREGERS. — Et vous regagnerez l'amour de votre père à la place.

HEDVIG. — Mais comment pouvez-vous croire...

GREGERS. — Il l'a dit lui-même avant de partir ; ni vous ni le vieux ne pouvez faire un pareil sacrifice pour lui. C'est de votre amour pour lui qu'il doute ; c'est pourquoi il ne veut rien savoir de vous.

Hedvig. — Oh, s'il n'y avait que cela...

Gregers. — Montrez-lui donc que le regagner est à quoi vous tenez le plus au monde. Donnez, et donnez de bon cœur ce que vous possédez de plus cher au monde.

Hedvig. — Oui, si cela pouvait faire que tout aille bien de nouveau...

Gregers. — Il ne faut pas douter de la puissance de l'esprit de sacrifice ; il est précisément l'idéal dans la vie de famille, voyez-vous...

Hedvig. — Oh ! ça, ça m'est égal ; je ne le comprends pas.

Gregers. — Mais ne comprenez-vous pas que ce serait un acte qui porterait la marque de l'exceptionnel, et par là précisément, votre père verrait combien vous êtes proches, vous et lui.

Hedvig. — Vous croyez?

Gregers. — Oui, je le crois fermement. Et alors votre père dirait : Hedvig est mon enfant en esprit et en vérité, même si elle est venue du bout du monde.

Hedvig. — Ou du fond des mers.

Gregers. — Oui, oui, du fond des mers, si vous voulez.

Hedvig. — Et alors, ça pourrait aller bien de nouveau entre père et moi? Oh, ce serait merveilleux.

Gregers. — Tout devient merveilleux quand l'âme s'élève dans la conduite de la vie. Voilà, Hedvig, c'est ce qui est le plus cher qui doit être sacrifié. Confiez-vous à votre grand-père ; amenez-le à le faire ; guettez un moment où il sera pris du désir de chasser,... vous savez...

Hedvig. — Oui, oui, je sais bien...

Gregers. — Mais laissez votre mère en dehors...

Hedvig. — Pourquoi maman?

Gregers. — Parce qu'elle ne nous comprendrait pas.

(Gina entre par la porte du palier.)

Hedvig. — Maman ! L'as-tu vu !

Gina. — Non. J'ai [*Biffé :* seulement] entendu dire qu'il était entré chez Relling et l'avait emmené.

Gregers. — En êtes-vous sûre?

Gina. — Oui, la concierge [*Écrit d'abord :* la femme en bas dans la cour] l'a dit. Molvik était avec eux [*Ajouté après coup :* elle a dit]

Gregers. — Et cela maintenant, quand son âme a tant besoin de lutter dans la solitude.

Gina. — Oui, je le trouve aussi. Dieu sait où ils sont allés. Ils n'étaient pas chez madame Eriksen. [*Toute la réplique est ensuite corrigée conformément au texte définitif*, p. 225, l. 26-29. *Plusieurs corrections pareilles dans les dernières répliques de de l'acte.*]

Hedvig éclate en sanglots. — Oh, s'il ne revenait jamais plus.

Gregers. — Il reviendra. Et alors vous verrez comment il reviendra !... Bonsoir. Et dormez paisiblement. (Il sort par la porte du palier.)

Hedvig se jette au cou de Gina. — Maman, maman !

Gina. — Ah ! oui, voilà ce que c'est quand on a des fous dans la maison.

Acte V.

P. 227, l. 2-8. — (L'atelier de Hjalmar Ekdal. Éclairage de temps de neige.)

(Gina entre avec balai et torchon venant de la cuisine. En même temps Hedvig arrive vivement du palier.)

Gina. — Eh bien !

l. 14-15. — ... car la concierge dit avoir entendu qu'il y avait quelqu'un avec eux lorsqu'ils sont rentrés cette nuit.

l. 19-20. — pas — — nous] plus jamais monter ici.

P. 228, l. 2. — En tout cas je vais lui parler.

l. 10. — cette furieuse tempête] ce temps

l. 16-17. — Pense donc, maman, quand grand-père apprendra ça.

l. 20-21. — C'est — — brouhaha.] *Manque.*

l. 24-26. — Gregers, du palier. — Eh bien, avez-vous réussi à le trouver?

P. 229, l. 2. — Relling !]... !

l. 3-4. — *Manque.*

l. 7. — grave] *Manque.*

l. 9. — *Écrit d'abord :* (hausse les épaules.) — Oui !

l. 13-14. — *Manque.*

l. 21. — naturellement] vous comprenez

l. 24. — aujourd'hui] *Manque.*

P. 230, l. 11-12. — *Manque.*

l. 18-19. — la crise — — âme...] avoir eu l'âme ainsi bouleversée...

l. 21-22. — Oui, et lui qui n'est pas habitué à être dehors la nuit.

l. 26-27. — Mais — — Je] Oui, je

P. 231, l. 1. — fasse — — gentille] fasse le ménage

l. 4. — P. 240, l. 14. — Gregers. — Pouvez-vous m'expliquer la crise qui se produit en ce moment dans l'âme d'Ekdal.

Relling. — Ma foi, je ne crois pas qu'il se produise aucune crise dans son âme.

Gregers. — Mais pouvez-vous imaginer qu'une personnalité comme la sienne... !

Relling. — Oh, personnalité, personnalité ! Je ne sais pas ce que c'est que la personnalité. Hjalmar Ekdal est un bon garçon, aimable, bien élevé, qui désire surtout vivre bien, à son aise, avec aussi peu de soucis que possible.

Gregers. — Lui,... qui a le nom et l'honneur de sa famille à réhabiliter.

Relling. — Oui, oui, je connais ces fadaises ; il a radoté un peu là-dessus cette nuit. Mais comment pourrait-il réparer ce qui est arrivé? Pouvez-vous me le dire?

GREGERS. — Mais oubliez-vous la belle invention à laquelle il travaille?

RELLING. — Croyez-vous donc sérieusement à cette invention?

GREGERS. — Oui, certes, j'y crois. Et vous y croyez vous-même aussi.

RELLING. — Non, vous savez, monsieur Werle,... il se peut que je sois un peu salaud; mais imbécile, je ne le suis pas.

GREGERS. — Hier, pourtant, vous avez loué hautement son effort.

RELLING. — Oui, que diable, ne pouvez-vous le comprendre. Cette histoire de belle invention, c'est le mensonge vital sur lequel il vit.

GREGERS. — Mensonge vital?

RELLING. — Oui, naturellement. La plupart des gens cultivent un mensonge qui les aide à vivre.

GREGERS. — Ce serait triste.

RELLING. — Qui vous dit que c'est réjouissant? C'est ainsi, voilà tout. La belle découverte est pour Ekdal la même chose que le démonisme pour Molvik.

GREGERS. — Ce n'est pas vrai pour lui non plus?

RELLING. — Un pareil idiot... démoniaque? Comment diable pouvez-vous le croire. Et d'ailleurs, cela n'existe pas. Mais si je ne lui avais pas fourré ça dans la tête, il y a longtemps qu'il aurait lamentablement sombré dans le mépris de lui-même.

GREGERS. — Et c'est peut-être vous qui le lui avez fourré dans la tête?

RELLING. — Oui, je suis son médecin; le guérir, je ne le peux pas; mais un peu de mensonge injecté de temps en temps... ça soulage.

GREGERS. — Soit; mais il n'en est pas ainsi pour Hjalmar Ekdal.

RELLING. — Non? Si vous enlevez le mensonge à Hjalmar Ekdal, vous lui enlevez le bonheur du même coup.

GREGERS. — Oui, le mensonge, le mensonge, je le crois volontiers. Mais l'aspiration idéale?

RELLING. — Voyons, bon Dieu, ce ne sont là que deux noms différents pour une même chose. (A Hedvig, qui entre.) Eh bien, Hedvig, maintenant je descends voir à ton père. (Il sort à droite.)

GREGERS. — Avez-vous courage et volonté aujourd'hui?

HEDVIG. — Je ne sais pas trop ; il ne me semble guère que je puisse croire à ça.

GREGERS. — Alors renoncez-y ; sans vraie volonté c'est sans intérêt.

(Il sort à droite.)

(Hedvig sort dans la cuisine ; à ce moment, on frappe à la porte du grenier ; elle va ouvrir ; le vieil Ekdal sort ; elle ferme derrière lui.)

EKDAL. — Aller seul là-dedans, ce n'est rien. Que devient donc Hjalmar?

HEDVIG. — Avais-tu envie de tirer le canard sauvage aujourd'hui, grand-père?

EKDAL. — Chut, chut, ne dis pas ça. Rien qu'une idée qui me passe par la tête. Vieux chasseur, vois-tu.

HEDVIG. — N'est-ce pas sous la poitrine qu'il faut le tirer?

EKDAL. — Sous l'aile, quand on peut y arriver. Et un peu par derrière, de préférence.

HEDVIG. — As-tu souvent envie de le tirer?

EKDAL. — Crains rien. Je peux me rabattre sur un lapin. (Il entre dans sa chambre.)

(Gina, venant du salon, commence à ranger l'atelier.)

(Au bout d'un instant la porte s'ouvre lentement [*Ajouté après coup :* Hjalmar apparaît ;] il est sans chapeau ni manteau ; il n'est ni lavé ni peigné.)

GINA. — Non, te voilà enfin ! [*Corrigé en :* Oh, non, E., te voilà tout de même !]

HJALMAR entre [*Ajouté après coup :* et dit d'une voix sourde : — Je m'en vais tout de suite. *La réplique est corrigée en :* Je viens pour disparaître aussitôt.

GINA. — Oui, oui, je peux bien [*Corrigé en :* je pourrais presque] le penser. [*Ajouté après coup :* Mais, mon Dieu, quelle mine tu as ! *Et les deux répliques*, p. 239, l. 29-p. 240, l. 2.]

HEDVIG, venant de la cuisine. — Oh, père !

HJALMAR se détourne et fait un geste de la main pour l'éloigner. — Va-t'en, va-t'en, va-t'en !

GINA. — Va dans le salon, Hedvig. (Hedvig y va.)

P. 240, l. 15. — *L'indication scénique manque.*

P. 241, l. 3. — *Manque.*

l. 5. — Alors, tu veux toujours nous quitter?

l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 8-9. — *Ajouté après coup.*

l. 10-22. — *Manque.*

l. 24-25. — Qu'est-ce — — pauvre] *Manque.*

l. 27-28. — Je — — déménage] Déménage

P. 242, l. 1. — *Manque.*

l. 10-14. — *Ajouté après coup, la première réplique sous la forme :* Mais où donc as-tu été?

l. 20-22. — *Ajouté après coup.*

l. 23. — P. 244, l. 9. — (Hjalmar fouille dans les papiers et les photographies qui sont sur la table, trouve le papier déchiré de la veille, le prend et le regarde ; il aperçoit Gina et le pose.)

GINA, sortant de la cuisine avec un plateau pour le café. — Voilà un peu [*Corrigé en :* une goutte] de café si tu en as envie. [*Ajouté après coup :* Et puis des tartines et un peu de viande salée.]

HJALMAR, jetant un coup d'œil. — Du café !... Oui, je suis bien disposé à boire du café... Mes manuscrits ; mes lettres et mes papiers importants. (Il ouvre la porte du salon.) Est-elle

là aussi. Sors. (Hedvig vient.) Pendant les derniers instants que je passe ici, je désire qu'on m'épargne la présence d'intrus. (Il entre au salon.)

GINA. — Tiens-toi dans la cuisine, Hedvig. *Le reste de la réplique* p. 243, l. 27-30, *est ajouté après coup.*

HEDVIG reste un moment immobile, se mord les lèvres pour réprimer ses larmes, puis, le poing crispé, dit à voix basse. — Le canard sauvage !

(Elle gagne la porte du grenier, l'écarte un peu, se glisse à l'intérieur et la referme.)

Au-dessus est écrit le texte de la p. 240, l. 1-3.

HJALMAR, avec quelques lettres [*Corrigé en :* cahiers] qu'il pose sur la table. — Oh, [*Ajouté après coup :* que peut contenir cette valise !] c'est mille choses qu'il me faut trimbaler.

P. 245, l. 2-3. — Il faudra [*Ajouté après coup :* bien] qu'il s'y habitue. Il y a d'autres nécessités vitales que les lapins, auxquelles je dois renoncer. [*A la place de cette phrase était écrit d'abord :* Les pigeons doivent aussi rester là pour le moment. Je verrai à m'en passer. Il y a beaucoup de choses dont je devrai me passer désormais.]

l. 4-19. — *Ajouté après coup, sans la première indication scénique et les derniers mots :* ...le vieillard solitaire.

l. 20-21. — (Il prend une tartine, mange un peu, et boit du café.)

[*Biffé :* GINA. — Oui, ce ne sera pas commode pour toi jusqu'à ce que tu sois installé. *Cette phrase est corrigée en le texte de la* p. 244, l. 11-12] Mais ton café va refroidir. *Suit, ajouté après coup, le texte de la* p. 244, l. 16-19.

l. 26. — J'habiterais sous le même toit que toi et elle... elle... cette...

Ensuite viennent ces deux répliques, biffées :

GINA. — Chut, ne parle pas si haut ; père est dans le grenier.

HJALMAR. — Ah ; il est encore dans le grenier.

P. 246, l. 7. — et Molvik] *Ajouté après coup.*

l. 9-10. — Ça — — l'appétit] Je suis sur le point de vomir

l. 11-12. — aller de maison en maison] *Ajouté après coup.*

l. 17. — Oh — — vices !] *D'abord écrit :* Oh, ces gens ! *Puis corrigé en :* Oh, ces deux déchets pourris de vices !

P. 247, l. 5. — paraît qu'il] *Ajouté après coup.*

l. 8. — mange — — silence] *Ajouté après coup.*

l. 9-10. — ... absolument par personne,...] *Manque.*

l. 22-23. — ;... obligé — — embrouillées.] cela aussi.

P. 248, l. 9. — aille à vau-l'eau] disparaisse

l. 14. — Elle appartient à père, et c'est lui que ça regarde d'en faire l'usage qu'il voudra.

l. 15. — *L'indication scénique manque.*

P. 249, l. 4. — Loin de moi l'idée] *Écrit d'abord :* Je n'ai pas le droit

l. 4-6. — d'autrui — — non plus.] *Écrit d'abord :* de père ; et de l'autre non plus. Elle est la véritable intéressée.

l. 7-8. — Je ne veux — — Jamais !] Je ne veux plus l'avoir sous les yeux.

l. 9-10. — GREGERS, de la porte du palier, surpris à la vue de Hjalmar. — Comment, Hjalmar, tu es là?

l. 14-17. — *Ajouté après coup.*

l. 21-23. — Naturellement, le plus tôt que je pourrai, je quitterai cette maison. Je suis en train de rassembler mes affaires [*Ajouté après coup :* les plus importantes.] [*Biffé :* Je ne peux pas vivre dans un foyer écroulé.]

l. 24. — *L'indication scénique manque.*

P. 250, l. 2. — et fais la chambre !] *Manque.*

l. 4. — *Après cette ligne est écrite celle-ci, biffée et soulignée de points :*

HJ. — Oui, fais-le ; j'ai besoin de si peu de chose en ce monde.

P. 249, l. 24. — P. 250, l. 5. — *Le texte de ces lignes était d'abord :*

GINA. — Veux-tu me donner la clef de ta commode, Ekdal?

HJALMAR. — Pour quoi faire?

GINA. — Je mettrai tes chemises dans la valise.

HJALMAR. — Voilà ! Et garde-la. Je ne m'en servirai plus.

(Gina va dans le salon.)

P. 250, l. 6. — P. 263, l. 19. — GREGERS. — Est-ce vraiment pour toi une nécessité?

HJALMAR. — Ne me connais-tu pas assez pour comprendre que je ne peux pas vivre dans un foyer détérioré?

GREGERS. — Mais c'est précisément maintenant que ce foyer pourrait être rebâti sur une base dix fois plus sûre qu'auparavant ; sur la vérité, le pardon, la réconciliation?

HJALMAR. — Tu approuverais cela?

GREGERS. — Hé, mon cher, n'est-ce pas justement ce que j'ai voulu?

HJALMAR. — Oui, mais ce qui est effrayant, tout à fait désolant, vois-tu, c'est que le bonheur, en tout cas, s'est enfui à jamais ! Pense seulement à Hedvig, que j'ai si profondément aimée.

GREGERS. — Et qui t'aime si profondément, Hjalmar.

HJALMAR. — Mais ça, c'est à quoi je ne peux pas croire désormais. Quoi qu'elle dise, quoi qu'elle fasse, toujours je douterai d'elle quand même. Je ne peux jamais savoir si elle n'agit pas dans l'insécurité, l'inquiétude, et avec un sentiment d'être devenue comme une étrangère dans la maison.

GREGERS. — Hedvig ne connaît pas la feinte. Et si elle t'apportait ce qu'elle possède de mieux, te le sacrifiait,... ne la croirais-tu pas?

Hjalmar. — Oh, quel sacrifice pourrait-elle me faire, qui...

GREGERS. — Peu de chose, peut-être ; mais pour elle ce qu'elle a de plus cher. Imaginons que pour toi elle renonce au canard sauvage.

HJALMAR. — Le canard sauvage? A quoi cela servirait-il?

GREGERS. — A renoncer à ce qu'elle tient pour le plus cher au monde.

HJALMAR. — Ce sont là propos exaltés. Quand elle renoncerait dix fois au canard sauvage, il resterait entre nous comme un abîme recouvert. Hedvig et moi, nous en souffririons tous deux. Non, vois-tu ; pour nous le bonheur est enfui. Jamais plus ne peuvent se rétablir les relations d'un père et d'une enfant entre Hedvig et moi.

(On entend un coup de feu dans le grenier.)

Comment ! Il tire encore !

GINA, entrant. — Pourvu qu'il ne finisse pas par faire un malheur sur lui-même.

HJALMAR. — Je vais voir...

GREGERS. — Sais-tu ce que c'était?

HJALMAR. — Comment, était?

GREGERS. — C'était un sacrifice inutile qu'a fait la pauvre Hedvig. Elle lui a persuadé de tirer le canard sauvage.

GINA. — Êtes-vous sûr de ça?

GREGERS. — Je le sais.

HJALMAR. — Le canard sauvage.

GREGERS. — Oui, elle a été si tourmentée et désespérée, Ekdal.

GREGERS. — Et alors elle n'a pas trouvé d'autre expédient que de te sacrifier ce qu'elle avait de mieux.

HJALMAR. — Et moi qui ai pu être si dur pour elle. Où est-elle, Gina?

GINA, réprimant des larmes. — Elle est dans la cuisine.

HJALMAR. — Il faut que tout aille bien de nouveau. (Il va ouvrir la porte de la cuisine.) Hedvig, viens à moi !... Non, elle n'est pas là.

GINA. — Non. Alors elle doit être sortie.

HJALMAR. — Oh, puisse-t-elle bientôt venir, que je puisse lui dire... Oui, car au fond, ce n'était pas du tout ce que je pensais.

[*Biffé :* GREGERS. — Ce n'était pas ce que tu pensais?

GINA. — Ça ne te ressemblait pas non plus, Ekdal.

HJALMAR. — Non, c'était surtout à cause de toi, Gregers. Tu me présentais des exigences si absurdement grandes...

GREGERS. — Tu trouves !

HJALMAR. — Oui, tu ne me connais pas bien, vois-tu ; je ne suis pas tout à fait comme tu te le représentes,... il me faut une bonne vie régulière et agréable...

GINA. — Ekdal n'est pas fait du tout pour être malheureux...

GREGERS. — Je commence presque à le croire.

HJALMAR. — Oui, et c'est pourquoi je reste ici avec Gina et avec Hedvig, absolument comme auparavant...

GINA. — Tu as bien raison.

GREGERS. — Mais, mon cher, c'est précisément pour cela que j'ai lutté.

HJALMAR. — Oui, mais tu voulais y venir par des simagrées auxquelles je ne m'entends pas du tout.

GREGERS. — Oui, il n'y a pas de doute que c'est moi qui ai mal vu.

HJALMAR. — Oui, vois-tu, car ce n'est pas notre genre, ni à Gina ni à moi. Mais] que devient donc Hedvig? Oh, bon Dieu, que ne vient-elle... [*Biffé :* Et alors elle saura que je l'aime...

GINA. — Autant qu'elle t'aime, Ekdal.

HJALMAR. — Et autant qu'elle aimait le canard sauvage.]

GREGERS. — Le sacrifice n'a tout de même pas été vain.

[*Biffé :* HJALMAR. — Non. Hedvig sera désormais le canard sauvage dans la maison.] (Le vieil Ekdal vient à la porte de sa chambre.) [*Ajouté après coup :* il est en grand uniforme, très affairé à accrocher son sabre.]

HJALMAR. — Père !

GINA. — Est-ce là qu'il a tiré [*Corrigé en :* Tires-tu dans ta chambre, père] !

EKDAL. [*Ajouté après coup :* en colère] — Alors, tu vas seul à la chasse, Hjalmar?

HJALMAR [*Ajouté après coup :* inquiet, perplexe]. — Ce n'est pas toi qui as tiré? [*Corrigé en :* Ce n'est donc pas toi qui as tiré dans le grenier?]

EKDAL. — J'ai tiré? [*Ajouté après coup :* Hm !]

GREGERS. [*Ajouté après coup :* crie à Hj.] — Elle l'a tiré elle-même [*Ajouté après coup :* vois-tu !]

HJALMAR. — Qu'est-ce que c'est que ça ! (Il court à la porte du grenier, l'ouvre vivement, regarde et crie :) Hedvig. [*Ajouté après coup :* ... Hedvig !]

GINA, à la porte. — [*Ajouté après coup :* Mon Dieu,] Qu'est-ce qu'il y a !

HJALMAR. — Elle est couchée par terre ! (Il entre dans le grenier.)

GREGERS. — Hedvig !

GINA. — Hedvig ! (Dans le grenier.) Non, non, non.

EKDAL. — Qu'y a-t-il. Était-ce Hedvig... !

HJALMAR, portant Hedvig dans l'atelier. — Elle s'est touchée elle-même ! Appelle au secours !

GINA court sur le palier, d'où on l'entend crier. — Relling ! Relling ! Docteur Relling !

HJALMAR, déposant Hedvig sur le canapé. — Elle revient à elle... ; elle va bientôt revenir à elle. Le coup est parti...

EKDAL. — Il y avait une balle. Elle ne le savait pas. Savait pas qu'il était chargé.

GINA, qui est revenue. — Où est-elle touchée ! Je ne vois rien.

(Relling et derrière lui Molvik viennent du palier ; celui-ci est sans gilet ni cravate, le veston ouvert.)

RELLING. — Qu'est-ce qui se passe !

GINA. — Hedvig s'est tuée !

HJALMAR. — Arrive au secours !

RELLING. — Tuée !

(Il va au canapé et procède à l'examen.)

HJALMAR. — Ça ne peut pas être dangereux ; elle ne saigne presque pas ; ça ne peut pas être...

RELLING. — Comment est-ce arrivé?

HJALMAR. — Oh, que sais-je... !

GINA. — Elle voulait tirer le canard sauvage...

RELLING. — Le canard sauvage?

HJALMAR. — Le coup a dû partir.

RELLING. — Hm !

EKDAL. — Tirer le canard sauvage. Comprends pas un mot. Veux pas entendre un mot de plus. (Il entre dans le grenier.)

RELLING. — La balle a pénétré dans la poitrine...

HJALMAR. — Mais elle vit, tout de même !

GINA. — Tu vois bien que Hedvig ne vit pas.

HJALMAR. — Si, si, il faut qu'elle vive. Rien qu'un instant. Juste assez pour que je puisse lui dire...

RELLING. — Le cœur a été touché... Hémorrhagie interne. Elle est morte sur le coup.

HJALMAR. — Oh, Gina, Gina, et j'ai fait cela contre toi !

GINA. — Peut-être n'avais-je tout de même pas le droit de la conserver. [*Corrigé en :* Oui, oui, sans doute n'avais-je pas le droit de la conserver, je crois.

HJALMAR. — Avais-je pour cela le droit de te la prendre, hein ! Après tout ce que tu as été pour nous depuis tant d'années.

GINA. — [*Écrit d'abord :* Il faut la déposer sur son lit. *Ceci est corrigé en :* L'enfant ne va pas rester là en spectacle. On va la mettre chez elle, dans sa chambre.] Prends-la et aide-moi, Ekdal. (Elle et Hjalmar la prennent entre eux.)

HJALMAR, pendant qu'ils la portent. — Oh, Gina, Gina, peux-tu supporter cela.

GINA. — On s'aidera l'un l'autre. Je l'ai mise au monde, et

tu l'as enlevée au monde ;... nous voilà [*Ajouté après coup :* donc] à part égale [*Ajouté après coup :* je pense].

[*Biffé :* ils la portent dans le salon.]

MOLVIK étend les bras et murmure. — Loué soit le Seigneur ! tu deviendras poussière ; tu deviendras poussière.

RELLING, à voix basse. — Ferme ça, imbécile [*Écrit d'abord :* Molvik] ; tu es saoul. [*Biffé :* Descends.]

(Hjalmar et Gina emportent le corps [*Écrit d'abord :* dans le salon] par la cuisine.)

RELLING ferme la porte derrière eux, s'approche de Gregers et dit : — Ceci n'est pas un accident.

GREGERS. — En êtes-vous bien sûr?

RELLING. — Pas de doute ; d'après la façon dont la charge a brûlé le corsage... elle a appuyé le pistolet contre sa poitrine et tiré.

GREGERS. — Je crois presque que ça s'est passé ainsi.

RELLING. — Et pouvez-vous dire que vous n'avez aucune responsabilité?

GREGERS. — Je voulais le mieux.

RELLING. — Oui. Vous vouliez créer ce que vous appelez un vrai mariage dans cette maison, et vous combinez le calcul avec le mari et la femme, mais l'enfant, [*Écrit d'abord :* vous l'oubliez] vous passez un trait dessus.

GREGERS. — Elle ne supportait pas la lumière de la vérité ; elle lui blessait les yeux.

RELLING. — La vérité est peu saine pour la plupart des gens. Enlevez [*Écrit d'abord :* Imag...] le mensonge d'une relation, vous enlevez le bonheur du même coup.

GREGERS. — Si c'était exact, ce ne serait pas la peine de vivre.

RELLING. — Trouvez-vous donc que vivre a tant d'importance.

GREGERS. — Pas moi ; au contraire ; mais je ne suis pas non plus résolu à vivre ; j'ai une autre tâche?

RELLING. — Quelle est cette tâche.

GREGERS. — D'être le treizième à table. (Il sort.)
RELLING. — Oh, du diable si je le crois.

XI

Outre les corrections indiquées dans l'ébauche X, Ibsen a noté, sur des feuilles détachées, des corrections qu'il estimait devoir être plus étendues :

1

Sur une feuille marquée a, *on trouve :*

1° *la phrase :* Madame — — avec elle. (P. 63, l. 10-11.)

2° *des répliques non utilisées pour la conversation qui commence* p. 65 : Et ce fut peut-être mon salut pour toute la vie, Gr.

GR. — Ton salut.

H. — Père avait alors commencé à subir sa peine. J'étais si désesp...

3° *une ébauche pour le texte,* p. 93, l. 14-29, *où je relève ces variantes :*

l. 14. — GR.
l. 18. — oh !] *Manque.*
l. 19-21. — W. — Toujours et toujours la même antienne. G.
l. 23. — en pleine imposture] *Manque.*
l. 27. — Quand] *Écrit d'abord :* Père, quand
toute] *Ajouté après coup.*
l. 29. — au long de tous les chemins] de tous côtés.

2

Manuscrit marqué 1 *pour le commencement du second acte jusqu'à l'entrée du vieil Ekdal* (p. 95-p. 98, l. 8).

P. 95, l. 4. — bleu] *Ajouté après coup, puis biffé.*

l. 8-9. — L'atelier — — meublé.] L'atelier est assez pauvrement [*D'abord écrit :* La salle est assez grande et] mais agréablement arrangé.
l. 11-12. — dans le — — fauteuil] *Manque.*
l. 12. — et instruments] *Manque.*
l. 18-21. — *Manque.*
l. 22-24. — G. — Hedvig !
P. 96, l. 6. — Rien qu'un peu !
l. 10. — le soir] à la lumière de la lampe.
l. 18. — une couronne] *Ajouté après coup.*
P. 97, l. 9. — Non] Oui
l. 12. — H. — Non, pense donc, tant que ça !
l. 24. — *Manque.*

3

Feuille détachée avec ébauche pour le passage p. 108, l. 16-p. 109, l. 8.
P. 108, l. 15-16. — s'étirant — — chez soi.] *Manque.*
l. 17. — large et ample] léger
l. 23. — comme ça] *Manque.*
P. 110, l. 16. — Voyons, qu'y a-t-il donc...
l. 17. — *L'indication scénique manque.*
l. 23. — Tu devrais avoir honte.] *Manque.*
P. 110, l. 1. — *Manque.*
l. 2. — sautant et] *Manque.*
l. 4-5. — *Manque.*
l. 6-7. — Hj., cherche dans l'habit. — Tiens !
l. 9. — Ça?] Un papier,
l. 15-16. — J'ai — — friandises] Je l'ai oublié, je te dis,
l. 17-18. — te décrirai — — plats] l'expliquerai...
l. 21-22. — Gina — — surprend] *Manque.*
l. 23. — *L'indication scénique manque.*
l. 28. — (Il arpente la pièce et se tourne vers le vieux.)

4

Feuille détachée avec ébauche pour p. 113, l. 23-p. 120, l. 5; *pour* p. 117, l. 22-p. 118, l. 6, *et pour* p. 118, l. 21-23 (Gaie — — éternelle.)

P. 113, l. 27, P. 114, l. 5, *et* p. 115, l. 3. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 114, l. 13. — bon Dieu] *Manque.*

l. 17. — en un pareil moment] maintenant

l. 25-26. — sous notre toit.] *Manque.*

P. 118, l. 4-6. — Hj. — Oui. Pas encore. Mais cela viendra irrémissiblement.

l. 21-23. — insouciante] *Manque.*

5

Feuille détachée avec ébauche pour p. 117, l. 23; p. 121, l. 3.

P. 118, l. 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 14. — d'Ekdal] de Hjalmar

l. 21. — danger.] *Après ce mot a été ajouté après coup :* (accablé.)

l. 24. — *Manque.*

P. 119, l. 13. — content] *Manque.*

6

Feuille détachée qui contient d'abord une note qui se rapporte à la p. 129, l. 11-13 : a blessé beaucoup d'oiseaux en son temps ; il était casse-cou et avait mauvaise vue aussi ; *puis une ébauche pour la* p. 122, l. 17-18 *qui ne diffère du texte définitif que par des détails insignifiants.*

7

Feuille détachée avec ébauche du texte, p. 133, l. 16-25 (mais — — suis...)

P. 133, l. 17-18. — Gregers — — « Werle »] Gregers... [*Biffé :* Gregers Werle ; ça ne va pas du tout ensemble] ; enfin, ç'a été l'un des premiers témoignages d'amitié que m'a donnés mon père de m'appeler Gregers... Gregers et puis Werle.

8

Cahier portant le titre : 3e acte, *et contenant des ébauches pour le texte,* p. 138, l. 16-p. 139, l. 21 ; p. 154, l. 24-27 ; p. 148, l. 26-p. 146, l. 2 (il n'y a — — comme ça) ; p. 151, l. 16-25 ; p. 152, l. 25-p. 153, l. 22.

(Hedvig — — le canard sauvage) ; p. 145, l. 20 ; p. 146, l. 9 ; p. 150, l. 1-23.

P. 138, l. 16-17. — Ah ! oui, j'y ai été. C'est du beau, là-dedans.

P. 139, l. 4-5. — Ouf — — là-dedans...] *Manque.*

l. 9. — voulu — — et il] *Manque.*

l. 16. — qu'a — — cochon] qu'il a fait

P. 151, l. 17. — Mais, dites-moi] Et

P. 153, l. 3. — tant qu'ils veulent] *Manque.*

P. 149, l. 26. — P. 146, l. 3. — Hed. — Oui, il a promis de le faire ; mais il n'a pas encore eu le temps...

Gr. — Mais n'y a-t-il pas quelqu'un d'autre...

P. 151, l. 27. — Dites-moi, maintenant,...] Mais

l. 29. — vrai vaste monde] vaste monde étranger

P. 152, l. 13-14. — Père n'aime pas ça du tout. [*Biffé :* Il veut] Mais père a de drôles d'idées là-dessus. Songez

A la fin de cette ébauche, [*envoi à l'antéprécédente (pour* p. 152, l. 25 ; p. 153, l. 23).

9

Manuscrit composé de onze cahiers marqués 25 *à* 35. *Ils continuent le cahier marqué* 24 *du manuscrit dont il est rendu compte*

dans ce volume comme nº VII, *et contient l'ébauche du texte*, p. 158, l. 1-p. 182, l. 3 *et* p. 184 ; p. 220, l. 24.

P. 154, l. 4. — *L'indication scénique manque.*

l. 26. — ...Bien — — de ça] , vois-tu.

P. 160, l. 2-5. — Hj. — Je crois que ce n'est pas la peine que tu restes là à regarder père ; Il n'aime pas ça. Et alors il vaut mieux que je ferme avant que les autres arrivent.

l. 9-12. — Ces — — nécessaire] Ces mécaniques-là sont nécessaires,

l. 18. — en général] volontiers

l. 24-25. — Ou bien — — entendu] Car tu as dû entendre

P. 161, l. 2-3. — les forêts et] *Manque.*

l. 17. — Et en quoi consiste-t-elle?

l. 20-21. — Et ne — — pousse] Ne va pas croire que c'est par vanité

P. 162, l. 4. — rallumer — — éteint] le relever à ses propres yeux

l. 24. — avait — — aveulie] *Manque.*

P. 163, l. 8. — deux] *Manque.*

P. 164, l. 8-9. — *Réplique ajoutée après coup, sous cette forme :* Alors c'est cela...

l. 19-20. — C'est — — à cela] Ça fait frémir un cœur de fils

P. 165, l. 5. — la découverte ; elle m'absorbe] ces idées-là

l. 21-22. — où — — tranquillement] où c'est le plus tranquille...

l. 23. — de Relling] du docteur R.

l. 14-16. — Je ne — — l'attente.] Il me faut une chose ou une autre, qui puisse remplir l'attente ! [*Ajouté après coup :* Et je ne peux pas être constamment obsédé par les mêmes pensées fatigantes.

l. 25. — *Écrit d'abord :* Tu as été blessé, alors tu as plongé et t'es accroché au varech du fond.

l. 27-28. — Hj. — [*Biffé :* C'est drôle.] Tu penses peut-être au coup presque mortel qui a touché père et moi?

P. 166, l. 18. — trouves] croies

l. 21-22. — je ne — — jamais] je ne suis pas habitué à [*Écrit d'abord :* ce n'est pas bon pour moi,] que l'on parle chez moi

l. 24. — P. 167, l. 5. — G. — Non, tu ne l'es sûrement pas.

Hj. — Non, car ce n'est pas bon pour moi, tu sais... [*Ajouté en marge :* Chez moi la maison est humble, je le sais bien ; et ma condition est médiocre. Je suis un pauvre photographe, mais je suis aussi un inventeur. [*Biffé :* Et quant à un air empesté,... non je crois qu'il] et cela m'élève au-dessus de cette médiocrité] Ah, ... voilà Gina avec le déjeuner.

Sous le texte est écrit : Et il n'y a pas ici d'air marécageux, comme tu l'appelles.

P. 167, l. 11-12. — Gina. — Ah, en voilà deux qui arrivent bien.

l. 20-21. — *Manque.*

P. 168, l. 5. — sujets sinistres] choses pareilles

l. 25. — P. 165, l. 3. — *Ajouté après coup.*

l. 26. — Vous ne nous avez pas entendus, quand nous sommes rentrés cette nuit?

P. 169, l. 2. — Tant mieux] *Manque.*

l. 6-8. — M. — Que répondrai-je? Tout cela ne dépend pas de moi? [*Biffé :* cela me prend comme un caprice.]

l. 10-11. — et — — avec lui.] *Manque.*

l. 16. — est] a une nature

l. 23. — dans — — noire] dans l'usine, monsieur W.

P. 170, l. 12-20. — R. — Parfaitement ; et la créance, vous ne l'avez jamais fait régler.

Gr. — Non, jamais là-haut.

R. — Bon, alors vous avez sans doute eu la sagesse de passer un trait dessus?

Gr. — Pas quand il s'agit d'hommes [*Écrit d'abord :* de valeur] vraiment dignes de ce nom.

P. 171, l. 2. — lard pour Molvik] tard, M.

l. 5-10. — *Manque.*

l. 11. — P. 172, l. 15. — EKDAL — — perruque.] *Ajouté après coup dans la marge et au milieu d'autres répliques.*

LE V. E. — Bonjour messieurs. Bonne chasse aujourd'hui. En ai tiré un gros ; l'ai dépouillé aussi ; c'est tendre, cette chair de lapin ; et c'est doux ; un goût sucré.

MOLV. — Excusez-moi... je ne peux pas... il faut que je descende au plus vite...

R. — Bois de l'eau gazeuse, malheureux.

M. — Aïe... aïe...

EKD. — Bon appétit, messieurs.

R. — Buvons un verre pour le vieux chasseur. Pour le sportsman au bord de la tombe.

HJ. — C'est entre les deux ; il n'a d'ailleurs pas beaucoup de cheveux sur le crâne.

R. — Bah, avec perruque on fait aussi son chemin dans le monde.

P. 172, l. 14-16. — *Ici commençait une nouvelle réplique de Relling :*

R. — Oui, tu es un homme heureux, E. ; [*Écrit d'abord :* tu as] et ta table de famille bien servie où tu peux t'asseoir trois ou quatre fois par jour

HJ. — Je dois dire que c'est un agrément que j'apprécie fort. [*Ajouté après coup :* Et je trime aussi, tu peux me croire.]

[*Biffé :* Et vous, monsieur W. je vous félicite d'être venu habiter ici dans la maison ; car vous pourrez voir ce que c'est qu'un foyer heureux.]

l. 26. — une bonne compagne] assez bonne à voir

l. 28. — Oh, ne parlez pas de moi.

P. 173, l. 2. — ton] *Manque.*

l. 4. — L'enfant avant tout.] *Manque.*

l. 8. — le secouant] lui mettant la main sur la bouche.

l. 11. — quand je pense] *Manque.*

l. 16-17. — ait vu le jour, Hedvig !] soit lancée, Hedv...

l. 19-20. — Oui — — d'assurer] Alors, plus de soucis. J'assurerai

l. 27. — à une table bien servie] *Manque.*

P. 174, l. 1-3. — *Manque.*

l. 4-6. — Gr. — Je [*Écrit d'abord :* ne m'habituerai jamais] ne me sentirai jamais bien dans l'air des marécages.

l. 14 *et* 27. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 175, l. 1-2. — sans diminution] *Manque.*

l. 11-12. — ; vous voilà prévenu] *Manque.*

l. 13, 17 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 176, l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 27. — monsieur le négociant.] *Manque.*

P. 177, l. 6-8. — Puisque tu t'es installé ici dans la maison, je dois présumer que tu as quelque dessein contre moi.

l. 17. — Gregers] *Manque.*

l. 20-21. — d'être — — rongé] de vivre avec

l. 23. — qui ne va pas] *Manque.*

l. 25-26. — des — — tendus] tu as tendu des pièges

P. 178, l. 4. — et intimidé.] *Manque.*

l. 5. — indicible] *Manque.*

l. 16. — *Cette réplique est liée à la réplique* l. 25-26.

l. 17-24. — *Ajouté en marge, avec ces variantes :*

l. 18. — Tu — — Ekdal] Crois-tu peut-être que le photographe E.

l. 21-23. — Gr. — Oui, il est homme à cela. [*Biffé :* Je le connais mieux que toi.] W., souriant.

P. 179, l. 5. — Gr., avec un léger sourire.

l. 10. — photographe Ekdal[*Écrit d'abord :* Hj. E.

l. 11. — digérer — — calcul] oublier que tu t'es trompé

l. 27-28. — Gr. — Je ne le veux pas.

P. 181, l. 12-14. — Gr. — Mets ton manteau. Il faut que nous causions un peu. Viens donc. Je vais prendre mon pardessus.

l. 23. — Tu — — sortir] Ne sors pas

l. 26-28. — Hj., mettant son pardessus. — Non, il faut que je me rende compte de ce qu'il a

Acte IV.

P. 184, l. 3. — des appareils, deux pieds à coulisses, une chaise

l. 11. — lundi] après-demain

l. 14. — met — — recouvert] dépose recouverte dans l'un des appareils.

P. 185, l. 4-5. — J'ai — — demandé.], car je viens de courir en bas par l'escalier de service et j'ai demandé.

l. 23. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 186, l. 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 13. — fatigante] très longue.

l. 17. — en ce monde] *Manque.*

l. 19. — *Manque.*

P. 187, l. 6-7. — Hedv. — Demain? Non mais, père, ne te rappelles-tu pas...?

l. 13. — *Après :* Ekdal? *est biffé :* je m'occuperai bien de l'atelier, moi ; et ainsi tu...

l. 20. — A partir de demain] *Manque.*

l. 23-24. — aurait une collation] *Manque.*

P. 188, l. 4. — Non, mais, Ekdal... !

l. 5, 20 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 13-15. — Je n'ai jamais rien entendu de pareil !

l. 27. — le jour — — convient] car le jour commence à baisser

l. 29. — Non, je ne sortirai pas aujourd'hui.

P. 189, l. 3-4. — qu'il — — toit.] *Manque.*

l. 6-8. — Bien — — chambre.] Bien, bien [*Biffé :* je mets mon manteau] alors [*Biffé :* mon manteau est dans la cuisine] Je descends vite l'escalier de service et je vais marcher un peu. Mon manteau...? Oui, il est là-bas.

l. 16. — Hj. va et vient, s'arrête.

l. 21. — A partir — — après-demain] Désormais

P. 190, l. 2. — On — — car] *Manque.*

l. 4. — *Manque.*

l. 26-27. — G. — Oui, ils ont été de vieux amis.

P. 191, l. 5. — Lui-même] *Manque.*

bien] *Ajouté après coup.*

l. 6-15. — *Manque.*

l. 22-24. — G. — Dis-le franchement. Qu'est-ce qu'il t'a raconté sur moi?

l. 26. — ... peut-il être vrai que...], G.,

P. 192, l. 4-6. — elle a fait — — maison] et alors [*Écrit après coup :* elle a fait du boucan et] j'ai quitté la maison

l. 7-13. — *Manque.*

l. 23. — Oui — — j'ai eu ;] Non,

P. 193, l. 4-5. — dans ce temps-là] *Manque.*

l. 10 *et* 16. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 14. — quatorze ou quinze ans] années

l. 18. — réticences] mensonges et réticences

l. 15-16. — Réponds — — vraiment] Dis-le moi ! Est-ce vraiment possible ! N'as-tu

l. 25-26. — Oui, mais aux heures où tu es seule?

P. 194, l. 2-3. — ce calme — — révoltant.] ce lourd calme apathique est pour moi bien irritant.

l. 6. — n'avais — — moi] *Écrit d'abord :* n'étais pas venu avec moi et ne m'avais pas eue pour femme

l. 7-8. — *Ajouté après coup.*

l. 9-11. — *Ajouté en marge.*

l. 10. — exacte et positive] économe et ordonnée

l. 13. — P. 195, l. 2. — Oui, tu étais alors en train de mal tourner, tu ne peux pas dire le contraire.

HJ. — Oh ! tu ne [*Écrit d'abord :* concev.] comprenais pas ma douleur ; ni mon tempérament fougueux... [*En marge est écrit :* Oh, tu ne comprends pas ce qu'un homme dans la douleur et le désespoir surtout...]

Gina. — Non, non ; mais je n'y fais pas du tout allusion non plus ; car ç'a tout de même bien marché avec toi ; et maintenant nous avions une vie agréable et gentille ; et nous pouvions aussi, H. et moi, commencer bientôt à vivre assez bien.

Hj. — Dans l'atmosphère de marais, oui !

P. 195, l. 7-8. — Moi aussi — — ressort] Oui, je trouvais aussi que nous étions bien. C'était un rêve. Où est-ce que je prends la force vitale

l. 12 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 16-17. — Qu'est-il devenu maintenant, mon plus beau rêve? Quand j'étais ici et

l. 20-21. — ... mon jour d'adieu] mon dernier jour

P. 196, l. 7-9. — Gregers les regarde tour à tour, puis chuchote à Hj. —

P. 197, l. 4. — une vie commune,] *Manque.*

l. 17. — *Après :* madame Ekdal *est ajouté en marge :* cela me fait de la peine ; [*Biffé :* j'en étais presque venu à vous apprécier] car il y a tout de même en vous de la loyauté.

Gina. — Alors vous n'aviez qu'à me laisser passer pour celle que j'étais.

l. 28-29. — avoir — — breuvage] une heure comme celle que j'ai vécue

P. 198, l. 5-6. — il faut — — Gregers] *Manque.*

l. 7-8. — Gr. — Tu as été trop longtemps dans les sombres profondeurs, Hj., et cela fait toujours mal quand on monte à la clarté du jour.

Hj. — Là, tu as raison ; c'est douloureux.

Gr. — Oui, car tu as un peu du canard sauvage en toi.

l. 10. — trophée — — l'aile] cadeau symbolique

l. 16. — à mi-voix] *Manque.*

l. 21. — le vif] l'humble

P. 199, l. 16. — bon] vrai

l. 18. — des quantités d'] la plupart des

l. 25. — *Après :* Werle, *est biffé :* ... avez-vous vu

l. 26. — ... comme — — combien] *Ajouté après coup.*

P. 200, l. 9. — c'est là ce qui est terrible.] *Manque.*

l. 16. — Oh,...] Oui,

l. 18. — veuillez laisser] laissez

P. 201, l. 5. — Ceci — — avec] Non, ça ne concerne pas

l. 8-11. — s'est — — maison] ne peut pas laisser le feu tranquille ; j'ai peur, bien souvent, qu'elle mette le feu à [*Biffé :* toute] la maison.

P. 202, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 6-26. — Non, pas du tout ; et il y a si longtemps...

MME S. — Oui j'étais trop occupée. Mais aujourd'hui je devais venir dire adieu.

GINA. — Vraiment? Tu pars?

MME S. — Oui, demain... pour Höydal. [*Biffé :* Mons...] Werle est parti aujourd'hui.

GINA. — Ah ! vraiment.

HJ. — Alors, il est parti. Hm, et vous allez le rejoindre?

MME S. — Parfaitement.

HJ. — Vraiment.

P. 203, l. 2. — Épouse !

l. 5. — *L'indication scénique manque.*

l. 8-13. — MME S. — Si, c'est bien vrai. Il a eu la dispense des bans et le mariage aura lieu là-haut.

l. 17. — Je vous remercie] Merci

l. 17-18. — Et — — mien.] Et j'espère ne jamais regretter ce qui arrive là.

l. 22-23. — ... que je sache *et* sûrement] *Manquent.*

P. 204, l. 3. — *La réplique est complétée après coup par :* Une femme ne peut d'ailleurs pas se lancer à corps perdu.

l. 12. — Si tu veux en être, viens me trouver.

l. 14. — Non merci [*Ajouté après coup :* R.]. Ekdal ne va pas [*Écrit d'abord :* dans ces chemins-là.] dans des fourbis pareils.

l. 15-16. — *Ajouté après coup sans indication scénique.*

P. 205, l. 3. — de suivre des caprices] *Manque.*

l. 18. — *Écrit d'abord :* Vous êtes d'une franchise peu commune, je trouve. Et si j'allais donner vent à mon père de cette vieille connaissance? *A la suite est écrite, mais biffée, la réplique* l. 19-21.

P. 206, l. 2. — Vois-tu — — crois] Je trouve en tout cas

l. 10. — ... à ce que je me suis laissé dire.] *Manque.*

l. 14. — Si — — terrain] Si l'on parle de cela

l. 17. — Si c'est pour cela] *Manque.*

l. 23-24. — lui servir et] *Manque.*

P. 206, l. 28 *et* p. 207, l. 4. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 207, l. 10. — l'on peut] vous pouvez

l. 26-27. — présenter — — mari] lui présenter mes compliments

P. 208, l. 4. — Hj. — ... j'irai trouver G., dis-je, et

l. 8. — avec — — d'intérêts] jusqu'au dernier skilling

l. 13. — votre fiancé] monsieur Werle

l. 15. — dans — — fatigant] *Ajouté en marge.*

l. 30. — du seuil] de ce seuil

P. 209, l. 2-3. — me voilà — — déprimante.] *Ajouté en marge. De plus est ajouté au crayon :*

Hj. — Tout à fait bientôt, j'espère.

l. 11. — il est] je trouve

l. 13. — et gémir *et* Car] *Manquent.*

l. 14. — certes] *Manque.*

l. 18. — *L'indication scénique manque.*

P. 210, l. 15. — fondé sur] *Manque.*

l. 17. — se sont proclamé] ont établi

l. 23. — c'étaient — — servaient] c'est tout cela qui sert

l. 26. — Mais] Oui mais

P. 211, l. 11. — il est vrai] *Manque.*

l. 18. — Il a — — naïf...] Il a aveuglé dans sa vie plus d'un prochain inexpérimenté.]*Écrit au crayon :* œil d'homme

enfantin; *puis,* enfantin *est biffé et remplacé par :* naïf.]

P. 212, l. 2. — aspects ténébreux] énigmes

l. 12. — *Après cette ligne sont écrites, mais biffées, ces deux répliques :*

HJ. — Ah?

HEDVIG. — Oui.

l. 14. — cette] *Manque.*

l. 17-21. — HJ. — Eh bien, j'espère que tu l'as vue pour la dernière fois. (Hjalm. arpente la pièce. Un silence ; Hdv. semble découragée à considérer l'ambiance.)

l. 28, *et* p. 213, l. 12 *et* 14. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 214, l. 10. — la lettre... et la lire] cette lettre

l. 14. — pas ce soir, Ekdal] mais

l. 26-27. — *Manque.*

P. 215, l. 14-17. — HDVIG, près de la lampe. —

l. 22. — Je — — tout] Non, je ne comprends rien

P. 216, l. 1-2. — *Ajouté après coup.*

l. 4. — Cent couronnes !

l. 13. — Tu — — Hedvig.] Écoute ça.

P. 212, l. 24, 26 *et* p. 217, l. 1. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 217, l. 3-4. — qu'il pourvoit si largement] qui aura cela

l. 5-6. — G. — Il ne pouvait rien te donner à toi, qui es homme fait.

l. 11. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :* Oh, d

l. 15. — encore] *Manque.*

l. 17. — venu ce matin] venu me parler ce matin

l. 19-25. — HJ. — Pas l'homme... ! Il croit que je me laisse acheter, que je me laisse désarmer avec de l'argent... !

P. 218, l. 7. — deux] *Manque.*

l. 10-11. — GR. — Je le savais.

l. 14. — réticences] réticences, Gina ; il s'est fourvoyé lorsqu'il a écrit cette lettre.

l. 14-22. — Si les — — éventualité?] *Écrit en marge.*

l. 26. — ton enfant] *Écrit d'abord :* Hdv.

P. 219, l. 1. — se dresse] fait un pas vers lui

l. 12. — se détournant d'elle] *Manque.*

l. 20. — tous les trois] *Manque.*

l. 23-26. — Mon chapeau — — moi !] Tout est écroulé pour moi !

P. 220, l. 9-14. — Hj. — Laisse-moi, Hedvig ; va-t'en bien loin ; je ne supporte pas de te voir. Adieu ! (Il gagne la porte.)

Hdv., criant fort. — Non, non, ne me quitte pas...

l. 15 *et* p. 221, l. 15 *et* 17. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 221, l. 7. — Hedvig, affaissée sur le canapé.

l. 11. — sortir et] *Manque.*

l. 13-14. — Peut-être est-il simplement en bas chez R. Mais tu vas rester tranquille, Hedvig. Me le promets-tu?

l. 18-19. — tout de même *et* d'abord] *Manquent.*

P. 222, l. 2-3. — Vous [*Écrit d'abord :* le saurez] l'apprendrez un jour quand vous serez grande.

l. 4, 8 *et* 19. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 18. — je l'aime tellement] *Ajouté après coup.*

l. 20. — c'est vrai] *Manque.*

l. 26. — Mais il ne le fera sans doute pas.

P. 223, l. 2-3. — de la part de père] *Manque.*

l. 27. — peut-être] *Manque.*

P. 224, l. 10-12. — Oui [*Ajouté après coup :* il a dit que ce serait le mieux pour lui] mais il l'épargnerait à cause de moi [*Ajouté après coup :* il a dit.] et c'était gentil de la part de père.

l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 19. — de plein gré] *Manque.*

l. 27. — P. 225, l. 3. — *Ajouté après coup sous la forme :*

Gr. — En avez-vous vraiment le courage?

H. — Je demanderai à grand-père de le tirer pour moi.

P. 225, l. 9. — Elle ne le comprendra pas

l. 11. — matin] *Manque.*

l. 10-11. — *L'indication scénique manque.*

XII

Ce manuscrit comprend quatre cahiers marqués de a *à* d ; *le cahier* a *et la première page du cahier* b *contiennent une ébauche du texte* p. 231, l. 4-p. 237, l. 20 ; *la quatrième page de* b *contient une ébauche entièrement conforme à* p. 241, l. 10-32 ; *le cahier* c *a seulement dans sa première page une ébauche du texte* p. 243, l. 1-21 (C'est vrai — — moi?) *le cahier* d *contient une ébauche de* p. 250, l. 10-p. 256, l. 24.

P. 231, l. 4. — *L'indication scénique manque.*

l. 8. — n'ai pas observé] ne crois pas

l. 11-12. — A un — — nouvelle...?]Après que sa vie a acquis une base nouvelle...?

l. 15. — P. 232, l. 25. — Oh, une personnalité... lui ! S'il y a eu [*Biffé :* autrefois] tout d'abord des germes de personnalité en lui, elles ont été extirpées dès ses années de jeunesse. Ses deux tantes, les deux demoiselles exaltées, hystériques, s'en sont bien chargé. Le vieux lieutenant, lui, a été un imbécile toute sa vie, il n'était bon à rien. Et lorsque monsieur Hj. est venu ici et a été presque étudiant,... il était beau... rose et blanc... tel que les petites demoiselles veulent que soient les garçons, et comme il avait l'humeur sensible et savait déclamer les vers des autres et les pensées des autres, il est devenu la grande lumière de l'avenir aussi parmi ses camarades.

P. 232, l. 26. — *L'indication scénique manque.*

l. 29. — permission] permission, c'est du photographe E.

P. 233, l. 10. — fâcheuse] maudite

l. 13. — vous-même

l. 20-22. — De nouveau — — maison] *Ajouté en marge. Dans le texte est écrit, mais biffé :* Hj. E. n'est pas autre chose qu'un

brave et aimable garçon qui désire surtout bien vivre, à son aise, avec le moins de dérangement possible.

P. 234, l. 2. — qui — — moi] *Manque.*

l. 19. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :*

R. — C'est quelque chose qu'il appelle « l'invention » ; « la curieuse invention ».

Gr. — Vous ne voulez pas dire que l'invention est un mensonge.

R. — Si, parbleu, c'en est un.

Gr. — Et vous le savez si sûrement?

R. — N'est-ce pas moi-même qui lui ai fourré cette bourde dans la tête.

Gr. — C'est vous qui lui avez donné cette idée?

R. — Oui ; afin qu'il ne s'effondre pas dans la trivialité et l'insignifiance.

l. 21-22. — Merci — — empiristes.] *Écrit au bas de la page.*

l. 22-23. — Vous — — davantage.] *Manque.*

l. 23. — mais] Oh

l. 24-25. — C'est — — cou.] *Ajouté après coup.*

P. 235, l. 2. — diable] *Manque.*

l. 11-14. — Oui — — bric-à-brac.] Le chasseur d'ours qui va là dans le grenier tirer des lapins avec le « pissolet », comme dit madame G. Là il est très heureux, lui. Rien au monde ne lui manque.

l. 19-20. — lui, — — air] *Manque.*

l. 29. — Trouvez-vous qu'ils sont équivalents?

P. 237, l. 13. — véritable] *Manque.*

l. 15. — ... mais — — Hedvig.] *Manque.*

P. 238, l. 8-9. — Jamais de la vie. Jamais.] *Manque.*

l. 17. — man] notre

l. 23. — Et alors, ils meurent, grand-père?

P. 239, l. 7. — sans être vue] *Manque.*

l. 18-19. — il a — — chapeau] il est sans manteau ni chapeau

P. 243, l. 2-4. — C'est — — importe.] *Ajouté après coup.*

l. 5. — commencés] *Manque.*

l. 14-15. — entre, effarée] sort.

P. 250, l. 15. — Tu n'as qu'à essayer.] *Manque.*

l. 19. — P. 251, l. 19. — *Ajouté après coup sur la quatrième page du cahier* d. *Les différences avec le texte définitif sont insignifiantes.*

l. 21. — Maintenant — — quoi.] *Écrit d'abord :* Oh, ne penses-tu pas à Hedvig ! *Puis la phrase a été biffée, et celle-ci introduite après coup :* Maintenant je peux croire n'importe quoi.

l. 23. — *Après cette ligne est écrit, mais biffé :* Hj., de plus en plus fort.

l. 24-26. — Gr. — Hedvig? Peux-tu croire qu'elle te l'obscurcirait !

l. 29. — chaque fois] quand

P. 252, l. 2-4. — un peu — — l'illusion] clignotants. Oh, fou naïf que j'étais ! Je m'imaginais

l. 6-7. — Gr. — Crois-tu que c'est pure illusion, Hj.

l. 9-14. — Il m'est — — aimé] *Ajouté en marge. Le manuscrit porte cette phrase :* Puis-je croire aucune femme après ce que j'ai appris maintenant ! *qui est biffée. Puis la réplique continue ainsi :* Tout cela peut bien n'être que dissimulation. Peut-être Hedvig ne m'a-t-elle jamais [*Ajouté après coup :* franchement] aimé. [*Ajouté après coup :* C'est cet affreux doute... ;]

l. 24. — *Manque.*

l. 26. — méconnue] petite

P. 253, l. 5-6. — peuvent — — souvent] ont [souvent *est ajouté après coup.*]

l. 6-7. — Et — — oreilles.], et les petites filles peuvent avoir l'oreille fine.

l. 13-14. — Fais — — verras que] Attention...

l. 20. — Hvig ne te quittera jamais.

l. 22. — N'en sois pas si sûr.] Et tu crois ça !

En marge est écrit : Oh, n'en sois pas si sûr.

l. 28. — P. 254, l. 2. — elle — — soin] le pauvre photographe n'a jamais compté pour elle. Elle a seulement pris soin

P. 254, l. 9. — ce doit être] c'est

l. 14, 22, *et* P. 255, l. 3. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 254, l. 19. — avec un rire ironique.

P. 255, l. 24. — ému] *Manque.*

P. 256, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 1-2. — *Ajouté après coup.*

l. 6. — La pauvre, elle] Elle

l. 12. — petite] *Manque.*

l. 23. — *L'indication scénique manque.*

XIII

Un cahier portant l'indication : Fin, contient des ébauches pour le texte p. 257, l. 20-p. 258, l. 6 et p. 262, l. 1-p. 263, l. 19.

P. 257, l. 23. — *L'indication scénique manque.*

l. 28. — Oho ; va-t-elle aussi à la chasse?

P. 258, l. 5. — Le coup est parti] *Manque.*

l. 6. — Au secours !] *Manque.*

P. 262, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 3. — Gr. qui tremble de mouvements convulsifs.

l. 7. — *Après cette ligne sont écrites, mais biffées, les répliques suivantes :*

Gr. — C'est presque là ce que je crains.

R. — Pouvez-vous vous dire libre de toute responsabilité?

Gr. — J'avais les meilleures intentions.

R. — Vous voyez le résultat.

l. 9. — n'est pas morte] n'a pas vécu

P. 263, l. 2. — Vous verrez !] *Manque.*

l. 8. — maudits] *Écrit d'abord :* importuns, *et corrigé au crayon.*

l. 12. — En ce cas,] Peut-être. Mais alors,

l. 14-15. — R. — Quelle est donc votre résolution, si vous permettez.

XIV

Je néglige deux mises au net commencées, l'une de quelques lignes, et l'autre de deux pages, où il n'y a que des variantes insignifiantes. Dans le manuscrit pour l'impression, je relève les suivantes :

P. 61, l. 1-3. — Perruque — — grise.] *Ajouté après coup.*

P. 115, l. 4. — *Ajouté après coup.*

P. 118, l. 11-14. — *La réplique de Gina, avec l'indication scénique :* intervenant *est écrite la première et biffée.*

P. 121, l. 13. — vois-tu] *Ajouté après coup.*

P. 151, l. 12. — une vierge] *Écrit d'abord :* un autre personnage

P. 194, l. 10. — exacte et positive] *Écrit d'abord :* économe et régulière

P. 216, l. 1-2. — *Ajouté après coup.*

P. 227, l. 6. — rapidement] *Ajouté après coup.*

P. 235, l. 2. — diable] *Ajouté après coup.*

P. 243, l. 5. — commencés] *Ajouté après coup.*

P. 260, l. 3-4. — *Ajouté après coup.*

l. 25-28. — *Ajouté après coup.*

PROSES ET POÈME

UNE LETTRE

A la Direction de l'Association des Étudiants norvégienne, Kristiania

Munich, 23 octobre 1885.

La direction de l'Association des Étudiants a estimé convenable de m'adresser une lettre accompagnée d'une copie d'une conférence faite le samedi 10 octobre par le président de l'Association, le professeur Lorentz Dietrichson, au sujet de mon refus d'un cortège aux flambeaux que l'Association voulait organiser pour moi.

Une majorité des membres de l'Association, d'après la lettre de la direction, a estimé convenable de déclarer, dans l'ensemble, son adhésion à la conférence du président, comme expression de son sentiment à ce propos.

Je dois d'avance qualifier cette adhésion d'acte inconsidéré, et ce qui conviendrait le mieux de ma part serait peut-être de renvoyer les deux documents que j'ai reçus, sans aucune observation.

Mais par égard pour les membres de l'Association qui ont pour moi des dispositions bienveillantes, je vais tout de même indiquer le plus brièvement possible ma véritable et réelle attitude dans la question.

Lorsque, le lundi 28 septembre au matin, M. Lorentz Dietrichson s'est trouvé chez moi pour me proposer un cortège aux

flambeaux, ses paroles se sont tournées de telle sorte que je fus amené à croire que la proposition de cette marque d'honneur avait été présentée à la réunion de l'Association, le samedi précédent, par la direction elle-même.

Ceci me surprit, d'autant plus que, ni pendant mon premier séjour à Kristiania, cet été, après onze années d'absence, ni cet automne, je n'avais observé aucun signe de bienveillance de la part de la direction de l'Association.

Je n'ai pas douté un instant, bien entendu, que la prétendue initiative de la direction devait avoir été l'effet de quelque pression du dehors. Mais j'ai pourtant considéré comme une sorte de politesse de la part de la direction, qu'elle eût cédé à cette pression. Aussi ai-je formulé mon refus en un « Non, merci ! » poli, bien que bref et net. Je dis, de plus, au cours de la conversation, que, n'ayant perçu chez l'Association aucune joie particulière de mon arrivée, je ne souhaitais pas non plus qu'aucune allégresse fût occasionnée par mon départ. La dernière partie de mes paroles fut dite évidemment sur un ton de plaisanterie, mais renferme cependant une pensée sérieuse qui, je l'espère, sera comprise par beaucoup de membres. Je m'étonne seulement qu'une personne sérieuse, comme M. Lorentz Dietrichson, ne soit pas parvenu à s'en apercevoir.

L'argument tiré de mon refus à la direction de l'Association n'est venu que plus tard, et je m'en suis servi comme réponse à une tentative murmurée par le professeur, sûrement avec une intention très sincère, mais qui a produit sur moi un effet désagréable, pour me faire changer d'avis au sujet du cortège aux flambeaux.

Lorsqu'ils m'ont quitté, j'ai prié ces deux messieurs de transmettre mes remerciements et mon salut, non pas « aux étudiants », comme le dit le compte rendu du professeur, mais « à mes amis parmi les étudiants ». Par sa conférence, j'apprends qu'il a pris ces remerciements et ce salut à son propre compte et au compte de ses collègues de la direction et de l'ensemble

des membres de l'Association. C'est là un malentendu. Même au moment où le cortège aux flambeaux m'a été proposé, je n'ai pas eu l'idée de me flatter que je n'avais que des amis dans l'Association des Étudiants de M. Lorentz Dietrichson.

Ce qui précède reproduit tout l'essentiel de ce qui s'est passé entre les délégués de l'Association des Étudiants et moi. Par la conférence du professeur, je vois que mes présomptions ont été très exactes, lorsque, dans ma réponse télégraphique envoyée de Copenhague, j'ai supposé que le compte rendu de mon refus avait dû être incomplet. Il a été incomplet, et par suite, probablement par inadvertance, fallacieux.

Plus tard dans la journée, après que la députation avait été chez moi, j'appris que la décision au sujet du cortège aux flambeaux, avait eu une genèse. Cette genèse, les deux messieurs délégués avaient oublié de la mentionner. Il me fut alors raconté, avec l'assurance d'une parfaite exactitude, que ce n'était pas du tout la direction que j'avais à remercier pour l'initiative dans cette affaire, mais que la proposition avait été présentée de façon inattendue, sans préparation, par une fraction de l'Association qui se trouve d'habitude en minorité, mais qui justement, le samedi 26 septembre, était venue si nombreuse qu'elle avait réussi à faire passer ce qu'elle voulait.

Il m'a d'ailleurs été affirmé de plusieurs côtés qu'une proposition tendant à me donner une telle marque d'honneur n'aurait pas pu passer, avec la composition actuelle de l'Association et de sa direction, si le parti dominant parmi le corps des étudiants en avait eu connaissance à temps.

C'est en considérant cet état d'esprit, et avec ces renseignements plus complets sur la prépondérance des tendances réactionnaires à l'Association des Étudiants que, dans un cercle de visiteurs, parmi lesquels se trouvait l'étudiant Rode, je parlai de l'Association et de l'esprit qui y régnait. Ce que j'en dis parut intéresser le jeune étudiant, et il lui échappa une exclamation où il exprimait son vif désir qu'il lui fût permis de

le raconter à « ses amis », ou peut-être « aux jeunes étudiants ».

A cela je répondis qu'il pourrait le raconter à qui il voudrait, à l'Association des Étudiants ou en dehors.

Mais je n'avais pas la moindre idée qu'il eût en vue une communication officielle. Ceci résulte suffisamment du fait que, dans mon télégramme de Copenhague, j'ai prié le président de l'Association de faire part lui-même aux étudiants de mon opinion intime.

Au cours des nombreuses années de mon absence du pays, je n'y ai jamais choisi aucun représentant ou mandataire officiel. Si, en cette occasion, j'avais pensé, par exception, à m'en procurer un, j'aurais sûrement choisi parmi mes relations quelqu'un de plus âgé et plus expérimenté, et aussi je lui aurais déclaré sous une forme plus précise ce que je désirais faire connaître. Mais, comme je l'ai dit, je n'ai eu l'idée de rien de pareil.

En soi, il m'était assez indifférent que mes propos fussent rapportés au cours d'une délibération ou à la table de punch.

Mais ce qui ne fait pas du tout mon affaire, c'est que l'étudiant Rode n'a pas rendu mes paroles, et mon opinion non plus.

Si je peux me référer à l'exposé du professeur Dietrichson dans sa conférence, l'étudiant Rode s'est exprimé, en effet, à peu près ainsi : « Henrik Ibsen souhaite que le parti de droite, la majorité dans l'Association des Étudiants, lui fasse le plaisir de renvoyer le professeur Dietrichson et ses collègues, et de choisir une direction libérale. »

Mes propres termes, dans la conversation, étaient, au contraire, à peu près ceux-ci : « Je ne désire pas de cortège aux flambeaux ni rien de ce genre. Le plus grand plaisir que pourrait me procurer l'Association des Étudiants serait que le parti de gauche, la minorité, pût augmenter et devenir assez fort pour être majorité, et alors, bien entendu, renvoie Lorentz Dietrichson et les autres de la direction, et élise des libéraux à leur place. »

Voilà, il me semble, qui a du sens. Ce que l'on dit avoir été rapporté par l'étudiant Rode est, il me semble, absurde.

Toutefois je ne reproche rien à ce jeune étudiant dans cette affaire. Il s'est comporté dans la séance de délibération comme s'il était mon représentant officiel, il s'est donc certainement cru autorisé à le faire. S'il a reproduit mes paroles d'une façon incorrecte, il a tout de même cru sans aucun doute qu'il rapportait exactement ce qu'il m'avait entendu dire. Il ne doit pas être encore suffisamment exercé aux distinctions logiques.

Mais le monsieur à qui j'adresse de très grands reproches, c'est le président de l'Association des Étudiants. Il signale lui-même dans sa conférence qu'il me connaît depuis de nombreuses années ; et pourtant il se donne l'apparence de croire pour tout de bon que j'ai voulu m'adresser aux étudiants à peu près ainsi : « Écoutez, bons étudiants de droite de l'Association, ce que je vous demande, c'est, la prochaine fois qu'on élira une nouvelle direction, que vous votiez contre votre propre conviction. Je veux que vous renvoyiez le professeur Dietrichson et les autres membres de la direction, qui partagent vos opinions, et je veux, de plus, que vous élisiez une nouvelle direction, composée de vos adversaires. »

Le professeur Dietrichson peut-il prendre sur lui en toute conscience d'affirmer qu'il m'a vraiment attribué une telle façon de penser?

Peut-il, lui qui m'a connu pendant tant d'années, nier en toute conscience qu'une présomption a secrètement surgi en lui, qu'en réalité j'avais exprimé combien, de mon point de vue, il était désirable qu'un bon nombre d'étudiants de droite pussent acquérir une conception libérale de la vie, en sorte que cela leur deviendrait naturellement une nécessité de se séparer des gens de la stagnation, et de mettre à leur place une direction qui soit en contact avec les idées et les efforts de l'époque?

Le professeur Dietrichson ose-t-il affirmer qu'une telle présomption ou une présomption analogue ne lui est pas venue du tout à l'esprit?

Mais il est bien vrai que s'il avait clairement exprimé cette présomption, l'Association se serait sans doute aussi donné le temps d'obtenir de moi-même une explication authentique, et il aurait bien pu arriver ainsi à M. Lorentz Dietrichson de ne pas se manifester dans un ample factum devant l'étudiant de première année frais arrivé de la province.

Et une occasion s'offrait vraiment là, qu'il valait la peine de ne pas laisser échapper.

Il y avait là un moyen de faire affront à un poète. Et les poètes ne sont pas populaires en Norvège, pour le moment.

Les poètes ne sont pas populaires surtout dans les milieux au goût et aux conceptions desquels M. Lorentz Dietrichson a l'habitude d'adapter ses discours de fête.

C'est pourquoi je trouve très explicable que M. Lorentz Dietrichson se soit procuré juste à ce moment l'occasion de faire une conférence contre moi, d'autant plus que j'étais absent. Et je trouve tout à fait opportun et bien approprié de sa part, que cette conférence ait été bourrée de toutes sortes d'imputations et d'accusations grossières, qui, paraît-il, ont tellement plu à l'Association des Étudiants qu'elle les a reconnues « comme l'expression du sentiment de l'Association dans cette question ».

Mais j'ai maintenant montré que « cette question » est en réalité une toute autre que celle sur laquelle le professeur Dietrichson semble s'être fondé, et sur laquelle on voit que l'Association s'est fondée. Les données premières n'existent pas, n'ont jamais existé. La conférence de M. Lorentz Dietrichson est donc suspendue en l'air. Toute l'histoire n'est rien de plus qu'un cerf-volant oratoire que cet homme grave a lancé.

Mais ce qui demeure, comme si c'était épinglé, c'est que l'Association a approuvé la conférence.

Aussi dois-je répéter ce que j'ai dit en commençant. L'Association des Étudiants a, dans cette circonstance, agi de façon inconsidérée.

L'Association ou son président ne réussiront pas à me causer un tort durable, à part un certain sentiment que cet épisode laissera subsister en moi tout le temps qu'il me reste à vivre. Je serai le même que j'étais avant l'attaque de Lorentz Dietrichson. Je n'ai eu, au cours de cette affaire de cortège aux flambeaux, aucune occasion de me montrer ni « petit » ni grand, de manifester ni une « courte vue », ni une vue large. La « tyrannie spirituelle » que l'on a voulu m'imputer a été une vaine fantaisie de l'esprit, et ma conduite, dans toute l'affaire, n'a été et n'a pu être sur aucun point en contradiction avec ma « doctrine » ou avec mon œuvre.

Mais je demanderai à la majorité de l'Association si, à en juger par ce qui s'est passé, je n'ai pas eu instinctivement raison, me fondant sur mes « sentiments intimes », de refuser une marque d'honneur qui avait été extorquée par surprise? On m'accorde sans doute maintenant que j'avais bon motif de douter de la sincérité du bon vouloir que me témoignait l'Association des Étudiants, — avec les dispositions et la représentation qu'on lui voit actuellement.

Je compte que cette lettre sera communiquée par la direction aux étudiants, et au public en général.

Je demande que lecture de cette lettre soit donnée en son entier, le premier samedi soir après sa réception, et après annonce préalable, de la même place, dans la salle de l'Association, d'où, sans y avoir donné sujet, j'ai été insulté par le président de l'Association, et aux applaudissements de la majorité de l'Association.

J'ai ainsi dit ce que j'ai à dire, pour le moment et pour l'avenir, à la direction de l'Association des Étudiants.

DISCOURS

A la fête de l'Association des Étudiants de Copenhague pour les étudiants de première année, le 3 *octobre* 1885.

1

Je n'ai pas l'intention de prononcer un discours, mais seulement de faire une déclaration. Je veux être toute ma vie un étudiant de première année. Le jour où je ne le serai pas, je ne m'estimerai pas digne de vivre.

2

Cela me contrarie fort d'entendre si souvent mon nom prononcé si haut. Je recherche surtout la solitude, et j'éprouve toujours un besoin de protester lorsqu'on propose un *skaal* pour un artiste ou un poète en disant : le voilà, et les autres sont loin là-bas. Le remerciement qui s'adresse à moi enferme une approbation. Si mon existence a eu quelque valeur, comme vous le dites, cela vient de ce qu'il y a parenté entre moi et l'époque. Il n'y a pas d'abîme entre celui qui produit et celui qui reçoit. Il y a parenté entre les deux ; je vous remercie pour la parenté que j'ai trouvée dans ce milieu.

DISCOURS

prononcé à Trondhjem, le 14 *juin* 1885.

C'est après onze ans d'absence que je suis rentré en Norvège il y a huit jours.

En ces huit jours au pays j'ai senti plus de joie de vivre qu'au cours de tous les onze ans à l'étranger.

J'ai trouvé d'immenses progrès sur la plupart des terrains, et j'ai vu que le peuple auquel j'appartiens avant tout s'est aujourd'hui avancé beaucoup plus près du reste de l'Europe qu'auparavant.

Mais la visite au pays m'a aussi causé des déceptions. J'ai constaté que les droits individuels les plus indispensables ne sont pas garantis comme je croyais pouvoir l'espérer et y compter sous le nouveau régime de l'État.

Une majorité des gouvernants n'accorde à l'individu ni la liberté de croyance ni la liberté d'expression en dehors d'une limite arbitrairement tracée.

Il y a donc ici beaucoup à faire encore, avant que nous puissions dire que nous avons atteint une réelle liberté. Mais notre démocratie actuelle ne sera pas du tout capable de résoudre ces questions. Il faut qu'intervienne un élément noble dans notre vie d'État, dans notre gouvernement, dans notre représentation et dans notre presse.

Je ne pense pas, bien entendu, à la noblesse de naissance, non plus qu'à celle de l'argent, ni à la noblesse du savoir, pas même

à celle des capacités ou du talent. Mais je pense à la noblesse du caractère, des sentiments et de la volonté.

C'est celle-là qui, seule, peut nous affranchir.

Cette noblesse, dont notre peuple, je l'espère, sera pourvu, nous viendra de deux côtés. Elle nous viendra de deux groupes qui n'ont pas encore été gravement atteints par la pression des partis. Elle nous viendra par nos femmes et par nos ouvriers.

La transformation des rapports sociaux qui se prépare aujourd'hui en Europe concerne essentiellement la situation future de l'ouvrier et de la femme.

C'est elle que j'espère, que j'attends, à laquelle je contribuerai autant que je pourrai.

Avec ces quelques indications, je me permets de présenter mes remerciements les plus cordiaux pour l'honneur et la joie que m'a procurés ce soir l'Association ouvrière de Trondhjem. Et en remerciant je prononce un : « Vivent la classe ouvrière et son avenir ! »

ÉTOILES-NÉBULEUSES

Comète, je courais vers une région
où je me dirigeais pour trouver mon pays ;
dans l'espace céleste, au signe d'Andromède,
un hôte inattendu, inconnu, se montra.

La nouvelle parvient sur notre vieille terre
qu'au loin, dans l'étendue muette et solennelle,
le chaos condensé s'est formé en étoile
après s'être soumis aux lois du groupement.

Je trouvai alentour un chaos différent,
avec vouloirs confus, avec voies dispersées,
sans aspiration à un élan commun,
sans désir d'établir un ferme point central.

Quand je fus revenu dans la paix du lointain,
je tirai la leçon de l'histoire advenue,
la leçon de ce que moi-même j'avais vu,
la claire nébuleuse assemblée en étoile.

J'ai foi en la buée qui luit, bien qu'en désordre,
chaotique, elle flotte, éparse dans le nord,...
je crois qu'elle suivra les lois du groupement,
étoile étincelante en voie de formation.

ROSMERSHOLM

NOTICE

CHAPITRE PREMIER

LA PREMIÈRE ORIGINE DE « ROSMERSHOLM »

John Paulsen raconte qu'il se trouvait chez Ibsen, à Rome, le 13 mars 1881, lorsqu'on apprit que le tsar Alexandre II venait d'être tué par un attentat nihiliste. Il y eut explosion de joie à la nouvelle de ce succès des terroristes, et Ibsen ne fut pas celui qui s'en réjouit le moins, et il ne fit aucune réflexion qui indiquât chez lui une façon particulière d'envisager cet acte [1]. C'est, je crois, la seule anecdote où on le voit en plein accord avec les sentiments de l'extrême gauche. En d'autres temps, il se serait peut-être souvenu qu'Alexandre II était le tsar de la libération des serfs, ou plutôt, il aurait sans doute lancé quelque phrase sarcastique par laquelle il aurait soit dépassé la pensée des révolutionnaires, soit marqué son peu d'estime pour leur étroit fanatisme. Mais en 1881, en plein travail pour écrire *Les Revenants*, il était encore dans cette période de sa vie qui a été marquée par son intimité avec Brandès, et où celui-ci avait cherché à l'entraîner à une action commune et une sorte de collaboration. L'intimité s'était

[1] John Paulsen, *Samliv med Ibsen*, 1906, p. 144.

singulièrement relâchée, puisque leur correspondance, si active en 1871, était suspendue depuis trois ans, mais l'influence de Brandès continuait à se faire sentir, et Ibsen l'indépendant, l'isolé, commençait à devenir quelque peu homme de parti, comme le montre l'anecdote rapportée par Paulsen. Cette position était trop contraire à sa nature pour être durable.

Elle cessa brusquement, en effet, peu de mois plus tard, lorsqu'il vit l'accueil fait par la presse de gauche et par le public à ses *Revenants*. Il pouvait compter les exceptions, parmi lesquelles étaient Björnson et Brandès, et ce fut l'occasion de la reprise d'une correspondance un peu plus active avec celui-ci, en même temps que les relations furent enfin rétablies entre les deux camarades Ibsen et Björnson. Décidément, les partis ne valent rien, et il n'y a que l'individu qui compte. Et Ibsen en revint à sa vieille idée, qu'il avait déjà exprimée dans *Brand :* « Sois ce que tu voudras, mais sois-le fortement, » et il félicita Björnson d'avoir suivi ce précepte car « se réaliser soi-même dans la conduite de sa vie, je trouve que c'est ce qu'un homme peut atteindre de plus haut »[1].

Et sa réponse au public et à la presse de gauche fut *Un Ennemi du Peuple*, œuvre polémique où il s'agissait de honnir les partis et d'exalter l'homme isolé.

Puis vint *Le Canard sauvage*, d'où la politique est exclue, et qui traite de plus hauts problèmes. Ibsen semble y soumettre à sa propre critique ses thèmes favoris. Est-il si bon que cela de tant exiger de l'homme? Il a comme une hésitation et crée un personnage où beaucoup de lecteurs ont cru voir une caricature de lui-même.

Dans le drame qu'il écrivit ensuite, la nocivité des partis, aussi bien de gauche que de droite, tient de nouveau une très grande place, et pourrait presque sembler, dans quelques scènes, le sujet même de la pièce. Cela tient à ce que, au cours de

[1] Lettre d'août 1882, *Breve*, II, p. 110.

l'année 1885, pendant qu'il avait le projet de *Rosmersholm* en tête, Ibsen a eu l'occasion de se trouver personnellement en conflit, comme on le verra, avec le fanatisme de parti. Mais ce n'est pas là le vrai sujet du drame. La politique est seulement le ressort qui met l'action en mouvement. La pièce, si différente qu'elle soit du *Canard sauvage* par le style, le milieu décrit, l'atmosphère et la composition, est étroitement liée à l'œuvre précédente. Toutes les deux paraissent avoir été conçues en même temps, être sorties à la fois du même travail de critique opéré par Ibsen sur ses propres idées. On s'en rend compte en lisant la note encore très confuse qu'il écrivit probablement en décembre 1882 en vue du *Canard sauvage* (p. 267). La plupart des courts alinéas y sont naturellement consacrés à la pièce en projet, même ceux dont elle ne devait pas, finalement, porter trace, comme les passages relatifs au déclin de l'idée de patrie. Mais d'autres alinéas concernent des pièces anciennes, surtout *Maison de Poupée* (réflexions sur le caractère masculin de la société présente, telles qu'il les présentait à l'Association scandinave de Rome lorsqu'il était hanté par le cas de Nora), *Les Revenants* (il répète même à peu près la phrase sur le monde qui s'est « fourvoyé », de la plus ancienne note sur ce drame), et *Un Ennemi du Peuple* (réflexions sur la minorité et la majorité). Et, d'autre part, plusieurs de ses alinéas sont relatifs au futur *Rosmersholm*, et n'auraient guère pu trouver d'application dans la pièce immédiatement projetée, autant qu'il semble, d'après la vague esquisse qu'en donne la note, non plus que dans la pièce définitive. C'est ainsi qu'Ibsen parle de la noblesse nouvelle qui devra se constituer, celle du caractère et de la volonté, et qu'il dit que le christianisme exerce une action démoralisante et paralysante. Et il y a aussi un alinéa qui s'applique aussi bien à la première idée du *Canard sauvage* qu'à *Rosmersholm* : « Désirer et vouloir. Nos pires fautes proviennent de ce que nous confondons les deux. » Deux autres alinéas précisent

même quelle forme prend ce défaut dans le personnage E. L., qui deviendra Hjalmar Ekdal. Mais le Hjalmar Ekdal définitif n'éprouvera aucun des hauts désirs de E. L., et cette phrase, qui exprime si bien un aspect essentiel du caractère de Rosmer, n'aurait pas été à sa place dans des notes prises en vue du *Canard sauvage,* si l'idée de cette pièce avait été tant soit peu précisée.

Cette analyse de la note me conduit à penser qu'Ibsen avait imaginé un E. L. qui était comme un composé du futur Hjalmar Ekdal et du futur Rosmer. C'est sans doute pourquoi, dans sa note, il attribue à E. L. une « nature délicate » qui ne sera, chez Hjalmar Ekdal, qu'une prétention, mais qui caractérisera bien Rosmer. Le personnage s'est décomposé en deux, et a fourni deux pièces au lieu d'une. Dans la première, les indications d'une fable dramatique ont subsisté et se sont développées. Elles convenaient à E. L.-Hjalmar. Et il a fallu plus tard inventer une nouvelle fable, mieux appropriée à E. L.-Rosmer. Ibsen, après avoir écrit sa note, a dû, suivant sa méthode habituelle, se promener dans les rues de Rome et s'asseoir, solitaire, au *Caffe nazionale,* pour lier, par la pensée, plus intime connaissance avec E. L., et celui-ci s'est révélé inapte à réunir en lui à la fois toutes les idées et les dispositions que son créateur avait voulu lui donner. Il s'y est, en quelque sorte, refusé. Un tel processus, d'après les dires d'Ibsen lui-même, n'était pas rare. Il l'a décrit un jour ainsi :

> Je suis un chimiste qui connais les substances et attends les résultats. Souvent mes personnages m'étonnent par des actes et des paroles que je n'aurais pas attendus d'eux ; ils peuvent même parfois bouleverser complètement mon plan primitif, les drôles ! Un écrivain, dans son travail, doit être à l'écoute ; c'est, en effet, une pure erreur de croire qu'il est le maître de la poésie, c'est elle, au contraire, qui est son maître [1].

[1] Conversation de 1898, rapportée par Francis Bull, *Hundreaarsutgave*, X, p. 14.

Quoi qu'il en soit de cette décomposition de E. L. en Hjalmar et Rosmer, il est certain que la pensée d'Ibsen, au moment où il écrivait sa note, subissait une crise, qu'il suivait plus que jamais le précepte de sa fameuse strophe : « Être poète, c'est s'ériger en tribunal de soi-même », que la note annonce et suggère *Rosmersholm* par une idée que *Le Canard sauvage* ne comportait pas, et que les deux pièces correspondaient, bien que diversement, à ce qui préoccupait alors son esprit. Aussi est-il très naturel que, presque aussitôt après la publication du *Canard sauvage*, le sujet de *Rosmersholm* se soit imposé à lui, et qu'il ait cru qu'il allait pouvoir l'achever après un an d'intervalle seulement, comme il l'avait fait pour *Un Ennemi du Peuple*, après *Les Revenants*, unique exemple de cette rapidité, depuis qu'il avait quitté Bergen. Il écrivait, en effet, à Hegel, dès le 25 avril 1885, qu'il irait probablement bientôt dans le Tyrol ou au bord du lac de Constance, « où j'espère pouvoir travailler tranquillement et achever ma nouvelle pièce en automne à l'époque habituelle [1].» Il fallait pour cela qu'il fût bien près de la rédaction du brouillon, c'est-à-dire que ses personnages lui fussent déjà bien familiers.

On ne possède malheureusement aucune ébauche ou note sur ce qu'a été alors le plan du futur *Rosmersholm* [2]. On serait d'autant plus curieux de le connaître, que cette pièce était sûrement alors très différente de ce qu'elle est devenue, car elle a été fortement influencée, comme on le verra, par des événements survenus dans l'intervalle. Vraisemblablement,

[1] *Breve*, II, p. 146.

[2] On ne possède même aucun document qui prouve que la pièce annoncée à Hegel le 25 avril 1885 était bien la première forme de *Rosmersholm*, mais cela paraît si évident à Halvdan Koht qu'il l'admet sans discussion (*Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 264). En effet, Ibsen n'a pas écrit plus tard à Hegel, comme d'habitude en ce cas, qu'il avait changé de sujet. Sa période de voyage, de mai à octobre, se prêtait mal aux méditations sur l'œuvre en cours, et aussitôt qu'il se remet au travail, c'est *Rosmersholm* qui l'occupe (V. la lettre à Brandès du 10 novembre 1886, *Breve*, II, p. 163).

selon la méthode habituelle d'Ibsen, la fable était inventée, le plan fixé, à peu près comme dans l'œuvre définitive, et les idées essentielles étaient celles que l'on trouve dans la note de l'hiver 1882-83, et qui ne convenaient pas au *Canard sauvage.* Ce qui manquait, c'était cette connaissance intime du caractère des personnages, à laquelle Ibsen ne parvenait que tard, et qui ne devenait complète qu'au cours de l'écriture du brouillon, lorsqu'il les voyait vivre sous sa plume. Il a d'ailleurs écrit à Carl Snoilsky, le 14 février 1886, qu'il était « complètement pris par une nouvelle pièce à laquelle j'ai pensé depuis longtemps, et pour laquelle j'ai fait des études plus précises pendant mon séjour en Norvège de cet été » [1]. Depuis longtemps? Ne serait-ce pas à la suite de sa note sur *Le Canard sauvage* de l'hiver 1882-83? En tout cas, il est amusant de le voir mentionner ses études plus précises de l'été 1885 dans une lettre à Snoilsky, car ces études avaient principalement porté sur Snoilsky lui-même.

Ce voyage avait été résolu assez subitement. Il avait passé l'hiver à Rome, absorbé dans son travail, c'est-à-dire dans sa correspondance au sujet des représentations du *Canard sauvage,* puis ses méditations au sujet de sa nouvelle pièce. Il avait bien écrit à Hegel, le 2 septembre, en lui envoyant son manuscrit : « Mon intention est de me reposer à fond maintenant, jusqu'à ce que de nouveaux projets se présentent sérieusement [1]. » Mais on vient de voir par la lettre à Brandès que le projet du futur *Rosmersholm* devint sérieux dès qu'il fut entièrement quitte du *Canard.* Il était d'ailleurs satisfait des nouvelles qui lui venaient. La critique de sa pièce était médiocre, mais convenable, il n'avait pas attendu mieux ; les représentations de Kristiania et de Copenhague étaient bonnes ; Ludvig Josephson avait monté *Brand* à Stockholm avec un grand succès, bien que la première représentation eût duré

[1] *Breve,* II, p. 137.

près de sept heures. Et surtout, il était content de voir son fils entré enfin dans la carrière diplomatique en service norvégien. Nommé en 1884 employé au bureau des consulats, qui dépendait du ministère de l'Intérieur norvégien, parce que la Norvège n'avait pas de ministère des Affaires étrangères distinct, Sigurd Ibsen fut promu, dès le milieu de janvier 1885, attaché au ministère des Affaires étrangères, d'où il devait passer, la même année, attaché à la légation suédo-norvégienne de Washington.

L'hiver fut très froid à Rome, cette année-là. C'est peut-être pourquoi il écrivit à Hegel, le 2 mars, qu'il irait probablement à la campagne plus tôt que d'habitude, « mais rien n'est encore décidé » [1]. Puis, soudain, dans sa lettre du 25 avril, déjà citée, où il dit qu'il pense aller dans le Tyrol ou sur les bords du lac de Constance, il ajoute :

Il est douteux que nous revenions à Rome. Pour plusieurs raisons, il serait commode pour moi de rester de nouveau un an en Allemagne, où je pourrais veiller mieux que d'ici à bien des affaires littéraires. De plus, je me rapproche ainsi un peu plus de mon pays, et ces temps derniers j'ai commencé à fortement penser à m'acheter une petite villa, ou plutôt une maison de campagne près de Kristiania, sur le fjord, où je pourrais vivre tout à fait à l'écart, et uniquement occupé de mon travail. La vue de la mer est ce qui me manque le plus ici, et le sentiment de cette privation va croissant chaque année.

Voilà Ibsen pris de nostalgie. Et il a aussi le désir de s'installer chez lui, au lieu de vivre dans des appartements meublés, comme il l'a fait à Rome, à Dresde et à Munich, laissant même sa collection de tableaux dans un garde-meuble. Cette crise progressa, et vers la fin de mai, il partit, non pour aller à la campagne en Allemagne, mais pour se rendre en Norvège, évidemment avec l'idée de se rendre compte s'il pourrait enfin y rentrer. Il quittait l'Italie pour n'y plus revenir.

Il y était venu vingt et un ans plus tôt, et, en deux séjours,

[1] *Breve*, II, p. 143.

y avait passé près de la moitié de ce temps. Il y avait écrit *Brand, Peer Gynt, Maison de Poupée, Les Revenants, Un Ennemi du Peuple* et *Le Canard sauvage.* Le spectacle des ruines romaines lui avait suggéré son double drame sur l'empereur Julien. Il y avait joui, autrefois, de la libre vie sans façons qui était admise dans le milieu scandinave de Rome, et il avait alors beaucoup circulé dans la campagne romaine, et visité musées et monuments. Mais c'était autrefois, il n'était plus marcheur et vivait très retiré. Il ne s'était jamais mêlé à la société italienne, avait connu seulement quelques Italiens qui fréquentaient l'aristocratie cosmopolite. Rome n'offrait plus pour lui le même intérêt.

CHAPITRE II

L'AFFAIRE KIELLAND

Le premier contact avec la Norvège ne fut pas encourageant. Jonas Lie et Björnson avaient demandé que fût accordée à Alexander Kielland la même « pension de poète » qu'à eux-mêmes et à Ibsen. On a vu que celui-ci, lorsqu'il écrivit sa note de l'hiver 1882-83, avait une médiocre estime pour Kielland, qu'il croyait être un sybarite, qui « jouit de la pauvreté et de la misère avec une indignation esthétique ». Mais il ne pouvait méconnaître le talent de Kielland et les qualités de son style si alerte, et la critique du piétisme traditionnel de la ville de Stavanger, plus dominant encore qu'à Skien, était bien pour lui plaire. Il était ardent partisan du vote de la pension, et il assista, le 10 juin, le matin et l'après-midi, aux séances du Storting où la question fut discutée.

La gauche avait dans le Storting une majorité considérable, mais cette majorité, qui venait de renverser le ministère de droite et de le condamner en Haute Cour, était le résultat d'une alliance entre le parti paysan, qui avait des tendances piétistes, et les bourgeois libéraux, dont un grand nombre n'osaient pas dire à quel point ils y étaient hostiles. Johan Sverdrup, président du Conseil et chef de cette majorité, n'osait défendre la pension de poète de Kielland, par crainte de provoquer une rupture dans sa majorité.

Ibsen, méprisant de telles considérations, ne voulait que le résultat, le vote de la pension. Mais que pouvait-il faire? Il

n'avait aucune action sur les paysans, et il savait que Björnson avait auprès du gouvernement une autorité dont lui-même ne pouvait se flatter. Il eut l'idée singulière d'aller trouver Emil Stang, chef de la droite, et s'efforça de l'amener à voter pour Kielland [1]. Sans succès, naturellement.

De la loge des ministres, il entendit le premier grand débat sur le droit à la libre pensée morale et religieuse, longuement discuté entre la gauche radicale et la gauche modérée, sans que Sverdrup intervînt. La proposition fut rejetée.

Ce fut un vote important. « La *trahison* de Johan Sverdrup joua pour les naturalistes norvégiens un rôle d'excitation analogue à celui que joua en France l'indignation contre l'empire et la défaite de 1870 [2]. » Ce sont sans doute quelques-uns de ceux-là, peu nombreux, qui acclamèrent Ibsen à sa sortie du Storting. Le lendemain, à son départ de Kristiania, nouvelles acclamations à la gare, mais par des manifestants encore moins nombreux [3]. Il semble que les extrémistes espéraient de lui quelque action.

Mais il vivait tranquillement au Grand Hôtel, avec sa femme, accueillant envers qui se présentait, d'allure modeste. Cependant, à la gare, en disant adieu au jeune Björn Björnson, le fils aîné de Björnstjerne, il dit très haut, de façon à être entendu de tous :

> Salue tout ce qui est jeune en Norvège, et demande-leur d'être fidèles, et dis que je serai avec eux à gauche, comme chef de file de gauche. Ce qui peut paraître folie chez les jeunes, c'est tout de même ce qui germera. Sois-en certain [4].

Ibsen partait pour Trondhjem. A la station de Hamar, Ole Arvesen, grundtvigien qu'Ibsen avait connu à Rome, et prié

[1] Fr. Ording, *Oplysninger til Henrik Ibsens biografi*, dans *For Kirke og Kultur*, t. X, p. 88.
[2] Kaare Foss, *Gabriel Finne*, p. 43.
[3] *Dagbladet*, 1887, nº 330 (article d'Erik Vullum?)
[4] *Dagbladet*, 11 juin 1885.

devenir le saluer au passage, fut accueilli par ces mots :

> Je peux vous dire une grande nouvelle, Arvesen. J'arrive tout droit du Storting, où j'ai entendu la discussion sur la pension de poète de Kielland. Il est déplorable qu'il ne l'ait pas eue, mais il y a eu ceci d'excellent comme à-côté, que la maudite majorité compacte que vous avez poussée dans ce pays est brisée ; je m'en suis frotté les mains de joie [1].

La majorité compacte ne fut qu'ébranlée par l'affaire Kielland. Mais la position d'Ibsen est intéressante, d'une part, en ce qu'on le voit encore plus amusé qu'indigné, d'autre part, en ce qu'il est pratiquement intervenu, sous une forme discrète, dans un vote politique, et semble désirer que son opinion soit connue. Il est vrai que cette opinion n'est celle d'aucun parti politique.

Et le voici à Trondhjem. Aussitôt arrivé, l'Association ouvrière lui propose de venir en cortège lui rendre hommage, et il accepte. Le 14 juin, les membres de l'Association arrivent devant l'hôtel d'Angleterre avec drapeau, musique et chorale. Ibsen vient sur le perron, il est salué par un chant, puis le président, le chef du bureau du télégraphe H. S. Kjær, prononceun discours. C'est l'occasion pour Ibsen de s'exprimer publiquement. Que va-t-il dire à ces ouvriers? Il fait allusion, naturellement, au vote du Storting dans l'affaire Kielland, mais il y exprime surtout les idées qu'il voulait introduire dans l'œuvre à laquelle il songeait à ce moment, et il répète, presque dans les mêmes termes, ce qu'il avait écrit dans sa note de l'hiver 1882-83, pour le futur *Canard sauvage*, sur la noblesse de l'avenir, celle du caractère et de la volonté. Cet avenir, dit-il, c'est le troisième empire annoncé dans son *Empereur et Galiléen*. On trouvera ce discours important p. 391. Il constitue un argument de plus pour établir que la pièce annoncée dans la lettre à Hegel du 25 avril précédent était bien le futur *Rosmersholm*, où la même idée sera essentielle. Son discours

[1] O. Arvesen, *Oplevelser og Erindringer*, p. 129.

terminé, il y eut des hourras nourris, et une fanfare. Le cortège était très nombreux, ainsi que la foule autour [1]. Toutefois, les journaux de gauche de la ville observèrent que « l'aristocratie de la ville » avait préféré briller par son absence » [2].

Ibsen resta presque tout un mois à Trondhjem. Il attendait son fils, qui devait avoir un congé. Il vécut très tranquille, et rencontra par hasard son vieux camarade du groupe des « Hollandais » Ludvig Daae, devenu très ardent homme de droite, et dut lui faire plaisir en se livrant à une vigoureuse attaque contre toute la démocratie norvégienne [3]. En somme, malgré le vote du Storting, il était de bonne humeur, et n'avait pas, jusque-là, mauvaise impression de l'état où il trouvait la Norvège. A Herman Anker, qui vint le saluer à son départ et lui demanda s'il n'allait pas enfin se fixer dans le pays, il répondit : « Oui, à vrai dire, *il* a maintenant civilisé ce pays assez pour qu'on puisse habiter ici. » *Il* désignait évidemment Björnson, bien qu'il n'eût pas été question de lui au cours de la conversation [4]. Ibsen envisageait donc encore la possibilité pour lui de rentrer définitivement en Norvège.

[1] Henrik Mathiesen, *Trondhjems arbeiderforeningen*, 1850-1900, p. 121. On peut remarquer le caractère de cette association ouvrière qui rend hommage à un poète non directement mêlé à la vie politique. On y entendait des conférences comme celle de Herman Bang sur « la morale des différentes classes sociales avec références aux œuvres de Henrik Ibsen » *(ibid.*, p. 139). Mais l'histoire du mouvement ouvrier norvégien n'est pas notre sujet.

[2] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 250.

[3] Fr. Ording, *Det lærde Holland*, p. 246.

[4] Propos rapporté dans un journal au moment du centenaire d'Ibsen. J'ai la coupure, mais sans indication plus précise.

CHAPITRE III

CARL SNOILSKY

Il se rendit à Molde, petite ville admirablement située au bord du Romsdalsfjord, assez large à cet endroit, et protégée contre le vent du nord, si bien que la végétation y est luxuriante. La vue vers le sud, de l'autre côté du fjord, s'étend sur un panorama superbe : toute la chaîne des montagnes du Romsdal. Ibsen n'y était jamais venu. Il avait seulement aperçu la ville, en 1862, du bateau qui l'avait conduit de Vestnæs à Aandalsnæs. Il y resta deux mois, jouissant de la vue de la mer, qui lui manquait tellement à Rome, bien que ce fût seulement une mer bornée à l'horizon. Mais dans ces deux mois, il y eut quatre journées qui comptèrent plus que tout le reste du temps. Il revit son ami le comte Carl Snoilsky [1].

On a vu que dès 1862, partant pour son excursion dans l'ouest, il avait cru deux fois voir Snoilsky en deux personnes qu'il ne connaissait pas [2]. Il avait dû entendre parler du jeune poète, qui n'avait que vingt et un ans, et n'avait encore publié qu'une plaquette sous un pseudonyme, par Dietrichson, fondateur à Upsal du petit groupe d'étudiants appelé *Namnlösa*

[1] Bien que ce nom soit de forme polonaise, la famille est d'origine slovène de Ljubliana. Un Jean Snoilshik se battit contre les Turcs et fut anobli en 1610 La famille était protestante et émigra en Suède, où le premier ancêtre suédois fut Georg von Snoilsky, diplomate au service de Gustave-Adolphe. Le titre de comte fut conféré à son arrière-petit-fils, l'amiral Johan von Snoilsky, vers le milieu du dix-huitième siècle.

[2] Tome VII, pp. 11 et 12.

Sällskapet (la Société sans nom), où Snoilsky avait été élu l'année précédente, et avait tout de suite conquis tous ses camarades par son charme, sa parfaite distinction et sa modestie. Il était devenu, lui, le plus jeune, le favori et le centre du groupe [1] et Dietrichson avait certainement parlé avec enthousiasme de ce futur confrère.

Snoilsky se préparait à une carrière diplomatique, et partit en voyage pour se perfectionner en quelques langues. Évitant l'Allemagne, par rancune, à cause de la guerre de 1864, il vint à Rome, où il fit la connaissance d'Ibsen, et ils se lièrent assez pour en venir au tutoiement, malgré la différence d'âge [2]. Orphelin de bonne heure, fils unique, et jouissant d'une petite fortune suffisante pour un jeune homme, il était alors un garçon plein d'entrain, heureux de vivre, et composait des vers harmonieux, d'une langue claire, où il montrait déjà une remarquable maîtrise de la forme, et généralement plutôt épicuriens. Cependant, on y rencontre aussi un juvénile enthousiasme pour les idées modernes de liberté, particulièrement pour la liberté des nations opprimées. Il n'avait pas seulement chanté, en bon Scandinave, « La chute du Dannevirke », mais aussi la Pologne, à propos du soulèvement de 1863. Et, en Italie, c'est la vie populaire et le patriotisme passionné des Italiens pour leur unité encore incomplète qui l'ont intéressé, plus encore que la sculpture et les monuments antiques. La plupart des poèmes qu'il écrivit à Rome concernent le monde moderne. Et si le plus important, « La maison dorée de Néron » parle d'une ruine de la Rome impériale, c'est pour dire qu'il ne faut pas regretter la magnificence détruite :

Ne crois pas que je regrette
ta splendeur évanouie :

[1] Karl Warburg, *Carl Snoilsky, hans lefnad och skaldskap*, p. 52.
[2] Tome VII, pp. 62-64.

malheur aux jours d'autrefois
qui étaient sans liberté!

Snoilsky a évidemment lu ce poème à Ibsen, qui s'en est inspiré, quelques mois plus tard, sous une forme autrement vigoureuse et concentrée, dans *L'assassinat d'Abraham Lincoln*, en y ajoutant l'idée que c'est précisément de l'excès du mal que sortira le bien [1].

Toutefois les poèmes de ce genre ne répondaient pas à la conception que se faisait Snoilsky de l'art poétique. Sa tendance instinctive était de considérer le beau comme ayant une existence indépendante, à part, en sorte qu'on l'abaisse lorsqu'on l'emploie à l'expression d'idées qui ne sont pas de son domaine propre. S'il avait écrit en vers sur la Pologne et la défaite danoise, c'était parce qu'il avait éprouvé le besoin de crier son indignation, et que les vers étaient sa forme naturelle d'expression. Mais ce n'était pas à cela qu'il voulait se consacrer. Après avoir passé en Italie quelques mois, il fit un séjour en France, où sa conception de la poésie fut accentuée sous l'influence des Parnassiens. Et en quittant Paris il cisela surtout des sonnets. Enfin, il publia en 1869 le premier recueil de poèmes qu'il signa de son nom, et qui eut un succès considérable, aussi bien dans le public que parmi les connaisseurs. On le saluait grand poète, et Ibsen écrivait : « Il est vraiment un poète lyrique de très haut rang [2]. »

Telle avait été la carrière de Snoilsky entre la première rencontre avec Ibsen en 1864, et la seconde, peu importante, en 1870 [3], sa carrière poétique, du moins. Pendant ce même

[1] Dans *Norvegica*, pp. 129-135, Harald L. Tveteras a fort bien rendu compte des positions respectives d'Ibsen et de Snoilsky, et de l'influence mutuelle qu'ils ont exercée l'un sur l'autre à l'occasion de ces deux poèmes. Toute son étude sur « Ibsen et Snoilsky » est largement utilisée dans le présent chapitre.

[2] Lettre à Dietrichson de mars 1871, *Breve*, I, p. 227.

[3] Tome IX, p. 53-54.

temps, il était entré au ministère des Affaires étrangères, où il avait réussi, mais ne se plaisait pas : il lui semblait qu'il avait autre chose à faire. De plus, il s'était marié avec une demoiselle Hedvig Piper, et cette union ne fut pas heureuse. Les historiens de littérature sont extrêmement discrets à ce sujet, et Snoilsky ne semble pas avoir fait de confidence même à ses amis les plus intimes. Son biographe dit seulement que sa femme était une « jeune fille aimable et de noble caractère, qu'elle manifesta surtout dans les jours du malheur, dévouée à son mari, mais qui ne comprenait pas son tempérament poétique et ne s'intéressait pas à son art [1] ». Snoilsky n'avait donc rien de positif à lui reprocher. Contre elle, de même que contre son métier, il n'avait qu'un même grief : tous deux lui étaient une gêne pour la continuation de son œuvre poétique, c'est-à-dire pour ce qui était vraiment sa vie. Et, en fait, sa production s'est considérablement ralentie pendant une longue suite d'années. Il ne publia au cours de cette période qu'un seul recueil de poèmes, cinquante sonnets, dont le premier est intitulé *Noli me tangere*, ce qui, alors, constitue son programme. Il s'ennuyait, il était mécontent de lui-même. Il se mit à collectionner des médailles, et à former une bibliothèque peu nombreuse, mais de livres bien choisis, pour tromper son ennui.

A la longue, une telle vie lui parut insupportable. En 1875, comme il faisait fonctions de chargé d'affaires à Copenhague, il passait souvent ses soirées dans un café avec un ami, et Brandès raconte :

On disait, bien que cela paraisse invraisemblable, qu'il avait dû promettre à la famille de sa femme de renoncer à la publication de poèmes, ce qu'elle estimait indigne d'un homme de famille noble (?). En tout cas, il était alors torturé par un mariage qui, pour lui, signifiait la perte de la liberté sans laquelle il lui était impossible d'écrire. Toute-

[1] Karl Warburg, *op. cit.*, p. 187.

fois, il ne parlait jamais de cette situation strictement personnelle. Mais un soir qu'ils étaient ensemble, Snoilsky fut tellement accablé par le sentiment de son manque de liberté que les larmes lui coulèrent soudain sur les joues. Il ne pouvait presque pas se ressaisir, et lorsque, dans la nuit, ils rentrèrent ensemble, il s'épancha en un flot de paroles lamentables, à demi désespérées.

Snoilsky était grand admirateur des œuvres d'Ibsen, particulièrement de *Brand*, et il avait conscience de mener une vie tristement contraire à la doctrine du tout ou rien. En 1879, il écrivit un poème où une strophe dit : « Il faut être une chose, une seule, — mais l'être entièrement. — Force de géant fait œuvre de nain — si elle est dispersée. » Et les mots de la rime, dans les deux petits vers, sont les mots mêmes de la rime dans les vers où Brand exprime la même pensée :

Ce que tu es, sois-le à fond,
non par fragments et à moitié [1].

Mais ce n'était plus, à cette date, un reproche qu'il s'adressait à lui-même. Il s'approuvait ainsi, au contraire, de la résolution qu'il venait de prendre. Et pendant les six premiers mois de 1879, il se prépare à partir. Il vend sa collection de médailles pour avoir de quoi vivre décemment sans traitement, il donne sa démission du ministère des Affaires étrangères, et il divorce. Il va s'installer à Narbonne.

Est-ce pour écrire enfin des vers librement? Pas du tout. En même temps que lui va s'installer à Narbonne la comtesse Ebba Piper pour y habiter, très convenablement, une autre maison. Et ils se marient quelques mois plus tard, aussitôt que le divorce de Snoilsky est prononcé, et que les délais légaux sont expirés. Il écrivait à un ami, le 18 septembre 1879 :

Je ne supportais plus de vivre une vie de compromis et de mensonge, une vie lâche, misérable, mille fois pire que la mort... Toi et deux ou

[1] Tome VII, p. 267.

trois autres serez les seuls avec qui je peuplerai ma solitude dans la détestable Gaule, en attendant que ma souveraine puisse entrer sous mon modeste toit. Il semble que j'ai complètement renoncé à la poésie... Je veux être mort — pour tout de bon — pour tous ceux de chez nous [1].

Il était une chose, une seule... amoureux. Il devait connaître depuis longtemps la comtesse Piper, veuve d'un parent de sa première femme. Heureusement elle avait du goût pour la poésie, a même montré depuis quelque talent d'écrivain, et comprenait qu'il fallait encourager Snoilsky à reprendre la plume. Deux mois plus tard, il écrivait : « La poésie ! Je n'en serai jamais quitte. J'ai cédé aux désirs présentés par une personne à qui je ne peux rien refuser... [2] »

Et dès 1881, il pouvait publier un recueil de poèmes, presque tous composés depuis la fin de 1879. Le volume obtint un franc succès, malgré la déception éprouvée parce que rien n'y pouvait satisfaire la curiosité excitée, comme on peut le penser, par la fuite soudaine du comte Snoilsky, membre de l'Académie suédoise, et de la comtesse Piper. On y trouvait la même perfection de forme que dans les œuvres précédentes, mais, en même temps que la clarté concrète habituelle, un style plus vigoureux et plus imagé, avec une tendance au symbolisme. Toutefois, ce qui était le plus nouveau chez Snoilsky n'apparaissait pas encore nettement.

A ses idées d'autrefois en faveur des peuples opprimés, il ajoutait de plus en plus des préoccupations sociales, et ses poèmes en portèrent de plus en plus la marque. Sa conception même de la poésie comme devant exister uniquement pour elle-même en était modifiée. Il écrivait le 5 mars 1883 à un ancien camarade :

Je sais que tu as un cœur pour les pauvres, pour les déshérités de ce monde, que tu as à cœur d'améliorer leur situation par l'instruc-

[1] *Carl Snoilskys och G. E. Klemmings brefväxling*, pp. 14-18. La « détestable » Gaule paraît être un souvenir de *Empereur et Galiléen* (tome X, p. 138). car Snoilsky n'était nullement francophobe. Au contraire.

[2] Lettre du 22 novembre 1879, *ibid.*, p. 21.

tion et une liberté raisonnable. Dans la mesure de mes faibles moyens, j'espère aussi pouvoir dans des poèmes agir en vue du même but, — je sais du moins que les anciens idéals romantiques de la beauté ne me satisfont plus [1].

Et quelques jours plus tard, il écrit :

Je sais d'ailleurs ce qui me manque surtout, c'est d'avoir, dans ma jeunesse, vécu la vie du peuple ; éducation et culture dans un sens uniquement classique m'ont rendu, ainsi que l'écrasante majorité de nos écrivains, peu propre à parler aux masses populaires une langue qu'elles comprennent. A la différence de mes collègues, je connais toutefois, douloureusement, ce mur, et je cherche à le surmonter. C'est ce sentiment qui a dicté le petit poème *Dans la fabrique de porcelaine* [2].

Cette orientation de son esprit, ainsi que ses doutes, sa tristesse de ne pouvoir réaliser ce qu'il veut, se marque dans son nouveau recueil de poèmes de 1883, aussi bien les poèmes modernes que ceux qui sont inspirés par des souvenirs historiques suédois, et d'autres, comme *Savonarola,* où il oppose l'ascétisme du moine au faste de Laurent de Médicis.

Mais l'objet du présent chapitre n'est pas une étude sur l'œuvre de Snoilsky. C'est de ses idées, de son caractère et de sa manière d'être qu'il s'agit. N'oublions pas que cet homme qui veut agir en faveur des humbles appartient à une vieille famille noble, et n'en renie pas les traditions. Dans l'article nécrologique qu'il écrivit sur lui, Oscar Levertin dit :

Il était un des rares hommes distingués et de grand style qui embellissent un pays et donnent une idée du summum de sa civilisation. Il y avait une noblesse dans ses œuvres et dans sa conduite, en complet accord, et qui concourait à donner aux unes et à l'autre dignité et perfection. [...] Carl Snoilsky était avant tout un poète aristocratique [3].

[1] Lettre à Gustaf Retzius, *Snoilsky och hans vänner,* II, pp. 67-68.
[2] Lettre à Lagerberg, *ibid.,* I, p. 244. Sur la poésie sociale de Snoilsky et ses hésitations au sujet de la doctrine de l'art pour l'art, voir l'étude pénétrante de Fredrik Böök dans *Fran Attiotalet.*
[3] Cité ici d'après Harald L. Tveteras, *Norvegica,* p. 141.

Il alliait cette nature aristocratique avec des idées avancées, bien qu'avec quelque réserve :

Que mes sympathies vont résolument dans le sens libéral, j'espère que personne n'en doute, et le peu que j'ai écrit en porte d'ailleurs suffisamment témoignage. Toutes les réformes libérales, qu'elles concernent des questions politiques ou sociales, ont en moi un ami ardent, pourvu qu'elles puissent être réalisées en conservant nos formes constitutionnelles actuelles [1].

Cette réserve est peut-être introduite à cause de l'amitié qui existait entre lui et le roi Oscar II, bien que celui-ci sût parfaitement combien leurs opinions étaient divergentes. La citation suivante atténue singulièrement la réserve :

Même quand il semble que le monde a perdu la tête, est semée la graine dont les fruits combleront la génération future. La révolution française, par ex. ! De toutes ses orgies a tout de même surgi un monde plus sain, plus noble, plus libre, plus heureux, aussi pour les pays qui se tenaient à distance du grand mouvement [2].

Et en matière religieuse, voici comment, dans la même lettre, il conciliait l'esprit moderne et l'esprit de tradition :

Ce qu'il y a de meilleur, d'éternel, — je pense ici surtout au christianisme, — surgira purifié du nouveau déluge. Les formes ecclésiastiques, par ex., peuvent mourir, mais non ce qui est divin.

Il est avant tout pour la liberté. Invité par télégramme à signer une protestation contre la mise en accusation de Strindberg au sujet de quelques lignes blessantes pour la religion, il s'y refuse parce qu'il ne peut donner sa signature pour un texte qu'il n'a pas lu, mais il écrit qu'il

est révolté de la simple possibilité qu'un écrivain d'une haute valeur et d'une parfaite loyauté dans son opinion soit exposé, pour quelques phrases certainement tout à fait innocentes à être condamné à une peine dont la sévérité rappelle trop l'ère des persécutions religieuses heureusement disparue [3].

[1] Lettre du 13 décembre 1882, *Carl Snoilsky och hans vänner*, I, p. 240.
[2] Lettre du 29 juillet 1883, *ibid.*, I, p. 255.
[3] Lettre à Retzius du 23 octobre 1884, *ibid.*, II, p. 91.

Ce ne sont pas là des pensées bien originales, mais elles précisent sans ambages que Snoilsky était un incontestable représentant des idées modernes, et que l'on a tort de le considérer comme un homme indécis, qui, en une période de transition, appartient à la fois à deux générations. Certes, il se rattache au passé par son milieu d'origine, mais non par ses idées. S'il a déçu Brandès, qui avait, un moment, espéré de lui des œuvres plus utiles au mouvement « européen » dont il était le chef dans les pays scandinaves, cela tient à ce que Snoilsky n'était pas du tout, par nature, un homme de parti. Par là, il ressemblait à Ibsen, qui a parfois causé à Brandès la même déception. Seulement, tandis qu'Ibsen pouvait s'exprimer avec violence et passion, Snoilsky était un homme calme et bienveillant aux gens qui n'étaient pas d'accord avec lui. Cela faisait partie de sa politesse raffinée. Il restait en très bons termes avec eux, comme, par exemple, avec son camarade C. D. af Wirsén, qui était bien le type du réactionnaire militant. Il avait un idéal de bonne entente entre gens d'opinions opposées, pourvu que celles-ci fussent sincères. C'est ainsi qu'à son ami Refzius il écrit :

Je ne dois pas oublier de te remercier pour ton article sur Wirsén. Cela fait du bien de lire une étude où un écrivain d'un autre camp est jugé si humainement et aimablement. L'amertume de Wirsén, souvent accusée de façon si excessive contre ceux qui lui paraissent servir une tendance funeste de notre temps aurait sûrement pu motiver une plus grande sévérité dans le jugement porté sur ce qu'il écrit ; mais tu as évité cela d'une manière vraiment généreuse [1].

L'entente courtoise entre gens d'opinions divergentes est un de ses thèmes favoris :

J'exprime constamment l'espoir que ce rêve d'avenir pourra être réalisé par une vue large chez les favorisés du sort, par leur compréhension du premier commandement du christianisme. De la sorte, la révolution sociale redoutée n'est qu'une révolution au dedans de nous-

[1] Lettre du 16 décembre 1884, *ibid.*, p. 98.

mêmes, — un éveil de notre meilleur moi aux concepts de justice et de fraternité [1].

Après quoi il ajoute : « Mais la poésie peut-elle traiter de tels sujets sans y perdre beaucoup de ses plus brillantes plumes? » Car son ancienne doctrine esthétique demeurait, au fond, sa conviction intime.

Vraiment, la distinction si remarquée de Snoilsky n'était pas une simple qualité de forme. S'il était noble au sens hiérarchique du mot, il l'était plus encore par l'esprit et le cœur, et il aurait pu suggérer à Ibsen le rêve d'une noblesse future et généralisée, si elle n'avait pas déjà été un élément de sa future pièce, comme on le voit par sa note de l'hiver 1882-83 pour *Le Canard sauvage* et par son discours aux ouvriers de Trondhjem. Ce qu'il y a de curieux dans la visite de Snoilsky, c'est qu'Ibsen s'est trouvé en présence d'un vivant Rosmer juste au moment où, ayant inventé le personnage, il avait besoin de faire plus intime connaissance avec lui.

Je noterai encore un trait du caractère de Snoilsky : sa modestie. Elle est évidente dans la sévérité de son choix de ses poèmes pour ses volumes, et dans toute sa correspondance. Il pouvait écrire, par exemple :

Tu es trop aimable pour Wirsén et moi de vouloir mettre nos poèmes au-dessus de ceux de Viktor [Rydberg]. Pour ma part, je trouverai mon désir de gloire pleinement satisfait si l'on veut m'accorder une place à côté de lui — au-dessus ne peut être en question. Je place Rydberg en tête de nos écrivains actuels [2].

Or, si Rydberg était sans doute l'homme du plus haut savoir parmi les écrivains d'alors, on s'accordait, et l'on s'accorde aujourd'hui à reconnaître que Snoilsky, en 1882, était le plus grand poète suédois.

Son recueil de poèmes de 1883 obtint un succès magnifique :

[1] Lettre du 2 août 1883 à Wikblad, citée ici d'après Warburg, *op. cit.*, p. 325.
[2] Lettre du 13 décembre 1882, *ibid.*, I, p. 238.

6 000 exemplaires furent vendus en deux mois. En tenant compte de la population, un succès pareil aurait dû, en France, atteindre une vente de 40 000. Snoilsky fut très heureux. Il avait annoncé, en quittant la Suède, qu'il n'y reviendrait vraisemblablement jamais. Cependant, comme il avait, au fond, le désir de la revoir, comme il avait besoin, pour ses scènes historiques qu'il voulait continuer, de faire quelques recherches et de voir ou revoir certains paysages, et comme le moment était évidemment favorable, il résolut un rapide voyage, curieux aussi de savoir comment il serait accueilli dans sa famille et en général. Il était d'ailleurs, à ce moment, plein d'hésitation et de doute au sujet de ses idées esthétiques, et cela aussi lui fit désirer une reprise de contact avec son pays [1]. Le programme du voyage était tracé fort chargé. Snoilsky prévoyait qu'il ne pourrait peut-être pas tout faire. Une visite à Ibsen n'y était pas prévue [2]. Tout, cependant, se passa mieux qu'il n'avait espéré. Ayant rempli tout son programme, sauf une brève visite à Helsingfors, qu'il fit ensuite, il arriva en août à Molde, où il n'était pas attendu.

Ibsen y était depuis le 10 juillet, avec sa femme et son fils, venu de Stockholm en congé, mais Sigurd était reparti vers la fin du mois. Ibsen était enchanté de Molde et de sa végétation « presque méridionale ». Mais il sentit qu'il ne pourrait y vivre longtemps, et l'idée d'y acheter une propriété fut tout de suite abandonnée. Après son séjour en Norvège, il ira se fixer en Allemagne [3].

Le surlendemain de son arrivée à Molde, la famille eut la surprise de voir débarquer Lorents Dietrichson, qui venait de faire un voyage d'études sur les vieilles églises norvégiennes. Il était seul, et resta longtemps à Molde, en sorte qu'il y était

[1] Fredrik Böök, *Fran Attiotalct*, p. 169.
[2] Lettre du 6 juin 1885, *ibid.*, II, p. 47.
[3] Lettre d'Ibsen à Hegel du 11 juillet 1885, dans L. C. Nielsen, *Fr. Hegel*, II, p. 368.

pendant les quelques journées passées auprès d'Ibsen par Snoilsky et sa femme. Sigurd était parti. Et voilà donc les trois amis réunis. Mais le contraste est grand entre l'humeur d'Ibsen à ce moment d'après Dietrichson, et l'impression que laisse le peu qui a été dit par les deux poètes de leur rencontre. Dietrichson dit :

> Ibsen était dans ce temps-là d'une nervosité inaccoutumée, presque hargneux. Il avait le sentiment, certainement erroné, somme toute, d'être détesté et mal vu dans le pays ; plus tard, il a formulé devant moi son impression cette année-là pendant son séjour en Norvège par les mots : « Lorsque quelqu'un marchait derrière moi, je croyais toujours qu'on allait me planter un couteau dans le dos. »

Et après avoir mentionné qu'il a passé avec Ibsen quelques heures très agréables, il ajoute :

> Mais Ibsen, cet été-là, était plus réservé que de coutume, précisément à l'égard de ses plus intimes amis ; aussitôt arrivé au pays, il avait été accaparé par des gens qui s'efforçaient de l'amener à des façons de voir dont l'adoption l'aurait fait descendre de sa haute position au-dessus des partis ; ils réussirent un instant à le capter, mais pas pour longtemps [1].

Dans l'état d'exaspération où se trouvaient encore les partis, en Norvège, à la suite de la condamnation du ministère Selmer et de la constitution du premier ministère de gauche, il n'est pas douteux, en effet, que les amis de gauche d'Ibsen ont cherché à l'influencer, et que les gens de droite se sont tenus quelque peu à l'écart de lui. Cependant, au moins en politique pure, il se gardait bien de prendre parti, on venait de le voir, dans l'affaire Kielland, se prononcer publiquement contre l'attitude de la gauche (et de la droite), et il ne négligeait pas ses relations avec les hommes de droite. Ce que dit de lui Dietrichson est sans doute fort exagéré, parce que, dans ses *Souvenirs*, écrits beaucoup plus tard, il désire justifier la conduite qu'il a tenue peu après à l'égard d'Ibsen, comme on le verra dans le chapitre suivant.

[1] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, I, pp. 366 et 369-370.

Mais Ibsen était méfiant, il observait la froideur des gens de droite envers lui, le sentiment des mauvais regards derrière son dos est exprimé souvent dans sa correspondance, et comme Dietrichson ne mettait pas autant d'empressement que d'habitude à venir causer avec lui, il pensa que Dietrichson aussi était moins amical par suite des dissentiments politiques. On sent de la rancune dans la lettre qu'il écrivit à Snoilsky le 2 février 1886, et il exagère certainement à son tour :

Pour les relations mutuelles entre le professeur Dietrichson et moi, la vie commune à Molde a été fatale. Pendant la fréquentation quotidienne est apparue de plus en plus une mesquinerie de sentiments et de pensée, un manque de caractère, une lamentable condescendance pour les jugements et opinions d'autres gens, qui ne pouvaient produire sur moi qu'un effet répugnant. C'est pourquoi ensuite j'ai agi contre lui, et ai accompli la bonne action, je crois, de le faire écarter de sa position de chef de l'Association des étudiants. Mais il est, en un sens, excusable. Il est sous une influence quotidienne d'étroitesse et de mesquinerie à laquelle ne peut résister une nature aussi veule que la sienne [1].

Exagération certaine, mais non erreur complète. Dietrichson reconnaît qu'il a moins fréquenté Ibsen que d'habitude à Molde, et prétend que ce fut par discrétion, parce qu'il était absorbé par son travail [2], ce que rien n'indique particulièrement à ce moment. Dietrichson, sans s'occuper de politique pure, était homme de droite déclaré, et, président de la Société des Étudiants pour le semestre, s'était donné pour tâche de combattre les tendances extrêmes du naturalisme, personnifiées par Hans Jæger. Il était dans une période de vie militante, et peu tolérant.

Quant à Ibsen, rien ne fait penser qu'il ait été alors spécialement irritable. On a vu que même l'affaire Kielland n'a pas suscité chez lui une de ces violentes colères dont il était capable. Et Snoilsky n'a rien vu en lui de semblable à ce que Dietrichson

[1] *Carl Snoilsky och hans vänner*, II, p. 389. La lettre se trouve dans *Breve* II, p. 158, mais ce passage y est omis.
[2] L. Dietrichson, *op. cit*

veut nous faire croire. Quelques jours après sa visite, il écrivit à un ami :

J'ai vu [...] et surtout Molde, la ville des fleurs, chantée par Björnson. Molde, tu sais, est la perle du Nord. La vue au delà du fjord, où 52 cimes plus ou moins neigeuses luisent au loin, c'est un spectacle qui dépasse tout. Et nous y avions aussi la société la plus choisie : Dietrichson avec sa famille, plus Ibsen avec sa femme. Pendant quatre jours nous avons eu la joie de nous entretenir avec lui du matin au soir, et je suis heureux d'emporter une chaleureuse impression *personnelle* de ce grand homme énigmatique. Avec nous il a été extrêmement aimable, même communicatif [1].

Snoilsky n'aurait pu emporter une si bonne impression *personnelle* (c'est lui qui a souligné), si Ibsen s'était montré hargneux envers Dietrichson. Sans doute s'est-il montré seulement un peu froid avec lui, ce que Snoilsky a dû attribuer à ce que lui-même, visiteur plus rare, était naturellement l'objet de l'attention particulière d'Ibsen.

Plus tard, Snoilsky a composé le poème *Souvenir de Molde* où, après quatre strophes sur la ville, il dit :

J'ai si bon souvenir d'un soir d'août
avec Ibsen, dans la ville des fleurs,...
il se dresse à mes yeux comme un haut fjeld
dont la cime est voilée par un nuage.

Je vois se dessiner son front puissant,
qui va s'enténébrant de plus en plus,
et pressent la venue d'un trouble orage
quand le soleil du siècle baissera.

Mais avec un vieil ami d'autrefois,
ses traits pouvaient tout à coup s'éclairer,
et sur ses lèvres minces et serrées
le plus charmant des rires s'étalait.

[1] Lettre du 16 août 1885, citée par Warburg, *op. cit*,, pp. 378-9.

Je me souviens du penseur sibyllin
parmi les fjelds aux nuées de tempête,
mais n'oublie pas non plus comme il riait
dans la ville des fleurs, parmi les roses.

De quoi ont-ils parlé, au cours d'une conversation presque continue qui a duré quatre jours? Naturellement, on n'en sait rien. La seule indication se trouve dans le poème de Snoilsky, où l'on voit qu'Ibsen a repris le thème d'un bouleversement prochain, sans doute à la façon de *L'assassinat d'Abraham Lincoln.* Mais on sait qu'il était habile à diriger la conversation, et il a dû s'y appliquer afin de bien étudier le modèle de Rosmer, en même temps qu'il était curieux de pénétrer le caractère de la comtesse Snoilsky. On voit aussi par la lettre d'Ibsen du 14 février 1886, déjà citée, que Snoilsky, préoccupé d'écrire des œuvres plus compréhensibles pour le peuple que ses poèmes, a dit son désir d'essayer la prose, et notamment quelque ouvrage dramatique. Ce qui est certain, c'est que s'il a conservé un si bon souvenir de la rencontre de Molde, Ibsen n'en a pas été moins charmé. Dans la même lettre, écrite pour remercier de l'envoi des *Instantanés de l'Italie méridionale et de l'Afrique du Nord,* volume anonyme publié par Mme Snoilsky, et d'un recueil de poèmes, « œuvre tout à fait digne du plus grand lyrique actuel de la Scandinavie », il ajoute :

Mais ce n'est pas seulement pour les livres que nous avons à vous remercier. Pour la réunion à Molde nous vous adressons notre remerciement le plus cordial. Cette réunion, qui m'a permis de te revoir et de faire la connaissance de ton admirable femme au grand cœur a été pour nous d'un bénéfice bienfaisant. C'est, sans comparaison, le plus noble souvenir que nous avons emporté de notre séjour en Norvège.

Ibsen quitta Molde le 5 septembre. La veille, la chorale de la ville vint donner une sérénade devant son hôtel. Après un premier chant, le président invita les choristes à crier : « Vive

Ibsen ! » et les habitants rassemblés prirent part à cet hommage. Après quoi, du balcon,

Ibsen remercia, disant qu'il était venu avec une santé altérée, mais s'en retournait fortifié vers le sud, grâce à Molde, à son charme et à sa population paisible. Ce qu'il était pour lui d'une nécessité vitale de répandre dans le monde ne se concilierait pas la sympathie de tous, mais il espérait que les couches sociales qui se sentiraient froissées respecteraient ses idées comme il respectait les leurs. Il était d'ailleurs vraisemblable que le séjour à Molde, ainsi que la sympathie qu'on lui témoignait ce soir à Molde, amènerait quelque adoucissement dans ce qu'il se sentait porté à dire, et il demandait que l'on considérât ce que du midi il enverrait au pays comme un salut et un remerciement pour son séjour ici, dont il conserverait toujours le souvenir [1].

Ibsen, dans ce discours, ne se contente pas d'amabilités banales. Il y parle de l'œuvre qu'il avait alors en tête, c'est-à-dire de *Rosmersholm*, qui va être adouci à la suite de son séjour à Molde. Ce n'est pas, évidemment, la petite manifestation à l'occasion de son départ qui produira cet effet. C'est l'événement du séjour, les quatre journées passées avec Snoilsky. L'idée du respect mutuel des idées entre gens qui pensent différemment est précisément une idée fondamentale chez Snoilsky, — et chez Rosmer.

***

De Molde, Ibsen se rendit à Bergen, où il pouvait s'attendre, comme ancien instructeur du théâtre, à recevoir un chaleureux accueil. John Paulsen, qui était de Bergen, raconte qu'il espérait voir des Bergensois, particulièrement Peter Blytt, l'accueillir à son débarquement. Pour cela, il avait fait grande toilette et mis ses décorations avant l'arrivée, mais il fut très déçu lorsqu'il vit seulement trois de ses anciennes relations moins flatteuses, avec qui, autrefois, il fréquentait une guin-

[1] *Romsdals Budstikke*, 1885, nº 71. Cité ici d'après *Hundrearsutg.*, XV, p. 422. V. aussi *Efterladte Skrifter*, III, p. 368.

guette. Ils l'interpellèrent : « Bonjour, vieil Henrik, est-ce qu'on va boire un coup? » Ibsen disparut dans sa cabine et ne sortit du bateau que beaucoup plus tard [1].

Il fut tout de même fort convenablement fêté. Le directeur du théâtre était alors Gunnar Heiberg, qui avait eu avec lui d'excellentes relations à Rome en 1879, et qui l'admirait. Gunnar Heiberg vint lui proposer de donner une représentation de gala de *Madame Inger d'Östraat*. Il voulait profiter de ce que Laura Gundersen, qui détenait le rôle d'Inger au Théâtre de Kristiania, et qui avait autrefois débuté au théâtre de Bergen sous la direction d'Ibsen, se trouvait dans la ville, disposée à y jouer la pièce. Et voilà Ibsen de nouveau instructeur de son propre drame, dans son vieux théâtre où il avait si mal réussi, trente ans plus tôt. Mais cette fois il obtint un plein succès, et il fut obligé de paraître sur la scène, avec Gunnar Heiberg et le personnel, et entendit le cri de « Vive Henrik Ibsen ! », trois fois répété. Mais ceci eut lieu à la répétition générale, car il n'assista pas à la première [2].

Un jour, il reçut la visite de Mme Tresselt. C'était Rikke Holst, dont il avait été amoureux plus de trente ans auparavant, alors qu'elle était une toute jeune fille, et avec qui, dit-on, il s'était fiancé, en jetant à la mer deux anneaux attachés ensemble, symbole de leur union future. Il la reconnut tout de suite et fut enchanté. Même, il la tutoya, ce qu'il n'avait jamais fait autrefois. Elle avait mené consciencieusement une vie banale, mère de nombreux enfants et bonne maîtresse de maison dans des conditions très modestes. Elle avait du goût, un naturel gai, avait pris part avec entrain à des représentations dramatiques de salon, mais, modeste et peu exigeante, prenait la vie comme elle venait. Ses promenades d'autrefois avec Ibsen étaient peut-être le grand souvenir de sa vie. Elle

[1] John Paulsen, *samliv med Ibsen*, 1906, p. 122.
[2] Oct. Sperati, *Fra det gamle Komedie-hus*, p. 120.

lui dit combien ses pièces lui avaient plu, et il lui demanda s'il y avait trouvé des traces de leurs relations d'autrefois. Elle se mit à rire, et répondit qu'elle y était sans doute représentée par Mme Straamand avec ses douze enfants et son éternel tricotage.

Et ils parlèrent des jours anciens, si bien qu'Ibsen en vint à demander comment il se faisait que cette histoire en fût restée là.

— Mais, Ibsen, tu te rappelles, tu t'es enfui !

— C'est vrai, dit Ibsen, en face des gens je n'ai jamais eu de courage.

Il rendit sa visite à Mme Tresselt, et la trouva, je suppose, dans le même appartement modeste, mais gentiment arrangé, où elle m'a reçu une dizaine d'années plus tard, avec des fleurs des champs qui rappelaient un des poèmes qu'Ibsen avait écrits pour elle.

Avant son départ, l'Association ouvrière de Bergen voulut organiser une retraite aux flambeaux en son honneur, mais il refusa. Il en avait assez de ces ovations.

CHAPITRE IV

LE VOYAGE FINIT MAL

Ibsen, de retour à Kristiania dans le courant de septembre, y resta peu. Pendant ces quelques jours se produisit un incident assez insignifiant à son origine, mais dont les passions partisanes firent un événement, et amenèrent la rupture d'Ibsen avec Dietrichson et avec l'Association des Étudiants.

Par « étudiants », il faut entendre aussi bien les anciens étudiants que les étudiants en cours d'études. L'Association, pendant la crise qui avait abouti, l'année précédente, à l'avènement de Sverdrup au pouvoir, avait eu une assez forte majorité de droite, et Dietrichson était, depuis le printemps de 1885, le président élu par cette majorité. La minorité de gauche était active. Toutefois, l'usage de la société ne permettait guère de la transformer en un club politique, et les questions portées à l'ordre du jour des séances du samedi étaient plutôt des questions littéraires, morales, etc., et comme on en était à cette période que l'on appelle « le temps de la Bohème de Kristiania », Dietrichson estimait qu'il avait, comme président, une mission à remplir pour combattre le naturalisme outrancier et les idées que prônait Hans Jæger. Celui-ci n'avait pas encore, toutefois, publié son fameux roman, *La Bohême de Kristiania,* qui allait paraître en décembre, et amener sa condamnation, et il ne prit aucune part personnelle aux affaires de l'Association à ce moment. La « gauche » extrême, à la

fois littéraire et politique, se flattait de compter comme alliés plus ou moins directs tous les écrivains importants du pays : Björnson, qui était en effet un allié très actif dans le domaine politique, mais pas du tout sur le terrain moral, et qui réprouvait la Bohème, Kjelland, Jonas Lie, et Ibsen. Toutefois la position d'Ibsen « au-dessus des partis » était gênante. Il était un ennemi des ennemis plutôt qu'un véritable ami. En même temps, il était un ami personnel de Dietrichson, et un homme dont la droite était obligée de reconnaître le génie. Obliger l'Association à organiser une manifestation en son honneur était amusant, et pouvait rapprocher Ibsen de la gauche, qui l'aurait provoquée.

C'est ainsi que le 26 septembre, Frits Thaulow (c'est le peintre, et le fils de ce pharmacien qui a peut-être suggéré l'acte de la réunion publique dans *Un Ennemi du Peuple*[1]) proposa une retraite aux flambeaux pour saluer Ibsen avant son très prochain départ. La proposition était imprévue, et la direction n'avait pas été avertie. Les membres de gauche, semble-t-il, étaient prévenus, et se trouvaient en nombre. La proposition ne fut pas, évidemment, du goût de tout le monde, et des objections furent présentées par la droite : cela pourrait ne pas plaire à Ibsen, et il serait peut-être difficile de se procurer si rapidement des flambeaux. Mais Dietrichson déclara que la direction ferait son possible[2].

Le lendemain, Dietrichson alla voir Ibsen au Grand Hôtel, et l'informa du projet de démonstration. Ibsen refusa nette-

[1] V. tome XII, p. 212-214.

[2] Toute cette histoire est amplement racontée par Fredrik B. Wallem dans *Det norske studentersamfund giennem hundrede aar*, pp. 840-868, où la plupart des documents sont publiés *in extenso*. Wallem était de gauche, mais le professeur Morgenstierne, qui était de droite, et qui a essayé d'interpréter les faits autrement que lui dans un article, y reconnaît, à plusieurs reprises, que le récit de Wallem est parfaitement correct, et fait seulement « des réserves sur la façon dont il a distribué la lumière et l'ombre ». L'article de Morgenstierne est reproduit intégralement par Dietrichson (*Svundne Tider*, IV, pp. 287-293). Les citations, dans le présent chapitre, sont puisées dans l'ouvrage de Wallem.

ment, remercia pour la bonne intention, et pria Dietrichson de transmettre ses compliments à ses amis parmi les étudiants. L'Association fut informée par affiche. Puis, Ibsen partit le 30 septembre pour Copenhague. La question semblait enterrée.

Mais le samedi suivant, 3 octobre, après que Dietrichson eut rendu compte, à la séance de l'Association, de sa conversation avec Ibsen, un tout jeune étudiant, nommé Ove Rode, se leva pour déclarer qu'Ibsen l'avait autorisé à expliquer la raison de son refus. C'était d'abord parce que Ibsen n'aimait guère les retraites aux flambeaux, mais c'était, en outre, parce qu'il ne pensait pas que les étudiants pussent attacher un sens à cet hommage, car, s'ils y attachaient un sens, la première chose qu'ils feraient serait de renvoyer la direction qu'avait actuellement l'Association, et d'élire une direction et un président libéraux. En ce cas, Ibsen accepterait volontiers l'hommage des étudiants.

Dietrichson semblait donc n'avoir pas donné un compte rendu exact. Il télégraphia le lundi 5 à Ibsen :

A l'invitation à une retraite aux flambeaux, tu m'as répondu que la raison de ton refus était une répugnance à paraître en public, et un refus antérieur à l'Association ouvrière. As-tu autorisé ensuite quelqu'un à désavouer ta propre réponse, et par conséquent le compte rendu que j'en ai donné, et à donner une autre raison?

Il reçut le lendemain matin cette réponse télégraphique :

Ton compte rendu de mon refus a été incomplet. J'ai dit notamment ne pas désirer voir les étudiants se réjouir à l'occasion de mon départ. Le fond de ma pensée était que je ne me sens pas en communauté avec une association d'étudiants sous ta direction. Informe de cela les étudiants.

Après quoi Dietrichson s'est mis à rédiger, pour la séance du samedi suivant, 10 octobre, un nouveau et long compte rendu de l'affaire, qui tiendrait dix pages dans ce volume. Il reconnaît qu'Ibsen a bien dit, au cours de la visite qu'il lui a faite, ne pas désirer voir les étudiants se réjouir à l'occasion de son départ.

Il avait pris cela pour un propos tenu « en passant », avec le sourire, et n'avait pas jugé utile de le rapporter. Et voici qu'après les premiers motifs donnés par Ibsen de son refus, il en formule un autre. On comprend ce qui s'est passé :

Ibsen, avec un parti-pris et une étroitesse de vues qu'il est triste de rencontrer dans une personnalité aussi richement douée, [...] a eu cette conception que la divergence d'idées fondamentales, qui existe entre lui et la plupart des membres de l'Association, lui rendait désagréable de recevoir l'hommage des étudiants.

Eh bien ! c'est une conception que l'on peut comprendre, sans l'approuver ; mais ce qui, en tout cas, aurait été le plus digne pour Henrik Ibsen, c'était de le dire franchement aux délégués des étudiants.

Mais, en un moment malheureux, le courage et la franchise ont manqué à cet apôtre de la franchise, de la sincérité, et de la parole hardie, et... il faut bien dire le mot... il n'a pas osé formuler ce qu'ensuite il a déclaré être le fond de sa pensée, et il a cherché refuge dans des raisons à côté.

En cela, Dietrichson a vu clair. Ibsen, face à face avec les gens, n'avait jamais eu de courage, comme il l'avait dit à Rikke Holst. Face à face avec Dietrichson, il n'avait pas osé lui dire qu'il ne voulait pas accepter un hommage dont l'expression verbale serait nécessairement un discours de Dietrichson.

Mais ensuite Dietrichson déraille complètement lorsqu'il se livre à une argumentation subtile pour interpréter le télégramme d'Ibsen comme une invitation aux membres de l'Association à élire, contre leur conviction, pour lui être agréable, une direction libérale ! Et il n'a pas de peine à relever combien une pareille invitation est contradictoire avec la doctrine enseignée par Ibsen, qui veut que l'on soit pleinement soi-même, et fidèle à ses convictions. « Non, camarades, mille fois non ! Ce n'est pas là la voix de Henrik Ibsen ! Ne reconnaissez-vous pas cette voix? C'est l'esprit de compromis qui nous parle, déguisé en Ibsen. » Et il en arrivait ainsi à cette conclusion :

Notre réponse est que nous ne voulons pas changer notre foi ni en lui ni en la grande doctrine qu'il nous a donnée, car nous maintiendrons

inébranlablement à l'avenir ce que nous considérons comme juste et vrai, que cela plaise ou non à Henrik Ibsen. Agir ainsi sera la seule bonne réponse des étudiants norvégiens à Henrik Ibsen.

Ce discours lu fut approuvé par la grande majorité de l'assemblée, qui décida de le publier comme « l'expression des sentiments de l'Association au sujet de la conduite d'Ibsen ». Après quoi, selon l'usage, on se réunit autour de la table de punch, et c'est alors que se produisit une scène vraiment scandaleuse. Dietrichson avait composé une chanson de circonstance, comme il le faisait assez souvent. Cette fois le sujet était la fierté des étudiants, qui ne se plient à la volonté d'aucun tyran. Ibsen n'y était pas nommé, mais les allusions étaient claires :

Que le poète soit aussi grand qu'on voudra,
il faut que l'homme soit fidèle à sa parole;
s'il veut nous menacer et trahir notre foi,
il a par là trahi lui-même sa doctrine.
L'étudiant norvégien sent colère et douleur
toutes les fois qu'il voit une étoile tomber.

« Une étoile tombée », c'était l'expression même dont s'était servi Andreas Munch dans un poème qu'il avait écrit à propos des *Revenants*, et publié dans *Morgenbladet.*

La chanson provoqua l'enthousiasme de la droite et l'exaspération de la gauche. Dans le vacarme on boit à la santé de Dietrichson, « qui a, par cette chanson, accompli une action d'éclat ». La gauche proteste violemment. Tout le monde est très excité, Dietrichson a peine à rester maître de lui. Un membre lui pose cette question :

— Puis-je demander si ce poème est le manteau d'affection avec lequel il faudrait recouvrir la conduite d'Ibsen, ce manteau dont parle votre compte rendu?

DIETRICHSON. — Si l'on avait répondu comme le méritait Ibsen, la réponse aurait été encore beaucoup plus mordante... elle a été indulgente.

LE MEMBRE. — En ce cas, j'apprécie peu votre affection, et j'espère n'en être jamais l'objet.

Et la réunion se termina par des cris de : « Vive le président ! »

Le lendemain, les journaux donnèrent de longs comptes rendus de toute la séance, publièrent la chanson de Dietrichson, et les journaux de gauche y ajoutèrent des articles indignés contre l'Association et son président. De plus, copie du compte rendu leur fut remise, et ils le publièrent intégralement.

De Munich, le 23 octobre, Ibsen répondit par un document un peu moins long (p. 383), où il insiste surtout sur l'argumentation subtile par laquelle Dietrichson avait prétendu le mettre en contradiction avec lui-même : il n'avait pas invité la majorité de l'Association à renverser sa direction, pour lui complaire, et agir ainsi contre ses convictions, mais simplement souhaité que cette majorité changeât. Et c'est bien évident. Il exigeait dans sa lettre que sa réplique fût lue en séance, ce qui eut lieu le 31 octobre, et communiquée aux journaux. *Morgenbladet* la publia intégralement et la fit suivre d'un article de quatre colonnes et demie [1], où Dietrichson maintient l'essentiel de son compte rendu. Il admet seulement qu'Ibsen l'a peut-être chargé de remercier non les étudiants, mais « ses amis parmi les étudiants ». Et il affirme que c'est bien lui-même et la majorité qui ont voulu honorer Ibsen, qu'il est faux que la minorité, ce soir-là, ait été en majorité, et que l'invitation a été admise à l'unanimité moins deux voix. Mais l'approbation enthousiaste du compte rendu de Dietrichson, et les scènes qui suivirent prouvent avec évidence que si la majorité s'est ralliée, le 26 septembre, à la proposition de Frits Thaulow, ce n'a été qu'à contre-cœur, ce qui fait présumer, contrairement à l'assertion de Dietrichson, que la majorité, le 26 septembre, ne s'est pas sentie suffisamment nombreuse pour rejeter la proposition.

[1] Cet article est mentionné, mais non cité dans Wallem, *op. cit.*, p. 865.

Mais depuis son départ de Kristiania, de nouveaux événements étaient survenus. Ibsen s'était arrêté à Copenhague et arriva chez Brandès, « las, sombre, amer à l'égard de toute politique et de tous politiciens »[1]. Brandès l'invita à dîner, lui et sa femme, et réussit à lui faire accepter de venir à la fête donnée par l'Association des Étudiants radicaux, en l'honneur des étudiants de première année, ce qu'il avait d'abord refusé[2]. La fête eut lieu précisément le 3 octobre, le même soir où Dietrichson faisait son premier compte rendu. Ibsen fut très en retard, entendit un discours de Harald Höffding, puis se leva et se contenta de dire : « Je ne veux pas faire un discours, mais seulement une déclaration. Je veux être un *rus* (étudiant de première année) toute ma vie. Le jour où je ne le serai pas, je me considérerai comme indigne de vivre[3]. » Puis, Brandès avait prononcé un discours en l'honneur de « l'homme qui ne recule pas ». Ensuite, Ibsen se plut au milieu de cette société nombreuse, où il n'était venu qu'avec quelque répugnance, et y resta jusqu'à une heure du matin ; au cours de la conversation, G. Brandès avait dit que la vraie raison du refus d'Ibsen à l'invitation de l'Association des Étudiants de Kristiania était « qu'il n'y avait pas d'étudiants en Norvège ». Ce propos amena un incident au punch du 10 octobre entre Dietrichson et Otto Anderssen, qui était présent lorsque Brandès l'avait dit, et à qui Dietrichson reprocha de n'avoir pas protesté.

C'est à Kristiania que les suites de l'invitation refusée prirent une réelle importance. Dès le 16 octobre, six jours après la fameuse séance du compte rendu publié, une réunion de protestation votait l'adresse suivante à Ibsen :

Henrik Ibsen !

Réunis à l'occasion de la conduite de l'Association des Étudiants à votre égard, nous déclarons :

[1] Brandes, *Levned*, III, p. 124.
[2] *Ibid.*, p. 146.
[3] *Dagbladet*, 1885, n° 353, d'après *Politiken*

que l'Association des Étudiants ne peut prétendre avoir été samedi dernier le représentant de l'ensemble des étudiants.

Avec respect et dévouement nous vous disons :

Entre vous et nous, il y a une communauté vivante. Vos œuvres vous ont concilié notre affection tout en pénétrant nos esprits.

Beaucoup de vos espoirs sont devenus les nôtres. Sur vos vieux jours, c'est quand même à la jeunesse que vous parlez. Et nulle part vous ne trouverez autant d'écho que dans les cœurs des étudiants norvégiens.

Vous avez été pour nous un guide, et nous vous avons suivi. Heureuse rencontre la prochaine fois. Face à face, il n'y aura pas de malentendu entre nous.

L'adresse, après discussion, fut votée contre une cinquantaine de voix. Le nombre des présents fut compté à la sortie : ils avaient été 850.

Ibsen répondit de Munich, le 8 novembre, au président de la séance :

Monsieur l'avocat Fr. Stang Lund,

C'est avec une vive joie que j'ai reçu de vous l'adresse votée par les citoyens académiques réunis à l'Association ouvrière le samedi 17 octobre.

Dans les paroles cordiales de l'assemblée, je trouve confirmation d'un espoir auquel je n'ai jamais renoncé, l'espoir que la grande majorité de la jeunesse étudiante en Norvège, de même que dans le reste de l'Europe, est, au fond, alliée avec les grandes puissances qui luttent, éclaircissent, et vont toujours de l'avant dans les domaines de la recherche, de l'art et de la poésie.

Je vous prie de transmettre par ces lignes mes chaleureux remerciements à tous ceux qui ont invité et pris part à la réunion.

Votre dévoué.

Henrik IBSEN.

Le lendemain, c'est-à-dire le samedi 17 octobre, car dans sa lettre Ibsen s'est trompé en disant que l'adresse avait été votée ce jour-là, la discussion reprit à l'Association des Étudiants à propos de la réunion de protestation. La passion exaltant les esprits, on était de plus en plus hostile à Ibsen, que l'on accusait de combattre le christianisme. Pas de compromis ! La ques-

tion, c'est : Le Christ ou Ibsen. Et le « Journal de l'Association » la posait de la même façon.

A l'extrême opposé, on trouvait la protestation médiocre et on traitait d'opportunistes ceux qui l'avaient organisée.

La polémique se prolongea, dans la presse et à l'Association. Tout le monde voulait donner son opinion. Même le poète danois Drachmann intervint. Il goûtait peu Ibsen, et félicita Dietrichson de sa rupture avec lui. Par contre, Camilla Collett publia une « Lettre au poète Henrik Ibsen » où elle dit sa satisfaction : « Enfin ! ai-je dit. Enfin est sérieusement déchiré le manteau de phrases dont ici on recouvre tout, dans notre ville. L'ouverture va s'élargir de plus en plus, et nous montrera le vide qui est derrière [1]. »

Enfin, le 12 novembre, fut fondée la « Société libérale des Étudiants ». C'était la scission. Il semble bien que l'affaire Dietrichson-Ibsen a été seulement l'occasion dont la gauche a profité afin de pouvoir discuter librement les questions politiques, et l'historien Ernst Sars, grand ami de Björnson, et qui est intervenu souvent dans la politique par des articles et des discours, fut élu président. On élut membres d'honneur Ibsen, Björnson, Jonas Lie, Alexander Kielland et Camilla Collett. Kielland seul refusa par une lettre fort aimable, mais où il déclarait être, par principe, opposé à la scission : les étudiants de gauche devaient agir comme minorité dans l'association générale. Ibsen accepta et remercia le 21 décembre par une lettre assez froide :

> Pour la faveur et l'honneur que m'a témoigné la Société en m'offrant d'être membre d'honneur, j'exprime mon remerciement très cordial.
>
> J'accepte l'offre avec plaisir, en souhaitant à la Société succès et prospérité pour le bien de notre peuple.

D'ailleurs, la nouvelle société fut presque aussitôt accaparée par les extrémistes. Le fameux livre de Hans Jæger, *La Bohème*

[1] *Nyt Tidssrift*, tome IV, p. 551.

de Kristiania, allait être publié et saisi, ce qui fournit l'occasion d'une protestation. Mais bientôt la discorde régna entre les Bohèmes et les non-Bohèmes.

Et à l'Association, Dietrichson fut remplacé par un autre président, Yngvar Nielsen. Mais c'était là un fait normal, et Ibsen n'avait aucune raison de se flatter d'avoir causé la chute de son ancien ami.

Cet épisode, où tous les deux ont été hautement loués, chacun par son parti, n'est certainement à l'honneur d'aucun des deux. Ibsen, après avoir reculé devant une explication franche et directe de son refus, lors de leur conversation au Grand Hôtel, s'est laissé aller, lorsqu'il a reçu le télégramme de Dietrichson, à l'irritation que lui causait le soupçon, dans l'esprit de son camarade, d'un manque de franchise de sa part, tandis qu'il aurait dû comprendre qu'il fallait ménager la susceptibilité de Dietrichson, et il a qualifié d'incomplet le premier compte rendu verbal, qui était incomplet seulement de la pensée qu'Ibsen n'avait fait que suggérer par une phrase dite en forme de plaisanterie.

La conduite de Dietrichson a été autrement grave. Tout en exaltant l'œuvre d'Ibsen et spécialement l'exigence morale contenue dans la formule : Sois toi-même ! il lui a reproché de n'avoir pas suivi sa propre maxime, afin de rabaisser l'homme avec acharnement. Sa chanson satirique et toute son attitude à la table de punch sont odieuses. Il a d'ailleurs assez vite compris qu'il avait été trop loin. Et afin de s'excuser à ses propres yeux, il a déplacé la question : quelques jours après la fameuse séance, il rejette déjà la responsabilité principale de toute l'affaire sur la gauche, dont la propagande a exercé une fâcheuse influence sur l'esprit d'Ibsen :

De toutes parts on regrette qu'Ibsen ait donné cours d'une façon aussi choquante à une malveillance non fondée contre l'Association norvégienne des étudiants, malveillance qui lui a été sûrement insufflée — à lui, étranger, non initié à la vraie situation — par une série de

personnes empressées qui, aussitôt son arrivée, ont, pour ainsi dire, tracé un cercle magique autour de lui, et ont donné une couleur particulière à toutes les impressions qu'il pouvait ici recueillir.

S'il y avait regardé de plus près, il aurait vu

que ce monde des étudiants n'est pas le troupeau de singes qu'on lui a décrit, mais, en dépit de tous ses défauts, une jeunesse qui promet, et vraiment libérale, qui, notamment, est capable de lui rendre hommage, et de reconnaître ce qu'il y a de bon et de beau dans ses œuvres [1].

Qu'Ibsen ait été plus disposé, en 1885, à écouter ses amis de gauche que ceux de droite, cela est certain, mais on a vu qu'il a fréquenté aussi ceux de droite, et regretté, à Molde, le peu d'empressement de Dietrichson lui-même. Et l'on sait qu'il n'était nullement inféodé à la gauche. Cette propagande de la gauche est cependant l'excuse à laquelle Dietrichson s'est de plus en plus attaché, excuse pour Ibsen, et, indirectement, pour lui-même, puisqu'en déblatérant contre son ami, il ne s'était attaqué, en somme, qu'à un Ibsen provisoirement faussé, pensait-il, par des insinuations mensongères. Et comme il avait auprès d'Ibsen un allié, qui était son ancienne camarade d'enfance Susannah Ibsen, il a demandé publiquement à Sigurd Ibsen, en 1907, ce qu'il savait de cette affaire, et Sigurd répondit publiquement qu'il ne savait rien par lui-même, mais qu'il savait de source sûre (c'est-à-dire par sa mère) que des relations du monde radical avaient rapporté à Ibsen, pendant son séjour à Molde, des propos fâcheux que Dietrichson aurait tenus sur lui, et qui étaient de pure invention. Mme Ibsen est parvenue, lorsque l'orientation d'esprit d'Ibsen était devenue autre, à lui faire admettre qu'il avait été mal instruit de la situation par ses amis de gauche, au point qu'il a dit : « Tu avais alors raison et j'avais tort [3]. » Mais il n'est pas précisé si, en 1894, Ibsen a donné raison à Dietrichson pour l'ensemble de l'affaire

[1] *Morgenbladet*, 16 octobre 1885.
[2] L. Dietrichson, *Svundne Tider*, IV, p. 294.
[3] Morgenstjerne cité par L. Dietrichson, *Svundne Tider*, IV, p. 289.

ou sur quelque point particulier. Ce propos est à retenir, en le situant à sa date. Il n'a aucune valeur pour l'appréciation des faits de 1885, qui sont connus avec une rare précision, et d'où il résulte clairement que c'est Dietrichson qui se trompait, lorsqu'il voyait dans la majorité de l'Association une jeunesse « vraiment libérale ». Les passions partisanes d'alors étaient trop vives, et obnubilaient l'esprit de cette jeunesse, et de Dietrichson lui-même.

Toutefois, Ibsen aussi était alors un peu atteint de cette maladie. S'il conservait sa liberté de critique à l'égard de la gauche comme de la droite, c'était parce que sa pensée visait des problèmes très supérieurs aux questions de politique pure. Mais son intransigeance avait un caractère partisan, tout aussi bien que celle des politiciens. Et comme la droite à peu près entière était choquée par ses idées, tandis qu'une partie de la gauche se flattait de les considérer comme une partie de son propre programme, il passait pour homme de gauche. En fait, jamais il ne s'est comporté publiquement à ce point en homme de parti. Et cela est curieux à constater au lendemain de la rencontre avec Snoilsky à Molde, où son idée de la noblesse de l'avenir, celle du caractère et de la volonté, s'est personnifiée dans le poète suédois, pour qui elle consiste surtout dans la bonne entente et la bienveillance mutuelle entre adversaires.

CHAPITRE V

L'ÉCRITURE DU DRAME

Ibsen quitta les pays scandinaves vers le milieu d'octobre et alla s'installer à Munich. Pour la première fois depuis un peu plus de vingt ans, il allait être chez lui, au lieu de vivre en logement garni. Dans la grande et large artère de la ville, Maximilianstrasse, 32, il loua un appartement spacieux, et put enfin y placer les tableaux anciens dont il était très fier. Il y vécut très tranquille cette année-là. Parfois il le regrettait, écrivant à Hegel : « Nous menons ici une vie agréable et tranquille ; presque trop tranquille. Nous aimerions recevoir un peu plus souvent la visite de Scandinaves qui passent [1]. » D'autres fois il en était satisfait, et écrivait au même Hegel : « Il y a peu de Scandinaves à Munich cet hiver. Aussi vivons-nous tranquillement entre nos quatre murs, et c'est ce qui me convient le mieux [2]. » Il aimait recevoir, et il craignait d'être dérangé.

Il faut se représenter Ibsen, au cours de cette année 1885-86, où il eut si peu de visiteurs, reprenant ses habitudes de travail régulier et continu, soit à son bureau, soit, de 5 à 6 heures de l'après-midi, au Café Maximilian, seul, toujours à la même place, avec un verre de bière ou de cognac, et entouré de journaux que parfois il ne lisait pas. Il a dû peu les lire, cette

[1] L. C. Nielsen, *Frederik V. Hegel*, II, p. 371. Lettre du 4 décembre 1885.
[2] *Ibid.*, p. 372. Lettre du 28 janvier 1886.

année-là, étant trop absorbé par ses méditations au sujet de la pièce qu'il avait sur le chantier. Ce fut un travail laborieux. Et pour l'achever, il renonça par exception à sa saison d'été, et resta tranquillement à Munich, exception qui devint presque sa règle, par la suite.

Parmi les gens de passage, un des premiers qui vint le voir fut Jonas Lie, qui arriva le 2 novembre, et à la question : « Ne penses-tu jamais à rentrer au pays? » il répondit qu'il n'avait pas envie de vivre dans un nid de guêpes. Sur quoi Mme Ibsen dit : « Je ne peux m'empêcher de penser avec amusement à la réponse de mon mari, autrefois, lorsque Björnson a tellement insisté auprès de lui pour qu'il n'acceptât pas de décorations. — Qu'écrivit-il? demanda Mme Lie. — Ce fut une petite carte très brève, où il y avait seulement : « Tu vas te taire, car je te connais, et je sais photographier. Et ce fut Stensgaard, comme vous savez. » Et Mme Ibsen de rire [1]. Elle pensait évidemment qu'Ibsen allait faire, dans sa prochaine pièce, une caricature de Dietrichson, comme elle croyait que Stensgaard était une caricature de Björnson.

Mme Ibsen voyait les incidents de Kristiania sous un aspect trop personnel. Les expériences du séjour dans le nid de guêpes étaient naturellement l'objet des méditations d'Ibsen, mais l'amenèrent surtout à des idées plus générales, et ce travail de sa pensée paraît avoir gêné l'écriture du drame qu'il avait dans l'esprit, et qui était aussi l'objet de méditations distinctes et concurrentes. On se rappelle qu'en avril 1885, quelques semaines avant son départ pour la Norvège, il estimait son plan assez mûr pour écrire bientôt son brouillon. C'est sans doute à peu près le même plan qu'il reprit presque aussitôt après l'interruption de ses cinq mois de séjour dans le Nord, et dont il parle dans sa lettre à Hegel du 4 décembre, déjà citée :

Je vois maintenant très clairement le plan de ma nouvelle pièce, et

[1] Erik Lie, *Erindringer fra et digterhjem*, p 73.

je vais me mettre à l'écriture d'ici quelques jours. Elle sera en quatre actes et m'intéresse beaucoup.

Mais quel était le plan d'avril 1885, nous n'en savons rien. Et pas davantage quel était celui de décembre. Sur la pièce de décembre on a seulement une note qui doit dater de la fin du mois, puisque sur la même feuille se trouvent le brouillon de sa lettre de remerciement à la Société libérale des étudiants (21 décembre), plus un memento pour un télégramme de jour de l'an. Deux autres notes, dont rien n'indique la date, doivent se rattacher au même plan. Les trois notes, fort courtes, renseignent peu sur la pièce, telle qu'Ibsen la concevait alors. Ensuite, les rares allusions que fait Ibsen à son travail ne renseignent pas davantage. Il existe un commencement de brouillon du premier acte, dont la date n'est pas connue, et qui peut être la mise en œuvre du plan de décembre, où le futur Rosmer avait deux filles, élevées par la future Rebekka, ce qui n'existe pas dans les manuscrits ultérieurs [1]. Dans l'élaboration de ce projet de décembre, ou plutôt certainement antérieur à décembre, mais dont l'existence nous est révélée en décembre à la fois par une lettre d'Ibsen et par le manuscrit I, on devine donc des hésitations, des variations. C'est ce projet qui a occupé le plus longtemps la pensée d'Ibsen sans qu'il se décidât à en venir au brouillon, sauf l'essai de quelques pages qui est le manuscrit IV.

On voit pourtant par sa correspondance qu'il est en plein travail. Il en parle plusieurs fois. Il est même absorbé par sa

[1] Dans la *Hundreaarsutgave*, ces quatre premiers manuscrits sont groupés avec le manuscrit V, et l'on ne pouvait faire autrement, du moment que l'on séparait les manuscrits de *Chevaux blancs* des manuscrits de *Rosmersholm*, puisque le titre *Chevaux blancs* figure déjà dans le manuscrit I. Mais tous les manuscrits sont relatifs à *Rosmersholm*, et si l'on veut les grouper, il conviendrait de le faire d'après les stades successifs du plan. Comme nous ne pouvons les connaître, il vaut mieux renoncer à ce groupement. Le manuscrit II, compris dans le groupe *Chevaux blancs* diffère du manuscrit VII, intitulé *Rosmersholm* plus que les brouillons IV et V.

pièce en février 1886, lorsque son fils Sigurd vint passer chez lui ses vacances avant d'aller à Washington où il devait prendre le poste d'attaché à la légation. C'est pendant le séjour de Sigurd à Munich qu'il écrit à Snoilsky la lettre où il n'indique rien sur le sujet de son œuvre mais dit qu'il a fait pour elle « des études plus précises » pendant son voyage. Ces études plus précises l'ont sans doute amené à modifier son plan précédent, qui lui paraissait si mûr peu avant son départ de Rome. Et cette adaptation de l'ancien plan à l'orientation nouvelle de son esprit provoquée par le séjour en Norvège a été la partie la plus laborieuse de la préparation du drame.

Enfin, le 25 mai 1886, il se croit prêt, et commence le brouillon d'une pièce en cinq actes. Le travail avance rapidement ; mais pendant qu'il écrit, la pièce se modifie encore. Il semble qu'à voir vivre ses personnages dans le dialogue, il les comprend mieux, et il abandonne son brouillon au bout de quelques pages du troisième acte. Il a lui-même noté ces dates sur le manuscrit :

Acte	Ier. —	Au commencement :	25.5.86.	—	A la fin :	1.6
—	II. —	—	3.6	—	—	8.6.
—	III. —	—	10.6			

Mais alors il voit clair et après avoir écrit deux très courtes notes, il lui suffit de quelques jours pour se mettre au brouillon qui, cette fois, ira jusqu'au bout. La pièce est réduite à quatre actes, et les dates sont ici :

Acte	I :	15.6—26.6
—	II :	1.7—12.7
—	III :	15,7—24.7
—	IV :	26.7— 4.8

Et sur la dernière page du manuscrit, Ibsen a écrit : « Mis au net du 6.8 au 27.9. »

Ainsi, l'élaboration de *Rosmersholm* a compris quatre périodes :

1° Celle du plan d'avril 1885, qui a sans doute commencé en 1884, peu après l'achèvement du *Canard sauvage*, et a pris fin au départ pour le Nord, en mai 1885. Sur ce premier plan, on n'a aucune autre indication que celles qui figurent dans la note de l'hiver 1882-1883, écrite pour *Le Canard sauvage*, lorsque E. L., le futur Hjalmar Ekdal, avait quelques traits du futur Rosmer ;

2° La période d'interruption du voyage dans le Nord, de mai à octobre 1885, où l'on peut tout au plus penser qu'Ibsen, à Trondhjem et à Molde, a entrevu quelque modification au plan d'avril ;

3° La période d'incubation nouvelle, d'octobre 1885 à juin 1886, pendant laquelle ont été écrites les notes I-V (pp. 600-605), et qui, peu à peu, transforme le plan d'avril 1885 en celui qui suit ;

4° L'écriture du brouillon de l'œuvre définitive, rapidement écrite, puis mise au net aussitôt. Cette période va de la mi-juin à la fin de septembre.

Il est clair que la période la plus importante, en même temps que la plus longue, est la troisième, celle de l'incubation nouvelle, où, sous l'influence des souvenirs de son voyage, Ibsen s'est vu obligé de modifier sans doute assez profondément son projet antérieur. C'est ce que lui-même a expliqué dans une lettre à Brandès peu de temps après l'achèvement de son nouveau drame :

Tout aussitôt après mon retour ici, j'ai été tourmenté par une nouvelle pièce, qui voulait absolument sortir, et c'est seulement au commencement du mois dernier que j'en ai été débarrassé. [...] Je ne suis parvenu que tard, il est vrai, à travailler à cette pièce. C'est en juin seulement que j'ai mis sérieusement la main à la plume. Les impressions, les expériences et les observations recueillies pendant mon voyage en Norvège l'été dernier m'ont longtemps causé du dérangement. Ce n'est qu'après avoir vu tout à fait clair dans ce que j'avais vu et en avoir tiré les conséquences que j'ai pu penser à convertir le résultat en une œuvre littéraire. Votre voyage à Kristiania et ce qui vous y est

arrivé m'a donné aussi beaucoup à réfléchir ; cela me fournissait une précieuse contribution à la caractéristique de nos hommes de progrès [1]. Jamais je ne me suis senti plus étranger à l'égard du *Thun und Treiben* de mes compatriotes norvégiens qu'après les leçons que m'a données l'année écoulée. Jamais je n'ai éprouvé une telle répulsion. Jamais un sentiment aussi désagréable. Mais je ne renonce quand même pas à l'espérance de voir un jour cet état de choses informe s'ordonner en un véritable contenu civilisé, une véritable forme de civilisation. Mais c'est là une possibilité qui, pour le moment, n'intéresse là-bas personne. Je ne crois pas non plus que les forces actives actuellement existantes chez nous soient capables de remplir des tâches plus profondes et plus pénétrantes que celles qui sont maintenant à l'ordre du jour. Ce fut une heure malheureuse pour la cause du progrès en Norvège que celle où Johan Sverdrup est arrivé au « pouvoir » — et a eu muselière et menottes [2].

C'est sous l'empire de cet état d'esprit qu'Ibsen a composé son drame au cours de la troisième période. Il a glissé alors peu à peu de la colère qu'il ressentait en octobre, à son retour dans le midi, jusqu'à un dégoût mêlé d'une sorte de sérénité qui lui faisait entrevoir un monde meilleur sortant de la confusion présente. Le changement était dû sans doute à ce que ses six ou sept mois de méditations atténuaient les impressions premières, devenues plus lointaines. Il était dû aussi, je pense, à l'influence de Snoilsky, à mesure que celui-ci s'imposait davantage comme modèle du futur Rosmer, et introduisait dans la pièce sa naturelle bienveillance, à laquelle Ibsen ne pouvait atteindre lui-même. Et à la conception catastrophique d'avenir qu'il avait exprimée autrefois dans « *L'assassinat d'Abraham Lincoln*, Ibsen substitua une idée nouvelle, plus conforme à la doctrine d'évolution, qu'il indiqua dans un poème. Il n'avait pas écrit de vers depuis dix ans, et il composa le petit poème *Éolties nébvleuses*, où il a condensé

[1] Allusion au mauvais accueil fait par le groupe de la « Bohème de Kristiaina » à la conférence que Brandès avait faite, sur invitation, à la nouvelle « Société libérale des Étudiants ». Il avait parlé de la Pologne opprimée, alors que la Bohème aurait voulu qu'il prît parti dans la question de la saisie du livre de Hans Jæger.

[2] Lettre du 10 novembre 1886, *Breve*, II, pp. 164-165.

son pessimisme et son optimisme lointain. Il y voit le monde actuel comme une étoile dans son état primitif de nébuleuse chaotique et dispersée, mais tout de même capable de devenir une étoile étincelante.

Il serait intéressant de suivre cette évolution de l'état d'esprit d'Ibsen au cours de l'élaboration de *Rosmersholm*, dans les stades successifs de son drame, surtout pendant la troisième période, celle de l'incubation laborieuse. Malheureusement, les manuscrits qu'il a laissés ne le permettent guère. Comme il arrive souvent, ils ne décèlent rien de ses intentions premières : on n'a aucune note sur le premier plan, pourtant assez poussé, d'avant le voyage en Norvège. En octobre 1885, il a vraisemblablement repris ce premier plan comme point de départ. Mais les notes d'alors sont très succinctes. La note I ne mentionne que trois des personnages qui subsisteront : *Lui*, *Elle*, et le vagabond génial, qualifié ici de journaliste. Leur caractère est celui qui leur restera. *Lui* est déjà prêtre, et veuf, *Elle* est institutrice de ses enfants. Les deux filles disparaîtront, pour figurer dans la pièce suivante. Il n'y a rien sur le plan du drame, ni sur son sens.

La note II surprend. Les personnages deviennent nombreux, il y a un étudiant, un officier de cavalerie qui pourrait être le père du futur Rosmer, toute la famille est réunie au commencement du premier acte. Et il y a, en outre, un préfet, qui n'est pas de la famille, et à qui semble dévolu le rôle de Kroll, puisque c'est à lui que sera révélé le changement survenu dans les idées du pasteur. Et ce préfet est venu avec sa fille. On est tenté de croire qu'Ibsen a eu ici, un instant, quelque velléité de donner à sa pièce une toute autre allure que celle que nous connaissons, et qui lui convient si bien. Mais il n'y a rien sur le plan du drame, ni sur son sens.

La note III est insignifiante.

Le manuscrit IV, première ébauche de quelques pages, indique presque exactement le décor définitif, sauf en ceci

que les fenêtres sont fermées, et l'on apprend quelques lignes plus loin qu'on est en période d'hiver rigoureux, la glace est épaisse sur l'étang du moulin. Ce détail est important, parce qu'il fait penser que le suicide final n'est pas prévu. Les filles ne paraissent pas dans ces pages, mais il en est question. Et les personnages ont enfin des noms. Le pasteur s'appelle d'abord Boldt Römer, plus tard Rosenhjelm. Ce sont des noms qui suggèrent immédiatement aux oreilles norvégiennes l'idée de vieilles familles nobles. L'institutrice s'appelle Mlle Radeck, et le proviseur, Hekmann. Boldt Römer et Mlle Radeck sont en scène dès le commencement, et le proviseur vient trouver son beau-frère, parce que celui-ci vient de renoncer au sacerdoce. Cela supprime le tête-à-tête de la pièce définitive entre Kroll et Rebekka. Le ton, entre Boldt Römer et Mlle Radeck, est familier, mais moins intime que dans le drame. A part cela, les différences sont légères, mais rien ne fait pressentir la suite du drame, ni son sens.

Il faut arriver au brouillon commencé le 15 juin 1885 pour avoir un aperçu de ce qu'a été le drame avant qu'il prît forme définitive. Mais ce brouillon ne précède que de quelques jours le manuscrit VII, qui a servi à la mise au net, et n'en diffère pas grandement. Il est déjà presque l'aboutissement de la lente incubation commencée six ou sept mois auparavant. Aussi, la différence la plus sensible, lorsque l'on compare ce brouillon (manuscrit V, p. 600) à la pièce achevée, est-elle un simple perfectionnement dans la composition : c'est le changement dans la succession des scènes, d'où résulte la réduction de cinq actes à quatre. C'est l'acte II du brouillon qui sera supprimé, la grande scène où le pasteur déclare à son beau-frère le changement survenu dans ses idées et révèle les visites que lui a faites Mme Rosmer peu avant son suicide étant décomposée, dans l'œuvre définitive, en ses deux parties, l'une, à la fin du premier acte, aussitôt après la sortie du « vagabond génial », l'autre, le lendemain matin, au cours d'une nouvelle

visite du proviseur, au commencement de l'acte suivant, devenu le second. C'est ainsi plus naturel, et le progrès de l'intérêt dramatique est mieux marqué. La condensation ainsi obtenue est très différente de celle qui avait réduit d'un acte la seconde partie primitive de *Empereur et Galiléen*, et l'avait soudée à la première, puisqu'elle était alors le résultat de la suppression de l'acte consacré à la bataille d'Argentoratum, auquel Ibsen a substitué le récit fait par Julien, et coupé par les interruptions haletantes de sa femme. Ici, rien n'est supprimé, il y a seulement une disposition nouvelle des scènes prévues et nécessaires.

D'ailleurs, en écrivant son manuscrit V, Ibsen tâtonnait. Il n'était pas encore parvenu à la connaissance intime de ses personnages. Au commencement du brouillon, Rosmer vient d'épouser celle qui s'appelait dans le manuscrit précédent Mlle Radeck. Puis, au second acte, lorsque Rosmer vient de dire qu'il n'est plus croyant, son beau-frère croit aussitôt qu'elle a été la maîtresse de Rosmer, et parle de « la vie coupable qui a été, et qui *est* menée ici ». Ibsen, à ce moment, renonce donc au second mariage de Rosmer, et, en effet, Mme Rosmer, dans la suite de l'acte, devient Mlle Dankert, et ne s'appelle enfin Mlle West que dans l'acte suivant.

Le proviseur s'appelle Gylling. La plupart des noms varient. Le vagabond s'appelle d'abord Rosenhjelm, nom noble que portait le futur Rosmer dans le manuscrit IV, et il appartenait autrefois « à la meilleure société ». Il devient Sejerhjelm au second acte et Hekfeldt au troisième. Rosmer a pour prénom Ejlert au premier acte, et n'est Johannes qu'à partir du second. Rebekka est le prénom de Mlle West, tandis qu'elle s'appelait Agate lorsqu'elle était Mme Rosmer. Même la première Mme Rosmer, désignée comme Agnete au premier acte, devient Beate au second. Fait plus important : si elle n'a pas laissé de filles, du moins a-t-elle eu un fils, qui est mort, en sorte que ce n'est pas le désespoir de ne pouvoir procréer qui

l'a poussée à la folie. Et maint autre détail montre que l'œuvre n'était pas encore mûre. Rosmer a écrit un livre, et n'est donc pas aussi incapable d'action qu'il apparaîtra dans le drame achevé. C'est seulement au cours de l'écriture de ce brouillon de la moitié du drame qu'elle est parvenue à maturité. C'est sans doute alors seulement qu'Ibsen est arrivé à connaître ses personnages assez intimement pour écrire son drame sans désemparer, et trois mois et demi lui ont suffi pour ses quatre actes et leur minutieuse mise au net. Le août il a pu envoyer le manuscrit à Hegel, et le volume a paru le 23 novembre.

Mais nous n'en avons pas fini avec les manuscrits, du moins avec le manuscrit V (brouillon de *Cheveaux Blancs* et le manuscrit VII (brouillon de *Rosmersholm*). Leur comparaison permet d'écarter certaines idées fausses sur ce drame et de marquer sa place dans le théâtre d'Ibsen.

CHAPITRE VI

L'ŒUVRE

Dans sa lettre à Brandès citée plus haut, Ibsen dit que ce sont les impressions, expériences et observations recueillies pendant son voyage en Norvège qui l'ont tourmenté pendant la longue élaboration de son nouveau drame, et qu'il lui a fallu beaucoup de temps pour y voir clair. Ses souvenirs du séjour en Norvège étaient si divers que cela ne nous dit pas quel a été l'objet de son tourment. Nous voyons seulement que les souvenirs de voyage ont eu sur la pièce une grande influence, et cela est bien évident, puisque Snoilsky est le modèle de Rosmer, et que le fanatisme des partis politiques est honni dans *Rosmersholm* plus directement que jamais. Cela ne nous dit pas quelle sorte de pièce est *Rosmersholm*, ni sur quoi ont porté les hésitations de l'auteur.

On est habitué à considérer les œuvres d'Ibsen non pas, certes, comme des pièces à thèses, mais comme du théâtre « à idées », où, suivant la fameuse expression de Brandès, il « met des problèmes en discussion. » Voyons donc quels sont les problèmes qui ont pu être l'idée directive de son nouveau drame. Dans le brouillon de *Chevaux blancs*, Rosmer dit qu'il veut agir :

Il faut que je commence à vivre, moi aussi. Je veux être heureux ici dans le monde.

GYLLING. — Je comprends d'où vient cette chasse au bonheur. Ne le comprenez-vous pas aussi, mademoiselle?

MLLE DANKERT. — Elle est de l'époque. C'est une part de ce qu'il

y a de plus grand dans notre jeune temps, que nous osons proclamer le bonheur comme but de la vie.

Gylling. — Vous le proclamez?

Mlle Dankert. — Oui, certes.

Gylling. — Est-ce des principes de ce genre qui sont publiés dans ton livre?

Lorsque l'on croit *a priori* qu'une pièce d'Ibsen doit nécessairement avoir pour objet de traiter quelque problème social ou moral, on est porté à voir dans ce passage l'indication voulue de ce que l'auteur s'est proposé, d'autant plus que ces répliques ne sont pas amenées par le simple hasard de la conversation. S'il est naturel que Rosmer veuille « commencer à vivre », on ne s'attend pas de sa part à ce qu'il présente la volonté d'être heureux comme son mobile. Par la forme, le passage est bien de ceux où un auteur dramatique marque ses intentions. Et c'était bien là un sujet qui pouvait convenir à Ibsen : une étude sur la recherche du bonheur, avec Gylling qui la réprouve, Rebekka qui la considère comme le but de la vie, et Rosmer qui se rallie à l'opinion de Rebekka, mais à condition qu'il s'agisse d'un bonheur pur et noble.

Or, dans la partie du brouillon de *Rosmersholm*, aussi bien que du texte définitif correspondant au brouillon inachevé de *Chevaux blancs*, il n'est pas question un instant du droit au bonheur. Faut-il donc croire que, vers le milieu de juin 1886, Ibsen aurait renoncé à faire de cette question une idée directrice de sa pièce, et que ce changement aurait contribué à lui faire abandonner le brouillon de *Chevaux blancs?*

Par contre, ce que l'on peut appeler le programme de Rosmer, c'est-à-dire l'idée d'une race future d'êtres nobles, est révélé à Kroll par Rosmer au premier acte du brouillon de *Rosmersholm*, dans la scène où le pasteur dit avoir perdu la foi, et au second acte de la pièce elle-même, où cette scène est transportée. Mais cette idée ne se trouve pas dans le brouillon de *Chevaux blancs*, où une seule phrase s'en rapproche : « Je veux essayer d'en-

noblir le travail d'affranchissement, » dit Rosmer à son beau-frère dans la scène du commencement du second acte, — par quoi il entend seulement alors donner des formes courtoises à la lutte entre gens d'opinions différentes. L'utopie de la race future d'êtres nobles était chère à Ibsen, comme on le voit par son discours aux ouvriers de Trondhjem, et pouvait aussi être une idée directrice du drame. Faut-il donc croire qu'elle l'était dans *Chevaux blancs* et qu'elle a cessé de l'être dans *Rosmersholm?* Faut-il croire qu'il a interrompu son brouillon V précisément pour changer de sujet, ou du moins pour substituer au motif du droit au bonheur, comme thème principal, la prédiction d'une noblesse nouvelle, celle du caractère?

La note I et les ébauches IV et V portent le titre : *Cheveaux blancs.* Tel a donc été le titre de la pièce pendant ce que j'ai appelé la troisième période. Ibsen a dit un jour qu'il ne trouvait généralement le titre de ses pièces qu'après les avoir écrites. Il faut donc penser qu'il attachait quelque importance à ce titre-là. Or, dans la légende familiale du manoir des Rosmer, il n'est question que d'un cheval. Le pluriel accuse la valeur symbolique et générale de la légende. Les Chevaux blancs sont analogues aux Revenants. Ils expriment de quel poids le passé peut peser sur nous. Mais tandis que les Revenants suggèrent une loi concrète d'hérédité, les Chevaux blancs sont le symbole de la puissance des traditions. Comme dans *Les Revenants*, le titre *Chevaux blancs* peut avoir souligné, dans l'esprit d'Ibsen, une idée directrice de son nouveau drame. Rosmer prétend s'être affranchi, et ne parvient pourtant pas à échapper entièrement à leur emprise. A la fin du premier acte du manuscrit V, la future Rebekka le lui dit, et ajoute que le complet affranchissement, « c'est de se débarrasser de ses chevaux blancs ».

Or, cette phrase n'existe pas dans le manuscrit VII, ni dans le texte définitif, et les chevaux blancs disparaissent du titre. Faut-il donc croire que leur valeur symbolique, aux yeux

d'Ibsen, a perdu son importance? Pourtant, si aucune interprétation n'en est donnée, ils subsistent, sont mentionnés dès les premières lignes, et plusieurs fois au cours de la pièce. Et la puissance des traditions demeure un des éléments du drame. Cette puissance est même encore exprimée par le nouveau titre : *Rosmersholm*, l'antique manoir des Rosmer. Le changement du titre n'a pas comporté de remaniement du drame, et Ibsen n'a simplement pas voulu insister trop sur l'influence des traditions, comme si elle en était le sujet essentiel.

De même, la question de la recherche du bonheur reste posée par le contraste entre les conceptions anciennes de Rebekka et celles de Rosmer, mais Ibsen a finalement évité avec soin de poser la question en termes directs. Et bien d'autres sujets sont touchés avec la même discrétion. Mais celui de l'influence persistante du christianisme chez le croyant qui a perdu la foi n'est que l'exemple précis, qui s'imposait dans un pays aussi religieux que l'était la Norvège, de ces traditions si puissantes à Rosmersholm. Et celui de l'abaissement que subit quiconque entre dans un parti joue un rôle encore plus secondaire, car Rosmer s'intéresse peu aux luttes politiques, et le fanatisme de Kroll intervient surtout comme ressort dramatique : il déclenche la crise qui va troubler la conscience de Rosmer et la douceur de son amitié inconsciemment amoureuse pour Rebekka.

Certes, il y a là des problèmes posés, des idées suggérées par *Rosmersholm* comme par toute autre œuvre d'Ibsen. Mais peut-on dire pour cela que ce soit une pièce « à idées » dans le sens où cette expression est généralement employée, et où certainement elle s'applique à plus d'une pièce ibsénienne, c'est-à-dire est-elle écrite en vue d'exprimer une certaine façon de voir? La puissance des traditions, la nocivité des partis politiques, sont évidemment des idées auxquelles tenait Ibsen, et son drame en donne une illustration évidente, mais ce n'est pas pour cela qu'il a inventé l'histoire de Rosmer et de Rebekka :

la puissance des traditions est un élément essentiel du cas psychologique Rosmer ; le fanatisme des partis est seulement le moyen de déclencher la crise. De même, « l'affranchissement » de Rosmer est ce qui la rend aiguë. L'utopie d'une race future d'êtres nobles, pensée par un homme qui n'agit pas, peut le caractériser, mais non être une idée directrice du drame, comme le « troisième empire » de l'empereur Julien. Le seul des problèmes qui peut paraître vraiment traité dans *Rosmersholm* est celui de la recherche du bonheur, et c'est justement celui-là dont Ibsen, après l'avoir posé en termes clairs dans le brouillon de *Chevaux blancs*, et avoir indiqué comment les principaux personnages l'envisagent, s'est abstenu ensuite, dans l'œuvre définitive, de parler directement.

C'était un problème qui pouvait tenter Ibsen. Il s'agissait d'opposer l'hédonisme d'une femme « intrigante, mais sous une forme élégante » (note I) à la conception d'un Rosmer, pour qui le bonheur n'existe pas si l'on n'a pas une conscience pure, et en même temps d'allier les représentants de ces deux idées contre l'antihédonisme de principe, banal et peu sincère, d'un Kroll. L'Ibsen d'autrefois n'aurait sans doute pas songé à un pareil thème, mais l'Ibsen du *Canard sauvage* devait y attarder sa pensée avec curiosité. Cependant, qui ne voit que c'est là une curiosité de psychologue, et qu'Ibsen ne s'est nullement proposé ici d'écrire une œuvre polémique, où une doctrine serait plus ou moins esquissée? *Rosmersholm* est simplement un drame psychologique. Certes, Ibsen a bien vu que l'histoire de Rosmer et Rebekka soulevait un problème, ainsi que l'indique le passage de *Chevaux blancs* que j'ai cité, mais c'est peut-être précisément parce qu'il a voulu éviter de donner à son drame l'apparence d'être une « pièce à idées » qu'il a supprimé ces répliques.

On a, d'ailleurs, par une rare exception, une lettre où Ibsen donne quelque explication sur sa pièce. Dans une « société de conversation » formée entre élèves d'un lycée, on avait lu

Rosmersholm à haute voix, et décidé d'adresser des remerciements à Ibsen, qui, très touché, répondit au président par une lettre extrêmement aimable. Le président avait sans doute indiqué comment il comprenait la pièce, à quoi Ibsen, par politesse, acquiesce d'abord :

> *Rosmersholm* est certainement empreint de l'exigence du travail.
>
> Mais, outre cela, la pièce traite de la lutte que doit soutenir tout être humain sérieux contre lui-même pour mettre la conduite de sa vie en harmonie avec ses idées.
>
> Les diverses fonctions spirituelles ne se développent pas, en effet, parallèlement ni également dans un même individu. Le désir d'instruction pousse en avant de gain en gain. La notion morale, au contraire, la « conscience » est très conservatrice. Elle a ses profondes racines dans les traditions, et dans le passé en général. De là provient le conflit individuel.
>
> Mais, avant tout, la pièce est, naturellement, une œuvre littéraire sur des êtres humains et des destinées humaines [1].

La dernière phrase est une affirmation qui revient souvent dans les lettres d'Ibsen à propos des critiques toujours prêts à chercher le sens de ses pièces et à lui attribuer personnellement les idées qu'en dégage leur interprétation. Jamais cette affirmation ne fut plus justifiée. *Rosmersholm* met en scène des destinées humaines, et ce qu'en dit Ibsen n'est rien de plus que les réflexions qui pourraient venir à l'esprit de n'importe quel témoin de l'histoire de Rosmer.

Il aurait pu, bien entendu, en dire beaucoup plus long, et penser aussi à Rebekka, ce qui l'aurait peut-être amené à parler de la recherche du bonheur. Mais d'où vient ce personnage?

Il a beaucoup changé dans les manuscrits successifs. A un certain moment, il se peut qu'Ibsen ait pensé à la seconde femme de Snoilsky [2]. Plus tard, elle devient une intrigante

[1] Lettre à Björn Kristensen, du 13 février 1887, *Breve*, II, p. 168.

[2] Comme paraît le croire Francis Bull, dans *Hundreaarsutgave*, X, p. 327.

(Manuscrit VI). Dans la pièce, l'intrigante est même une criminelle [1], mais elle conserve la « forme distinguée » du Ms I et la courageuse franchise du Ms IV. Rebekka me paraît être une édition nouvelle et refondue de Mme Sörby, du *Canard sauvage*. Celle-ci est aussi, en effet, une aventurière au passé assez lourd, mais elle a une élégance naturelle, sait tenir une maison luxueuse et diriger une conversation mondaine. Et, ce qui est plus important, elle a des qualités morales. C'est par sa franchise qu'elle a inspiré à Werle assez de confiance pour se faire épouser. Si, au lieu d'un jouisseur, elle avait rencontré un être noble, dont elle se serait éprise, elle avait en elle les qualités qu'il fallait pour s'élever, sous l'influence de celui qu'elle aimait, presque à son niveau moral.

Ibsen n'abandonnait pas ses personnages, une fois achevée la pièce où il les avait introduits. Ils continuaient à vivre en lui et reparaissaient plus tard, plus ou moins transformés. Selma, de *L'Union des Jeunes*, était devenue Nora. Aslaksen, de *L'Union des Jeunes*, était revenu dans *Un Ennemi du Peuple*. Même les filles de Rosmer, simplement esquissées dans une note pour *Chevaux blancs*, prendront place ensemble dans *La Dame de la Mer*, et l'une d'elles sera la Hilde de Solness. La transformation de Mme Sörby en Rebekka est donc très naturelle, et cette origine de la nouvelle héroïne serait un lien de plus entre *Le Canard sauvage* et *Rosmersholm*.

Les cancans de Kristiania, vers 1890, désignaient aussi une dame de la ville comme le modèle de Rebekka, mais on ne peut s'y fier, et Ludvig Passarge, traducteur en allemand de *Brand*, de *Peer Gynt* et des poèmes d'Ibsen, qui avait rendu visite à Ibsen en 1884 à Gossensass, avait alors causé avec lui de la

[1] Le grand crime de Rebekka, est d'avoir sciemment provoqué la mort de Beate. Mais pour Sigmund Freud, c'est naturellement d'avoir été la maîtresse du Dr West, bien qu'elle ne sût pas qu'il était son père. Freud pense qu'elle a eu le pressentiment de ce que lui révèle Kroll, et qu'elle a vécu sous l'influence du complexe d'Œdipe (*Einige Charaktertyper aus der psychoaralytischen Arbeit* dans *Imago*, IV, pp. 328-334).

destinée tragique de Charlotte Stieglitz, martyre du romantisme, dont certains traits de caractère se retrouvent chez Rebekka West [1], ce qui n'exclut nullement que Mme Sörby en ait suggéré l'idée, car Ibsen a souvent employé plusieurs modèles pour ses personnages. Charlotte, fort amoureuse de son mari, le poète Heinrich Stieglitz, neuratshénique dont elle voulait ranimer la capacité de production, choisit l'étrange moyen de se donner un coup de poignard, dans l'espoir que le malheur lui ferait commencer une vie nouvelle.

Ludvig Ludvigsen Daae, le camarade d'Ibsen depuis le temps de « la Hollande savante », a cru se reconnaître dans le proviseur Kroll, et en a été au point de ne plus avoir avec lui aucune relation. Daae était un homme ardent, passionné en tout, comme il l'avait montré vis-à-vis d'Ibsen par son indignation contre les erreurs historiques dont fourmille *Madame Inger d'Östraat*, et il était de droite, — ardemment, comme toujours. Mais Ibsen niait avoir pensé à Daae, et disait : « C'est tout à fait faux ; celui qui m'a servi de modèle était proviseur dans une de nos petites villes. » Et plus tard, revenu à Kristiania, lorsqu'il évoquait les vieux souvenirs avec un de ses amis « hollandais », il disait avec regret : « Bon Dieu, c'était le temps où L. L. Daae pouvait aussi causer avec moi [2] ! »

Il semble que c'est plutôt à Dietrichson qu'Ibsen a dû penser comme modèle de Kroll.

Mortensgaard n'a pas de modèle connu. Son nom signifie « la ferme de Martin » et désigne évidemment une terre que ses parents ont cultivée, et dont ils ont pris le nom. C'est pourquoi Brendel, rien qu'à son nom, reconnaît en lui un « plébéien ».

Brendel est un nom de Skien [3]. Un Jörgen Brendel était un « original » comme il y en avait beaucoup, en Norvège, pen-

[1] Rapporté par Halvdan Koht et Julius Elias, qui le tenaient de Passarge *Breve*, II, p. 233.
[2] Fr. Ording, dans *Kirke og JKultur*, 1910, p. 86.
[3] Schneider, *Fra det gamle Skien*, I, pp. 212, 224, 234.

dant la première moitié du siècle dernier, dont parlent tous les mémoires, et un certain Chr. Leth, de Skien, a été une sorte de Ulrik Brendel [1]. Ibsen a sûrement rencontré maint original de ce genre, et il aimait à parler des types à la façon d'Aslaksen ou d'Ulrik Brendel qu'il avait connus, et qu'il appelait des « ex-hommes » [2]. Malheureusement, ceux qui lui ont entendu raconter leurs histoires ne les ont pas rapportées. On a aussi pensé que Ulrik Brendel aurait eu pour modèle un certain George Frederik von Krogh, à la mémoire de qui Henrik Wergeland a consacré un poème, et qui était, lui aussi, une sorte de vagabond génial [3].

Et l'on sait que Snoilsky est le modèle de Rosmer. Non toutefois pour la fable. Son premier mariage malheureux et son grand amour pour une seconde femme n'ont que par hasard une vague analogie avec le scénario de *Rosmersholm*, qui était peut-être, dans le plan d'avril 1885, assez différent du plan que nous connaissons, mais qui en était tout de même une première forme. Il a été modèle pour sa parfaite distinction, sa sincérité, sa bienveillance, sa modestie, son horreur de l'intolérance, sa crainte de froisser autrui, qui le faisait hésiter dans l'action, malgré la réelle indépendance et fermeté de son esprit. Tout cela se trouve chez Rosmer, et devait déjà s'y trouver sans doute en partie dans le plan d'avril 1885, mais il a été précieux pour Ibsen de rencontrer ensuite précisément le modèle idéal du personnage qu'il voulait construire. Il est probable que le modèle a contribué à des modifications du plan, et il n'est pas exclu que le second mariage de Snoilsky y ait également contribué, mais là-dessus nous n'avons aucune donnée.

La « petite ville au bord d'un fjord » où se passe l'action est évidemment Molde, et Rosmersholm est un vieux manoir situé

[1] *Varden*, 1903, nº 92, cité dans *Efterladte Skrifter*, I, p. XXXIV.
[2] M. Grönvold, *Fra Ulrikken til Alperne*, p. 138.
[3] Francis Bull, dans *Hundreaarsutgaven*, X, p. 335.

près de l'entrée de la ville, dont le propriétaire Thiis Möller, était un homme de droite déclaré. Dans ses promenades le long du fjord, méditant et regardant le magnifique paysage, Ibsen était souvent passé devant cette vieille demeure, qui s'appelait Moldegaard [1]. Brandès a écrit quelque part qu'Ibsen, à mesure qu'il est devenu un écrivain mondial, « s'est moins soucié de la vraisemblance extérieure, et a mis sur la scène, par exemple, le château *(borgen)* de Rosmersholm, bien qu'il n'y ait pas de pareils châteaux en Norvège ». Mais s'il ne s'y trouve pas de véritables châteaux, il s'y trouve, peu nombreuses, d'antiques maisons que l'on peut qualifier de manoirs *(herregaard)*. Malgré l'antipatriotisme qu'il affirmait à cette époque dans ses notes, Ibsen demeurait dans ses pièces strictement Norvégien, et son Rosmer, qui a un Suédois pour modèle, peut passer pour un type spécifiquement norvégien.

La pièce, à trois personnages, plus la gouvernante Mme Helseth, Mortensgaard qui n'a qu'une scène, et Ulrik Brendel qui en a deux, commence un soir et finit le surlendemain. Elle se passe tout entière à Rosmersholm, trois actes dans le salon, et un acte dans le cabinet de travail de Rosmer. Elle est très proche de ce que nous entendons par une pièce classique. L'action consiste essentiellement dans la révélation progressive du passé. Kroll y apporte sa part. Mortensgaard y ajoute un élément important. La conscience de Rosmer est de plus en plus troublée et Rebekka dont l'amour s'est purifié, se sacrifie pour lui rendre la foi en lui-même, et complète la révélation. Tout se déroule comme un raisonnement, à peu près comme dans certaines pièces de Racine ou du théâtre grec.

Ces longues conversations où les personnages se livrent à un perpétuel examen de conscience surprennent bien des lecteurs étrangers et leur paraissent parfois fastidieuses. A un ami de Vienne, Ibsen disait : « Pour comprendre la pièce, il

[1] H. Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 265.

vous faudrait connaître le Nord. La nature grandiose, mais morne, dont les gens y sont entourés, leur solitude et leur séparation, les obligent à regarder en eux-mêmes. Cela les rend réfléchis, graves, les fait ruminer, douter, souvent désespérer [1]. »

Dans cette pièce austère où les passions s'expriment avec calme, l'élément comique est complètement absent. Il est remplacé par les deux scènes d'Ulrik Brendel, d'une fantaisie quelque peu sinistre, mais bien faites pour rompre la monotonie. Le personnage est curieux par lui-même. La traduction peut difficilement mettre en valeur sa langue pittoresque, émaillée de mots allemands et français, imprimés ici en italiques. Il y a chez lui un mélange de sarcasme anarchisant et de critique sociale réformatrice. Ibsen lui a prêté beaucoup des idées qu'il émettait lui-même lorsqu'il avait un peu bu. Les deux scènes de Brendel sont celles qu'il a le plus remaniées. Dans le dernier brouillon, par exemple, Brendel indique sa découverte, dont il va faire part au public, et Rebekka lui apprend qu'il vient trop tard, un auteur l'a précédé. Cet auteur est Henry George, dont l'ouvrage *Progrès et Pauvreté* venait de paraître en traduction norvégienne et dont les journaux avaient beaucoup parlé [2]. Ce détail et l'amertume qu'en éprouve Ulrik Brendel ont disparu dans l'œuvre définitive. Son rôle comme ressort dramatique n'est pas moins singulier. Qu'il serve à mettre Rosmer en rapport avec Mortensgaard n'est pas le plus important de ce rôle. A ses deux visites, il intervient, sans s'en douter, pour amener les décisions essentielles. La première fois, il décide Rosmer à déclarer le changement de ses idées à Kroll ; car Rosmer, avant son arrivée, disait : « Pas maintenant ! » et dit ensuite : « Il a du moins eu le courage de vivre la vie à sa tête, et cela, je trouve que ce n'est pas si peu. » Et cet exemple l'enhardit. Et la dernière fois, il arrive juste au moment où

[1] Propos rapporté par A. E. Zucker, *Ibsen the masterbuilder*, p. 221.
[2] *Efterladte Skrifter*, I, p. CIV.

Rosmer et Rebekka viennent de découvrir qu'ils sont dans une impasse, et que la vie n'est plus possible pour eux, à cause du doute que laissera dans l'esprit de Rosmer la connaissance du passé de Rebekka. Il ne peut plus avoir l'entière confiance en elle qui serait nécessaire pour leur union. La seconde intervention de Brendel est un des rares passages du brouillon de *Rosmersholm* qu'Ibsen ait complètement transformé dans la mise au net. Dans le brouillon, Hetman (le nom de Brendel n'apparaît que dans la mise au net), informé de la situation par Mortensgaard, donne ce conseil ironique :

> Mangez, buvez et soyez heureuse, ma belle demoiselle. Et il faut que tu prennes ainsi l'existence, toi aussi, Rosmer. Le maître a oublié de nous donner des ailes. Au dedans et au dehors. Rampons donc sur terre tant que ça dure. Il n'y a rien d'autre à faire.

Et, apprenant que Rebekka va partir, il se souvient de la femme de Rosmer, qui a eu le courage de se sacrifier par amour ; mais il pense qu'un tel danger n'existe pas pour Rebekka et il lui conseille de rester.

Mais il est peu naturel que Brendel ne parle pas de lui-même et de l'expérience qu'il vient de faire dans la petite ville, et surtout, sa suggestion du suicide est trop directe. C'est pourquoi, dans la mise au net, il conte sa lamentable banqueroute et suggère le suicide parce qu'il y pense pour lui-même. C'est ensuite à mots couverts qu'il en parle personnellement à Rebekka.

On peut d'ailleurs observer combien ce motif de la femme qui sacrifie jusqu'à sa vie par amour est fréquent dans l'œuvre d'Ibsen. Rebekka, sur ce point, suit l'exemple de l'Agnès de *Brand* et de Hedvig du *Canard sauvage*. On n'a pas manqué de chercher des œuvres qui présentent quelque analogie ou ressemblance partielle avec *Rosmersholm*, et naturellement, on en a trouvé, mais, à part le poème de Wergeland à la mémoire d'un modèle possible d'Ulrik Brendel, aucune que l'on puisse

considérer avec quelque probabilité comme ayant exercé une influence quelconque sur le drame. Il existe bien une pièce d'Octave Feuillet, *Le Sphinx*, qui est de 1874, où une femme sacrifie sa vie pour permettre à celui qu'elle aime de réaliser son bonheur. Blanche de Chelles n'est pas sans quelque analogie avec Rebekka. Mais, outre que Rosmer n'a aucun pendant dans la pièce de Feuillet, il est fort peu vraisemblable qu'Ibsen l'ait connue. J'ai signalé la composition et l'allure presque classiques de *Rosmersholm*, mais il est douteux qu'Ibsen ait sérieusement connu les classiques français et le théâtre grec ; nulle part on ne voit qu'il y ait jamais fait la moindre allusion. Par contre, il s'est constamment inspiré de lui-même, et il n'y a aucune pièce de lui qui se rattache à un aussi grand nombre de ses œuvres antérieures. La pensée d'Ibsen travaille toujours dans le même cercle d'idées, et souvent il reprend les mêmes personnages, en les transformant. Et surtout, malgré le contraste du ton et du style, *Rosmersholm* a un lien étroit avec *Le Canard sauvage*, et les deux drames forment une sorte de diptyque. Dans l'une comme dans l'autre pièce il revient sur des thèmes qui lui sont familiers, mais il ne donne plus l'impression de prendre parti pour les conceptions de tel personnage contre celles de tel autre. Dans *Le Canard sauvage*, il n'est évidemment d'accord ni avec Gregers Werle ni avec Relling, qu'il peint tous deux de façon caricaturale. Dans *Rosmersholm*, sa sympathie est manifestement partagée entre Rosmer et Rebekka, malgré l'impuissance de l'un et le crime de l'autre, car ils sont tous deux des êtres nobles. Seulement, il éprouve comme un regret de voir s'abolir la volonté intrépide de Rebekka, et la noblesse de son caractère est précisément prouvée parce qu'elle se laisse gagner par la supériorité morale de Rosmer, par quoi est paralysée cette volonté. Il y a là une sorte de contradiction naturelle qu'Ibsen constate, et qui donne au drame une tristesse désespérante. Si l'on veut absolument y voir une idée, ce serait que l'énergie vitale n'est pas

compatible avec les hautes conceptions morales [1]. Mais ce n'est certainement pas la pensée d'Ibsen : il a simplement voulu approfondir des « destinées humaines ». Ses drames se suivent dans un ordre logique. *Le Canard sauvage* et *Rosmersholm* succèdent naturellement aux pièces précédentes, mais dans celles-ci la tendance était plus marquée. Désormais, elles seront surtout des études psychologiques.

[1] C'est à peu près la thèse que soutient Paul Levin dans un très intéressant article de *Tilskueren*, 1910. Il voit dans *Rosmersholm* un drame « complètement anarchiste », une sorte de poème symbolique et théorique, ce qui, selon lui explique l'impression de froideur que laisse un drame si passionné. C'est comme la conclusion condensée des trois drames précédents. Avec celui-là s'achève la série des drames sociaux. L'anarchisme qu'il y professe, observe Paul Levin, était d'ailleurs celui qu'il a exprimé dans mainte conversation de la même époque.

CHAPITRE VII

LA CRITIQUE ET LES REPRÉSENTATIONS

Rosmersholm est la pièce d'Ibsen qui a été le plus diversement comprise et jugée par la suite, mais la critique norvégienne immédiate a été nettement défavorable. Ibsen pensait que sa pièce « ne pourrait donner matière à des attaques d'aucun côté. Par contre, j'espère qu'elle provoquera une vive discussion. Je m'y attends, notamment, en Suède » [1]. En Norvège, tout à l'opposé de ses prévisions, l'œuvre fut généralement blâmée, sans provoquer les discussions prolongées auxquelles l'avaient habitué *Maison de Poupée*, *Un Ennemi du Peuple* et *Le Canard sauvage*. Elle avait paru le 23 novembre, et *Morgenbladet* s'empressa, en deux numéros, de publier un compte rendu sévère [2]. Il faut croire que ces articles produisirent de l'effet, car Hegel écrivit à Al. Kjelland :

> Le *Rosmersholm* d'Ibsen ne paraît pas devoir avoir le grand écoulement habituel d'un livre de lui. Le compte rendu du *Morgenblad*, dit-on, a enlevé aux gens le désir de lire sa nouvelle pièce [3].

Aftenposten n'était pas meilleur. Pour lui, le théâtre d'Ibsen, avec sa tristesse mortelle, sa contagion de pessimisme, était devenu une sorte de Rosmersholm, habité, certes, par une famille distinguée, mais :

[1] L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 373. Lettre à Hegel du 2 octobre 1886
[2] Nos 189 et 197.
[3] Lettre du 17 décembre 1886, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 484.

Son descendant, né cette année, le drame d'Ibsen, est-il peut-être le dernier rejeton? Il y a des indices que ce Rosmer n'aura pas d'enfants, et s'il a des enfants, ils seront sûrement morts-nés [1].

Et dans le même journal, un collaborateur occasionnel publiait un article de sept colonnes pour en venir à la même conclusion : « Est-ce la décadence et le déclin, ou n'est-ce qu'un refluxi? [2] »

Ce qui choquait dans *Rosmershorlm*, c'était la façon de traiter la question religieuse. On le voit nettement dans une longue étude (six colonnes de journal [3]), du poète Theodor Caspari qui avait fréquenté Ibsen à Rome pendant l'hiver 1883-84, et avait ensuite composé son poème *A Henrick Ibsen*. Il n'y avait donc chez lui aucune malveillance, et son article est une analyse sérieuse du drame. Pour lui, *Le Canard sauvage* a montré qu'il vaut mieux s'accommoder pratiquement avec son passé, comme Werle père et Mme Sörby, que de ruminer le passé et ses erreurs. Ce n'est pas le péché lui-même qui est funeste, c'est la conscience du péché, et, dans *Rosmersholm*, cette conscience du péché est présentée comme un revenant du christianisme, lamentable régime périmé. « Débarrassez-vous de la conscience du péché ! » Telle est, pour Th. Caspari, la pensée fondamentale dans *Rosmersholm*. En résumé, Ibsen a voulu dire :

Bien que le christianisme ait cessé d'exister, ou soit seulement, puisqu'il existe encore de nom, à considérer comme l'écorce rongée de la politique réactionnaire, il se glisse encore, par le moyen de la conception de la vie née de « la conscience du péché », çà et là, parmi les gens affranchis, comme une maladie contagieuse de l'âme.

Mais cela vient, selon Caspari, de ce qu'Ibsen est

aussi infiniment loin de toute connaissance profonde du christianisme que la terre l'est du soleil. Aussi n'attaque-t-il pas, au fond, directement

[1] *Aftenposten*, 28 novembre 1886.
[2] *Id.*, 30 novembre 1886, par — V — (Morgenstjerne?)
[3] *Trondhjems Aftenblad*, 15 décembre 1886.

le christianisme, mais la libre pensée, telle qu'elle se comporte actuellement en Norvège. Et sur ce terrain il est chez lui.

Comme d'habitude, les critiques parlent des idées exprimées dans le drame, et ne parlent pas, ou à peine, de sa valeur comme œuvre littéraire. Pour trouver, en Norvège, des appréciations sur la pièce elle-même, il faut recourir aux correspondances d'écrivains, comme Jonas Lie, qui admire surtout dans *Rosmersholm* l'art de la construction dramatique, « et probablement ce drame très émouvant, mais un peu triste, le prouvera lorsque l'ouvrage sera mis en pleine lumière sur la scène [1] ».

En Danemark, ce ne fut guère mieux. Erik Skram trouva que « *Rosmersholm* est une pièce écrite sur des pensées plutôt que sur des gens », et que le drame contenait « des choses sublimes et de singulières absurdités [2] ». Wilhelm Möller admire le dialogue et « les merveilleuses observations délicates de la vie de l'âme », mais estime qu'il n'y a pas là de vrais personnages. « Quand on a fini la lecture, on ne se demande pas : avec qui as-tu fait connaissance? non, on se demande : qu'est-ce que cela peut bien signifier [3]? » Et A. Falkman, dans une longue étude où les caractères des personnages sont bien analysés, pense que « c'est un genre de littérature qui appartient à une enclave très particulière du Parnasse poétique ». D'après lui,

Les années ont rendu Ibsen à la fois plus lourd et plus aride, et il a incontestablement empiré de plus en plus avec ses dernières tragédies à symboles ou à idées. [...] C'est de la philosophie lyrique ou de la prophétie en forme dramatique, et encore peut-on discuter au sujet tant de la vraie pensée de l'auteur que de la vérité de cette pensée [4].

La critique danoise, on le voit, n'insistait pas, comme la norvégienne, sur la question religieuse, mais elle cher-

[1] Lettre à F. Hegel, dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, p. 549.
[2] *Illustreret Tidende*, 1886, p. 111.
[3] *Nutiden*, 1886, nº 532.
[4] *National Tidende*, 2 décembre 1886.

chait surtout « l'idée » de la pièce, et la trouvait obscure.

S'il dut être assez déçu en ce qui concerne la Norvège et le Danemark, où la discussion ne se prolongea guère au delà des articles de compte rendu, Ibsen eut du moins plus de satisfaction en Suède.

Il est difficile d'imaginer à quel point la société cultivée en Suède, était occupée des œuvres d'Ibsen, depuis *Brand*. La thèse de Sten Linder sur la romancière Ernst Ahlgren montre la place prodigieuse qu'il tenait dans les correspondances et les conversations. Dans tout le volume, il est question de lui encore plus que d'Ernst Ahlgren [1]. Il est naturel, en particulier pour *Rosmersholm*, qu'il ait compté sur un bon accueil en Suède, car *Brand* venait d'être joué avec grand succès à Stockholm, et il en avait exprimé sa vive joie à Ludvig Josephson. Cela contrastait, écrivait-il, avec les regards niais que vous devez vous rappeler, qui étaient jetés d'un certain autre endroit du Nord [2].

Certes, il y avait de l'opposition, et de deux côtés. *Mariés*, de Strindberg, venait de paraître. Et le réactionnaire passionné C. D. af Wirsén traitait souvent fort mal les pièces d'Ibsen. Mais dans *Rosmersholm* il admira « la force démoniaque de l'analyse psychologique » et la virtuosité scénique, et vit dans les personnages « des indices significatifs d'une haute intelligence tourmentée, singulière, énigmatique, mais qui coquette avec les énigmes » [3]. Il y revint dans un article sur le caractère de Rebekka, où il s'étonne de la puissance du drame : « Même dans les labyrinthes où la route dévoyée d'Ibsen, en ces dernières années, a mené son œuvre, il a conservé le pouvoir magique d'évoquer des figures saisissantes [4]. »

[1] Sten Linder, *Ernst Ahlgren i hennes romaner*.
[2] Ludvig Josephson, *Ett ach annat om Henrik och Christiania Theater*, p. 107. Lettre du 9 avril 1885.
[3] *Kritiker*, p. 74.
[4] *Ibid.*, p. 80-81.

Un homme avait beaucoup contribué à répandre en Suède ce goût d'Ibsen. Urban von Feilitzan, officier et agriculteur par tradition familiale, n'avait commencé à écrire, sous le nom de Robinson, qu'à l'âge de quarante ans, et s'était signalé comme féministe, mais très méfiant à l'égard du mouvement féministe, et en opposition avec Stuart Mill *(The subjection of women)*, parce que l'homme et la femme ont des champs d'action différents, et doivent mutuellement se soutenir et se seconder au lieu de se combattre. Estimant qu'aucun écrivain n'avait, aussi complètement qu'Ibsen, mis en lumière l'idéal nouveau des rapports entre l'homme et la femme, il avait publié en 1882 un volume sur *Ibsen et la question du mariage* [1] et l'envoya à Ibsen avec une lettre à laquelle Ibsen répondit quelques mois plus tard : « J'ai admiré l'originalité et la rare profondeur dont votre ouvrage est pénétré. [...] Vous avez exprimé ce qu'il a été écrit de plus judicieux et de plus profond sur mon œuvre [2]. » Ce livre établit la réputation de Robinson, qui fut considéré comme le meilleur critique de l'époque. Mais il n'était pas journaliste, et n'écrivait que lorsque cela lui convenait. Il écrivit un article sur « Le sujet de la nouvelle pièce de Henrik Ibsen, *Rosmersholm*. Quelques indications ».

Pour lui, c'est une « pièce à problème », mais non dans le sens où ce mot est généralement employé, et s'applique à des questions d'actualité plus ou moins politiques. Ibsen est un écrivain classique, c'est-à-dire qui traite des problèmes éternels. Ici, le sujet est le « doute religieux ». Mais Robinson prend le mot « religieux » dans le sens général, ou purement psychologique. Le doute religieux n'est pas le doute sur la vérité d'une religion déterminée, c'est le tourment de nature religieuse provoqué par le sentiment d'une faute. Rosmer, dès ses pre-

[1] Robinson, *Ibsen och äktenskapsfragan*.
[2] Cité d'après Axel Forström, *Urban von Feilitzen. « Robinson »*, p. 268.

mières paroles, dit combien il est heureux de n'avoir aucun motif d'éprouver ce sentiment, et lorsqu'il l'éprouvera, la vie lui deviendra un fardeau, car l'incroyant Rosmer est demeuré, en cela, profondément religieux, tandis que le croyant Kroll et l'incroyant Mortensgaard ne le sont ni l'un ni l'autre. Ils sont satisfaits du moment qu'ils ont, chacun, l'approbation de sa coterie. Rosmer, lui, ne consulte que sa propre conscience. Ce sujet, au fond, est le même qu'ont souvent traité les tragiques grecs, du moins Eschyle et Sophocle. Rosmer est le personnage principal. Toutefois, avec notre façon moderne de considérer le théâtre, Rebekka tend à détourner notre attention du vrai sujet, bien que l'évolution de son caractère s'y rattache également, car Ibsen a respecté l'unité du sujet. Et Robinson s'attache à montrer, par une analyse subtile, comment Rebekka, qui, par nature, ne connaît pas le doute, pourra libérer Rosmer de ce sentiment qui le paralyse, en lui inspirant confiance par sa totale transformation. Le tourment dû à la faute peut-il être apaisé par une véritable rénovation?

Cette analyse [1] produisit grand effet, surtout sur des admiratrices d'Ibsen comme Hellen Lindgren et Mme Limnell. Magdalene Thoresen écrivit à Urban von Feilitzen : « Il ne peut y avoir deux avis sur le fait que vous êtes le critique le plus profond et le plus pénétrant d'Ibsen. Je n'ai guère vu qu'une personne qui pensait comme vous, et c'est l'écrivain Herman Bang [2]. »

*
* *

Les représentations de *Rosmersholm* ne contribuèrent pas à compenser le mauvais effet produit par les premiers comptes rendus. Gunnar Heiberg, directeur du théâtre de Bergen, fut le premier prêt, et la pièce fut jouée avec succès le 17 janvier 1887, sur la scène qu'Ibsen avait autrefois dirigée,

[1] *Nordisk Tidsskrift*, 1887, p. 20.
[2] Cité par Axel Forsström, *Urban von Feilitzen. « Robinson »*, p. 362.

Didi Heiberg y fut superbe dans le rôle de Rebekka [1] mais c'était le « Théâtre de Khristiania » qui comptait. La première n'y eut lieu que le 12 avril, et la pièce fut accueillie assez froidement [2]. C'était peut-être par la faute d'Ibsen, qui avait pensé d'abord à Laura Gundersen pour le rôle de Rebekka, comme il était naturel, car elle jouait superbement Hjördis, qui n'est pas sans analogie avec Rebekka, mais avait désigné une autre actrice qui tomba malade, et finalement le rôle fut joué par Mlle Reimers. Ce fut une amère déception pour Laura Gundersen, qui assista, désolée, à la représentation à côté de sa camarade Lucie Wolf, et lui prit la main, disant : « Oh, Lucie, je vois maintenant ce que j'aurais fait de Rebekka ! Oh, comme il a été injuste envers moi ! Que lui ai-je donc fait, pour que je subisse un tel affront? » Et Lucie Wolf déplore l'erreur d'Ibsen, sans laquelle, pense-t-elle, le drame aurait obtenu un éclatant succès [3]. Laura Gundersen voulait que Rebekka fût « comme la nuit noire avec des étoiles étincelantes [4]. » En fait, la pièce n'obtint que dix représentations, ce qui, à cette date, et pour Ibsen, était médiocre. Elle fut jouée encore six fois au cours des deux années suivantes, et ne fut reprise qu'au siècle suivant [5].

A Copenhague, il n'en alla pas mieux. Comme toujours, le directeur du théâtre royal désirait jouer la pièce avant qu'elle fût publiée. Cette fois, il en fit même une condition pour la donner. Ibsen tint bon [6]. Finalement, *Rosmersholm* ne fut pas accepté par le censeur Erik Bögh, et même *La Comédie de l'Amour*, qui était acceptée, ne fut pas jouée. Le résultat fut que le drame passa à un théâtre secondaire qui donnait

[1] Andreas Paulson, *Komedielakken og Engen*, p. 70.
[2] *Dagbladet*, 1887, n° 124.
[3] *Skuespillerinden Fru Lucie Wolfs Livserindringer*, p. 202.
[4] Halvdan Koht, *Henrik Ibsen, eit diktar-liv*, II, p. 269.
[5] Blanc, *Ibsen og Christiania Theater*.
[6] V. les lettres d'Ibsen à ce sujet dans L. C. Nielsen, *op. cit.*, II, pp. 373, 375, 376, 379 et 380.

habituellement des farces, et la représentation fut médiocre. Seul le rôle de Rosmer fut bien tenu, mais par un acteur suédois, August Lindberg, le même qui, le premier, avait joué Osvald. Edvard Brandès se lamenta sur cet échec de la scène danoise en même temps que sur le mauvais goût du public bourgeois de Copenhague, qui est en majorité « de droite et bigot [1] ».

Ce fut un peu mieux à Stockholm, au « Théâtre dramatique », où C. D. af Wirsén trouva même que le développement du caractère de Rebekka devenait plus clair à la scène qu'à la lecture, mais, dit-il, « le drame est trop énigmatique et il comporte trop d'interprétations pour être jamais vraiment populaire ». Le public avait une impression déprimante, c'était trop triste, et surtout la scène finale « paraissait tout à fait contre nature, et ne donnait aucune illusion de vérité [2] ».

En Allemagne, la diversité des jugements aussi bien du public que de la presse est curieuse. A Augsburg, public et presse sont d'accord, la critique considère la pièce comme une dérision, et à la troisième représentation le théâtre ne fait que 60 marks de recette [3]. Par contre, à Berlin, *Rosmersholm* atteint 23 représentations, qui ne sont interrompues que par suite de circonstances fortuites. Mais les journaux sont très partagés. On publie brochures, articles, caricatures. La presse hostile dit que l'on manque actuellement de production dramatique autochtone, en même temps que de méthode dans l'analyse métaphysique et psychologique, en sorte qu'on ne se rend pas compte de ce qu'il y a de malsain dans les œuvres les plus récentes d'Ibsen [4]. La note de blâme paraît tout à fait dominante. R. v. Gottshall, dans *Unsere Zeit*, est surtout choqué de la méthode des révélations progressives : pour lui c'est

[1] *Politiken*, 1er décembre 1887.
[2] C. D. af Wirsén, *Kritiker*, pp. 82-86.
[3] *Morgenbladet*, 1887, nº 219.
[4] *Aftenposten*, 1887, nº 381.

« une nouvelle détissée à l'envers » il n'y a pas d'action, c'est « une pièce complètement manquée et contraire aux règles du drame [1]» . Pour Karl Frenzel aussi, la pièce, avec ses subtilités morales, est le contraire même du vrai drame, et Ibsen est un maître pour provoquer une sorte de mal de mer moral [2]. Des jugements aussi dénigrants sont d'autant plus curieux à relever dans la presse allemande qu'on les rencontre en 1887, qui est l'année où s'est généralisé en Allemagne le grand engouement pour Ibsen, comme on le verra dans la prochaine notice.

Cependant on continue de s'intéresser à *Rosmersholm*, et dans un cercle littéraire de Munich, en 1897, on joue un cinquième acte ajouté à la pièce par Max Halbe, et où Rebekka, qui savait nager, a survécu, et a fondé un pensionnat où elle loge tous les personnages détraqués d'Ibsen [3].

Rosmersholm a été traduit en anglais par Louis N. Parker, en 1889, qui m'avait fait connaître Ibsen peu auparavant, et m'avait prêté *La Dame de la Mer* en traduction allemande, *Die Frau vom Meere*, qui venait de paraître. La pièce fut jouée à Londres en 1891 au Vaudeville Theater, devant une salle comble. Les deux premiers actes furent écoutés avec un recueillement presque pieux, et fortement applaudis. Mais à partir du moment où Kroll, au troisième acte, questionne Rebekka pour montrer que le Dr West était son père, le charme fut rompu, et le recueillement ne revint plus [4]. Les jugements de la presse anglaise ont été une condamnation péremptoire et presque unanime. La *Saturday Review* déclara qu'Ibsen avait ici franchi les limites du bon sens et débarqué ses lecteurs dans un asile de fous. Et dans le reste de la presse on ne rencontre guère que des appréciations de ce genre : extravagances d'aliéné ; Ibsen est un dramaturge provincial ; niais

[1] D'après *Morgenbladet*, 1887, n° 292.
[2] D'après *Aftenposten*, 1887, n° 316.
[3] *Morgenbladet*, 1897, n° 732.
[4] *Berlingske politiske og Avert.*, 5 mai 1891.

propos ; Ibsen n'a pas appelé Rosmersholm une farce, mais c'est par modestie. Les exceptions sont rares, mais leurs signataires sont de qualité, et entre eux et la presse courante, le contraste est grand. Sir Bertrand Russell dit n'avoir jamais trouvé une tragédie plus réellement tragique, et Bernard Shaw dit que c'est la plus captivante de toutes les pièces d'Ibsen.

En France, où la traduction de Prozor avait paru en , la première représentation fut donnée sur une simple estrade, au cercle Saint-Simon, après une conférence de Gabriel Monod, par Lugné Poe. Représentation « très convenable, mais sans plus, parfois un peu plus déclamatoire qu'il ne faudrait [1] ». La pièce fut ensuite jouée au Vaudeville, avec une tendance à introduire une manière symboliste et stylisée, mais une interprétation réussie dans ce sens, et le correspondant norvégien estime que l'intérêt pour le Théâtre de l'Œuvre a été accru par cette soirée [2]. Par contre, un correspondant de *L'Indépendance belge* se moque longuement de la petite église d'ibsénisants qui ont écouté en extase la première de *Rosmersholm*, tandis que, pour le *profanum vulgus*, ce drame est incompréhensible et mortellement ennuyeux [3].

Après ces débuts, en général peu satisfaisants, *Rosmersholm*, comme tant d'autres pièces d'Ibsen, s'est fait une plus large place dans le répertoire, surtout en Norvège, et a trouvé des interprètes de premier ordre, surtout Johanne Dybvad, la grande actrice d'Oslo, et Eleonora Duse, qui est venue jouer Rebekka en 1906 à Kristiania. Le public était méfiant, mais fut conquis, et ce fut surtout au dernier acte qu'elle produisit grand effet. « On ne saurait décrire la puissante gravité, si calme, qu'elle imposa. C'était un calme comme au bord de la mer. On se rappelle l'image de Rebekka elle-même, on pense

[1] C. B. Burchardt, *Norwegian Life and Literature*, pp. 134-136.
[2] H. A., dans *Norsk Intelligents Sedler*, 3 octobre 1894.
[3] *Aftenposten*, 1894, n° 174.

aux milliers d'ailes tombantes [1]. » C'était, d'habitude, ce quatrième acte qui portait le moins sur le public.

Gunnar Heiberg, excellent metteur en scène qui avait donné à Bergen la première représentation de *Rosmersholm,* insiste sur l'importance de la grande scène des aveux de Rebekka au troisième acte et de la seconde intervention d'Ulrik Brendel au quatrième. Pour lui, la pièce est « la singulière tragédie d'un homme et d'une femme qui s'aiment d'un si grand amour qu'ils échangent leurs âmes. » Mais, sous une forme réaliste, et composée avec des êtres réels, l'œuvre a pour objet d'être une image de la vie entière, « un grand symbole de la conduite humaine ». C'est pourquoi il faut jouer réaliste, mais savoir qu'on est « les confidents secrets de l'auteur ». Il admire le jeu de Mme Dybvad dans la grande scène du troisième acte, et pourtant fait des réserves, car ce récit est un acte. « C'est l'adieu et c'est le sacrifice. C'est à ce moment qu'elle prend la nouvelle âme et brûle l'ancienne. » Aussi faudrait-il « une grande simplicité grise qui envelopperait tous les détails psychologiques, de façon que nous les sentions sans les voir. [...] C'est ici que la grande actrice devrait être la secrète confidente d'Ibsen [2] ». Lorsque j'ai vu Mme Dybvad à Oslo jouer Rebekka aux fêtes du centenaire d'Ibsen, elle avait tenu compte des indications de Gunnar Heiberg.

Mais *Rosmersholm* est demeuré, parmi les grands drames d'Ibsen, celui dont le succès est le plus incertain, et dépend le plus de la façon dont sont joués, surtout, les rôles d'Ulrik Brendel et de Rebekka.

Les jugements portés sur l'œuvre, et les interprétations, ont continué, par la suite, à être d'une singulière diversité. Rares sont les auteurs qui l'ont trouvée médiocre. Il y en a eu pourtant. Pour Sven Lange, elle est « terne et sans harmonie »,

[1] G[ina] K[rog] dans *Nylænde,* 1906, p. 6c.
[2] Gunnar Heiberg, *Ibsen og Björnson paa scenen,* pp. 28-40.

et l'auteur « se guinde à des divagations de plus en plus subtiles et incontrôlables, finalement monstrueuses [1] ». A. Schack n'y voit que la preuve de l'incompréhension d'Ibsen, lorsqu'il s'agit du christianisme [2]. Mais les admirateurs du drame le comprennent de façons bien différentes. Gabriel Finne écrit à son ami Hjalmar Christensen : « Plus je pense à *Rosmersholm*, plus je le trouve grand et sublime. Ibsen a sûrement voulu montrer qu'une libération incomplète à la Rosmer doit absolument conduire à la cascade du moulin [3]. » Ellis Roberts estime que c'est dans ce drame qu'Ibsen a donné la plus claire vue de ses idées politiques : Rosmer est un platonicien qui veut le gouvernement des philosophes [4]. Un écrivain américain fait dériver tous les drames modernes d'*Empereur et Galiléen* et de l'idée du « troisième empire » : ils peignent les faiblesses qui en retardent la venue [5], et il est clair que les êtres nobles annoncés par Rosmer se rattachent à cette idée. Pour le professeur français Ehrhard, l'idéal de Rosmer est la joie, c'est-à-dire la satisfaction des désirs et le triomphe de la nature. Mais « l'esprit des Rosmer », qui est le renoncement, le paralyse.

> Rosmersholm est, par conséquent, une sorte d'adieu triste à ce culte de la nature que le poète avait exalté dans *Les Revenants*. Pas plus que dans *Le Canard sauvage*, Ibsen ne renie son ancienne doctrine ; il constate seulement que son application est impossible. Jamais le retour à la nature, jamais l'affranchissement de la règle ne sera complet. Le soleil païen ne brillera plus jamais dans sa splendeur d'autrefois. Une morale sombre a envahi le monde. [...] Le monde est ou a été chrétien ; dès lors il est condamné, quoi qu'il fasse, à la tristesse et à la servitude [6].

On pourrait augmenter la liste de ces interprétations, qui, la plupart, renferment quelques éléments de vérité. Leur

[1] Sven Lange, *Meninger om teater*, 1910, pp. 78-80.
[2] A. Schack, *Omudviklingsgangen i Henrik Ibsens digtning*, pp. 149-160.
[3] Kaare Foss, *Gabriel Finne*, p. 13.
[4] R. Ellis Roberts, *Henrik Ibsen, a critical study*, p. 40.
[5] Montrose J. Moses, *Henrik Ibsen, the man and his plays*, p. 284.
[6] Ehrhard, *Henrik Ibsen et le Théâtre contemporain*, pp. 410-411.

diversité prouve la richesse d'une œuvre qui, d'après d'autres, comme H. Koht, Francis Bull, etc., n'était pas, à proprement parler, dans l'esprit de son auteur, un drame « à idées », mais peut en suggérer autant, et de si variées. Il n'est pas surprenant que Björnson, parmi les pièces d'Ibsen, ait eu surtout l'esprit occupé du *Canard sauvage* et de *Rosmersholm* [1].

[1] Francis Bull, dans *Samtiden*, 1937.

ROSMERSHOLM

PIÈCE EN QUATRE ACTES

PERSONNAGES

JOHANNES ROSMER, *propriétaire de Rosmersholm, autrefois pasteur.*
REBEKKA WEST, *habitant chez Rosmer.*
KROLL, *proviseur, beau-frère de Rosmer.*
ULRIK BRENDEL.
PEDER MORTENSGAARD.
MADAME HELSETH, *gouvernante à Rosmersholm.*

(L'action se passe à Rosmersholm, vieux manoir aux environs d'une petite ville située au bord d'un fjord, dans l'ouest de la Norvège.)

ACTE PREMIER

(Le salon de Rosmersholm, spacieux, archaïque et plaisant. Au premier plan, sur le mur de droite, un poêle orné de branches de bouleau et de fleurs des champs. Plus loin, une porte. Au mur du fond, porte à deux battants ouvrant sur le vestibule. Au mur de gauche, une fenêtre devant laquelle est une jardinière avec des fleurs et des plantes. Près du poêle, une table avec des fauteuils et un canapé. Aux murs sont accrochés des portraits anciens et modernes de prêtres, d'officiers et de hauts fonctionnaires en uniforme. La fenêtre est ouverte. De même la porte du vestibule et celle de la maison. On aperçoit dehors de grands vieux arbres bordant l'allée qui conduit à la ferme. Soir d'été. Le soleil est bas.)

REBEKKA WEST, *assise sur un fauteuil près de la fenêtre, tricote un grand châle de laine blanc, qui est presque achevé. De temps en temps, elle jette un coup d'œil au dehors entre les fleurs. Un peu après,* MADAME HELSETH *entre par la porte de droite.*

MADAME HELSETH

Je ferai peut-être bien de commencer à mettre le couvert pour le souper, mademoiselle?

REBEKKA WEST

Oui, faites-le donc. Le pasteur ne va sans doute pas tarder.

MADAME HELSETH

N'y a-t-il pas un fort courant d'air, où mademoiselle se tient?

REBEKKA

Oui, assez. Vous pourriez peut-être fermer.

(Mme Helseth va fermer la porte du vestibule; puis se dirige vers la fenêtre.)

MADAME HELSETH, *va fermer, regarde.*

Mais c'est bien le pasteur qui marche là-bas?

REBEKKA, *vite.*

Où ça?

(Elle se lève.)

Oui, c'est lui.

(Derrière le rideau.)

Écartez-vous. Qu'il ne nous voie pas.

MADAME HELSETH, *qui s'est reculée.*

Non, pensez donc, mademoiselle,... il recommence à prendre le chemin du moulin.

REBEKKA

Il a pris aussi le chemin du moulin avant-hier.

(Elle guette entre le rideau et le chambranle.)

Mais nous allons voir maintenant...

MADAME HELSETH

Est-ce qu'il se risque sur la passerelle?

REBEKKA

C'est ce que je veux voir.

(Un moment après.)

Non. Il tourne court. Il fait le détour, aujourd'hui encore.

(Elle s'éloigne de la fenêtre.)

Un long détour.

MADAME HELSETH

Mon Dieu, oui. Ce doit être pénible pour le pasteur de traverser cette passerelle. L'endroit où pareil malheur est arrivé...

REBEKKA, *roulant son tricot.*

On reste longtemps attaché à ses morts ici, à Rosmersholm.

MADAME HELSETH

Moi, je crois, mademoiselle, que ce sont les morts qui restent longtemps attachés à Rosmersholm.

REBEKKA, *la regarde.*

Les morts?

MADAME HELSETH

Oui, on dirait presque qu'ils ne peuvent pas se séparer entièrement de ceux qui restent après eux.

REBEKKA

D'où vous vient cette idée?

MADAME HELSETH

Car sans cela, je pense que ce cheval blanc ne viendrait pas ici.

REBEKKA

Oui, qu'est-ce donc au juste, cette histoire de cheval blanc, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Oh! ce n'est pas la peine d'en parler. Vous ne croyez d'ailleurs pas à ces choses-là.

REBEKKA

Est-ce que vous y croyez, vous?

MADAME HELSETH, *va fermer la fenêtre.*

Oh ! je ne veux pas que mademoiselle se moque de moi.

(Elle regarde dehors.)

Non... mais n'est-ce pas le pasteur qui est de nouveau là-bas sur le chemin du moulin...?

REBEKKA, *regarde.*

L'homme qui est là?

(Elle va vers la fenêtre.)

Mais c'est le proviseur !

MADAME HELSETH

Oui, c'est vrai, c'est le proviseur.

REBEKKA

Ah ! ça me fait plaisir ! Car vous allez voir qu'il vient chez nous.

MADAME HELSETH

Il va tout droit par la passerelle, lui. Et pourtant, elle était sa propre sœur... Eh bien ! alors, je vais mettre le couvert, mademoiselle.

(Elle sort à droite.)

(Rebekka reste un moment debout près de la fenêtre; puis elle salue, sourit et fait un signe de tête. Le jour commence à baisser.)

REBEKKA, *va parler à la cantonade par la porte de droite.*

Oh ! chère madame Helseth, vous trouverez quelque chose de tout à fait bon à mettre sur la table. Vous savez bien les préférences du proviseur.

MADAME HELSETH, *du dehors.*

Bien, mademoiselle. Je vais le faire.

REBEKKA, *ouvre la porte du vestibule.*

Ah ! enfin... ! Soyez le bienvenu, cher proviseur !

KROLL, *dans le vestibule, dépose sa canne.*

Merci. Alors, je ne vous dérange pas?

REBEKKA

Vous? Vous n'avez pas honte... !

KROLL, *entre.*

Toujours aimable.

(Il regarde autour de lui.)

Rosmer est peut-être en haut dans sa chambre?

REBEKKA

Non, il est dehors en promenade. Il l'a faite un peu plus longue que d'habitude. Mais il va sûrement arriver dans un instant.

(Elle indique le canapé.)

Veuillez prendre place en attendant.

KROLL, *dépose son chapeau.*

Merci.

(Il s'assied et regarde autour de lui.)

Oh ! comme vous avez joliment arrangé ce vieux salon. Des fleurs de tous les côtés.

REBEKKA

Rosmer aime tant avoir autour de lui des fleurs fraîches.

KROLL

Vous l'aimez aussi, je pense.

REBEKKA

Oui, je trouve qu'elles vous enivrent délicieusement. Autrefois nous devions nous refuser ce plaisir.

KROLL, *tristement, avec un signe de tête.*

La pauvre Beate ne supportait pas le parfum.

REBEKKA

Les couleurs non plus. Elle était tout étourdie...

KROLL

Je me le rappelle bien.

(D'un ton plus léger.)

Et comment va-t-on ici?

REBEKKA

Oh! tout suit ici son train paisible et régulier. Un jour est comme l'autre... Et chez vous? Votre femme?

KROLL

Oh! chère mademoiselle West, ne parlons pas de ce qui me concerne. Dans une famille, toujours il y a ceci ou cela qui vient à contretemps. Surtout par les temps que nous vivons.

REBEKKA, *au bout d'un moment, s'assied sur un fauteuil près du canapé.*

Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir une seule fois pendant toutes les vacances?

KROLL

Voyons, il ne faut pas importuner...

REBEKKA

Si vous saviez comme vous nous avez manqué...

KROLL

... et puis, j'ai été en voyage...

REBEKKA

Oui, pendant deux semaines. Vous avez fait une tournée de réunions publiques?

KROLL, *fait signe que oui.*

Et qu'est-ce que vous dites de ça? Auriez-vous cru que je deviendrais un agitateur politique sur mes vieux jours? Hein?

REBEKKA, *sourit.*

Vous avez toujours agité un peu, monsieur Kroll.

KROLL

Oh! oui, comme ça, pour mon plaisir personnel. Mais désormais, ce sera tout à fait sérieux... Lisez-vous jamais ces journaux radicaux?

REBEKKA

Oui, cher proviseur, je ne nierai pas que...

KROLL

Chère mademoiselle West, il n'y a rien à redire à cela. Pas quand il s'agit de vous.

REBEKKA

Non, c'est ce qu'il me semble aussi. Il faut bien que je me tienne au courant. Que je m'informe.

KROLL

Enfin, en tout cas, je ne vous demande pas, à vous qui êtes femme, de prendre résolument parti dans le conflit,... je pourrais bien l'appeler la guerre civile, qui fait fureur

ici... Mais vous avez donc lu comment ces messieurs du « peuple » se sont complu à m'invectiver? Quelles infâmes insolences ils ont cru pouvoir se permettre?

REBEKKA

Oui, mais il me semble que vous avez mordu très vigoureusement de votre côté.

KROLL

C'est vrai. J'ose le dire moi-même. Car maintenant j'ai goûté au sang. Et ils vont éprouver que je ne suis pas homme à courber tout bonnement l'échine...

(S'interrompant.)

Non, mais n'entamons pas ce lamentable et navrant sujet ce soir.

REBEKKA

Non, n'en parlons pas, cher proviseur.

KROLL

Dites-moi plutôt comment vous vous plaisez ici, à Rosmersholm, depuis que vous y êtes seule? Depuis que notre pauvre Beate...?

REBEKKA

Oh ! merci ; je me plais assez bien ici. Elle a laissé un grand vide à beaucoup d'égards. Et aussi des regrets, du chagrin,... naturellement. Mais autrement, je...

KROLL

Pensez-vous rester ici? De façon permanente, je veux dire.

REBEKKA

Oh ! cher proviseur, je ne pense vraiment à rien du tout.

Il est vrai que je suis tellement faite à la maison, qu'il me semble presque en faire partie, moi aussi.

KROLL

Vous, oui. Je le pensais bien.

REBEKKA

Et tant que monsieur Rosmer trouvera que ma présence peut lui être agréable et utile,... oui, je resterai sans doute ici, je pense.

KROLL, *la regarde avec émotion.*

Savez-vous bien,... il y a là quelque grandeur, pour une femme, à laisser ainsi s'écouler toute sa jeunesse en dévouements pour d'autres.

REBEKKA

Oh ! à quoi d'autre pourrais-je me consacrer?

KROLL

Vous avez eu ici d'abord ces fatigues incessantes avec votre intraitable père adoptif paralytique...

REBEKKA

N'allez pas croire que le docteur West était si intraitable là-haut dans le Finmark. Ce sont les terribles voyages en mer qui l'ont brisé. Mais quand nous sommes ensuite venus ici,... oui, deux années pénibles ont passé avant que ses forces fussent épuisées.

KROLL

N'ont-elles pas été encore plus pénibles pour vous, les années qui ont suivi?

REBEKKA

Non, comment pouvez-vous dire cela ! Moi qui avais

tant d'affection pour Beate... Et quand elle, la pauvre, avait un si triste besoin de soins et de ménagements.

KROLL

Soyez remerciée et louée de ce que vous vous souvenez d'elle avec indulgence.

REBEKKA, *se rapproche un peu.*

Cher proviseur, vous dites cela si gentiment et cordialement que cela ne recouvre, j'en suis sûre, aucune malveillance.

KROLL

Malveillance? Que voulez-vous dire?

REBEKKA

Oh ! il n'y aurait là rien de surprenant si vous éprouviez quelque amertume à me voir, moi, étrangère, tout diriger à ma guise à Rosmersholm.

KROLL

Non, comment avez-vous pu... !

REBEKKA

Mais il n'en est donc rien.

(Elle lui tend la main.)

Merci, cher proviseur ! De cela je vous remercie.

KROLL

Mais comment cette idée a-t-elle pu vous venir?

REBEKKA

Je commençais un peu à le craindre, parce que vous veniez si rarement nous voir.

KROLL

Alors, en vérité, vous vous êtes joliment trompée, mademoiselle West. Et d'ailleurs,... il n'y a rien de changé ici sous ce rapport. C'était vous,... et vous seule,... qui aviez déjà la direction ici pendant les malheureux derniers temps qu'a vécus la pauvre Beate.

REBEKKA

C'était plutôt une sorte de régence exercée au nom de la maîtresse de maison.

KROLL

Quoi qu'il en soit... Savez-vous, mademoiselle West,... pour ma part, je n'aurais vraiment rien à y redire, si vous... Mais il ne convient sans doute pas de parler de cela.

REBEKKA

Que voulez-vous dire?

KROLL

Si cela pouvait en venir... à ce que vous preniez la place libre.

REBEKKA

J'ai la place que je désire, monsieur le proviseur.

KROLL

En fait, oui ; mais non en...

REBEKKA, *l'interrompt, d'un ton grave.*

Honte à vous, proviseur Kroll. Comment pouvez-vous plaisanter sur un tel sujet?

KROLL

Hé ! oui, notre bon Johannes trouve sûrement qu'il en

a eu plus qu'assez de l'état de mariage. Mais tout de même...

REBEKKA

Savez-vous,... j'ai presque envie de rire de vous.

KROLL

Tout de même... Dites-moi donc, mademoiselle West... S'il est permis de le demander... Quel âge avez-vous, au juste?

REBEKKA

Je dois avouer que j'ai bien vingt-neuf ans accomplis, monsieur le proviseur. Je suis dans ma trentième année.

KROLL

Bien, bien. Et Rosmer,... quel âge a-t-il? Voyons. Il a cinq ans de moins que moi. Bon, il a donc bel et bien quarante-trois ans. Il me semble que ça irait bien.

REBEKKA, *se lève.*

Évidemment, évidemment. Ça irait à merveille... Prendrez-vous le thé avec nous ce soir?

KROLL

Oui, merci. J'avais pensé à souper ici. Car il y a une question dont il faut que je parle avec notre bon ami... et puis, mademoiselle West,... afin que vous ne vous fassiez pas encore des idées fausses, je viendrai ici très souvent,... comme autrefois.

REBEKKA

Oh ! oui, faites-le.

(Elle lui serre la main.)

Merci, merci ! Vous êtes vraiment gentil tout de même.

KROLL, *marmonne.*

Oui? C'est plus qu'on ne m'en dit chez moi.

(Johannes Rosmer entre par la porte à droite.)

REBEKKA

Monsieur Rosmer,... voyez-vous qui est là?

JOHANNES ROSMER

Madame Helseth me l'a dit.

(Kroll s'est levé. Rosmer lui serre les mains, et dit d'une voix douce et contenue :)

Sois le bienvenu à ton retour dans cette maison, cher Kroll.

(Il pose les mains sur ses épaules et le regarde dans les yeux.)

Cher vieil ami ! Je savais bien qu'un jour ce serait de nouveau comme autrefois entre nous.

KROLL

Mais, mon bon ami,... as-tu follement imaginé aussi qu'il y avait quelque difficulté !

REBEKKA, *à Rosmer.*

Oui, pensez donc,... comme c'est bien, que ce n'ait été qu'une imagination.

ROSMER

N'était-ce vraiment que cela, Kroll? Mais pourquoi t'es-tu si complètement tenu loin de nous?

KROLL, *d'une voix grave et contenue.*

Parce que je ne voulais pas être ici comme un vivant souvenir de tes années malheureuses,... et de celle qui a fini dans la cascade du moulin.

ROSMER

C'était une aimable pensée de ta part. Tu es toujours plein de prévenances. Mais ce n'était pas du tout une raison pour rester à l'écart... Allons, viens ; asseyons-nous sur le canapé.

(Ils s'asseyent.)

Non, ce n'est vraiment pas pour moi un tourment de penser à Beate. Nous parlons d'elle tous les jours. Il nous semble qu'elle fait encore comme partie de la maison.

KROLL

Réellement, vous parlez d'elle?

REBEKKA, *allume la lampe.*

Oui, certes, nous en parlons.

ROSMER

C'est bien naturel. Nous avions tous deux une profonde affection pour elle. Et tous les deux, Rebek... mademoiselle West et moi, nous avons conscience d'avoir fait tout ce que nous pouvions pour la pauvre éprouvée. Nous n'avons rien à nous reprocher... C'est pourquoi j'éprouve maintenant une douceur délicate à penser à Beate.

KROLL

Braves cœurs que vous êtes ! Désormais, je viendrai vous voir tous les jours.

REBEKKA, *s'assied dans un fauteuil.*

Bon, nous verrons si vous tenez parole.

ROSMER, *avec quelque hésitation.*

Oui, Kroll,... j'aurais hautement souhaité que nos relations n'eussent jamais été interrompues. Car tu as été

pour moi comme un conseiller tout désigné, depuis que nous nous sommes connus. Quand je suis entré à l'université.

KROLL

Oui, oui, et j'y attache le plus grand prix. As-tu peut-être quelque question particulière dont...?

ROSMER

Il y a une foule de questions dont je voudrais parler avec toi sans détours. A cœur ouvert.

REBEKKA

Oui, n'est-ce pas, monsieur Rosmer? Il me semble que ce doit être bon... entre vieux amis...

KROLL

Oh! j'ai encore plus de sujets dont je veux t'entretenir, crois-moi. Car je me suis mis à faire de la politique active, comme tu sais.

ROSMER

Oui, je sais. Comment cela est-il donc venu?

KROLL

Il l'a fallu. Il l'a fallu malgré mes répugnances. Il devient impossible de rester simple spectateur. Maintenant que les radicaux, par malheur, sont arrivés au pouvoir,... maintenant, il est grand temps... C'est pourquoi j'ai amené notre petit groupe d'amis, dans la ville, à s'unir plus étroitement. Il est grand temps, je t'assure!

REBEKKA, *avec un léger sourire.*

Oui, n'est-ce pas en réalité un peu tard?

KROLL

On ne peut nier que le mieux aurait été d'arrêter le courant plus tôt. Mais qui pouvait bien prévoir ce qui allait se produire? Pas moi, en tout cas.

(Il se lève et arpente le salon.)

Oui, mes yeux se sont ouverts à présent. Car l'esprit de révolte a maintenant pénétré jusque dans le lycée.

ROSMER

Dans le lycée? Tout de même pas dans ton lycée?

KROLL

Mais si, justement. Dans mon propre lycée. Qu'en dis-tu ! J'ai eu vent du fait que les garçons de la plus haute classe,... c'est-à-dire une partie de ces garçons-là,... ont eu depuis plus de six mois une association secrète, et y reçoivent le journal de Mortensgaard !

REBEKKA

Oh ! *le Phare.*

KROLL

Oui, ne trouvez-vous pas que c'est une bonne nourriture intellectuelle pour de futurs fonctionnaires? Mais le plus triste, c'est que ce sont tous les garçons bien doués de la classe qui se sont ligués et ont monté ce complot contre moi. Les mazettes et les derniers de la classe sont les seuls qui soient restés en dehors.

REBEKKA

Est-ce que cela vous tient tellement à cœur, proviseur?

KROLL

Vous le demandez ! Me voir ainsi entravé, contrecarré dans l'œuvre de ma vie.

(Plus bas.)

Mais je serais tenté de dire qu'on doit prendre les choses comme elles sont. Mais voici maintenant le pis de tout.

(Il regarde autour de lui.)

Il n'y a personne ici qui écoute aux portes?

REBEKKA

Oh! pas du tout.

KROLL

Eh bien! sachez que la discorde et la révolte ont pénétré dans ma propre maison. Dans mon propre foyer paisible. Elles ont troublé le calme de ma vie de famille.

ROSMER, *se lève.*

Que dis-tu? Chez toi?

REBEKKA, *s'avance vers le proviseur.*

Mais, voyons, qu'est-ce qui est arrivé?

KROLL

Pouvez-vous imaginer que mes propres enfants... Bref,... c'est Laurits qui est le chef du complot du lycée. Et Hilda a brodé une couverture rouge pour y conserver *le Phare.*

ROSMER

Je n'aurais jamais pu me figurer cela,... que chez toi... dans ta maison...

KROLL

Non, qui aurait bien pu se le figurer? Dans ma maison, où ont toujours régné l'ordre et l'obéissance,... où jusqu'ici une seule volonté concordante a fait loi...

REBEKKA

Comment votre femme prend-elle cela?

KROLL

Ah ! oui, c'est bien là ce qui est le plus incroyable. Elle, qui, toute sa vie... dans les grandes choses comme dans les petites,... a partagé mes opinions et approuvé mes façons de voir, est vraiment assez disposée à pencher du côté des enfants à beaucoup d'égards. Et puis, elle dit que, ce qui arrive, c'est de ma faute. Elle dit que je donne aux jeunes gens une impression de contrainte. Comme s'il n'était pas nécessaire de... Enfin, voilà comment j'ai la dissension chez moi. Mais, naturellement, je parle de cela le moins possible. Il vaut mieux étouffer ces choses-là.

(Il circule dans le salon.)

Ah ! oui, oui, oui.

(Il se place, les mains derrière le dos, devant la fenêtre, et regarde dehors.)

REBEKKA, *s'est approchée de Rosmer, et lui dit à voix basse, vite, et sans être vue par le proviseur.*

Fais-le.

ROSMER, *de même.*

Pas ce soir.

REBEKKA, *comme précédemment.*

Si, justement.

(Elle va remonter la lampe.)

KROLL, *s'avance dans le salon.*

Oui, mon cher Rosmer, tu sais donc à présent combien l'esprit de l'époque a jeté ses ombres tant sur ma vie de famille que sur mes fonctions publiques. Et je ne combattrais pas cet esprit funeste, pernicieux et subversif, avec toutes les armes dont je peux me servir? Si, bien sûr,

c'est mon intention. Et je le ferai par la plume et par la parole.

ROSMER

As-tu aussi l'espoir d'arriver à un résultat de cette façon?

KROLL

Je veux du moins m'acquitter de mon devoir de citoyen. Et j'estime que tout patriote soucieux de la bonne cause a l'obligation d'en faire autant. Vois-tu,... c'est surtout pour cela que je suis venu te trouver ce soir.

ROSMER

Mais, mon bon, que penses-tu que...? Qu'est-ce que je...?

KROLL

Tu aideras tes vieux amis. Tu feras comme nous autres. Tu donneras un coup d'épaule de ton mieux.

REBEKKA

Mais, monsieur Kroll, vous savez la répugnance de monsieur Rosmer pour ce genre d'action.

KROLL

Il devra tâcher de surmonter cette répugnance maintenant. Tu ne suis pas assez le mouvement, Rosmer. Tu restes là enfermé avec tes collections historiques. Mon Dieu,... j'apprécie fort les généalogies et tout ce qui s'y rapporte. Mais ce n'est pas le moment de se livrer à ce genre d'occupations... malheureusement. Tu ne peux pas te figurer où en est la situation, partout, dans le pays. Il n'y a pour ainsi dire pas une seule notion qui ne soit renversée. Il faudra un travail de géant pour déblayer toutes ces aberrations.

ROSMER

Je le crois aussi. Mais c'est là un travail qui n'est pas fait du tout pour moi.

REBEKKA

Et puis je crois bien que monsieur Rosmer en est venu à considérer la vie d'un œil plus ouvert qu'autrefois.

KROLL, *interdit.*

Plus ouvert?

REBEKKA

Oui, ou plus libre. Plus indépendant.

KROLL

Qu'est-ce que cela signifie? Rosmer,... tu n'as pourtant certes pas eu la faiblesse de te laisser abuser par cet incident, que les chefs de la masse ont gagné une victoire passagère !

ROSMER

Mon cher, tu sais combien peu je m'entends à la politique. Mais il me semble, en effet, qu'en ces dernières années la façon de penser des individus a comme acquis un peu plus d'indépendance.

KROLL

Oh !... et tu considères cela tout simplement comme un bien ! Tu te trompes d'ailleurs grandement, mon cher. Tu n'as qu'à te renseigner sur les sortes d'opinions qui ont cours parmi les radicaux, ici, à la campagne, tout comme dans la ville. On n'y voit pas la moindre différence avec la sagesse prêchée dans *le Phare.*

REBEKKA

Oui, Mortensgaard a une grande influence sur beaucoup de gens par ici.

KROLL

Oui, c'est inconcevable ! Un homme au passé dégoûtant. Un individu destitué de son poste d'instituteur pour immoralité... ! Un pareil être se met à faire le chef populaire ! Et ça prend ! Ça prend réellement ! Il va maintenant agrandir son journal, à ce qu'on me dit. Je sais de source sûre qu'il cherche un collaborateur capable.

REBEKKA

Il me paraît singulier que vous et vos amis ne montiez rien contre lui.

KROLL

C'est précisément ce que nous allons faire maintenant. Aujourd'hui nous avons acheté *la Gazette du département*. La question d'argent n'a présenté aucune difficulté. Mais...

(Il se tourne vers Rosmer.)

Voilà, j'en arrive à l'objet même de ma visite. C'est la direction,... la direction du journal qui nous manque, vois-tu... Dis-moi, Rosmer,... ne te sentirais-tu pas, pour la bonne cause, appelé à t'en charger?

ROSMER, *presque effrayé.*

Moi !

REBEKKA

Non, mais comment pouvez-vous avoir cette idée !

KROLL

Que tu aies horreur des réunions publiques et ne veuilles pas t'exposer aux douceurs qui y pleuvent, c'est assez naturel. Mais le travail plus tranquille d'un rédacteur en chef, ou, pour mieux dire...

ROSMER

Non, non, cher ami, il ne faut pas me demander cela.

KROLL

Moi-même, je me serais très volontiers essayé aussi dans cette voie. Mais c'est tout à fait impossible pour moi. Je suis déjà chargé d'une foule de besognes... Toi, au contraire, qui n'es plus pressé par aucune fonction... Nous autres, bien entendu, nous t'aiderons autant que nous pourrons.

ROSMER

Je ne peux pas, Kroll. Je ne vaux rien pour cela.

KROLL

Tu ne vaux rien? Tu en disais autant lorsque ton père t'a procuré la paroisse...

ROSMER

J'avais raison. Aussi suis-je parti.

KROLL

Oh ! si tu es seulement un rédacteur aussi capable que tu l'étais comme prêtre, nous serons satisfaits.

ROSMER

Cher Kroll,... je te le dis maintenant une fois pour toutes,... je ne ferai pas cela.

KROLL

Enfin, alors tu nous prêteras bien ton nom, au moins.

ROSMER

Mon nom?

KROLL

Oui, le nom de Johannes Rosmer est déjà un avantage pour le journal. Nous autres, nous passons pour des hommes

de parti accentués. Moi-même, il paraît que je suis dénoncé comme un archifanatique, me dit-on. C'est pourquoi nous ne pouvons pas compter que nous pourrons, sous notre propre nom, procurer grand accès au journal auprès des masses fourvoyées. Toi, au contraire,... tu es toujours resté en dehors de la lutte. Ta douceur et ta loyauté,... la distinction de ton esprit,... ta probité irréprochable, sont connues et hautement appréciées de tous dans la région. Et puis, ta situation antérieure de prêtre te vaut considération et respect. Et enfin, la considération qu'on a pour ton nom de famille, tu sais...

ROSMER

Oh ! le nom de famille...

KROLL, *montre les portraits.*

Les Rosmer de Rosmersholm,... prêtres et officiers. Hauts dignitaires. Tous gens d'honneur parfaitement corrects,... une famille qui a résidé ici depuis près de deux cents ans comme la première du district.

(Il pose la main sur son épaule.)

Rosmer, tu dois à toi-même et aux traditions de ta famille de prendre part à la défense de tout ce que notre société a jusqu'ici reconnu.

(Il se retourne.)

Oui, qu'en dites-vous, mademoiselle West?

REBEKKA, *avec un léger rire muet.*

Cher proviseur,... pour moi, c'est prodigieusement drôle à entendre.

KROLL

Qu'est-ce que vous dites ! Drôle?

REBEKKA

Oui, car maintenant je vais vous dire tout net...

ROSMER, *vite.*

Non, non,... il ne faut pas ! Pas maintenant !

KROLL, *les regarde tour à tour.*

Mais, chers amis, qu'est-ce que...?

(Il s'interrompt.)

Hm !

(Mme Helseth entre par la porte de droite.)

MADAME HELSETH

Il y a un homme à la porte de la cuisine. Il dit qu'il veut dire bonjour à monsieur le pasteur.

ROSMER, *soulagé.*

Vraiment. Eh bien ! priez-le d'entrer

MADAME HELSETH

Ici, dans le salon?

ROSMER

Mais oui.

MADAME HELSETH

C'est qu'il n'a pas la mine d'un homme qu'on reçoit au salon.

REBEKKA

Quelle mine a-t-il donc, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Oh ! de pas grand'chose, mademoiselle.

ROSMER

N'a-t-il pas dit son nom?

MADAME HELSETH

Si, je crois qu'il a dit s'appeler Hekman, ou quelque chose comme ça.

ROSMER

Je ne connais personne de ce nom.

MADAME HELSETH

Et puis il a dit qu'il s'appelle aussi Uldrik.

ROSMER, *interdit.*

Ulrik Hetman ! C'est bien ça?

MADAME HELSETH

Oui, Hetman, c'était.

KROLL

J'ai sûrement déjà entendu ce nom...

REBEKKA

Oui, c'est le nom sous lequel écrivait d'habitude ce singulier...

ROSMER, *à Kroll.*

C'est le pseudonyme d'Ulrik Brendel, tu sais.

KROLL

Ulrik Brendel, ce vaurien. Parfaitement.

REBEKKA

Alors, il vit encore.

ROSMER

Je croyais qu'il circulait avec une troupe de comédiens.

KROLL

La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il était en prison.

ROSMER

Priez-le d'entrer, madame Helseth.

MADAME HELSETH

Bien, bien.

(Elle sort.)

KROLL

Vas-tu vraiment tolérer cet individu dans ton salon?

ROSMER

Ah ! tu sais bien qu'il a été un moment mon précepteur.

KROLL

Oui, je sais bien qu'il a été ici et t'a bourré la tête d'opinions séditieuses, et que ton père l'a mis à la porte à coups de cravache.

ROSMER, *avec quelque amertume.*

Père était chef d'escadron jusqu'en sa propre maison.

KROLL

Tu peux l'en remercier dans sa tombe, mon cher Rosmer. Allons !

(Mme Helseth ouvre la porte de droite à Ulrik Brendel et la ferme derrière lui. C'est un homme de belle prestance, un peu émacié, mais vif et alerte, à barbe et cheveux gris. Du reste, il est vêtu comme un vagabond ordinaire. Veste élimée; mauvaises chaussures; on ne voit pas de chemise; il porte de vieux gants noirs; un chapeau mou sale est plié sous son bras et il a une baguette à la main.)

ULRIK BRENDEL, *d'abord incertain, se dirige vivement vers le proviseur et tend la main.*

Bonsoir, Johannes.

KROLL

Pardon...

BRENDEL

Te serais-tu attendu à me revoir? Et cela, entre ces murs détestés?

KROLL

Pardon...

(Il désigne du doigt.)

C'est là...

BRENDEL, *se tourne.*

C'est juste. Le voilà. Johannes,... mon garçon,... toi que j'ai le plus aimé... !

ROSMER, *lui tend la main.*

Mon vieux maître.

BRENDEL

Malgré certains souvenirs, je ne voulais tout de même pas passer devant Rosmersholm sans faire une rapide visite.

ROSMER

Vous êtes ici cordialement le bienvenu à présent. Soyez-en sûr.

BRENDEL

Ah ! cette dame charmante...?

(Il salue.)

Madame la doyenne, évidemment.

ROSMER

Mademoiselle West.

BRENDEL

Probablement une proche parente. Et cet inconnu...? Un collègue, je le vois.

ROSMER

Le proviseur Kroll.

BRENDEL

Kroll? Kroll? Attendez un peu. Avez-vous étudié la philologie en votre jeune temps?

KROLL

Oui, bien entendu.

BRENDEL

Mais, *Donnerwetter*, alors je t'ai connu !

KROLL

Pardon...

BRENDEL

N'étais-tu pas...

KROLL

Pardon...

BRENDEL

... un de ces gardiens de la vertu qui m'ont fait exclure de la société des conférences?

KROLL

C'est bien possible. Mais je proteste contre toute familiarité.

BRENDEL

Bien, bien ! *Nach Belieben, herr doktor.* Ça revient au même pour moi. Ulrik Brendel reste quand même l'homme qu'il est.

REBEKKA

Vous vous proposez sans doute d'aller en ville, monsieur Brendel?

BRENDEL

Madame la pastoresse a deviné. De temps en temps, je suis obligé de frapper un coup pour l'existence. Je ne le fais pas volontiers ; mais... *enfin*... la nécessité pressante...

ROSMER

Oh ! mais, cher monsieur Brendel, ne me permettrez-vous pas de vous venir en aide? D'une manière ou d'une autre, j'entends...

BRENDEL

Ah ! quelle offre ! Pourrais-tu vouloir souiller le lien qui nous unit? Jamais, Johannes,... jamais !

ROSMER

Mais quel emploi pensez-vous trouver en ville? Croyez-moi, il ne vous sera pas facile...

BRENDEL

C'est mon affaire, mon garçon. Les dés sont jetés. Tel que je suis là devant toi, je suis en route pour un grand voyage. Plus grand que toutes mes randonnées antérieures réunies.

(Au proviseur Kroll.)

Puis-je demander à monsieur le professeur... *unter uns*... s'il se trouve une salle de réunion un peu convenable, respectable et vaste, dans votre honorable ville?

KROLL

La plus vaste est celle de l'Association ouvrière.

BRENDEL

Monsieur le maître de conférences a-t-il quelque autorité dans cette Association certainement très utile?

KROLL

Je n'ai aucun rapport avec elle.

REBEKKA, *à Brendel.*

Il faut vous adresser à Peder Mortensgaard.

BRENDEL

Pardon, madame,... quel est cet imbécile?

ROSMER

Pourquoi pensez-vous qu'il doit être un imbécile?

BRENDEL

Le nom n'indique-t-il pas tout de suite un plébéien?

KROLL

Voilà une réponse à laquelle je ne me serais pas attendu.

BRENDEL

Mais je me maîtriserai. Il le faut bien. Quand on est... comme moi... à un tournant de sa vie... C'est décidé. Je me mets en relation avec cet individu,... j'engage des négociations directes...

ROSMER

Êtes-vous vraiment pour de bon à un tournant?

BRENDEL

Mon cher garçon ne sait-il pas que lorsque Ulrik Brendel prend un parti, toujours il le prend pour de bon?... Oui, vois-tu, je vais maintenant devenir un homme nouveau. Sortir de la réserve discrète où je me suis tenu jusqu'ici.

ROSMER

Comment...?

BRENDEL

Je veux prendre une part active à la vie. Me produire. Agir. C'est un temps d'équinoxe chargé d'orages que nous vivons... Je veux déposer mon obole sur l'autel de la libération.

KROLL

Allez-vous aussi...?

BRENDEL, *s'adressant à tous.*

Quelqu'un dans l'assistance connaît-il assez bien mes œuvres éparses?

KROLL

Non, je dois avouer franchement que...

REBEKKA

J'en ai lu plusieurs. Car mon père adoptif les avait.

BRENDEL

Alors, belle dame,... vous avez perdu votre temps. Car c'était de la gnognote, je vous dirai.

REBEKKA

Vraiment?

BRENDEL

Ce que vous avez lu, oui. Mes ouvrages importants, personne ne les connaît, ni homme ni femme. Personne... que moi.

REBEKKA

Comment cela se fait-il?

BRENDEL

Parce qu'ils ne sont pas écrits.

ROSMER

Mais, cher monsieur Brendel...

BRENDEL

Tu sais, mon Johannes, que je suis quelque peu sybarite. *Feinschmecker.* Je l'ai été toute ma vie. J'aime savourer

dans la solitude. Car alors je savoure mieux. Dix fois mieux. Vois-tu,... quand des rêves d'or descendaient vers moi,... m'enveloppaient de brume,... quand de nouvelles pensées vertigineuses, d'une haute portée, naissaient en moi,... me portaient et m'éventaient de leurs ailes,... alors je les composais en poèmes, en visions, en images. Comme ça, dans les grandes lignes, tu comprends.

ROSMER

Oui, oui.

BRENDEL

Oh ! comme j'ai savouré dans ma vie, comme je m'en suis donné ! Les mystérieuses délices de la composition,... comme ça dans les grandes lignes, je le répète,... les applaudissements, les remerciements, la célébrité, la couronne de laurier,... tout cela, je l'ai reçu dans mes mains tremblantes de joie. Je me suis gavé, quand j'y pensais à part moi, d'une allégresse,... oh ! prodigieuse... !

ROSMER

Mais sans jamais l'écrire?

BRENDEL

Pas un mot. Ce vulgaire métier d'écrivain a toujours soulevé en moi un dégoût. Et pourquoi aurais-je, d'ailleurs, profané mes propres idéals, quand je pouvais les savourer dans leur pureté, et tout seul. Mais maintenant, ils vont être sacrifiés. En vérité,... cela me fait éprouver les sentiments d'une mère qui met sa jeune fille dans les bras d'un mari. Mais je les sacrifie tout de même,... je les sacrifie sur l'autel de la libération. Une série de conférences bien composées... par tout le pays !...

REBEKKA, *très vivement.*

C'est agir grandement, monsieur Brendel ! Vous donnez ce que vous possédez de plus précieux.

ROSMER

Votre seul bien.

REBEKKA, *jette un regard significatif vers Rosmer.*

Combien voit-on de gens qui le font? Qui l'osent?

ROSMER, *répond à ce regard.*

Qui sait?

BRENDEL

L'assemblée est émue. Cela me ravit le cœur... et fortifie la volonté. Et là-dessus, je vais donc me mettre à l'œuvre. Mais ceci encore...

(Au proviseur.)

Pouvez-vous me dire, monsieur le précepteur,... trouve-t-on une société d'abstinence dans la ville? Une société d'abstinence totale? Il y en a une, bien entendu.

KROLL

Oui, à votre service. C'est moi le président.

BRENDEL

Oui, il n'y avait qu'à vous regarder ! Eh bien ! alors, il n'est pas impossible que j'aille vous trouver et que je m'inscrive pour une semaine.

KROLL

Pardon,... nous ne recevons pas de membres à la semaine.

BRENDEL

A la bonheur, monsieur le pédagogue. Ulrik Brendel n'a jamais beaucoup frappé à la porte de ces sortes de sociétés.

(Il se tourne.)

Mais je n'ose pas prolonger mon séjour dans cette maison, si riche de souvenirs. Il faut que j'aille en ville me choisir un logement passable. On y trouve bien un hôtel convenable, j'espère?

REBEKKA

Vous ne voulez pas boire quelque chose de chaud, avant de partir?

BRENDEL

Quelle sorte de boisson, aimable dame?

REBEKKA

Une tasse de thé, ou bien...

BRENDEL

Je remercie la généreuse hôtesse de la maison. Mais je n'abuse pas volontiers de l'hospitalité privée.

(Il salue de la main.)

Madame, messieurs...

(Il se dirige vers la porte, mais se retourne.)

Ah! mais, parbleu, c'est vrai... Johannes,... pasteur Rosmer,... veux-tu rendre service à ton ancien maître au nom d'une vieille amitié?

ROSMER

Oui, bien volontiers.

BRENDEL

Bon. Alors prête-moi... pour un jour ou deux... une chemise à manchettes empesée.

ROSMER

C'est tout !

BRENDEL

Car, vois-tu, je voyage à pied... cette fois-ci. Ma valise sera envoyée plus tard.

ROSMER

Parfaitement. Mais n'y a-t-il rien d'autre...?

BRENDEL

Oui, tu ne sais pas,... tu as peut-être une vieille redingote d'été dont tu pourrais te passer?

ROSMER

Oui, oui, certainement.

BRENDEL

Et s'il y avait une paire de souliers convenable allant avec la redingote...

ROSMER

On pourra bien trouver ça. Aussitôt que nous aurons l'adresse, nous y enverrons les objets.

BRENDEL

Pas du tout. Pas de dérangement pour moi ! J'emporterai ces bagatelles.

ROSMER

Bien, bien. Alors voulez-vous monter avec moi là-haut.

REBEKKA

Non, laissez-moi faire. Moi et madame Helseth, nous allons arranger ça.

BRENDEL

Jamais je ne permettrai qu'une dame si distinguée !...

REBEKKA

Oh ! voyons ! Vous n'avez qu'à venir, monsieur Brendel.

(Elle sort à droite.)

ROSMER, *le retient.*

Dites-moi,... n'y a-t-il rien de plus que je puisse faire pour vous?

BRENDEL

Je ne sais vraiment pas ce que ce pourrait être. Si, sacrebleu,... j'y pense !... Johannes,... as-tu par hasard huit couronnes sur toi?

ROSMER

Je vais voir.

(Il ouvre son porte-monnaie.)

J'ai là deux billets de dix couronnes.

BRENDEL

Bien, bien, peu importe. Je peux les prendre. Je pourrai toujours les changer en ville. Rappelle-toi que c'est deux billets de dix que j'ai reçus. Bonne nuit, mon cher garçon. Bonne nuit, très honoré monsieur.

(Il va vers la droite, où Rosmer prend congé de lui et ferme la porte derrière lui.)

KROLL

Grand Dieu ; voilà donc ce Ulrik Brendel, qui devait, croyait-on autrefois, donner quelque chose de grand dans le monde.

ROSMER, *tranquillement.*

Il a eu du moins le courage de vivre à sa guise. Je trouve que ce n'est pas si peu.

KROLL

Comment? Une vie comme la sienne ! Je crois presque qu'il serait capable de bouleverser encore une fois tes idées.

ROSMER

Oh ! non, vois-tu. Aujourd'hui mes convictions sont bien établies sur tous les points.

KROLL

Tant mieux, cher Rosmer. Car tu es fort accessible aux impressions extérieures.

ROSMER

Asseyons-nous. Et je vais te parler.

KROLL

C'est cela.

(Ils s'asseyent sur le canapé.)

ROSMER, *au bout d'un moment.*

Ne trouves-tu pas que nous sommes bien et agréablement ici?

KROLL

Oui, c'est bien, ici, et agréable... et paisible. Oui, tu as là un foyer, Rosmer. Et j'ai perdu le mien.

ROSMER

Voyons, ne dis pas cela. Ce qui est divisé aujourd'hui se réunira de nouveau.

KROLL

Jamais. Jamais. La blessure ne se fermera pas. Ça ne pourra jamais être comme auparavant.

ROSMER

Écoute, Kroll. Nous avons été intimes pendant de

longues, très longues années. Peux-tu imaginer que notre amitié puisse se briser?

KROLL

Je ne sais rien au monde qui pourrait amener une rupture entre nous. D'où te vient pareille idée?

ROSMER

De ce que tu attaches une importance si décisive à l'accord dans les opinions et façons de voir.

KROLL

Hé ! oui ; mais nous sommes à peu près d'accord, tous les deux. Au moins dans les grandes questions fondamentales.

ROSMER, *à voix basse.*

Non. Plus maintenant.

KROLL, *va bondir.*

Qu'est-ce que tu dis là?

ROSMER, *le retient.*

Non, reste assis. Je t'en prie, Kroll.

KROLL

Qu'est-ce que ça signifie? Je ne te comprends pas. Parle net !

ROSMER

Un renouveau s'est produit dans mon esprit. J'ai une vision nouvelle de jeunesse. Et c'est pourquoi j'en suis là...

KROLL

Où,... où en es-tu?

ROSMER

Où en sont tes enfants.

KROLL

Toi? Toi! C'est impossible! Où dis-tu que tu es?

ROSMER

Du même côté que Laurits et Hilda.

KROLL, *baisse la tête.*

Renégat. Johannes Rosmer renégat.

ROSMER

J'aurais dû me sentir enchanté,... profondément heureux de ce que tu appelles le reniement. Mais j'ai tout de même cruellement souffert. Car je savais que cela te causerait une amère douleur.

KROLL

Rosmer,... Rosmer! De cela je ne me remettrai jamais.

(Il le regarde tristement.)

Oh! dire que, toi aussi, tu peux vouloir participer à l'œuvre de corruption et de perturbation dans ce malheureux pays.

ROSMER

C'est l'œuvre de libération à laquelle je veux participer.

KROLL

Oui, je sais bien. C'est ainsi que l'appellent tant les corrupteurs que les fourvoyés. Mais trouves-tu donc qu'il y ait aucune libération à espérer de l'esprit qui est en train d'empoisonner toute notre vie sociale?

ROSMER

Je ne me rallie pas à l'esprit régnant. Ni à aucune des parties en conflit. Je veux essayer de rassembler les gens

venus de tous les côtés. Aussi nombreux et aussi intimement que je le peux. Je vivrai et mettrai toutes mes forces au service de cet unique but,... créer dans ce pays la vraie démocratie.

KROLL

Alors, tu trouves que nous n'avons pas assez de démocratie ! Pour ma part il me semble que nous sommes en bon chemin, tous tant que nous sommes, de descendre dans la fange où seule, d'habitude, la masse se complaît.

ROSMER

C'est précisément pourquoi j'énonce le vrai rôle de la démocratie.

KROLL

Quel rôle?

ROSMER

Faire de tous les gens du pays des êtres nobles.

KROLL

Tous les gens... !

ROSMER

Du moins le plus grand nombre possible.

KROLL

Par quels moyens?

ROSMER

En libérant les esprits et purifiant les volontés, je pense.

KROLL

Tu es un rêveur, Rosmer. Veux-tu les libérer? Veux-tu les purifier?

ROSMER

Non, mon cher,... je veux seulement tâcher de les y exciter. Le faire,... c'est à eux-mêmes de s'en charger.

KROLL

Et tu crois qu'ils le peuvent?

ROSMER

Oui.

KROLL

Par leur propre force, alors?

ROSMER

Oui, justement, par leur propre force. Il n'y a pas d'autre moyen.

KROLL, *se lève.*

Est-ce là un langage qui convient à un prêtre?

ROSMER

Je ne suis plus prêtre.

KROLL

Oui, mais... ta foi d'enfance...?

ROSMER

Je ne l'ai plus.

KROLL

Tu n'as plus... !

ROSMER, *se lève.*

Je l'ai abandonnée. Il m'a fallu l'abandonner, Kroll.

KROLL, *très ému, mais se maîtrisant.*

Vraiment... Oui, oui, oui. L'un entraîne l'autre... Était-ce peut-être pourquoi tu as quitté le service de l'Église?

ROSMER

Oui. Lorsque j'ai acquis nettement conscience,... lorsque je suis devenu tout à fait sûr qu'il ne s'agissait pas seule-

ment d'une inquiétude passagère, mais que je ne pourrais ni ne voudrais jamais m'en départir,... j'ai quitté le service.

KROLL

Il y a donc eu en toi une longue fermentation. Et nous,... tes amis, nous n'en avons rien su. Rosmer, Rosmer,... comment as-tu pu nous cacher la triste vérité !

ROSMER

Parce qu'il me semblait que c'était une question qui ne concernait que moi. Et puis, je ne voulais causer, à toi et aux autres amis, aucune peine inutile. Je pensais pouvoir continuer à vivre ici tranquille, satisfait et heureux. Je voulais me plonger dans tous les ouvrages qui avaient été pour moi jusqu'alors des livres interdits. Me familiariser tout à fait avec ce grand monde de la vérité et de la liberté qui m'a été révélé.

KROLL

Renégat. Chacune de tes paroles en témoigne. Mais pourquoi avoues-tu tout de même ton secret reniement? Et pourquoi précisément aujourd'hui?

ROSMER

C'est toi-même qui m'y as forcé, Kroll.

KROLL

Moi? Je t'ai forcé...?

ROSMER

Lorsque j'ai appris combien tu étais violent dans les réunions publiques,... lorsque j'ai lu quels discours peu charitables tu y prononçais,... avec toutes tes attaques haineuses contre ceux qui sont de l'autre côté,... ta répro-

bation méprisante contre les adversaires... Oh ! Kroll,... dire que tu as pu, toi, changer ainsi ! Alors le devoir m'est apparu irrécusable. Les gens deviennent méchants dans la lutte qui se livre. Il faut ici du calme, de la joie, de la mansuétude dans les esprits. C'est pourquoi je me présente et déclare ouvertement ce que je suis. Et puis j'essayerai mes forces, moi aussi. Ne pourrais-tu pas... de ton côté... prendre part à cela, Kroll?

KROLL

Jamais de la vie je n'entrerai en composition avec les forces destructives de la société.

ROSMER

Alors, combattons du moins avec des armes courtoises,... puisqu'il faut en venir là.

KROLL

Quiconque n'est pas avec moi dans les questions essentielles, je ne le connais plus. Et je ne lui dois aucun ménagement.

ROSMER

Cela s'applique-t-il à moi aussi?

KROLL

C'est toi-même qui as rompu avec moi, Rosmer.

ROSMER

Mais est-ce donc une rupture?

KROLL

Ça ! C'est une rupture avec tous tes amis. Maintenant tu en subiras les conséquences.

(Rebekka West arrive de droite et ouvre la porte toute grande.)

REBEKKA

Voilà ; il est maintenant en route pour son grand sacrifice. Et nous pouvons nous mettre à table. Venez, monsieur le proviseur.

KROLL, *prend son chapeau.*

Bonsoir, mademoiselle West. Je n'ai plus rien à faire ici.

REBEKKA, *surprise.*

Qu'est-ce qu'il y a?

(Elle ferme la porte et se rapproche.)

Avez-vous parlé?

ROSMER

Il le sait maintenant.

KROLL

Nous ne te lâcherons pas, Rosmer. Nous te forcerons à revenir à nous.

ROSMER

Je n'y reviendrai jamais.

KROLL

Nous verrons. Tu n'es pas homme à supporter d'être seul.

ROSMER

Je ne suis pas tellement seul... Nous sommes deux à supporter la solitude ici.

KROLL

Ah !...

(Un soupçon germe en lui.)

Cela aussi ! Les paroles de Beate !...

ROSMER

Beate?...

KROLL, *repousse son idée.*

Non, non,... c'était vilain... Pardonne-moi.

ROSMER

Quoi? Qu'est-ce?

KROLL

Pas un mot de plus là-dessus. Fi ! Pardonne-moi. Adieu.

(Il se dirige vers le vestibule.)

ROSMER, *le suit.*

Kroll ! Il ne faut pas que ce soit ainsi fini entre nous. Demain j'irai te trouver.

KROLL, *dans le vestibule, se retourne.*

Ne mets pas les pieds chez moi !

(Il prend sa canne et sort.)
Rosmer reste un moment dans la porte ouverte; puis il la ferme et va vers la table.)

ROSMER

Ça ne fait rien, Rebekka. Nous supporterons bien cela. Nous deux, amis fidèles. Toi et moi.

REBEKKA

Que voulait-il dire, crois-tu, quand il a dit : fi?

ROSMER

Ne t'inquiète pas de cela, ma chère. Il ne croyait pas lui-même à son idée. Mais demain, j'irai le trouver. Bonsoir.

REBEKKA

Tu montes de si bonne heure, ce soir aussi? Après cela?

ROSMER

Ce soir comme d'habitude. Je me sens soulagé, maintenant que c'est dit. Tu le vois,... je suis tout à fait calme, chère Rebekka. Prends-le de même, toi aussi. Bonsoir.

REBEKKA

Bonsoir, cher ami. Dors bien.

(Rosmer sort par la porte du vestibule; on l'entend ensuite monter un escalier.)

(Rebekka va tirer un cordon de sonnette près du poêle. Un peu après Mme Helseth entre par la droite.)

REBEKKA

Vous pouvez ôter le couvert, madame Helseth. Car le pasteur ne veut rien prendre et le proviseur est parti.

MADAME HELSETH

Le proviseur est parti? Qu'est-ce qu'il a eu?

REBEKKA, *prend son tricot.*

Il pensait qu'un gros orage allait venir...

MADAME HELSETH

C'est singulier. Car on ne voit pas trace de nuage ce soir.

REBEKKA

Pourvu qu'il ne rencontre pas le cheval blanc. Car je crains que nous ne tardions pas à entendre parler de pareils fantômes.

MADAME HELSETH

Dieu vous pardonne, mademoiselle ! Ne dites pas de telles horreurs.

REBEKKA

Allons, allons...

MADAME HELSETH, *plus bas.*

Mademoiselle croit-elle que vraiment quelqu'un d'ici va bientôt partir?

REBEKKA

Non, je ne le crois pas du tout. Mais il y a tant de sortes de chevaux blancs en ce monde, madame Helseth... Allons, bonsoir. Je rentre chez moi.

MADAME HELSETH

Bonsoir, mademoiselle.

(Rebekka sort à droite avec son tricot.)

MADAME HELSETH, *éteint la lampe, branle la tête et murmure :*

Mon Dieu, mon Dieu... Cette demoiselle West. Ce qu'elle peut dire, quelquefois !

ACTE II

(Le cabinet de travail de Johannes Rosmer. La porte d'entrée est au mur de gauche. Au fond, une porte dont la portière est soulevée mène à la chambre. Une fenêtre à droite, avec, devant, une table à écrire couverte de livres et de papiers. Rayons de livres et armoires le long des murs. Meubles modestes. Au premier plan à gauche, un canapé démodé avec une table devant.)

JOHANNES ROSMER, *en veston d'intérieur, est assis sur une chaise à haut dossier devant la table à écrire. Il coupe les pages d'une revue où il jette çà et là un coup d'œil. On frappe à la porte de gauche.*

ROSMER, *sans se retourner.*

Tu peux entrer.

(Rebekka West, en négligé du matin, entre.)

ROSMER, *cherche dans la revue.*

Bonjour, chère amie. Tu veux quelque chose?

REBEKKA

Je voulais seulement savoir si tu as bien dormi?

ROSMER

Oh ! d'un bon sommeil tranquille. Sans rêves...

(Il se retourne.)

Et toi?

REBEKKA

Oui, merci. Vers le matin...

ROSMER

Il y a longtemps que je ne me suis senti le cœur aussi léger qu'aujourd'hui. Certes, c'était bon d'avoir tout dit.

REBEKKA

Oui, tu n'aurais pas dû le taire si longtemps, Rosmer.

ROSMER

Je ne comprends pas moi-même que j'aie pu être si lâche.

REBEKKA

Oh! ce n'était pas vraiment par lâcheté...

ROSMER

Ah! si, si, tu sais,... à bien examiner la chose, un peu de lâcheté y a joué son rôle.

REBEKKA

C'était d'autant plus crâne de couper court...

(Elle s'assied sur une chaise près de la table à écrire.)

Mais maintenant je vais te raconter ce que j'ai fait,... et il ne faudra pas te fâcher.

ROSMER

Me fâcher? Comment peux-tu croire, chère amie...?

REBEKKA

Oui, car c'était peut-être de ma part prendre un peu trop d'initiative, mais...

ROSMER

Voyons, raconte.

REBEKKA

Hier soir, au moment où cet Ulrik Brendel allait partir,... je lui ai donné deux ou trois lignes pour Mortensgaard.

ROSMER, *un peu inquiet.*

Mais, chère Rebekka... Enfin, que lui as-tu donc écrit?

REBEKKA

J'ai écrit qu'il te rendrait service s'il s'occupait de ce malheureux et l'aidait comme il le pourrait.

ROSMER

Ma chère, tu n'aurais pas dû faire cela. Et tu n'as fait que nuire à Brendel par là. Et Mortensgaard est un homme que je préfère tenir à distance. Tu connais bien le démêlé que j'ai eu autrefois avec lui.

REBEKKA

Mais ne crois-tu pas qu'aujourd'hui ce pourrait être utile, si tu pouvais être de nouveau en bons termes avec lui?

ROSMER

Moi? Avec Mortensgaard? D'où te vient cette idée?

REBEKKA

Oui, car tu ne peux pas être vraiment tranquille,... maintenant que ceci est survenu entre toi et les amis.

ROSMER, *la regarde et branle la tête.*

As-tu vraiment pu croire que Kroll ou aucun des autres voudrait tirer vengeance?... Qu'ils seraient capables de...

REBEKKA

Dans le premier emballement, mon cher... Personne ne peut savoir... Il me semble,... à voir la façon dont le proviseur a pris cela...

ROSMER

Oh ! tu devrais tout de même le connaître mieux que cela. Kroll est un parfait honnête homme. Cet après-midi j'irai en ville et je lui parlerai. Je parlerai avec eux tous. Oh ! tu verras comme il sera facile...

(Mme Helseth se présente à la porte de gauche.)

REBEKKA, *se lève.*

Qu'y a-t-il, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Le proviseur Kroll est en bas dans le vestibule.

ROSMER, *se lève vite.*

Kroll !

REBEKKA

Le proviseur ! Non, dis donc !...

MADAME HELSETH

Il demande s'il peut monter et parler à monsieur le pasteur.

ROSMER, *à Rebekka.*

Qu'est-ce que je disais !... Certainement, il peut monter.

(Il va à la porte et crie dans l'escalier :)

Monte, cher ami ! Tu es cordialement le bienvenu !

(Rosmer reste à la porte ouverte. Mme Helseth s'en va. Rebekka tire la portière du fond, puis range çà et là.
Kroll entre, son chapeau à la main.)

ROSMER, *avec une émotion calme.*

Je savais bien que ce ne serait pas la dernière fois...

KROLL

Je vois aujourd'hui l'affaire sous un tout autre aspect qu'hier.

ROSMER

Oui, n'est-ce pas, Kroll? Tu te ravises? Maintenant que tu as réfléchi...

KROLL

Tu ne me comprends pas du tout.

(Il pose son chapeau sur la table à écrire.)

Il faut absolument que je te parle en tête à tête.

ROSMER

Pourquoi mademoiselle West ne doit-elle pas...?

REBEKKA

Non, non, monsieur Rosmer. Je m'en vais.

KROLL, *la regarde du haut en bas.*

Et je dois prier mademoiselle d'excuser que je vienne de si bonne heure. Que je vous surprenne avant que vous ayez eu le temps de...

REBEKKA, *interdite.*

Comment cela? Trouvez-vous qu'il y ait quelque objection à ce que je sois en négligé du matin à la maison?

KROLL

Dieu m'en garde ! Je ne sais pas du tout quels sont aujourd'hui les usages à Rosmersholm.

ROSMER

Mais, Kroll,... tu n'es pas du tout le même aujourd'hui !

REBEKKA

J'ai l'honneur de vous saluer, monsieur le proviseur.

(Elle sort à gauche.)

KROLL

Avec ta permission...

(Il s'assied sur le canapé.)

ROSMER

Oui, mon cher, asseyons-nous pour une conversation intime.

KROLL

Je n'ai pas fermé l'œil depuis hier. Dans mon lit, je n'ai fait que réfléchir toute la nuit.

ROSMER

Et que dis-tu aujourd'hui?

KROLL

Ce sera long, Rosmer. Laisse-moi commencer par une sorte de préface. Je peux te donner des nouvelles d'Ulrik Brendel.

ROSMER

Il a été chez toi?

KROLL

Non. Il est allé dans un sale cabaret. Dans la plus sale compagnie, bien entendu. Il a bu et régalé tant qu'il a eu de quoi. Ensuite il a invectivé toute la bande et l'a traitée de plèbe et de canaille. En cela, d'ailleurs, il avait raison. Mais alors il a reçu des coups, et il a été jeté dans le ruisseau.

ROSMER

Il est donc sans doute incorrigible en définitive.

KROLL

Il avait aussi mis la redingote en gage. Mais il paraît qu'elle a été dégagée pour lui. Peux-tu deviner par qui?

ROSMER

Par toi-même, peut-être?

KROLL

Non. Par ce noble monsieur Mortensgaard.

ROSMER

Ah ! vraiment.

KROLL

Je me suis laissé dire que la première visite a été pour l'imbécile et le plébéien.

ROSMER

Elle a été très heureuse pour lui...

KROLL

Certainement.

(Il se penche sur la table, pour être plus près de Rosmer.)

Mais nous voilà en plein dans une question au sujet de laquelle, en raison de notre vieille... de notre amitié passée, j'ai le devoir de t'avertir.

ROSMER

Qu'y a-t-il donc, mon cher?

KROLL

Il y a que l'on se livre ici, dans la maison, à quelque manœuvre derrière ton dos.

ROSMER

Comment peux-tu le croire? Est-ce à Reb... Est-ce à mademoiselle West que tu fais allusion?

KROLL

Oui, justement. Je le comprends très bien de sa part. Il y a si longtemps qu'elle est habituée à tout diriger ici. Mais tout de même...

ROSMER

Mon cher Kroll, en cela tu te trompes complètement. Elle et moi,... il n'est rien au monde que nous nous cachions l'un à l'autre.

KROLL

T'a-t-elle aussi avoué qu'elle est entrée en correspondance avec le rédacteur en chef du *Phare?*

ROSMER

Oh! tu veux parler de quelques lignes qu'elle a données à Ulrik Brendel.

KROLL

Tu as donc appris cela. Et approuves-tu qu'elle entame ainsi des relations avec cet écrivain scandaleux qui cherche toutes les semaines à me mettre au pilori tant pour mon œuvre scolaire que pour mon action publique?

ROSMER

Mon cher, elle n'a sûrement même pas pensé à cet aspect de la question. Et d'ailleurs, elle a, bien entendu, entière liberté d'action, comme j'ai la mienne.

KROLL

Vraiment? Oui, cela va sans doute avec le courant nou-

veau que tu suis à présent. Car mademoiselle West en est sans doute au même point où tu es aujourd'hui?

ROSMER

Certes. Nous avons consciencieusement travaillé ensemble tous les deux, pour y arriver.

KROLL, *le regarde et branle lentement la tête.*

Oh ! aveugle, homme circonvenu !

ROSMER

Moi? D'où te vient cette idée?

KROLL

Parce que je n'ose pas, je ne veux pas croire le pis. Non, non, laisse-moi aller jusqu'au bout... Tu tiens réellement à mon amitié, Rosmer? Et à mon estime aussi? N'est-ce pas?

ROSMER

Je n'ai pas besoin de répondre à cette question.

KROLL

Bon, mais il est d'autres questions qui demandent réponse... une complète explication de ta part... Accepteras-tu que je procède à une sorte d'interrogatoire?

ROSMER

D'interrogatoire?

KROLL

Oui, que je t'interroge sur tel ou tel fait dont le rappel pourra t'être pénible. Vois-tu,... cette histoire de ton reniement,... enfin, de ta libération, comme tu l'appelles,... se rattache à beaucoup d'autres faits dont il faut, dans ton propre intérêt, que tu me rendes compte.

ROSMER

Questionne-moi sur ce que tu voudras, mon cher. Je n'ai rien à cacher.

KROLL

Eh bien ! dis-moi,... quelle a été au juste, selon toi, la raison profonde qui a conduit Beate à mettre fin à sa vie?

ROSMER

Peux-tu avoir un doute à ce sujet? Ou, pour mieux dire, peut-on se demander les raisons des actes d'une malheureuse malade irresponsable?

KROLL

Es-tu certain que Beate était tellement irresponsable? Les médecins, en tout cas, étaient d'avis que ce n'était pas tout à fait avéré.

ROSMER

Si les médecins l'avaient jamais vue comme je l'ai vue souvent, pendant des jours et des nuits, ils n'auraient pas douté.

KROLL

Je ne doutais pas non plus dans ce temps-là.

ROSMER

Oh ! non, le doute, malheureusement, n'était pas possible. Je t'ai parlé de sa passion excessive, effrénée,... à laquelle elle voulait absolument me voir répondre. Oh ! quel effroi elle me causait ! Et puis, les brûlants reproches gratuits qu'elle s'est faits les dernières années.

KROLL

Oui, quand elle a su que toute sa vie elle resterait stérile.

ROSMER

Oui, juge donc toi-même... Un si affreux tourment pour un fait auquel on ne peut rien !... Et elle serait responsable?

KROLL

Hm !... Te rappelles-tu si tu avais alors dans la maison des livres qui traitaient du but du mariage... selon les idées avancées de notre temps?

ROSMER

Je me rappelle que mademoiselle West m'a prêté un pareil ouvrage. Car elle a hérité de la bibliothèque du docteur, comme tu sais. Mais, cher Kroll, tu ne crois certainement pas que nous ayons commis l'imprudence d'initier la pauvre malade à ces questions-là? Je peux te donner l'assurance solennelle que nous sommes sans reproche. Ce sont les nerfs de son cerveau détraqué qui l'ont poussée dans les voies d'égarement.

KROLL

Je peux en tous cas te raconter un fait. C'est que la pauvre Beate, torturée, exaltée, a mis fin à sa propre vie afin de te permettre de vivre heureux,... de vivre librement, et... à ta guise.

ROSMER, *s'est brusquement levé à demi.*

Que veux-tu dire par là?

KROLL

Il faut m'écouter tranquillement, Rosmer. Car maintenant je peux parler de cela. Au cours de sa dernière année, deux fois elle est venue me trouver pour me crier son angoisse et son désespoir.

ROSMER

A ce même sujet?

KROLL

Non. La première fois elle vint affirmer que tu étais sur le chemin du reniement. Que tu voulais rompre avec la foi de tes ancêtres.

ROSMER, *vivement.*

Ce que tu dis là est impossible, Kroll ! Tout à fait impossible ! Là, tu dois te tromper.

KROLL

Pourquoi cela?

ROSMER

Oui, car tant qu'a vécu Beate, j'étais encore dans le doute et en lutte avec moi-même. Et cette lutte, je l'ai soutenue tout seul et dans le plus complet silence. Je ne crois même pas que Rebekka...

KROLL

Rebekka?

ROSMER

Oui, enfin,... mademoiselle West. Je l'appelle Rebekka, c'est plus commode.

KROLL

Je l'ai déjà remarqué.

ROSMER

C'est pourquoi je ne peux comprendre comment cette idée a pu venir à Beate. Et comment ne m'en a-t-elle pas parlé, à moi ! Jamais elle ne l'a fait. Pas un seul mot !

KROLL

La pauvre,... elle m'a prié et supplié de te parler.

ROSMER

Et alors, pourquoi ne l'as-tu pas fait?

KROLL

Pouvais-je douter un instant, à ce moment-là, qu'elle eût l'esprit troublé? Une pareille accusation contre un homme comme toi!... Et elle est revenue,... environ un mois plus tard. Elle avait une apparence plus calme. Mais en me quittant, elle dit : « Maintenant on peut s'attendre à voir bientôt le cheval blanc à Rosmersholm. »

ROSMER

Oui, oui. Le cheval blanc,... elle en parlait souvent.

KROLL

Et comme j'essayais de la distraire de si tristes pensées, elle répondit simplement : « Je n'ai plus longtemps à vivre. Car il faut maintenant que Johannes épouse tout de suite Rebekka. »

ROSMER, *presque sans voix.*

Qu'est-ce que tu dis là!... Moi épouser!...

KROLL

C'était un jeudi après-midi... Le samedi soir, elle s'est jetée de la passerelle dans la cascade du moulin.

ROSMER

Et dire que tu ne nous as pas avertis!...

KROLL

Tu sais bien comme il lui arrivait souvent de dire qu'elle ne tarderait sûrement pas à mourir.

ROSMER

Je le sais bien. Mais tout de même ;... tu aurais dû nous prévenir.

KROLL

J'ai pensé à le faire aussi. Mais alors il était trop tard.

ROSMER

Mais pourquoi n'as-tu pas ensuite...? Pourquoi n'as-tu rien dit de tout cela?

KROLL

A quoi aurait servi de venir ici te chagriner et te tourmenter encore plus? J'ai d'ailleurs considéré ces propos comme de simples divagations... Jusqu'à hier soir.

ROSMER

Mais plus maintenant?

KROLL

Beate n'a-t-elle pas vu très clair, quand elle a dit que tu renierais la foi de ton enfance?

ROSMER, *regarde fixement devant lui.*

Oui, je ne comprends pas cela. C'est pour moi tout à fait inexplicable.

KROLL

Inexplicable ou non,... c'est ainsi. Et maintenant je te demande, Rosmer,... quelle part de vérité y a-t-il dans son accusation? La dernière, je veux dire.

ROSMER

Accusation? Était-ce là une accusation?

KROLL

Tu n'as peut-être pas remarqué les termes de sa phrase. Elle voulait disparaître, disait-elle... Pourquoi? Hein?

ROSMER

Oui, pour que je puisse épouser Rebekka.

KROLL

Ce n'étaient pas là tout à fait les termes. Beate s'est exprimée autrement. Elle a dit : « Il ne me reste pas grand temps à vivre. Car il faut maintenant que Johannes épouse tout de suite Rebekka. »

ROSMER, *le regarde un moment; puis il se lève.*

Maintenant je te comprends, Kroll.

KROLL

Et alors? Quelle réponse as-tu?

ROSMER, *toujours calme, se dominant.*

A une question aussi incroyable?... La seule vraie réponse serait de montrer la porte.

KROLL, *se lève.*

C'est bien.

ROSMER, *se place devant lui.*

Écoute. Voilà plus d'un an,... depuis la mort de Beate,... Rebekka West et moi avons vécu seuls à Rosmersholm. Pendant tout ce temps, tu as connu l'accusation de Beate contre nous. Mais pas un instant je ne me suis aperçu que tu aies été choqué de voir Rebekka et moi vivre ensemble ici.

KROLL

J'ai su seulement hier soir que c'étaient un renégat et une... femme émancipée, qui menaient cette vie commune.

ROSMER

Ah !... Tu ne crois donc pas qu'un esprit de pureté puisse exister chez des renégats et des gens émancipés? Tu ne crois pas qu'ils puissent avoir l'instinct de la chasteté comme un besoin de leur nature !

KROLL

Je ne compte pas beaucoup sur ces sortes de chastetés qui n'ont pas leurs racines dans la foi de l'Église.

ROSMER

Et tu appliques cela aussi à Rebekka et moi? A mes relations avec Rebekka?...

KROLL

Je ne peux pas en votre faveur me départir de l'idée qu'il n'y a pas un abîme entre la libre pensée et... hm !

ROSMER

Et quoi?...

KROLL

... et l'amour libre... puisque tu tiens à entendre le mot.

ROSMER, *à voix basse.*

Et tu n'as pas honte de me dire cela ! Toi qui m'as connu depuis ma première jeunesse.

KROLL

Précisément. Je sais combien tu te laisses facilement influencer par ceux que tu fréquentes. Et ta Rebekka...

Enfin, cette demoiselle West,... nous ne savons, en somme, pas grand'chose sur elle. Bref, Rosmer,... je ne t'abandonne pas. Et toi-même,... il faut que tu tâches de te sauver à temps.

ROSMER

Me sauver? Comment?...

(Mme Helseth jette un coup d'œil à la porte de gauche.)

Que voulez-vous?

MADAME HELSETH

Je voulais prier mademoiselle de descendre.

ROSMER

Mademoiselle n'est pas ici.

MADAME HELSETH

Non?

(Elle regarde autour d'elle.)

C'est singulier.

(Elle sort.)

ROSMER

Tu disais?...

KROLL

Écoute. Ce qui s'est passé ici en cachette, du vivant de Beate,... et ce qui continue à se passer ici,... je ne l'examinerai pas de plus près. Tu as été profondément malheureux dans ton ménage. Et cela peut en quelque façon l'excuser...

ROSMER

Oh ! comme, au fond, tu me connais peu !...

KROLL

Ne m'interromps pas. Voici ce que je veux dire : ... si cette vie commune avec mademoiselle West doit conti-

nuer, il est absolument nécessaire que tu fasses le silence sur le changement,... le lamentable reniement... où elle t'a entraîné. Laisse-moi parler ! Laisse-moi parler ! Je dis que, puisque ce mal existe, pense et crois, au nom du ciel, tout ce que tu voudras... sur un sujet et sur l'autre. Mais garde tes idées pour toi. C'est là, d'ailleurs, affaires toutes personnelles. Il n'y a aucune nécessité de crier cela dans tout le pays.

ROSMER

C'est une nécessité pour moi de sortir d'une situation fausse et équivoque.

KROLL

Mais tu as un devoir envers les traditions de ta famille, Rosmer ! Souviens-toi ! Rosmersholm a été de temps immémorial comme un centre d'ordre et de discipline,... de respect déférent pour tout ce qui est admis et approuvé par les meilleurs dans la société. Toute la région a reçu son empreinte de Rosmersholm. Cela provoquera un désordre néfaste, irréparable, si le bruit se répand que toi-même as rompu avec ce que j'appellerai l'idée de la famille des Rosmer.

ROSMER

Cher Kroll, je ne peux pas voir la question ainsi. Je trouve que c'est pour moi un devoir irrécusable d'allumer un peu de lumière et de joie ici, où la famille Rosmer a fait peser ténèbres et tristesse pendant toute une si longue période.

KROLL, *le regarde sévèrement.*

Oui, ce serait une digne mission pour l'homme avec qui la famille s'éteint. Laisse cela, voyons. C'est un travail qui ne te convient pas. Tu es fait pour vivre en paisible savant.

ROSMER

Oui, c'est bien possible. Mais je veux prendre part une fois au combat de la vie, moi aussi.

KROLL

Le combat de la vie,... sais-tu ce qu'il sera pour toi? Ce sera une lutte à mort contre tous tes amis.

ROSMER, *calme.*

Ils ne sont pas tous, je pense, aussi fanatiques que toi.

KROLL

Tu as l'âme naïve, Rosmer. Tu es sans expérience. Tu ne soupçonnes pas la violence avec laquelle l'orage fondra sur toi.

(Mme Helseth entr'ouvre la porte de gauche.)

MADAME HELSETH

Mademoiselle fait demander...

ROSMER

Qu'y a-t-il?

MADAME HELSETH

Il y a quelqu'un en bas qui voudrait dire un mot à monsieur le pasteur.

ROSMER

Est-ce peut-être celui qui était ici hier soir?

MADAME HELSETH

Non, c'est ce Mortensgaard.

ROSMER

Mortensgaard!

KROLL

Aha! Nous en sommes là! Déjà!

ROSMER

Que me veut-il? Pourquoi ne l'avez-vous pas renvoyé?

MADAME HELSETH

Mademoiselle m'a dit de demander s'il pouvait monter.

ROSMER

Dites-lui qu'il y a ici quelqu'un...

KROLL, *à Mme Helseth.*

Faites-le monter, madame.

(Mme Helseth sort.)

KROLL, *prend son chapeau.*

Je cède la place... provisoirement. Mais la grande bataille n'est pas encore livrée.

ROSMER

Aussi vrai que je vis, Kroll, je n'ai rien à voir avec Mortensgaard.

KROLL

Je ne te crois plus. Sur aucun point. Je ne te crois désormais sous aucun rapport. C'est maintenant la guerre au couteau. Mais nous allons voir si nous ne pouvons pas te mettre hors d'état de nuire.

ROSMER

Oh ! Kroll,... à quel bas niveau te voilà maintenant !

KROLL

Moi? Et c'est un être comme toi qui le dis ! Rappelle-toi Beate !

ROSMER

Tu reviens encore à cela !

KROLL

Non. L'énigme de la cascade du moulin, je laisse ta conscience la résoudre,... si tu en as encore conservé un peu.

(Peder Mortensgaard entre doucement et sans bruit par la porte de gauche. C'est un petit homme fluet à la barbe et aux cheveux roux clairsemés.)

KROLL, *avec un coup d'œil haineux.*

Eh bien ! voilà donc *le Phare*... allumé à Rosmersholm.

(Il boutonne sa redingote.)

Oui, comme ça je ne peux hésiter sur la direction que je dois prendre.

MORTENSGAARD, *timidement.*

Le Phare sera toujours allumé pour vous montrer le chemin jusque chez vous, monsieur le proviseur.

KROLL

Oui, vous avez longtemps montré votre bonne volonté. Il existe, par exemple, un commandement qui dit que nous ne devons pas porter faux témoignage contre notre prochain...

MORTENSGAARD

Monsieur le proviseur n'a pas besoin de m'enseigner les commandements.

KROLL

Le sixième non plus?

ROSMER

Kroll !...

MORTENSGAARD

S'il en est besoin, c'est surtout à monsieur le pasteur de s'en charger.

KROLL, *avec un mépris voilé.*

Le pasteur? Oui, c'est incontestable, le pasteur Rosmer est indiqué pour cela... Accordez-vous bien, messieurs !

(Il sort en faisant claquer la porte.)

ROSMER, *continue à regarder la porte, et se dit à lui-même :*

Allons,... c'est comme ça.

(Il se retourne.)

Voulez-vous me dire, monsieur Mortensgaard, ce qui vous amène chez moi?

MORTENSGAARD

C'est, à vrai dire, mademoiselle West que j'étais venu voir. Il m'a semblé que je devais la remercier de la bonne lettre que j'ai reçue d'elle hier.

ROSMER

Je sais qu'elle vous a écrit. Lui avez-vous parlé?

MORTENSGAARD

Oui, un peu.

(Avec un vague sourire.)

J'apprends que les façons de voir ont sensiblement changé ici, à Rosmersholm.

ROSMER

Mes façons de voir ont sensiblement changé. Je peux presque dire... du tout au tout.

MORTENSGAARD

Elle l'a dit, cette demoiselle. Et c'est pourquoi elle a pensé que je devais monter et vous en parler un peu, monsieur le pasteur.

ROSMER

Parler de quoi, monsieur Mortensgaard?

MORTENSGAARD

Me permettez-vous de dire dans *le Phare* que vous avez modifié vos idées,... et que vous vous ralliez à la cause du libéralisme et du progrès?

ROSMER

Volontiers, vous le pouvez. Je vous prie même de le faire.

MORTENSGAARD

Alors, ça paraîtra demain matin. Ce sera une grande et importante nouvelle, que le pasteur Rosmer de Rosmersholm est d'avis qu'il peut lutter pour la cause de la lumière, même en cette qualité.

ROSMER

Je ne vous comprends pas bien.

MORTENSGAARD

Je veux dire que cela donne un fort appui moral à notre parti, chaque fois que nous gagnons un adhérent sérieux à sentiments chrétiens.

ROSMER, *un peu étonné.*

Vous ne savez donc pas...? Mademoiselle West ne vous a-t-elle pas dit cela aussi?

MORTENSGAARD

Quoi donc, monsieur le pasteur? Elle avait sans doute trop à faire. Elle a dit que je devais monter et entendre le reste, de votre bouche.

ROSMER

Bien, alors je vous dirai que je me suis libéré entièrement. De tous les côtés. Je suis maintenant sans le moindre rapport avec les doctrines de l'Église. Ces questions ne me touchent pas le moins du monde désormais.

MORTENSGAARD, *le regarde, abasourdi.*

Non,... si la lune tombait du ciel, je ne pourrais pas être plus...! Vous-même, monsieur le pasteur, vous vous déliez!...

ROSMER

Oui, j'en suis où vous avez été vous-même depuis longtemps. Vous pouvez donc annoncer cela dans *le Phare* demain.

MORTENSGAARD

Cela aussi? Non, cher monsieur le pasteur... Excusez-moi, mais il vaut mieux ne pas toucher à ce côté de la question.

ROSMER

Ne pas indiquer cela?

MORTENSGAARD

Pas pour commencer, je veux dire.

ROSMER

Mais je ne comprends pas...

MORTENSGAARD

Si, car voyez-vous, monsieur le pasteur... Sans doute n'êtes-vous pas au courant de la situation en détail, comme moi, je présume. Mais puisque vous êtes passé à l'opinion libérale,... et puisque, ainsi que l'a dit made-

moiselle West,... vous voulez prendre part au mouvement,... vous le faites, naturellement, avec le désir d'être aussi utile que vous le pourrez à la cause et au mouvement.

ROSMER

Oui, je le voudrais de tout mon cœur.

MORTENSGAARD

Bien ; mais alors je vous ferai simplement savoir, monsieur le pasteur, que si vous vous présentez ouvertement avec cette histoire... votre reniement de l'Église, vous vous liez les mains tout aussitôt.

ROSMER

Vous croyez?

MORTENSGAARD

Oui, vous pouvez être sûr qu'il ne restera pas grand'chose à faire pour vous dans la région. Et d'ailleurs,... des libres penseurs, nous en avons déjà bien assez, monsieur le pasteur. J'allais dire,... nous avons trop de ces gens-là. Ce dont le parti a besoin, ce sont des éléments chrétiens,... que tout le monde est obligé de respecter. C'est là ce qui nous manque terriblement. Aussi le plus sage est-il que vous ne disiez mot de tout cela, qui ne regarde pas le public. Voilà, c'est mon opinion.

ROSMER

Ah ! oui. Vous n'osez donc pas vous commettre avec moi si je proclame ouvertement mon reniement?

MORTENSGAARD, *branle la tête.*

Je n'ose pas, monsieur le pasteur. En ces derniers temps je me suis fait une règle de ne jamais rien soutenir ni personne qui nuise à ce qui est de l'Église.

ROSMER

Êtes-vous donc revenu ces derniers temps dans le giron de l'Église?

MORTENSGAARD

C'est une autre question.

ROSMER

Ah ! c'est ainsi. Oui, alors, je vous comprends.

MORTENSGAARD

Monsieur le pasteur,... vous devriez vous rappeler que je n'ai pas... moi particulièrement... une entière liberté d'action.

ROSMER

Qu'est-ce donc qui vous retient?

MORTENSGAARD

Ce qui me retient, c'est que je suis un homme flétri.

ROSMER

Ah !... vraiment.

MORTENSGAARD

Un homme flétri, monsieur le pasteur. Vous devriez vous en souvenir mieux que personne. Car c'est vous principalement qui m'avez imprimé la flétrissure.

ROSMER

Si j'en avais été alors au même point où je suis aujourd'hui, j'aurais traité votre faute avec plus de ménagements.

MORTENSGAARD

C'est aussi ce que je pense. Mais maintenant il est trop tard. Vous m'avez flétri une fois pour toutes. Flétri pour

toute la vie. Enfin, vous ne vous rendez sans doute pas pleinement compte de ce que cela comporte. Mais vous ne tarderez peut-être pas à sentir vous-même comme il en cuit, monsieur le pasteur.

ROSMER

Moi?

MORTENSGAARD

Oui. Car vous n'allez pas croire que le proviseur Kroll et son cercle donnent l'absolution à une rupture comme la vôtre? Et l'on dit que *la Gazette du département* va être très féroce. Il peut bien arriver que vous soyez flétri, vous aussi.

ROSMER

Je me sens invulnérable en tout ce qui me concerne personnellement, monsieur Mortensgaard. Ma conduite est inattaquable.

MORTENSGAARD, *avec un sourire malin.*

Voilà un bien grand mot, monsieur le pasteur.

ROSMER

C'est possible. Mais j'ai le droit d'employer un si grand mot.

MORTENSGAARD

Même si vous scrutiez votre conduite aussi à fond que vous avez autrefois scruté la mienne?

ROSMER

Vous avez un air singulier en disant cela. A quoi faites-vous allusion? Est-ce à quelque chose de précis?

MORTENSGAARD

Oui, c'est une affaire précise. Une seule. Mais qui pour-

rait devenir plutôt fâcheuse, si des adversaires malveillants l'éventaient.

ROSMER

Voulez-vous avoir l'obligeance de me dire ce que ce serait?

MORTENSGAARD

Vous ne pouvez pas le deviner vous-même, monsieur le pasteur?

ROSMER

Non, pas du tout. En aucune façon.

MORTENSGAARD

Bien, bien, il me faut donc lâcher le paquet... Je suis en possession d'une lettre singulière, écrite ici à Rosmersholm.

ROSMER

La lettre de mademoiselle West, vous voulez dire? Est-elle si singulière?

MORTENSGAARD

Non, cette lettre-là n'est pas singulière. Mais j'ai reçu un jour une autre lettre de cette maison.

ROSMER

Aussi de mademoiselle West?

MORTENSGAARD

Non, monsieur le pasteur.

ROSMER

Mais de qui, alors? De qui?

MORTENSGAARD

De feu madame Rosmer.

ROSMER

De ma femme ! Vous avez reçu une lettre de ma femme !

MORTENSGAARD

Oui, je l'ai reçue.

ROSMER

Quand?

MORTENSGAARD

C'était dans les derniers temps de sa vie. Il peut y avoir dix-huit mois de cela. Et c'est cette lettre qui est singulière.

ROSMER

Vous savez bien que ma femme avait l'esprit dérangé à cette époque.

MORTENSGAARD

Oui, je sais que beaucoup de gens le croyaient. Mais je ne trouve pas que l'on puisse s'apercevoir de rien de pareil dans la lettre. Quand je dis que la lettre est singulière, je l'entends d'une autre façon.

ROSMER

Et sur quel sujet ma pauvre femme s'est-elle avisée de vous écrire?

MORTENSGAARD

J'ai la lettre chez moi. Elle commence par dire à peu près qu'elle vit dans la terreur et l'épouvante. Car il y a tant de méchantes gens par ici, écrit-elle. Et ces gens-là ne pensent qu'à vous faire du tort.

ROSMER

A moi?

MORTENSGAARD

Oui, c'est ce qu'elle dit. Mais vient ensuite ce qu'il y a de plus singulier. Dois-je en parler, monsieur le pasteur?

ROSMER

Certainement ! Dites tout. Sans réticences.

MORTENSGAARD

Feue madame Rosmer me prie et supplie d'être généreux. Elle sait, dit-elle, que c'est vous, monsieur le pasteur, qui m'avez fait révoquer de ma place d'instituteur. Et elle me prie instamment de ne pas me venger.

ROSMER

Comment donc imaginait-elle que vous pouviez vous venger?

MORTENSGAARD

Il y a dans la lettre que si des bruits me parvenaient au sujet de faits coupables qui se passeraient à Rosmersholm, je ne devais pas y ajouter foi ; car c'étaient seulement de vilaines gens qui répandaient ces bruits pour vous rendre malheureux.

ROSMER

Il y a cela dans la lettre !

MORTENSGAARD

Vous pourrez le lire vous-même à l'occasion, monsieur le pasteur.

ROSMER

Mais je ne comprends pas !... A quoi se figurait-elle que ces mauvais bruits auraient fait allusion?

MORTENSGAARD

D'abord, à ce que vous auriez renié la foi de votre enfance. Madame Rosmer disait expressément que non... dans ce temps-là. Et ensuite... hm !...

ROSMER

Ensuite?

MORTENSGAARD

Oui, ensuite elle écrit,... et c'est assez confus... qu'elle n'a pas connaissance de relations coupables à Rosmersholm. Que jamais on ne lui a fait aucun tort. Et si des bruits de ce genre couraient, elle me supplie de n'en pas parler dans *le Phare*.

ROSMER

Quelque nom est-il donné?

MORTENSGAARD

Non.

ROSMER

Qui vous a apporté cette lettre?

MORTENSGAARD

J'ai promis de ne pas le dire. Elle m'a été remise un soir, au crépuscule.

ROSMER

Si vous vous étiez informé tout de suite, vous auriez appris que ma pauvre malheureuse femme n'était pas tout à fait responsable.

MORTENSGAARD

Je me suis renseigné, monsieur le pasteur. Mais je dois dire que je n'ai pas eu vraiment cette impression.

ROSMER

Non?... Mais pourquoi au juste est-ce que vous me renseignez aujourd'hui sur cette vieille lettre confuse?

MORTENSGAARD

Pour vous donner le conseil d'être extrêmement prudent, pasteur Rosmer.

ROSMER

Dans ma vie, vous voulez dire?

MORTENSGAARD

Oui, vous devrez vous rappeler que vous n'êtes pas désormais un homme à qui la paix est assurée.

ROSMER

Ainsi, vous persistez à croire qu'il y a ici quelque chose à cacher?

MORTENSGAARD

Je ne sais pas pourquoi un homme libéré ne vivrait pas la vie aussi pleinement que possible. Seulement, je vous le dis, soyez prudent à partir d'aujourd'hui. Si le bruit courait de ceci ou cela, qui serait à l'encontre des préjugés, vous pouvez être certain que toute la tendance libérale en pâtirait... Adieu, pasteur Rosmer.

ROSMER

Adieu.

MORTENSGAARD

Et je vais tout droit à l'imprimerie et publier la grande nouvelle dans *le Phare.*

ROSMER

Publiez tout.

MORTENSGAARD

Je publierai tout ce que les bonnes gens ont besoin de savoir.

(Il salue et sort. Rosmer reste à la porte, pendant qu'il descend l'escalier. On entend fermer la porte de la rue.)

ROSMER, *à la porte, appelle à mi-voix :*

Rebekka ! Re... Hm !

(A haute voix.)

Madame Helseth,... mademoiselle West n'est-elle pas en bas?

MADAME HELSETH, *parlant d'en bas, dans le vestibule.*

Non, monsieur le pasteur, elle n'est pas ici.

(La portière du fond est écartée. Rebekka apparaît dans l'ouverture de la porte.)

REBEKKA

Rosmer !

ROSMER, *se retourne.*

Comment ! Tu étais dans ma chambre à coucher ! Chère amie, qu'as-tu fait là?

REBEKKA, *s'approche de lui.*

J'ai écouté.

ROSMER

Non, mais, Rebekka, comment as-tu pu faire cela !

REBEKKA

Si, j'ai pu le faire. Il avait un air si vilain,... quand il a parlé de mon négligé du matin...

ROSMER

Ah ! alors tu étais là aussi lorsque Kroll...?

REBEKKA

Oui, je voulais savoir quelle était son idée de derrière la tête.

ROSMER

Je te l'aurais raconté.

REBEKKA

Tu m'aurais tout dit incomplètement. Et certes pas avec ses propres mots.

ROSMER

As-tu donc entendu tout?

REBEKKA

Presque, je crois. J'ai dû descendre un instant, lorsque Mortensgaard est venu.

ROSMER

Et tu es remontée...

REBEKKA

Ne te fâche pas de cela, cher ami.

ROSMER

Fais tout ce que tu trouves juste et bien. Tu as ta pleine liberté... Mais qu'en dis-tu, Rebekka?... Oh! jamais je n'ai eu autant besoin de toi, il me semble.

REBEKKA

Toi et moi, nous étions tous deux préparés à ce qui devait arriver un jour.

ROSMER

Non, non,... pas à cela.

REBEKKA

Pas à cela?

ROSMER

Je pensais bien que, tôt ou tard, nos belles relations d'amitié pure seraient éclaboussées et suspectées. Pas par Kroll. De sa part je n'aurais jamais pu me figurer cela. Mais par ces nombreuses gens à l'esprit grossier et aux yeux infâmes. Ah! oui, tu sais,... j'avais de bonnes raisons pour jeter un voile jaloux sur notre union. C'était un secret dangereux.

REBEKKA

Oh ! pourquoi se soucier des jugements que portent ces autres-là? Nous avons en nous-mêmes conscience d'être sans reproche.

ROSMER

Moi? Sans reproche? Oui, je le croyais, c'est vrai,... jusqu'aujourd'hui. Mais maintenant,... maintenant, Rebekka...

REBEKKA

Oui, quoi, maintenant?

ROSMER

Comment m'expliquerai-je la terrible accusation de Beate?

REBEKKA, *avec éclat.*

Oh ! ne parle pas de Beate ! Ne pense plus à Beate ! Tu avais si bien réussi à t'éloigner d'elle, qui est morte.

ROSMER

Depuis que j'ai su cela, elle est redevenue comme affreusement vivante.

REBEKKA

Oh ! non,... il ne faut pas, Rosmer ! Il ne faut pas !

ROSMER

Si, te dis-je. Nous devons essayer de pénétrer jusqu'au fond de cela. Comment peut-elle s'être fourvoyée dans cette fatale erreur d'interprétation?

REBEKKA

Tu ne commences tout de même pas à douter toi-même qu'elle était à peu près folle?

ROSMER

Oh ! si, vois-tu,... c'est précisément cela, dont je ne peux plus être tout à fait sûr. Et d'ailleurs,... même si elle l'était...

REBEKKA

Si elle l'était? Quoi donc, alors?

ROSMER

Je veux dire,... où nous faut-il chercher alors la cause immédiate qui a mené à la folie son esprit malade?

REBEKKA

Oh ! à quoi bon te perdre en de pareilles subtilités?

ROSMER

Je ne peux pas m'en empêcher. Je ne peux me distraire de ces doutes qui me rongent, quel que soit mon désir.

REBEKKA

Oh ! mais cela peut devenir dangereux... d'être ainsi toujours hanté par ce seul tourment.

ROSMER, *arpente la pièce, agité et songeur.*

Il faut que je me sois trahi d'une manière ou d'une autre. Il faut qu'elle ait remarqué combien j'ai commencé à me sentir heureux depuis le moment où tu es venue chez nous.

REBEKKA

Oui, mais, mon cher, même s'il en était ainsi... !

ROSMER

Vois-tu... il ne lui a pas échappé que nous lisions les mêmes livres. Que nous recherchions la compagnie l'un

de l'autre, et parlions ensemble de toutes ces idées nouvelles. Mais c'est ce que je ne comprends pas ! Car j'étais si soucieux de la ménager. Quand je me reporte à ce temps-là, il me semble que j'ai fait de mon mieux pour la tenir en dehors de ce qui était entre nous, comme s'il y allait de ma vie. N'est-il pas vrai, Rebekka?

REBEKKA

Oui, oui, certainement.

ROSMER

Et toi aussi. Et malgré cela... ! Oh ! c'est affreux d'y penser ! Elle a donc vécu là, elle,... avec son amour maladif,... se taisant toujours,... elle nous a surveillés,... elle a observé tout, et... et s'est méprise sur tout.

REBEKKA, *serre les poings.*

Oh ! j'aurais dû ne jamais venir à Rosmersholm.

ROSMER

Oh ! imaginer ce qu'elle a souffert en silence ! Toutes les horreurs qu'en son cerveau malade elle a cru pouvoir inventer et accumuler sur notre compte... Ne t'a-t-elle jamais rien dit qui puisse te mettre un peu sur la voie?

REBEKKA, *comme bouleversée.*

A moi ! Crois-tu que je serais restée ici un jour de plus?

ROSMER

Non, non, cela se comprend... Oh ! quel combat elle a dû livrer. Et livrer seule, Rebekka. Au désespoir et toute seule... Et pour finir, cette victoire poignante... accusatrice... dans la cascade du moulin.

(Il se jette sur la chaise devant la table à écrire, appuie ses coudes sur la table, et se cache la figure dans les mains.)

REBEKKA, *s'approche de lui par derrière avec circonspection.*

Écoute, Rosmer. S'il était en ton pouvoir de rappeler Beate... près de toi... à Rosmersholm... le ferais-tu?

ROSMER

Oh! est-ce que je sais ce que je ferais ou ne ferais pas. Je n'ai de pensée que pour cela seulement,... qui est irrévocable.

REBEKKA

Tu devrais commencer à vivre, maintenant, Rosmer. Tu avais déjà commencé. Tu t'étais libéré entièrement,... de toutes parts. Tu te sentais joyeux et à l'aise...

ROSMER

Ah! oui,... c'est bien vrai. Et voilà ce poids accablant.

REBEKKA, *derrière lui, les bras sur le dos de sa chaise.*

Comme c'était charmant lorsque nous étions assis au salon au crépuscule. Et nous collaborions pour établir les plans de vie nouveaux. Tu voulais intervenir dans la vie vivante,... dans la vie vivante d'aujourd'hui,... comme tu disais. Tu voulais aller en libérateur de maison en maison. Gagner les esprits et les volontés. Créer des êtres nobles partout à la ronde,... dans un cercle de plus en plus étendu. Des êtres nobles.

ROSMER

De joyeux êtres nobles.

REBEKKA

Oui... joyeux.

ROSMER

Car c'est la joie qui ennoblit les esprits, Rebekka.

REBEKKA

Ne crois-tu pas... la douleur aussi? La grande douleur?

ROSMER

Oui,... si l'on pouvait en sortir. La dominer. La surmonter.

REBEKKA

C'est là ce que tu dois faire.

ROSMER, *secoue tristement la tête.*

Je ne surmonterai jamais cela... entièrement. Toujours il restera un doute. Une question. Jamais plus je ne pourrai savourer le sentiment qui rend la vie si délicieuse à vivre.

REBEKKA, *au-dessus du dossier de la chaise, parle plus bas.*

Quel sentiment veux-tu dire, Rosmer?

ROSMER, *lève la tête vers elle.*

La paisible, la joyeuse pureté de conscience.

REBEKKA, *recule d'un pas.*

Oui. La pureté de conscience.

(Court silence.)

ROSMER, *le coude sur la table, la tête appuyée sur la main, le regard fixe.*

Et comme elle a su agencer les faits. Les grouper systématiquement. Elle commence par douter de mon orthodoxie... Comment, à ce moment, a-t-elle pu en avoir l'idée? Mais elle l'a eue. Et ce doute a grandi, est devenu certitude.

Et ensuite,... oui, alors il lui était facile de tenir le reste pour vraisemblable.

(Il se dresse et se passe la main dans les cheveux.)

Oh ! toutes ces suppositions effarantes ! Je ne pourrai jamais en être quitte. Je le sens bien. Je le sais. Elles surgiront soudain et rappelleront la morte.

REBEKKA

Comme le cheval blanc de Rosmersholm.

ROSMER

Oui, c'est cela. Détalant dans l'ombre. Dans le silence.

REBEKKA

Et à cause de ce funeste fantôme, tu laisseras échapper la vie vivante sur laquelle tu avais commencé à prendre prise.

ROSMER

Tu as raison, c'est pénible. C'est pénible, Rebekka. Mais je n'ai pas le choix. Comment pourrais-je bien sortir de là !

REBEKKA, *derrière la chaise.*

En te créant de nouvelles relations.

ROSMER, *avec un sursaut, lève la tête.*

De nouvelles relations !

REBEKKA

Oui, de nouvelles relations avec le monde du dehors. Vivre, agir. Ne pas rester là à te creuser l'esprit et à couver d'insolubles énigmes.

ROSMER, *se lève.*

De nouvelles relations?

(Il arpente la pièce, s'arrête à la porte, et revient.)

Une question me vient à l'esprit. Ne t'es-tu pas aussi posé la même question, Rebekka?

REBEKKA, *a de la peine à respirer.*

Dis-moi... quelle est... cette question.

ROSMER

Quelle tournure crois-tu que vont prendre nos relations désormais?

REBEKKA

Je pense bien que notre amitié subsistera,... quoi qu'il arrive.

ROSMER

Oui, ce n'est pas à cela précisément que je pensais. Mais ce qui, dès le début, nous a rapprochés tous les deux,... ce qui nous lie si intimement l'un à l'autre,... notre foi commune à une chaste union entre homme et femme...

REBEKKA

Oui, oui,... eh bien?

ROSMER

Je pense qu'une telle union,... telle que la nôtre,... convient surtout à une vie tranquille, menée dans une heureuse paix, n'est-ce pas?...

REBEKKA

Et alors!

ROSMER

Mais devant moi s'ouvre maintenant une vie agitée, pleine de luttes et de fortes émotions. Car je veux vivre

ma vie, Rebekka ! Je ne me laisse pas abattre par de sinistres possibilités. Je ne me laisse pas imposer ma ligne de conduite, ni par les vivants, ni... par d'autres.

REBEKKA

Non, non,... il ne le faut pas ! Sois complètement un homme libre, Rosmer !

ROSMER

Mais sais-tu à quoi je pense? Ne le sais-tu pas? Ne vois-tu pas comment je peux le mieux parvenir à me libérer de tous ces souvenirs cuisants,... de tout ce triste passé?

REBEKKA

Eh bien?

ROSMER

En dressant contre lui une réalité nouvelle et vivante.

REBEKKA, *avance le bras pour s'appuyer sur le dossier de la chaise.*

Vivante...? Qu'est-ce... que tu dis?

ROSMER, *plus près.*

Rebekka,... si je te demandais maintenant,... veux-tu être ma seconde femme?

REBEKKA, *un instant sans voix, s'écrie, toute joyeuse.*

Ta femme ! Ta... ! Moi !

ROSMER

Bien. Essayons-le. Nous ne ferons qu'un, nous deux. Il faut qu'il n'y ait plus de place vide après la défunte.

REBEKKA

Moi... remplacer Beate... !

ROSMER

Ainsi elle disparaît. Complètement. Pour toujours.

REBEKKA, *à voix basse et tremblante.*

Le crois-tu, Rosmer?

ROSMER

Il faut que ce soit ! Il le faut ! Je ne peux pas,... je ne veux pas vivre la vie avec un cadavre sur mon dos. Aide-moi à le démonter, Rebekka. Et étouffons tous les souvenirs dans la liberté, la joie, la passion. Tu seras pour moi la seule épouse que j'aie jamais eue.

REBEKKA, *ferme et calme.*

Ne me reparle pas de cela. Jamais je ne serai ta femme.

ROSMER

Comment ! Jamais ! Oh ! ne crois-tu pas que tu pourrais m'aimer? N'y a-t-il pas déjà un brin d'amour dans notre amitié?

REBEKKA, *se bouche les oreilles comme avec effroi.*

Ne parle pas ainsi, Rosmer ! Ne dis pas cela !

ROSMER, *lui saisit le bras.*

Si, si,... en nos relations est un germe possible. Oh ! je vois bien que tu le sens aussi. N'est-ce pas, Rebekka?

REBEKKA, *de nouveau ferme et calme.*

Écoute-moi. Je te dis ceci,... que si tu insistes, je quitte Rosmersholm.

ROSMER

Quitter !... Toi ! Tu ne le peux pas. C'est impossible.

REBEKKA

Il est encore plus impossible que je devienne ta femme. Jamais de la vie je ne peux devenir ta femme.

ROSMER, *la regarde, interdit.*

Tu dis « peux ». Et tu le dis de façon singulière. Pourquoi ne peux-tu pas?

REBEKKA, *lui prend les deux mains.*

Cher ami,... dans ton intérêt comme dans le mien,... ne demande pas pourquoi.

(Elle lâche ses mains.)

Voilà, Rosmer.

(Elle se dirige vers la porte à gauche.)

ROSMER

Il n'y a pour moi désormais que cette seule question... pourquoi?

REBEKKA, *se retourne et le regarde.*

Alors c'est fini.

ROSMER

Entre toi et moi?

REBEKKA

Oui.

ROSMER

Jamais ce ne sera fini entre nous. Jamais tu ne quitteras Rosmersholm.

REBEKKA, *la main sur le bouton de la porte.*

Non, sans doute n'en ferai-je rien. Mais si tu me questionnes encore,... ce sera fini tout de même.

ROSMER

Fini tout de même? Comment?...

REBEKKA

Oui, car alors je prendrai le même chemin que Beate. Te voilà fixé maintenant, Rosmer.

ROSMER

Rebekka !...

REBEKKA, *à la porte, hoche lentement la tête.*

Te voilà fixé maintenant.

(Elle sort.)

ROSMER, *contemple d'un air découragé la porte fermée et se dit à lui-même :*

Qu'est-ce que... cela... signifie?

ACTE III

(Le salon de Rosmersholm. La fenêtre et la porte du vestibule sont ouvertes. Le soleil du matin brille au dehors.)

REBEKKA WEST, *habillée comme au premier acte, est debout près de la fenêtre et soigne et arrose les fleurs. Son tricot est sur le fauteuil.* MADAME HELSETH *circule avec un plumeau et époussette les meubles.*

REBEKKA, *après un moment de silence.*

C'est singulier que le pasteur reste si longtemps là-haut aujourd'hui.

MADAME HELSETH

Oh ! ça lui arrive souvent. Mais il ne va pas tarder à descendre, je pense.

REBEKKA

L'avez-vous vu?

MADAME HELSETH

A peine. Quand je lui ai monté son café, il est allé dans sa chambre pour s'habiller.

REBEKKA

Je le demande parce qu'il n'était pas très bien hier.

MADAME HELSETH

Non, il en avait l'air. Et je me demande s'il n'y a pas quelque chose qui cloche entre lui et son beau-frère.

REBEKKA

Qu'est-ce que ce serait, croyez-vous?

MADAME HELSETH

Je ne peux pas le savoir. C'est peut-être ce Mortensgaard qui les a montés l'un contre l'autre.

REBEKKA

Oui, c'est bien possible... Êtes-vous un peu renseignée sur ce Mortensgaard?

MADAME HELSETH

Ah ! non. Comment mademoiselle peut-elle le penser? Un individu comme lui !

REBEKKA

Vous le dites à cause du vilain journal qu'il publie?

MADAME HELSETH

Oh ! il n'y a pas que cela... Mademoiselle a dû entendre dire qu'il a eu un enfant avec une femme mariée que son mari avait abandonnée?

REBEKKA

J'en ai entendu parler. Mais c'était longtemps avant que je vienne ici.

MADAME HELSETH

Oui, bon Dieu, il était tout jeune alors. Et elle aurait dû avoir plus de raison que lui. Et il voulait même l'épouser.

Mais cela ne lui fut pas permis. Et cette histoire lui a coûté cher... Mais depuis, ma foi, Mortensgaard a monté. Il y a beaucoup de gens qui vont trouver cet homme-là.

REBEKKA

La plupart des petites gens s'adressent à lui quand ils sont dans l'embarras.

MADAME HELSETH

Oh ! il peut arriver aussi à d'autres qu'aux petites gens...

REBEKKA, *la regarde à la dérobée.*

Vraiment?

MADAME HELSETH, *près du canapé, époussette avec ardeur.*

Ça peut arriver aux gens de qui on s'y attendrait le moins, mademoiselle.

REBEKKA, *s'occupe des fleurs.*

Oh ! c'est simplement une idée que vous vous faites, madame Helseth. Car vous ne pouvez pas savoir cela positivement.

MADAME HELSETH

Alors mademoiselle pense que je ne peux pas le savoir? Mais si, je le peux. Car,... puisqu'il faut le dire,... un jour, j'ai moi-même été porter une lettre à Mortensgaard.

REBEKKA, *se retourne.*

Non,... vraiment !

MADAME HELSETH

Oui, certainement. Et la lettre avait même été écrite ici, à Rosmersholm.

REBEKKA

Réellement, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Oui, ma foi, c'est comme ça. Et la lettre était écrite sur beau papier. Et elle était cachetée d'un beau cachet rouge.

REBEKKA

Et on vous a chargée de la porter? Alors, chère madame Helseth, il n'est pas difficile de voir de qui elle était.

MADAME HELSETH

Oui?

REBEKKA

C'était naturellement quelque idée que cette pauvre madame Rosmer, malade comme elle était...

MADAME HELSETH

C'est mademoiselle West qui le dit, ce n'est pas moi.

REBEKKA

Mais qu'y avait-il dans la lettre? Ah! c'est vrai,... vous ne pouvez pas le savoir.

MADAME HELSETH

Hm! il se pourrait que je le sache tout de même.

REBEKKA

Est-ce qu'elle vous a dit l'objet de sa lettre?

MADAME HELSETH

Non, pas précisément. Mais après l'avoir lue, Mortensgaard se mit à m'interroger en long et en large, si bien que j'ai pu comprendre ce qu'il y avait dedans.

REBEKKA

Et que croyez-vous qu'il y avait dedans? Oh! ma chère, ma bonne madame Helseth, dites-le moi!

MADAME HELSETH

Oh ! non, mademoiselle. Pour rien au monde.

REBEKKA

Oh ! vous pouvez le dire à moi. Nous sommes bonnes amies, nous deux.

MADAME HELSETH

Dieu me garde de vous en rien dire, mademoiselle. Je peux seulement dire que c'était quelque chose de vilain qu'on avait fait accroire à la pauvre malade.

REBEKKA

Qui le lui avait fait accroire?

MADAME HELSETH

De méchantes gens, mademoiselle West. De méchantes gens.

REBEKKA

De méchantes...?

MADAME HELSETH

Oui, je le répète. Ça devait être de très méchantes gens.

REBEKKA

Et qui pensez-vous que ce serait?

MADAME HELSETH

Oh ! je sais bien ce que je pense. Mais Dieu me garde d'en souffler mot. Il y a bien une certaine dame en ville... hm !

REBEKKA

Je vois à votre figure que vous pensez à madame Kroll.

MADAME HELSETH

Oui, voilà une personne à part, celle-là. Avec moi, elle

a toujours pris ses grands airs. Et elle ne vous a jamais vue d'un bon œil.

REBEKKA

Croyez-vous que madame Rosmer avait toute sa raison, quand elle a écrit cette lettre à Mortensgaard?

MADAME HELSETH

La raison, c'est compliqué, mademoiselle. Je ne crois pas qu'elle avait tout à fait perdu la tête.

REBEKKA

Mais elle a été comme détraquée lorsqu'elle a su qu'elle ne pourrait pas avoir d'enfants. C'est alors que la folie s'est déclarée.

MADAME HELSETH

Oui, ça lui a donné un rude coup, la pauvre dame.

REBEKKA, *prend le tricot et s'assied sur la chaise près de la fenêtre.*

D'ailleurs,... ne croyez-vous pas qu'au fond c'était bon pour le pasteur, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Quoi donc, mademoiselle?

REBEKKA

Qu'il n'y ait pas eu d'enfants.

MADAME HELSETH

Hm ! je ne sais pas trop ce que je dirai.

REBEKKA

Si, vous pouvez me croire. C'était le mieux pour lui. Le pasteur Rosmer n'est pas fait pour rester ici à écouter des cris d'enfants.

MADAME HELSETH

Les petits enfants ne crient pas à Rosmersholm, mademoiselle.

REBEKKA, *la regarde.*

Ils ne crient pas?

MADAME HELSETH

Non. Ici, dans la maison, les petits enfants n'ont jamais crié, du plus loin qu'on se souvienne.

REBEKKA

C'est bien étonnant.

MADAME HELSETH

Oui, n'est-ce pas étonnant? Mais c'est dans la famille. Et il y a encore ceci d'étonnant. Quand ils grandissent, ils ne rient jamais. Ne rient jamais de toute leur vie.

REBEKKA

Ce serait étrange...

MADAME HELSETH

Mademoiselle a-t-elle vu ou entendu monsieur le pasteur rire une seule fois?

REBEKKA

Non,... en y réfléchissant, je crois presque que vous avez raison. Mais les gens, en général, ne rient pas beaucoup ici, dans la région, il me semble.

MADAME HELSETH

Pas beaucoup. Ça a commencé à Rosmersholm, dit-on. Et cela s'est répandu comme une sorte de contagion, je crois bien.

REBEKKA

Vous êtes une femme intelligente, madame Helseth.

MADAME HELSETH

Oh ! il ne faut pas que mademoiselle se moque...

(Elle écoute.)

Chut ! chut !... voilà monsieur le pasteur qui descend. Il n'aime pas voir le balai ici.

(Elle sort par la porte à droite.)

(Johannes Rosmer, chapeau et canne à la main, entre, venant du vestibule.)

ROSMER

Bonjour, Rebekka.

REBEKKA

Bonjour, cher ami.

(Un peu après, tricotant.)

Tu vas sortir?

ROSMER

Oui.

REBEKKA

Le temps est superbe.

ROSMER

Tu n'es pas montée chez moi ce matin.

REBEKKA

Non,... je ne suis pas montée. Pas aujourd'hui.

ROSMER

Ne le feras-tu plus désormais?

REBEKKA

Oh ! je ne sais pas encore.

ROSMER

Il n'est rien venu pour moi?

REBEKKA

La Gazette du département est arrivée.

ROSMER

La Gazette du département!...

REBEKKA

Elle est là sur la table.

ROSMER, *dépose son chapeau et sa canne.*

Elle contient quelque chose...?

REBEKKA

Oui.

ROSMER

Et tu ne me la fais pas monter?...

REBEKKA

Tu la liras bien assez tôt.

ROSMER

Ah ! oui.

(Il prend le journal et lit, debout près de la table.)

Quoi !... « ne peut trop mettre en garde contre de veules déserteurs de la bonne cause »...

(Il regarde Rebekka.)

Ils m'appellent déserteur, Rebekka.

REBEKKA

Aucun nom n'est indiqué.

ROSMER

Mais cela revient au même.

(Il continue à lire.)

... « secrètement traîtres à la bonne cause »... « des natures de Judas, qui proclament impudemment leur reniement aussitôt qu'ils croient venu le moment opportun et... le plus avantageux ». « Attentat brutal contre la renommée d'ancêtres vénérables »... « en espérant que les détenteurs momentanés du pouvoir ne feront pas attendre une récompense convenable ».

(Il pose le journal sur la table.)

Et ils écrivent cela sur moi. Eux qui m'ont connu si longtemps et si intimement. Ils ne le croient pas eux-mêmes. Ils savent qu'il n'y a pas un mot de vrai là dedans,... et ils l'écrivent quand même.

REBEKKA

Il y a encore autre chose.

ROSMER, *reprend le journal.*

... « son excuse dans un jugement peu exercé »... « une influence néfaste,... qui s'étend peut-être à des domaines que, pour le moment, nous ne voulons pas faire l'objet de mention ou d'accusation publiques »...

(Il la regarde.)

Qu'est-ce que c'est que ça?

REBEKKA

C'est moi que cela vise, tu penses bien.

ROSMER, *dépose le journal.*

Rebekka,... ceci est l'acte de malhonnêtes gens.

REBEKKA

Oui, je ne trouve pas qu'ils aient rien à reprocher à Mortensgaard.

ROSMER, *arpente la pièce.*

Il faut ici que soit entreprise une œuvre de salut. Tout ce qu'il y a de bon dans les gens sera perdu, si cela continue. Mais il n'en sera rien ! Oh ! comme je me sentirais heureux, si je pouvais amener cette sombre vilenie à s'éclaircir un peu.

REBEKKA, *se lève.*

Oui, n'est-ce pas? Tu as là un grand, un magnifique but d'existence !

ROSMER

Songe donc, si je pouvais éveiller en eux la conscience. Les amener à regretter et avoir honte d'eux-mêmes. Faire qu'ils se rapprochent entre eux avec un esprit indulgent,... amical, Rebekka.

REBEKKA

Oui, tu n'as qu'à te mettre à cela de toutes tes forces, et tu verras que tu réussiras.

ROSMER

Il me semble qu'on devrait pouvoir y arriver. Oh ! quelle joie ce serait alors de vivre. Plus de luttes haineuses. Rien qu'émulation. Tous les regards dirigés vers le même but. Toutes les volontés, tous les esprits en marche pour avancer,... pour monter,... chacun suivant sa propre voie naturelle. Bonheur pour tous,... créé par tous.

(Regarde par hasard dehors, tressaille, et dit tristement :)

Ah ! Pas par moi !

REBEKKA

Non?... Pas par toi?

ROSMER

Et pas pour moi non plus.

REBEKKA

Oh ! Rosmer, ne te laisse pas envahir par de pareils doutes

ROSMER

Le bonheur,... chère Rebekka,... le bonheur, c'est avant tout le sentiment paisible, joyeux, confiant d'une conscience pure.

REBEKKA, *regarde fixement devant elle.*

Oui, la conscience pure...

ROSMER

Oh ! tu ne peux guère en juger. Mais moi...

REBEKKA

Toi moins que personne !

ROSMER, *montre la fenêtre du doigt.*

La cascade du moulin.

REBEKKA

Oh ! Rosmer... !

(Mme Helseth entr'ouvre la porte à droite et regarde.)

MADAME HELSETH

Mademoiselle !

REBEKKA

Tout à l'heure, tout à l'heure. Pas maintenant.

MADAME HELSETH

Rien qu'un mot, mademoiselle.

(Rebekka se dirige vers la porte. Mme Helseth lui parle. Elles chuchotent ensemble un moment. Mme Helseth fait un signe de tête et sort.)

ROSMER, *agité.*

Était-ce pour moi?

REBEKKA

Non, rien que des affaires de ménage... Tu devrais sortir maintenant par ce beau temps, cher Rosmer. Faire une longue promenade.

ROSMER, *prend son chapeau.*

Oui, viens. Nous irons ensemble.

REBEKKA

Non, mon cher, je ne peux pas maintenant. Tu iras seul. Mais il faut secouer toutes ces tristes pensées. Promets-le moi.

ROSMER

Je ne parviendrai jamais à les secouer,... je le crains.

REBEKKA

Oh ! mais dire qu'une inquiétude à ce point sans motif puisse te tourmenter autant !...

ROSMER

Malheureusement,... elle n'est pas tellement sans motif. J'ai réfléchi à cela toute la nuit. Beate a tout de même peut-être vu juste.

REBEKKA

En quoi, crois-tu?

ROSMER

Elle a vu juste lorsqu'elle a cru que je t'aimais, Rebekka.

REBEKKA

Elle a vu juste en cela !

ROSMER, *pose son chapeau sur la table.*

Je suis hanté par cette question : « ... Ne nous sommes-nous pas fait illusion à nous-mêmes... quand nous avons appelé amitié nos relations? »

REBEKKA

Tu crois peut-être qu'on pourrait aussi bien les appeler...

ROSMER

... amour. Oui, vois-tu, c'est ce que je crois. Déjà, quand Beate vivait, c'est vers toi qu'allaient toutes mes pensées. C'est vers toi seule que j'étais attiré. C'est auprès de toi que j'éprouvais cette félicité sans désirs, paisible et joyeuse. Si nous y réfléchissons bien, Rebekka,... notre vie commune a commencé comme une tendre, énigmatique amourette d'enfants, sans désirs et sans rêves. N'as-tu pas aussi éprouvé ces sentiments-là? Dis-le moi.

REBEKKA, *en lutte avec elle-même.*

Oh !... je ne sais que te répondre.

ROSMER

Et c'est cette vie intime l'un par l'autre et l'un pour l'autre que nous avons prise pour de l'amitié. Non, vois-tu,... nos relations ont été un mariage spirituel,... peut-être dès les premiers jours. Voilà pourquoi je suis coupable. Je n'en avais pas le droit,... cela ne m'était pas permis à cause de Beate.

REBEKKA

Pas permis de vivre heureux? Le crois-tu, Rosmer?

ROSMER

Elle voyait nos relations avec les yeux de son amour. Elle jugeait nos relations selon la nature de son amour. Bien entendu. Beate ne pouvait juger autrement qu'elle a fait.

REBEKKA

Mais comment peux-tu t'accuser de l'erreur de Beate !

ROSMER

Par amour pour moi,... amour à sa manière,... elle s'est jetée dans la cascade du moulin. Ce fait subsiste, Rebekka. Jamais je ne sortirai de là.

REBEKKA

Oh ! ne pense à rien d'autre qu'à la grande et belle tâche à laquelle tu as voué ta vie.

ROSMER, *branle la tête.*

Elle ne pourra certes jamais être accomplie, vois-tu. Pas par moi. Pas après ce que je sais maintenant.

REBEKKA

Pourquoi pas par toi?

ROSMER

Parce que jamais victoire n'est gagnée pour une cause qui a germé dans le crime.

REBEKKA, *avec éclat.*

Oh ! voilà les doutes,... l'angoisse,... les scrupules de ta famille. On dit ici que les morts reviennent sous la forme de chevaux blancs au galop. Je trouve que ceci est un peu dans ce genre.

ROSMER

Qu'il en soit ce qu'on voudra. Qu'importe, du moment que je ne peux me détacher de tout cela? Et tu peux m'en croire, Rebekka. C'est comme je le dis. Une cause, pour qu'elle triomphe à jamais,... doit être soutenue par un homme joyeux et sans reproche.

REBEKKA

La joie est-elle donc pour toi tellement indispensable, Rosmer?

ROSMER

La joie? Oui, certes,... elle l'est.

REBEKKA

Pour toi qui ne ris jamais?

ROSMER

Quand même. Je t'assure que j'ai de grandes dispositions à la joie.

REBEKKA

Maintenant il faut que tu sortes, mon ami. Loin,... très loin, tu m'entends?... Tiens, voilà ton chapeau. Et voilà ta canne.

ROSMER, *prend l'un et l'autre.*

Et tu ne viens pas avec moi?

REBEKKA

Non, non, je ne peux pas maintenant.

ROSMER

Bien, bien. Tu n'en seras pas moins avec moi.

(Il sort par le vestibule. Un peu après Rebekka jette un coup d'œil par la porte ouverte. Puis elle se dirige vers la porte à droite.)

REBEKKA, *ouvre la porte et dit à mi-voix :*

Voilà, madame Helseth. Maintenant vous pouvez le faire entrer.

(Elle va vers la fenêtre. Peu après le proviseur Kroll entre par la droite. Il salue cérémonieusement, sans mot dire, et conserve son chapeau à la main.)

KROLL

Alors, il est sorti?

REBEKKA

Oui.

KROLL

Va-t-il loin d'habitude?

REBEKKA

Oui, assez. Mais aujourd'hui on ne peut rien prévoir avec lui. Et si vous ne voulez pas le rencontrer...

KROLL

Non, non. C'est à vous que je voudrais parler. Et seul à seule.

REBEKKA

Eh bien ! le mieux est de ne pas perdre de temps. Asseyez-vous, monsieur le proviseur.

(Elle s'assied dans le fauteuil près de la fenêtre. Kroll s'assied sur une chaise à côté d'elle.)

KROLL

Mademoiselle West,... vous ne pouvez sans doute vous imaginer combien je suis profondément et douloureusement affecté par ce... par ce revirement qui s'est produit en Johannes Rosmer.

REBEKKA

Nous nous attendions à ce qu'il en fût ainsi... pour commencer.

KROLL

Seulement pour commencer?

REBEKKA

Rosmer avait l'espoir certain que, tôt ou tard, vous le rejoindriez.

KROLL

Moi?

REBEKKA

Vous, comme tous ses autres amis.

KROLL

Oui, voyez-vous ! Telle est la faiblesse de son jugement, lorsqu'il s'agit des hommes et de la vie.

REBEKKA

D'ailleurs,... puisqu'il sent comme une nécessité le besoin de s'affranchir entièrement...

KROLL

Oui, mais... c'est précisément ce que je ne crois pas.

REBEKKA

Que croyez-vous donc?

KROLL

Je crois que c'est vous qui êtes au fond de tout cela

REBEKKA

Cette idée vous vient de votre femme, proviseur Kroll.

KROLL

Il est indifférent de savoir de qui je la tiens. Mais ce qui est certain, c'est que j'ai un fort soupçon,... je dis, un soupçon extrêmement fort... quand je réfléchis et considère dans son ensemble votre conduite depuis que vous êtes arrivée ici.

REBEKKA, *le regarde.*

J'ai confusément le souvenir d'un temps où vous aviez une confiance extrêmement forte en moi, cher proviseur. Une confiance empressée, j'allais dire.

KROLL, *baissant la voix.*

Qui n'auriez-vous ensorcelé,... quand vous le vouliez?

REBEKKA

Ai-je voulu !...

KROLL

Oui, parfaitement. Je ne suis plus assez fou pour m'imaginer que le sentiment y jouait un rôle. Vous vouliez tout simplement vous mettre en crédit à Rosmersholm. Vous implanter ici. C'est à quoi je devais vous aider. Je le vois maintenant.

REBEKKA

Vous avez donc complètement oublié que c'est Beate qui m'a priée et suppliée de venir demeurer ici.

KROLL

Oui, lorsque vous l'avez ensorcelée aussi. Car peut-on appeler amitié le sentiment qu'elle a peu à peu éprouvé pour vous? C'est devenu de l'idolâtrie,... un culte. Et qui a dégénéré en... comment pourrai-je appeler cela?... en une sorte de passion furieuse. Oui, c'est le vrai mot.

REBEKKA

Veuillez vous rappeler dans quel état était votre sœur. Quant à moi, je ne crois pas qu'on puisse me dire exaltée d'aucune manière.

KROLL

Non, vous ne l'êtes sûrement pas. Mais vous êtes d'autant plus dangereuse pour les gens sur qui vous voulez prendre autorité. Il vous est facile d'agir avec réflexion et de calculer juste,... précisément parce que vous avez le cœur froid.

REBEKKA

Froid? En êtes-vous bien sûr?

KROLL

Maintenant, j'en suis tout à fait sûr. Sans quoi vous n'auriez pu rester ici des années et poursuivre inébranlablement votre but. Oui, oui,... vous êtes parvenue à ce que vous vouliez. Vous avez Rosmer et la maison en votre pouvoir. Mais pour y arriver vous n'avez pas craint de le rendre malheureux.

REBEKKA

Ce n'est pas vrai. Ce n'est pas moi. C'est vous qui l'avez rendu malheureux.

KROLL

Moi !

REBEKKA

Oui, en l'amenant à imaginer que c'est sa faute si Beate a eu une si terrible fin.

KROLL

Ah ! il en a donc tout de même été si profondément ému?

REBEKKA

Vous pouvez bien le penser. Avec sa nature sensible...

KROLL

Je croyais qu'un homme soi-disant libéré savait s'affranchir de tous scrupules... Mais enfin, voilà ! Oh ! oui,... je le savais bien, au fond. Le descendant des hommes qui nous regardent ici,... ne peut se débarrasser de l'héritage inaliénable transmis de génération en génération.

REBEKKA, *pensive, les yeux baissés.*

Johannes Rosmer tient à sa famille par de profondes racines. C'est bien certain.

KROLL

Oui, et vous auriez dû en tenir compte, si vous aviez eu quelque affection pour lui. Mais vous ne pouviez sûrement tenir compte de rien de ce genre. Avec un point de départ aussi prodigieusement différent du sien.

REBEKKA

A quel point de départ pensez-vous?

KROLL

Je pense à vos origines. A votre naissance,... mademoiselle West.

REBEKKA

Ah ! bien. Oui, c'est très vrai,... je suis sortie d'un milieu très médiocre. Mais tout de même...

KROLL

Ce n'est pas à la condition sociale que je fais allusion. Je pense aux conditions morales.

REBEKKA

Conditions...? Quelles conditions?

KROLL

Celles qui ont amené votre naissance.

REBEKKA

Qu'est-ce que vous dites là !

KROLL

Je dis cela seulement parce que cela explique toute votre conduite.

REBEKKA

Je ne comprends pas. Je veux une explication complète.

KROLL

Je croyais vraiment que vous étiez complètement au fait. Sans quoi il serait singulier que vous vous soyez fait adopter par le docteur West...

REBEKKA, *se lève.*

Ah ! bien. Maintenant je comprends.

KROLL

... que vous ayez pris son nom. Votre mère s'appelait Gamvik.

REBEKKA, *arpente la pièce.*

Mon père s'appelait Gamvik, monsieur le proviseur.

KROLL

Le métier de votre mère devait la mettre continuellement en relation avec le médecin du district.

REBEKKA

C'est exact.

KROLL

Et il vous prend chez lui,... aussitôt après la mort de votre mère. Il vous traite durement. Et pourtant vous restez chez lui. Vous savez qu'il ne vous laissera pas un sou. Vous n'avez eu qu'une caisse de livres. Et pourtant vous persistez. Vous le supportez. Vous le soignez jusqu'à la fin.

REBEKKA, *près de la table, le regarde avec mépris.*

Et que j'aie fait tout cela,... vous l'expliquez par ce qu'il y aurait eu d'immoral... de criminel dans ma naissance !

KROLL

Ce que vous avez fait pour lui, je l'attribue à un sentiment filial inconscient. Je considère d'ailleurs toute votre conduite comme un effet de vos origines.

REBEKKA, *vivement.*

Mais il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce que vous dites ! Et je peux le prouver ! Car le docteur West n'était pas arrivé au Finmark, lorsque je suis née.

KROLL

Pardon,... mademoiselle. Il y était arrivé l'année précédente. Je me suis informé.

REBEKKA

Vous vous trompez, je vous dis ! Vous vous trompez complètement !

KROLL

Vous avez dit ici avant-hier que vous aviez vingt-neuf ans. Que vous étiez dans votre trentième année.

REBEKKA

Vraiment? J'ai dit cela?

KROLL

Oui, vous l'avez dit. Et je peux ainsi calculer...

REBEKKA

Halte ! Inutile de calculer. Car autant vous le dire tout de suite : j'ai un an de plus que ce que j'avoue.

KROLL, *avec un sourire sceptique.*

Ah ! bah? Voilà du nouveau. D'où cela est-il venu?

REBEKKA

Lorsque j'ai eu vingt-cinq ans, j'ai trouvé,... puisque je n'étais pas mariée... que j'étais par trop âgée. Et j'ai eu l'idée de me rajeunir d'un an.

KROLL

Vous? Une femme libérée. Vous avez des préjugés au sujet de l'âge où l'on se marie?

REBEKKA

Oui, c'était stupide,... et ridicule aussi. Mais il y a toujours des idées auxquelles on est attaché, et dont on ne peut se débarrasser. Nous sommes comme ça.

KROLL

Soit. Mais le calcul peut être juste tout de même. Car le docteur West est venu là-haut pour un rapide séjour l'année qui a précédé sa nomination.

REBEKKA, *s'écrie :*

Ce n'est pas vrai !

KROLL

Ce n'est pas vrai?

REBEKKA

Non. Car ma mère n'en a jamais parlé.

KROLL

Ah? Elle n'en a rien dit?

REBEKKA

Non, jamais. Et le docteur West non plus. Jamais un mot.

KROLL

Ne serait-ce pas, peut-être, parce qu'ils avaient tous deux des raisons pour sauter par-dessus une année? Comme vous l'avez fait, mademoiselle West. Peut-être est-ce un trait de famille.

REBEKKA, *va de-ci, de-là, et se tord les mains.*

C'est impossible. C'est vous qui voulez me le faire croire. Ce n'est pas vrai, pas du tout. Ça ne peut pas être vrai! Jamais de la vie...!

KROLL, *se lève.*

Mais, voyons,... pourquoi vous émouvoir à ce point, grand Dieu? Vous m'effrayez, vraiment! Que vais-je croire et penser!...

REBEKKA

Rien du tout. Vous n'avez rien à croire ni à penser.

KROLL

Alors il faut m'expliquer comment il se peut que cette question... cette possibilité vous affecte tellement.

REBEKKA, *se ressaisit.*

C'est tout simple, proviseur Kroll. Je n'ai pas envie de passer ici pour une enfant illégitime.

KROLL

Bien, bien. Contentons-nous de cette explication... provisoirement. Mais alors vous avez donc conservé quelque... préjugé, sur ce point aussi?

REBEKKA

Oui, sans doute.

KROLL

Eh bien ! je crois qu'il en est de même pour presque tout ce que vous appelez votre libération. Vos lectures vous ont fait absorber quantité d'idées et d'opinions. Vous avez acquis des notions sur des études poursuivies en divers domaines,... études qui semblent renverser beaucoup de ce qui a passé jusqu'ici chez nous pour inattaquable et incontestable. Mais tout cela n'a été chez vous qu'à l'état de notion, mademoiselle West. Simple savoir. Ça ne vous est pas entré dans le sang.

REBEKKA, *songeuse.*

En cela, peut-être avez-vous raison.

KROLL

Oui, mettez la main sur votre conscience, et vous verrez ! Et puisqu'il en est ainsi de vous, on peut comprendre sans peine où en est Johannes Rosmer. C'est folie pure de sa part,... c'est courir droit à sa perte, de vouloir se déclarer ouvertement renégat ! Pensez donc,... lui, avec son esprit timoré ! Imaginez-le repoussé,... honni par le milieu auquel il a jusqu'ici appartenu. Exposé à des attaques violentes

par l'élite de la société. C'est trop dur à supporter pour un homme comme lui.

REBEKKA

Il faut qu'il le supporte ! Il est trop tard pour reculer.

KROLL

Pas du tout trop tard. Pas le moins du monde. Ce qui est arrivé,... on peut le taire, ou du moins l'interpréter comme un égarement regrettable, mais purement passager. Seulement... une mesure est indispensable à prendre.

REBEKKA

Et quelle est cette mesure?

KROLL

Il faut que vous le décidiez à légaliser la situation, mademoiselle West.

REBEKKA

La situation entre lui et moi?

KROLL

Oui. Vous devrez tâcher de l'y décider.

REBEKKA

Vous ne pouvez donc absolument pas renoncer à croire que notre situation a besoin d'être... légalisée, comme vous dites?

KROLL

Je n'examinerai pas la question de plus près. Mais je crois, en effet, avoir observé que s'il est facile de rompre avec tous les prétendus préjugés, c'est surtout dans les... hm !

REBEKKA

C'est dans les relations entre homme et femme, vous voulez dire?

KROLL

Oui,... franchement,... je le crois.

REBEKKA, *traverse la salle et regarde par la fenêtre.*

J'ai presque envie de dire,... que n'avez-vous eu raison, proviseur Kroll !

KROLL

Qu'entendez-vous par là? Vous le dites d'un ton singulier.

REBEKKA

Ah bah ! Ne parlons plus de tout cela... Ah !... le voici.

KROLL

Déjà ! Alors, je m'en vais.

REBEKKA, *s'avance vers lui.*

Non,... restez. Car vous allez entendre quelque chose.

KROLL

Pas maintenant. Je crois que je ne supporte pas de le voir.

REBEKKA

Je vous en prie,... restez. Ne partez pas. Sinon, vous le regretteriez plus tard. C'est la dernière fois que je vous demande quelque chose.

KROLL, *la regarde, étonné, et pose son chapeau.*

C'est bien, mademoiselle West. Je resterai donc.

(Un moment de silence. Rosmer entre par le vestibule.)

ROSMER, *aperçoit le proviseur, s'arrête à la porte.*

Comment !... Tu es là !

REBEKKA

Il aurait préféré ne pas se rencontrer avec toi, Rosmer.

KROLL, *malgré lui.*

Toi !

REBEKKA

Oui, monsieur le proviseur. Rosmer et moi,... nous nous tutoyons. Les relations entre nous ont comporté cela.

KROLL

Est-ce là ce que vous avez promis de me faire connaître?

REBEKKA

Cela,... et un peu davantage.

ROSMER, *s'approche.*

Quel est le but de cette visite ici aujourd'hui?

KROLL

Je voulais essayer, une fois encore, de t'arrêter et te ramener.

ROSMER, *montre le journal.*

Après ce qu'il y a là?

KROLL

Je ne l'ai pas écrit.

ROSMER

As-tu fait quelque démarche pour l'empêcher?

KROLL

Ç'eût été sans excuse envers la cause que je sers. Et d'ailleurs, ce n'était pas en mon pouvoir.

REBEKKA, *déchire le journal, en froisse les morceaux, et les jette derrière le poêle.*

Voilà. On ne le verra pas. Qu'on n'y pense pas non plus. Car il ne paraîtra plus rien de pareil, Rosmer.

KROLL

Ah ! oui, puissiez-vous faire qu'il en soit ainsi.

REBEKKA

Venez, et asseyons-nous, mes amis. Tous les trois. Et je vais tout dire.

ROSMER, *s'assied malgré lui.*

Quelle idée t'est venue, Rebekka ! Ce calme sinistre... Qu'est-ce qu'il y a?

REBEKKA

Le calme de la résolution.

(Elle s'assied.)

Asseyez-vous aussi, proviseur.

ROSMER

De la résolution, dis-tu. Quelle résolution?

REBEKKA

Je vais te rendre ce dont tu as tant besoin pour vivre la vie. Tu vas retrouver ta joyeuse pureté de conscience, cher ami.

ROSMER

Mais qu'y a-t-il donc?

REBEKKA

Je vais simplement raconter l'histoire. Cela suffit.

ROSMER

Va !

REBEKKA

Lorsque je suis arrivée ici du Finmark,... avec le docteur West,... il m'a semblé que s'ouvrait devant moi un monde nouveau, très vaste. Le docteur m'avait enseigné pêle-mêle tout ce que je savais dans ce temps-là sur la vie.

(Avec effort, et à peine intelligible.)

Et alors...

KROLL

Et alors?

ROSMER

Mais, Rebekka,... je sais bien cela.

REBEKKA, *se ressaisit.*

Oui, oui,... tu as raison, en somme. Là-dessus, tu en sais assez.

KROLL, *la regarde fixement.*

Il vaut peut-être mieux que je m'en aille.

REBEKKA

Non, restez assis, cher proviseur.

(A Rosmer.)

Oui, vois-tu, il y avait cela,... que je voulais participer au temps nouveau qui s'annonçait. A toutes les idées nouvelles. Le proviseur Kroll m'a dit un jour qu'Ulrik Brendel avait eu sur toi pendant quelque temps une grande influence, lorsque tu étais encore jeune garçon. Il m'a semblé que cela pourrait me convenir de prendre à nouveau une telle influence.

ROSMER

Es-tu venue ici avec une intention secrète... !

REBEKKA

Je voulais que nous nous avancions ensemble en liberté. Toujours plus loin. Aux extrêmes... Seulement, il y avait ce sombre mur infranchissable entre toi et la libération pleine et entière.

ROSMER

Quel mur veux-tu dire?

REBEKKA

Je veux dire, Rosmer, que tu ne pouvais t'élever à la liberté qu'en pleine lumière solaire. Et tu étais ici languissant, étiolé dans les ténèbres d'un tel mariage.

ROSMER

Jamais jusqu'à ce jour tu ne m'as parlé ainsi de mon mariage.

REBEKKA

Non, je n'osais pas, car je t'aurais effrayé.

KROLL, *fait un signe de tête à Rosmer.*

Tu entends!

REBEKKA, *continue.*

Mais je voyais bien où était le salut pour toi. L'unique salut. Et j'ai agi.

ROSMER

A quelles actions fais-tu allusion?

KROLL

Voulez-vous dire par là que... !

REBEKKA

Oui, Rosmer...

(Elle se lève.)

Reste assis. Vous aussi, proviseur Kroll. Et il faut maintenant que ce soit révélé. Ce n'est pas toi, Rosmer. C'est moi qui ai attiré..., qui ai fini par attirer Beate dans les chemins de l'égarement...

ROSMER, *bondit.*

Rebekka !

KROLL, *se lève du canapé.*

... dans les chemins de l'égarement !

REBEKKA

Dans les chemins... qui menaient à la cascade du moulin. Vous le savez maintenant, tous les deux.

ROSMER, *comme terrassé.*

Mais je ne comprends pas... Qu'est-ce qu'elle dit là? Je ne comprends pas un mot... !

KROLL

Oh ! si. Je commence à comprendre.

ROSMER

Mais qu'as-tu donc fait? Qu'as-tu pu lui dire? Il n'y avait rien. Rien du tout !

REBEKKA

Elle a su que tu étais en train de t'affranchir de tous les vieux préjugés.

ROSMER

Oui, mais ce n'était pas le cas dans ce temps-là.

REBEKKA

Je savais que cela ne tarderait pas.

KROLL, *fait un signe de tête à Rosmer.*

Aha !

ROSMER

Et alors? Quoi encore? Maintenant je veux savoir le reste aussi.

REBEKKA

Un peu plus tard...; je l'ai priée et suppliée de me laisser quitter Rosmersholm.

ROSMER

Pourquoi voulais-tu t'en aller... à ce moment?

REBEKKA

Je ne voulais pas m'en aller. Je voulais rester ici, où j'étais. Mais je lui ai dit que cela valait mieux pour nous tous... si je partais à temps. Je lui ai fait comprendre que si je restais ici plus longtemps,... il pourrait,... il pourrait arriver... n'importe quoi.

ROSMER

Alors, c'est cela que tu as dit et fait?

REBEKKA

Oui, Rosmer.

ROSMER

C'est cela que tu appelais agir?

REBEKKA, *d'une voix brisée.*

Je l'ai appelé ainsi, oui.

ROSMER, *au bout d'un moment.*

As-tu maintenant tout avoué, Rebekka?

REBEKKA

Oui.

KROLL

Pas tout.

REBEKKA, *le regarde, effrayée.*

Qu'y aurait-il de plus?

KROLL

N'avez-vous pas finalement fait comprendre à Beate qu'il était nécessaire,... pas seulement qu'il valait mieux,... mais qu'il était nécessaire, pour vous et pour Rosmer, de vous laisser aller ailleurs... le plus vite possible?... Hein?

REBEKKA, *à voix basse et indistincte.*

Peut-être ai-je dit aussi quelque parole de ce genre.

ROSMER, *s'affaisse dans le fauteuil près de la fenêtre.*

Et c'est à ce tissu de mensonge et de fourberie qu'elle a cru, la malheureuse malade! Cru fermement! Inébranlablement!

(Il lève les yeux vers Rebekka.)

Et jamais elle ne s'est adressée à moi. Jamais un mot! Ah! Rebekka,... je le vois sur ta figure,... c'est toi qui l'en as détournée!

REBEKKA

Elle s'était mis en tête que,... femme stérile, elle n'avait pas le droit d'être ici. Et alors elle s'est imaginée que c'était un devoir envers toi de céder la place.

ROSMER

Et toi,... tu n'as rien fait pour lui enlever cette idée?

REBEKKA

Non.

KROLL

Vous l'y avez peut-être confirmée? Répondez? N'est-ce pas ce que vous avez fait?

REBEKKA

Elle a dû me comprendre ainsi, je pense.

ROSMER

Oui,... et en tout elle ployait sous ta volonté. Alors elle a cédé la place.

(Il se lève brusquement.)

Comment as-tu pu... comment as-tu pu te livrer à ces affreuses manœuvres !

REBEKKA

Il m'a semblé qu'il y avait à choisir entre deux vies, Rosmer.

KROLL, *sévèrement et avec autorité.*

Vous n'aviez aucun droit de faire un pareil choix !

REBEKKA, *vivement.*

Croyez-vous donc que j'aie agi et combiné avec sang-froid ! Je n'étais pas alors la même qu'en ce moment, où je vous raconte tout. Et puis, n'y a-t-il pas en chacun deux sortes de volonté, j'imagine ! Je voulais me débarrasser de Beate. D'une manière ou d'une autre. Mais je ne croyais pourtant pas du tout que cela pourrait arriver. A chaque pas que je tentais et osais, il me semblait entendre comme un cri en moi. Pas plus loin ! Pas un pas de plus !... Et je ne pouvais pas encore m'arrêter. Il me fallait tenter un petit pas encore. Rien qu'un tout petit pas, un seul. Et un de plus... et toujours un de plus... Et puis c'est arrivé... Voilà comment ça se passe.

(Court silence.)

ROSMER, *à Rebekka.*

Que crois-tu qu'il adviendra de toi, désormais? Après cela?

REBEKKA

De moi il adviendra ce que pourra. Ça n'a guère d'importance.

KROLL

Pas un mot qui indique un regret. Peut-être n'en éprouvez-vous pas?

REBEKKA, *froidement distante.*

Pardon, monsieur le proviseur,... c'est une question qui ne regarde personne. Je saurai la régler avec moi-même.

KROLL, *à Rosmer.*

Et c'est avec cette femme que tu vis sous le même toit. Dans l'intimité.

(Il regarde les portraits.)

Oh !... ceux-là, qui ne sont plus,... si seulement ils voyaient en ce moment !

ROSMER

Rentres-tu en ville?

KROLL, *prend son chapeau.*

Oui, au plus vite.

ROSMER, *prend aussi son chapeau.*

Alors je vais avec toi.

KROLL

Tu le veux ! Oui, je pensais bien que nous ne t'avions pas entièrement perdu.

ROSMER

Viens donc, Kroll ! Viens !

(Ils sortent tous deux par le vestibule sans regarder Rebekka.

Un peu après, Rebekka gagne la fenêtre avec précaution et regarde dehors entre les fleurs.)

REBEKKA, *se parle à elle-même à mi-voix :*

Pas sur la passerelle, aujourd'hui non plus. Il fait le tour. Jamais il n'ira par la cascade du moulin. Jamais.

(Elle quitte la fenêtre.)

Oui, oui !

(Elle va tirer le cordon de sonnette. Un peu après, Mme Helseth entre par la droite.)

MADAME HELSETH

Qu'y a-t-il, mademoiselle?

REBEKKA

Madame Helseth, voulez-vous avoir l'obligeance de faire descendre du grenier ma malle de voyage.

MADAME HELSETH

La malle de voyage?

REBEKKA

Oui, la malle brune, garnie de peau de phoque, vous savez?

MADAME HELSETH

Bien sûr. Mais, bon Dieu,... est-ce que mademoiselle va s'en aller?

REBEKKA

Oui, maintenant je vais m'en aller, madame Helseth.

MADAME HELSETH

Et cela, tout de suite !

REBEKKA

Aussitôt que j'aurai fait la malle.

MADAME HELSETH

Je n'ai jamais entendu rien de pareil ! Mais mademoiselle va bientôt revenir, je pense.

REBEKKA

Je ne reviendrai plus jamais.

MADAME HELSETH

Jamais ! Mais, grand Dieu, que va-t-on devenir ici à Rosmersholm, si mademoiselle West n'y est plus? Ce pauvre monsieur le pasteur avait maintenant une vie si agréable.

REBEKKA

Oui, mais aujourd'hui j'ai eu peur, madame Helseth.

MADAME HELSETH

Peur ! Jésus,... pourquoi donc?

REBEKKA

Oui, car il m'a semblé voir comme un reflet de chevaux blancs.

MADAME HELSETH

De chevaux blancs ! En plein jour !

REBEKKA

Oh ! ils doivent sortir à toute heure,... les chevaux blancs de Rosmersholm.

(Elle change de ton.)

Voyons,... il s'agissait de la malle de voyage, madame Helseth.

MADAME HELSETH

C'est vrai. La malle de voyage.

(Elles sortent toutes deux à droite.)

ACTE IV

(Le salon de Rosmersholm. Tard, le soir. La lampe, avec un abat-jour, est allumée sur la table.)

REBEKKA WEST, *debout près de la table, emballe de menus objets dans un sac de voyage. Son manteau, son chapeau et le châle blanc brodé sont posés sur le dossier du canapé.*
MADAME HELSETH *entre par la droite.*

MADAME HELSETH, *parle d'une voix basse et réservée.*

Tous les bagages ont été sortis, mademoiselle. Ils sont dans le couloir de la cuisine.

REBEKKA

Bien. Le cocher est prévenu.

MADAME HELSETH

Oui. Il demande quand il doit être ici avec la voiture.

REBEKKA

Je pense, vers onze heures. Le vapeur part à minuit.

MADAME HELSETH, *avec quelque hésitation.*

Mais monsieur le pasteur? S'il ne rentre pas avant ce moment-là?

REBEKKA

Je partirai quand même. Si je ne le voyais pas, vous pouvez lui dire que je lui écrirai. Une longue lettre. Dites-le-lui.

MADAME HELSETH

Oui, ça peut être bon, ça, d'écrire. Mais, ma pauvre demoiselle,... je trouve que vous devriez essayer de causer avec lui encore une fois.

REBEKKA

Peut-être. Ou peut-être plutôt non.

MADAME HELSETH

Non,... dire que je devais voir ça,... je ne l'aurais jamais cru !

REBEKKA

Qu'est-ce que vous auriez donc cru, madame Helseth?

MADAME HELSETH

Oh ! j'aurais cru, ma foi, que le pasteur Rosmer était un homme plus solide que cela.

REBEKKA

Plus solide?

MADAME HELSETH

Oui, certes, je le dis.

REBEKKA

Mais, ma chère, qu'entendez-vous par là?

MADAME HELSETH

J'entends ce qui est juste et vrai, mademoiselle. Il n'aurait pas dû se tirer de là de cette façon, ah ! non.

REBEKKA, *la regarde.*

Écoutez, madame Helseth. Dites-moi franchement,... pourquoi croyez-vous que je m'en vais?

MADAME HELSETH

Mon Dieu, mademoiselle, c'est qu'il le faut, sans doute. Ah ! oui, oui, oui ! Mais je ne trouve pas, vraiment, que ce soit bien de la part de monsieur le pasteur. Mortensgaard avait une excuse, lui. Car le mari était vivant. En sorte qu'ils avaient beau le désirer, ces deux-là, ils ne pouvaient pas s'épouser. Mais monsieur le pasteur, lui... hm !

REBEKKA, *avec un faible sourire.*

Avez-vous pu vous faire de pareilles idées sur moi et le pasteur Rosmer?

MADAME HELSETH

Jamais de la vie. Heu ! c'est-à-dire,... pas avant aujourd'hui.

REBEKKA

Mais aujourd'hui, alors...?

MADAME HELSETH

Oh !... après tout ce qu'il y a de vilain dans les journaux sur le pasteur, à ce qu'on dit, on peut...

REBEKKA

Aha !

MADAME HELSETH

Car c'est mon avis que l'homme qui peut se convertir à la religion de Mortensgaard, ma foi, on peut croire de lui n'importe quoi.

REBEKKA

Oh ! oui, c'est sans doute ainsi. Mais, et moi? Que ditesvous de moi?

MADAME HELSETH

Mon Dieu, mademoiselle,... sur vous je trouve qu'il n'y a pas beaucoup à redire. Ce ne doit pas être facile à une femme isolée de résister, je pense... Nous sommes tous faillibles, mademoiselle West.

REBEKKA

Ça, c'est bien vrai, madame Helseth. Nous sommes tous faillibles... Quel bruit écoutez-vous?

MADAME HELSETH, *à voix basse.*

Oh ! Jésus,... je crois que le voici.

REBEKKA, *avec un sursaut.*

Alors, tout de même !...

(Résolue.)

Allons. Soit.

(Johannes Rosmer entre par le vestibule.)

ROSMER, *aperçoit le sac de voyage, se tourne vers Rebekka, et demande :*

Que signifie cela?

REBEKKA

Je pars.

ROSMER

Tout de suite?

REBEKKA

Oui.

(A Mme Helseth.)

Donc, à onze heures.

MADAME HELSETH

Bien, mademoiselle.

(Elle sort à droite.)

ROSMER, *après un court silence.*

Où te rends-tu, Rebekka?

REBEKKA

Dans le Nord, avec le vapeur.

ROSMER

Dans le Nord? Que vas-tu faire dans le Nord?

REBEKKA

C'est de là que je suis venue.

ROSMER

Mais tu n'as rien à faire là-haut maintenant.

REBEKKA

Je n'ai rien ici non plus.

ROSMER

Que penses-tu faire, alors?

REBEKKA

Je ne sais pas. Je veux seulement tâcher d'en finir.

ROSMER

En finir?

REBEKKA

Rosmersholm m'a brisée.

ROSMER, *attentif.*

Tu dis cela?

REBEKKA

Brisée complètement... J'avais une volonté forte et hardie, quand je suis venue ici. Aujourd'hui je suis courbée sous une loi étrangère... Je ne crois pas pouvoir désormais me risquer à quoi que ce soit.

ROSMER

Pourquoi pas? Qu'est-ce que cette loi sous laquelle tu dis que tu...

REBEKKA

Mon cher, ne parlons pas de cela maintenant... A quoi en êtes-vous venus, toi et le proviseur?

ROSMER

Nous avons fait la paix.

REBEKKA

Vraiment. C'en est donc venu là?

ROSMER

Il a réuni chez lui tout notre vieux groupe d'amis. Ils m'ont rendu évident que le travail pour ennoblir les esprits,... ce n'est pas du tout mon affaire... Et c'est, de plus, une cause vouée à l'échec, vois-tu... J'y renonce.

REBEKKA

Oui, oui. C'est peut-être le mieux.

ROSMER

Tu dis cela maintenant? Est-ce devenu ton avis?

REBEKKA

Je suis arrivée à le penser. En ces deux derniers jours.

ROSMER

Tu mens, Rebekka.

REBEKKA

Je mens!...

ROSMER

Oui, tu mens. Tu n'as jamais cru en moi. Jamais tu n'as cru que j'étais homme à faire triompher cette cause.

REBEKKA

J'ai cru que nous deux ensemble, nous en serions capables.

ROSMER

Ce n'est pas vrai. Tu as cru que, toi-même, tu pourrais accomplir quelque chose de grand dans la vie. Que tu pourrais te servir de moi pour ce que tu voulais faire. Que je pouvais être utile à tes projets. C'est cela que tu as cru.

REBEKKA

Eh bien ! écoute, Rosmer...

ROSMER, *se laisse tomber sur le canapé.*

Oh ! laisse donc. Je comprends tout maintenant. J'ai été comme un gant pour ta main.

REBEKKA

Écoute, Rosmer. Parlons de cela. Ce sera la dernière fois.

(Elle s'assied sur une chaise près du canapé.)

J'avais pensé t'écrire sur tout cela,... une fois revenue dans le Nord. Mais sans doute vaut-il mieux que tu le saches tout de suite.

ROSMER

As-tu de nouveaux aveux à faire?

REBEKKA

Il reste le grand aveu.

ROSMER

Quel grand?

REBEKKA

Ce dont tu ne t'es jamais douté. Ce qui jette lumière et ombre sur tout le reste.

ROSMER, *branle la tête.*

Je n'entends rien à cela.

REBEKKA

Il est très vrai qu'autrefois j'ai tendu mes filets pour m'implanter ici, à Rosmersholm. Car je me disais que j'arriverais à y réussir. D'une manière ou d'une autre... tu comprends.

ROSMER

Tu es aussi parvenue... à ce que tu voulais.

REBEKKA

Je crois que je serais parvenue à n'importe quoi... dans ce temps-là. Car j'avais encore ma volonté fière et hardie. Je n'avais cure de ménagements. Rien ne me faisait reculer... Mais alors a commencé ce qui a brisé en moi la volonté... ce qui m'a rendue si lamentablement lâche pour toute la vie.

ROSMER

Qu'est-ce qui a commencé? Parle de façon que je puisse te comprendre.

REBEKKA

C'est alors que j'ai senti... ce violent, indomptable désir... Oh ! Rosmer !...

ROSMER

Désir? Toi !... Désir de quoi?

REBEKKA

De toi.

ROSMER, *prêt à se lever.*

Que dis-tu?

REBEKKA, *l'arrête.*

Reste assis, mon cher. Tu vas en savoir davantage.

ROSMER

Et tu dis... que tu m'as aimé... de cette façon-là !

REBEKKA

Il me semblait que cela devait s'appeler aimer... dans ce temps-là. C'était de l'amour, me semblait-il. Mais ce ne l'était pas. C'était ce que je t'ai dit. Un violent, indomptable désir.

ROSMER, *avec effort.*

Rebekka,... est-ce vraiment toi,... toi-même... qui es là et me parles de tout cela !

REBEKKA

Oui, qu'en dis-tu, Rosmer !

ROSMER

C'est donc pour cela,... c'est sous l'empire de cela que tu... que tu as agi, selon ton expression.

REBEKKA

J'étais prise comme par une tempête sur la mer. C'était comme une de ces tempêtes que nous pouvons avoir en hiver, là-haut, dans le Nord. Ça vous prend,... et vous emporte, tu sais,... loin, n'importe où. On n'a pas idée de résister.

ROSMER

La tempête a jeté la malheureuse Beate dans la cascade du moulin.

REBEKKA

Oui, car entre Beate et moi se livrait comme un combat sur la quille de la barque dans ce temps-là.

ROSMER

Tu étais sûrement la plus forte à Rosmersholm. Plus forte que Beate et moi réunis.

REBEKKA

Je te connaissais assez pour savoir... qu'aucune voie ne permettait de t'atteindre, tant que tu ne serais pas libéré dans ta situation... et ton esprit.

ROSMER

Mais je ne te comprends pas, Rebekka. Toi,... toi-même,... toute ta conduite, c'est pour moi une insoluble énigme. Aujourd'hui je suis libre,... à la fois en esprit et en fait. Tu es maintenant tout près du but que tu t'étais proposé tout d'abord. Et malgré cela... !

REBEKKA

Jamais je n'ai été plus loin du but que maintenant.

ROSMER

... et malgré cela, dis-je,... lorsque je t'ai demandé hier,... lorsque je t'ai priée d'être ma femme,... tu t'es écriée comme avec effroi que c'était impossible.

REBEKKA

C'était un cri de désespoir.

ROSMER

Pourquoi?

REBEKKA

Parce que Rosmersholm a épuisé ma force. C'est ici qu'a été rognée ma volonté hardie. Et dénaturée ! Le temps est passé, où j'osais risquer n'importe quoi. J'ai perdu la faculté d'agir, Rosmer.

ROSMER

Dis-moi comment cela est venu.

REBEKKA

C'est venu par la vie commune avec toi.

ROSMER

Mais comment? Comment?

REBEKKA

Lorsque j'ai été seule avec toi ici,... et lorsque tu es devenu toi-même...

ROSMER

Oui, eh bien?

REBEKKA

... car tu n'as jamais été entièrement toi-même, tant que Beate a vécu...

ROSMER

En cela, tu as malheureusement raison.

REBEKKA

Mais comme je vivais ici avec toi,... dans le calme,... dans la solitude,... comme tu me communiquais toutes tes pensées, sans réserve,... toutes tes impressions, telles que tu les ressentais, avec douceur et délicatesse,... alors s'est produit le grand changement. Peu à peu,... tu comprends. Par degrés presque insensibles,... mais finalement avec une force écrasante. Mon être a été transformé à fond.

ROSMER

Oh ! qu'est-ce que tu dis là, Rebekka !

REBEKKA

Tout le reste,... cette vilaine ivresse des sens, a disparu, a été loin, bien loin de moi. Cette force déchaînée s'est

apaisée, est devenue muette. J'ai ressenti un calme profond,... c'était comme le silence des rochers où nichent les oiseaux là-haut, chez nous, au soleil de minuit.

ROSMER

Dis-en plus long là-dessus. Dis tout ce que tu peux dire.

REBEKKA

C'est à peu près tout. Il y a seulement ceci que l'amour est né en moi. Le grand amour qui renonce, et se contente de la vie commune, telle qu'elle a été entre nous.

ROSMER

Oh ! si j'avais eu seulement un soupçon de tout cela !

REBEKKA

C'est pour le mieux ainsi. Hier,... lorsque tu m'as demandé si je voulais être ta femme,... j'ai été transportée de joie...

ROSMER

Oui, n'est-ce pas, Rebekka ! Il m'a paru le comprendre !

REBEKKA

Un instant, oui. Je m'oubliais. Car c'était mon impétueuse volonté d'autrefois qui était sur le point de se donner franchise de nouveau. Mais elle n'a plus de vigueur maintenant,... pas pour longtemps.

ROSMER

Comment expliques-tu ce qui s'est passé en toi?

REBEKKA

C'est l'esprit des Rosmer,... ou ton esprit, en tout cas, qui a contaminé ma volonté.

ROSMER

Contaminé?

REBEKKA

Et l'a rendue malade. L'a asservie à des lois qui jusqu'alors n'existaient pas pour moi. Oui, vois-tu,... la vie commune avec toi... a ennobli mon esprit...

ROSMER

Oh ! si vraiment j'osais le croire !

REBEKKA

Tu peux le croire sans crainte. L'esprit des Rosmer ennoblit. Mais...

(Elle branle la tête.)

... Mais,... mais...

ROSMER

Mais? Eh bien?

REBEKKA

... Mais il tue le bonheur.

ROSMER

Tu dis cela, Rebekka?

REBEKKA

Pour moi, du moins.

ROSMER

Oui, mais en es-tu bien sûre? Si je te demandais de nouveau?... Si je te suppliais...

REBEKKA

Oh ! mon cher,... ne reparle jamais de cela ! C'est impossible !... Oui, car, sache-le, Rosmer, j'ai un... passé derrière moi.

ROSMER

En dehors de ce que tu as raconté?

REBEKKA

Oui. En dehors et différent.

ROSMER, *avec un faible sourire.*

N'est-ce pas curieux, Rebekka? Figure-toi que l'idée de quelque chose de ce genre m'a effleuré par instants.

REBEKKA

Vraiment? Et cependant?... Malgré cela?...

ROSMER

Je n'y ai jamais cru. J'ai seulement joué avec cette idée... j'y ai vaguement pensé, tu comprends.

REBEKKA

Si tu y tiens, je vais tout de suite te dire cela aussi.

ROSMER, *avec un geste de refus.*

Non, non. Je ne veux rien savoir. Quoi que ce soit,... je le voue à l'oubli.

REBEKKA

Mais pas moi.

ROSMER

Oh! Rebekka!...

REBEKKA

Oui, vois-tu,... c'est là ce qui est affreux, que maintenant que le bonheur m'est offert à pleines mains,... je suis devenue telle que mon propre passé me barre le chemin.

ROSMER

Ton passé est mort, Rebekka. Il n'a plus prise sur toi,... il est sans rapport avec toi,... telle que tu es aujourd'hui.

REBEKKA

Oh ! cher, ce ne sont là que façons de parler, vois-tu. Et la pureté de conscience? Où la prendrais-je?

ROSMER, *avec abattement.*

Oui, oui,... la pureté de conscience.

REBEKKA

La pureté de conscience, oui. En elle résident le bonheur et la joie. Telle est la doctrine que tu voulais rendre vivante chez tous ces joyeux êtres nobles futurs...

ROSMER

Oh ! ne me rappelle pas cela. Ce n'était qu'un rêve ébauché, Rebekka. Un caprice irréfléchi, auquel je ne crois plus... Les gens ne se laissent pas ennoblir par une action du dehors, vois-tu.

REBEKKA, *à voix basse.*

Par l'amour paisible non plus, crois-tu?

ROSMER, *songeur.*

Oui,... c'est cela qui serait grand. Presque le plus beau dans toute la vie, je trouve... S'il en était ainsi.

(S'agite, inquiet.)

Mais comment pourrai-je être fixé sur ce point? Voir tout à fait clair?

REBEKKA

Ne me crois-tu pas, Rosmer?

ROSMER

Oh ! Rebekka,... comment puis-je te croire absolument? Toi qui as tellement usé ici de dissimulation !... Mainte-

nant tu présentes cela, qui est nouveau. S'il y a quelque intention là-dessous,... dis-le-moi franchement. Y a-t-il peut-être une chose ou une autre que tu désires par là obtenir? Je ferai volontiers pour toi tout ce que je pourrai.

REBEKKA, *se tord les mains.*

Oh ! ce doute mortel !... Rosmer,... Rosmer !...

ROSMER

Oui, c'est affreux, n'est-ce pas? Mais je n'y peux rien. Je ne me libérerai jamais du doute. Jamais je ne saurai avec certitude que tu es à moi d'un amour entier et pur.

REBEKKA

Mais n'y a-t-il rien, au fond de toi-même, qui atteste qu'en moi s'est produite une transformation? Et que cette transformation s'est produite par toi,... par toi seul !

ROSMER

Oh ! tu sais,... je ne crois plus à mon pouvoir de transformer les gens. Je n'ai plus de foi en moi-même pour rien. Je n'ai foi ni en moi, ni en toi.

REBEKKA, *le regarde d'un air sombre.*

Comment, alors, pourras-tu vivre la vie?

ROSMER

Oui, je ne le comprends pas moi-même. Je ne sais pas. Je ne crois pas pouvoir la vivre. Et je ne sais rien au monde non plus pour quoi il vaudrait la peine de vivre.

REBEKKA

Oh ! la vie,... elle renferme la rénovation. Tenons-nous y ferme... Nous en sortirons assez tôt.

ROSMER

Alors, rends-moi la foi ! La foi en toi, Rebekka ! La foi en ton amour ! Des preuves ! Je veux des preuves !

REBEKKA

Des preuves? Comment puis-je te donner des preuves?...

ROSMER

Il faut que tu m'en donnes !

(Il arpente la salle.)

Je ne supporte pas ce vide,... cet effrayant désert, ce... ce...

(On frappe fort à la porte du vestibule.)

REBEKKA, *se lève brusquement.*

Ah !... as-tu entendu !

(La porte s'ouvre. Ulrik Brendel entre. Il porte une chemise à manchettes, une redingote noire et des bottes en bon état par-dessus son pantalon. Pour le reste, il est tel que la fois précédente. Il a l'air égaré.)

ROSMER

Oh ! c'est vous, monsieur Brendel !

BRENDEL

Johannes, mon garçon,... je te fais... mes adieux.

ROSMER

Où allez-vous si tard?

BRENDEL

Je descends la côte.

ROSMER

Comment?...

BRENDEL

Je retourne chez moi, mon très cher disciple. La nostalgie m'est venue du grand néant.

ROSMER

Il vous est arrivé quelque chose, monsieur Brendel. Qu'est-ce?

BRENDEL

Ah! tu t'aperçois de la transformation? Oui,... c'est naturel. La dernière fois que je suis entré dans cette salle,... j'étais devant toi comme un homme à son aise, et je frappais sur mon gousset.

ROSMER

Vraiment! Je ne comprends pas très bien...

BRENDEL

Mais tel que tu me vois cette nuit, je suis un roi détrôné sur le tas de cendres de mon palais incendié.

ROSMER

Si je peux vous apporter une aide...

BRENDEL

Tu as conservé ton cœur d'enfant, Johannes. Peux-tu me concéder un prêt?

ROSMER

Oui, oui, très volontiers.

BRENDEL

Peux-tu me donner un idéal ou deux?

ROSMER

Vous dites?

BRENDEL

Une paire d'idéals usés. Tu feras une bonne action. Car je suis maintenant à sec, mon cher garçon. Complètement décavé.

REBEKKA

N'avez-vous pas fait votre conférence?

BRENDEL

Non, séduisante dame. Qu'en pensez-vous! Juste au moment où me voilà prêt à vider la corne d'abondance, je fais la pénible découverte que je suis en faillite.

REBEKKA

Mais toutes vos œuvres non écrites?

BRENDEL

Pendant vingt-cinq ans je suis resté comme l'avare, assis sur sa cassette fermée à clef. Et hier,... lorsque je l'ouvre et veux sortir le trésor,... il n'y a rien. Le temps avait tout réduit en poussière. Il n'y avait rien, *nichts*, dans tout le tas.

ROSMER

Mais en êtes-vous si sûr?

BRENDEL

Il n'y a pas à en douter, mon très cher. Le président m'en a convaincu.

ROSMER

Le président?

BRENDEL

Oui, enfin,... Son Excellence. *Ganz nach Belieben.*

ROSMER

Oui, mais qui voulez-vous dire?

BRENDEL

Peder Mortensgaard, naturellement.

ROSMER

Quoi !

BRENDEL, *mystérieusement.*

Chut, chut ! Peder Mortensgaard est le maître et seigneur de l'avenir. Jamais je n'ai été admis devant plus grand personnage. Peder Mortensgaard a le don de la toute-puissance. Il peut tout ce qu'il veut.

ROSMER

Oh ! ne croyez pas cela.

BRENDEL

Si, mon garçon. Car Peder Mortensgaard ne veut jamais plus qu'il ne peut. Peder Mortensgaard est capable de vivre sans idéals. Et cela,... vois-tu,... c'est le grand secret de l'action et de la victoire. C'est la somme de toute la sagesse du monde. *Basta!*

ROSMER, *d'une voix sourde.*

Maintenant je comprends... que vous partez d'ici plus pauvre que vous n'êtes venu.

BRENDEL

Bien ! Prends donc exemple de ton vieux maître. Efface tout ce qu'il a gravé en toi. Ne bâtis pas ton château sur le sable mouvant. Et fais attention,... tâte le terrain,... avant de rien fonder sur cette charmante créature qui embellit ici ta vie.

REBEKKA

Est-ce de moi que vous parlez?

BRENDEL

Oui, ma séduisante ondine.

REBEKKA

Pourquoi ne pourrait-on rien fonder sur moi?

BRENDEL, *fait un pas vers elle.*

Je me suis laissé dire que mon ancien élève a une grande cause à faire triompher.

REBEKKA

Et alors...?

BRENDEL

La victoire lui est assurée. Mais,... notez-le bien,... à une condition expresse.

REBEKKA

Laquelle?

BRENDEL, *lui prend doucement le poignet.*

Que la femme qui l'aime aille de plein gré à la cuisine se trancher son joli petit doigt rose,... là,... juste à la phalange du milieu. *Item,* que ladite femme aimante... toujours de plein gré... se coupe cette oreille gauche si merveilleusement moulée.

(Il lâche sa main et se tourne vers Rosmer.)

Adieu, mon triomphant Johannes.

ROSMER

Vous voulez partir maintenant? Dans la nuit noire?

BRENDEL

La nuit noire, c'est parfait. La paix soit avec vous.

(Il sort.)

(Le silence règne un moment dans le salon.)

REBEKKA, *respire péniblement.*

Oh ! qu'il fait lourd et étouffant ici !

(Elle va ouvrir la fenêtre et reste debout devant.)

ROSMER, *s'assied dans le fauteuil près du poêle.*

Il n'y a quand même rien d'autre à faire, Rebekka. Je le vois. Il faut que tu partes.

REBEKKA

Oui, je ne vois pas de choix.

ROSMER

Profitons des derniers moments. Viens t'asseoir près de moi.

REBEKKA, *va s'asseoir sur le canapé.*

Qu'as-tu à me dire, Rosmer?

ROSMER

Je veux te dire, d'abord, que tu n'as pas besoin de te préoccuper de ton avenir.

REBEKKA, *sourit.*

Hm ! Mon avenir.

ROSMER

J'ai prévu toutes les éventualités. Depuis longtemps. Quoi qu'il arrive, ton sort est assuré.

REBEKKA

Cela aussi, cher ami.

ROSMER

Tu aurais pu te le dire.

REBEKKA

Il y a beau temps que je n'ai pensé à rien de pareil.

ROSMER

Oui, oui,... tu croyais sans doute que jamais la situation entre nous ne deviendrait autre qu'elle était.

REBEKKA

Oui, je le croyais.

ROSMER

Moi aussi. Mais si je disparaissais...

REBEKKA

Oh ! Rosmer,... tu vivras plus longtemps que moi.

ROSMER

J'ai bien le pouvoir de disposer moi-même de cette misérable vie.

REBEKKA

Qu'est-ce que c'est ! Tu ne penses tout de même pas à...

ROSMER

Trouves-tu que ce serait si étonnant? Après la piteuse, lamentable défaite que j'ai subie ! Moi qui voulais faire triompher ma grande cause... J'ai tout lâché,... avant même que la bataille eût vraiment commencé !

REBEKKA

Reprends la lutte, Rosmer. Essaye seulement,... et tu verras que tu l'emporteras. Tu ennobliras des centaines,... tu ennobliras des milliers d'âmes. Essaie seulement !

ROSMER

Oh ! Rebekka,... moi qui ne crois plus à ma propre cause.

REBEKKA

Mais ta cause a déjà fait ses preuves. Quelqu'un, du moins, a été ennobli par toi. Moi, tant que je vivrai.

ROSMER

Oui, si j'osais te croire en cela.

REBEKKA, *se tord les mains.*

Oh ! mais, Rosmer,... ne sais-tu rien,... rien qui puisse t'amener à le croire?

ROSMER, *a comme un sursaut d'angoisse.*

N'aborde pas ce sujet ! Arrête-toi, Rebekka ! Pas un mot de plus !

REBEKKA

Si, c'est justement de quoi nous devons parler. Sais-tu rien qui puisse étouffer le doute? Car moi, je ne sais rien au monde.

ROSMER

Tant mieux pour toi, si tu ne le sais pas. Tant mieux pour nous deux.

REBEKKA

Non, non, je ne me contente pas de cela ! Si tu sais un moyen de me justifier à tes yeux, je réclame comme mon droit que tu le dises.

ROSMER, *comme poussé contre sa propre volonté.*

Eh bien ! voyons. Tu dis que le grand amour est en toi. Que par moi ton être est ennobli. C'est bien cela? As-tu bien fait tes comptes? Allons-nous les vérifier? Hein?

REBEKKA

J'y suis prête.

ROSMER

N'importe quand?

REBEKKA

Quand tu voudras. Le plus tôt sera le mieux.

ROSMER

Eh bien ! tu vas me montrer, Rebekka,... si tu es prête,... pour moi... ce soir même...

(Il s'interrompt.)

Oh ! non, non, non !

REBEKKA

Si, Rosmer ! Si, si ! Dis-le, et tu verras !

ROSMER

As-tu le courage d'aller... es-tu prête,... de plein gré, comme le disait Brendel,... pour moi, cette nuit,... de plein gré,... à suivre le même chemin... qu'a pris Beate?

REBEKKA, *se lève lentement du canapé, et dit presque sans voix :*

Rosmer !...

ROSMER

Oui, vois-tu,... c'est la question qui me hantera toujours,... quand tu seras partie. A toute heure du jour, j'y reviendrai. Oh ! il me semble t'y voir si clairement. Tu es sur la passerelle. Au milieu. Tu te penches sur la rampe d'appui ! Un vertige t'attire vers le gouffre ! Non. Tu recules. Tu n'oses pas... ce qu'elle a osé.

REBEKKA

Mais si j'avais ce courage? Si j'y allais de plein gré? Alors, quoi?

ROSMER

Alors, il faudrait bien que je te croie. Il faudrait bien que je retrouve ma foi en ma grande cause. La foi en mon pouvoir d'ennoblir les êtres humains. La foi en la capacité qu'ils ont d'être ennoblis.

REBEKKA, *prend lentement son châle, le jette sur sa tête, et dit d'une voix contenue.*

Tu retrouveras la foi.

ROSMER

Tu as le courage et la volonté... de faire cela, Rebekka?

REBEKKA

Tu en jugeras demain,... ou plus tard,... quand on me repêchera.

ROSMER, *se prend le front.*

Il y a là une séduisante horreur!...

REBEKKA

Car je ne voudrais pas rester là. Pas plus longtemps qu'il n'est nécessaire. Il faut veiller à ce qu'on me retrouve.

ROSMER, *bondit.*

Mais tout cela,... c'est de la folie. Pars,... ou reste! Je te croirai sur ta simple parole, cette fois aussi.

REBEKKA

Des mots, Rosmer. Plus de lâcheté ni de faux-fuyants, tu sais! Comment peux-tu me croire sur ma simple parole désormais?

ROSMER

Mais je ne veux pas assister à ta défaite, Rebekka.

REBEKKA

Ce ne sera pas une défaite.

ROSMER

C'en sera une. Jamais tu ne seras disposée à prendre le chemin de Beate.

REBEKKA

Tu ne le crois pas?

ROSMER

Jamais. Tu n'es pas comme Beate. Tu n'es pas sous l'empire d'une conception fausse de la vie.

REBEKKA

Mais je suis sous l'influence de la conception de Rosmersholm... maintenant. Ce que j'ai commis,... il est juste que je l'expie.

ROSMER, *la regarde fixement.*

Est-ce là ton idée?

REBEKKA

Oui.

ROSMER, *résolu.*

Bien. Et moi, je suis sous l'influence de notre conception libérée. Il n'y a pas de juge au-dessus de nous. Et c'est pourquoi nous devons faire justice nous-mêmes.

REBEKKA, *se méprend sur le sens de ses paroles.*

Cela aussi. Cela aussi. Ma disparition sauvera ce qu'il y a de mieux en toi.

ROSMER

Oh ! en moi il n'y a plus rien à sauver.

REBEKKA

Il y a, certes. Mais moi,... je ne serais désormais qu'une sorte de troll marin qui gênerait le navire sur lequel tu dois avancer. Il faut que je sois jetée par-dessus bord. Sinon, devrais-je peut-être traîner une vie brisée? Ruminer le bonheur que mon passé m'a gâché? Il faut que je quitte la partie, Rosmer.

ROSMER

Si tu t'en vas,... je t'accompagne.

REBEKKA, *sourit imperceptiblement, le regarde, et dit en baissant la voix :*

Oui, viens,... et sois témoin...

ROSMER

Je t'accompagne, te dis-je.

REBEKKA

Jusqu'à la passerelle, oui. Tu ne te risques jamais à y monter.

ROSMER

As-tu remarqué cela?

REBEKKA, *tristement, d'une voix brisée.*

Oui... C'est là ce qui a ôté l'espoir à mon amour.

ROSMER

Rebekka,... maintenant je pose ma main sur ta tête.

(Il le fait.)

Et je t'épouse comme ma vraie femme.

REBEKKA, *lui prend les deux mains et pose sa tête penchée contre sa poitrine.*

Merci, Rosmer.

(Elle le quitte.)

Et maintenant je m'en vais... de plein gré.

ROSMER

Mari et femme doivent aller ensemble.

REBEKKA

Seulement jusqu'à la passerelle, Rosmer.

ROSMER

Et sur elle également. Aussi loin que tu iras,... je te suivrai. Car maintenant je l'ose.

REBEKKA

Sais-tu en toute certitude... que ce chemin est pour toi le meilleur?

ROSMER

Je sais qu'il est le seul.

REBEKKA

Si en cela tu te trompais? Si ce n'était qu'une illusion? Un de ces chevaux blancs de Rosmersholm?

ROSMER

C'est bien possible. Car nous n'y échappons pas,... nous, les gens d'ici.

REBEKKA

Alors, reste, Rosmer.

ROSMER

Le mari doit suivre sa femme, comme la femme, son mari.

REBEKKA

Oui, dis-moi d'abord... Est-ce toi qui me suis? Ou est-ce moi qui te suis?

ROSMER

Nous n'irons jamais jusqu'au fond de cette question.

REBEKKA

J'aurais pourtant voulu le savoir.

ROSMER

Nous allons ensemble, Rebekka. Chacun accompagne l'autre.

REBEKKA

Je le crois presque aussi.

ROSMER

Car maintenant nous ne faisons qu'un.

REBEKKA

Oui. Nous ne faisons qu'un. Viens ! Nous partons de plein gré.

(Ils sortent par le vestibule et on les voit tourner à gauche. La porte reste ouverte derrière eux.)

Le salon reste vide un moment. Puis, Mme Helseth ouvre la porte de droite.)

MADAME HELSETH

Mademoiselle,... voilà la voiture...

(Elle regarde autour d'elle.)

Ils ne sont pas là? Sortis ensemble à cette heure-ci? Ah bien, alors... !

(Elle sort dans le vestibule, regarde et rentre.)

Pas sur le banc. Eh ! non, non.

(Elle va à la fenêtre et regarde dehors.)

Jésus ! La tache blanche, là !... Oh ! sur mon âme, ils sont tous deux sur la passerelle ! Dieu pardonne aux pécheurs ! Voilà-t-il pas qu'ils s'étreignent !

(Avec un cri.)

Oh !... tombés... tous les deux ! Dans la cascade. Au secours ! Au secours !

(Ses genoux tremblent, elle s'appuie, chancelante, au dossier de la chaise, et peut à peine balbutier :)

Non. Pas de secours possible. Feue madame les a pris.

LES MANUSCRITS

I

« CHEVAUX BLANCS »

Lui, nature délicate, distingué, passé à une conception libérale, autour de qui ses anciens amis et connaissances ont fait le vide. Veuf ; a eu un ménage malheureux avec une femme hypocondre à demi folle qui a fini par se noyer.

Elle, institutrice de ses deux filles, affranchie, ardente, peu scrupuleuse, mais avec des formes élégantes. Est considérée par l'entourage comme le mauvais génie de la maison ; est l'objet de propos malveillants et dénigrants.

La fille aînée; est en train de ployer sous le désœuvrement et la solitude ; dons précieux qui n'ont pas d'emploi.

La cadette; à l'affût ; passions naissantes.

Le journaliste ; génial ; vagabond.

II

ÉBAUCHE

Salon du presbytère. Conversation entre S. et Mlle B. L'étudiant arrive de promenade. Le vieil ancien gérant de pharmacie vient pour affaires, il s'en va. La famille réunie. Le capitaine de cavalerie. Le préfet et sa fille en visite pour une invitation ; celle-ci est acceptée ; le changement sera révélé alors. La famille seule ; on vient à parler des chevaux blancs.

III

ÉBAUCHE

Premier acte.

Le salon du manoir, tard dans l'après-midi ; le prêtre et la demoiselle.

IV

Premier acte.

(Salon chez Boldt-Römer. La pièce est démodée, mais agréable. Au mur de droite un grand poêle ; plus loin, une porte. Au mur du fond, double porte sur le vestibule. Au mur de gauche, deux fenêtres avec des pots de fleurs sur les rebords. Près de la première fenêtre, une table avec une machine à coudre ; dans le coin à droite un canapé avec une table et des fauteuils. Aux murs sont accrochés de vieux portraits de famille représentant des prêtres et des officiers. On est l'après-midi. Le soleil brille sur le tapis.)

(Boldt-Römer, assis sur un fauteuil à bascule près du poêle, lit une revue. Mlle Radeck, assise près de la fenêtre, coud à la machine.)

BOLDT-RÖMER (abaissant son livre). — Hm ! c'est tout de même singulier.

MLLE RADECK (regarde de son côté). — Quoi donc?

BOLDT-RÖMER. — C'est tout de même singulier pour moi d'être assis là... maintenant, dans la semaine de Pâques,... et de n'avoir à m'occuper de rien ; de ne porter aucune responsabilité.

MLLE RADECK. — Mais n'en éprouvez-vous pas un soulagement?

BOLDT-RÖMER. — Si, vous le pensez bien. C'est aussi seulement au commencement... Où sont les fillettes aujourd'hui?

MLLE RADECK. — Elles doivent être à patiner sur l'étang du moulin.

Boldt-Römer (se lève). — Je n'ai pas voulu le dire encore. Il faut bien qu'elles s'amusent un peu. Mais cela me déplaît fort qu'elles courent en bas sur l'étang.

Mlle Radeck. — Oh ! il n'y a pas de danger. L'étang n'est pas profond ; et d'ailleurs la glace est tout à fait sûre.

Boldt-Römer. — Je le sais bien ; et ce n'est pas à cela que je pense.

Mlle Radeck. — Ah ! c'est à cause... à cause de l'autre affaire?

Boldt-Römer. — Oui. Je trouve un peu lugubre que les enfants s'ébattent et crient juste au-dessus de l'endroit qui a été le lit de mort de leur mère.

Mlle Radeck. — Mais les fillettes ne sont pas au courant du fait.

Boldt-Römer. — Non ; mais nous sommes au courant... malheureusement ; et c'est pourquoi je ne peux m'empêcher... Oui, oui, je sais bien que c'est là une futilité ; une sorte de préjugé, appelez-le comme vous voudrez ; mais tout de même...

Mlle Radeck. — Pas encore parvenu à surmonter cela, alors?

Boldt-Römer. — Je ne parviendrai certainement jamais à le surmonter complètement.

Mlle Radeck. — Alors vous devriez essayer de voir si vous pourriez retourner au point où vous étiez auparavant.

Boldt-Römer. — Où? Jamais je n'en ferai rien ! Je ne le peux ni ne le veux.

Mlle Radeck. — Le mieux aurait été, en tout cas, que vous en fussiez toujours resté là.

Boldt-Römer. — Et vous pouvez me dire cela? A moi? A moi qui n'ai jamais eu un moment de bonheur avant d'avoir eu l'esprit affranchi.

Mlle Radeck. — Oh ! il y a encore beaucoup de chemin à faire avant que vous soyez complètement affranchi. Je crois qu'il aurait mieux valu que je ne fusse jamais entrée chez vous.

BOLDT-RÖMER. — Qu'aurais-je été maintenant, alors?

MLLE RADECK. — Ce que vous étiez auparavant.

BOLDT-RÖMER. — Oui, c'est vrai. Un homme sans horizon ; sans la moindre compréhension de la vie réelle qui lutte et travaille autour de nous.

MLLE RADECK. — Oui, mais tout de même ; sensible comme vous l'êtes ; et avec tout l'héritage du passé qui a mis sa marque sur vous. Oh ! non, ça ne s'efface pas facilement... (Elle regarde dehors.) Tiens ; voilà le proviseur.

BOLDT-RÖMER. — Qui est-ce qui vient?

MLLE RADECK. — Votre beau-frère.

(Le proviseur Hekmann entre par le vestibule.)

HEKMANN. — Mais qu'est-ce qu'on voit dans les journaux?

ROSENHJELM. — Les journaux sont arrivés?

HEKMANN. — Oui, et on y voit que tu résignes ta fonction.

ROSENHJELM. — Il y a longtemps que j'y ai pensé. Je ne peux pas rester. C'est impossible.

HEKMANN. — Il est bien naturel que tu ne puisses pas souscrire à ces tendances d'un sombre piétisme qui ont gagné tant de milieux. Mais n'est-ce pas ton devoir de combattre...

ROSENHJELM. — Pas comme prêtre. Je ne peux pas conserver ce poste.

H. — Je ne comprends pas cela.

R. — Je n'aurais jamais dû prendre des fonctions ecclésiastiques. Je ne l'ai d'ailleurs pas fait de bon gré. Mais c'était dans les traditions de la famille. Prêtres et militaires ont alterné... de père en fils. Et comme mon père était officier, il allait comme de soi que je prendrais la théologie. Moi-même, dans ce temps-là, je trouvais cela très bien.

H. — Et tu y avais si solidement attaché ta vie. Que vas-tu

entreprendre maintenant... toi qui es dans la force de ton âge?

R. — J'ai toute la grande exploitation rurale...

H. — Cela n'absorbe pas ton temps; tu as régisseur et métayers. Non, tu n'as plus d'excuses maintenant. Tu vas intervenir dans la vie publique.

R. — Ça, j'y ai pensé aussi,... à ma façon.

H. — Pas d'une façon distincte. Il faut que tu entres dans les rangs du parti. Tu vois bien à quel point c'est nécessaire. Choisis-toi une spécialité. Élève-toi contre ce Mortensgaard qui soulève toute la foule ignorante. Et j'entends dire qu'il pense à lancer un journal.

R. — Vraiment. Oui, c'est un homme doué. Il écrit et il parle bien.

H. — Oh! mon bon, c'est chose facile quand on ne se soucie guère de la vérité et des faits.

R. — Oui, je ne connais pas beaucoup les faits en ces matières.

H. — Mais moi, je les connais. Et j'ai eu l'occasion de contrôler ce Mortensgaard. C'est un des démagogues les plus dénués de scrupules que nous ayons par ici. Et ce n'est pas peu dire, crois-moi.

R. — Mais ne serait-il pas vrai que ces radicaux ont fait assez de bien ces dernières années?

H. — Jamais de la vie je n'en conviendrai. Eux? Quel bien pourraient-ils faire? Rien de bien peut-il sortir de sources aussi impures?

R. — Mais avons-nous le droit de condamner si formellement les sources?

H. — Ne pousse pas la douceur si loin, mon cher Rosenhjelm. Et qu'est-ce que ce bien que tu as découvert? Fais-tu peut-être allusion au coup d'État des chefs de la masse?

R. — Ce sont là des questions où je ne m'entends pas. Mais

il me semble qu'il est venu comme un peu plus d'indépendance dans la façon de penser de chacun.

H. — Et tu comptes cela pour un bien chez ces gens médiocres et mal affermis? Je crois que tu te trompes grandement. Et je dois dire que je m'étonne fort d'entendre de telles paroles dans ta bouche. Toi qui as pourtant hérité tout le respect de ta famille pour l'autorité et pour le bon ordre légal.

R. — Qui sait,... peut-être ne peut-on éviter complètement la contagion du temps où l'on vit.

H. — J'espère du moins que ce ne sera jamais le cas pour aucun de nous deux. Nous resterons purs. N'est-ce pas, Rosenhjelm?

R. — Rester pur, autant que possible, est incontestablement la tâche de tous.

H. — Oui, et fonder la pureté autour de soi, ou, du moins, proscrire l'indécence.

R. — Certes, j'en suis d'accord.

H. — Eh bien ! tu dois aussi être d'accord pour intervenir, prendre part à la vie publique, combattre toutes ces tendances funestes...

R. — Mais, mon cher, quand on n'est pas du tout fait pour cela?

H. — Dans une société cultivée, tout le monde est fait pour être citoyen.

R. — Tout le monde?

H. — Je veux dire, bien entendu, quiconque remplit les conditions nécessaires, quiconque possède un certain degré d'éducation et de notions, je n'exige pas un savoir proprement dit. Mais vraiment on devrait tout de même pouvoir demander une éducation et des connaissances générales. C'est cela, vois-tu, qu'il serait extrêmement salutaire de mettre en évidence pour les masses.

V

« CHEVAUX BLANCS »

pièce en cinq actes,

par

Henrik IBSEN

1886

Premier acte.

(Salon démodé, mais grand et agréable, chez les Rosmer. Au mur de droite, un poêle ; plus loin, une porte. Au mur du fond, double porte sur le vestibule. Au mur de gauche, deux fenêtres avec des pots de fleurs dans des jardinières. Près du poêle un canapé avec une table et des fauteuils. Aux murs sont accrochés de vieux portraits de famille représentant des officiers et des prêtres. Il est tard dans l'après-midi. Le soleil d'hiver brille sur le tapis.)

(Mme Rosmer, debout devant la première fenêtre, soigne les fleurs, Mme Helset entre par la droite avec un panier à couverts.)

MME HELSET. — Je ferais aussi bien de commencer à mettre le couvert pour le thé, n'est-ce pas, madame?

MME ROSMER. — Oui, faites donc. Il ne va sans doute pas tarder.

MME HELSET (étend la nappe). — Non, il ne va pas encore venir si tôt ; car je l'ai vu de la cuisine...

MME ROSMER. — Bien, bien...

MME HELSET. — ...de l'autre côté de l'étang du moulin. Il a d'abord voulu aller droit par la passerelle ; et puis il a reculé...

MME ROSMER. — Vraiment?

MME HELSET. — Oui, et alors il a fait le tour. Ah ! oui, c'est singulier, avec des endroits comme ça. Des endroits où il est arrivé des histoires pareilles,... des endroits... C'est tenace ; on n'oublie pas vite.

Mme Rosmer. — Non, on n'oublie pas.

Mme Helset. — Non, certes, non.

(Elle sort à droite.)

Mme Rosmer (à la fenêtre, regarde dehors). — Oublier. Oublier, oui !

Mme Helset (à la porte). — Madame, j'ai aperçu le proviseur. Il vient ici.

Mme Rosmer. — Vous en êtes sûre?

Mme Helset. — Oui, il est passé au-dessus de l'étang du moulin.

Mme Rosmer. — Et dire que mon mari n'est pas à la maison.

Mme Helset. — Le thé sera prêt quand on voudra.

Mme Rosmer. — Mais attendez ; nous ne savons pas s'il va rester.

Mme Helset. — Bien, bien.

(Elle sort à droite.)

Mme Rosmer (va ouvrir la porte du vestibule). — Bonjour, vous êtes cordialement le bienvenu, cher proviseur.

Le proviseur Gylling (ôte son manteau). — Merci. Alors, je ne vous dérange pas?

Mme Rosmer. — Non, comment pouvez-vous le croire? Au contraire.

Gylling (entre). — Voilà qui va bien. Mais où est votre mari?

Mme Rosmer. — Il est seulement allé faire un petit tour. Je pense qu'il va revenir tout de suite. Veuillez vous asseoir en attendant.

Gylling (s'assied près du poêle). — Merci bien. Il y a un sujet dont je voudrais lui parler.

Mme Rosmer (s'assied près de la table). — C'est une chance ; grâce à cela nous vous voyons enfin une fois chez nous. Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous voir plus tôt?

GYLLING. — Oh ! on ne doit pas importuner les jeunes mariés.

MME ROSMER (sourit). — Hm !... nous ne sommes pas tellement jeunets, à vrai dire.

GYLLING. — Bon, nouveaux mariés, en tout cas. Et de plus, comme vous savez, je me suis absenté une quinzaine de jours.

MME ROSMER. — Oui, vous avez circulé dans les réunions publiques.

GYLLING. — Je suis devenu un meneur politique, comme disent les journaux radicaux... quand c'est de nous qu'il s'agit. Ou peut-être ne lisez-vous pas ces journaux-là?

MME ROSMER. — Oh ! si, nous les lisons de temps en temps...

GYLLING. — Eh bien ! vous avez sans doute vu comment j'ai été invectivé et malmené? Quelles grossièretés j'ai dû subir?

MME ROSMER. — Oui, mais il me semble que vous avez donné de bons coups de dent.

GYLLING. — C'est vrai ; j'ose le dire moi-même. Du moment que je me livre à l'action publique, je ne suis certes pas d'humeur à tendre tout bonnement le dos... Mais ne parlons pas de ces tristes et lamentables querelles. Dites-moi plutôt... que vous semble aujourd'hui d'être devenue la dame de la maison?

MME ROSMER (à mi-voix). — Je me sens à tous égards indiciblement heureuse.

GYLLING. — Eh bien ! cela me réjouit le cœur. Il ne peut d'ailleurs en être autrement. Un homme comme Ejlert Rosmer ! Et puis le fait que vous n'êtes pas entrée ici dans un état de choses inconnu et inaccoutumé, où il faut vous acclimater. La maison et tout, ici, est devenu depuis longtemps comme votre foyer. Il y a seulement cette différence que tout cela est maintenant votre propre foyer.

MME ROSMER (se rapproche un peu de lui). — Cher proviseur, vous me dites cela si ingénument que je suis sûre que cela ne cache aucun ressentiment.

GYLLING. — Ressentiment? Que voulez-vous dire par là?

MME ROSMER. — Il n'y aurait rien d'étonnant si vous vous

sentiez péniblement affecté de voir une autre à la tête de la maison où vous étiez habitué à voir votre sœur être la maîtresse jusqu'il y a deux ans. Mais vous ne l'êtes pas? (Elle lui tend la main.) Merci, cher proviseur ! Merci, merci de cela !

GYLLING. — Mais, dites-moi, d'où diantre vous est venue pareille idée ! Il me déplairait... maintenant que ma pauvre sœur a disparu... il me déplairait maintenant que vous occupiez la place qu'elle a laissée vide,... que vous fassiez de Rosmer un homme heureux... après tous ces terribles événements,... et que vous-même enfin soyez heureuse après les soins que vous lui avez prodigués... la pauvre créature déséquilibrée qui a choisi de... qui a fini par... tout quitter.

MME ROSMER. — Oh ! ne parlons pas de ces choses pénibles. N'y pensons pas.

GYLLING. — Non, n'y pensons pas. Tenons-nous-en à ce qui est agréable. Dites-moi, madame Rosmer... Mais ceci, d'abord... ; permettez-moi de vous appeler Agate, comme elle le faisait.

MME ROSMER (joyeuse). — Oui, c'est cela ! (Elle lui serre les mains.) Merci, merci !

(Ejlert Rosmer entre par la droite.)

MME ROSMER. — Rosmer, vois-tu qui est là?

ROSMER. — Madame Helset me l'a dit. (Il serre la main du proviseur.) Sois le bienvenu à ton retour dans cette maison, cher vieil ami. Je savais bien que tout finirait par être comme par le passé entre nous.

GYLLING. — Mais, voyons, t'es-tu aussi follement imaginé que j'aurais avec vous des rapports tendus.

MME ROSMER. — Oui, dis donc, comme il est heureux que ce n'ait été qu'une imagination.

ROSMER. — Ce n'était vraiment que cela, Gylling? Mais pourquoi es-tu resté si complètement à l'écart de nous?

GYLLING. — Parce que je ne voulais pas être ici comme un

vivant souvenir de tes années malheureuses... et de celle qui a fini dans l'étang du moulin.

ROSMER. — Oui, c'était une belle et délicate pensée de ta part, cher Gylling. Mais je dirai que c'était tout à fait inutile. Ni Agnete ni le petit Alfred ne sont des souvenirs que nous redoutons d'évoquer. Au contraire. Nous en parlons souvent. Ils font encore comme partie de la maison, il nous semble.

GYLLING. — Vraiment? Vous pouvez en parler?

MME ROSMER. — Oui, pourquoi pas?

ROSMER. — C'est tout naturel. Agate et moi nous aimions tant les disparus. Oh! c'est un grand bonheur de n'avoir rien à se reprocher...

GYLLING. — Désormais, je viendrai vous voir tous les jours.

MME ROSMER. — Oh! oui, si vous le vouliez!

ROSMER. — J'aurais vivement souhaité que les relations entre nous n'eussent jamais été interrompues. Il y a bien des sujets dont je désirerais parler avec toi sans détours,... le cœur sur la main.

MME ROSMER. — Oui, n'est-ce pas, Rosmer! C'est le moment.

GYLLING. — Oh! tu peux croire que je n'ai certes pas moins à causer avec toi. Car je suis devenu agitateur politique, comme tu dois le savoir.

ROSMER. — Oui, je sais.

GYLLING. — Ah! il ne convient vraiment plus aujourd'hui à un homme honnête qui réfléchit de rester spectateur passif. Maintenant que les radicaux sont arrivés au pouvoir dans le pays, il est temps que tous les citoyens à l'esprit droit se lèvent et s'unissent... il en est grand temps, je vous dis...

MME ROSMER (réprimant un sourire). — Oui, n'est-il pas un peu tard maintenant?

GYLLING. — Évidemment, ç'eût été le mieux, si nous avions arrêté le courant plus tôt. Mais aussi qui pouvait prévoir ce qui allait arriver! Pas moi, en tout cas. Ah! mes yeux sont

ouverts, maintenant, certes ; car l'esprit de révolte a maintenant pénétré jusque dans l'école.

ROSMER. — Dans l'école? Dans ton école?

GYLLING. — Oui, parfaitement. Dans ma propre école. Qu'en dis-tu. J'ai eu vent du fait que les garçons de la plus haute classe... c'est-à-dire une partie des garçons... ont fondé une association et y sont abonnés au journal de Mortensgaard.

ROSMER. — Hm... !

MME ROSMER. — J'ai plutôt observé que les jeunes gens ne sont pas précisément radicaux, d'habitude.

GYLLING. — La plupart ne le sont généralement pas. C'est bien vrai. La plupart, Dieu merci, à cet âge-là, ont encore assez le respect de l'autorité, à la maison et à l'école, pour ne pas exprimer une critique précoce au sujet de ce qui est admis et reconnu. Mais il y a malheureusement des exceptions. Et c'est pour nous autres, membres de l'enseignement, un triste fait, bien triste, que ce sont justement les garçons les mieux doués sous le rapport intellectuel qui constituent les exceptions.

MME ROSMER. — Oui, cela aussi, je l'ai observé.

GYLLING. — Mais ces brebis galeuses sont d'autant plus dangereuses. Elles sont capables de m'infecter tout le troupeau. Toute la classe. Toute l'école. Oui, c'est pour cela que je n'ai pas hésité à prendre une part active à ces réunions publiques et à mettre les gens en garde contre le néfaste esprit de l'époque, qui s'est répandu chez nous pour l'instant.

ROSMER. — Mais as-tu quelque espoir que l'on puisse obtenir un résultat par ce moyen?

GYLLING. — Je veux en tout cas accomplir mon service de citoyen. Et j'estime que c'est le devoir de tout homme qui aime sa patrie et a le souci de la bonne cause d'en faire autant. Et c'est surtout pour cela que je suis venu te voir aujourd'hui...

ROSMER. — Comment? Veux-tu dire que je devrais...?

MME ROSMER. — Mais, cher proviseur, vous savez bien sa répugnance...

GYLLING. — Il faut qu'il la surmonte. (A Rosmer.) Tu n'es pas au courant. Tu ne te rends pas compte de la situation partout dans le pays. Toutes les notions sont bouleversées. Ce sera un travail colossal d'extirper toutes ces erreurs.

ROSMER. — Je le crois aussi. Mais ce genre de travail n'est pas du tout pour moi.

MME ROSMER. — Rosmer, il me semble que tu devrais parler carrément maintenant.

GYLLING. — Tu es trop timide, Rosmer. Tu te tiens trop à l'écart de la vie. Tu as déposé ta fonction pastorale...

ROSMER. — Oui, je vais parler. Pourquoi crois-tu que j'ai déposé ma fonction pastorale?

GYLLING. — Oh ! je le sais bien. Je trouve très naturel que tu te sois senti désagréablement affecté par les sombres tendances piétistes qui avaient pénétré tant de milieux, ici, et auxquelles tu ne pouvais te rallier.

ROSMER. — Je n'aurais jamais dû accepter une fonction ecclésiastique ; ni jamais me livrer à des études de ce genre ; c'est là le principal.

GYLLING. — Mais, mon cher, tu aurais alors rompu avec une des plus belles et des plus inébranlables traditions de ta famille. Eilert Hanibal Rosmer était militaire. Par suite, son fils Eilert Alfred Rosmer devait être prêtre. On a ainsi alterné pendant plus de deux cents ans. Ce sont des faits que je connais bien, moi qui établis la généalogie de la famille.

ROSMER. — Oui, c'est bien cela, en effet, qui a été décisif pour moi dans le temps. Ou plutôt, il n'a pas été du tout question d'une décision de ma part. Mon père... hm ! tu sais qu'il était chef d'escadron jusque dans le cercle de famille... il voulait que ce fût ainsi, et la question fut par là tranchée.

GYLLING, avec un soupir. — Oui, c'était le temps des rapports sociaux bien ordonnés !

ROSMER. — Et moi, malheureusement, je faisais sans doute partie de cette catégorie de jeunes gens dont tu parlais tout

à l'heure,... ceux qui ont de médiocres capacités intellectuelles.

GYLLING. — Toi! Comment peux-tu avoir cette idée!

ROSMER. — Si, car il n'y avait pas en moi la moindre étincelle d'esprit de révolte, dans ce temps-là.

GYLLING. — Non, grâce à Dieu, cet esprit-là ne s'agitera jamais en toi.

ROSMER. — J'en suis pourtant venu à considérer la vie avec des yeux plus ouverts qu'autrefois.

GYLLING. — Écoute, Rosmer,... tu ne pourrais tout de même pas avoir eu la faiblesse de te laisser séduire par le fait que les chefs des masses ont remporté une victoire provisoire!

ROSMER. — Ces questions ne sont pas ce qui m'importe le plus; il me semble pourtant qu'en ces dernières années il est venu comme un peu plus d'indépendance dans la façon de penser de chacun.

GYLLING. — Et s'il en était ainsi? Compterais-tu cela pour un bien chez des gens aussi médiocres et mal affermis? D'ailleurs, tu te trompes grandement. Quelles sont donc les idées et opinions dominantes parmi les agités de la campagne, ici, chez toi? Ne sont-ce pas les mêmes idées et opinions qui échauffent les excités de la ville? Si, précisément. Et crois-tu que la foule tire ces idées et opinions de sa propre poitrine? Non, tout simplement,... ces gens les lisent dans le journal de Peter Mortensgaard. Ah! c'est une source appétissante!

MME ROSMER. — Mortensgaard écrit bien, pourtant, c'est incontestable.

GYLLING. — Oui, mais, bon Dieu,... un homme avec un si sale passé! Enfin, les radicaux ne sont pas dégoûtés, en ce qui concerne les bases morales. C'est pourquoi il est dangereux, ce Mortensgaard. Il est un des plus dangereux que nous ayons ici. Et il se peut qu'il devienne encore plus fâcheux à l'avenir. Car il pense maintenant à agrandir son journal, je sais de source sûre qu'il se cherche un habile collaborateur.

ROSMER. — Mais pourquoi, toi et les autres, ne pensez-vous

pas à fonder un journal contre lui? Tes amis en ville possèdent le capital. Il ne serait certainement pas difficile...

Gylling. — Ah! voilà que tu m'amènes à l'objet de ma visite. C'est précisément à quoi nous avons pensé. En ce qui concerne la question d'argent, l'entreprise est assurée. Mais la direction,... la direction du journal, Rosmer. Dis-moi,... ne te sentirais-tu pas, pour la bonne cause, incité à t'en charger?

Rosmer. — Moi!

Mme Rosmer. — Non, mais comment pouvez-vous vouloir... !

Gylling. — Je m'essayerais bien volontiers moi-même dans ce genre aussi. Mais c'est tout à fait impossible. Je suis déjà surchargé de besogne... Mais toi, qui n'es plus pris par aucune fonction...

Rosmer. — J'ai toujours l'exploitation rurale.

Gylling. — Fadaises; l'exploitation rurale ne te prend pas beaucoup de temps.

Rosmer. — Mais quand même; c'est impossible. Je me sens tout à fait inapte...; je ne vaux rien pour...

Gylling. — Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé. Nous t'aiderions, d'ailleurs, de notre mieux. Et de plus, tu as tout de suite un énorme avantage par le respect sans réserve dont tu jouis dans le département. Il n'y a pas un homme qui puisse être comparé à toi sous ce rapport. Le nom de Rosmer,... Dieu merci,... la famille Rosmer a compté depuis des temps immémoriaux comme un symbole de tout ce qui est ancien et bien, et droit. Grâce à cela, vois-tu, ta position, précisément la tienne, aurait un poids décuplé... Eh bien! qu'en dites-vous madame Rosmer?

Mme Rosmer, rit. — Cher proviseur, pour moi c'est d'un prodigieux comique d'entendre cela.

Gylling. — Comment! Comique?

Mme Rosmer. — Oui, car maintenant je vais vous dire franchement...

Rosmer. — Non, laisse-moi le dire moi-même...

(Mme Helset ouvre la porte à droite.)

Mme Helset. — Il y a là un homme à la porte de la cuisine. Il dit qu'il veut dire bonjour à monsieur le pasteur.

Rosmer. — Oui? Eh ! bien, priez-le d'entrer.

Mme Helset. — Ici, dans le salon?

Rosmer. — Mais oui.

Mme Helset. — C'est qu'il n'a pas la mine d'un homme qu'on peut introduire au salon.

Mme Rosmer. — Quelle mine a-t-il donc, madame Helset?

Mme Helset. — Oh ! elle est plutôt fâcheuse, madame.

Rosmer. — N'a-t-il pas dit son nom?

Mme Helset. — Si, il a dit qu'il s'appelle Uldrik.

Rosmer. — Ulrik?

Mme Helset. — Oui, et il a dit encore un autre nom. Il me semble que c'était Rosen... holm, ou à peu près.

Rosmer. — Ulrik Rosen...? Ce ne serait pas Ulrik Rosenhjelm?

Mme Helset. — Si, c'est ça qu'il a dit.

Mme Rosmer. — Le malheureux Ulrik Rosenhjelm.

Gylling. — Le lamentable Rosenhjelm. Il est donc dans ces parages.

Rosmer. — Priez-le d'entrer, madame Helset.

Mme Helset. — Bien, bien.

(Elle sort.)

Gylling. — Veux-tu vraiment avoir cet individu dans ton salon?

Rosmer. — Je l'ai un peu connu au temps de sa prospérité.

Mme Rosmer. — Ne l'avez-vous pas connu aussi?

Gylling. — Jamais personnellement. Hm !...

(Mme Helset ouvre la porte de droite à Ulrik Rosenhjelm, sort et ferme la porte derrière lui. Il a les cheveux et la barbe en désordre, et il est vêtu comme un simple vagabond. Pas de manteau,

mauvais souliers, on ne lui voit pas de chemise. Vieux gants noirs ; chapeau mou serré sous le bras et un bâton à la main.)

ROSENHJELM, d'abord indécis, s'avance vivement vers le proviseur et tend la main. — Bonjour, Rosmer.

GYLLING. — Pardon ; (Indique de la main.) là...

ROSENHJELM se retourne. — C'est juste, oui ; le voilà. Bonjour, Rosmer. Je ne voulais pas passer devant la maison sans faire une visite.

ROSMER. — Les passants sont toujours les bienvenus ici.

ROSENHJELM. — Je n'avais pas de carte sur moi ; mais j'espère que cette dame âgée que j'ai rencontrée dehors m'a bien annoncé? Allons ; voilà qui est bien. (Il s'incline.) Ah ! madame la doyenne, naturellement. Et là? Un collègue, je vois.

ROSMER. — Le proviseur de la ville. Le proviseur Gylling.

ROSENHJELM. — Gylling? Gylling? Attendez un peu. N'avez-vous pas étudié la philologie?

GYLLING. — Oui, bien entendu.

ROSENHJELM. — Bon, mais alors, je t'ai connu...

GYLLING. — Pardon...

ROSENHJELM. — N'as-tu pas été...

GYLLING. — Pardon...

ROSENHJELM. — ... un de ceux qui m'ont fait exclure de l'Association des Étudiants?

GYLLING. — Certainement ; mais je proteste contre tout rapprochement.

ROSENHJELM. — Bien, bien ; *nach Belieben* [1], monsieur le proviseur. Cela m'est bien égal. Je reste quand même celui que je suis.

MME ROSMER. — Vous vous rendez sans doute en ville monsieur Rosenhjelm?

ROSENHJELM. — Oui, madame la doyenne. Je trouve que

[1] Comme vous voudrez, en allemand, dans le manuscrit.

c'est presque une honte pour moi de ne pas connaître encore cette partie du pays. Quel est l'état d'esprit ici dans la ville? Car je pense à organiser une réunion du soir.

Mme Rosmer. — En quoi consisterait-elle?

Rosenhjelm. — En ce qui sera le mieux au goût des gens. Monsieur le proviseur ne pourrait-il pas me donner un bon conseil? Je me permettrai d'aller vous faire une visite.

Gylling. — Merci; mais vous ferez sûrement mieux de vous adresser directement à Peder Mortensgaard.

Rosenhjelm. — Mortensgaard? Je ne connais pas de Mortensgaard. Qu'est-ce que c'est que cet imbécile?

Gylling. — Pourquoi appelez-vous l'homme un imbécile, quand vous ne le connaissez pas?

Rosenhjelm. — Est-ce que je n'entends pas à son nom qu'il est un plébéien?

Gylling. — Vraiment? Je ne me serais pas attendu à cette réponse.

Rosenhjelm. — Croyez-vous peut-être que Ulrik Rosenhjelm se fait bon camarade avec n'importe qui?

Gylling. — Autant que je sache, vous avez pourtant manifesté un intérêt particulier pour les basses classes de la société.

Rosenhjelm. — Oui, c'est exact; et j'en ai pâti. Persécutions de la part des gouvernants; rires, mépris et moqueries chez les milliers d'indifférents qui ne veulent rien comprendre,... et ingratitude de la part des opprimés que je voulais aider. Vous voyez ici Ulrik Rosenhjelm, qui appartenait à la bonne société, à la meilleure société,... et qui était le premier dans la bonne société. On m'a chassé parce que j'avais du talent et le courage de dire et d'écrire ce que les gens chics préfèrent dissimuler. Maintenant je ne suis plus jamais en bonne société,... sauf quand je suis seul avec moi-même.

Gylling. — Ce n'est pas uniquement le talent ou les obstacles qui déterminent le sort de chacun. Il y a bien aussi la façon de vivre...

ROSENHJELM. — Je comprends. Nous avons une morale d'état, et je n'y ai pas conformé ma vie. Au surplus, j'en ai assez, de ça aussi. Je voudrais revêtir l'homme nouveau, comme il est écrit quelque part. N'y a-t-il pas une société de tempérance dans la ville? D'abstinence totale? Il y en a une, naturellement.

GYLLING. — Oui ; j'en suis le président.

ROSENHJELM. — A vous voir, j'aurais pu m'en douter ! Eh bien ! il n'est pas impossible que j'aille vous trouver et que je m'inscrive.

GYLLING. — Oui ; je dois vous dire que nous n'admettons pas tout le monde de but en blanc.

ROSENHJELM. — *A la bonheur* [1] ! Ulrik Rosenhjelm n'a jamais couru après ces sortes de sociétés. Mais je n'ose prolonger ma visite. Il faut que j'aille en ville et trouve de quoi me loger. Il y a bien un hôtel convenable, j'espère.

MME ROSMER. — Ne voulez-vous pas boire quelque chose de chaud avant de partir?

ROSENHJELM. — Quelle boisson chaude?

MME ROSMER. — Une tasse de thé, ou bien...

ROSENHJELM. — Non, non, merci. Je ne mets pas volontiers à contribution l'hospitalité privée. Adieu. Ah ! c'est vrai, Rosmer ; veux-tu me rendre un service au nom d'une vieille amitié.

ROSMER. — Volontiers. Qu'est-ce que c'est?

ROSENHJELM. — Vois-tu, je voyage à pied. Mon bagage ne viendra que plus tard. Veux-tu me prêter une chemise pour quelques jours.

ROSMER. — Très volontiers. Il n'y a pas autre chose?

ROSENHJELM. — Aurais-tu un manteau dont tu puisses te passer?

ROSMER. — Oh ! oui, j'ai cela sûrement.

[1] *Sic*, en français dans le manuscrit.

ROSENHJELM. — Et puis peut-être une paire de souliers d'hiver... Je n'ai sur moi que des souliers de printemps.

ROSMER. — On pourra trouver ça. Aussitôt que je saurai l'adresse, j'enverrai les objets.

ROSENHJELM. — Pas du tout. Un pareil dérangement. J'emporterai le petit paquet.

ROSMER. — Bien, bien ; alors venez avec moi.

MME ROSMER. — Non, moi, plutôt. Moi et Mme Helset nous nous en chargerons.

(Elle sort à droite.)

ROSMER. — N'y a-t-il rien d'autre en quoi je puisse vous servir?

ROSENHJELM. — Non, merci. Ah ! sacrebleu, c'est vrai, as-tu par hasard dix couronnes sur toi?

ROSMER. — Je pense bien. (Il ouvre son porte-monnaie.) J'en ai quinze.

ROSENHJELM. — Bien, bien, merci ; ça revient au même. Merci, en attendant. Rappelle-toi que j'ai reçu quinze. Adieu, messieurs.

(Il sort à droite, où Rosmer prend congé et ferme la porte derrière lui.)

GYLLING. — Que t'en semble ! Voilà jusqu'où en est venu le brillant Ulrik Rosenhjelm !

ROSMER. — Malheureusement ; je le savais depuis longtemps.

GYLLING. — Oui, c'était plutôt notoire. Mais le voir de ses yeux ! Des dons pareils mis hors d'usage par souillure morale...

ROSMER. — Ne serait-il pas encore possible de le sauver? Ne pourrait-on pas le relever?

GYLLING. — Oh ! mon cher, comment s'y prendrait-on?

ROSMER. — Je pense qu'il faudrait procéder avec précaution,... avec affection, lui témoigner confiance, se fonder sur ses bonnes intentions... [*Noté plus tard :* une sorte de confession...]

GYLLING. — Te fondes-tu donc sur ses intentions?

ROSMER. — Je le voudrais bien.

GYLLING. — En ce cas il pourrait peut-être nous être utile. Le style brillant qu'il avait autrefois... ; sa plume mordante, impitoyable... ; et il n'avait pas précisément l'air d'être bien disposé pour les radicaux...

ROSMER. — Veux-tu dire qu'on pourrait le mettre à la tête du journal?

GYLLING. — A la tête! Dieu nous en garde, comment peux-tu le penser? Non, il faudrait au contraire le tenir à l'arrière-plan jusqu'à ce qu'il se soit réhabilité. Il devrait tâcher de mener une vie convenable,... tout au moins être prudent et ne pas donner publiquement prise à l'indignation. Et s'il pouvait se dominer suffisamment, et s'il pouvait, pendant quelque temps, être amené à rendre des services à la bonne cause... ; sous le couvert de l'anonymat le plus rigoureux, naturellement...

(Mme Rosmer est rentrée.)

ROSMER. — Il est parti?

MME ROSMER. — Oui.

GYLLING. — Bon, il faut maintenant que je pense aussi à m'en aller. Déjà il commence à faire sombre.

MME ROSMER. — Vous ne voulez pas prendre le thé avec nous?

GYLLING. — Non, non, merci; c'est impossible... Voilà, cher ami, je ne veux pas t'importuner davantage aujourd'hui. Maintenant tu vas réfléchir...

ROSMER. — Seras-tu chez toi demain matin?

GYLLING. — Demain? Je ne peux malheureusement pas l'assurer... car...

ROSMER. — Bien, bien, j'irai voir, en tout cas. Je veux causer avec toi; je veux avoir avec toi une longue conversation, mon cher Gylling...

GYLLING. — Tu veux dire, au sujet du « Journal du Département »?

ROSMER. — Là-dessus et sur d'autres questions.

GYLLING, lui serre la main. — Tu seras le bienvenu, mon cher ami. Et je pense bien que nous serons vite d'accord sur ce qu'est le devoir d'un bon citoyen, par ces temps de détresse, Adieu, madame. Adieu, chers amis.

(Rosmer et sa femme l'accompagnent dans le vestibule. On parle haut mais indistinctement pendant qu'il met son pardessus. Finalement : « Adieu, adieu, adieu », quand le proviseur s'en va. Rosmer et sa femme rentrent au salon.)

MME ROSMER. — Qu'est-ce qu'il a dit quand je suis entrée? J'ai cru comprendre qu'il voulait mettre Rosenhjelm à l'essai dans le nouveau journal.

ROSMER. — C'est une idée qu'il a lancée comme une possibilité. Mais ça n'ira sûrement pas.

MME ROSMER. — Non, je l'espère. En tout cas j'ai agi de façon que ça n'aille pas.

ROSMER. — Toi, ma chère. Qu'as-tu donc fait?

MME ROSMER. — Il ne faut pas te fâcher si j'ai agi un peu à ma tête. Hein? Nous deux bons amis?

ROSMER. — Certainement ; tu peux faire tout ce que tu voudras. Mais qu'est-ce que c'est?

MME ROSMER. — J'ai donné à Rosenhjelm une carte pour Mortensgaard.

ROSMER. — Tu as fait cela? Pour Mortensgaard?

MME ROSMER. — J'ai griffonné rapidement quelques mots...

ROSMER. — Mais tu as entendu qu'il appelait Mortensgaard un imbécile et un plébéien.

MME ROSMER. — Il ne faut pas faire attention à ça. Quand un homme est descendu aussi bas que Rosenhjelm, il fait le grand seigneur. D'ailleurs il a remercié et a promis de remettre la carte.

ROSMER. — Il l'a promis? Et demain, Gylling va peut-être venir le prendre.

Mme Rosmer. — S'il s'est d'abord compromis avec le journal de Mortensgaard, le « Journal du Département » ne pourra pas se servir de lui.

Rosmer. — Et il s'ébruitera que c'est nous qui l'avons recommandé.

Mme Rosmer. — Qu'est-ce que cela peut faire. N'es-tu pas fermement résolu à livrer demain la bataille?

Rosmer. — Oui, c'est décidé. Il faut que cela ait lieu demain. Mais, grand Dieu, combien il est pénible, tout de même, d'affliger ses amis fidèles,... d'avoir à leur causer un chagrin vraiment profond.

Mme Rosmer. — Est-ce uniquement cela, Rosmer? N'y a-t-il pas en toi quelque reste qui a subsisté en toi à ton insu?

Rosmer. — Qu'est-ce que ce serait, ma chère? Tu veux dire incertitude ou doute?

Mme Rosmer. — Pas exactement cela.

Rosmer. — Non, tu peux être tranquille. Je me sens si libre, si sûr. (Il s'assied près d'elle.) Tu m'as fidèlement assisté. En moi, le vieil homme est mort. Je le regarde comme on regarde un cadavre.

Mme Rosmer. — Oui. Mais c'est alors que viennent ces chevaux blancs.

Rosmer. — Chevaux blancs? Quels chevaux blancs?

(Mme Helset entre avec la bouilloire à thé qu'elle pose sur la table.)

Mme Rosmer. — Qu'est-ce que c'était que vous m'avez raconté un jour, madame Helset? Vous disiez que depuis des temps immémoriaux il arrivait quelque chose de singulier ici, dans la maison, chaque fois qu'une personne de la famille était morte.

Mme Helset. — Oui, c'est aussi vrai que me voilà. Le cheval blanc arrive alors.

Rosmer. — Oh ! cette vieille légende de famille...

MME ROSMER. — Il entre vers la fin de la nuit. Il entre dans la cour. A travers le portail fermé. Il hennit très fort. Il rue, fait un tour au galop, et sort, partant comme une trombe.

MME HELSET. — Oui, c'est bien ça. Ma mère et ma grand'-mère l'ont vu.

MME ROSMER. — Et vous-même aussi?

MME HELSET. — Oh ! je ne sais trop si j'ai rien vu moi-même. Je ne crois guère à ce genre d'histoires, d'habitude. Mais ça, le cheval blanc,... oui, j'y crois. Et je continuerai d'y croire jusqu'à mon dernier jour. Mais je vais tout de suite...

(Elle sort à droite.)

ROSMER, après un court silence. — Penses-tu que cela puisse s'appliquer à moi?

MME ROSMER. — Tous les gens affranchis que j'ai connus,... tous ceux qui se croient affranchis,... tous ont eu quelque part un tel cheval blanc, auquel ils ne cessent pas de croire.

ROSMER. — Et le complet affranchissement, selon toi, c'est...

MME ROSMER. — C'est de se débarrasser de ses chevaux blancs. [*Ajouté après coup :* Nous allons avoir de la lumière, Rosmer.]

MME HELSET [*Ajouté après coup :* à la porte de droite]. — Voilà la lampe, madame.

Acte II

(Rosmer circule dans le salon et met son pardessus. Mme Rosmer lui brosse son chapeau, qu'ensuite elle lui tend.)

ROSMER. — Non, dire que j'ai été si lâche, si timide, que j'ai eu peur de tout lui dire nettement.

MME ROSMER. — Oui, n'est-ce pas?

ROSMER. — Je ne le comprends pas moi-même.

MME ROSMER. — Mais c'est fini maintenant. Tiens. Va tout droit chez le proviseur.

Rosmer. — Je vais tout droit...

Mme Rosmer. — Et reviens le plus tôt possible. Je suis curieuse de savoir ce qu'il dira.

Rosmer. — Ne t'impatiente pas. Adieu, en attendant. Adieu.

Mme Rosmer. — Adieu, cher Rosmer.

(Il ouvre la porte du vestibule. Mme Rosmer l'accompagne. A ce moment le proviseur Gylling en manteau entre dans le vestibule.)

Rosmer. — Comment ! Tu viens ici?

Gylling. — Oui, je viens.

Rosmer. — Et j'allais justement chez toi.

Gylling. — Je ne voulais pas attendre ; et je n'étais pas sûr que tu viennes...

Rosmer. — Eh bien ! ôte ton manteau.

Gylling. — Si tu permets.

(Il ôte son manteau et le met sur une chaise. Rosmer en fait autant.)

Rosmer. — As-tu quelque ennui? Tu as l'air si grave.

Gylling. — Je voudrais causer avec toi tête à tête. Pourrions-nous peut-être aller dans ton bureau?

Mme Rosmer. — La pièce n'est pas encore faite. Restez là. J'ai à faire ailleurs.

(Elle sort à droite.)

Rosmer. — Qu'est-ce qu'il y a? Ulrik Sejerhjelm a-t-il été chez toi?

Gylling. — Non ; et il ne viendra sûrement pas. Mais on parle déjà beaucoup de lui. C'est d'une belle façon qu'il s'est fait connaître.

Rosmer. — Oui?

Gylling. — Il est descendu dans une sale maison, s'est installé dans un sale cabaret,... dans la plus sale compagnie, naturellement... a bu et offert à boire tant qu'il a eu de quoi ; puis a invectivé tous ces gens, les traitant de canailles et de

racaille... en cela, d'ailleurs, il avait raison... ; puis il fut rossé et jeté dehors.

ROSMER. — Alors il est sans doute incorrigible.

GYLLING. — Il avait aussi mis le manteau en gage ; mais j'entends dire qu'on le lui aurait dégagé. Peux-tu deviner qui?

ROSMER. — Qui donc?

GYLLING. — M. Mortensgaard. La première visite deSejerhjelm a été pour l'imbécile et le plébéien.

ROSMER. — Rebekka le prédisait déjà hier.

GYLLING. — Tiens, tiens. Et nous voilà sur un point où, au nom de notre vieille et fidèle amitié, je me sens dans l'obligation de t'avertir.

ROSMER. — Qu'y a-t-il donc, mon cher?

GYLLING. — Il y a qu'ici, dans la maison, des initiatives sont prises derrière ton dos.

ROSMER. — Par qui?

GYLLING. — Par ta femme. Je peux bien le comprendre. Dès la dernière année lamentable de la vie de Beate, elle s'est habituée à tout diriger ici ; mais tout de même...

ROSMER. — Mon cher, tu te trompes complètement. Rebekka ne me cache rien. Elle me dit tout.

GYLLING. — T'a-t-elle dit aussi qu'elle a donné hier à Sejerhjelm une lettre de recommandation pour le rédacteur Mortensgaard?

ROSMER. — Oui, bien entendu.

GYLLING. — Elle l'a dit... ! Et qu'en penses-tu?

ROSMER. — J'approuve entièrement ce qu'a fait Rebekka.

GYLLING. — Es-tu fou ! Tu approuves qu'elle entre en relations avec l'adversaire le plus dangereux et le plus abject que nous ayons ici.

ROSMER. — Je te le dirai franchement. La conduite de Mortensgaard, à beaucoup d'égards, me paraît choquante. Mais je ne peux plus marcher avec toi et nos amis dans les questions

publiques. Dans ces questions-là et une foule d'autres je dois me séparer de vous complètement.

GYLLING, recule en chancelant. — Qu'est-ce que tu dis là ! Toi, tu veux te séparer de tes amis ! Passer dans le camp ennemi ! C'est impossible !

ROSMER. — Je ne pense pas à prendre aucune part aux luttes actuelles. J'ai l'horreur d'intervenir dans tout ce pêle-mêle, où je ne m'entends pas.

GYLLING. — Mais qu'est-ce donc que tu veux?

ROSMER. — Je veux essayer d'ennoblir le travail d'affranchissement. Crois-tu que je ne vois pas toutes les saletés que comporte l'évolution et qu'elle fait naître à mesure? C'est contre cela que je veux agir, mettre en garde, endiguer, curer, de façon que le flot puisse couler pur et clair...

GYLLING. — Oh ! Rosmer, que tu es naïf ! Tu ne sais pas à quels éléments tu as affaire. Mais à quel moment es-tu entré dans ces voies de perdition?

ROSMER. — Je les appelle voies de la connaissance.

GYLLING. — Appelle-les comme tu voudras. Mais à quel moment, je te demande.

ROSMER. — Ça remonte loin. Je crois que les fondations furent posées quand je faisais mes études professionnelles.

GYLLING. — Et tu as suivi quand même la carrière ecclésiastique?

ROSMER. — On a toujours eu grand respect pour les usages consacrés dans notre famille.

GYLLING. — C'est une particularité qui semble en train de disparaître dans la famille.

ROSMER. — Je crois qu'elle disparaît toujours... plus ou moins vite... et se change alors en son contraire.

GYLLING. — Mais dire que cela devait se produire par toi ! Et dire qu'avec cet état d'esprit tu as pu rester prêtre de l'église...

ROSMER. — Lorsque j'ai vu tout à fait clair, je me suis retiré.

GYLLING. — Tout à fait clair. Sur quoi?

ROSMER. — Je ne peux plus admettre ces mystères. Il me faut rejeter toute la vieille doctrine.

GYLLING. — Renégat, alors ! Libre penseur ! Renégat de la foi de tes pères !

ROSMER. — J'ai lieu de présumer que la foi de mes pères n'était pas profondément ancrée.

GYLLING. — Tu es donc un renégat. Qu'as-tu maintenant pour remplir ta vie?

ROSMER. — Je continuerai, infatigablement, à étudier et à penser. Je chercherai, autant que possible, à pénétrer jusqu'au fond des choses. Et puis, je veux vivre. Être heureux.

GYLLING. — Sais-tu que ceci ouvre devant moi un abîme de pensées.

ROSMER. — Je ne te comprends pas.

GYLLING. — Je veux maintenant tout approfondir. Veux-tu être sincère? Veux-tu répondre franchement à mes questions?

ROSMER. — Parle, mon cher, demande tout ce que tu voudras. Je n'ai rien à cacher.

GYLLING. — Quel a été pour Beate le plus profond motif de mettre fin à sa vie?

ROSMER. — Je ne te comprends pas. Peux-tu avoir des doutes à ce sujet? Et peut-on en aucune façon demander les motifs des actes d'une malheureuse malade irresponsable?

GYLLING. — Es-tu certain que Beate était tellement irresponsable? Les médecins, du moins, estimaient que ce n'était pas si caractérisé.

ROSMER. — Si les médecins l'avaient vue telle que je l'ai vue bien souvent, ils n'auraient pas douté.

GYLLING. — Je ne doutais pas non plus dans ce temps-là.

ROSMER. — Le doute était malheureusement impossible. Je t'ai parlé de son ardeur passionnée, à laquelle elle voulait que je répondisse. Oh ! quel effroi elle me causait. Et ces brusques revirements qu'elle avait ; cette haine muette, dévorante...

GYLLING. — De la haine? Contre qui?

ROSMER. — Contre nous qui nous occupions d'elle. Contre moi surtout.

GYLLING. — Et moi, je te dirai que la malheureuse Beate est morte à cause de son amour pour toi.

ROSMER. — Que veux-tu dire par là?

GYLLING. — La dernière année,... quand elle semblait ne plus pouvoir supporter la vie, elle s'est adressée à moi et m'a crié son angoisse... d'abord parce que tu étais, disait-elle, sur le chemin de l'apostasie...

ROSMER. — Je crois pourtant que je n'y étais pas alors. En tout cas, je ne l'ai jamais mise au courant de mes doutes et de mes luttes intérieures.

GYLLING. — On voit d'autant mieux combien un esprit égaré peut merveilleusement pressentir la vérité.

ROSMER. — Mais pourquoi m'as-tu caché cela?

GYLLING. — Je ne voulais pas te peiner et tourmenter encore davantage en te révélant ces accusations auxquelles, alors, je ne croyais pas moi-même.

ROSMER. — Mais maintenant...?

GYLLING. — Oui, maintenant, j'ai compris cet incroyable... ton grand crime...

ROSMER. — Crime !

GYLLING. — Oui, la vie coupable qui a été et qui est menée ici dans ta maison.

ROSMER. — Je ne comprends pas un mot de cela.

GYLLING. — Parfois Beate est venue me trouver, a pleuré et s'est lamentée. « Rosmer ne m'aime plus, » disait-elle. « Il aime Rebekka ; et elle l'aime. »

ROSMER. — Elle a dit cela !

GYLLING. — Elle a dit cela. C'est pourquoi je devais croire qu'elle était folle.

ROSMER. — Certes, tu devais le croire.

GYLLING. — La dernière fois qu'elle a été chez moi, elle a

dit : « Il faut que maintenant personne ne gêne Johannes et n'empêche son bonheur. Il faut que bientôt le cheval blanc entre dans la cour. » Je ne l'ai pas comprise.

Rosmer. — Jamais je n'ai eu l'idée que ses idées morbides pussent s'égarer dans cette direction. Ma pauvre malheureuse Beate.

Gylling. — Hypocrite !

Rosmer, avec un sursaut. — Que dis-tu !

Gylling. — Puis-je douter, après toutes ces révélations, qu'ici a été menée une vie coupable..., alors déjà.

Rosmer. — Si c'était un autre que toi qui osait...

Gylling. — Si c'était un autre que toi, cela ne m'aurait pas ainsi fendu le cœur. Mais toi, Johannes Rosmer,... dire que d'un seul coup tu t'es arraché à mon amitié.

Rosmer. — Dis-moi ; ces accusations de Beate, tu n'en croyais pas un mot dans ce temps-là.

Gylling. — Comment pouvais-je croire cela d'un homme comme toi... d'un honnête homme, car tu l'as tout de même été autrefois.

Rosmer. — Mais maintenant...?

Gylling. — N'as-tu pas reconnu qu'en secret tu as été depuis longtemps un renégat de la foi de tes pères?

Rosmer. — J'ai été longtemps un homme qui doute et qui lutte. Aujourd'hui je vois clair en moi-même ; c'est vrai. Et puis, après?

Gylling. — Le reste, tu peux te le dire à toi-même.

Rosmer. — Non, te dis-je ; non ; je ne peux pas. Tu as le devoir de formuler complètement et sans réserve ce que tu penses.

Gylling. — Je pense qu'il n'y a pas un gouffre, un abîme infranchissable, entre la libre pensée et...

Rosmer. — Et quoi?

Gylling. — ... et l'amour libre?

Rosmer. — Et tu oses me dire cela, à moi ! Tu n'as pas honte de le penser et de le croire !

Gylling. — Je ne sais pas ce qui pourrait arrêter un homme, du moment qu'il a renoncé aux préceptes de la morale.

Rosmer. — L'ai-je fait?

Gylling. — J'estime que foi et morale ne peuvent être séparées. Et je ne connais pas d'autre morale que la nôtre, la chrétienne.

Rosmer. — Et je ne connais pas de morale chrétienne; je ne connais pas d'autre morale que celle que j'ai dans le sang.

Gylling. — La morale humaine privée est une protection précaire.

Rosmer. — Oh! quel prodigieux fanatisme a grandi en toi.

Gylling. — Oui, tu peux m'appeler fanatique sous ce rapport. Jusqu'à mon dernier jour je détesterai et je poursuivrai ces néfastes courants de l'époque. Ils ont amené la discorde et les tiraillements dans mon foyer,... et dans des centaines d'autres aussi. Ils m'ont empoisonné mon action dans la vie...

Rosmer. — Les luttes politiques, oui. Mais celles-là, je ne m'en mêle pas.

Gylling. — L'un ne peut pas être séparé de l'autre. Et que l'apostasie t'ait pris, toi aussi. Nous ait si irrévocablement séparés. Mais je le vois, je le vois;... ton changement,... c'est l'œuvre d'une femme artificieuse et sans scrupules.

Rosmer. — Pas un mot de plus sur elle.

Gylling. — N'est-ce pas elle qui, tout d'abord, t'a mis sur la voie que tu suis aujourd'hui?

Rosmer. — Oui; que ce soit dit à sa louange. Et ensuite nous avons travaillé fidèlement ensemble comme deux amis.

Gylling. — Tu es comme un enfant entre ses mains; et tu ne le vois pas.

Rosmer. — Je suis heureux et libre; je peux vivre ma propre vie.

Gylling met son manteau. — Oui, tu verras comment te plaira cette vie quand tu seras séparé de tous ceux qui, jusqu'ici, te tenaient de près.

ROSMER. — Ils ne sont pas tous aussi fanatiques que toi.

GYLLING. — C'est ce que tu verras bientôt.

(Il salue sèchement et sort par le vestibule.)
(Mlle Dankert entre un peu après par la droite.)

MLLE DANKERT. — J'ai vu qu'il est parti.

ROSMER. — Il ne reviendra plus jamais.

MLLE DANKERT. — Vous lui avez tout dit.

ROSMER. — Oui.

MLLE DANKERT. — Et alors?

ROSMER. — Rupture complète. Irrémédiable.

MLLE DANKERT. — Pas irrémédiable. Attendez. Vous verrez.

ROSMER. — Les vieilles relations ne pourront jamais être rétablies.

MLLE DANKERT. — Oh ! croyez-moi. C'est bien ce qui vaut le mieux pour vous.

ROSMER. — Oui, je sais que c'est votre avis. Mais à ces vieilles habitudes je suis fortement attaché.

MLLE DANKERT. — Trop fortement. Vous ne seriez jamais devenu un homme libre si ce milieu avait continué à exercer son influence sur vous.

ROSMER. — J'ai le devoir de vous dire ceci. Maintenant que je me suis exprimé ouvertement, on ne verra plus nos relations telles qu'elles sont.

MLLE DANKERT. — On ne verra plus nos relations... !

ROSMER. — De renégats on ne peut s'attendre à une vie pure, a-t-il dit.

MLLE DANKERT. — Oh ! les forcenés !

ROSMER. — Qu'y a-t-il à faire?

MLLE DANKERT. — Désirez-vous que je m'en aille?

ROSMER. — Si je le désire !

MLLE DANKERT. — En ce qui me concerne, ce n'est pas nécessaire.

ROSMER. — Non, n'est-ce pas, Rebekka. Vous avez l'esprit libre et fier. Votre propre conscience vous suffit.

MLLE DANKERT. — Oui, elle suffit. Pourquoi céder devant la basse et abjecte façon de penser de quelques gens? Nous rendre malheureux? Car nous le serions...

ROSMER. — Oui, oui.

MLLE DANKERT. — Non, nous restons ensemble en bons amis et nous nous donnerons mutuellement aide et appui de notre mieux. Mais voyez donc... !

ROSMER, avec un cri.

(Le proviseur Gylling a ouvert la porte du fond.)

GYLLING. — Je ne sais si j'ose venir encore une fois.

ROSMER. — Viens donc.

(Le proviseur entre et garde son manteau.)

GYLLING. — Ce qui est arrivé ne peut être changé ; mais écoute, Rosmer.

ROSMER. — J'écoute, j'écoute.

GYLLING. — Est-il nécessaire que ta lamentable apostasie soit proclamée dans tout le pays?

ROSMER. — Je veux et il me faut sortir de la situation fausse où je suis resté si longtemps. Mon livre est achevé.

GYLLING. — Et tu ne regardes pas aux conséquences que cela aura pour toi. Toute la presse conservatrice va se jeter sur toi et sur le livre...

MLLE DANKERT. — Mais comment pouvez-vous le savoir, monsieur le proviseur? Vous ne connaissez pas le livre.

GYLLING. — Hm ! vous nous accuserez sans doute de fanatisme et d'hostilité pour divergence d'opinions. Mais on ne peut éviter cela en un temps aussi troublé que le nôtre. C'est nettement un devoir, pour tout bon citoyen qui peut le faire, d'arracher les mauvaises herbes, n'importe où elles poussent.

ROSMER. — Bien, bien, je sais donc à quoi je dois m'attendre.

GYLLING. — Non, tu ne le sais pas. Cela viendra avec une

violence bien plus grande que tu ne l'imagines. Aussi, je t'en prie, Rosmer... arrête-toi, hein... toi, paisible homme d'études vivant à l'écart ;... tout cela n'est pas pour toi.

Rosmer. — Peux-tu donc vouloir que je me montre si lâche?

Gylling. — C'est ton devoir envers ton entourage. Rappelle-toi la haute situation que ta famille a si longtemps occupée. La considération dont tu jouis toi-même. Tu vas rendre bien des gens sans défense hésitants, incertains, malheureux.

Rosmer. — Tu crois?

Gylling. — Tu n'en doutes pas toi-même?

Rosmer. — Je ne peux pourtant pas rester éternellement en dehors. Partout s'agite une vie aux germes abondants de toutes sortes. Il faut que je commence à vivre, moi aussi. Je veux être heureux ici dans le monde.

Gylling. — Je comprends d'où provient cette chasse au bonheur. Ne le comprenez-vous pas aussi, mademoiselle?

Mlle Dankert. — Elle est de l'époque. C'est une part de ce qu'il y a de plus grand dans notre jeune temps, que nous osons proclamer ouvertement le bonheur comme but de la vie.

Gylling. — Vous le proclamez?

Mlle Dankert. — Oui, certes.

Gylling. — Est-ce des principes de ce genre qui sont publiés dans ton nouveau livre?

Rosmer. — Oui, s'il est bien compris.

Gylling. — Pauvre homme,... toi, avec ta conscience bourrelée de remords,... tu crois trouver le bonheur par ces voies-là.

Mlle Dankert. — Bourrelée de remords? Qu'est-ce que cela.

Rosmer. — Je me sens libre et pur.

Gylling. — Tu le crois peut-être. Mais tu te trompes. Tu t'es trahi. Et la malheureuse t'a donné sa vie en sacrifice... Tu bâtis ton bonheur sur l'eau. Rappelle-toi l'étang du moulin.

(Il sort.)

Rosmer. — Mais cela n'est pas vrai, Rebekka.

Mlle Dankert. — Je le sais bien.

Rosmer. — Et cependant... oui, ceci doit être dit une fois. Est-ce que vraiment je vous aimais déjà?

Mlle Dankert. — Aimais! Vous, Rosmer!

Rosmer. — Voulez-vous partir maintenant?

Mlle Dankert lui tend la main. — Non, mon ami, maintenant surtout, je reste chez vous.

Rosmer. — Merci, Rebekka.

ACTE III

(Le bureau de Johannes Rosmer. Porte au fond ; de même à gauche [*D'abord écrit :* à dr.]. Bibliothèques et rayons aux murs. Une fenêtre à droite, devant laquelle est une table avec des livres et des papiers. Meubles anciens ; une table couverte d'un tapis au milieu de la pièce.)

(Johannes Rosmer est assis à la table de travail sur une chaise à haut dossier, et lit dans une brochure dont il coupe les pages à mesure.)

(On frappe à la porte à gauche.)

Rosmer, sans se retourner. — Vous pouvez entrer.

(Mlle West, en robe du matin, entre, un journal à la main.)

Mlle West. — Bonjour.

Rosmer, lisant. — Bonjour, chère. Vous voulez quelque chose?

Mlle West. — Voilà le « Journal du Département » d'aujourd'hui.

Rosmer se retourne. — Il y a quelque chose?

Mlle West. — Oui.

(Elle lui tend le journal.)

Rosmer. — Déjà. (Il lit.) Voyons ça.

Mlle West, derrière lui, appuyée sur le dossier de la chaise, lit aussi. — Ils ont voulu être les premiers...

ROSMER. — ... pour affaiblir l'effet, oui. « ... ne saurions trop exprimer notre mépris... » Mépris?... « pour des transfuges qui se sont cachés tant que la situation était incertaine... » Ce n'est pas Gylling qui a écrit cela.

MLLE WEST. — Qui sait?

ROSMER. — Non, non, « transfuges... mais qui tournent musique en tête aussitôt que la victoire paraît assurée. » Dire qu'ils peuvent écrire cela, à quoi ils ne croient pas eux-mêmes. Lorsque de troubles songe-creux sans volonté tombent entre les mains de personnes intrigantes intéressées »... je ne veux pas en lire davantage (Il se lève.) en tout cas pas maintenant.

MLLE WEST. — Répondrez-vous?

ROSMER. — Oh ! à quoi bon? Je ne suis d'ailleurs pas nommé.

MLLE WEST. — Le bruit ne tardera cependant pas à se répandre et à désigner qui est ainsi visé. La personne intrigante intéressée, c'est moi, naturellement.

ROSMER arpente nerveusement la pièce. — Ce temps de l'imposture,... oui, c'est vraiment une grande tâche d'en venir à bout.

(Mme Helset ouvre la porte à gauche.)

MLLE WEST. — Qu'y a-t-il, madame Helset?

MME HELSET. — C'est ce Mortensgaard qui voudrait bien parler à monsieur Rosmer.

ROSMER. — Mortensgaard? Que peut-il vouloir?

MLLE WEST. — Vous allez bien le faire entrer.

ROSMER, à Mme Helset. — Oui, qu'il vienne.

(Mme Helset ouvre la porte à Mortensgaard, ferme derrière lui, et sort.)

MORTENSGAARD. — Il y a longtemps que je n'ai paru devant vous, monsieur le pasteur.

ROSMER. — Oui, bien des années. Je me suis parfois demandé si je n'ai pas eu alors la main trop dure.

MORTENSGAARD. — Vous le pensez, monsieur le pasteur?

Rosmer. — Enfin, vous avez trouvé une autre situation dont vous vous sentez sûrement plus satisfait.

Mortensgaard. — Oh ! oui, d'une façon.

Rosmer. — Vous avez quelque chose à me dire?

Mortensgaard. — Il y a d'abord ceci qu'il m'a semblé que je devais vous remercier, monsieur le pasteur, pour la carte que m'a remise le licencié Hekfeldt.

Rosmer. — Vous devez en remercier mademoiselle West.

Mortensgaard. — Bien entendu. Mademoiselle aussi.

Mlle West. — Pourrez-vous l'employer?

Mortensgaard. — Malheureusement, je crois qu'il est trop tard.

Rosmer. — Vous croyez?

Mortensgaard. — Il n'est pas au fait de notre époque ; il est singulièrement étranger au mouvement. Il considère les choses avec des yeux qui peuvent avoir été assez radicaux il y a vingt ans...

Rosmer. — Oui, ils l'étaient. Dites-moi, avez-vous lu le « Journal du Département » d'aujourd'hui?

Mortensgaard. — Non, pas encore.

Rosmer. — Ne dites pas cela, monsieur Mortensgaard. Je suis sûr que vous l'avez lu.

Mortensgaard. — Oui, rapidement... parcouru çà et là.

Rosmer. — Alors vous avez vu l'article rédactionnel?

Mortensgaard. — Oui, il était un peu singulier, je trouve.

Rosmer. — Avez-vous compris qui était visé?

Mortensgaard. — Il me semble que je ne pouvais moi-même y croire.

Rosmer. — Non, non.

Mortensgaard. — Quelque brouille est donc survenue entre vous et les autres messieurs?

Rosmer. — Je me suis retiré de ce milieu. Je veux tâcher de prendre une position à part.

MORTENSGAARD. — Vous vous êtes retiré, monsieur le pasteur? Vraiment? Je ne me serais pas attendu à cela.

MLLE WEST. — C'est un acte préparé depuis longtemps, monsieur Mortensgaard.

MORTENSGAARD. — Depuis longtemps? Je ne l'aurais pas cru, je dois dire. Répondrez-vous à cette attaque, monsieur le pasteur?

ROSMER. — Je ne pense pas. Ces querelles d'homme à homme me répugnent trop.

MORTENSGAARD. — Mais si cela devenait nécessaire,... car il se peut qu'on renouvelle...

ROSMER. — Vous croyez?

MORTENSGAARD. — Ils le font d'habitude. Et si vous aviez peine à insérer quelque chose dans le « Journal du Département », mon journal vous est ouvert. Ce serait un grand honneur pour nous.

ROSMER. — Merci. Je profiterai peut-être de votre offre. Pas à propos de cela. Mais il est d'autres sujets que je désire toucher.

MORTENSGAARD. — Ce que vous voudrez, monsieur le pasteur. Plus vous en écrirez, mieux ce sera. Il est d'un avantage incalculable pour la cause du progrès dans tout le pays qu'un homme comme vous, un homme d'Église, se mette de notre côté.

ROSMER. — Oui, mais, écoutez ; d'abord je dois vous dire que je ne suis plus un homme d'Église.

MORTENSGAARD. — Parbleu, je le sais bien ; mais il importe peu que vous ayez résigné vos fonctions.

ROSMER. — C'est aussi ce que je pense. Mais le fait est que je ne partage plus la croyance de l'Église.

MORTENSGAARD. — Vous ne partagez plus...? Vous !

ROSMER. — Non, je me suis dégagé de tout cela.

MORTENSGAARD. — Vous devriez garder cela pour vous, monsieur Rosmer.

ROSMER. — Vous me le conseillez.

MLLE WEST. — Mais vous-même ne cachez pas vos opinions.

MORTENSGAARD. — Cela ne servirait guère. Quand on a été une fois aussi imprudent,... aussi malchanceux que moi...

ROSMER. — Ne mettez-vous pas la vérité au-dessus de tout?

MORTENSGAARD. — Je mets mon but au-dessus de tout. J'ai continué d'être un instituteur ; seulement d'une autre manière. Ce qui m'a perdu, c'est la misère et le manque de connaissances. Aujourd'hui je veux aider le plus de gens que je pourrai à s'instruire et avoir du bien-être. Et cela ne peut se produire qu'au moyen de la liberté.

ROSMER. — Oui, là, nous sommes pleinement d'accord.

MORTENSGAARD. — C'est ainsi que je compense ma faute envers la société. Pour moi-même, je ne peux espérer aucun bénéfice. Comme citoyen, je suis mort, vous le savez.

VI

Les deux notes suivantes sont écrites respectivement sur le recto et le verso d'un même feuillet. La première est une liste de personnages où le nom de Rebekka West montre qu'elle doit avoir été écrite après qu'Ibsen eut renoncé à achever « Chevaux blancs » :

Johannes Rosmer.
Rebekka West.
Gylling, proviseur.
Ulrik Hekmann.
Peder Mortensgard.
Madame Helseth.

La seconde est sans doute du même temps, mais peut avoir été écrite un peu plus tard, au cours de la rédaction du premier brouillon de « Rosmersholm » :

Elle est intrigante et elle l'aime. Elle veut être sa femme et poursuit ce but inébranlablement. Lorsqu'il s'en aperçoit, elle le reconnaît ouvertement. Alors la vie ne lui offre plus aucun

bonheur. L'esprit démoniaque est éveillé par la douleur et l'amertume. Il veut mourir, et elle mourra avec lui. Elle le fait.

VII

Manuscrit d'une écriture soignée, qui devait d'abord être une mise au net. Le page de titre et la liste des personnages ont été écrites au plus tôt lorsque le premier acte était presque achevé, car le nom de Rosmersholm y figure avec un s *qui n'a été introduit qu'à la fin de cet acte. La page de titre est :*

« Rosmersholm »
pièce en quatre actes
par
Henrik Ibsen
1886

Les variantes sont indiquées ici, par comparaison avec le texte définitif, conformément aux règles habituelles. Les dates sont données dans la notice.

P. 478, l. 3. — pasteur] doyen et pasteur.
l. 5. — Gylling, proviseur.
l. 6. — Brendel] Hetman.
l. 9-10. — aux — — Norvège] au voisinage d'une petite ville norvégienne de la côte.
P. 479, l. 2-4. — Salon chez Johannes Rosmer ; archaïque, grand et plaisant. Sur le mur de droite, un poêle ; plus loin, une porte. Au mur du fond, porte
l. 8. — et modernes] *Manque.*
l. 9-11. — en uniforme. — — est bas.] L'après-midi est avancée. Le soleil d'hiver luit sur le tapis.
l. 12-15. — Rebekka West, debout devant la fenêtre, soigne les fleurs. De temps en temps elle regarde dehors. Un peu après,

entre Mme Helset par la droite avec un panier pour mettre le couvert.

l. 16. — HELSETH.] HELSET. *De même par la suite.*

l. 18. — souper] thé.

l. 20. — pasteur] doyen. *De même par la suite.*

P. 480, l. 1-7. — *Manque.*

l. 8-11. — MME HELSET, près de la table, regarde dehors. — N'est-ce pas lui qui marche là?

REBEKKA. — Oui.

l. 24. — Est-ce qu'il va sur la passerelle, mademoiselle?

l. 27 *et* P. 481, l. 2. — *Manquent.*

P. 481, l. 8. — REBEKKA quitte la fenêtre.

l. 9. — Rosmersholm] Rosmerholm. *De même par la suite.*

l. 12. — à Rosmersholm] *Manque.*

l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 19. — Pourquoi le pensez-vous?

P. 482, l. 11. — Mais c'est le proviseur. Il vient ici !

l. 12-15. — *Manque.*

l. 18-23. — elle était — — salue] il était son propre frère.

(Elle sort à droite avec le panier pour le couvert.)

(Rebekka, debout à la fenêtre, salue,

l. 24. — *Manque.*

l. 26-28. — Oh ! madame Helset, vous voudrez bien tenir prêt quelque chose de bon. Le proviseur restera peut-être souper.

P. 483, l. 4. — Bonjour ! Et soyez le bienvenu, cher monsieur le proviseur !

l. 5. — KROLL.] GYLLING. *De même par la suite.*

dépose sa canne] ôte son pardessus.

l. 8-12. — Non, jamais. Au contraire

GYLLING. — Toujours aimable. (Il entre.) Rosmer est-il dans son bureau?

l. 17. — (elle avance un fauteuil).

l. 18. — P. 484, l. 11. — GYLLING s'assied près du poêle. — Merci. Eh bien, comment va-t-on ici?

P. 484, l. 13-14. — Un jour est comme l'autre...] *Manque.*

l. 16. — West] *Manque.*

l. 17. — famille] grande maison

l. 18-19. — Surtout — — vivons.] *Manque.*

l. 20. — un fauteuil près du] le

l. 22. — depuis si long, long temps

l. 26. — Vous n'avez pas honte, voyons.

P. 485, l. 4. — pendant deux semaines] une semaine.

l. 6 *et* 10. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — Oui, je ne vous cacherai pas que...

l. 19. — West] *Manque.*

l. 20. — P. 486, l. 2. — Pas quand — — m'invectiver?] On ne peut pas vous demander, à vous qui êtes femme, de prendre résolument parti en politique. Mais vous avez donc lu comment ces orateurs populaires improvisés m'ont invectivé? Quelles grossièretés ils ont cru pouvoir se permettre?

l. 8-15. — Si j'en viens à exercer une action publique, je ne suis certes pas disposé à courber tout bonnement l'échine... Mais n'abordons pas ces lamentables et navrantes querelles.

l. 21-23. — Oh ! merci ; je me plais assez. L'absence est vivement sentie, mais autrement...

l. 25-26. — je veux dire] et diriger la maison pour Rosmer

P. 487, l. 1. — Il est vrai que] *Manque.*

l. 4. — Oui, certainement.

l. 7-8. — sans — — pense] ici, naturellement

l. 9. — *L'indication scénique manque.*

l. 16. — P. 488, l. 2. — D'abord, ces dures fatigues avec votre père impotent, perclus de goutte...

REBEKKA. — Oh ! mon père adoptif n'a pas toujours été comme dans les dernières années où vous l'avez connu. Il était très vif et alerte, autrefois, croyez-le bien. Mais c'est un ter-

rible district qu'il avait là-haut, dans le Finmark. Et lorsque nous sommes venus ici, oui, alors une période pénible est venue, avant que ses forces fussent épuisées.

GYLLING. — N'a-t-elle pas été encore plus pénible pour vous, la période qui a suivi?

REBEKKA. — Comment pouvez-vous parler de cela ! Quand Beate et moi avons eu tant d'affection l'une pour l'autre. Et quand elle avait un si triste besoin de soins et de ménagements.

P. 489, l. 14-15. — tout — — Rosmersholm] tout diriger ici dans la maison.

l. 25. — un peu] *Manque.*

l. 16. — Que voulez-vous dire? Si, dites-le.

l. 18-23. — preniez — — en...] succédiez à la défunte, non seulement en fait, mais aussi...

l. 28. — notre — — sûrement] mon ami Rosmer trouve peut-être

P. 490, l. 10. — bien] malheureusement

l. 13-14. — ... quel — — donc] a

l. 20-23. — Oui — — fausses] Oui, c'était mon intention. Car j'ai beaucoup à causer avec ce bon ami... Et afin que vous ne vous fassiez pas sur moi de ces idées fausses.

l. 25. — REBEKKA, joyeusement animée.

P. 491, l. 1. — *L'indication scénique manque.*

l. 3-5. — (Johannes Rosmer entre par la porte à droite. Il s'est défait de son pardessus dehors.)

REBEKKA. — Voyez-vous qui est là, monsieur Rosmer !

l. 8-9. — et dit — — contenue] *Manque.*

l. 10-11. — cher Kroll] Gylling

l. 14. — Cher] Sois le bienvenu, cher, cher

P. 492, l. 2. — part] part, cher Gylling

l. 15-20. — C'est bien naturel. Tous deux, Rebek... mademoiselle West et moi, nous avions une profonde affection pour la pauvre éprouvée ... Oh, c'est au moins un grand, un profond bonheur, de n'avoir rien à se reprocher...

l. 25. — nous verrons] je verrai

l. 27. — Oui, Kroll...] *Manque.*

l. 28. — Car — — Kroll] *Manque.*

P. 493, l. 14. — j'ai encore plus] je n'ai pas moins

l. 18. — Comment — — venu] *Manque.*

l. 20-21. — Il devient — — spectateur.] Car tu sais, Rosmer, il devient impossible à un homme réfléchi et d'esprit droit de rester plus longtemps spectateur inactif.

l. 23-25. — C'est — — t'assure !] Moi et tout notre petit cercle d'amis, dans la ville, nous nous sommes unis plus étroitement pour agir de concert.

P. 494, l. 9. — Tout de même pas dans] Dans

l. 13-14. — ont — — secrète] ont fondé une association

l. 21-23. — ce sont — — mazettes] ce complot comprend tous les garçons doués. Il n'y a que les imbéciles

P. 495, l. 9. — et la révolte] *Manque.*

l. 13. — Chez toi?] *Manque.*

l. 17-18. — Bref,... qui] Laurits

l. 19. — a même glissé un article dans « le Phare ».

l. 25. — ont — — jusqu'ici] *Manque.*

P. 496, l. 2. — incroyable] étonnant

l. 6. — beaucoup d'] quelques

l. 6-9. — puis — — Enfin] *Manque.*

l. 15-16. — *Manque.*

l. 24. — *(Elle se dirige vers le poêle.)*

l. 26-28. — tu sais — — publiques] nous avons là un effet de l'esprit de l'époque, tel qu'il se manifeste chez nous actuellement.

P. 497, l. 11-17. — Comment ! Veux-tu dire que je devrais aussi... !

REBEKKA. — Mais, cher proviseur, vous savez la répugnance de monsieur Rosmer...

l. 19-24. — Il devra — — malheureusement.] Il faut qu'il surmonte cette répugnance.

l. 26. — pour ainsi dire] *Manque.*

P. 498, l. 5. — Et — — bien] Je crois

l. 8-12. — Plus — — signifie?] Plus ouvert...? Que signifie...?

l. 17-18. — Je ne m'entends pas à la politique. Mais il me semble qu'en ces dernières

l. 20. — un peu] *Manque.*

l. 22-23. — Oh ! — — cher.] En cela tu te trompes grandement.

l. 26. — la moindre] de

l. 29. — Oui] *Manque.*

P. 499, l. 4. — Un pareil être] Il

l. 6. — à ce qu'on me dit] *Manque.*

l. 7. — un collaborateur capable. Mais cet agrandissement du « Phare » n'ira pas tout seul.

l. 8-10. — ROSMER. — Penses-tu, toi et les autres, à monter quelque chose contre?

l. 12. — Nous allons le faire maintenant.

l. 15 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 16. — même] *Manque.*

l. 25-28. — Que tu ne veuilles pas prendre part aux réunions publiques, et t'exposer à ce qu'on y subit, je peux le comprendre de la part d'un homme comme toi. Mais le travail plus tranquille d'un rédacteur en chef...

P. 500, l. 11-14. — [*Écrit d'abord :* GYLLING. — Tu ne peux pas le savoir avant d'avoir essayé quelque temps.

ROSMER. — Si, si, je te dis. Je le sais très sûrement.]

l. 18-21. — *Manque.*

P. 501, l. 2. — me dit-on] *Manque.*

l. 3-4. — sous — — journal] gagner accès

l. 6-7. — ta loyauté,... ta distinction] la loyauté

l. 11. — , tu sais...] Les Rosmer de Rosmersholm, tu sais...

l. 16. — Hauts dignitaires] *Manque.*

l. 19-20. — (il pose — — Rosmer] *Manque.*

l. 23. — *L'indication scénique manque.*

P. 502, l. 3 *et* 5. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 4. — Non, non. S'il le faut, je le ferai plutôt moi-même.

P. 503, l. 2-27. — Si, il a dit s'appeler Uldrik.

ROSMER. — Ulrik?

MME HELSET. — Oui, et il y avait quelque chose de plus. Il m'a semblé entendre... Hetmand, ou quelque chose comme ça.

ROSMER, à Gylling. — Le malheureux Ulrik Hetman, tu sais.

GYLLING. — Ulrik Hetman, cet homme dégradé? Alors, il vit encore.

Puis ce passage est corrigé en :

Il me semble qu'il a dit s'appeler Hetman.

ROSMER. — Connais personne de ce nom.

MME HELSET. — Oui, et puis il a dit qu'il s'appelait Uldrik aussi.

GYLLING. — Ulrik Hetman, cet homme dégradé?

R. — Alors, il vit encore.

KR. — La dernière fois que j'ai entendu, etc.

P. 504, l. 9-18. — [*Écrit d'abord :* Je l'ai un peu connu au temps de sa prospérité.

GYLLING. — La dernière fois que j'ai entendu parler de lui, il était en prison.]

Le texte corrigé présente les différences suivantes avec le texte définitif :

l. 9. — Oh ! tu sais qu'il a été mon vieux précepteur.

l. 11-12. — d'opinions] de doctrines.

l. 14. — *L'indication scénique manque.*

l. 17-18. — Tu peux en remercier ton Dieu, mon cher Rosmer.

l. 19. — Brendel] Hetman. *De même par la suite.*

l. 21. — un peu — — alerte] *Manque.*

l. 23. — Veste élimée] Pas de pardessus

l. 29. — Johannes] Rosmer

P. 505, l. 2-3. — [*Écrit d'abord :* On ne s'attendait guère à me voir dans ces parages?]

l. 8-10. — HETMAN, se retourne. — Oui, c'est juste ; le voilà. Bonjour, [*Biffé :* Rosmer]. Je ne voulais pas passer devant Rosmersholm sans faire une visite. [*Noté à côté de la réplique :* Joh mon garçon, toi que j'ai le plus aimé...]

ROSMER. — Les voyageurs sont toujours bien venus chez nous.

HETMAN. — Je n'avais pas de carte sur moi. J'espère que la dame mûre que j'ai vue dehors m'a annoncé correctement? Allons, ça va bien. (Il s'incline devant Rebekka.) Ah ! madame la doyenne, naturellement?

ROSMER. — Mademoiselle West.

HETMAN. — Sans doute une proche parente. Et là... (Il désigne le proviseur.) Un collègue, je vois.

ROSMER. — Le proviseur Gylling.

HETMAN. — Gylling. Gylling? N'avez-vous pas étudié la philologie?

P. 506, l. 15-16. — Un de ces chevaliers de la vertu, qui m'ont fait expulser de l'Association des étudiants?

l. 21. — herr doktor] monsieur le proviseur

l. 28. — P. 507, l. 17. — Oui, madame la pastoresse, j'y vais. Je ne voudrais pour rien au monde baisser dans l'estime d'une jeune dame jolie, aimable et gracieuse. Malheureusement,... je suis obligé de l'avouer,... je ne connais pas encore cette partie du pays.

GYLLING. — Vraiment. Il paraît pourtant que vous avez pas mal circulé dans les campagnes, à ce que l'on m'a dit.

HETMAN, d'un ton bourru. — C'est vrai, monsieur le professeur. J'ai fait d'assez longs voyages. (A Rosmer.) Mais tu vas maintenant connaître mes projets. J'ai résolu d'entreprendre une série de conférences dans tout le pays. Et je pense à commencer ici, bien que... mon nom ne soit sans doute guère répandu dans cette région?

Rosmer. — Non, je ne le crois pas.

HETMAN. — Oh non, il ne faut d'ailleurs pas s'y attendre

de la part de gens de ces trous perdus. (A Gylling.) Mais dites-moi, monsieur l'inspecteur,... unter uns,...

P. 508, l. 7. — P. 511, l. 15. — GYLLING, se rapprochant. — Voilà une réponse que je n'aurais pas attendu.

HETMAN. — Monsieur le directeur d'école a peut-être pensé qu'Ulrik Hetman était disposé à se commettre avec n'importe qui? Mais il faut surmonter ses antipathies quand on est à un tournant de sa vie. Je vais entrer en relations avec cet individu, engager des négociations...

ROSMER. — Êtes-vous vraiment pour de bon à un tournant?

HETMAN. — Pour de bon, monsieur le pasteur? Où est Ulrik Hetman, il est toujours pour de bon. C'est résolu. Un de ces jours j'abandonne mon existence peu estimée. La série de conférences que je vais faire... va éclaircir la plus grande et la plus récente pensée de ma vie.

REBEKKA. — Quelle est cette pensée, monsieur Hetman? Oh ! dites-le.

HETMAN. — Bon, ici, dans un cercle intime de connaissances plus ou moins proches, il n'y a rien à cacher. Je vais ouvrir ma campagne depuis longtemps projetée contre tous les propriétaires terriens du pays.

GYLLING. — Contre les propriétaires terriens? Donc contre la masse des gens de la campagne?

HETMAN. — Parfaitement, monsieur l'administrateur. En êtes-vous?

GYLLING. — J'en suis en ce que je suis déjà en guerre avec la majorité radicale...

HETMAN. — Sornettes que la majorité et tout cela. C'est contre les ruraux en général que je dirige ma guerre. Contre les gros et les petits, contre les radicaux et contre les imbéciles.

GYLLING. — Mais permettez, monsieur... ; on ne peut tout de même pas ainsi, sans tenir aucunement compte des partis...

HETMAN. — Écoutez ; et suivez-moi bien ; vous pourrez peut-être me comprendre. Supposez qu'en ville je m'associe

avec deux ou trois capitalistes. Nous fondons une grande usine pour la fabrication d'un produit quelconque, qui n'est pas encore découvert.

Gylling. — Où cela va-t-il nous mener?

Hetman. — Patience, monsieur l'inspecteur. Pour fabriquer ce produit, nous avons besoin de tout l'oxygène qui se trouve ou parvient dans la masse d'air du département,... ou bien nous avons besoin de tout le carbone de l'air. Nous... moi et les deux ou trois capitalistes, pourrions nous en servir pour en faire des diamants. Mais l'air, dans les deux cas, l'air du département tout entier, deviendrait inutilisable pour les gens et les animaux, et pour tout ce qui est organique. Tout le monde serait obligé d'acheter chez nous sa ration d'air vital,... peut-être à haut prix. Sinon... heraus! Que dites-vous de cela?

Gylling. — Je ne pense pas que les autorités, ici, permettraient une pareille industrie.

Hetman. — Je ne le pense pas non plus, honoré monsieur. Et je ne pense pas non plus qu'elles permettraient à notre petite société en question de se servir de la rivière ou du fjord de telle manière que les poissons n'y pourraient vivre, ni les bateaux naviguer. (Il se rapproche.) N'êtes-vous pas en cela de mon avis?

Gylling recule d'un pas. — Voyons, voyons! Certes, je suis d'accord.

Hetman. — J'ai un vague soupçon que vous me croyez atteint de quelque forme de maladie mentale. Mais c'est une erreur pour l'instant. J'ai seulement voulu bien établir que nous sommes tous d'accord pour dire que l'air et l'eau de notre planète sont biens communs de tout le monde. Mais quand il s'agit de la terre ferme,... du sol qui est sous nos pieds, dont nul ne peut se passer, oh! das ist wss Anderes! Nul ne murmure contre le fait que la terre ferme du globe est aux mains d'une bande relativement peu nombreuse de brigands qui l'ont

exploitée pendant des siècles, qui l'exploitent actuellement, et qui comptent l'exploiter indéfiniment. Voyez-vous, mes honorables messieurs... et ma belle dame, voilà le fait que je veux mettre en évidence.

GYLLING. — Je doute que cette entreprise soit lucrative.

HETMAN. — Est-ce que je me soucie de rémunération ! C'est l'idée,... ma plus grande et plus récente idée, qui, pour moi, importe. J'ai vu comme dans un éclair que la conscience juridique de l'humanité souffre d'une folie partielle. Voilà le principe. Cette idée, je l'ai d'en haut,... ou d'en bas,... ou des sombres puissances insondables. Je l'ai, dis-je, grâce à une inspiration. Aussi appartient-elle à moi seul. Et je vais en ville pour l'offrir à l'humanité.

REBEKKA. — Mais permettez-moi, monsieur Hetman,... cette idée n'est pas tellement nouvelle.

HETMAN, avec un sursaut. — Que dites-vous,... ma belle dame ! Mon idée n'est pas nouvelle !

REBEKKA. — Pas tout à fait, malheureusement. Nous avons lu justement cet hiver un livre qui traite un peu ce sujet.

HETMAN, à Rosmer. — Cette dame dit-elle vrai?

ROSMER. — Oui, bien entendu.

HETMAN. — Et dans ce livre se trouve la question du sol et...

ROSMER. — C'est de quoi le livre parle.

HETMAN, pâle et chancelant. — Les auditeurs... voudront bien... me permettre... de m'asseoir. (Il glisse dans un fauteuil où il reste penché en avant, les mains sur les genoux.)

REBEKKA. — Vous apporterai-je quelque chose? N'importe quoi...?

HETMAN, le regard vague. — Trop tard. J'arrive trop tard. Cette fois encore. Toujours trop tard.

GYLLING. — Ça ne fait rien, au fond. Pour la plupart des gens d'ici ce sera sûrement tout à fait nouveau.

HETMAN, avec un regard lamentable. — A quoi cela m'avance-

t-il et quel plaisir puis-je avoir, quand le monde entier croirait que c'est nouveau, maintenant que je sais moi-même que ce ne l'est pas.

Rebekka. — Oh ! combien je souhaiterais n'avoir rien dit.

Hetman se lève. — Belle dame,... c'est un rude coup que m'a porté votre amour de la vérité. J'avais gardé pour moi cette idée, je l'avais couvée avec un amour jaloux, je l'avais sentie croître, il me semblait que je ne pourrais me résoudre à la lâcher. Et maintenant que je la lâche, j'arrive trop tard. Cette fois encore. Allons, voyons ! Pas de larmes de compassion, madame et messieurs. Je ne supporte pas la pitié. Ne la mérite pas non plus. Il y a peut-être là une juste Némésis. Peut-être y a-t-il eu ceci ou cela dans ma façon de vivre...

Rosmer. — Oui, ne le pensez-vous pas vous-même?

Hetman. — Je vais revêtir l'homme nouveau. Et puis, je vais organiser quelques réunions du soir. Un peu de déclamation et de chant et cætera. (A Gylling.) Trouve-

P. 511, l. 19. — , à votre service] *Manque.*

l. 21. — Oui — — regarder.] Non, vraiment? Je ne l'aurais pas cru.

P. 512, l. 2. — , monsieur le pédagogue] *Manque.*

l. 5-6. — mon — — souvenirs] ma visite dans cette agréable maison.

l. 19. — (Il s'incline.)

l. 22. — Johannes,...] *Manque.*

l. 23. — service — — maître] à ton vieil ami un petit service

l. 26. — P. 513, l. 7. — Volontiers. Qu'est-ce que c'est?

Hetman. — Vois-tu, je voyage à pied cette fois. Mes affaires me seront envoyées plus tard. Pourrais-tu me prêter une chemise à manchettes empesée pour un jour ou deux?

Rosmer. — Très volontiers. Y a-t-il autre chose?

P. 513, l. 11-15. — Rosmer. — Oh ! oui je le peux sûrement.

Hetman. — Et puis une paire de chaussures d'hiver, peut-

être. J'ai commis l'imprudence de ne prendre que ces légères chaussures de printemps.

l. 20. — Pas — — moi.] Un tel dérangement !

l. 23. — ROSMER. — Bien, bien. Venez donc avec moi.

l. 24-28. — *Manque.*

P. 514, l. 4-5. — le retient. Dites-moi,...] *Manque.*

l. 14. — deux billets] un billet

l. 17-19. — deux — — monsieur] un billet de dix que j'ai reçu. Adieu, très honorés messieurs.

l. 22. — P. 515, l. 9. — GYLLING. — Miséricorde,... voilà donc cet Ulrik Hetman, autrefois si brillant !

ROSMER. — Il faut qu'il ait décliné degré par degré.

GYLLING. — Fêté comme il l'était. Le lion de toute la capitale,... malgré tous les excès auxquels il se livrait. Mais son livre infâme est venu. Et c'est ce qui l'a perdu.

ROSMER. — Y aurait-il encore moyen de le sauver?

GYLLING. — Lui?

ROSMER. — Ne serait-il pas possible de le relever?

GYLLING. — Oh ! mon cher, comment cela pourrait-il se faire?

ROSMER. — Je pense, en le traitant avec ménagement,... avec amitié ; en lui témoignant confiance ; en se fondant sur ses bonnes intentions. Une sorte de regret s'éveillait tout de même en lui.

GYLLING. — Te fondes-tu sur des impressions [*Biffé :* pareilles] chez un pareil homme?

ROSMER. — Je le voudrais tant.

GYLLING. — Oui, Rosmer, tu as toujours eu de l'espoir, où nul autre n'en avait.

P. 515, l. 25. — La — — pas.] *Manque.*

l. 28. — Écoute, Kroll.] *Manque.*

P. 516, l. 7-8. — à l'accord — — voir] aux différences d'opinions et de conceptions

l. 11-12. — fondamentales] *Manque.*

l. 23-25. — J'ai — — là...] Et j'en suis là maintenant.

l. 27. — en es-tu] *Manque.*

P. 517, l. 8. — enchanté,] paisible et

l. 9-10. — Mais — — une] si je n'avais pas su que cela te causerait cette

l. 13. — (se penche en avant).

l. 23. — sociale] publique

l. 25-26. — à — — conflit] aucun parti

P. 518, l. 1. — venus de tous les côtés] *Manque.*

l. 3. — au — — but,...] ... à

l. 7-8. — Pour — — sommes] Ne sommes-nous pas

l. 11. — vrai] *Manque.*

l. 26-27. — Veux-tu les libérer et les purifier? [*Écrit d'abord :* Est-ce là un langage qui convient à un prêtre?

l. 29. — Non — — seulement] Je veux

P. 519, l. 6. — , alors] *Manque.*

l. 8-9. — Il — — moyen.] *Manque.*

l. 20 *et* 22. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 24. — peut-être] *Manque.*

P. 520, l. 4. — Il — — fermentation] Cela a donc duré longtemps.

l. 8. — qu'il me semblait] *Manque.*

l. 10. — pouvoir] *Manque.*

l. 11-12. — Je voulais me] me

l. 15. — m'a] m'avait

l. 18. — ton] ce

l. 19. — précisément] *Manque.*

l. 27. — P. 521, l. 1. — tu — — adversaires], quelles paroles haineuses de persécuté tu y prononçais,

P. 521, l. 4-8. — de la — — Kroll?] , de la mansuétude. Et je veux contribuer à les procurer. Je veux essayer, du moins. Ne le veux-tu pas aussi, Gylling?

l. 13. — avec — — puisqu'il] l'un contre l'autre ainsi que luttent des amis, des frères, lorsqu'il

P. 522, l. 2-3. — et — — grande.] avec une bouilloire à thé qu'elle pose sur la table.

l. 4-9. — REBEKKA. — Voilà. Il est parti, ce pauvre malheureux. Maintenant nous allons être bien. Asseyez-vous, proviseur.

GYLLING. — Adieu, mademoiselle. Je n'ai plus rien à faire ici.

l. 12. — (Elle regarde Rosmer.)

l. 17-18. — Je ne te lâche pas, Rosmer. Je te forcerai à revenir à nous.

l. 25-26. — Je ne suis pas aussi seul que tu crois. Tu oublies Rebekka. (Il lui prend la main.) Nous sommes deux à être seuls ici.

P. 523, l. 2-5. — Les paroles — KROLL.] *Manque.*

l. 7-10. — *Manque.*

l. 12-14. — ROSMER le suit et crie. — Gylling. Je ne te lâche pas ainsi. Demain, j'irai te trouver.

l. 22. — amis fidèles] bons amis

P. 524, l. 4-5. — Ce soir — — C'est dit] Tout à fait comme d'habitude. Tu vois,... je suis très calme

l. 8. — Cher ami] *Manque.*

l. 13-22. — MME HELSET. — Je vais sans doute enlever le couvert, mademoiselle?

REBEKKA. — Oui, s'il vous plaît.

MME HELSET range. — Monsieur le proviseur est parti de bien bonne heure.

REBEKKA. — Je pense qu'il reviendra demain.

MME HELSET. — Il n'en sera peut-être rien. Car le temps s'assombrit.

REBEKKA range sa corbeille à ouvrage. — Tant mieux. Alors, je verrai peut-être des chevaux blancs à Rosmersholm. *(Nom ainsi écrit pour la première fois.)*

ACTE II

P. 526, l. 2-3. — La — — gauche] Porte au fond ainsi qu'à gauche

l. 6-7. — Au — — devant] Table avec tapis devant par terre.

l. 8. — , en veston d'intérieur,] *Manque.*

l. 9-10. — Il — — d'œil] Devant lui sont des papiers où il corrige et ajoute. Il porte un veston d'intérieur.

l. 14. — Rosmer feuillette les papiers

l. 19. — Tout à fait bien.

P. 527, l. 7. — qu'aujourd'hui — — d'avoir] que depuis que j'ai

l. 9. — , Rosmer] *Manque.*

l. 16. — Ah — — sais] Si, si

l. 20. — *Manque.*

P. 528, l. 5. — deux ou trois] quelques

l. 6. — *L'indication scénique manque.*

l. 9. — te] nous

l. 13-16. — un homme — — Rebekka] un individu dont il vaut mieux se tenir à l'écart. C'est vrai, tu ne le connais pas. Mais j'ai eu plus qu'assez affaire à lui

Rebekka, tâtant le terrain. —

l. 23. — car tu ne peux] nous ne pouvons

l. 24. — les amis] tes anciens amis

l. 25. — P. 530, l. 8. — Rosmer se renverse au dossier de sa chaise et la regarde. — As-tu vraiment pu croire un instant que Gylling ou aucun des autres voudrait tirer vengeance...

Rebekka. — Au début, mon cher... On ne peut pas être bien sûr...

Rosmer. — Je croyais que tu connaissais pourtant ces hommes mieux que cela. Ils sont parfaits honnêtes gens. Cet

après-midi j'irai en ville et je causerai avec eux. Tu verras que je réussirai à les ramener à moi suffisamment pour... (Il voit Mme Helset.) Qu'y a-t-il, madame Helset?

MME HELSET, à la porte de gauche — Le proviseur Gylling est en bas, dans le vestibule.

ROSMER. — Gylling !

REBEKKA. — Le proviseur !

MME HELSET. — Il demande s'il peut parler à monsieur le doyen.

ROSMER, à Rebekka. — Qu'est-ce que je disais ! Certainement, il le peut. (Il va à la porte et crie dans l'escalier.) Monte, cher ami. Tu seras cordialement le bienvenu !

(Rosmer laisse la porte ouverte. Mme Helset sort. Gylling entre, son chapeau à la main, mais sans pardessus.)

ROSMER, avec une émotion calme. — Je savais bien que ce ne serait pas la dernière fois...

GYLLING. — L'affaire se présente aujourd'hui autrement qu'hier.

P. 530, l. 7. — Tu te ravises?] *Manque.*

l. 11. — *Manque.*

l. 17. — GYLLING regarde du haut en bas sa robe du matin

l. 19. — de si — — surprenne] la surprendre

l. 25. — Dieu — — du tout] Je ne sais pas

P. 531, l. 2. — Mais tu es singulier aujourd'hui, Gylling.

l. 4. — Adieu, monsieur le proviseur.

l. 6-12. — GYLLING, s'asseyant sur la chaise près de la table à écrire.

l. 15. — ROSMER s'assied près de l'autre table.

l. 24. — Non. Il est descendu dans une sale maison, est allé dans un sale cabaret. Dans la plus

P. 532, l. 2. — Alors, il est sans doute incorrigible.

l. 9. — Non. Par Mortensgaard.

l. 16. — Il avait sans doute besoin de lui.
l. 18-19. — (Il rapproche un peu sa chaise.)
P. 533, l. 9. — Kroll, en cela] *Manque.*
l. 10. — Elle et moi,...] *Manque.*
l. 19. — appris] su
l. 29. — cet écrivain scandaleux] un individu
P. 534, l. 6. — *L'indication scénique manque.*
l. 11-12. — Non — — bout...] *Manque.*
l. 13. — Et à mon estime aussi?] *Manque.*
l. 24-25. — dont — — pénible] auquel il te sera pénible de répondre
P. 535, l. 22-23. — Oh — — effrénée] Il n'y avait malheureusement pas à douter, tu sais. Je t'ai dit sa passion effrénée, maladive
P. 536, l. 2. — Eh bien ! imagine donc cet affreux tourment.
l. 3-4. — Et — — responsable?] *Manque.*
l. 11-12. — hérité — — docteur] conservé une grande partie des livres de son père
l. 15. — solennelle] *Manque.*
l. 15-16. — Ce — — détraqué] C'est son cerveau malade
l. 21-22. — de vivre — — guise] *Manque.*
l. 23. — Rosmer sursaute.
P. 537, l. 8-9. — Tout — — Là, tu] Tu
l. 10-13. — Kroll — — car, tant] Tant
l. 15-16. — Je ne — — Rebekka...] Rebekka elle-même n'a...
l. 26-27. — pas parlé, à moi] jamais parlé
l. 29. — La pauvre,...] *Manque.*
P. 538, l. 6. — *Après* Et, *est biffé :* je ne voulais pas te peiner et tourmenter davantage encore, en te révélant ce que je considérais alors comme de simples divagations.
l. 6-7. — environ — — tard] encore une fois
l. 11. — Le cheval blanc,...] *Manque.*
l. 13. — si tristes] ces
l. 18. — Moi, épouser... !] *Manque.*

l. 20. — jeudi] mercredi

P. 539, l. 7-8. — Pourquoi n'as-tu rien dit de tout cela?] *Manque.*

l. 11. — ? J'ai — — propos] en te révélant ce que je considérais

l. 16. — clair] clair, au milieu de son angoisse

l. 19-20. — Oui, c'est pour moi tout à fait inexplicable. Je ne comprends pas.

l. 22. — Mais moi, je comprends. Et maintenant je

P. 540, l. 8. — autrement. Elle a dit] ainsi

l. 11. — ROSMER se lève

l. 17. — A — — incroyable] A pareille question

l. 22. — plus d'un an] bientôt un an et demi

P. 541, l. 5. — qu'un — — pureté] que ce que tu appelles moralité.

l. 6-8. — Tu — — nature !] *Manque.*

P. 541, l. 29. — P. 543, l. 7. — Ne — — personnelles.] Sur le triste changement qui s'est produit en toi, il faut faire le silence. Il n'y a aucune nécessité à proclamer pareil fait dans tout le pays.

P. 543, l. 11. — et équivoque] *Manque.*

l. 14. — , Rosmer] *Manque.*

l. 17. — par les meilleurs] *Manque.*

l. 19. — irréparable] irréparable, dans la région et au loin

l. 23-27. — Et je vois ainsi la question. C'est mon devoir irrécusable de réparer ce que la famille Rosmer a commis pendant si longtemps.

l. 29-30. — Oui — — voyons.] *Manque.*

P. 544, l. 3. — au combat de] à

l. 5-6. — Le — — une] A la vie? Dis plutôt : à

l. 7. — *L'indication scénique manque.*

l. 10. — Tu — — expérience] Tu es sans expérience, Rosmer

l. 22. — Est-ce encore Ulrik Hetman?

l. 28. — Déjà !] *Manque.*

P. 545, l. 10. — *L'indication scénique manque.*

P. 546, l. 5-7. — (Peder Mortensgaard entre par la porte de gauche.)

l. 9-10. — Allumé — — redingote).] (Il prend son chapeau.)

l. 13. — MORTENSGAARD, humblement.

l. 22. — m'enseigner] me rappeler

l. 28. — P. 547, l. 7. — MORTENSGAARD. — Hm ! Je n'oublierai pas cela, monsieur le proviseur.

GYLLING. — Adieu, Rosmer. (Il sort par la porte à gauche.)

P. 547, l. 8-9. — ROSMER. — Eh bien ! monsieur Mortensgaard, qu'est-ce qui vous amène chez moi?

l. 12. — la] *Manque.*

l. 18. — *Manque.*

l. 22. — P. 548, l. 1. — ROSMER. — C'est exact.

MORTENSGAARD. — C'est pourquoi la demoiselle a pensé que je devrais monter et parler avec monsieur le doyen.

P. 548, l. 4-6. — Me permettez-vous de dire que vous vous ralliez à la cause de la liberté et du progrès?

l. 12. — pasteur] doyen

l. 21. — *L'indication scénique manque.*

P. 549, l. 4-5. — doctrines — — monde] conceptions de l'Église. Ces questions ne me concernent pas

l. 8. — vous-même] *Manque.*

l. 28. — P. 550, l. 2. — ... et — — naturellement] vous le faites sûrement

P. 550, l. 5. — Oui, cela se comprend

l. 7-8. — Bien — — pasteur] Alors je vous dirai

l. 9-10. — ... votre — — aussitôt] de foi, vous vous liez les mains.

l. 11-14. — ROSMER — — Oui, vous] Vous

l. 15. — Et d'ailleurs] *Manque.*

l. 16-17. — pasteur] doyen

l. 17. — nous — — gens-là] nous en avons trop

l. 20. — sage] opportun

l. 24. — Ah ! oui] Oh ! comme nous nous comprenons peu.

l. 27. — pasteur.] *C'est la première fois que le titre de doyen n'est pas employé.*

l. 29. — ce — — l'église] la foi et la doctrine.

P. 551, l. 2-3. — dans — — l'église] à la foi et la doctrine

l. 5-9. — C'est — — pasteur,] Cela ne regarde pas le public.

Rosmer. — Je vous comprends. Et pourtant vous vous targuez dans le « Phare » de votre libéralisme et de votre besoin d'indépendance.

Mortensgaard. — Je crois avoir droit de le faire. Mais

l. 20-21. — principalement] *Manque.*

l. 27. — Vous m'avez] Je suis

P. 552, l. 1. — *Après* la vie *est écrit :* Rosmer. — Je ne pensais pas que vous ressentiez encore si profondément cette affaire.

Mortensgaard. — Parce que je suis parvenu à une fort bonne situation? Beaucoup meilleure que si j'étais resté à l'école? Oui, c'est vrai. Mais songez à ma position bizarre. Nous avons des temps nouveaux dans le pays. J'aurais pu devenir n'importe quoi,... comme la plupart des autres. Et voilà,... toutes les portes fermées. Les hommes pour qui j'ai combattu, et qui me doivent d'être arrivés au pouvoir et à l'honneur,... ne me reconnaissent pas. Ils n'osent pas, dans leur intérêt.

Rosmer. — Croyez-vous que la lâcheté s'étende ainsi jusqu'aux gens les plus puissants?

Mortensgaard. — Ce n'est pas de la lâcheté, monsieur le pasteur. Ces gens-là ne peuvent pas ne pas tenir compte de l'hypocrisie. S'ils rompent avec l'hypocrisie, ils seront bientôt près de la chute.

l. 1-2. — Enfin — — mais] Hé oui

l. 11-12. — Il peut — — aussi] *Manque.*

l. 14-15. — Mortensgaard] Je n'en doute pas. Mais heureusement je me sens invulnérable.

P. 553, l. 4. — Voulez — — dire] Eh bien ! faites-moi savoir

l. 12. — Bien, bien,] *Manque.*

P. 554, l. 9. — dix-huit mois] à peu près deux ans

l. 22. — commence par dire] dit

P. 555, l. 23. — Mais — — figurait] Et à quoi ma femme croyait

l. 28. — hm...] *Manque.*

P. 556, l. 16. — P. 557, l. 15. — Madame Helset l'a apportée un soir, tard

ROSMER. — Si vous aviez questionné madame Helset, vous auriez appris que ma pauvre malheureuse femme n'était pas tout à fait responsable.

MORTENSGAARD. — J'ai bien questionné, monsieur le pasteur. Mais je dois dire que je n'ai pas eu précisément cette impression.

ROSMER. — Non? Que pensait donc madame Helset?

MORTENSGAARD. — Oui, elle était singulière, elle aussi. Je n'ai pas pu bien saisir ce qu'elle pensait.

ROSMER. — Vraiment? Mais pourquoi me renseignez-vous maintenant sur cette vieille lettre étourdie?

MORTENSGAARD. — Pour vous donner le conseil d'être extrêmement prudent, monsieur le pasteur.

ROSMER. — Dans ma vie, vous voulez dire?

MORTENSGAARD. — Oui.

ROSMER. — Vous croyez donc qu'il y a ici quelque chose à cacher?

MORTENSGAARD. — A tout bien considérer, je n'en peux tirer autre chose.

ROSMER. — Vous pourriez donc me croire capable de mener une vie impure.

MORTENSGAARD. — Cela me paraît singulier de vous entendre employer encore une pareille expression, monsieur le pasteur. J'aurais cru qu'un homme affranchi doit s'être placé au-dessus de pareils vieux soucis et scrupules morbides.

ROSMER. — Le faites-vous vous-même?

MORTENSGAARD. — Oui, bien entendu. Du moment que je suis au monde, j'ai bien le droit de vivre à ma guise et à mon gré. Mais, bien entendu, chacun doit, dans son intérêt, ne pas se mettre à dos les hypocrites et toutes les victimes de l'abrutissement, au milieu desquelles on vit.

ROSMER. — Nous ne serons jamais d'accord sur ce point, nous deux, monsieur Mortensgaard.

MORTENSGAARD. — Hm ! En tout cas, soyez prudent, monsieur le pasteur. S'il se répand quoi que ce soit qui contrarie les préjugés, vous pouvez être sûr qu'on en accusera la tendance libérale. Adieu, monsieur le pasteur.

P. 557, l. 27. — *Après* l'escalier *est écrit :* ROSMER. — Adieu.

P. 558, l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 18-24. — Oui, — — voulais.] Il avait un air si singulier... quand il a parlé de ma robe du matin... Il me fallait savoir son idée de derrière la tête.

l. 26-29. — ROSMER. — Je te l'aurais dit.

REBEKKA. — Tu ne m'aurais peut-être pas tout raconté.

P. 559, l. 11-12. — trouves — — Rebekka] veux, Rebekka. Tu as ta pleine liberté. Mais qu'en dis-tu

l. 25-27. — aux — — sur] à l'esprit ignoble. Oh ! ce n'est pas pour rien que j'ai jalousement caché

P. 560, l. 2-3. — Oh ! — — là] Oh !, que nous importent les jugements de tous les autres.

l. 6-7. — Moi? Oui, je le croyais jusqu'à aujourd'hui. Mais maintenant...

l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 23. — s'être fourvoyée dans] en être arrivée à

l. 26. — Tu — — toi-même] Mais tu sais bien

P. 561, l. 2. — Oh si, vois-tu...] *Manque.*

l. 8-9. — Je — — immédiate] Oui, quelle était alors la cause profonde

l. 13-14. — Crois-tu que je puisse m'en distraire, quel que soit mon désir?

l. 18. — et songeur] *Manque.*

l. 27. — P. 562, l. 1. — recherchions — — et] *Manque.*

P. 562, l. 3. — soucieux — — ménager] prudent pour ménager la pauvre malade

l. 4-5. — pour — — nous] *Manque.*

l. 12-13. — toujours — — tout] toujours,... elle a tout observé, et s'est méprise sur tout.

l. 14 *et* 21. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 18. — horreurs] affreuses vilenies

l. 19. — inventer — — compte] deviner et accumuler. Et elle était seule à lutter. Seule et désespérée.

l. 27. — dans — — moulin] *Manque.*

P. 563, l. 4. — REBEKKA s'approche de lui par derrière.

l. 6. — près — — Rosmersholm] *Manque.*

l. 8. — ferais — — pas] veux

l. 10. — *A la fin de la réplique est écrit, mais biffé :* Elle nous croyait coupables. Se croyait terriblement lésée par nous. Sur quoi... pour nous deux... elle s'est donnée la mort.

l. 13-14. — entièrement — — parts] *Manque.*

l. 18-25. — C'était charmant lorsque nous étions assis là, près du poêle, au crépuscule. Et tu te mettais à bâtir tes châteaux de rêve. Tu étais un homme libéré, disais-tu, et tu voulais intervenir dans la vie vivante. Et tu voulais créer des êtres nobles autour de toi, de plus en plus nombreux.

P. 564, l. 10 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 15. — veux-tu dire] *Manque.*

P. 565, l. 1-3. — Et ensuite — — cheveux.)] J'étais pour elle comme un secret renégat. Et par suite il lui était facile de tenir le reste pour vraisemblable.

l. 8. — le cheval blanc] les chevaux blancs

l. 19. — *L'indication scénique manque.*

P. 566, l. 3. — s'arrête — — revient] *Manque.*

l. 12-13. — Je pense que notre amitié subsistera, quoi qu'il puisse arriver.

l. 18. — une chaste union] de chastes relations

l. 22-23. — qu'une — — surtout] ... de telles relations ne conviennent-elles pas

P. 567, l. 1-3. — de sinistres — — d'autres] des rêveries morbides... Je ne me laisse rien imposer ni par des vivants... ni par des morts...

l. 8. — Ne le sais-tu pas?] *Manque.*

l. 17-18, 20 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 26. — nous deux] nous deux, vivants

P. 568, l. 9. — la liberté, la joie] la vie

l. 20-21. — Oh ! — — sens] Oh ! ne le sens-tu pas

P. 569, l. 10. — *L'indication scénique manque.*

l. 12. — gauche] droite

ACTE III

P. 571, l. 2-5. — La fenêtre — — fauteuil]. Le soleil d'hiver brille sur le tapis. C'est l'heure du dîner.)

(Rebekka West, assise sur un fauteuil, les pieds sur un tabouret rembourré, tricote un grand vêtement de laine blanche, qui est presque achevé.

l. 11. — Oh ! — — souvent] Oui, ce n'est pas son habitude.

l. 12. — , je pense] *Manque.*

l. 19. — Il n'était pas très bien hier soir.

P. 572, l. 25. — Mon Dieu] *Manque.*

l. 26. — P. 573, l. 2. — Et il — — foi] Mais depuis

P. 573, l. 11. — MME HELSET, époussetant avec ardeur.

l. 9 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 12. — REBEKKA tricote avec zèle.

l. 17. — le savoir] *Manque.*

l. 18. — ... puisqu'il — — dire] *Manque.*

P. 575, l. 18. — très] *Manque.*

l. 25. — madame Kroll] la femme du proviseur

P. 577, l. 4. — *L'indication scénique manque.*

P. 578, l. 11-12. — Rosmer, avec un signe de tête. — Bonjour. [*Ajouté après coup :* R]

l. 14. — cher ami] *Manque.*

l. 18. — Oui. Il n'est rien venu pour moi?

l. 11-20. — *Ajouté en marge. Mais* Pas aujourd'hui *manque.*

P. 580, l. 4-6. — et — — vénérables] ». « Rupture brutale avec toutes les traditions de famille respectacles. »

l. 13. — *Manque.*

P. 581, l. 1. — *L'indication scénique est placée l.* 4, *après* rien !

l. 4-6. — sentirais — — peu] sens heureux, quand je pense à l'ère d'éveil qui va venir.

l. 16. — te — — forces] tout mettre au service de cela

l. 20. — haineuses] Manque.

l. 25-26. — (Il regarde dehors, tressaille.)

P. 582, l. 15 *et* P. 583, l. 4. — *Les indications scéniques manquent.*

P. 583, l. 22. — Malheureusement — — motif] Elle n'est pas sans motif.

P. 584, l. 14. — Si — — bien] En y réfléchissant

l. 16-19. — N'as-tu — — répondre.] Ne l'as-tu pas senti aussi, Rebekka?

Rebekka, en lutte contre le mot. — Oui... Moi aussi.

l. 23. — peut-être.] *Manque.*

l. 25. — ,... — — permis] *Manque.*

P. 585, l. 15 *et* 23. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 16. — certes] *Manque.*

l. 24-27. — Oh, voilà les doutes, les scrupules de famille. Un de ces chevaux blancs de Rosmersholm.

P. 586, l. 4. — Une cause] *Écrit d'abord :* Un homme.

l. 11. — , certes,... elle l'est] *Manque.*

l. 18-20. — Maintenant il faut que tu sortes. Loin, loin. Tiens, voilà la canne et le chapeau.

l. 28-29. — Puis — — droite] et le suit des yeux

P. 587, l. 5-7. — Il — — main.] *Manque.*

l. 18-19. — Non, non. C'est à vous seule que je veux parler.

P. 588, l. 7. — l'espoir certain] ferme confiance

P. 589, l. 22. — complètement] *Manque.*

P. 590, l. 14. — tout à fait] *Manque*[1]

P. 591, l. 2. — Avec — — ...] *Manque.*

l. 7-8. — l'héritage — — génération.] ce qui est admis par l'élite de notre temps.

l. 16. — prodigieusement] *Manque.*

l. 20-21. — .... mademoiselle West] *Manque.*

P. 592, l. 22. — , monsieur le proviseur] *Manque.*

P. 593, l. 8 *et* 16. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 10. — ... de criminel] *Manque.*

l. 21. — ... mademoiselle] *Manque.*

P. 594, l. 2. — Vraiment?] *Manque.*

l. 4. — , vous l'avez dit] *Manque.*

l. 8-9. — avec — — Ah bah?] *Manque.*

l. 18. — , et ridicule aussi] *Manque.*

l. 19-20. — , et — — débarrasser] *Manque.*

l. 22-24. — Car — — précédé] Car West a été là-haut un moment l'année d'avant

l. 25. — *L'indication scénique manque.*

P. 595, l. 26-27. — cette — — possibilité] cela

P. 596, l. 5-6. — Contentons — — vous] Vous

l. 11-12. — tout — — appelez] toute

l. 15. — beaucoup] la plus grande partie

l. 16. — chez nous] *Manque.*

l. 18. — , mademoiselle West] *Manque.*

P. 597, l. 16-23. — Rebekka. — Quelle situation?

Gylling. — La situation entre vous et lui.

Rebekka. — Ah ! Vous croyez donc que notre situation a

besoin d'être... légalisée comme vous [*manquent un ou deux mots*] sérieusement?

l. 24-27. — de plus près, *et* en effet, *et* hm!] *Manquent.*

P. 598, l. 5. — Je le crois.

l. 6 *et* 16. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 13. — Ah! bah! Ne parlons pas de cela... Ah!... voilà Rosmer.

l. 25. — GYLLING pose son chapeau.

l. 26. — mademoiselle West] *Manque.*

P. 599, l. 9. — Les — — ont] La situation a

l. 14. — *L'indication scénique manque.*

P. 601, l. 2. — P. 602, l. 2. — Lorsque — — Je] Quand je suis arrivée ici du Finmark avec le docteur West,... [*Biffé au crayon :* j'avais alors vingt-deux ans...

ROSMER. — Mais oui. Je le sais bien.

REBEKKA. — Rosmer,... je n'étais pas alors ce qu'on a l'habitude d'appeler une... une femme innocente.

ROSMER. — Que dis-tu! Impossible! Tu perds la tête.

GYLLING. — Il vaut peut-être mieux que je m'en aille.

REBEKKA. — Non, restez assis, cher proviseur. Oui, Rosmer,... J'en étais là pour commencer.

ROSMER. — Oh, voyons! Comment as-tu pu...! Qui était-ce?

REBEKKA. — Un homme qui avait tout pouvoir sur moi.] Il m'avait enseigné pêle-mêle tout ce que je savais dans ce temps-là sur la vie.

[*Biffé au crayon :* ROSMER. — Tout de même! Que tu aies pu,... que tu aies pu te livrer...!

REBEKKA. — Il me semblait alors que cela ne regardait personne, que moi-même. Pourvu que cela restât caché... Et c'est resté caché.

GYLLING. — Voilà donc l'explication.

REBEKKA le regarde. — Après cela, il n'est pas étonnant qu'une femme tienne bon. Tienne bon malgré une vie assez pénible. Tienne bon jusqu'au bout.

GYLLING. — Maintenant je le comprends... peut-être.

ROSMER. — Et telle tu étais quand tu es venue à Rosmersholm. Que voulais-tu faire ici !]

REBEKKA. — Je voulais participer au temps nouveau qui s'annonçait. A toutes les idées nouvelles. Tu m'avais parlé d'Ulrik Hetman et du bouleversement qu'il avait été sur le point... Je voulais que tu fusses pour moi ce qu'autrefois il avait été pour toi. Et je

P. 602, l. 3. — Aux extrêmes.] *Manque.*

l. 13-21. — Mais jamais nous n'avons dit un mot de mon mariage. Jamais un mot. J'en suis très sûr.

REBEKKA. — Nous n'en avons pas parlé. Mais c'était inutile. Car je voyais à fond en toi. Et j'ai agi.

P. 603, l. 3. — qui ai fini par attirer] *Manque.*

l. 4, 8 *et* 10. — chemins] sentiers

l. 12. — *L'indication scénique manque.*

l. 13-14. — Qu'est — — Je] J'entends, et

l. 18. — donc — — pu] *Manque.*

l. 21-28. — Il y avait ceci, que nous causions ensemble, lisions ensemble, étions ensemble en voie de nous affranchir.

ROSMER. — Elle a donc su cela.

REBEKKA. — Elle a su que tu étais en train de te libérer de tous les vieux préjugés

P. 604, l. 2-3. — le reste aussi] tout

l. 8. — ... à ce moment] *Manque.*

l. 16. — dit et] *Manque.*

l. 21. *et* P. 605, l. 1 *et* 8. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 23. — , Rebekka] *Manque.*

P. 605, l. 7. — ?... Hein?] *Manque.*

l. 10-18. — ROSMER s'affaisse sur une chaise et se couvre le visage de ses mains. — Et c'est à ce tissu de mensonge et de fourberie qu'elle a cru ! Cru fermement ! Aussi inébranlablement qu'elle croyait à un évangile ! (Il lève les yeux vers

Rebekka.) Et jamais elle ne s'est adressée à moi. Jamais un mot ! Pourquoi ne l'a-t-elle pas fait?

REBEKKA. — Je l'en ai fortement détournée.

l. 27-28. — Répondez? — — fait?] *Manque.*

P. 606, l. 1-2. — *Manque.*

l. 4-5. — Oui, en tout elle ployait sous ta volonté. Alors elle a quitté la vie en silence. A cédé la place. Est allée à la cascade du moulin.

l. 10-12. — Il y avait à choisir entre deux vies, Rosmer. Ou bien tu devais être perdu, ou bien...

ROSMER. — ... ou bien Beate, oui.

GYLLING. — C'est effrayant. Effrayant !

l. 13. — *L'indication scénique manque.*

l. 14-15. — agi — — qu'en] agi avec un plein sang-froid ! Comme en

l. 16. — Et — — pas] Il y a

l. 18. — D'une — — autre.] *Manque.*

l. 20. — tendais et osais] faisais

l. 22-23. — encore — — encore] tout de même m'arrêter.

l. 24-27. — Et puis — — à Rebekka.] Avez-vous jamais su ce que c'est que d'avoir le vertige? On n'ose pas avancer. Ni regarder en bas. Et on le fait quand même. On ne peut pas s'en empêcher. On trouve presque que c'est une impression agréable... Voilà comment ça se passe.

ROSMER. — Je connais maintenant ce qui s'est passé. Mais il y a ceci, que je ne comprends pas. Comment as-tu pu te résoudre à révéler toute ta conduite impitoyable?

REBEKKA. — C'était nécessaire pour toi. Je ne voulais pas que tu fusses obsédé et accablé par les reproches que tu te serais faits.

l. 28. — Que] Et que

P. 607, l. 7. — *L'indication scénique manque.*

P. 608, l. 1-3. — REBEKKA regarde avec précaution par la fenêtre [*Ajouté après coup :* et murmure]

l. 7. — *Manque.*

P. 609, l. 3. — , je pense] *Manque.*

l. 13. — Peur ! De quoi donc?

l. 15-16. — Des chevaux blancs.

l. 18. — Des chevaux...

l. 20-21. — Oui, des chevaux blancs de Rosmersholm.

ACTE IV

P. 610, l. 5-6. — Son — — canapé] Son manteau et son chapeau sont sur une chaise.

l. 8. — *L'indication scénique manque.*

l. 18-19. — Mais monsieur le pasteur, qui n'est pas encore rentré?

P. 611, l. 2. — Je — — même.] *Manque.*

l. 6-10. — Mais, ma bonne demoiselle,... c'est tout à fait impossible...

REBEKKA. — Quoi, madame Helset?

MME HELSET. — Que vous quittiez Rosmersholm sans dire adieu à monsieur le pasteur.

REBEKKA. — Si, c'est peut-être le mieux.

l. 17-18. — était — — cela] était plus solide

l. 27. — ah non] *Manque.*

P. 612, l. 2. — Écoutez, madame Helset.] *Manque.*

l. 6. — Ah ! oui, oui, oui !] *Manque.*

l. 10. — Mais — — hm !] *Manque.*

l. 11. — *L'indication scénique manque.*

l. 15. — P. 613, l. 4. — Jamais — — je pense.] Des idées...?

REBEKKA. — Oui, ne trouvez-vous pas que c'est comme un coup de tonnerre?

MME HELSET. — Oh ! je ne le dirai pas tout à fait non plus.

l. 8. — Quel — — vous] *Manque.*

l. 9-10. — MME HELSET regarde du côté du vestibule. — Oh ! Jésus,... le voilà justement qui vient.
l. 12. — Alors,] *Manque.*
l. 15. — par le] par la porte ouverte du
l. 29. — *L'indication scénique manque.*
P. 614, l. 19. — ROSMER la regarde.
l. 22. — Brisée complètement...] *Manque.*
l. 23. — courbée] *Manque.*
l. 24-25. — ne — — à] n'ose désormais
P. 615, l. 21. — En — — jours] *Manque.*
P. 616, l. 7. — ce — — faire] cela
l. 8. — C'est — — cru] *Manque.*
l. 12. — laisse donc] *Manque.*
l. 15. — Parlons de cela.] Causons.
P. 617, l. 1. — *L'indication scénique manque.*
l. 4. — j'ai — — pour] je me suis proposé de
l. 5. — . Car] , parce que
l. 9. — Tu y es aussi parvenue.
l. 12. — fière] *Écrit d'abord :* lib.
l. 27. — ROSMER bondit.
P. 618, l. 1. — *L'indication scénique manque.*
l. 4. — ... de cette façon-là] *Manque.*
l. 11-12. — Et c'est toi-même,... toi,... toi qui me racontes tout cela !
l. 21-22. — Ça — — où] Ça vous emporte
l. 28. — Oui, car] *Manque.*
P. 619, l. 10. — insoluble] *Manque.*
l. 13. — tout d'abord] *Manque.*
l. 26. — ma — — dénaturée !] ma jeune, vigoureuse volonté
l. 27-28. — J'ai — — d'agir] Je n'agis plus librement
P. 620, l. 21. — délicatesse] placidité
l. 23. — presque] *Manque.*
l. 23-24. — finalement — — écrasante] complètement
l. 28. — P. 621, l. 2. — Tout — — c'était] Toute cette

ivresse des sens a disparu. Cette force déchaînée s'est apaisée. J'ai ressenti un calme tel que

P. 621, l. 7. — à peu près] *Manque.*

l. 8. — qui — — contente] qui, joyeux et de bon gré, se satisfait

l. 11. — Oh ! si je l'avais su plus tôt !

l. 17. — Il — — comprendre.] *Manque.*

l. 19-20. — Un — — d'autrefois]... un instant. C'était ma vive [*Écrit d'abord :* mon ancienne] volonté hardie

P. 622, l. 20-23. — Rebekka — — mais] *Manque.*

l. 26. — P. 623, l. 23. — Oh — — vois-tu,] Oublies-tu le passé que j'ai derrière moi?

l. 25. — mon — — chemin] le passé s'interpose entre moi et le bonheur.

P. 624, l. 2. — Oh ! — — vois-tu] *Manque.*

l. 9. — chez tous ces] en de

l. 11. — , ne me — — cela] *Manque.*

l. 15, 17, 20 *et* P. 625, l. 5. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 18-19. — Presque — — trouve...] *Manque.*

l. 26. — Rebekka,...] *Manque.*

P. 625, l. 1. — qui est nouveau] *Ajouté après coup.*

l. 2. — ais — — franchement] *Ajouté après coup.*

l. 5. — Je — — pourrai.] Quelque chose que je ne peux discerner?

l. 7. — Oh ! ce doute...

l. 17. — Oh ! tu sais,...] *Manque.*

l. 20. — *L'indication scénique manque.*

l. 23. — Je ne sais pas.] *Manque.*

l. 27. — P. 630, l. 22. — Oh ! la vie est pourtant bonne et superbe.

Rosmer. — Alors donne-moi la foi en nous deux. Des preuves... je veux des preuves.

Rebekka. — Des preuves? Comment puis-je te donner des preuves...

ROSMER. — Il le faut. Je ne supporte pas ce vide,... cet effrayant désert, ce... ce...

REBEKKA désigne le vestibule. — Chut ! vois-tu celui qui vient.

ROSMER regarde. — C'est Ulrik Hetman.

(Ulrik Hetman entre par le vestibule.)

ULRIK HETMAN s'arrête à la porte. — [*Effacé au crayon :* Rosmer,... mon garçon, mon garçon,... qu'est-ce que j'apprends sur toi?

ROSMER. — Venez-vous pour rester chez nous?

HETMAN. — Non. Je viens dire mon dernier adieu.

REBEKKA. — Quittez-vous déjà la ville?

HETMAN. — Oui. Je secoue la poussière de mes souliers. On ne peut pas vivre dans ces parages. Encore moins que là-bas.

ROSMER. — J'avais cru que tout allait s'éclaircir ici.

HETMAN. — Je l'entends dire.

ROSMER sourit tristement. — Votre ancien élève ne vous a pas trahi, comme vous voyez.

HETMAN. — Prends garde à ce que tu fais. Ne m'imite pas. Toute ma doctrine est fausse. A été fausse dès l'origine. Je m'en suis rendu compte maintenant.

ROSMER. — N'êtes-vous plus fermement attaché aux grands idéals?

HETMAN. — C'est de la gnognote, mon garçon. Des rêves creux. Rien que des ombres fallacieuses qui nous entraînent à notre perte. L'humanité est incurable.

ROSMER. — Vous le croyez !

HETMAN. — A jamais incurable.

ROSMER. — Mais pourquoi? Pourquoi faut-il le croire?

HETMAN. — Parce qu'il y avait un défaut dans la création dès le début.

ROSMER. — Et ce défaut était...?

HETMAN hausse les épaules. — Qui peut le dire !

ROSMER. — Bien, mais comment pouvez-vous savoir que le défaut existait?

HETMAN sourit d'un air mystérieux. — Le maître s'est dévoilé, mon garçon.

ROSMER. — Trahi? Le maître? Comment cela?

HETMAN. — Es-tu connaisseur en hommes?

ROSMER. — Je crois l'être, mais...

HETMAN. — Enfin, tu as du moins fréquenté autrefois des artistes,... plusieurs poètes, je me rappelle.

ROSMER. — Oui.

HETMAN. — N'as-tu pas observé un trait particulier chez ces gens-là?

ROSMER. — Quel serait ce trait?

HETMAN. — Quand un de ces messieurs créateurs a achevé une œuvre qui est devenue exactement ce qu'il voulait qu'elle fût, il l'examine et la publie. Tout tranquillement. Il n'y a rien à redire à l'œuvre. Elle est telle qu'elle devait être. N'as-tu pas observé cela, mon garçon?

ROSMER. — Si. Et cela me paraît tout à fait naturel.

HETMAN. — A moi aussi. Mais parfois le maître court le risque d'une malechance. Ou bien il a été en moins bonne disposition, ou bien il s'est trop pressé, ou n'importe quoi. Que fait alors mon sire Urian? Oui, il penche la tête, regarde son ouvrage, l'examine avec un air de connaisseur. L'examine de tous côtés. Puis il dit : ça,... c'est bon, parbleu. Excellent.

ROSMER. — Il est incertain, vous voulez dire?

HETMAN, avec un lent signe de tête. — Le maître sent que l'œuvre est imparfaite. Et alors il s'encourage. Conscience inquiète, mon garçon. Et c'est là ce que nous avons tous eu en héritage. C'est pourquoi l'humanité est incurable. Pas de remède.

REBEKKA. — Est-ce la peine de vivre, alors?

HETMAN. — Oh ! si. Pas de bêtises. Pas de charlatanisme.

Laissons la vie brimballer à droite et à gauche... comme ça se trouve.

REBEKKA. — Mais soi-même? Chaque individu?

HETMAN. — Mangez, buvez et soyez heureuse, ma belle demoiselle. Et il faut que tu prennes ainsi l'existence, toi aussi, Rosmer. Le maître a oublié de nous donner des ailes. Au dedans et au dehors. Rampons donc sur terre tant que ça dure. Il n'y a rien d'autre à faire.

ROSMER. — Mais il y a en tout cas la ressource de mettre fin à toute l'histoire.

REBEKKA, malgré elle. — Oui, heureusement.

HETMAN. — Enfin, vous deux avez certes de quoi vivre.

ROSMER. — Vous trouvez? Vous croyez donc tout de même encore à l'amour?

HETMAN. — Mon fils, je crois au bonheur,... le bonheur de vivre sous le même toit qu'une aussi séduisante compagne.

ROSMER. — Malheureusement, la séduisante compagne me quitte.

HETMAN. — Elle s'en va?

ROSMER. — Cette nuit.

REBEKKA. — Dans une demi-heure.

HETMAN. — Tu ne t'entends guère à conserver tes femmes. La première aussi t'a quitté.

ROSMER. — Oui, elle est partie.

HETMAN. — Femme courageuse. Partie volontairement,... pour aplanir ta route.

ROSMER. — D'où le savez-vous?

HETMAN. — Cet affreux Mortensgaard a dit des bêtises au sujet d'une lettre.

ROSMER. — Ah ! oui.

HETMAN. — Aie pour elle honneur et respect. Il faut que cette femme ait eu comme une sorte d'ailes, il me semble.

REBEKKA. — Des ailes? Pourquoi des ailes?

HETMAN. — Ne s'est-elle pas élevée si haut qu'elle a pu mourir pour son amour?

ROSMER. — Oui, cela... pouvoir mourir pour quelque chose.

HETMAN. — J'aurais juré qu'aucune âme vivante ne le pouvait.

ROSMER. — Oh !... recourir à la mort... pour porter témoignage de son amour.

REBEKKA. — Je ne partirai pas cette nuit.

ROSMER, inquiet. — Si, pars ! Pars !

HETMAN. — Restez, ma belle dame. Il n'y a pas de danger pour vous. Vous, il se gardera bien de vous attirer sous les eaux. Adieu.]

P. 630, l. 28. — P. 631, l. 6. — (Le silence règne un moment dans le salon. Rebekka est debout près de la fenêtre. Rosmer arpente la pièce. Puis il s'assied sur une chaise près de la table.

ROSMER. — Il n'y a pas autre chose à faire, Rebekka. Il faut que tu partes.

P. 631, l. 12. — sur le canapé] *Manque.*

l. 17. — *L'indication scénique manque.*

l. 27. — Je n'ai jamais pensé à cela.

P. 632, l. 11-12. — J'ai bien en tout cas le pouvoir d'en décider moi-même.

l. 17. — lamentable] *Manque.*

P. 633, l. 6 *et* 20. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 17. — Non, non] Rosmer,...

l. 23. — Allons — — Hein?] Vérifions les

P. 634 l. 9-11. — de — — gré] pour moi, cette nuit,... de plein gré, comme le disait Ulrik Hetman,...

l. 15-23. — C'est la question qui m'a hanté toute la journée. A chaque instant j'y reviens... je te vois clairement sur la passerelle... et soudain] *Écrit après coup :* tu te penches]... par-dessus la rampe d'appui... tu tombes dans l'étang. [*Ajouté*

après coup : Sur la cascade. Et tu recules. Tu n'oses pas ce qu'elle a osé.

REBEKKA. — [*Ajouté au crayon :* Et si j'avais ce courage? Et le bon gré.] Dis-moi,... à quoi penses-tu que cela te servirait.

P. 635, l. 1-2 *et* 14. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 10. — C'est comme un vertige qui attire...

l. 15-16. — Mais cela... c'est de la folie ! Ça ne peut pas se faire. Je te croirai sur ta simple parole, cette fois

REBEKKA. — Des mots. Pas de lâcheté, Rosmer. Comment peux-tu me croire davantage en ceci que pour tout le reste.

l. 22. — Rebekka] *Manque.*

l. 26. — ne — — à] n'auras le courage de

P. 636, l. 1-5. — *Écrit d'abord :* REBEKKA. — Beate a eu ce courage.

ROSMER. — Tu n'es pas Beate. Tu n'es pas sous l'empire de la folie.

l. 14-19. — ROSMER. — — aussi] *Ajouté après coup.*

l. 24-29. — Il y a. Je ne veux pas rester ici comme un poids mort dans le navire sur lequel tu dois avancer. Il faut que je sois jetée par dessus bord. Irais-je peut-être vivre ici une vie gâchée [*Écrit d'abord :* brisée] Ruminer le bonheur que j'ai moi-même [*Écrit d'abord :* mon passé a] détruit. Il faut que je sois jetée par-dessus bord.

Une note au bas de la page porte : Mais moi,... je ne serais désormais qu'une sorte de troll marin qui gênerait le navire...

P. 637, l. 3 *et* 12. — *Les indications scéniques manquent.*

l. 22. — ... de plein gré] *Manque.*

P. 639, l. 2. — de plein gré] *Manque.*

l. 4-5. — (Ils sortent par la porte ouverte du vestibule et on les voit tourner à gauche.)

l. 11. — ensemble] *Manque.*

l. 16-24. — Jésus,... qu'est-ce que c'est que ça ! Le cheval blanc ! Non, non !... Le voilà. Sur la passerelle. Il ose, ce soir...

(Avec un cri.) Dans la cascade ! Tous deux dans la cascade ! (Elle court à la porte de droite et appelle.) Au secours,... au secours. (Elle s'arrête, regarde du côté de la fenêtre et dit plus bas.) Non. Il n'y a pas de secours, rien à faire. C'est feue madame qui les a pris.

TABLE DES MATIÈRES

LE CANARD SAUVAGE

PROSES ET POÈME

ROSMERSHOLM


SG

PARIS

TYPOGRAPHIE PLON

8, rue Garancière

1941

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANTONE TCHÉKHOV

Traduites du russe par DENIS ROCHE

(Seule traduction autorisée par l'auteur).



La profession de médecin qu'il exerça longtemps semble avoir donné à Antone Tchékhov la rigueur de l'observation clinique.

D'origine paysanne et tenant au sol par toutes ses racines, il porte cependant dans la représentation de sa race, une extériorité saisissante qui le rend particulièrement accessible aux étrangers. Sa grande simplicité de forme, son dessin précis, le rapprochent des habitudes latines et l'ont placé à côté des plus purs classiques de son pays : Pouchkine, Gogol, Tourgueniev, sans qu'il ait rien ignoré de l'inquiétude philosophique et religieuse d'un Tolstoï et d'un Dostoïevsky. Son œuvre coupée en deux parts presque égales par une affreuse maladie dont il suivait les progrès et qui l'emporta très jeune, offre des récits de la plus joyeuse gaîté et d'autres de la mélancolie la plus intense.

L'œuvre complète est traduite avec un soin fidèle par M. Denis Roche qui publia, du vivant même de l'auteur, un premier recueil de récits et obtint l'autorisation générale d'une traduction française.

Tome I. **Salle 6** **19.50**
— II. **Les Moujiks** ... **23.40**
— III. **Une banale histoire.** **23.40**
— IV. **Ma femme** **23.40**
— V. **Trois ans** **19.50**
— VI. **Ma vie.** *Histoire d'un provincial* **19.50**
— VII. **Le Moine noir.** **23.40**
— VIII. **Le Duel** **19.50**
— IX. **Le Jour de fête** **19.50**
— X. **La Steppe** **23.40**
— XI. **Récit d'un inconnu.** **19.50**
— XII. **Voisins** **23.40**
— XIII. 1. **Un cas de pratique médicale** **19.50**
Tome XIII. 2. **L'Homme à l'étui.** **23.40**
— XIV. **Théâtre.** I. *L'Oncle Vania; Une demande en mariage* ..... **26** fr.
— XV. II. *L'Ours; La mouette; Trois sœurs* .. **19.50**
— XVI. III. *Ivanov; Sur la grand'route; Le tragique malgré lui; Les méfaits du tabac; Une noce; L'anniversaire de la fondation; Le chant du cygne.* **23.40**
— XVII. **Correspondance** (1876-1890). I **23.40**

Un drame à la chasse. Roman **19.50**

Il a été tiré de chaque volume des exemplaires sur alfa constituant l'édition originale.

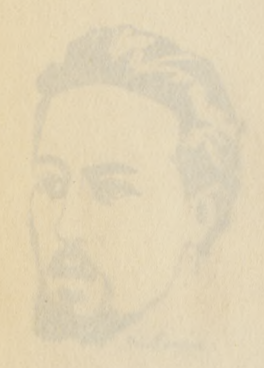
Traduction couronnée par l'Académie française. (Prix Langlois).

PARIS (FRANCE). — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1941. 53686.

ŒUVRES COMPLÈTES D'ANTONE TCHÉKHOV

Traduites du russe par DENIS ROCHE

([illegible] autorisée par l'auteur).



La profession de médecin qu'il exerça longtemps semble avoir donné à Antoine Tchékhov la rigueur de l'observation clinique.

D'origine paysanne et tenant au sol par toutes ses racines, il porte cependant dans la représentation de sa race, une extériorité saisissante [illegible] particulièrement accessible aux étrangers. Sa sensible simplicité de forme, son dessin [illegible], le rapprochent des habitudes latines et [illegible] à côté des plus purs classiques de [illegible] Pouchkine, Gogol, Tourguéniev, sans [illegible] l'amplitude philosophique [illegible] Tolstoï et d'un Dostoïevsky. [illegible] en deux parts presque égales [illegible] et qui l'emporta [illegible] de la [illegible].

L'œuvre complète est traduite [illegible] par M. Denis Roche qui [illegible] même [illegible] de notes et [illegible] générale d'un [illegible] français.

- Tome I. Salle 6 . . . . . . 19.50
- — II. Les Moujiks . . . 23.40
- — III. Une banale histoire. 23.40
- — IV. Ma femme . . . 23.40
- — V. Trois ans. 19.50
- — VI. Ma vie. *Histoire d'un provincial* . . 19.50
- — VII. Le Moine noir. 23.40
- — VIII. Le Duel. 19.50
- — IX. Le Jour de fête 19.50
- — X. La Steppe. . . . 23.40
- — XI. Récit d'un inconnu. 19.50
- — XII. Voisins. 23.40
- — XIII. I. Un cas de pratique médicale . . . 19.50
- Tome XIII. [illegible] 23.40
- — XIV. [illegible] 19.50
- — [illegible] *Sur la [illegible]; Le [illegible]; La [illegible]; L'anniversaire; [illegible] Le [illegible]* 23.40
- — [illegible] Correspondance ([illegible]) I. 23.40

Un drame à la chasse. Roman 19.50

Il a été tiré de chaque volume des exemplaires sur alfa constituant l'édition originale.

Traduction couronnée par l'Académie française. (Prix Langlois).

PARIS (FRANCE) — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE — [illegible]

